F

Cha
C

LA

ALBUM DE LA

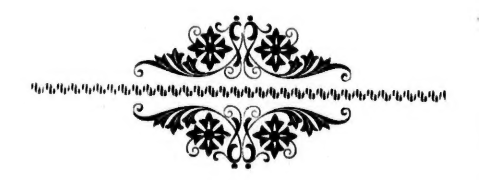
REVUE CANADIENNE

ILLUSTRÉ

de 11 photogravures en demi-ton et de plus de 100 gravures.

CONTENANT :

Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes, par P.-J.-O. Chauveau, illustré par M. J.-B. Lagacé.—Les Barbares du XIXe siècle, par Camille Derouet.—Le Typhus de 1847, par ***.—Vers le pole, Fridtjof Nansen, par Marie Dronsart.—Une villégiature de l'Impératrice d'Autriche à Caux.—Plusieurs nouvelles canadiennes, Etc., Etc.





Montréal

LA CIE DE PUBLICATION DE LA REVUE CANADIENNE

—

1899

JAN



fresque
l'huile
beauté
Il y
sa dest
aux œu
s'attend
lorsqu'
Barthol



L'ANNONCIATION

D'APRÈS LE GUIDE.

GRÉGOIRE XIII, voulant respirer l'air pur sur le mont Quirinal, y fit construire un palais d'été, auquel d'autres papes ont ajouté des annexes et qui est aujourd'hui, comme le Vatican, une agrégation de palais. Indépendamment de la chapelle principale, il y en a une entièrement peinte à fresque par le Guide. Au maître-autel est une peinture à l'huile de cet artiste, l'Annonciation, morceau d'une beauté célèbre, dont nous reproduisons une gravure.

Il y a une certaine relation secrète entre ce tableau et sa destination : le faire en est soigné, comme il convient aux œuvres intimes ; les types en sont délicats, tels qu'on s'attend à les trouver dans un oratoire. Assurément lorsqu'on remonte par la pensée jusqu'à Raphaël ou à fra Bartholomeo, on voit bien tout ce que l'art a perdu dans

l'intervalle d'un siècle. Opposée à l'expression profonde de ces maîtres émus et originaux, à leur sentiment sérieux et recueilli, la grâce du Guide peut paraître efféminée, sa douceur ressemble à de la fadeur ; son génie, quand on l'observe dans les ouvrages de sa seconde manière (et celui-ci en est un), n'a plus le caractère, la saveur et la signification des peintures de sa jeunesse, et l'on croit s'apercevoir qu'il n'y a qu'un pas de cette facilité aimable aux stérilités de la décadence. Mais encore y a-t-il dans l'Annonciation du Guide, malgré le relâchement du style, des beautés qui répondent à certaines dispositions de l'âme, aux tendresses de la dévotion, à la modestie de l'amour divin ; et il faut convenir que cette ronde de petits anges est une image charmante.

A. Leglaneur.



VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN (1)

I

LA race des Vikings n'est pas éteinte; les pays scandinaves prouvent glorieusement que sur leur sol glacé naissent toujours des héros, arrière-petits-fils de ceux dont les sages chantèrent les exploits contre une nature impitoyable et mystérieuse qui semblait vouloir réduire à néant la force, l'intelligence et l'intrépidité de l'homme.

La tâche de l'explorateur est toujours plus ou moins dramatique ; celle de l'explorateur arctique est la plus

(1) Le 10 mars dernier, l'excellente revue catholique de Paris, le CORRESPONDANT, publiait un bel et saisissant article intitulé : *Vers le pôle : Fridtjof Nansen.* Cet article eut un tel retentissement, par toute l'Europe, que le directeur de l'*Illustration*, qui venait d'acheter de Nansen, pour 5590 francs, le droit exclusif de traduire en français et de publier son *récit de voyage d'exploration dans les mers du Nord et les dessins et photographies destinés à illustrer ce récit*, se crut lésé dans ses droits et intenta une action au *Correspondant*, réclamant 5000 francs de dommage. Inutile d'ajouter que la demande de l'*Illustration* fut déboutée avec dépens. L'avocat du *Correspondant*, Me Poincaré, avec cette parole claire et précise, forte et sobre à la fois, qui distingue l'éloquence de ce membre éminent du barreau de Paris, n'eut pas de peine à montrer qu'il n'y avait ni contrefaçon ni plagiat dans l'article de Mme Dronsart, qui d'ailleurs était antérieur à l'enregistrement des droits de l'*Illustration* et embrassait la vie toute entière du célèbre explorateur, qui entre tout vivant dans le domaine de l'histoire. Un moment, Me Poincaré a fait passer un véritable frisson sur l'auditoire en lisant d'une voix vibrante, et au milieu d'un silence recueilli, une belle page de Mme Dronsart sur les combats engagés par l'âme humaine contre la matière brutale, sur la grandeur de ces luttes de géants qui donnent à certaines créatures, dans l'imagination populaire, des proportions quasi surhumaines ; puis, se tournant vers son adversaire, il lui a demandé brusquement sous le coup de l'émotion générale : " Est-ce dans Nansen, tout cela ?... Non, ce n'est pas une contrefaçon ; non, ce n'est pas un plagiat ; c'est l'œuvre personnelle d'une Française jugeant un étranger et mettant son âme dans l'apppréciation des faits qu'elle raconte.."

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en reproduisant cet article remarquable, en ce moment où le souvenir de la visite que nous a faite Nansen, au mois de novembre dernier, est encore frais dans toutes les mémoires. (N. de la D.)

tragique de toutes. Il n'est pas, dans l'histoire des combats incessants engagés par l'âme humaine contre la matière brutale, de chapitre plus émouvant que cel où l'on voit le courage et la volonté, l'esprit de découverte et d'aventure aux prises avec le Sphinx des glaces, immuable, ironique et cruel dans ses ténèbres opaques. L'homme prend alors des proportions surhumaines, et l'on conçoit que l'imagination populaire le transforme en compagnon ou même en égal des dieux.

A l'origine, ces luttes de géants eurent pour principal objectif l'intérêt commercial, peut-être aussi le besoin de trouver des terres nouvelles pour une population à l'étroit ; néanmoins le désir de savoir, de mieux comprendre le monde terrestre s'éveilla chez quelques-uns dans des temps très reculés. Othar, qui vint vers 890 à la cour d'Alfred le Grand en Angleterre, " sentit, dit-il, une inspiration, une soif d'apprendre, de démontrer jusqu'où la Terre s'étendait vers le nord, de savoir s'il y avait des régions habitées au delà de l'étendue déserte ". Il partit pour un voyage d'investigation géographique, doubla le cap Nord et navigua jusque dans la mer Blanche, sur des barques ouvertes. Harold, roi des Normands, suivit son exemple ; puis la grandeur de son peuple diminua. Le souvenir des découvertes s'effaça presque entièrement, et il fallut attendre les expéditions des Hollandais et des Anglais au seizième et au dix-septième siècle, pour qu'elles fussent renouvelées, on sait avec quel succès. Toutefois, il était réservé au dix-neuvième siècle de poursuivre le but le plus noble, de pratiquer le pur dévouement à la science, sans arrière-pensée de gain, de pêcheries, d'or ou de fourrures précieuses. Sur ce nouveau champ de bataille, il y a de la gloire pour tous, et les nations qu'on appelle *petites* peuvent y égaler les plus grandes. La Norvège s'est fait un beau renom dans l'héroïque phalange qui a suivi les traces de Pythéas, le contemporain

d'Alexandre le Grand, parti de Massilia (notre Marseille) pour cette mystérieuse terre de Thulé, que la reine Élisabeth baptisa, dix-huit cents ans plus tard, du nom de *Meta incognita*.

Plus de mille années se sont écoulées depuis que les premières nefs des Vikings s'aventurèrent dans la mer du Nord et l'océan Arctique, poussées, tantôt par la tempête, tantôt par l'esprit d'aventure et de négoce, de la côte orientale du Groënland à la côte septentrionale de la Sibérie. La liste est longue, depuis Éric le Rouge et Lief jusqu'à Nordenskjœld et Nansen, des hardis hommes de mer acharnés pendant longtemps à la poursuite des rennes et des ours polaires, de la baleine, du phoque et du morse, puis tourmentés, à leur tour, du besoin passionné de savoir, de percer le mystère des régions réputées inaccessibles. Pour suffire à pareille tâche, il faut de ces hommes dont la force morale et l'endurance physique tiennent du prodige, dont l'âme ardente et impérieuse prétend annihiler le corps et ses besoins, au gré de sa volonté indomptable. Leur passion, c'est la déesse Kali de l'Hindou, la puissance dévorante à laquelle on jette en pâture tout ce qu'elle demande, même ce qu'on a de plus cher.

Il ne faut pas juger ces hommes d'après le niveau moyen des autres ; ils sont vraiment *possédés* d'un démon qui les pousse, les entraîne et abolit, au moins temporairement en eux, les sentiments auxquels se soumet le commun des âmes. Ce démon, c'est celui que nous appelons le génie.

Fridtjof Nansen est un de ces êtres extraordinaires, si intéressants à suivre dans le développement de leur nature exceptionnelle, dans les œuvres qui en sont les manifestations.

Né en 1861, dans les environs de Christiania, où sa mère possédait un petit domaine, il est aujourd'hui dans le complet épanouissement de sa nature virile ; mais les

fatigues surhumaines qu'il a subies ont laissé leurs traces sur sa beauté robuste. L'atavisme s'affirme en lui par sa ressemblance intellectuelle et morale avec Hans Nansen, l'ancêtre qui fit, il y a trois cents ans, sortir son nom et sa famille de l'obscurité. Hardi jusqu'à la témérité, résolu, ambitieux surtout de savoir, doué d'une volonté de fer, né pour conduire des hommes, mûr à vingt ans, observateur sagace, navigateur, négociant, homme politique, écrivain, Hans se distingua dans tout ce qu'il entreprit et trouva moyen, à une époque où l'on ne possédait que des connaissances, des cartes et des instruments rudimentaires, d'écrire un livre intitulé : *Compendium cosmographicum*, que les marins consultaient encore au commencement du dix-neuvième siècle. Bien que sa descendance ait compté des esprits distingués, aucun n'aurait mérité d'être son fils autant que celui dont le nom retentit aujourd'hui dans le monde entier.

Fridtjof Nansen a foi en sa destinée ; c'est déjà une force. " N'est-ce pas vraiment merveilleux ? écrit-il en 1885 ; si quelqu'un peut être excusable de croire en son heureuse étoile, c'est bien certainement moi ; toutes les chances extraordinaires sont survenues aux moments critiques de ma vie, me montrer le chemin que je devais suivre." Son premier bonheur fut d'avoir un père à la fois ferme et tendre, droit et consciencieux, assez intelligent et généreux pour comprendre vite qu'il avait affaire à une nature exceptionnelle, devant laquelle la sienne propre devait s'effacer dans une certaine mesure, pour n'en pas gêner le développement ; et à côté de ce père se trouva une mère absolument supérieure, résolue, éclairée, active, intrépide, toute à tous dans sa maison dont elle était la cheville ouvrière. Son fils est bien vraiment son œuvre à tous les points de vue. Elle l'aima et l'éleva en mère spartiate ; elle trempa son âme et son corps.

Seconde circonstance heureuse pour Fridtjof Nansen :

il naquit et vécut à la campagne, près d'une rivière, de la mer, des bois et des montagnes ; partout il trouva de quoi satisfaire son insatiable besoin d'activité, de développer ses forces ; d'acquérir une endurance que rien ne rebutait ni n'effrayait ; les obstacles à surmonter, les dangers à braver, la lutte avec les fatigues et les éléments, un aliment toujours renouvelé pour sa curiosité sans cesse en éveil, il trouva tout cela dans ses fermes, son fjord, ses bois et ses rochers. Mais s'il endurcissait son corps, il conservait la profonde sensibilité de son cœur, autre trait de caractère qu'il tient de sa mère. Il raconte qu'à l'âge de dix ou onze ans, lui et son frère cadet prirent un jour la clef des champs pour aller au loin, dans la forêt, rendre visite à de jeunes camarades; la route était longue et difficile, parfois même dangereuse ; ils ne rentrèrent qu'à onze heures du soir. De loin, ils virent des gens et des lumières en mouvement. On les cherchait. " Nous y voilà, se dirent-ils, fort peu rassurés. — Où êtes-vous allés ? demanda la mère. — A Sorkedal." Elle répondit d'une voix singulière : " Vous êtes d'étranges garçons ! " Et ses yeux étaient pleins de larmes.

Pas un mot de reproche ! Ils en auraient pleuré eux-mêmes.

Plus tard, Nansen se fiançait à une jeune fille qu'il aimait profondément et lui disait sans transition : " Je vous aime..., mais vous savez que je vais au pôle Nord ?" ce qui signifiait : " Je vous abandonnerai pendant trois ans au moins." Quand vint le jour du départ, il était père d'une fillette de huit mois qu'il adorait ; elle souriait inconsciente dans les bras de sa nourrice. " Oui, dit-il, tu ris, petite Liv, et moi... " Et un sanglot brisa la parole sur les lèvres de cet intrépide.

Ce mélange de stoïcisme et de tendresse presque enfantine donne, paraît-il, un charme particulier à la personnalité du célèbre explorateur. Son sourire corrige

par sa douceur l'acuïté presque terrible du regard qui s'est accentuée dans la longue lutte avec l'inconnu, les ténèbres et l'interrogation perpétuelle d'un adversaire cruellement puissant. Sous l'apparence dure et un peu inquiétante, le fonds de sensibilité et de poésie a subsisté.

Il est évident que la discipline sévère à laquelle Nansen a dû se soumettre jusqu'à l'âge viril, a été en même temps intelligente, n'a pas violenté sa nature morale, n'a durci que l'enveloppe ; le cœur qui dictait au jeune homme de vingt-deux ans la charmante lettre de Noël 1883, est resté semblable à lui-même, bon, expansif et même naïf aux heures de détente, dans l'étroit salon de son navire comme autrefois dans sa chambre de jeune savant. " Cher vieux père, disait la lettre, il approche donc ce premier jour de Noël que j'aurai passé loin de mon *home*, cet heureux, splendide temps de Noël, qui semblait à nos esprits d'enfants être le comble de toutes les joies terrestres et le modèle de tout ce que nous pouvions imaginer des béatitudes célestes. Aux yeux du jeune homme, le tableau est toujours baigné dans un rayonnement rosé, bien que les lignes en soient légèrement altérées. Mes pensées volent silencieusement vers le foyer sur des ailes douces et mélancoliques, pour saluer tous les heureux et paisibles souvenirs de Noël, revêtus de ce charme magique qui enveloppe toujours une maison chère et heureuse au delà de toute expression, où tant de gaies fêtes de Noël ont été célébrées. Comme ces jours étaient paisibles et impressionnants ! comme Noël s'avançait doucement, silencieusement, dans la pureté blanche de la neige ! Les larges et doux flocons voltigeaient et tombaient sans bruit, répandant une sorte de sérieux sur l'âme enfantine qui cependant bondissait d'une joie irréprimable. Enfin, l'aurore du grand jour se montrait : la veille de Noël ! Maintenant notre impatience atteignait sa dernière limite. Impossible de rester tranquilles ou

assis n'importe où ; il nous fallait aller, venir, agir, faire quelque chose pour passer le temps, distraire nos pensées... Parfois la chance voulait que quelqu'un fût obligé de courir en ville pour une dernière commission, avant que l'on allumât les bougies. Alors quelle joie de s'asseoir à l'arrière du traîneau, tandis qu'il volait sur la glace unie et dure, les clochettes sonnant gaiement, les étoiles étincelant dans le ciel sombre. Le moment solonnel arrivait enfin ; le père entrait dans la pièce où se trouvait l'arbre..., puis, tout à coup, la porte s'ouvrait et toutes les lumières de Noël apparaissaient à nos yeux éblouis. Nous restions d'abord bouche bée, paralysés par l'extrême joie, et les transports qui éclataient ensuite n'en étaient que plus violents. En vérité. en vérité, je n'oublierai de ma vie ces veilles de Noël."

A toute chose la jeune âme apportait la même ardeur, qu'il s'agît de marche, de chasse, de pêche, de bains glacés, de course sur ces longs patins norvégiens qui mettent des ailes aux pieds... ou d'étude. L'activité de l'esprit égalait l'intrépidité du corps ; l'enfant voulait tout comprendre ; bien imprudent celui qui déclarait devant lui l'impossibilité d'une chose quelle qu'elle fût ; il n'avait plus qu'un rêve : démontrer le contraire. " Il vous posait tant de questions, a dit un de ses plus vieux amis, qu'il vous rendait malade ; bien des fois je lui ai fait des scènes violentes à propos de ses éternels *pourquoi*. Ses longs accès de songerie exerçaient la verve railleuse de ses frères et sœurs. Les deux bas n'étaient enfilés le matin qu'avec un entr'acte exagéré. " Voilà le musard parti," s'écriaient les jeunes voix taquines ; il ne fera jamais rien de bon, il est trop songe-creux ! " Le songe-creux laissait dire et poursuivait ses rêves. Toujours il regardait la difficulté en face, bien résolu à faire complètement ce qu'il entreprenait, aussi patient dans l'exécution qu'audacieux dans la conception. " Si tant d'expéditions arctiques

ont échoué, a-t-il écrit depuis son retour, c'est qu'elles ont été insuffisamment préparées ; la nôtre a duré trois ans ; les préparatifs avaient pris le même temps et le projet en avait été formé et médité trois fois trois années plus tôt." Si le génie est une longue patience, Fridtjof Nansen a quelque droit d'y prétendre.

Il est vraiment intéressant de suivre sur ses portraits à différents âges, les effets du travail cérébral, du combat sans cesse renouvelé contre l'obstacle obstinément cherché, héroïquement vaincu ou bien accepté, sans découragement, des travaux herculéens accomplis sans défaillance, mais non sans blessures. L'enfant est beau, sain, vigoureux ; dès l'adolescence, les belles lignes du visage, le front puissant, les traits réguliers et accentués prennent une expression de réflexion et de rêve avec un mélange de force et de douceur ; l'œil est profond, la bouche est bonne, le corps se développe splendidement. Puis peu à peu la concentration de la pensée, l'inquiétude de l'imagination, la méditation des problèmes ardus et des moyens de les résoudre, la conception des projets les plus audacieux et des mesures à prendre pour les réaliser, le corps à corps incessant avec l'inconnu, le danger, les fatigues inouïes, la lutte intime contre les aspirations de l'homme resté aimant et tendre sous un aspect voulu d'insensibilité, résolu à sacrifier, sur l'autel de la science et de la vérité, la joie de vivre, si ardente en lui, les belles rêveries du poète, la fraîcheur de la jeunesse et les plus chères jouissances du cœur, tout cela réuni a durci les traits, creusé les joues et des plis profonds entre les yeux, ridé l'épiderme sur les muscles robustes. Il y a quelque chose de tragique dans l'expression des derniers bustes et portraits de Nansen et, tout en reconnaissant un homme encore dans la force de l'âge, on sent que cette vie s'est dépensée sans mesure, avec le fanatisme qu'engendre l'idée toute-puissante, tyrannique, absorbante.

Ce furent d'abord les sciences naturelles qui fixèrent l'attention de Fridtjof Nansen, la zoologie surtout. Après avoir passé ses examens avec succès, il eut un moment d'incertitude quant au choix d'une carrière ; le conseil d'un de ses professeurs lui révéla promptement sa vocation. Ce conseil fut d'aller faire un tour dans les mers polaires, à bord d'un navire voué au commerce du phoque. La grande région des glaces exerça aussitôt sa fascination particulière sur le jeune homme. La chasse aux monstres marins et à l'ours, les études astronomiques, zoologiques et autres, la nature sympathique du capitaine, la bonne entente avec ses compagnons qui éprouvèrent pour lui une amitié pleine d'admiration, tout fit de ce premier voyage une partie de plaisir. En même temps il sentit son ambition s'éveiller et l'avenir lui apparut sous un jour nouveau.

Dès qu'il mit au retour le pied sur la terre natale, Nansen, à peine âgé de vingt et un ans, reçut l'offre de devenir conservateur du Musée scientifique de Bergen. Le directeur avait compris ce qu'il y avait d'exceptionnel dans ce jeune esprit. Nansen accepta et se mit consciencieusement à l'œuvre, mais son regard était fixé sur l'avenir : il avait aperçu la côte du Groënland ; il en rêvait. Pendant l'automne de cette même année 1882, le projet de sa première grande expédition s'empara de son imagination. Lui-même a raconté comment. " J'étais assis, écoutant avec indifférence la lecture du journal. Tout à coup mon attention fut éveillée par un télégramme disant que Nordenskjœld était revenu sain et sauf de son expédition au Groënland et qu'il n'avait trouvé aucune oasis, mais seulement des champs de glace sans fin, où ses Lapons avaient parcouru, sur leurs patins, une distance extraordinaire en un laps de temps étonnamment court. Instantanément et comme un éclair, l'idée me vint d'une expédition pour traverser le Groënland d'une côte à

l'autre, sur des patins." Tel fut le plan qu'il expliqua plus tard en public et qu'il réalisa. Quatre ans et demi s'écoulèrent avant qu'il l'exécutât.

Enfermé dans son cabinet de savant, il écrivait à son père : " Je ressens un traître besoin de m'évader chaque fois que j'entends parler de telles aventures, un désir ardent de nouvelles expéditions et de voyages, et de telles pensées font naître une inquiétude, une agitation parfois dure à surmonter et qui me tourmente beaucoup avant d'être enfin conquise. Toutefois, le meilleur remède c'est le travail et je l'applique en général avec succès." En attendant la réalisation de son grand projet, Nansen interrompit ses travaux à Bergen, pour se rendre dans un pays bien différent de ceux qu'il connaissait ou désirait explorer. En 1886 il respira l'air chaud et embaumé de l'Italie, où il voulut poursuivre ses études zoologiques, biographiques et du système nerveux à Pavie et à Naples ; là, il surprit les savants italiens et allemands par ses lumières et son application en des matières si différentes de celles auxquelles on le croyait voué exclusivement.

II

L'année 1887 fut une date décisive dans la vie de Nansen. Le démon l'avait saisi ; il allait tenter de traverser le Groënland.

Le 3 novembre 1887, le professeur Brœgger, de Stockholm, vit entrer dans son laboratoire un grand jeune homme aux épaules larges, robuste, mais avec la grâce et la souplesse de la jeunesse. " Ses cheveux un peu rudes, dit M. Brœgger, étaient rejetés en arrière du front puissant. Il vint droit à moi et me tendit la main avec un sourire particulièrement séduisant, puis il se nomma.

" — Vous allez au Groënland ? lui dis-je.

" — J'y pense.

" Je le regardai droit dans les yeux. Il était là, debout, avec son bon sourire qui éclairait ses grands traits accentués, avec sa complète confiance en lui-même qui inspirait confiance aux autres. Bien que sa manière d'être ne changeât pas, fût tout le temps calme et franche, il me sembla grandir à chaque mot. Ce projet, cette expédition sur patins à partir de la côte orientale, qu'un instant avant je considérais comme insensée, devint, au courant de notre conservation, la chose la plus naturelle du monde. J'en fus convaincu tout à coup ; je conclus : il fera cette chose aussi certainement que nous en parlons ici. Cet homme dont je ne connaissais même pas le nom deux heures auparavant, m'avait, en quelques minutes, tout naturellement, inévitablement, me paraissait-il, conquis au point qu'il me semblait l'avoir connu toute ma vie, et sans réfléchir le moins du monde comment cela se faisait, je savais que je serais heureux et fier d'être son ami toujours."

Une nature capable d'impressionner de la sorte un grave professeur n'est certes pas coulée dans un moule banal. M. Brœgger ajoute : " Nous allâmes trouver Nordenskjœld (c'était pour le consulter que Nansen avait fait le voyage de Stockholm) ; il était plongé jusqu'aux yeux dans le travail de son laboratoire ; je présentai :

" M. Nansen, conservateur du musée de Bergen ; il a l'intention de traverser la plaine de glace du Groënland.

" — Bonté du ciel !

" — Et il désirerait vous consulter à ce sujet."

La bombe avait fait explosion. L'expression aimable, mais un peu distraite de Nordenskjœld avait disparu ; le plus vif intérêt était éveillé. Il examinait le jeune homme de la tête aux pieds, comme pour voir de quoi il était fait. Puis il s'écria, l'œil malicieux :

" — Je lui ferai cadeau d'une paire d'excellentes bottes. En vérité, je ne plaisante pas ; c'est une question très

importante et très sérieuse que d'avoir des chaussures de la meilleure qualité.

" Envoya-t-il les bottes ? Je l'ignore, mais je sais qu'il lui offrit plus tard une excellente paire de lunettes pour la neige.

" La glace est rompue ; Nansen explique ; Nordenskjœld écoute, interroge et fait de petits signes de tête parfois un peu sceptiques. Le projet lui paraît téméraire, mais non impraticable. Il est évident que la personnalité de Nansen a fait immédiatement sur lui une forte impression. Il est tout prêt, sans tarder et de la manière la plus cordiale, à mettre sa propre expérience au service du jeune homme.

" Il y eut ce soir-là une réunion à la Société géographique. Il se faisait tard ; nous étions rentrés chez moi et nous causions, quand on sonna à ma porte. C'était Nordenskjœld. Je compris aussitôt combien il s'intéressait à l'affaire. Il invita Nansen à dîner pour le lendemain, et celui-ci emporta beaucoup de précieux conseils avec l'assurance de l'entière sympathie du vieil explorateur. Quand, près de deux ans plus tard, ils se revirent à Stockholm, le projet téméraire était accompli."

L'opinion se montrait aussi malveillante que possible. Nansen était traité de fou ; il lui fallait environ 10,000 francs et l'on s'opposait à ce que le gouvernement prît l'argent des contribuables pour payer un *suicide* qui, en outre, entraînerait la mort de plusieurs autres hommes. L'argent vint du Danemark et, lorsque l'explorateur eut réussi, ses compatriotes lui reprochèrent d'avoir accepté l'aide de l'étranger ! O justice humaine !

Mais Nansen avait la foi inébranlable du génie. En expliquant son plan, il disait : " En pénétrant dans l'intérieur par l'est, il ne me faudra traverser le Groënland qu'une fois. Il est vrai que toute retraite nous sera coupée. La côte inhospitalière habitée seulement par des tribus éparses d'Esquimaux païens, ne serait nullement

une résidence d'hiver enviable dans le cas où nous rencontrerions des obstacles imprévus dans l'intérieur ; mais moins tentante sera la ligne de retraite, plus puissant sera l'aiguillon qui nous poussera en avant. C'est là une des parties essentielles du plan : tous les vaisseaux brûlés, tous les ponts rompus."

Nansen rappelait les paroles de Nordenskjœld : " L'investigation de l'intérieur inconnu du Groënland doit avoir des résultats si importants pour la science, qu'on ne peut aujourd'hui suggérer une plus noble tâche à l'explorateur arctique. " Nansen avait pleine conscience de cette importance.

" Il fallait, chez le chef de l'expédition, une réunion de qualités tout à fait inusitée, une imagination aventureuse pour la concevoir, une hardiesse de Viking pour l'exécuter, un entraînement physique, intrépide pendant l'enfance et la jeunesse pour en supporter les fatigues, et un dévouement absolu à la science pour bien mettre à profit toutes les occasions qu'il offrirait. Il fallait plus encore, ajoute son biographe, M. Brœgger ; il était jeune, connu seulement par son projet ; il allait conduire des hommes, ses égaux, dont quelques-uns avaient eux-mêmes commandé ; il aurait besoin d'un tact et un instinct particuliers ; il possédait l'un et l'autre ; il savait faire ce qu'il fallait au bon moment ; trop absorbé toute sa vie dans ses pensées pour se prodiguer beaucoup, il s'attachait fortement à ceux qu'il choisissait, et sa cordialité lui gagnait vite la sympathie et la confiance. Comme son ancêtre Hans Nansen, il était né " meneur d'hommes." Il fallait bien un chef, une voix décisive, mais, en même temps, il fut convenu que, pour le travail à faire et pour la faim à endurer, l'égalité serait absolue, et ce fut par la suite un lien indissoluble."

La responsabilité de Nansen était énorme, mais il avait l'habitude de tout voir par ses propres yeux ; il était

éminemment pratique, adroit et endurant. La petite troupe ne devait se servir ni de rennes ni de chiens ; les hommes seraient leurs propres bêtes de somme et porteraient leur pain comme leurs instruments. Il fallait combiner le nécessaire avec un minimum de poids. Nansen y pensait nuit et jour. Il n'oublia rien. Il a raconté lui-même cette terrible traversée du Groënland pendant laquelle le froid fut exceptionnel, inattendu pour la saison. Une inspiration du chef sauva l'expédition ; au dernier moment, il changea les sacs de laine dans lesquels on devait dormir, pour des sacs en peau de renne : ce fut le salut. Nansen a parlé modestement de son *étoile* et de sa *chance*, mais, en pareil cas, la chance se compose de prévoyance, d'intelligence des situations, de capacité, en un mot, de génie.

Le 17 juillet 1888, l'expédition quittait le navire qui l'avait amenée sur la côte du Groënland, ou plutôt sur la banquise relativement étroite qui l'en séparait, et le 24 septembre seulement elle retrouva la terre sous ses pieds. Entre ces deux dates, que de périls et d'épreuves !

Ce fut d'abord, pendant trois semaines, la banquise mouvante, entraînant les navigateurs à la dérive vers le sud, quand ils voulaient remonter vers le nord ; chaque jour ils échappaient à un nouveau danger, flottant sur des bancs de glace, y dormant tandis que le ressac menaçait de briser la fragile barrière qui les séparait de la mort, ramant dans leurs frêles bateaux au-dessous des icebergs surplombants, s'en écartant deux minutes avant qu'ils se brisassent (Nansen trouvait cela *drôle*).

Puis une fois sur terre, le 10 août, après une navigation terrible, le long de la côte, ce furent les chutes dans des fissures, juste aux endroits où leur alpenstock pouvait les sauver ; le sommeil sur la glace par des froids de 45 degrés, la faim, la soif (à partir du 21 août, on n'eut plus en fait d'eau qu'un peu de glace fondue par la chaleur du

corps), la marche lente sur une surface montueuse qui s'éleva jusqu'à 8860 pieds, l'obligation de s'atteler aux traîneaux sur une glace très inégale, ou une neige très lourde, de porter de gros bagages, de braver le vent, la pluie, les tempêtes de neige, et cela pendant des semaines ! " Ce n'était pas précisément agréable," admettait Nansen.

Enfin, le 11 septembre, ils commencèrent à descendre vers l'ouest, et le 19 ils aperçurent la terre au loin. " Nous étions comme des enfants, a écrit Nansen ; nous avions la gorge serrée et nos yeux, suivant les vallées, cherchaient vainement la mer. Il fallait cependant avancer très prudemment, car on traversait la traîtresse zone marginale criblée de crevasses.

Le 11, on trouva de l'eau et l'on but avec ivresse. " On sentait positivement l'estomac se détendre."

Le 24, on avait de la terre et des pierres sous les pieds. " Impossible de décrire le bien-être et la joie qui firent vibrer tous nos nerfs quand nos pas foulèrent la bruyère élastique, quand nous parvint le parfum merveilleux de l'herbe et de la mousse ! "

Pour gagner un port, les explorateurs durent fabriquer un canot avec la toile qui servait de parquet à leur tente et des branches de saule. Du port de Herrnhut, on gagna Godthaab par terre, et quelles furent alors les sensations des héroïques voyageurs ? " Celles du triomphateur ? — Non, répond le chef ; nous avions si longtemps contemplé de loin le but, que nous en avions escompté les joies."

Par le fait, ils étaient trop las, trop épuisés pour sentir vivement autre chose que le bien-être matériel, la satisfaction délicieuse de manger à leur faim et de dormir dans un vrai lit. L'esprit a beau faire, il faut que la bête ait son tour !

Nous n'avons pas qualité pour exposer les résultats scientifiques de cette expédition qui affirma enfin l'existence, jusque-là discutée, d'une immense et continue étendue de glace d'une côte à l'autre du Groënland.

D'autres, plus autorisés, ont établi que les résultats zoologiques et botaniques avaient été forcément nuls, puisqu'on n'avait pas trouvé trace de vie animale ou végétale.

En revanche, les résultats géographiques, géologiques, météorologiques, astronomiques ont été précieux et importants. Plus on connaîtra et comprendra l'âge glaciaire, et plus hautement on appréciera les effets de l'expédition de Nansen au Groënland.

Marie Drousart.

(*A suivre.*)



sultats
nuls,
ile ou

giques,
impor-
ire, et
ion de

zt.



CARTE de l'étendue du CAN

comparée à celle de diverses pu

par A de ga

OCEAN GLACIAL ARCTIQUE

TERRITOIRES DU NORD-OUEST

ATHABASCA

SASKATCHEWAN

ASSINIBOIA

ILES BRITANNIQUES

ESPAGNE

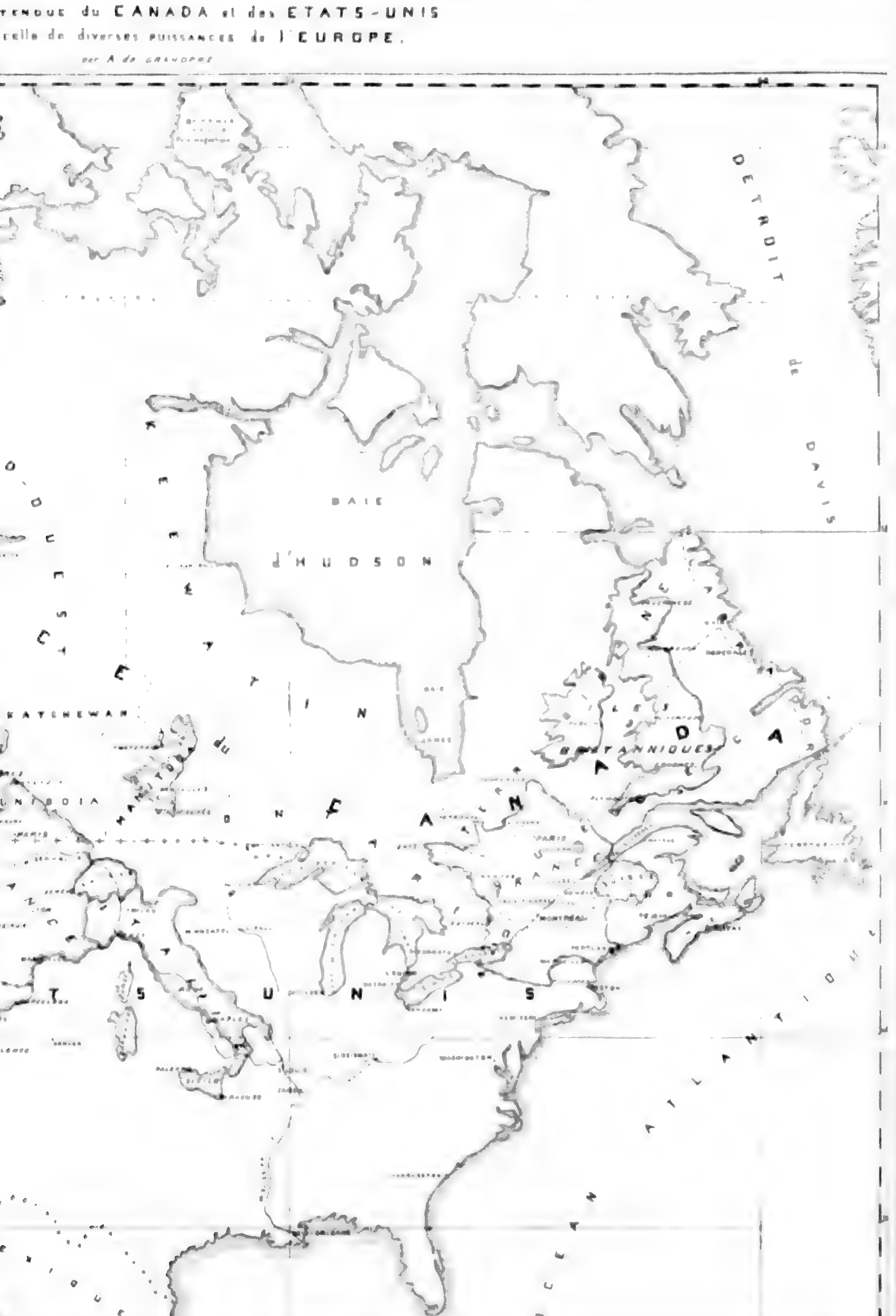
ÉTATS

OCEAN PACIFIQUE

Note

Les noms en caractères penchés sont relatifs à l'Europe

Les longitudes sont comptées à l'Ouest de Greenwich (pour l'Amérique)



du CANADA et des ETATS-UNIS
celle de diverses puissances de l'EUROPE.
DETROIT de DAVIS
BAIE d'HUDSON
ILES BRITANNIQUES
CANADA
ETATS-UNIS
MANITOBA
OCEAN ATLANTIQUE

L'E

COMPARÉ

L

faire

qu'il

universel

peuplées

arrive q

maigre é

aussi bie

supérieur

se munir

échelles r

idée de la

que l'on e

Pour re

tenu à Lo

notre glo

itinéraire

Greenwic

Il est

cette cart

de 40 mèt

système d

131 pieds

L'ETENDUE DU CANADA ET DES ETATS-UNIS

COMPARÉE A CELLE DE DIVERSES PUISSANCES DE L'EUROPE.

LA carte ci-jointe, destinée à donner une juste idée de l'étendue de plusieurs puissances de l'Europe par rapport à l'Amérique du Nord, n'a guère besoin de détails textuels ; néanmoins, pour en faire comprendre l'importance et l'utilité, remarquons qu'il a été publié jusqu'à ce jour d'excellents atlas universels, donnant pour les régions du globe les plus peuplées des cartes admirablement dressées ; mais il arrive qu'une puissance très peuplée, quoique d'une maigre étendue, occupe une feuille entière de l'atlas, tout aussi bien qu'une autre puissance d'une étendue bien supérieure. Alors, il y a confusion : si l'on n'a pas soin de se munir d'un compas et de comparer entre elles les échelles relatives à chacune de ces cartes, on n'a aucune idée de la proportion qui existe entre les deux puissances que l'on envisage.

Pour remédier à cela, le dernier congrès géographique tenu à Londres en 1895 a décidé de publier une carte de notre globe à l'échelle du millionième ; l'unité de mesure itinéraire sera le mètre et le premier méridien celui de Greenwich.

Il est facile de juger des dimensions que devra avoir cette carte, car le pourtour de la terre sur l'équateur étant de 40 mètres de l'est à l'ouest, la hauteur dépendra du système de projection adopté. 40 mètres forment environ 131 pieds anglais ; ce sera un beau morceau, et il va sans

dire que cette carte se composera d'une quantité de feuilles d'égale grandeur pouvant se raccorder de proche en proche, de sorte que l'on pourra se constituer avec un certain nombre de feuilles une carte de l'étendue que l'on voudra.

La carte ci-jointe est dressée suivant la projection de Mercator, c'est-à-dire que les méridiens, au lieu de se rapprocher petit à petit en avançant vers le pôle, sont parallèles entre eux. Par suite de cela, il serait assez difficile de comparer entre elles deux puissances dont les cartes seraient dressées suivant cette projection, une de ces régions étant située dans la partie équatoriale et l'autre vers les latitudes élevées.

Tel n'est pas le cas lorsqu'on compare les pays d'Europe avec l'Amérique du Nord.

Sur cette carte, les diverses puissances européennes sont placées, sur le continent américain, à leur véritable latitude et l'échelle employée est la même de part et d'autre, de sorte qu'il n'y a pas lieu à confusion.

Prenons la France : elle est dessinée à cheval sur la province de Québec, de telle façon que le méridien de Paris concorde avec celui de Montréal. Nous remarquons de suite que Paris est plus rapproché du pôle que Montréal et occupe une latitude sensiblement égale à celle de Vancouver, Port-Arthur, le nord du lac Saint-Jean et Matane. sur la rive droite de l'estuaire du fleuve Saint-Laurent.

La plus grande distance nord-sud que l'on puisse parcourir en France, c'est-à-dire de Dunkerque à la frontière d'Espagne, près de Port-Vendres, est équivalente à la différence de latitude entre l'extrémité sud de la baie d'Hudson et les villes de Détroit ou Boston.

Brest à l'ouest et Menton à l'est, aux bords de la Méditerranée sont les deux points extrêmes de la France comme longitude, et cette différence est à peu près équivalente à celle qui existe entre les villes de London (Ontario) et de Portland (Maine).

La Suisse, pays si montagneux, avec des pics de douze à quatorze mille pieds, peut être représentée par un ovale compris entre la Rivière-du-Loup (Fraserville), Frédéricton (Nouveau-Brunswick) et le village de Saint-François de Beauce.

L'Angleterre et l'Irlande sont enclavées dans la grande presqu'île du Labrador, dont elles n'occupent qu'une bien faible partie.

Londres correspond à peu près au détroit de Belle-Isle et à l'extrémité sud de la baie d'Hudson comme latitude.

Pour ce qui concerne la température des Iles Britanniques, le contraste est frappant lorsqu'on voit que la ville d'Edimbourg, cette belle Athènes du Nord, occupe une latitude égale à celle de Hopedale, malheureux bourg de pêcheurs esquimaux, situé sur la côte du Labrador, et où les rigueurs d'un hiver glacial se font sentir pendant les deux tiers de l'année.

Également, la ville d'Inverness, au nord de l'Écosse, occupe une latitude égale à celle de Sitka (Alaska).

Le contraste est encore plus frappant si nous arrivons à la Belgique.

Cette petite puissance et la Hollande sont reproduites à cheval sur le Manitoba, toujours à leur véritable latitude.

La Belgique a une surface de 11,373 milles anglais carrés et celle de la Hollande est de 12,680.

Le total de ces deux surfaces nous donne 24,053 milles carrés, ce qui ne fait pas la moitié de celle du Manitoba, évaluée à 64,066 milles carrés.

La population de la Belgique est de 6,200,000 habitants; si la densité de la population était la même au Manitoba, ce dernier devrait avoir une population de 34,900,000 âmes ; d'après les dernières statistiques, il n'en contiendrait qu'environ 160,000 ; les habitants du Manitoba

peuvent donc dormir tranquilles et n'ont pas à craindre de se voir bientôt aussi serrés qu'en Belgique.

Les Iles Britanniques sont reproduites à nouveau sur la région Ouest, afin de donner une juste idée de leur faible étendue par rapport aux territoires d'Alberta, Saskatchewan, etc... Valence, le pays des belles oranges, est à une latitude presque équivalente à celle de Denver, mais la température hivernale est loin d'être la même dans chacune de ces deux villes.

L'Amérique est vraiment le pays des grands fleuves : le Missouri traverse une région qui excède en longueur le parcours que l'on ferait en traversant la France dans toute sa largeur, la Suisse, puis l'Italie dans toute sa longueur ; et ce cours d'eau n'est qu'un affluent du Mississippi ; mais en remontant du confluent vers les deux sources, le Mississippi a un moins long cours.

La presqu'île scandinave, formée de la réunion de la Suède et de la Norwège, est allongée du sud au nord et reproduite sur le territoire du Nord-Ouest.

A Sitka, petite ville où se trouve concentré le commerce des fourrures de l'Alaska, et située dans une île du Pacifique, on ne pense guère avec plaisir à se diriger vers le nord ; assez nord comme cela, dit-on, et si ce n'était que le commerce des fourrures oblige un certain nombre d'hommes un peu aventuriers à s'avancer vers le fleuve Yukon, dans l'intérêt de leurs affaires, l'Alaska serait un pays presque aussi inconnu, ou du moins aussi peu fréquenté que la région des tundras dans la partie nord de la Sibérie. (1)

La ville de Stockholm occupe sensiblement la même latitude que Fort Churchill, terminus sur la baie d'Hudson de la ligne projetée de Winnipeg à cette baie.

(1) Ce travail est dans nos cartons depuis plusieurs mois, attendant son tour pour paraître, ce qui explique pourquoi l'auteur ne parle pas du Klondyke et de la récente découverte de ses mines, qui a depuis entraîné une foule avide d'or à remonter le Yukon. (N. de la D)

Jetons un coup d'œil au delà du cercle polaire, parmi ces îles qui forment l'archipel Larry, et nous voyons qu'en Norwège, existe à la même latitude la ville de Hammerfest, la plus septentrionale du globe. Il est rare qu'au cœur de l'hiver, la température y descende au-dessous de 55° Fahrenheit. Cette différence de température d'un continent à l'autre est due, comme tout le monde le sait, à ce courant bienfaiteur, le Gulf-Stream, qui amène sur les côtes nord-ouest d'Europe les eaux chaudes du golfe du Mexique, après avoir cependant perdu, sur son long parcours, une grande partie de sa chaleur.

Pour finir :

En comparant entre elles les longitudes de Duluth, à l'extrémité ouest du lac Supérieur, et de Kingston, vers l'extrémité est du lac Ontario, nous remarquerons que cette différence de longitude excède la plus grande largeur E. O. de la France ; de même, du nord au sud, les grands lacs occupent une étendue telle que la différence de leurs latitudes extrêmes correspond sensiblement à celle existant entre Paris et l'extrémité sud de la France. C'est cette remarque qui peut donner la meilleure idée de l'étendue de ces grands lacs, qui constituent la plus grande masse d'eau douce existant à la surface de notre globe.

Comme je le disais au début, inutile d'entrer dans trop de détails textuels, car l'inspection de la carte en dira beaucoup plus que toutes les dissertations que l'on pourrait broder sur le sujet.

La géographie, autant que possible, doit s'apprendre par les yeux, par l'étude des cartes détaillées publiées sur chaque région jusqu'à nos jonrs ; la partie descriptive ne doit venir qu'ensuite, lorsqu'on est bien pénétré de la situation et de l'étendue de chaque région.

Malheureusement, dans les établissements scolaires, la géographie et l'histoire ne forment qu'un, sont enseignées

par le même professeur, lequel, la plupart du temps, n'a jamais mis le pied hors de la région dans laquelle il a vu le jour ; ou du moins, s'il a quelque peu voyagé, ce n'est que d'une façon toute superficielle. Il n'y a cependant rien comme de voyager, d'assister sur place à chaque phénomène, en se rendant compte des choses par soi-même, pour pouvoir enseigner la géographie avec fruit.

Cela coûte cher, de voyager ! répondra-t-on. C'est vrai. Celui qui achève ces lignes a eu le grand avantage de parcourir en détail la plupart des régions de notre globe, et c'est par suite de cela qu'il serait heureux que beaucoup d'autres personnes prennent goût à cette science si délaissée jusqu'à ce jour, la géographie, qui, tout en nous instruisant, nous fait reconnaître notre petitesse par rapport à ce qui nous entoure, et nous démontre que plus on connaît, plus on désire apprendre.

A. de Grandpré.





IL NE FAUT JAMAIS ETRE DUR ENVERS LES PAUVRES

ILLUSTRATION D'APRÈS CALLOT.

UN samedi soir, veille de Pâques, par un petit temps sec et froid du milieu d'avril, on eût aimé s'arrêter dans la cuisine de la mère Marguerite, à la Côte Saint-Paul. Un bon feu flambait dans le poêle, son vieux, le père Jérôme Théberge revenait du marché ; acagnardé sur sa chaise en face du feu pétillant, les coudes appuyés sur ses cuisses, il tenait d'une main entre ses jambes écartées sa grande bourse de cuir, et de l'autre main, il y précipitait à coup de pouce, un par un, quinze à vingt écus bien sonnants, le gain réalisé à vendre le beurre, les œufs, et quelques volailles.

Un sourire aigre de paysan cupide témoignait le plaisir que lui causait la musique monotone du tintement argentin. La mère Marguerite, tout en achevant les apprêts du souper, glissait de côté vers la bourse sonore un regard aigu, et son œil réjoui clignotait au bref éclair du brillant disque d'argent traversant la lueur rougeâtre.

Entre ces deux êtres rudes et laborieux, l'union s'était faite en leur jeunesse un peu par amour, beaucoup par calcul, en parfaite connaissance de leur goût égal de l'ordre et de l'épargne ; et à mesure qu'ils avaient prospéré, leur âpreté au gain s'était accrue. Après quinze ans de ménage, sans enfants, ils en étaient à ne pas savoir ce qu'est une querelle conjugale.

L'égoïsme à deux et l'avarice commune les avaient soudés en une paix continue que ne connaissent pas des ménages plus généreux.

Le couvert dressé sur la table, les époux étaient prêts à se bien restaurer, quand il leur sembla qu'une plainte avait traversé la porte.

Ils tendirent l'oreille, étonnés : ils habitaient seuls, n'ayant pour domestique qu'un garçon du village logé chez ses parents.

—C'était bien une voix de personne ! murmura la femme un peu inquiète.

—Bah ! je ne crois pas, répliqua l'homme, le bois est tout proche, le vent souffle, c'est lui qui joue de la lyre avec les branches.

—Point ; j'ai raison, écoute, on frappe.

—Eh bien ! Entrez.

Ce disant, par précaution, Théberge avait mis la main sur un énorme tisonnier, et sa femme avait prestement recouvert d'une assiette l'omelette fumante, autant par crainte d'être obligée d'en offrir au nouveau venu que par sagesse, pour l'empêcher de refroidir.

Celui qui entra n'avait pas la mine terrible. C'était un vieux bonhomme maigre et long, barbu et chevelu à l'excès, misérablement haillonneux, à peine chaussé ; un besacier dont la besace était vide.

—Hébé ! qu'est-ce qu'il veut, cet homme ? interrogea durement la bonne femme.

Et avant qu'il eût formulé un désir ou une prière, Théberge d'un ton péremptoire ajouta :

—Vous vous trompez d'enseigne, il n'y a pour vous rien à fricoter ici. Hé ! ne manquez pas de fermer la porte en sortant.

Mais le vieux ne s'empressa pas de sortir ; au contraire, paisible et souriant malgré le mauvais accueil, il s'avançait vers la cheminée.

—Ma bonne madame Théberge, je ne vous demande pas une part de l'excellente omelette que vous cachez sous cette assiette...

—Qui vous dit que c'est une omelette ?

—Mon nez ; la cuisine est toute parfumée de la bonne odeur qu'elle a répandue. Je ne vous demande d'abord que de me chauffer un peu à votre feu ; ça ne vous privera pas de chaleur.

—Ça dépend, bougonna Théberge ; si tu te mets devant moi...

—Je me mettrai de côté.

—S'il ne demande que ce profit ! aventura le mari très indécis, en questionnant sa femme d'un coup d'œil.

—Si ça te plaît d'avoir auprès de toi, quand tu soupes, un vagabond pouilleux ?

Du dégoût et de la mauvaise humeur de la fermière ne s'émut pas le vieux mendiant.

—Je ne demandais que de me chauffer d'abord, puis de me coucher dans votre grange, sur une botte de paille. Je suis trop las pour aller plus loin.

—Là, rien que cela ! voyez-vous ? Et ce n'est pas tout peut-être, s'exclama la fermière hargneuse, qui vivant à son aise, avait l'horreur des pauvres.

—Le bon Dieu me protège ! non, ça n'est pas tout. Il m'aurait bien fallu avant d'aller me coucher un morceau de pain pour ne pas mourir de faim.

—Hein ! tu vois, dit-elle, en s'adressant à son mari. Hébergeons monsieur de bout en bout. Est-ce que nous voilà chargés à présent d'alimenter et de loger tous les fainéants et les pousse-cailloux !

Le miséreux ne répliqua pas une syllabe, mais de sa prunelle à demi voilée par une paupière rougie, un tel regard de pitié vola comme une flèche dans l'œil du fermier, que l'avare frissonna ni plus ni moins qu'un chien qui voit un éclair, et d'un mouvement d'automate, sans plus de paroles, il trancha une tartine, un peu mince tout de même, sur toute la longueur du pain, et la jeta, plutôt qu'il ne la donna, dans les mains ouvertes du vieux.

Un peu plus tard, il se leva, fit signe au mendiant, et lui montrant la cour :

—Au fond, la grange. Couche à l'entrée. Vas-y sans lumière.

Et au moment où le vagabond passait le seuil, Théberge l'arrêta, commença le geste de le fouiller ; la réflexion que l'autre était sale, le retint.

—Pas d'allumettes ? demanda-t-il. Retourne tes poches... C'est bien, pas d'incendie, mon vieux.

Marguerite était mécontente ; cependant elle n'exprima point de reproches.

Au petit jour, Théberge et sa femme, dès leurs premiers pas hors du logis, trouvèrent en face d'eux leur hôte malvenu. Malgré le mauvais accueil, malgré la charité pratiquée à contre-cœur, le fermier et la fermière entendirent un salut et des actions de grâces ; et le vieux, tirant de la poche de sa houppelande rapiécée, un œuf de belle apparence, le leur offrit en dédommagement.

—Une bonne femme qui vient de passer me l'a donné par bonté d'âme, dit-il ; je vous prie de l'accepter non en paiement, mais en remerciement.

Aussitôt il s'éloigna. Marguerite et Théberge examinèrent l'œuf avec attention. Ni par la forme, ni par le volume, il ne différait des œufs ordinaires. Seulement la coque était d'une teinte mi-partie blanche, mi-partie verdâtre.

—C'est un œuf de poule, fit Marguerite en voyant la partie blanche.

—C'est un œuf de cane, repartit Théberge vers qui était tournée la partie verte.

—Je te dis que c'est un œuf de poule, voyons, je m'y connais.

—Tu te trompes, je m'y connais aussi, pardi, c'est un œuf de cane

—Têtu que tu es, vois-tu que c'est un œuf de poule ? Un œuf de cane est-il si blanc ?

—Mule obstinée, ne vois-tu pas qu'un œuf de poule n'est point si vert ? C'est un œuf de cane.

—Le diable soit de cet homme à berlue ! Mets ton œil dessus.

Ce disant la fermière d'un geste emporté poussait sous le nez de son mari son poing enveloppant l'œuf. Lui, craignant le coup au visage, d'une tape sèche détourne le bras de sa femme, et de la secousse, l'œuf s'échappe et, retombant par terre à quelques pas, s'écrase. Le chien se précipite dessus et le lape en deux coups de langue.

Alors débordement de fureur de l'avare fermière.

—Ah ! le fichu benêt, avec son entêtement, un bel œuf perdu !

Théberge n'était pas moins déconfit.

—Hé ! c'est ta faute, vieille mule ! qu'avais-tu besoin de soutenir que c'était un œuf de poule ?

—Oui, c'était un œuf de poule !

—Un œuf de cane !

Et entremêlant ces deux exclamations alternées des ressources d'un vocabulaire des plus grossiers, les voilà qui pendant plus d'une heure continuent la dispute, la première de leur vie conjugale.

Et sur un terme plus violent que les autres, ou qui lui parut tel, Théberge fou de colère administra à sa femme une roulée de coups de poing, et l'eût laissée assommée sur place si le curé passant n'était intervenu pour les séparer et les calmer.

Peu à peu, l'effet de cette fâcheuse querelle s'atténua ; les époux reprirent leur existence accoutumée. Et dans la satisfaction des gains accumulés, ils ne s'occupèrent plus de ce maudit œuf, quand l'an suivant, le retour de Pâques le leur rappela fatalement.

—Merci Dieu, marmotta Marguerite le matin de ce jour-là, nous n'aurons point cette année à recevoir d'un loqueteux, comme œuf de Pâques, le pareil à cet œuf de poule...

—Cet œuf de cane, tu veux dire, interrompit le mari.

—Quoi, tu y tiens encore ? tu n'es pas revenu de ton erreur ? C'était un œuf de poule.

—Faut-il qu'elle soit bouchée et têtue ! je ne l'aurais jamais imaginé ! Crois-moi, quand je te dis que c'était un œuf de cane.

—Quand tu devrais me battre aussi lâchement que l'an dernier, jusqu'à mon dernier soupir, je n'en démordrai pas : c'était un œuf de poule !

Elle n'avait pas plus tôt lancé son affirmation qu'un formidable coup de poing s'abattait sur sa mâchoire, lui cassant deux dents, lui meurtrissant les joues.

Elle tomba étourdie ; pour la relever, Théberge en qui l'exercice de la force brutale avait déchaîné toute la brute, lui lança un coup de pied dans les reins !

Cette fois ce fut un voisin qui, aux cris poussés par la victime, fit irruption dans la maison, et les sépara. Le lendemain la mère Théberge alla trouver le jeune Mondelet, avocat de Montréal, qui plus tard devait monter sur le banc. Le mari brutal fut traduit devant la cour du Recorder et condamné par le juge Sexton à huit jours de prison.

Dès ce jour commença la ruine des Théberge.

Le fermier déconsidéré, la fermière longtemps souffrante des mauvais traitements, tous deux nécessairement hargneux et hostiles l'un à l'autre, la clientèle s'éloigna : les

travaux les plus pressants, les soins de la basse-cour et du bétail, tout fut négligé. Les animaux s'étiolaient ; point d'acheteurs ; les Théberge durent bientôt entamer leur capital pour continuer de vivre.

Deux ou trois ans passèrent ainsi, et leurs économies passèrent de même.

Le jour qu'il ne resta plus qu'une centaine d'écus dans le tiroir secret d'un vieux bahut, la mère Marguerite tout en pleurs se mit à geindre.

—N'est-ce point malheureux de penser que des gens bien à leur aise et qui l'avaient belle de vivre en bon plaisir, en seront bientôt réduits à la misère par la stupide occasion d'un œuf de poule ?

—C'était un œuf de cane, s'écria Théberge en roulant des yeux furibonds.

—Tu vas recommencer !

—Et toi, tu ne vas pas te rendre à l'évidence ?

—Quelle évidence ? Je l'ai vu, de mes yeux vu ; je ne me dédirai jamais ; c'était un œuf de poule !

La querelle s'échauffe comme naguère, les coups suivent, mais la femme est résolue à n'avoir point le dessous ; elle recule vers la cheminée, et saisit le lourd tisonnier.

Un instant après, un cri horrible éclate, auquel succède un silence de mort.

Le soir même, le vieux mendiant se trouvait à Montréal, à l'angle de la rue Saint-Joseph, quand un grand tumulte se produisit. Une foule hurlante entourait une charrette escortée d'hommes de police ; dans la charrette on apercevait la forme confuse d'une femme enveloppée d'une grande cape noire.

—Qui est-ce donc ? demanda le vieillard haillonneux.

—C'est la mère Marguerite Théberge qui a fendu la tête à son mari pour un œuf de poule.

—Non, dit quelqu'un dans la foule, c'est pour un œuf de cane.

—Vous n'y êtes pas, répondit le vieux, souriant avec malice : c'était un œuf de discorde. Il leur fut donné en punition de leur dureté de cœur.

Et il s'éclipsa.

P. Martin.



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

I

LE DERNIER SOIR DES DERNIÈRES VACANCES

A L'ÉPOQUE où commence cette histoire, le jeune homme dont nous allons raconter la vie intime avait seize ans accomplis. Son frère aîné, Pierre, en comptait dix-neuf. Tous deux, comme le titre de ce chapitre l'indique suffisamment, venaient d'achever leurs études classiques. Moins âgé de trois ans que son frère, Charles Guérin devait à une imagination très vive et à son caractère quelque peu ambitieux, l'honneur d'avoir terminé en même temps que lui le cours qu'il n'avait commencé que longtemps après.

En termes de collège, Charles avait *sauté* deux classes, tandis que l'aîné, doué d'aussi grands, sinon de meilleurs talents, avait jugé à propos de faire au pas ordinaire le même chemin que le cadet avait préféré franchir au pas de course.

Le soir où nous allons faire connaissance avec eux, tous deux arrivaient ensemble au même but, et leur position

était la même, à cette différence près, que l'un avait, pour bien dire, harassé ses facultés intellectuelles, pendant que l'autre avait fatigué les siennes tout juste ce qu'il fallait pour les développer convenablement. Il en résultait que Pierre Guérin, plus mûr d'ailleurs et plus calme, était plus en état que son frère de répondre à la question embarrassante qui se dresse comme une apparition, au bout de tous les cours d'études, dans tous les pays du monde.

Que faire ?—Cela se demande de soi-même, mais la réponse ne vient pas comme on veut. Plus le choix est circonscrit, plus il est difficile, et chacun sait que dans notre pays, il faut se décider entre quatre mots qui, chose épouvantable, se réduisent à un seul, et se résumeraient en Europe dans le terme générique de *doctorat.* Il faut devenir docteur en loi, en médecine, ou en théologie, il faut être médecin, prêtre, notaire, ou avocat. En dehors de ces quatre professions, pour le jeune Canadien instruit, il semble *qu'il n'y a pas de salut.* Si par hasard quelqu'un de nous éprouvait une répugnance invincible pour toutes les quatre ; s'il lui en coûtait trop de sauver des âmes, de mutiler des corps ou de perdre des fortunes, il ne lui resterait qu'un parti à prendre, s'il était riche, et deux s'il était pauvre : ne rien faire du tout, dans le premier cas, s'expatrier ou mourir de faim, dans le second.

Sous tout autre gouvernement que sous le nôtre, les carrières ne manquent pas à la jeunesse. Celui qui se voue aux professions spéciales que nous venons de nommer, le fait parce qu'il a ou croit avoir des talents, une aptitude. une vocation spéciale. Ici, au contraire, c'est l'exception qui fait la règle. L'armée et sa gloire bruyante, si belle par là même qu'elle est si péniblement achetée ; la grande industrie commerciale ou manufacturière, que l'opinion publique a élevée partout au niveau des professions libérales, et sur laquelle Louis-Philippe a fait pleuvoir les croix de la Légion d'honneur ; la marine nationale, qui

étend ses voiles au vent plus larges que jamais, et, secondée par la vapeur, peut faire parcourir au jeune aspirant l'univers en trois ou quatre stations; le génie civil, les bureaux publics, la carrière administrative, qui utilisent des talents d'un ordre plus paisible; les lettres qui conduisent à tout, et les beaux-arts qui mènent partout, voilà autant de perspectives séduisantes qui attendent le jeune Français au sortir de son collège. Pour le jeune Canadien doué des mêmes capacités, et à peu près du même caractère, rien de tout cela ! Nous l'avons dit : son lit est fait d'avance : prêtre, avocat, notaire ou médecin, il faut qu'il s'y endorme.

Pierre Guérin avait longtemps réfléchi sur cet avenir exigu, et comme il s'était dit à lui-même qu'il ne ferait pas ce que tout le monde faisait, ou plutôt essayait de faire, il venait d'annoncer à son frère une séparation, pour bien dire éternelle. Charles, aussi peu décidé que Pierre l'était beaucoup, penchait cependant pour l'état ecclésiastique, vers lequel le portaient des goûts sérieux, une enfance pieuse et des manières timides, qui voilaient une ambition et des passions naissantes très dangereuses pour un tel état. Ajoutons qu'on avait promis de lui donner la *troisième* à faire, et que, sortant de sous la férule, il n'était pas fâché d'avoir à la manier à son tour. Cette considération, la pensée du respect qu'allaient lui porter dans quelques jours des camarades plus âgés que lui, qui, après l'avoir taquiné l'année précédente, ne lui parleraient plus dorénavant que chapeau bas, et jamais sans lui dire *vous*, et l'appeler *monsieur ;* l'orgueil qu'il éprouvait par anticipation des beaux sermons qu'il ferait quand il serait prêtre ; tout cela entrait pour plus qu'il ne le croyait lui-même dans ce qu'il appelait *sa vocation.*

Après en avoir reçu la confidence, Pierre avait combattu de toutes ses forces les projets de son frère. La journée, destinée en apparence à la chasse, à laquelle le futur régent

de troisième n'était guère adroit, et à la pêche, amusement qui ennuyait prodigieusement l'aîné des deux jeunes gens, la journée, disons-nous, avait été réellement employée à des débats continuels. Fatigués de leurs courses et de leurs discussions, ils étaient assis sur l'herbe tout près de la blanche maison paternelle, et, silencieux, ils contemplaient la nature grandiose qui se déroulait de tous côtés. Le spectacle qu'il y avait là était digne, en effet, de suspendre un instant leurs préoccupations ; il suffisait d'y plonger ses regards pour se laisser prendre à une de ces longues rêveries qui, dans la jeunesse surtout, ont tant de charme.

C'était vers la fin d'une belle après-midi du mois de septembre, et l'endroit natal des jeunes Guérin était une de ces riches paroisses de la *côte du sud*, qui forment une succession si harmonieuse de tous les genres de paysages imaginables, panorama le plus varié qui soit au monde, et qui ne cesse qu'un peu au-dessus de Québec, où commence à se faire sentir la monotonie du district de Montréal.

La maison de madame Guérin était peu éloignée de la grève, dont le grand chemin seul la séparait. C'était une longue bâtisse enduite de chaux, avec des cadres figurant de larges pierres noires autour des fenêtres, et une porte surmontée d'un petit fronton vermoulu, et appuyée sur un vieux perron de pierres, dont plusieurs tremblaient sous vos pas. Elle paraissait divisée en deux parties, et le toit de l'une était un peu plus élevé que celui de l'autre ; une petite porte au coin servait d'entrée à la partie basse, évidemment destinée aux serviteurs et aux passants. Cette maison n'était point celle qu'avait habitée M. Guérin, mort il y a déjà si longtemps que ses enfants l'avaient à peine connu. Celle-là était une construction dans le goût moderne, située à deux arpents de l'autre, lambrissée de bois recouvert de sable brun, avec un toit à la japonaise, peint en gris fer, et des raies blanches au bord ; il

y avait des persiennes aux fenêtres, jusqu'à la porte du centre ; seulement les autres ouvertures formaient les vitraux assez mesquins d'une boutique ou *magasin* de campagne. D'un côté de cette maison s'étendait une longue rangée de peupliers de Lombardie, servant d'entourage à un jardin ; derrière, on voyait plusieurs petits bâtiments d'exploitation, en bon ordre, peints tout récemment, et un magnifique verger.

Tout cela appartenait depuis peu à un M. Wagnaër, étranger venu des îles de la Manche. La maison de madame Guérin était ombragée par les branches touffues d'un orme séculaire et gigantesque ; elle était sur une sorte de terrasse à hauteur d'homme, formée en partie par un de ces *fournils* ou caves à patates, que l'on voit devant presque toutes les habitations de nos campagnes. Sur une verte pelouse qui couronnait la petite maçonnerie du *fournil*, les deux écoliers étaient nonchalamment étendus.

Devant eux coulait le Saint-Laurent, large autant que la vue pouvait porter. Sur l'horizon se dessinaient bien lointaines les formes indécises des montagnes bleuâtres du nord ; une petite île verdoyante reposait l'œil au tiers de la distance, et semblait souvent, lorsque les vagues s'agitaient, osciller elle-même, prête à disparaître dans le fleuve. La vaste nappe d'eau présentait trois ou quatre aspects différents. La marée montait dans la petite anse au fond de laquelle étaient les deux maisons que nous venons de décrire ; la brise s'élevait avec la marée, et l'eau plus épaisse prenait une teinte brune. A droite, on découvrait une grande étendue d'un azur tranquille ; à gauche, éclairée par un soleil d'automne, l'eau paraissait comme une large plaque d'argent incrustée d'or ; une marque d'écume blanche séparait cette partie de l'autre : c'était l'endroit où une petite rivière traversant un lit de cailloux se jetait dans le fleuve.

Les deux côtés du paysage était formés par les deux

pointes de l'anse, qui servaient de cadre au fleuve. Celle qui s'étendait à droite, beaucoup plus longue que l'autre, mais basse et à fleur d'eau, était recouverte d'une riche végétation, et portait à son extrémité un groupe de maisonnettes blanches, et une petite église au toit couleur de sanguine, dont le clocher couvert de fer étamé, étincelait au soleil. Devant la maison de M. Wagnaër, un chemin étroit se détachant de la grande route, courait le long de la grève jusqu'à l'église. Au delà de cette pointe, tant elle était basse, on voyait encore le fleuve, dont le chenal, qui paraissait rentrer dans les terres, formait l'horizon et se confondait presque avec le ciel.

L'autre pointe à gauche n'était guère autre chose qu'une batture de joncs, parsemée de gros cailloux rougeâtres, et dont la pente faisait une sorte de plan incliné, très commode pour les petites embarcations. Au détour de cette pointe, était la petite rivière dont nous venons de parler; on la nommait *la rivière aux Écrevisses*, et elle passait sur les terres de madame Guérin. Au delà se développait une chaîne variée de coteaux, d'anses, de promontoires, de forêts, de villages, qui formait avec le Saint-Laurent la demi-courbe d'un ovale. C'étaient tantôt des pâturages et des champs divisés méthodiquement en de longues lisières jaunes, rousses ou vertes; tantôt de beaux bosquets d'érables au feuillage diapré par l'automne, aux teintes violettes, rouge feu, orangées; ici de hautes et noires pinières, là de petits sapins échelonnés sur la côte. Le grand chemin (ou *chemin du roi*, comme on l'appelle), toujours bordé de blanches habitations, courait à travers tous les sites, gravissant les coteaux, descendant les pentes abruptes, longeant les pointes, et suivant toutes les sinuosités de la grève. Des villages groupés sur le bord de l'eau, d'autres villages suspendus au flanc des montagnes éloignées, et paraissant superposés dans toute l'étendue des terres que l'on nomme *les concessions ;* des églises dont les unes laissaient

percer leur clochers élancés à travers le feuillage et les toits de quelque gros bourg, tandis que les autres s'élevaient isolées sur le rivage ou sur quelque coteau lointain ; des anses, les unes sauvages, inabordables, formées de rochers à pic, les autres servant d'embouchures à des rivières, et recouvertes de goélettes, de bateaux, de *cajeux* et de larges pièces de bois, indiquant l'existence d'une certaine activité commerciale ; tel était le détail du vaste tableau qui, en remontant le fleuve, s'étendait jusqu'à l'horizon, décroissant et fuyant toujours jusqu'à ce qu'il parût rejoindre l'autre rive, à laquelle deux ou trois petites îles bleuâtres semblaient le rattacher ; de sorte que, si d'un côté le Saint-Laurent faisait l'effet d'une vaste mer, de l'autre il avait plutôt l'apparence d'un lac ou d'un golfe profond.

Un ciel d'un bleu pâle, surtout à l'horizon, caché en plusieurs endroits par quelques-uns de ces nuages bruns et blancs, lourds et épais qui sont particuliers à notre climat, complétait ce tableau qu'on n'embrassait pas d'un seul coup d'œil, mais qu'un léger mouvement de la tête faisait parcourir tel que nous venons le le peindre.

Le silence qui régnait dans cet endroit n'était interrompu que par un bruit monotone semblable à celui que font les deux pistons d'une machine à vapeur ; ce bruit décelait la présence de quelques marsouins qui s'approchaient de terre.

D'autres bruits, cependant, et d'autres objets ne tardèrent pas à attirer l'attention des jeunes gens et à les distraire de leur muette contemplation. D'abord, une longue herse de ces oies indigènes que nous appelons *outardes* (*otis tarda*), du nom d'un oiseau du nord de l'Europe, et que les savants européens ont, en revanche, appelées *anser Canadensis*, du nom de notre pays, remontaient le fleuve en le traversant, et faisaient entendre, à de longs intervalles, des cris plaintifs et prolongés. On pouvait encore les distin-

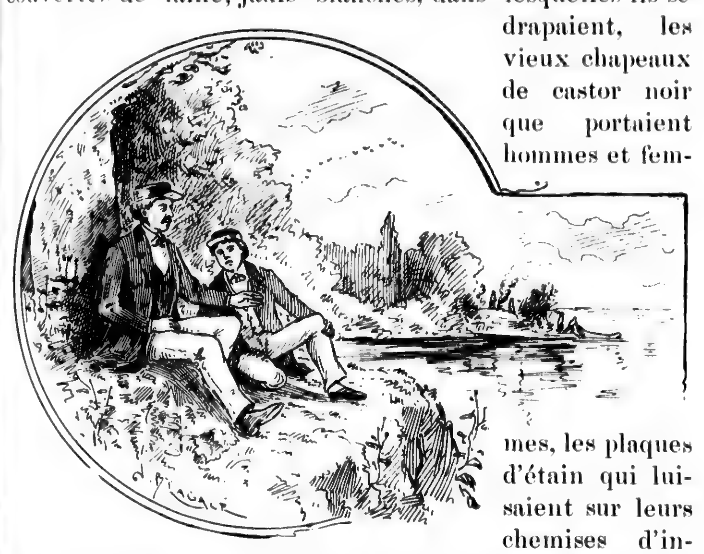
guer dans le lointain, comme des points noirs au-dessus de l'eau, lorsqu'une grande chaloupe parut, doublant à force de voiles la pointe de l'église. Les hommes qui la montaient étaient presque tous des pêcheurs de Saint-Thomas ou de l'Islet, jeunes gens qui laissent chaque printemps les paisibles villages de la côte du sud, pour aller passer, dans les parages éloignés du golfe, un été de travaux et de périls sans compensation valable, ni dans le présent, ni dans l'avenir. Ils portaient presque tous des chemises rouges et des chapeaux cirés comme ceux des matelots anglais, à l'exception d'un seul qui avait conservé le gilet et la veste grise d'étoffe du pays. La chaloupe passait tout près de terre, si près que celui qui aurait connu chacun de ces hommes aurait pu distinguer leurs traits. On entendait distinctement chaque parole d'une chanson qu'ils avaient entonnée et au refrain de laquelle les deux écoliers ne manquèrent pas de s'associer, en criant de toute la force de leurs poumons :

C'est la belle Françoise,
Allons gai !
C'est la belle Françoise,
Qui veut se marier,
Ma luron lurette,
Qui veut se marier,
Ma luron luré.

Comme si le hasard eût voulu toujours fournir quelque aliment nouveau à leur curiosité, lorsque la chaloupe se fut éloignée, ils entendirent le bruit rapide et régulier de quatre avirons, et virent un canot de sauvages qui dépassait la petite île vis-à-vis d'eux, et se dirigeait droit au fond de l'anse. Vigoureusement poussée, la frêle embarcation atteignit la grève dans un instant ; trois hommes et deux femmes furent à terre dans moins de temps que nous n'en mettons à le dire, et tirèrent à eux le canot, qu'ils renversèrent afin de s'en faire un abri pour la nuit. Avec



des branches sèches et du varec, qu'ils ramassèrent sur les galets les plus élevés, ils allumèrent comme ils purent un petit feu autour duquel ils s'accroupirent, suspendant à une espèce de faisceau composé de quatre ou cinq bouts de perche, une vieille chaudière de fer dans laquelle ils avaient préalablement déposé la *sagamité* de rigueur. Les couvertes de laine, jadis blanches, dans lesquelles ils se drapaient, les vieux chapeaux de castor noir que portaient hommes et femmes, les plaques d'étain qui luisaient sur leurs chemises d'indienne, formaient une espèce de compromis bizarre entre la vie sauvage et la vie civilisée. Après avoir quelque temps examiné ces nouveaux venus, les deux jeunes gens, sans se communiquer le fruit de leurs observations, levèrent la tête et aperçurent par-dessus l'île les hautes voiles d'un navire marchand, qui apparaissait là comme par enchantement. Contrarié par le vent du nord-est, dont une légère brise venait de s'élever, ce vaisseau courait des bordées, et après s'être avancé un peu au delà de la petite île, il tournait sur lui-même, lorsqu'un coup de fusil se fit entendre à bord. On put remarquer



en même temps, sur la grève au bout de la pointe de l'église, deux femmes, dont l'une tenait un jeune enfant élevé dans ses bras, et dont l'autre agitait un mouchoir. C'étaient la mère et la jeune épouse du pilote qui guidait le navire jusqu'au *Bic*.

Pierre Guérin ne put tenir à cette scène de famille. " Voilà, s'écria-t-il tristement, ce que je ne pourrai faire, moi ! Cet homme reviendra dans quelques semaines vers sa mère, son épouse et son enfant, et il échange avec eux un adieu touchant, comme s'ils ne devaient jamais se revoir. Mais moi donc, moi qui pars pour toujours, pas un signal, pas un mot, rien qui puisse indiquer à ma mère et à ma sœur, que je verrai peut-être là-bas sur la pointe comme ces deux femmes, que c'est moi qui passe, moi qui les abandonne ! Rien de semblable, je ne ferais que rendre plus terrible l'ennui qu'elles éprouveront ; je ne ferais qu'ajouter un détail de plus à tous les tristes détails de ma fuite. Oh ! c'est bien douloureux !....mais, ajouta-t-il résolument, il le faut !

—Dis donc que tu le veux.

—Que puis-je vouloir autrement ? Que puis-je faire de bon ici ? Quand notre mère aura dépensé les débris de sa fortune à faire de moi un pauvre docteur de campagne, ou un avocat sans causes, penses-tu que nous serons plus heureux tous ensemble ? A moins donc que je ne sois prêtre aussi moi. Vas-tu m'improviser une *vocation* qui vaille encore moins que la tienne ?

—Mais où prends-tu que tu seras un mauvais médecin ou un pauvre avocat ? Pourquoi ne parviendrais-tu pas comme tant d'autres ?

—Pourquoi ? Parce qu'il y a dans le monde des hommes qui sont faits pour être autre chose qu'avocat, et autre chose que médecin !

—Alors, laboure la terre que notre père nous a laissée. Cela vaudrait bien mieux que de labourer les mers comme Énée avec ses vaisseaux.

—Puisque tu te mets à cheval sur ton Virgile, tu pourrais bien ajouter :

Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes !

" Mais il s'en faut de beaucoup qu'on nous ait fait faire connaissance avec les dieux champêtres, ailleurs que dans les livres. Dès que nous avons eu l'âge de raison, on nous a enfermés entre quatre murs pour nous faire traduire du latin toutes ces belles choses que nous pouvons voir et apprécier de nos propres yeux. J'avoue bien que notre oncle Charlot a joliment l'air du dieu Pan ou d'un sylvain. En supposant qu'il voulût se charger de notre éducation agricole, il y perdrait son temps et ses peines, et ma mère et lui n'y gagneraient que d'avoir un fainéant de plus à nourrir sur leur ferme. Ce serait le cas de citer encore Virgile, et de dire au bonhomme :

Insere, Daphni, piros, carpent tua poma nepotes !

Ce que notre compagnon de classe, Bobinet, traduisait comme ceci :

Daphnis a serré ses poireaux et mis ses pommes en compote.

A cette réminiscence burlesque, Charles, quelque envie qu'il eût de sermoner son frère, ne put s'empêcher de rire de bon cœur ; mais il ne tarda pas à revenir à la charge.

—Écoute donc, si tu joignais à l'exploitation de la ferme celle du *pouvoir d'eau*, dont maman parle tant, si tu élevais un moulin à scie sur notre *rivière aux Écrevisses ;* ensuite si tu établissais un petit commerce comme celui avec lequel papa avait commencé sa fortune..."

Pour toute réponse, Pierre qui avait pris son sérieux, indiqua du doigt la maison de M. Wagnaër. Cela voulait dire tout simplement : la place est prise. Aussi le futur ecclésiastique se rejeta-t-il sur un autre texte.

—Puisque tu aimes tant la marine que tu ne veux rien entreprendre sur terre, pourquoi n'achèterais-tu pas une goélette avec laquelle tu ferais la pêche à Gaspé ?

—Caboteur, n'est-ce pas? C'était bien la peine d'apprendre l'astronomie et les sections coniques! C'est le sort des hommes de la chaloupe que tu me proposes !..., excepté que tu me fais l'honneur d'y mettre un pont et d'élever un peu les mâts. Bien obligé, monsieur le curé! J'aimerais encore mieux le canot d'écorce de ces sauvages. Avec cela, du moins, on ne doit rien à personne.

—Tu as raison, et sans compter que ces vilains petits voyages du golfe nous causeraient des inquiétudes continuelles. Ce serait à recommencer tous les ans.

—Tandis, ajouta vivement Pierre, que vous m'oublierez après deux ou trois ans d'absence, n'est-ce pas?

—Mon Dieu, que tu me fatigues! Que veux-tu donc que je te dise? Tu n'es content de rien, tu prends tout en mauvaise part; toi le plus vieux, tu me demandes conseil, et tu me dis ensuite que tu veux faire à ta tête. Je t'ai dit ce que je voulais faire moi-même, et tu m'as rendu cent fois plus irrésolu, cent fois plus tourmenté que jamais. Voyons, je n'ai plus qu'une proposition à te faire, écoute-la tranquillement. Tu sais bien, M. Wilby, ce grand Anglais mince qui a une si bonne place dans le gouvernement (je crois que c'est mille louis par année : je ne sais pas ce qu'il fait, mais il ne sort pas à moins d'avoir quatre chevaux sur sa voiture, et comme il sort souvent, je crois bien que sa place consiste à se promener ainsi en grand équipage pour faire voir à nos pauvres gens comme c'est beau d'être Anglais), eh! bien, c'était un des anciens amis de notre père;...je suis sûr qu'il te ferait avoir une place dans le gouvernement tout de suite.

—Tout de suite! Comme tu y vas! Tout de suite! Il faudrait pour cela venir du pays où j'ai envie d'aller. Tout de suite! On voit que tu ne connais pas beaucoup ces

gens-là. L'année où je suis entré au séminaire, j'avais une lettre de maman à remettre à ton monsieur Wilby ; elle m'avait dit de le voir lui-même, que je ferais connaissance avec sa famille, que j'irais là les jours de congé ; je me présentai donc chez lui. Malheureusement c'était à quatre heures, il dînait ; j'y allai une autre fois à midi, il *lunchait ;* à neuf heures du matin, il déjeunait ; à sept heures du soir, il prenait son thé. On me dit d'aller à son bureau, que j'aurais plus de chance. J'y allai sept ou huit fois, et je ne pus jamais réussir à voir autre chose qu'un tas de petits Anglais musqués, qui avaient tous l'air plus impertinents les uns que les autres ; il paraît que ce sont ces petits individus, qui n'ont pas de barbe au menton, qui font, à très bon marché, l'ouvrage que M. Wilby est payé très cher pour laisser faire en son nom. Quant à lui, il mange quand il ne se promène pas, et il se promène quand il ne mange pas ; voilà ce que j'ai pu savoir de plus clair sur son compte. Enfin, un bon jour, je rencontre mon homme dans la rue, je vas droit à lui ; j'avais toujours ma lettre dans ma poche, je la lui présente ; sais-tu ce qu'il m'a dit après l'avoir lue attentivement ?

—Il t'aura invité à déjeuner, à *luncher*, à dîner, et à prendre le thé avec lui ?

—Il m'a dit *very well.*

—Ensuite ?

--Ensuite ? C'est tout. Après, quand il me rencontrait, il ne me voyait pas.

—Mais c'est une honte cela ! Sais-tu bien que notre père s'est presque ruiné pour ce M. Wilby ; que cet homme-là n'avait presque rien quand il est venu ici, et que c'est avec de l'argent emprunté par l'influence de notre famille, qu'il a fait son chemin ? Sais-tu que, du vivant de notre père, tous les étés M. Wilby et sa femme et ses enfants, et ses domestiques, et ses chevaux, et ses chiens, et ses amis bien souvent, venaient s'établir chez nous pour des semaines entières ?

—Je sais tout cela, mon cher, et n'en suis pas étonné. As-tu donc oublié ton Horace : *Donec eris felix . . . ?*

Et les deux jeunes gens répétèrent lentement et à l'unisson, avec un même accent déjà rempli de misanthropie, le célèbre distique du poète malheureux, qui, s'il fut plein de vérité dans tous les temps, ne s'appliqua jamais si bien nulle part qu'à ces braves familles canadiennes, riches un jour du patrimoine de leurs ancêtres ou de leur propre industrie, mais bientôt dédaigneuses de la sphère honnête et modeste de leurs concitoyens, et empressées de renouveler auprès de la fastueuse société anglaise la fable du *Pot de terre et du pot de fer*.

La conversation assez grave quoique enjouée de nos deux écoliers se serait indéfiniment prolongée, si tout à coup deux jolies petites mains très blanches et très espiègles ne se fussent appuyées brusquement sur l'épaule gauche de l'un et sur l'épaule droite de l'autre, de manière à les embrasser tous deux, tandis qu'une belle tête blonde aux boucles de cheveux soyeuses et frémissantes se glissait sous leurs larges chapeaux de paille. Dire que deux baisers des plus bruyants, enlevés à chacune des joues de cette charmante tête de jeune fille, furent la punition de sa témérité, ce serait dire ce que nos lecteurs devineront bien sans nous. Hâtons-nous toutefois d'ajouter que le tout ensemble, les deux petites mains, les beaux cheveux blonds, les joues vermeilles, ainsi que des yeux très grands et très vifs, appartenaient à mademoiselle Louise Guérin, dont le nom doit rassurer nos lectrices, qui jetteraient les hauts cris, si, dès le premier chapitre, nous permettions de telles familiarités à toute autre qu'à une sœur.

Inquiète de la conversation animée et prolongée que, d'une fenêtre de la maison, elle avait pu suivre dans toutes ses phases, Louise avait hésité à intervenir dans des confidences dont on semblait vouloir l'exclure. Poussée à la

fin par une cu
son sexe, mai
romances et d



reposer sur l'h
mante. Vous n
—Nous parli
—Trop série
bien, remettez
d'ici à la ville
avait que moi
que tout le mo
est déjà faite,.
combien j'ai hâ

fin par une curiosité bien naturelle, nous ne dirons pas à son sexe, mais à son âge (elle avait l'âge de toutes les romances et de toutes les pastorales, quinze ans ni plus ni moins), la rusée jeune fille s'était approchée sur la pointe du pied, jusqu'auprès de ses frères à demi couchés sur le gazon, puis s'agenouillant doucement derrière eux, elle avait fait cette brusque apparition qui pouvait passer pour de l'étourderie, mais qui était de la diplomatie toute pure.



—Voyons, mes paresseux, est-ce que vous n'avez pas fini de vous reposer sur l'herbe ? fit-elle avec une dissimulation charmante. Vous ne craignez donc point l'humidité ?

—Nous parlions de choses bien sérieuses, dirent-ils.

—Trop sérieuses pour une petite fille, n'est-ce pas ? Eh bien, remettez cela à demain ; n'avez-vous pas le temps d'ici à la ville de vous conter tous vos secrets ? S'il n'y avait que moi par exemple pour les écouter, vos secrets que tout le monde connaît,...car, toi, Charles, ta soutane est déjà faite,...et toi, mon cher Pierre, tu ne sais pas combien j'ai hâte de te voir avec le bel habillement que

tu ne manqueras pas de commander chez le tailleur le plus à la mode, dès que tu auras mis le pied à Québec. Sais-tu que tu vas faire un très beau cavalier, avec ta taille élancée et tes beaux cheveux noirs ! Tu me mèneras au bal bien souvent, n'est-ce pas ? afin que je sois bien fière de toi et bien heureuse. "

Pierre était fort embarrassé pour répondre à toutes ces belles choses, lorsque la cloche de la petite église au bout de la pointe, vint le tirer d'affaire. Trois tintons annoncèrent l'Angélus. Aussitôt les deux frères et la sœur, debout, et la tête nue, se recueillant, récitèrent lentement les versets de cette gracieuse prière qui, à trois reprises différentes, sanctifie la journée des catholiques. C'était un spectacle touchant que de voir ces jeunes personnes à peine sorties de l'enfance, élever pieusement leur voix vers le ciel et résumer dans leur naïve dévotion toute la jeunesse, toute la fraîcheur, toute la virginité de la nature à demi sauvage qui les entourait.

Profitons de leur pose recueillie pour donner d'eux le portrait ou plutôt l'esquisse que nos lecteurs ont droit d'attendre, et commençons par notre héros principal.

Charles Guérin était d'une taille et d'un tempérament délicats, ses yeux étaient d'un gris foncé, presque noirs, ses cheveux châtains ; il portait, ainsi que son frère, le *capot bleu* aux nervures blanches, uniforme des élèves du séminaire de Québec (*) ; mais si le costume était le même, la tenue de l'un était aussi soignée et recherchée que celle de l'autre était délabrée. Malgré les courses de la journée et près de deux mois de vacances, Charles portait encore comme au jour des examens, serrée autour de sa

(*) L'établissement de ce nom, ainsi que plusieurs autres du même nom, n'est pas, comme un étranger pourrait le croire, uniquement destiné à former les jeunes gens pour l'état ecclésiastique. C'est un collège, dont le plus grand nombre des élèves entrent dans les professions liberales, et deviennent, comme nous l'avons déjà dit, *avocats, prêtres, notaires ou médecins ;* ou autre chose quand ils le veulent et le peuvent.

taille, la ceinture de laine bigarrée, qui à cette époque n'avait pas encore été remplacée par le ceinturon vert, beaucoup moins original, à notre goût. Une propreté poussée jusqu'à la coquetterie régnait sur toute sa personne ; ses cheveux peignés et lissés avec art, séparés sur le milieu de la tête, retombaient en boucles presque sur ses épaules ; ses traits comme sa toilette avaient quelque chose d'efféminé ; un menton à fossette et des joues rosées, un cou blanc comme celui d'une jeune fille, détruisaient jusqu'à un certain point l'idée que devaient donner de son caractère, son front large et intelligent, et son nez légèrement aquilin.

Louise était le vrai portrait de Charles, excepté que son teint était encore plus blanc, ses joues plus vivement colorées, et ses cheveux tout à fait blonds. La teinte de tristesse empreinte parfois sur la figure de son frère, n'existait jamais sur la sienne ; un sourire doux et franc ne quittait jamais ses lèvres, ses yeux pétillaient sans cesse de gaieté ; enfin ce n'était pas et ce ne pouvait pas être une *demoiselle à la mode,* car elle était aimable et jolie dans toute l'acception vulgaire de ces deux mots. N'allons pas omettre la couleur de ses yeux (c'est l'essentiel dans le portrait d'une jeune fille), et disons à regret qu'ils étaient d'un bleu peu foncé, ce qui achèvera probablement de la dépoétiser ; mais nous déclarons que nous n'y pouvons rien. Sa toilette n'avait rien non plus de romanesque ; ce n'était ni le négligé de l'élégante qui condescend à se faire campagnarde, ni le costume pittoresque de la vraie paysanne : elle avait tout simplement une robe d'indienne noire à petites fleurs bleues ; un tablier tout noir et d'une étoffe peu recherchée emprisonnait sa taille délicate ; le *petit mouchoir* de rigueur couvrait ses épaules ; elle était donc, pour comble de malheur, parfaitement décente. Petite et frêle comme elle était, on lui aurait plutôt donné douze ans que quinze.

Un étranger n'aurait pas pris volontiers Pierre Guérin

pour le frère de Charles et de Louise. C'était un grand jeune homme élancé et robuste ; ses traits fortement accusés, son teint brun, ses yeux noirs et perçants, annonçaient beaucoup de fermeté et de résolution ; sa bouche avait une expression quelque peu dédaigneuse ; sa lèvre s'ombrageait d'une moustache naissante, due plutôt à la paresse qu'à la forfanterie, mais qui lui avait valu plus d'un sermon ; ses cheveux longs et aussi noirs que vous pouvez vous les figurer, jouissaient d'un désordre peu élégant, que partageait avec eux le reste de sa toilette ; son capot, grâce à la disparition totale de la ceinture et des nervures, n'était guère reconnaissable, et demeurait ouvert, faute de boutons et de boutonnières ; en un mot, sans aucune mauvaise volonté de sa part, il n'y avait plus chez ce jeune homme aucune trace de l'écolier.

Mais il faut en finir avec nos portraits et nos descriptions. L'Angélus, répété par tous les clochers de la côte, a cessé de sonner ; le vent de nord-est, qui monte comme un rideau noir sur le fleuve, souffle déjà plus fort ; les teintes rouges du crépuscule s'effaçent d'autant plus vite que e soleil s'est couché derrière un nuage, et les trois jeunes gens se dirigent vers la maison, devant laquelle les attend avec quelque impatience madame Guérin, que nous ne retiendrons point sur le seuil de sa porte, aimant mieux vous peindre plus à notre aise, cette femme à l'extérieur sévère et imposant, quoique jeune encore.





II

MONSIEUR WAGNAER

LE lendemain, il n'était pas six heures qu'un bon petit cheval canadien, à la crinière rousse, attelé à une petite charrette d'habitant, attendait paisiblement à la porte de madame Guérin... Une valise et un gros sac brun renflé comme un ballon, quoique ce ne fût certainement pas avec de l'air, étaient déposés dans le fond de la voiture ; deux manteaux épais recouvraient le siège. Le ciel était sombre et lourd ; il faisait froid, les vagues battaient avec force contre les galets du rivage ; il ne pleuvait pas encore, mais c'était évidemment là le début de ce que l'on appelle une *neuvaine de mauvais temps.*

—Mon Dieu ! dit Louise, en ouvrant la porte, mon Dieu, quelle vilaine apparence ! Au moins vous n'oublierez pas de jeter vos manteaux sur vous.

Ceci s'adressait aux deux écoliers, qui sortaient en même temps qu'elle. Ils avaient mis chacun par-dessus leur *capot d'écolier* un *capot d'habitant* d'étoffe grise *du pays*, et à capuchon ; mais la prudence maternelle n'était pas encore rassurée, puisque madame Guérin, qui les suivait, crut devoir aussi elle insister sur l'importance des manteaux.

—Et puis, ajouta-t-elle, n'oubliez pas d'entrer chez tous les curés que vous connaissez le long de la route, pour vous réchauffer et vous reposer. Lorsque vous aurez faim, vous vous souviendrez que j'ai mis deux grosses galettes et du fromage dans le sac. J'ai bien peur, malgré toutes les précautions, que la pluie ne vous pénètre, car ce ne sera pas rien que le temps qui se prépare !...Promettez-moi bien de ne pas continuer la route si vous êtes trempés.

—N'oubliez pas non plus, ajouta Louise, de bien faire sécher vos hardes, ce soir et demain, car vous en avez bien pour trois jours avec les chemins que vous allez avoir.

—Si je vous donnais des parapluies, observa madame Guérin. Ah ! c'est inutile, le vent vous empêcherait de les tenir.

Il était bien clair que toutes ces minutieuses recommandations, dues en partie à la sollicitude de la mère et de la sœur, avaient aussi pour but de dissimuler la profonde douleur qu'elles éprouvaient ; tout leur babillage était donc plus touchant que les plus touchants adieux. Au reste, et malgré elles, leur pâleur, leurs yeux rouges encore des pleurs versés la nuit, leur agitation nerveuse en disaient plus que les plus belles phrases.

Chose étrange, les deux frères, de leur côté, ne paraissaient pas également affligés de leur départ. Deux grosses larmes coulaient sur les joues de l'aîné, mais la figure de Charles semblait, au contraire, toute rayonnante de joie. C'est que celui-ci avait remporté, pendant la nuit, un grand triomphe , c'est qu'il avait vaincu la cruelle détermination de son frère ; c'est que, enfin, Pierre lui avait promis de chercher de l'emploi à Québec, et de ne pas s'embarquer pour l'Europe, comme il se l'était proposé. Madame Guérin, qui ignorait toutes ces discussions, et avait toujours cru que son fils aîné allait passer un brevet avec quelque avocat, madame Guérin s'étonnait à bon droit de la tendresse de l'un, et de l'indifférence de l'autre ; mais elle ne les embrassa pas moins tous deux avec une égale effusion de cet amour maternel si divin dans son essence, le seul amour qui puisse se répartir et se répandre entre divers objets sans diminution ni injustice. Charles arracha son frère et s'arracha lui-même aux caresses de sa mère et de sa sœur. S'élançant vivement dans la voiture, il prit les rênes, donnant à Pierre à peine le temps de se placer près de lui, et lança le cheval au grand trot.

—Bonjour, monsieur Charles!

—Adieu, mes enfants!

—Bonjour, monsieur Pierre!

—Bon voyage! bonne santé!

—Que le bon Dieu vous conduise!

Telles étaient les exclamations des serviteurs de la ferme, qui, hommes et femmes, s'étaient réunis sur le bord du chemin pour assister au départ des deux jeunes gens, que plusieurs d'entre eux avaient vu élever. Mais ces bons paysans n'étaient pas les seuls spectateurs de cette scène de famille. De l'autre côté, à quelque distance sur la grève, deux hommes d'une mine et d'une contenance presque sinistres, avaient suivi avec intérêt ce qui venait de se passer. Il y avait même, dans la persistance du regard de l'un de ces deux hommes, quelque chose de fatal. Aussi longtemps que la petite charrette put être vue, il eut constamment les yeux fixés sur madame Guérin, qui répondait avec son mouchoir aux signes d'adieu que lui faisait l'un de ses fils. Après que la porte de la maison se fut refermée sur les deux femmes, le même regard resta attaché sur la porte elle-même, comme si cet homme eût voulu poursuivre, malgré tout obstacle, une perquisition obstinée et malveillante. Mais enfin, se détournant brusquement vers son compagnon:

—Ah! cela, fit-il, tu ne crois pas, maître François, que j'en vienne à bout? Tu ne me connais donc pas?

—Ah! dame!... je vous connais et je ne vous connais pas, monsieur Wagnaër. Aujourd'hui ça me paraîtra que je sais toutes vos finesses sur le bout de mon doigt,... et puis demain vous allez en inventer d'autres. Tout vous réussit;....mais pour la terre des Guérin, voyez-vous, c'est une autre affaire. Vous avez déjà manqué votre coup trois ou quatre fois, et pendant ce temps-là les jeunes gens ont grandi, ils vont faire leur chemin dans le monde, et puis....

—Et puis, maître François?

—Et puis....dame!....voyez-vous, c'est que j'ai lu il y a bien longtemps, une histoire comme ça, d'un grand seigneur qui avait un beau château, et qui voulait à tout prix chasser un pauvre homme qui avait sa cabane tout près du château. Cette histoire-là a bien mal tourné pour le seigneur. Je crois qu'on appelle ça une *farabole.*



—Tu veux dire une parabole. C'est que je me moque joliment des paraboles, moi ! Tu ne sais donc pas qu'il me faut cette terre ? Tu ne sais pas qu'il me la faut absolument ? Ah ! la diablesse de femme. Il me la fallait en effet, il me la fallait, surtout pour avoir la terre. Mais à présent qu'elle a tant fait la grande dame ; à présent qu'elle m'a repoussé, moi veuf comme elle, et beaucoup plus riche qu'elle, ... ma foi, elle s'arrangera comme elle pourra, je prendrai *le bien*, comme disent les habitants (1), et je lais-

(1) *Bien* se dit, dans nos campagnes, pour *terre, bien immobilier*. La signification ainsi restreinte de ce mot, montre l'attachement des Canadiens-Français pour la propriété foncière. L'Anglais dit *my goods*, en parlant de ses *effets*, de son *mobilier*.

serai la femme. Ce sont mes principes, vois-tu. J'essaie d'abord à exploiter les gens à leur profit ; ça me paraît juste et raisonable que l'on fasse du bien aux autres en s'en faisant à soi-même. Par exemple, quand les gens sont assez bêtes pour ne pas me laisser faire,....alors tant pis pour eux, je les exploite comme je puis, car il faut toujours exploiter. Il faut tout tourner à son profit, sans se gêner pour personne ;... autrement ça n'avancerait à rien. C'est là la règle fondamentale du commerce. Apprends cela, mon pauvre François.

—Comment dites-vous cela, monsieur?

—*Exploiter*, mon pauvre François, *exploiter ;* c'est le mot. La *société*, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Plus je regarde cette *rivière aux Écrevisses*, plus je pense en effet que l'exploitation de cette paroisse ne sera pas complète tant que je n'aurai pas construit deux ou trois moulins là-dessus. Le seigneur a été assez peu rusé pour ne pas consentir à exercer son privilège en ma faveur (1). S'il eût voulu seulement s'entendre avec moi, nous *faisions* sauter cela des mains de la belle veuve, sans qu'elle eût le moindre mot à dire. Avant dix ans peut-être, M. de Lamilletière aurait reçu de superbes *lods et ventes*, trois ou quatre cents louis dans le moins,.... tandis que, avec ces Guérin, ça va rester à ne rien faire. La mère a éte assez folle pour faire étudier ses enfants : ça veut dire qu'ils ne feront jamais rien de bon,....rien que des griffonneurs de papier,.... voilà tout.... Miséricorde ! un si beau *water power !* Mais les vieilles noblailles comme ce M. de Lamilletière,....ça n'a pas la moindre idée des spéculations. Laisse faire, pauvre François, si je puis seulement acheter un petit bout de seigneurie, tu verras comme j'en découvrirai, moi, des droits féodaux !

(1) Dans presque toutes les seigneuries du Bas-Canada, les seigneurs avaient ou prétendaient avoir un droit exclusif à toutes les *places de moulin*. (L'abolition de la tenure seigneuriale, en 1854, a mis fin à ces prétentions des seigneurs.—N. DE LA D.)

—Il me semble pourtant, monsieur Wagnaër, que je vous ai entendu parler de ces choses-là d'une tout autre façon. Les gros marchands anglais qui viennent vous voir quelquefois....

—Font bien du bruit contre la féodalité, n'est-ce pas? ....Eh bien ! ils sont comme moi, ils ne pensent qu'à acheter des seigneuries, et je t'assure que quand ils en auront, ils sauront les faire valoir. Mais pour le présent, ce n'est pas une seigneurie, c'est cette terre seulement, c'est cette maudite rivière qu'il me faut. Dire que ce vieux Jérôme Deschênes n'a jamais voulu me vendre son hypothèque de deux cents livres, même à dix pour cent de prime, sous le prétexte qu'il a eu autrefois de grandes obligations à ce M. Guérin....

—Faut que ce bonhomme-là ait une dure mémoire!.... Tenez, M. Wagnaër, voulez-vous que je vous dise ? offrez-leur encore une fois un bon prix pour leur terre, et soyez sûr qu'ils finiront par vous la vendre. Ils disent que Pierre va faire un avocat; sa mère aura bien de la peine à le pousser jusqu'au bout....Vous aurez leur *bien* sans tant de *manigances* (1).

—Comment, monsieur Pierre Guérin vise au barreau! C'est un Vallières ou un Moquin en herbe que nous avons si près de nous! Mais c'est superbe !....Je croyais qu'ils allaient faire des notaires tous les deux. Un avocat! c'est justement l'homme qu'il me faut. De ce temps-ci les avocats me mangent, et si j'en avais un dans ma famille....

—Vous mangeriez les habitants à vous deux!

—Non; mais ça m'épargnerait bien des frais, et ça serait de bon conseil. Quel âge a-t-il ce jeune homme ?

—Dix-neuf ans.

—Et Clorinde en a dix-sept; mais ce serait une affaire magnifique ! .... La fille prendrait la place du

(1) *Manigances*—intrigues—supercheries mêlées d'hésitation—tripotage.

père, le fils prendrait la place de la mère, et tout s'arrangerait à merveille," ajouta M. Wagnaër, comme se parlant à lui-même. Puis il parut réfléchir profondément, regardant de temps en temps la maison de madame Guérin. Son compagnon se taisait comme lui. A les voir tous deux contempler d'un air de convoitise ce patrimoine de la veuve et de l'orphelin, on aurait dit deux malfaiteurs décidés à tenter durant la nuit quelque coup de main, et cherchant pour cela à prendre une connaissance exacte des lieux. Le costume du marchand et de son commis n'aurait pas médiocrement contribué à confirmer cette hypothèse peu charitable. Ils avient chacun de vieilles casaques de gros drap bleu, sales et trouées, de vieux chapeaux cirés et de grandes bottes de peau de bœuf. couvertes de boue, et ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne s'étaient rasés depuis plusieurs jours.

M. Wagnaër était un homme trapu, surchargé d'embonpoint ; son visage était rouge, marqué de petite vérole, et comme frotté d'huile ; son nez plat, ses sourcils épais et roux, ses yeux petits et cironnés, ses lèvres épaisses, sa bouche très grande et laissant voir deux superbes rangées de dents qui auraient fait honneur à un animal féroce. Avec cette formidable mâchoire, M. Wagnaër aurait pu *exploiter* toute la création.

M. François Guillot était un garçon mince, efflanqué, au visage pâle et maigre, aux bras longs et décharnés. Il y avait sur sa figure et dans toute sa personne un air *d'innocence* dont un physionomiste habile aurait fait promptement justice, en la classant tout de suite parmi cette espèce de gens pour qui fut créé le proverbe : *Il fait l'âne pour avoir de l'avoine.*

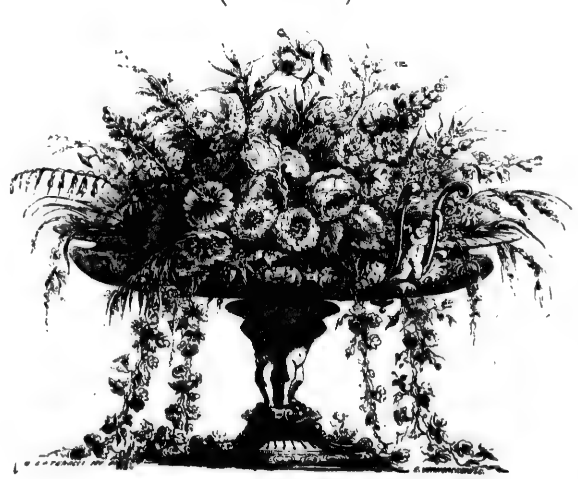
C'était précisémen l'agent et l'intermédiaire qu'il fallait à M. Wagnaër auprès des habitants, naturellement soupçonneux, et qui l'étaient à bon droit à son égard. Ceux qui, se défiant du maître, croyaient duper le commis, n'en

étaient que mieux dupés eux-mêmes. Obligé de dissimuler son intelligence durant les trois quarts de la journée, le pauvre garçon s'en dédommageait aux dépens de son maître, durant les heures d'intimité et de confidence, et celui-ci lui pardonnait sa hardiesse d'autant plus volontiers qu'il entourait lui-même de peu de mystère son égoïsme et sa cupidité.

Une visite qu'ils faisaient régulièrement tous les matins et tous les soirs à des nasses qu'ils avaient disposées sur la grève de la petite île, avait amené ces deux personnages à l'endroit où nous les avons trouvés. L'heure favorable pour enlever le poisson étant près d'arriver, ils ne tardèrent pas à diriger leur attention vers le fleuve, et voyant où en était la marée, ils quittèrent la clôture sur laquelle ils étaient appuyés tous deux. Le grand canot de bois approprié à cette expédition, fut bientôt mis à flot, et, le conduisant eux-mêmes, ils s'éloignèrent rapidement au milieu des vagues bruyantes et couronnées d'écume.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre.*)



LES BARBARES DU XIX[e] SIECLE

I

INSUPPORTABLE PRÉTENTION.

RIEN n'est plus irritant que d'entendre les Allemands émettre avec la mauvaise foi et la ténacité qui les caractérise, la prétention de s'être toujours scrupuleusement conformés, pendant la campagne de 1870, aux prescriptions du droit des gens et aux usages admis en temps de guerre par les peuples civilisés.

Pour accréditer cette colossale imposture, ils n'ont reculé devant aucun moyen depuis un quart de siècle, et se sont continuellement appliqués à travestir dans leurs discours et leurs écrits, la vérité historique qui pèse sur leurs épaules comme un écrasant fardeau.

Leur audace s'est accrue au fur et à mesure que le temps a jeté sur le passé le voile de l'oubli, et maintenant ils redoublent d'efforts pour persuader aux générations nouvelles, trop souvent ignorantes des enseignements du passé, que jamais ils n'ont méconnu les devoirs imposés par l'humanité au vainqueur à l'égard du vaincu.

Il était donc utile de rappeler, preuves en mains, à ces impudents mystificateurs, qu'ils ont pendant l'année terrible, commis d'une façon constante, en dehors du droit des gens, en violation des lois de la guerre, les plus exécrables forfaits, et mérité d'être appelés les *Barbares du XIXe siècle.*

C'est la tâche que nous nous sommes imposée, et, pour la mener à bien, nous avons puisé nos renseignements aux meilleures sources historiques.

D'ailleurs, née d'un crime de droit commun, de l'altération d'un document officiel ; en un mot, d'un faux dont Bismarck, ce coquin blasonné, eut plus tard l'incroyable cynisme de se proclamer l'auteur, la guerre de 1870 devait naturellement se poursuivre dans le crime.

L'implacable et vindicatif roi Guillaume n'a fait que parachever l'œuvre de son misérable serviteur, en transgressant à tout moment les usages universellement admis par les peuples civilisés en cas de conflit armé.

Ce souverain au cœur dur et à la conscience large, qui, au début de la campagne, avait solennellement déclaré vouloir faire la guerre aux soldats et non aux habitants, n'a pas tenu sa parole.

Ce reître du moyen âge qui se disait providentiel et dissimulait, sous les apparences d'une trompeuse bonhomie, un égoïsme féroce et le plus complet mépris de la vie d'autrui, n'épargna jamais aux petits, aux faibles, les plus barbares traitements.

Insensible à leurs gémissements, il les laissa torturer et fusiller.

L'histoire dira de lui qu'il a trempé ses lauriers dans le sang innocent, qu'il a porté de toute part la torche incendiaire et la corde du bourreau.

Les générations à venir sauront encore qu'il ne cessait d'allier à une froide cruauté la plus répugnante hypocrisie, et que pour innocenter ses forfaits aux yeux des hommes, il ne craignait pas d'attribuer à l'intercession divine les succès inespérés qu'il ne devait qu'à un concours de circonstances inouïes, à la force brutale et à la basse trahison.

Sans doute le Tout-Puissant dont l'intelligence humaine est impuissante à pénétrer les insondables desseins, a souffert que la France fût momentanément abaissée ; mais celui-là offense Dieu, source de toute lumière, dispensateur de toute justice, qui prétend en faire le complice du mensonge et de l'iniquité.

Tôt ou tard, le crime, un instant triomphant, reçoit le juste châtiment qu'il mérite.

Il faudrait écrire d'interminables volumes, pour enregistrer tous les crimes que les barbares du XIXe siècle ont commis contre le droit des gens pendant la dernière guerre; aussi, bornerons-nous nos efforts à mettre en relief quelques-uns des actes que la civilisation est le plus en droit de leur reprocher.

II

LA VÉRITÉ SUR LES CRIMES DE BAZEILLES. — RÉCIT D'UN AUMONIER MILITAIRE. — LES ANGLAIS RÉSIDANT A SEDAN.

Si, à Bazeilles, les Français s'illustrèrent par une défense dont l'univers entier admire l'héroïsme, les Bavarois y conquirent également une impérissable célébrité, mais ce fut celle à laquelle pourraient avoir droit les pirates du Tonkin ou les Peaux-Rouges du Far-West américain.

Des maisons enduites de pétrole et livrées aux flammes, de braves gens dont le seul crime avait été de défendre leurs biens et leurs familles, impitoyablement fusillés, des femmes, des enfants rejetés dans les flammes à coups de baïonnette et brûlés vifs, telles sont les horreurs dont les hordes de barbares vomies par l'Allemagne, se rendirent coupables à Bazeilles, le 1er septembre 1870.

Détail épouvantable : plusieurs jours après la bataille, une odeur fétide de chair humaine carbonisée se dégageait encore des ruines accumulées et empestait l'atmosphère.

Il faut bien que les atrocités commises à Bazeilles aient reculé les limites de l'horreur, pour que le *Times*, de Londres, cet organe notoirement francophobe, ait, à la date du 15 septembre 1870, énergiquement protesté contre ces abominations dont plusieurs sujets anglais avaient été les témoins oculaires.

Mais si les crimes dont Bazeilles fut le théâtre le 1er septembre, resteront un éternel opprobre pour l'Allemagne, du moins furent-ils commis au cours d'une lutte désespérée, par un ennemi grisé de poudre et de sang.

On ne peut étendre ce semblant d'excuse aux atroces vengeances exercées, le lendemain 2 septembre, par les troupes bavaroises, contre les habitants qui avaient échappé au massacre de la veille, et contre les soldats que le sort des armes avait fait tomber entre leurs mains.

Un jour après que toute résistance eut cessé à Bazeilles, les sauvages qui s'étaient emparés de ce bourg, ont sans utilité, uniquement poussés par l'infernale passion du mal, incendié la plupart des édifices que le feu avait épargnés la veille, lâchement fusillé de malheureux habitants sans défense, passé par les armes des soldats de notre armée simplement coupables de leur avoir opposé, 24 heures auparavant, une héroïque résistance.

C'est en vain que le général Von der Tann, qui commandait les Bavarois devant Bazeilles, a démenti dans une lettre publiée par l'*Allegemeine Zeitung*, les attentats au droit des gens et à la civilisation commis par ses immondes soldats les 1er et 2 septembre ; il n'est arrivé qu'à faire éclater au grand jour son indignité et sa mauvaise foi.

Les innombrables démentis des témoins oculaires les plus dignes de confiance, ont confondu la fourberie de cet impitoyable égorgeur.

Parmi ces protestations, il importe de signaler celle de l'abbé Damenech, ancien aumônier de notre 12e corps d'armée, écrivain distingué et auteur d'un remarquable ouvrage intitulé *His'oire de la campagne de* 1870.

M. l'abbé Damenech, un saint prêtre dont la parole ne saurait être mise en doute, a, dans une lettre rendue publique, rappelé ainsi qu'il suit les crimes commis sous ses yeux, à Bazeilles, le 1er et le 2 septembre :

"Je me contenterai, dit-il, de prier M. Von der Tann de parcourir l'*Illustrite Kreigs Cronick* (chronique illustrée de la guerre), imprimée à Leipzig.

"Il y trouvera, page 173, un dessin allemand représentant une vue de Bazeilles et quantité d'habitants attachés et fusillés dans les rues.

"Dans une autre livraison de ce journal, il verra des Bavarois poursuivant des femmes, des enfants, et les tuant comme des bêtes fauves.

"En outre, je le prierai d'aller à l'hôpital d'Ingolstadt, où il trouvera un officier bavarois devenu fou à la suite des horreurs qu'il a vu commettre à Bazeilles par ses compagnons d'armes.

"Non seulement je maintiens tout ce que j'ai dit dans mon *Histoire de la campagne de* 1870, relativement à l'incendie de Bazeilles et aux pertes énormes subies par les Bavarois dans ce bourg, mais encore je puis affirmer que le général Von der Tann sait pertinemment que sa lettre est un chef-d'œuvre de duplicité.

"En effet, n'est-ce pas lui, son état-major, la musique et un bataillon de la garde royale, qui formaient le cortège des officiers que j'ai enterrés à Bazeilles ?

"N'ont-ils pas vu comme moi, en traversant les rues de ce bourg, les Bavarois mettre le feu, dans la matinée du 2 septembre, à la mairie, aux usines et aux maisons qui n'étaient pas encore brûlées ?

"N'ont-ils pas tous vu comme moi, dans cette même matinée, les groupes d'hommes, de femmes et d'enfants qu'on allait fusiller du côté de la Meuse et de Rémilly ?

"Dans la quatrième édition que je prépare de mon livre, j'espère citer les noms des *seize soldats de l'infanterie de marine qui ont été fusillés avec le lieutenant Vatrin et le sous-lieutenant Chevalier, qui s'étaient rendus après avoir épuisé leurs munitions* et ne pouvaient plus se battre.

"Je citerai bien d'autres assassinats de ce genre, et si

le général tâche de se laver les mains de tout le sang répandu *en dehors des lois de la guerre*, je lui dirai : général, mettez des gants, car le sang restera sur vos mains comme il reste sur votre conscience, si vous en avez une."

Réduit au silence par la précision de ces accusations, Von der Tann se garda bien d'y répondre, et il agit sagement.

Ces crimes monstrueux eurent pour corollaire un acte qui peint bien quelle cruauté inutilement féroce les Allemands déployèrent à l'égard des populations envahies : ces barbares s'opposèrent à ce que des secours fussent distribués aux malheureux habitants de Bazeilles, décimés, ruinés, mourant de faim et sans abri.

Voici les faits.

Des Anglais résidant à Sedan avaient eu l'idée charitable d'ouvrir une souscription en faveur de ces infortunés et avaient affiché dans les principaux hôtels de la ville un appel à la générosité de leurs compatriotes.

Informé de ce fait, le commandant de place prussien, nommé Richard Gœlch, fit placarder, le 27 septembre, dans la ville de Sedan, un arrêté qui interdisait la souscription et dans lequel on lisait notamment ceci :

" J'ai appris qu'à la Croix d'Or et dans d'autres hôtels on a fait coller l'affiche ci-jointe pour quêter en faveur des pauvres de Bazeilles : — Subscriptions are respectfully solicited in aid of destitute inhabitants of Bazeilles.

" Je vois dans cet acte un blâme et une fausse interprétation de la *sentence* exécutée contre ce village en vertu des lois de la guerre (!). Cela ne peut être toléré, surtout de la part d'étrangers qui se permettent de juger la manière d'agir des troupes allemandes, et qui, en outre, font fabriquer encore aujourd'hui des armes et des munitions contre nous."

Il résulte de ce document, d'une part, que l'état-major

prussien empêchait avec une inhumanité révoltante l'essor de la charité privée, d'autre part, qu'il reconnaissait que Bazeilles avait été détruite en vertu d'une *sentence*, et non pas seulement pendant la bataille du 1er septembre, comme l'avait mensongèrement prétendu Von der Tann.

Ainsi, les Bavarois ont, le jour où ils se sont emparés de Bazeilles, fusillé en masse les habitants de ce bourg, incendié leurs maisons, rejeté dans les flammes quantité de femmes et d'enfants qui furent brûlés vifs. De plus, le 2 septembre. longtemps après que toute résistance eut cessé, ils ont continué leur œuvre de destruction et de mort dans des conditions particulièrement épouvantables. Enfin, quelques jours plus tard, par un raffinement d'inhumanité inimaginable, ils ont insulté à la détresse de leurs victimes et misérablement interdit que des âmes compatissantes vinssent en aide à leur infortune.

Peut-on imaginer plus basse vengeance, plus lâche férocité ?

III

LE BOMBARDEMENT DE STRASBOURG DÉCRIT PAR LE R. P. JOSEPH.—LES ALLEMANDS DANS L'EST.

A Bazeilles, les Allemands avaient réduit en cendres les demeures des habitants et versé à flots le sang de ces malheureux.

A Strasbourg, non contents de faire pleuvoir les obus sur les demeures particulières et de broyer sous les décombres des femmes et des enfants, ces fils de la docte Germanie se sont appliqués à anéantir systématiquement les richesses artistiques et littéraires dont la vieille cité alsacienne était si justement fière ; ces savants théologiens, ces philosophes chrétiens, ont pris pour cible de leurs canons les églises, les hôpitaux, faisant ainsi non seulement la guerre aux hommes, mais encore à la science.

La cathédrale de Strasbourg, cette merveille de l'art, fut en partie détruite ; l'hôpital flamba, le musée, la bibliothèque brûlèrent. Huit mille manuscrits, fruit de travaux séculaires, précieux legs du passé aux générations futures, disparurent dans un immense brasier.

Digne émule du stupide Omar qui, aux temps anciens, livra aux flammes la bibliothèque d'Alexandrie, le général Werder mit tout son zèle à détruire des livres, à anéantir, avec les êtres vivants, les chefs-d'œuvre de l'art et les trésors de la science.

Canonner les remparts, c'était assurément son droit, mais abattre les maisons à coups d'obus, assassiner la population civile, était un crime contre l'humanité, détruire les monuments et les livres, un attentat contre la civilisation.

Telle fut la violence inouie du bombardement qui mit Strasbourg à feu et à sang, que 404 maisons sur 3,600 furent effondrées, et que l'on compta 300 morts et 1,700 blessés dans la population civile.

Le R. P. Joseph, qui fut un des témoins et un des héros du siège de Strasbourg, a, dans son livre d'un intérêt si poignant *la Captivité à Ulm*, décrit ainsi qu'il suit les horreurs de ce bombardement :

" Il faudrait, dit-il, remonter à la destruction de Jérusalem, pour se faire une idée de ces ruines et de ces cadavres.

" Les nuits des 18, 19, 23, 24, 25, 26 août, dépassent en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

" A 8 heures du soir l'infernal tapage commençait, et durait jusqu'au lendemain. C'était un roulement de tonnerre continu, des sifflements stridents, le fracas de murs qui s'écroulent, un océan de flammes qui s'échappaient de tous les coins de la ville, les cris plaintifs des agonisants. La nuit du 24 ne peut se décrire. Les 300 bouches à feu réunies autour de la place, vomirent en même temps leurs plus terribles projectiles.

" Dans toute la ville, on entendait les cris sinistres " au feu", qui se mêlaient au fracas épouvantable des boulets et des balles. La ville était dans un océan de flammes et de fumée. Des multitudes de femmes et d'enfants fuyaient leurs habitations, heureux s'ils ne succombaient pas en chemin.

" C'est dans cette même nuit, que furent anéantis le musée avec ses remarquables toiles, et la bibliothèque avec ses incomparables manuscrits.

" L'évêque tenta de fléchir Werder : il était à peine rentré que l'ennemi lui répondit. En effet, vers minuit, on put contempler un tableau terriblement grandiose ; la cathédrale, cette merveille de l'art, était en feu. Dans cette même nuit l'hôpital civil brûlait."

Il faut d'ailleurs reconnaître que si pendant cet effroyable bombardement qui se prolongea pendant plus de quarante jours, les lieutenants de Guillaume se conduisirent avec la plus révoltante barbarie, le peuple allemand fit preuve, à l'égard des malheureux assiégés, de sentiments non moins féroces.

Comment les habitants du grand-duché de Bade n'ont-ils pas compris qu'ils portaient un défi au monde civilisé, en accourant chaque jour repaître leurs yeux du massacre de centaines d'êtres humains ?

Leurs plus joyeuses excursions avaient pour but les abords de la malheureuse ville qu'un ouragan de projectiles écrasait, et que dévorait un océan de flammes.

Bien à l'abri des obus, ils venaient là en famille, en partie fine, déjeuner sur l'herbe, jugeant des coups, applaudissant les artilleurs. Des femmes, des enfants, étonnaient les Prussiens eux-mêmes par leurs instincts féroces, par leur joie de cannibales quand un boulet tombait juste.

En Allemagne, le peuple et l'armée nous portaient une même haine que rien ne pouvait assouvir ni désarmer.

Aussi, bien loin d'adoucir leur cœur en y faisant pénétrer des sentiments généreux, la victoire ne fit-elle qu'exaspérer la fureur dévastatrice de nos ennemis; aussi, bien loin de satisfaire leur rage homicide, les flots de sang qu'ils répandaient quotidiennement, ne servaient-ils qu'à l'aviver encore davantage.

Sans miséricorde, ils infligèrent à nos autres places de guerre de l'Est, le même traitement qu'à Strasbourg.

Phalsbourg, Belfort, Toul, devinrent d'affreux brasiers, de lamentables amas de ruines sous lesquels étaient ensevelis des milliers d'infortunés dont un grand nombre appartenait à l'élément civil de la population.

A Soissons l'hôpital fut réduit en cendres; à Mézières l'ambulance fut incendiée par les obus *sans qu'on pût sauver les blessés*; à Rocroi le tiers de la ville fut brûlé.

Le bombardement de Verdun fut particulièrement meurtrier pour les habitants de cette ville. Un jour, notamment, un obus éclata au milieu d'un groupe de femmes qui s'étaient réunies dans un but charitable, et tua la plupart de ces malheureuses.

Indigné de tels attentats contre le droit des gens, le commandant de la place de Verdun, le général Guérin de Waldesbach, un Alsacien à l'âme vaillante et généreuse, adressa au général Von Gayl, vrai Prussien au cœur de bronze, la lettre suivante :

" Général, j'avais pensé jusqu'à ce jour, que la guerre entre la Prusse et la France devait être un duel entre deux armées et j'étais bien loin de m'imaginer que des habitants inoffensifs, des femmes, des enfants, verraient leur fortune et leur vie si injustement engagées dans la lutte.

" Si vous pensez que cette manière d'agir de votre part, que je me dispenserai de qualifier, peut contribuer en quoi que ce soit à hâter la reddition de la ville, vous êtes dans une profonde erreur. Ce que les habitants ont souffert jusqu'ici, n'a servi qu'à augmenter l'abnégation que commandaient leur position et leurs sentiments patriotiques."

Le général Guérin de Waldesbach avait dit vrai : loin de se laisser décourager, les défenseurs de Verdun puisèrent dans leur indignation une force nouvelle qui leur permit de résister encore près de deux mois.

Bitche ne put être pris, aussi les Allemands se vengèrent-ils du courage de nos soldats sur les malheureux habitants, dont ils se complurent à anéantir systématiquement les demeures. On ne saurait trop rappeler qu'après le siège de cette ville, *trois maisons* qui, du reste, avaient elles-mêmes beaucoup souffert, restaient seules habitables.

Belfort subit un investissement de trois mois et demi et un bombardement de 73 jours, au milieu de quelles souffrances, Dieu seul le sait.

Jamais peut-être on ne vit mortalité pareille à celle qui sévit dans cette héroïque cité que la vaillance de ses défenseurs a conservée à la France. A la fin du siège, les planches manquaient pour confectionner les cercueils, et les chiens, les rats en profitaient pour dévorer les cadavres entassés dans les ambulances avant leur inhumation dans la fosse commune.

A chaque instant, on rencontrait sur la voie publique des débris humains qui rendaient l'air irrespirable et répandaient de toute part des miasmes mortifères.

Tels furent les moyens auxquels les Allemands eurent recours, dès le début de la campagne, pour se concilier le cœur des populations d'Alsace-Lorraine, auxquelles ils se prétendent unis par les liens d'une commune origine nationale.

IV

ABOMINATIONS COMMISES A CHATEAUDUN.—RÉCITS DE TÉMOINS OCULAIRES.

Nous venons de voir de quelle façon l'ennemi agissait à l'égard des places de guerre ; hâtons-nous d'ajouter que le traitement infligé par lui aux villes non fortifiées qui tentèrent de lui résister, fut plus atroce encore.

A Châteaudun, notamment, les barbares qui souillaient notre territoire, se rendirent coupables d'actes épouvantables dont l'horreur ne peut être égalée que par la gloire dont se couvrirent les défenseurs de cette héroïque cité.

Personne n'ignore qu'à Châteaudun, le 18 octobre 1870, douze cents francs-tireurs, pompiers et gardes nationaux tinrent en échec pendant neuf heures la 22e division allemande, forte de douze mille hommes, et à laquelle ils tuèrent 30 officiers et 2,000 soldats.

Pour châtier la vaillance de ces braves gens, les Allemands commencèrent par écraser la ville sous un ouragan d'obus, dirigeant de préférence leur tir sur l'hôpital, puis, une fois maîtres de la position, ils achevèrent d'assouvir leur vengeance par l'incendie, le pillage, le meurtre, l'arrestation en masse de la population.

Voyons d'abord ce que M.Lumière,maire de Châteaudun, a dit de ce bombardement, dans le rapport qu'il adressa au gouvernement de la Défense nationale.

" La plupart des maisons, conclut ce rapport, furent atteintes et plus ou moins gravement endommagées ; mais l'objectif principal de l'ennemi était visiblement les édifices publics, les églises de la Madeleine et de Saint-Valérien, l'hôtel de la sous-préfecture et, ce qui est triste à dire, *l'hôpital a été percé d'une multitude de projectiles. On voudrait mais on ne peut invoquer l'erreur ou le hasard ;* sa position isolée, son grand drapeau blanc à la croix rouge, ne laissaient aucun doute sur les intentions de l'enemi.

" Les salles exposées au feu ont été traversées par les obus, et l'un des projectiles, passant entre le chirurgien qui venait d'amputer un bras à un blessé et la sœur qui l'assistait, a jeté dans la salle une telle terreur, que tous les blessés, y compris l'amputé, se sont précipités sans vêtements dans les caves."

Comme on le sait déjà, ces honteux attentats contre l'humanité, n'étaient que le sinistre prologue d'un drame bien plus terrible encore.

En effet, sitôt que toute résistance eut cessé, nos sauvages ennemis, assoiffés de vengeance, se hâtèrent d'enduire de pétrole 225 maisons, puis y mirent le feu après les avoir pillées de fond en comble.

Dans un livre d'un intérêt exceptionnel intitulé *la Défense de Châteaudun*, un témoin oculaire, M. Isambert, député d'Eure-et-Loir, nous fait connaître en détail comment ils s'y prirent pour commettre ces nouveaux crimes.

Au fur et à mesure qu'ils s'emparaient d'une rue, raconte-t-il, ils faisaient irruption dans les maisons, s'emparaient de tous les objets d'une certaine valeur, principalement des robes de femmes et des pendules, puis ils enduisaient méthodiquement de pétrole, avec un pinceau, les portes, boiseries, escaliers, auxquels ils mettaient immédiatement le feu.

Cette sinistre besogne se poursuivait non pas au hasard, mais avec une régularité et une méthode remarquable.

Ici nous citons textuellement M. Isambert :

“ En peu de temps, dit-il, l'opération se régularisa, les incendiaires se divisèrent en sections de 60 à 80 hommes. La moitié stationne dans la rue, l'arme au bras, surveillant à deux pas des murs, le visage tourné vers la porte. Le reste est divisé en deux escouades de 15 à 20 hommes chacune.

“ La première entre dans une maison, opère le déménagement minutieux de tout ce qui peut avoir une valeur, puis, pendant qu'elle va exercer son industrie dans la maison voisine, la seconde escouade prend sa place, oint la maison et l'allume sur dix points à la fois.

“ Grâce à cette intelligente division du travail, le fléau marche avec une rapidité tout à fait satisfaisante, et l'on joint d'honnêtes profits au plaisir de la vengeance.”

On le conçoit, nombre de malheureux qui ne purent quitter à temps leur demeure, furent brûlés vifs, beaucoup de femmes et d'enfants réfugiés dans les sous-sols, périrent asphyxiés.

Quelques jours plus tard, dans une seule cave, on trouva

dix personnes mortes étouffées et dont le visage reflétait les souffrances d'une horrible agonie.

L'incendie et le vol ne suffisant pas à assouvir la rage de la soldatesque en délire, d'innombrables attentats furent commis par elle sur les malheureux habitants.

Beaucoup d'entre eux, comme le capitaine en retraite Michau, furent passés par les armes sous le plus futile prétexte, d'autres torturés avec un raffinement de cruauté inimaginable.

Dans la rue de Bel-Air, les époux Viger, deux vieillards de 70 et 75 ans, furent contraints, sous peine de mort, de mettre eux-mêmes le feu aux rideaux de leur lit. Un peu plus loin, dans la rue de Chartres, les Allemands ayant fait irruption dans une maison, et trouvèrent le propriétaire, André Martin, cloué sur son lit par la paralysie. Ces monstres mirent le feu au matelas de ce malheureux, et, tout en ricanant, le firent périr dans les flammes.

On pourrait citer encore nombre d'atrocités du même genre.

Les bandits qui s'étaient rendus maîtres de Châteaudun, mirent le comble à leurs forfaits par un acte de traîtrise d'autant plus odieux, qu'il fut l'œuvre directe de l'état-major prussien.

Nous en empruntons le récit à l'excellent ouvrage de M. Grenest intitulé *l'Armée de la Loire.*

" Quand ils ont assez du spectacle de leur vengeance, dit M. Grenest, les officiers allemands entrent à l'hôtel du *Grand Monarque*, rue de Chartres, pour souper.

" Il y a là le général Von Wittich en personne, le duc de Saxe-Meiningen, les généraux Hontheim et Kronsky, et une soixantaine d'officiers.

" Surtout un bel éclairage," recommandait le général Wittich.

" L'hôtelier M. Sénéchal, et sa femme, tout effrayés, se multiplient ; ils dévalisent leur basse-cour, vont à la cave

chercher leur meilleur vin, mettent sur la table toute leur provision de bougies.

" Les officiers encouragent ce zèle, et font joyeusement honneur au festin. Au dessert, ils se félicitent chaudement de leur victoire dans une longue série de toasts qu'accompagnent les derniers éclats de la fusillade.

" La cérémonie terminée, le général Wittich fait appeler M. et Mme Sénéchal : — Excellent dîner, leur dit-il, surtout pour un dîner qui n'a pas été commandé d'avance.— Vous êtes indulgent, général. — Non, non, excellent en vérité, aussi je veux vous en récompenser par un conseil : si vous avez quelque chose de précieux, faites-en un paquet et quittez votre maison, il n'y fera pas bon dans un quart d'heure....

" Mme Sénéchal se jette aux pieds du facétieux général. Le duc de Saxe-Meiningen prend alors la parole : " Vous n'entendez donc pas ? On vous dit que vous n'avez que le temps," et saisissant un flambeau, Monseigneur se dirige allégrement vers la fenêtre la plus proche, et met le feu aux rideaux. Les autres officiers s'empressent d'imiter cet exemple et allument l'incendie par toute la maison. " C'est parfaitement inutile, disent en souriant ces messieurs restés dans la salle à manger aux gens de l'hôtel qui essayent d'instinct de combattre l'incendie, puisque déjà tout brûle aux étages supérieurs", — ce qui était vrai."

Est-ce assez atroce, peut-on imaginer plus hypocrite cruauté, plus exécrable félonie, plus misérable raillerie !

Quel spectacle de voir ces généraux, ces princes du sang, une fois bien repus et le cigare aux lèvres, incendier à leurs propres mains, entre la poire et le fromage, la maison où ils avaient reçu l'hospitalité !

Toute la soirée et la nuit du 18 octobre, l'incendie fit rage, sans qu'il fût permis à la population de tenter le moindre effort pour faire la part du feu. Ce ne fut

que le lendemain 19 octobre, que le général Konsky accorda aux malheureux habitants l'autorisation de disputer au fléau ce qui restait de leur cité. Hélas! on ne le comprend que trop, la plus grande partie de la ville de Châteaudun n'était plus alors qu'un amas de ruines fumantes.

Voici en quels termes le *Staats Anzeiger*, journal officiel de Berlin, a décrit l'aspect de la ville, le lendemain du bombardement :

" Des murs démolis, des portes renversées, les toits effondrés, rendaient les rues presque impraticables. L'église elle-même a été presque entièrement détruite par les obus; d'immenses blocs de pierre sont sortis des murs, des tuiles ont été dispersées ça et là, et une grenade a éclaté dans le clocher. Des rues entières étaient en feu.

"Pendant la nuit précédente, les Français avaient négligé leurs blessés dont un grand nombre, retenus dans les maisons, furent brûlés vifs....

"Les flammes qui émergeaient des ruines étaient si vives que, le soir venu, il faisait encore clair comme en plein jour."

Comme on le voit, tout en décrivant l'aspect de la ville de Châteaudun, le *Staats Anzeiger* raconte en passant, comme la chose la plus naturelle du monde, comme un fait divers sans grande importance, que la plupart de nos blessés périrent dans les maisons livrées aux flammes par les soldats allemands.

Dès que le jour parut, le lendemain de ce terrible drame, les Allemands organisèrent en grand le pillage des maisons qui avaient échappé à l'incendie.

" Rue Royale, dit dans son *Journal de l'Invasion*, M. Montarlot, substitut à Châteaudun, au moment où je rentrais chez moi, je vis un groupe de soldats se ruer sur le bureau de poste, faire sauter la devanture, forcer la caisse, disperser les correspondances.



"D'autres, armés de haches, fracassent les portes voisines et s'introduisent par les volets éventrés.

" Chaque maison reçoit dix à douze hommes qui s'y installent en maîtres, et dont le premier soin est de se précipiter à la cave."

C'est alors que les Allemands arrêtèrent au hasard, dans la ville, une centaine de personnes qu'ils prirent comme otages.

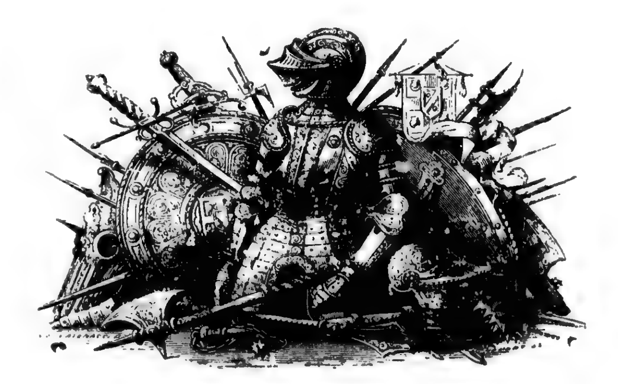
M. Montarlot nous apprend qu'on les conduisit dans une tuilerie, et qu'on les y parqua dans une fosse profonde où ils avaient de l'eau jusqu'à la cheville.

Quelques heures plus tard, on les mit en route à marches forcées sur Orléans, puis on les conduisit en Poméranie, à Colberg sur les bords de la Baltique, où ils menèrent une existence épouvantable.

Nous aurons l'occasion de reparler un peu plus loin, de ces otages.

Camille Derouet.

(A suivre.)



CHRONIQUE DU MOIS

ON connaît la scène si vraie de la comédie d'Émile Augier, où le marquis de Presles, en gouaillant, propose à son beau-père Poirier de faire de lui un pair de France ou un baron, ce que ce dernier accepte avec un enthousiasme qu'aucune crainte ne vient gâter. En cherchant un peu, je crois qu'on trouverait du Poirier dans plusieurs d'entre nous. Mais nul n'en a une plus forte dose que le jeune avocat qui a accepté, le mois dernier, d'écrire tous les mois une chronique pour la REVUE CANADIENNE.

Par malheur, le marquis de Presles, c'est-à-dire l'excellent directeur de la REVUE, était sérieux, et Poirier a eu le temps de réfléchir. L'enthousiasme chez lui a fait place à la crainte, et il commence à regretter que son marquis de Presles, suivant en tous points celui d'Augier, ne se soit point esclaffé tout de suite.

C'est que, lorsqu'on y songe un peu sérieusement, ce n'est pas chose facile que d'embrasser d'un regard tout le mois qui vient de s'écouler, de résumer les faits et gestes des souverains et des chefs d'État, de jeter hâtivement une couronne sur un cercueil à peine refermé, et de revenir ensuite regarder autour de soi ce qu'on a fait dans notre pays, pendant que l'Europe légiférait, se disputait ou pleurait ses morts illutsres. On conçoit donc que Poirier, devant les difficultés de sa tâche, demande à retourner planter ses choux.

Cependant il faut toujours compter un peu sur l'indulgence de son lecteur, habitué, du reste, dans notre pays, à pardonner des péchés de ce genre. J'espère donc qu'on n'exigera de moi, pour un début, ni des considérations

profondes ou autres, sur les grands événements politiques de l'Europe, ni un résumé de tout ce que nous a donné l'année qui vient de se terminer. N'enlevons pas Dreyfus au *Figaro*, ni la question austro-hongroise à M. de Pressensé, et faisons à l'année qui a vu l'apothéose de la souveraine de l'empire britannique ce que les soldats de sir John Moore ont fait à leur illustre chef ; laissons-la seule dans sa gloire !

***

Une réelle douleur a traversé la France : Alphonse Daudet est mort.

Paris,la ville aux joies bruyantes et aux grands chagrins, n'avait pas fini d'acclamer ses deux nouveaux académiciens,—M. Theuriet et M. Vandal,—qu'on lui annonçait, foudroyante et imprévue, la mort de celui qui avait dit un jour : " Je n'ai jamais cherché, je ne cherche pas, je ne chercherai jamais à être de l'Académie."

Daudet a tenu parole. Il est mort sans être entré au nombre de ceux que l'on qualifie d'immortels. Il s'est contenté d'être le plus grand écrivain de son temps peut-être, et à coup sûr le plus varié et le moins discuté.

J'avais, pour cette première chronique, jeté sur le papier, peu après la mort du grand romancier, quelques mots sur les traits les plus caractéristiques de sa vie et de ses écrits. Mais il paraît que tous les écrivains de la *Revue*, heureux du changement qui s'est produit chez elle, ou remplis d'un plus grand enthousiasme en entrant dans cette année nouvelle, n'ont laissé à leur nouveau collaborateur qu'un espace rigoureusement restreint. Force m'est donc de laisser mon texte dormir d'ici au mois prochain chez l'imprimeur. Je ne puis m'empêcher de regretter ce retard pour ma prose,

" Car dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vielle nouvelle.
De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme par tout pays en a bien vite assez."

***

On a beaucoup parlé dans nos journaux, et de diverses manières, d'une aventure héroïco-galante arrivée à un de nos compatriotes actuellement à Paris. Le pauvre garçon ne méritait réellement

" Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité."

Voici les faits en peu de mots. Notre héros, grand parleur et gascon par tempérament, entretenait plus souvent que de raison ses compatriotes tantôt sur ses richesses, tantôt sur ses succès mondains. L'un d'entre eux, qui, attendant depuis plusieurs années, à Paris, une situation qui lui échappe toujours, a naturellement plus de loisirs que d'argent, jugea, en profond connaisseur du cœur humain, qu'en prenant ce jeune homme par ses défauts, on pourrait peut-être se procurer un bon dîner. De là à souffler quelques mots à l'oreille d'un camarade de café, tout aussi vicomte que vous et moi, et également alléché par la promesse d'une " boulottade" hors du commun, il n'y avait qu'un pas. Des regards hautains, une gifle, une provocation, des témoins constitués, et le tour est joué. On charge les fusils à poudre, un médecin de connivence est amené ; les témoins de part et d'autre sont de bons amis des combattants, ce qui rendra plus gaies les agapes fraternelles qui suivront le coup de fusil ; le soi-disant vicomte tombe ; on lui serre le cou d'un bandeau pour arrêter le sang qui coule, et l'on décide à l'unanimité que, dès que la victime sera rétablie, affaire d'un petit quart d'heure, le vainqueur devra payer un dîner à tous ceux qui ont pris part au duel. La bravoure a bien coûté à notre jeune et valeureux compatriote la jolie somme de 450 francs, mais

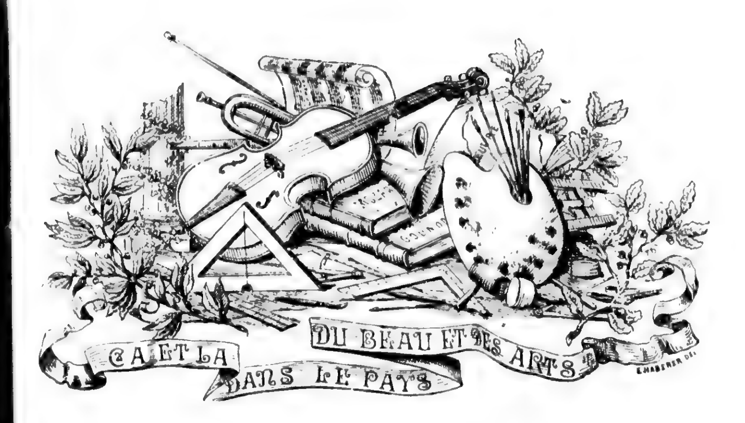
" Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."

En vérité, ce n'était pas la peine de faire tant de bruit sur cette affaire.

Ed. Fabre-Surveyer.



LA g
d'a
ver
mo
York, et
premiers
genre comiqu
reproduisait l
de l'Hudson.
genre, pour le
avons de lui l
et ses enfants
plusieurs autr
fut élu préside



SCIENCE ET ART

D'APRÈS D. HUNTINGTON.

LA gravure que nous donnons aujourd'hui est d'après un peintre américain qui n'a jamais traversé l'Océan. Il n'a eu sous les yeux que les modèles offerts par la *National Academy*, de New-York, et pour maître que le professeur Morse. Les premiers essais de Daniel Huntington furent dans le genre comique et dans le paysage d'après nature ; il reproduisait les belles scènes que l'on admire sur les bords de l'Hudson. Esprit religieux, il abandonna bientôt ce genre, pour les sujets plus sérieux de l'art chrétien. Nous avons de lui la *Samaritaine au puits*, le *Viatique*, *Christiana et ses enfants fuyant la vallée de l'ombre de la mort*, et plusieurs autres toiles de dates plus récentes. En 1862, il fut élu président de l'académie de New-York.

Dans le beau tableau que nous avons devant les yeux, une jeune fille d'une rare et expressive beauté, montre à un vénérable vieillard, un tableau représentant la Sainte Famille. Elle semble lui en décrire les beautés et vouloir lui faire partager son admiration. Mais le vieillard, occupé à faire des recherches dans un livre, à l'en-tête duquel on lit les mots, " Science et mécanique," regarde d'un air distrait. Il est évident qu'il est préoccupé de ses études savantes bien plus que des beautés de l'art.

Alphonse Leclaire.



LES TROIS AMIS
d'apès H. SALENTIN

LETTRE ENCYCLIQUE

DE NOTRE TRÈS SAINT PÈRE LÉON XIII,

PAPE PAR LA DIVINE PROVIDENCE.

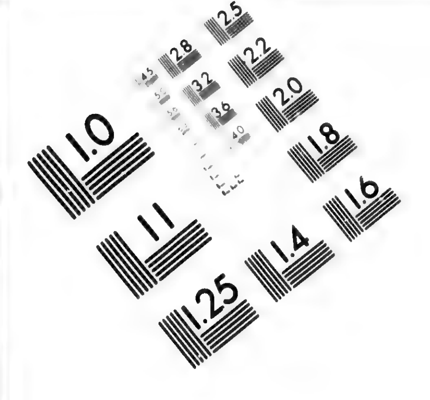
Aux Archevêques, aux Évêques et aux autres Ordinaires de la Confédération Canadienne, en paix et en communion avec le Siège Apostolique.

A nos Vénérables Frères les Archevêques, les Évêques et les autres Ordinaires de la Confédération Canadienne, en paix et en communion avec le Siège Apostolique.

LÉON XIII, PAPE.

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

EN vous adressant aujourd'hui la parole,—et Nous le faisons d'un cœur tout aimant,—Notre pensée se porte d'elle-même à ces rapports de mutuelle bienveillance, à ces échanges de bons offices qui ont régné de tout temps entre le Siège Apostolique et le peuple canadien. A côté de votre berceau même on trouve l'Église et sa charité. Et depuis qu'elle vous a accueillis dans son sein, elle n'a cessé de vous tenir étroitement embrassés, et de vous prodiguer ses bienfaits. Si cet homme d'immortelle mémoire, qui fut François de Laval Montmorency, put accomplir les œuvres de si haute vertu, et si fécondes pour votre pays, dont furent témoins vos ancêtres, ce fut assurément appuyé sur



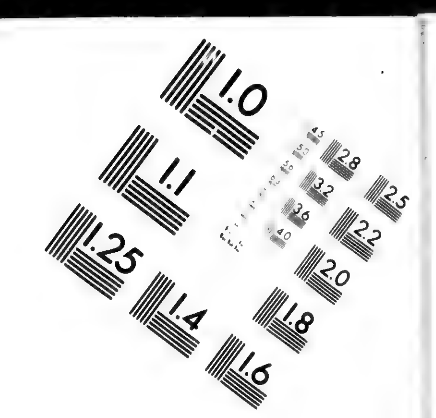
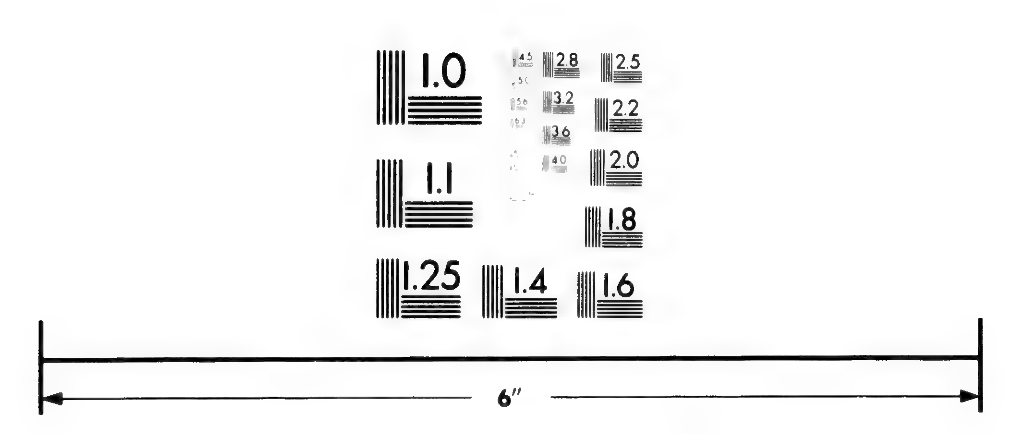


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



l'autorité et sur la faveur des Pontifes romains. Ce ne fut pas non plus à d'autre source que prirent origine et que puisèrent leur garantie de succès, les œuvres des évêques subséquents, personnages de si éclatants mérites. De même encore, pour remonter à la période la plus reculée, c'est bien sous l'inspiration et à l'initiative du Siège Apostolique que de généreuses cohortes de missionnaires apprirent la route de votre pays, pour lui apporter, avec la lumière de l'Évangile, une culture plus élevée et les premiers germes de la civilisation. Et ce sont ces germes qui, fécondés encore par eux au prix de longs et patients labeurs, ont mis le peuple canadien au niveau des plus policés et des plus glorieux, et ont fait de lui, quoique venu tardivement, leur émule.

Toutes ces choses Nous sont de fort agréable souvenir : d'autant plus qu'il en reste des fruits sous Nos yeux et de non médiocre importance. Le plus considérable de tous assurément, c'est parmi les multitudes catholiques un amour et un zèle ardent pour notre sainte religion, pour cette religion que vos ancêtres, venus providentiellement d'abord et surtout de la France, puis de l'Irlande, et d'ailleurs encore dans la suite, professèrent scrupuleusement, et transmirent à leur postérité comme un dépôt inviolable. Mais si leurs fils conservent fidèlement ce précieux héritage, il Nous est facile de comprendre quelle grande part de louange en revient à votre vigilance et à votre activité, Vénérables Frères, quelle grande part aussi au zèle de votre clergé ; tous en effet, d'une seule âme, vous travaillez assidûment à la conservation et au progrès de la foi catholique, et — il faut rendre cet hommage à la vérité, — sans rencontrer ni défaveur ni entrave dans les lois de l'empire britannique. Aussi, lorsque mû par la considération de vos communs mérites, Nous conférâmes, il y a quelques années, à l'archevêque de Québec l'honneur de la pourpre romaine, Nous eûmes

en vue non seulement de relever ses vertus personnelles, mais encore de rendre un solennel hommage à la piété de tous vos catholiques. Pour ce qui touche à l'éducation de la jeunesse, sur quoi reposent les meilleures espérances de la société religieuse et civile, le Siège Apostolique n'a jamais cessé de s'en occuper de concert avec vous et avec vos prédécesseurs ; c'est ainsi qu'ont été fondées en grand nombre ,dans votre pays des institutions destinées à la formation morale et scientifique de la jeunesse, institutions qui sont si florissantes sous la garde et la protection de l'Église. En ce genre, l'Université de Québec, ornée de tous les titres, et gratifiée de tous les droits qu'a coutume de conférer l'autorité apostolique, occupe une place d'honneur, et prouve suffisamment que le Saint-Siège n'a pas de plus grande préoccupation ni de désir plus ardent que la formation d'une jeunesse aussi distinguée par sa culture intellectuelle que recommandable par ses vertus. Aussi est-ce avec une extrême sollicitude,— il vous est facile de le comprendre,— que Nous avons suivi les événements fâcheux qui ont marqué, en ces derniers temps, l'histoire de l'éducation catholique au Manitoba. C'est Notre volonté, — et cette volonté Nous est un devoir, — de tendre à obtenir et d'obtenir effectivement, par tous les moyens et tous les efforts en Notre pouvoir, que nulle atteinte ne soit portée à la religion parmi tant de milliers d'âmes dont le salut Nous a été spécialement confié, dans une région surtout qui doit à l'Église d'avoir été initiée à la doctrine chrétienne et aux premiers rudiments de la civilisation. Et comme beaucoup attendaient que Nous Nous prononcions sur la question, et demandaient que Nous leur tracions une ligne de conduite et la marche à suivre, il Nous a plu de ne rien statuer à ce sujet, avant que Notre Délégué Apostolique fût allé sur place. Chargé de procéder à un examen sérieux de la situation et de Nous faire une relation sur l'état des

choses, il a rempli fidèlement et avec zèle le mandat que Nous lui avions confié.

La question qui s'agite est assurément d'une très haute importance et d'une gravité exceptionnelle. Nous voulons parler des décisions prises, il y a sept ans, au sujet des écoles, par le parlement du Manitoba. L'acte d'union à la Confédération canadienne avait assuré aux enfants catholiques le droit d'être élevés dans des écoles publiques, selon les prescriptions de leur conscience. Or, ce droit, le parlement du Manitoba l'a aboli par une loi contraire. C'est une loi nuisible. Car, il ne saurait être permis à nos enfants d'aller demander le bienfait de l'instruction à des écoles qui ignorent la religion catholique ou la combattent positivement ; à des écoles où sa doctrine est méprisée, et ses principes fondamentaux répudiés. Que si l'Église l'a permis quelque part, ce n'a été qu'avec peine, à son corps défendant, et en entourant les enfants de multiples sauvegardes, qui trop souvent, d'ailleurs, sont reconnues insuffisantes pour parer au danger. Pareillement, il faut fuir à tout prix, comme très funestes, les écoles où toutes les croyances sont accueillies indifféremment et traitées de pair, comme si, pour ce qui regarde Dieu et les choses divines, il importait peu d'avoir ou non de saines doctrines, d'adopter la vérité ou l'erreur.

Vous êtes loin d ignorer, Vénérables Frères, que toute école de ce genre a été condamnée par l'Église, parce qu'il ne se peut rien de plus pernicieux, de plus propre à ruiner l'intégrité de la foi, et à détourner les jeunes intelligences du sentier de la vérité.

Il est un autre point sur lequel Nous serons facilement d'accord avec ceux-là même qui seraient en dissidence avec Nous pour tout le reste, savoir, que ce n'est pas au moyen d'une instruction purement scientifique, ni de notions vagues et superficielles de la vertu, que les enfants catholiques sortiront jamais de l'école tels que la

patrie les désire et les attend. C'est de choses autrement graves et importantes qu'il faut les nourrir pour en faire de bons chrétiens, des citoyens probes et honnêtes : leur formation doit résulter de principes qui, gravés au fond de leur conscience, s'imposent à leur vie, comme conséquences naturelles de leur foi et de leur religion. Car sans religion, point d'éducation morale digne de ce nom, ni vraiment efficace, attendu que la nature même et la force de tout devoir dérivent de ces devoirs spéciaux qui relient l'homme à Dieu, à Dieu qui commande, qui défend, et qui appose une sanction au bien et au mal. C'est pourquoi, vouloir des âmes imbues de bonnes mœurs, et les laisser en même temps dépourvues de religion, c'est chose aussi insensée que d'inviter à la vertu après en avoir ruiné la base. Or, pour le catholique, il n'y a qu'une seule vraie religion, la religion catholique ; et c'est pourquoi en fait de doctrines, de moralité ou de religion, il n'en peut accepter ni reconnaître aucune qui ne soit puisée aux sources mêmes de l'enseignement catholique. La justice et la raison exigent donc que nos élèves trouvent dans les écoles, non seulement l'instruction scientifique, mais encore des connaissances morales en harmonie, comme Nous l'avons dit, avec les principes de leur religion, connaissances sans lesquelles, loin d'être fructueuse, aucune éducation ne saurait être qu'absolument funeste. De là la nécessité d'avoir des maîtres catholiques, des livres de lecture et d'enseignement approuvés par les évêques, et d'avoir la liberté d'organiser l'école de façon que l'enseignement y soit en plein accord avec la foi catholique, ainsi qu'avec tous les devoirs qui en découlent. Au reste, de voir dans quelles institutions seront élevés les enfants, quels maîtres seront appelés à leur donner des préceptes de morale, c'est un droit inhérent à la puissance paternelle. Quand donc les catholiques demandent, — et c'est leur devoir de le demander et de le revendiquer, —

que l'enseignement des maîtres concorde avec la religion de leurs enfants, ils usent de leur droit. Et il ne se pourrait rien de plus injuste que de les mettre dans l'alternative, ou de laisser leurs enfants croître dans l'ignorance, ou de les jeter dans un milieu qui constitue un danger manifeste pour les intérêts suprêmes de leurs âmes.

Ces principes de jugement et de conduite, qui reposent sur la vérité et la justice, et qui sont la sauvegarde des intérêts publics autant que privés, il n'est pas permis de les révoquer en doute, ni de les abandonner en aucune façon. Aussi, lorsque la nouvelle loi vint frapper l'éducation catholique dans la province du Manitoba, était-il de votre devoir, Vénérables Frères, de protester ouvertement contre l'injustice et contre le coup qui lui était porté ; et la manière dont vous avez rempli ce devoir a été une preuve de votre commune vigilance, et d'un zèle vraiment digne d'évêques. Et bien que sur ce point chacun de vous trouve une approbation suffisante dans le témoignage de sa conscience, sachez néanmoins que Nous y ajoutons Notre assentiment et Notre approbation ; car elles sont sacrées, ces choses que vous avez cherché et que vous cherchez encore à protéger et à défendre.

Du reste, les inconvénients de la loi en question avertissaient par eux-mêmes, que pour trouver au mal un adoucissement opportun, il était besoin d'une entente parfaite. Telle était la cause des catholiques, que tous les citoyens droits et honnêtes, sans distinction de partis, eussent dû se concerter et s'associer étroitement pour s'en faire les défenseurs. Au grand détriment de cette même cause, c'est le contraire qui est arrivé. Ce qui est plus déplorable encore, c'est que les catholiques canadiens eux-mêmes n'aient pas su se concerter pour défendre des intérêts qui importent à un si haut point au bien commun, et dont la grandeur et la gravité devaient imposer silence

aux intérêts des partis politiques, qui sont d'ordre bien inférieur.

Nous n'ignorons pas qu'il a été fait quelque chose pour amender la loi. Les hommes qui sont à la tête du gouvernement fédéral et du gouvernement de la Province ont déjà pris certaines décisions en vue de diminuer les griefs, d'ailleurs si légitimes, des catholiques du Manitoba. Nous n'avons aucune raison de douter qu'elles n'aient été inspirées par l'amour de l'équité et par une intention louable. Nous ne pouvons toutefois dissimuler la vérité : la loi que l'on a faite dans le but de réparation est défectueuse, imparfaite, insuffisante. C'est beaucoup plus que les catholiques demandent et qu'ils ont,— personne n'en doute,— le droit de demander. En outre ces tempéraments mêmes que l'on a imaginés ont aussi ce défaut que, par des changements de circonstances locales, ils peuvent facilement manquer leur effet pratique. Pour tout dire en un mot, il n'a pas encore été suffisamment pourvu aux droits des catho[illegible] et à l'éducation de nos enfants au Manitoba. Or, [illegible]ide dans cette question, et en conformité avec [illegible]ce, que l'on y pourvoie pleinement, c'est-à-dire que l'on mette à couvert et en sûreté les principes immuables et sacrés que Nous avons touchés plus haut. C'est à quoi l'on doit viser, c'est le but que l'on doit poursuivre avec zèle et avec prudence. Or, à cela rien de plus contraire que la discorde : il y faut absolument l'union des esprits et l'harmonie de l'action. Toutefois, comme le but que l'on s'est proposé d'atteindre, et que l'on doit atteindre en effet, n'impose pas une ligne de conduite déterminée et exclusive, mais en admet au contraire plusieurs, comme il arrive d'ordinaire en ces sortes de choses, il s'ensuit qu'il peut y avoir sur la marche à suivre, une certaine multiplicité d'opinions également bonnes et plausibles. Que nul donc ne perde de vue les règles de la modération, de la douceur et de la charité fraternelle, que nul n'oublie le

respect qu'il doit à autrui ; mais que tous pèsent mûrement ce qu'exigent les circonstances, déterminent ce qu'il y a de mieux à faire et le fassent, dans une entente toute cordiale, et non sans avoir pris votre conseil.

Pour ce qui regarde en particulier les catholiques du Manitoba, Nous avons confiance que Dieu aidant, ils arriveront un jour à obtenir pleine satisfaction. Cette confiance s'appuie surtout sur la bonté de leur cause, ensuite sur l'équité et la sagesse de ceux qui tiennent en main le gouvernement de la chose publique, et enfin sur le bon vouloir de tous les hommes droits du Canada. En attendant, et jusqu'à ce qu'il leur soit donné de faire triompher toutes leurs revendications, qu'ils ne refusent pas des satisfactions partielles. C'est pourquoi, partout où la loi, ou le fait, ou les bonnes dispositions des personnes leur offrent quelques moyens d'atténuer le mal et d'en éloigner davantage les dangers, il convient tout à fait, et il est utile qu'ils en usent et qu'ils en tirent le meilleur parti possible. Partout au contraire où le mal n'aurait pas d'autre remède, Nous les exhortons et les conjurons d'y obvier par un redoublement de généreuse libéralité. Ils ne pourront rien faire qui leur soit plus salutaire à eux-mêmes, ni qui soit plus favorable à la prospérité de leur pays, que de contribuer au maintien de leurs écoles dans toute la mesure de leurs ressources.

Il est un autre point qui appelle encore vos communes sollicitudes. C'est que par votre autorité, et avec le concours de ceux qui dirigent les établissements d'éducation, on élabore avec soin et sagesse tout le programme des études, et que l'on prenne surtout garde de n'admettre aux fonctions de l'enseignement, que des hommes abondamment pourvus de toutes les qualités qu'elles comportent, naturelles et acquises. Il convient en effet, que les écoles catholiques puissent rivaliser avec les plus florissantes, par la bonté des méthodes de formation et par l'é-

clat de l'enseignement. Au point de vue de la culture intellectuelle et du progrès de la civilisation, on ne peut que trouver beau et noble, le dessein conçu par les provinces canadiennes de développer l'instruction publique, et d'en élever de plus en plus le niveau, et d'en faire ainsi une chose toujours plus haute et plus parfaite. Or, nul genre d'étude, nul progrès du savoir humain qui ne puisse se pleinement harmoniser avec la doctrine catholique.

A expliquer et à défendre tout ce que Nous avons dit jusqu'ici, ceux-là d'entre les catholiques y peuvent puissamment contribuer, qui se sont consacrés aux travaux de la presse et surtout de la presse quotidienne. Qu'ils se souviennent donc de leur devoir. Qu'ils défendent religieusement et avec courage tout ce qui est vérité, droit, intérêts de l'Église et de la société : de telle sorte pourtant qu'ils restent dignes, respectueux des personnes, mesurés en toutes choses.

Qu'ils soient respectueux, et qu'ils aient une scrupuleuse déférence envers l'autorité épiscopale, et envers tout pouvoir légitime. Plus les temps sont difficiles, plus le danger de division est menaçant, et plus aussi ils doivent s'étudier à inculquer cette unité de pensées et d'actions, sans laquelle il y a peu ou même point d'espoir d'obtenir jamais ce qui est l'objet de nos communs désirs.

Comme gage des dons célestes et de Notre affection paternelle, recevez la bénédiction apostolique que Nous vous accordons très amoureusement dans le Seigneur, à vous Vénérables Frères, à votre clergé et à vos ouailles.

Donnée à Rome, près Saint-Pierre, le huitième jour de décembre de l'année 1897, la vingtième de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LES BIBLIOPHILES DE NEW-YORK

JOHN BRADBURN.

> " There's nothing hath enduring youth,
> Eternal newness, strength unfailing,
> Except old books, old friends, old truth
> That's ever bottling — still prevailing."

AU nombre des échoppes de bouquinistes qu'il nous était donné de voir il y a quelques années sur la rue Nassau, nous devons mentionner celle de John Bradburn. Bradburn venait du comté de Westmeath, en Irlande, où il était né en 1805. Il arriva aux États-Unis en 1820. Il commença sa carrière comme libraire d'occasion vers 1850. Armé d'un panier rempli de livres sur les voyages et la navigation, il parcourait les quais et visitait les bâtiments, offrant sa marchandise aux capitaines et aux officiers, avec qui il faisait toujours d'excellentes affaires.

Le premier poste d'affaires de M. Bradburn était situé au coin sud-est des rues Fulton et Nassau. En 1858, il alla se fixer au coin nord-est des rues Ann et Nassau, où il demeura jusqu'en 1868, alors qu'il se retira des affaires.

Les échoppes de ce temps-là étaient pourvues de tablettes et de comptoirs en plein air, où le bouquiniste installait sa marchandise la plus attrayante, afin d'allumer dans l'âme des bibliophiles qui se hasarderaient dans cette direction, la convoitise irrésistible du bibliomane.

Les spécialités de M. Bradburn étaient les livres de droit, de théologie et de médecine, mais il ne négligeait pas non plus ces livres rares, curieux ou extravagants qui sont tant prisés des bibliophiles.

Lorsque j'ai rencontré pour la première fois ce vétéran

du commerce des livres d'occasion, il était alors âgé et il jouissait de la vie dans une aisance relative. Il paraît évident que la vie au milieu des vieux livres poudreux et souvent maculés, n'est pas préjudiciable à la santé ; car M. Bradburn a atteint le cinq avril 1895, sa quatre-vingt-dixième année, et M. C.-S. Francis, avec qui nous aurons l'occasion de lier connaissance plus loin, est mort à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. On peut donc, en dépit de tous les microbes et les bacilles que l'on prétend trouver dans les vieux livres, devenir octogénaire et même nonagénaire, et demeurer bibliophile, bibliomane ou bouquiniste. Je me suis permis cette digression pour rassurer les trop crédules lecteurs, que les prétendues découvertes de la science auraient pu détourner d'une passion que je me ferai toujours un devoir sacré d'encourager toutes les fois que j'en aurai l'occasion : je veux parler de la bibliophilie et surtout de la bibliophilie canadienne.

Un des proches voisins de M. Bradburn, M. John Pyne, n'a pas eu autant de succès ; et, après avoir vivoté pendant quelque temps, il est allé s'asseoir sur un rond de cuir municipal, dans le bureau d'enregistrement, où il demeura jusqu'à sa mort arrivée en 1894.

Un autre endroit qui était le rendez-vous de prédilection des antiquaires et des amateurs de la littérature de la guerre de sécession, c'était l'échoppe de T.-H. Morrell, située entre les rues Fulton et Ann, sur la rue Nassau. Sa manie consistait surtout à préparer des ouvrages avec des illustrations à part, et il apportait à ce travail une érudition consommée. Il connaissait sur le bout de son doigt les portraits et gravures les plus rares, les mieux faits, et il ne manquait pas d'en insérer autant que possible dans les livres qu'il préparait ainsi. Il faisait quelquefois réparer ses gravures par un dessinateur, et il confiait les soins de la toilette de ses volumes ainsi illustrés au relieur artistique bien connu, William Matthews.

Un monument durable du zèle et de l'habileté de M. Morrell que nous nous plaisons à signaler, c'est le *Old New York* du Dr Francis, qu'il a illustré à part et dont il a fait neuf volumes. Cet ouvrage est devenu la propriété de M. J.-H.-V. Arnold, et à la vente de ses livres, il a été acheté par Joseph Sabin, pour Robert-L. Stuart, au prix de $230.00 du volume, soit $2070.00 pour l'ouvrage. Il renfermait au delà de vingt-cinq mille gravures, peintures à l'eau et autographes. Au nombre des autographes, on peut y voir soit une lettre ou signature autographe de tous les maires de New-York jusqu'à l'époque où le livre a été préparé. Cet ouvrage est sans contredit le livre le plus profusément illustré qui ait été préparé sur l'ancien New-York.

M. Morrell avait toujours eu des goûts prononcés pour le théâtre et il finit par s'y adonner entièrement. Parmi les autres libraires d'occasion du temps de Bradburn, je nommerai en passant, Timothy Reeve, où l'amateur trouvait les vieux livres étrangers ; Allan Ebbs, dont la spécialité consistait en reliures de luxe ; C.-S. Francis, qui fut le premier éditeur de *Aurora Leigh*, de madame Browning ; C.-B. Richardon, l'éditeur de l'*Historical Magazine* et de l'*History of the Rebellion*, de Pollard, etc.

Les échoppes de la métropole américaine avant la guerre civile étaient presque toutes de dimensions restreintes et sans prétention ; mais on y trouvait de bons livres, et les collectionneurs intelligents y faisaient souvent de bonnes emplettes avec relativement peu d'argent, tandis qu'aujourd'hui il faut être quasi-millionnaire pour se payer le luxe d'une rareté bibliographique :

> " — the fabled treasure flees,
> Grown rarer with fleeting years,
> In rich men's shelves they take their ease."

Raoul Renault.

JACQUES CALLOT

JACQUES CALLOT, de qui nous avons emprunté dans notre dernier numéro le type de mendiant qui répond si bien à la description du donateur de l'*œuf de discorde*, naquit à Nancy, en 1592. Son père, hérault d'armes du duché de Lorraine, eût voulu pour son fils une position conforme à la sienne, mais ce n'était pas dans les goûts du bambin. A l'âge de douze ans, il se sauvait de la maison paternelle, s'attachait à une troupe de bohémiens qui se rendaient en Italie, et demeura avec eux juste assez de temps pour étudier de près les types si curieux qu'il devait immortaliser plus tard. Recueilli par un officier florentin, il eut pour maîtres les peintres Canta Gallina et Jules Parigi ; Ph. Thomassin lui enseigna la gravure. Callot devint rapidement très renommé. Après avoir travaillé à Florence, pour Cosme II, duc de Toscane, il vint en France en 1620. Les victoires de Spinola, à Bréda, et de Richelieu, à la Rochelle, lui fournirent le sujet de deux chefs-d'œuvre. Ce fut à qui, parmi les illustrations du temps, solliciterait la consécration de son burin : tous ne l'obtinrent pas. Lorsque, en 1633, Louis XIII prit Nancy, Callot se refusa à graver ce fait d'armes, malgré la pression des courtisans du roi. " Je me couperais le pouce, leur dit-il, plutôt que de faire quelque chose qui serait contre l'honneur de mon pays." Les sujets historiques n'étaient d'ailleurs pas seuls à le captiver : la caricature lui inspira toute une série d œuvres originales et fantaisistes, pleines de verve et de gaieté. De ce nombre sont : les *Foires ;* les *Hideux ;* les *Gueux contre-*

faits ; la *Tentation de saint Antoine* et les *Balli di Sfessania,* dont nous reproduisons une des vingt-trois pièces: Franca-Trippa et Fritellino. On lui doit également, mais



dans une note plus noire : les *Misères de la guerre ;* les *Supplices* ; la *Passion ;* le *Massacre des Innocents.* Ses sujets religieux sont en général traités avec une délicatesse admirable. Nous ne connaissons point de gravures à l'eau-forte qui nous paraissent préférables aux douze petites pièces de la *Passion.* Citons encore parmi les sujets religieux, l'*Histoire de l'enfant prodigue,* en dix pièces ; la *Genèse,* en vingt-trois pièces ; les *Sept péchés capitaux.* L'ensemble de son œuvre ne comprend pas moins de quinze cents pièces, malgré qu'il mourût jeune, tué par l'art qui l'avait conduit à l'immortalité. Par l'habitude d'être courbé sur sa planche, il contracta un squirre à l'estomac, et, bien que sur la fin de sa vie il gravât debout, sur un chevalet, à la manière des peintres, la maladie l'emporta, le 24 mars 1635. Il avait vécu juste les 43 ans, qu'enfant cheminant avec les bohémiens il demandait à Dieu de lui accorder, pour acquérir la supériorité dans la profession qu'il embrasserait. Plusieurs de ses œuvres ont été publiées après sa mort, entre autres sa *Vie de Marie, Mère de Dieu,* en 14 planches in-quarto.

Aucun graveur n'a contribué autant que Callot à la création de cette variété d'amateur, dont La Bruyère nous a

peint les excentricités, sous le nom de *Démocède*, dans son chapitre *de la mode*. Leurs fureurs ne peuvent être comparées qu'aux extravagances des Hollandais pour les tulipes. On les voit, encore de nos jours, sur les quais de Paris, dans les magasins d'estampes, dans les ventes, cherchant à compléter, n'importe à quel prix, leur collection de Callot, sans jamais y parvenir, bien qu'il y ait un nombre infini d'épreuves originales en circulation, et un plus grand nombre de copies.

Celui qui jugerait Callot d'après le vieux proverbe : "A l'œuvre on connaît l'artisan," se tromperait beaucoup. L'auteur de tant de bouffonneries était un gentilhomme rangé, qui portait avec dignité la collerette, l'épée et le pourpoint. Le peintre des diables, des gueux et des bohémiens menait une vie sage, laborieuse et réglée ; il se levait de grand matin, pour aller faire une promenade hors la ville avec son frère aîné ; ensuite, après avoir entendu la messe, il travaillait jusqu'à l'heure du dîner. Incontinent après midi, il faisait quelques visites pour ne pas se mettre sitôt au travail ; après quoi il reprenait son ouvrage jusqu'au soir, le prolongeant quelquefois très tard, à la lueur fumeuse d'une lampe. Pendant qu'il gravait il avait presque toujours quelques amis qui venaient s'entretenir avec lui. De ce nombre était Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, qui, depuis sa retraite en Lorraine, n'avait pas de plus grand plaisir que de voir travailler Callot. Tous les jours il allait, avec le comte de Maulevrier, au logis du graveur.

Alphonse Leclaire.



LE DERNIER OUVRAGE

DE M. L'ABBÉ CASGRAIN. (1)

JOLI volume de 450 pages, bien imprimé, avec une carte de l'Acadie destinée à mieux faire comprendre le texte.

Dans sa préface, M. l'abbé Casgrain expose les motifs qui l'ont engagé à écrire cet ouvrage, et certes, ces motifs sont parfaitement légitimes :

1° Venger la mémoire de pauvres missionnaires, exerçant leur zèle à travers des contrées presque sauvages, désintéressés, pauvres, patriotes, et avant tout hommes de paix et de civilisation chrétienne. Accusés d'intolérance et d'ambition par des historiens anglais et protestants, ces hommes de Dieu, ces braves apôtres avaient assez à faire là-bas, dans cette Acadie d'un autre âge, pour tenir pareille conduite, qui eût été injustifiable.

3° Dénoncer le rôle indigne de certains fonctionnaires à l'égard de ces mêmes missionnaires qu'ils accusaient de péculat et de trahison. C'est à peine croyable, mais c'est malheureusement la vérité.

L'on peut dire que M. l'abbé Casgrain avait une belle œuvre à accomplir, et en justice nous lui devons rendre le témoignage qu'il a réussi à nous faire connaître par le menu les travaux héroïques de ces intrépides missionnaires qui s'appellent Petit, Trouvé, Gaulin, de Breslay, de la Gondalie, Chauvreulx, Desenclaves, etc., etc.

(1) Les Sulpiciens et les Prêtres des Missions-Étrangères en Acadie (16
1762). Québec, 1897.

D'un autre côté, l'auteur a voulu revendiquer l'honneur de plusieurs de ces prêtres, en réduisant à néant les attaques inconsidérées de Parkman, contre l'abbé Thury surtout. Parkman l'a appelé *the apostle of carnage* dans son *Frontenac and New France under Louis XIV.* (1)

" *The most prominent among the apostles of carnage, at this time, are the Jesuit Bigot on the Kennebec, and the Seminary priest Thury on the Penobscot.*"

On ne saurait mieux dénaturer les faits, et l'abbé Casgrain prouve, au moyen de textes, que Parkman a eu tort de porter une aussi grave accusation contre des hommes qui ne prêchaient que l'humanité en toutes circonstances. Il cite une lettre du gouverneur Denonville et de l'intendant Champigny où il est établi que l'abbé Thury, pour ne parler que d'un seul, ne cessait d'exhorter les sauvages à ne point se livrer à leurs cruautés habituelles.

Leurs conseils n'étaient pas toujours suivis, mais ils l'étaient souvent. L'abbé Casgrain cite plusieurs exemples de sauvages vainqueurs respectant les femmes et les filles anglaises, par respect pour leurs promesses aux missionnaires. Donc, ni le prêtre Thury ni le jésuite Bigot ne furent *apôtres du carnage.* Qu'on étudie, du reste, l'histoire primitive de la colonie française et l'on se convaincra facilement que tous ces missionnaires, quels qu'ils fussent, récollets ou jésuites, prêtres de Saint-Sulpice ou des Missions-Étrangères, n'avaient pour but que la christianisation des Indiens. Or, les pousser au meurtre, à l'incendiat, au vol, n'eût pas été un moyen bien efficace pour adoucir leurs mœurs.

L'abbé Casgrain aurait fortifié sa preuve s'il eût consacré quelques pages à mettre en relief le rôle pacificateur des Jésuites et des Récollets, mais surtout des Jésuites, depuis leur arrivée en Canada. De même eût-il mentionné l'œuvre des Jésuites en Acadie que cela n'aurait

(1) P. 375.

pas déparé son livre. Ainsi les Jésuites à Miscou avaient subi assez de contretemps et de misères pour mériter au moins qu'il y fît allusion à leur apostolat. Mais il ne l'a pas fait, tant pis pour lui. Il est vrai qu'il lui eût fallu élargir un peu son cadre, puisqu'il n'a voulu parler que des Sulpiciens et des prêtres des Missions-Étrangères.

***

Nous aurions encore beaucoup d'éloges pour l'auteur des *Sulpiciens en Acadie*, si la critique bien entendue ne comportait que des éloges. Mais il y a mieux que cela, c'est la vérité à respecter, et ici nous entrons dans une voie un peu différente. Il y a dans le livre de M. l'abbé Casgrain des notes qui nous ont peiné. C'est lorsqu'il prend à partie le Père de Rochemonteix, auteur de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*. Ce n'est pas la plus belle partie de son ouvrage, ni la plus saine. Le P. de Rochemonteix a élevé un véritable monument historique en l'honneur des missionnaires de la Compagnie de Jésus. On aura beau dire et faire, ce monument restera *ære perennius*. Nous n'avons ni mission ni qualité pour prendre la défense de l'éminent religieux, mais nous n'avons pu résister au besoin de consacrer quelques pages à sa réhabilitation, au moins en ce qui a trait à sa véracité. M. l'abbé Casgrain ne nous en voudra pas pour cela. Il ne s'agit en réalité que de mettre au point certains faits historiques, sans préoccupation des hommes et de leurs susceptibilités. Voilà pourquoi, du fond de ma retraite, j'ai pris la résolution de mettre sous leur vrai jour quelques détails que l'abbé a dénaturés, de bonne foi peut-être ; mais enfin ces détails, présentés tels qu'ils sont, peuvent jeter de la confusion dans les esprits.

M. Casgrain reproche au P. de Rochemonteix de ne pas s'être appliqué surtout à réfuter Parkman, dont l'auteur

des *Sulpiciens* appelle les ouvrages *savants* (1). Savants ! l'épithète n'est-elle pas exagérée, pour ne rien dire de plus ? Dans *Jesuits in North America*, par exemple, quelle profusion de tableaux, de portraits et de descriptions ! quels frais exubérants d'imagination ! Pas de critique ni de mesure. Parkman ne comprend rien au surnaturel, ne cherche pas à pénétrer les mobiles de l'apostolat. Quoi qu'il en soit du savant, il y a deux manières de réfuter l'historien ; la première *directe*, celle qui le suivrait pas à pas, montrerait ses erreurs et y répondrait ; la seconde, *indirecte*, celle qui consiste à raconter les événements tels qu'ils ont eu lieu, à présenter les apôtres tels qu'ils ont été en réalité, à faire connaître les motifs qui les ont fait agir et les résultats de leurs travaux. C'est la méthode adoptée par l'auteur de *l'Histoire de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France.* La comparaison ne devient-elle pas la réfutation la plus convaincante, la plus décisive ? N'est-ce pas le mode le meilleur ? Il y a imprudence à sonder les mystères du cœur humain, mais il est à présumer que l'abbé, en reprochant au religieux de n'avoir pas réfuté les accusations de Parkman, ait obéi à une intention peu avouable.

M. Casgrain nous entretient assez au long de l'existence de la Croix chez les Gaspésiens et ce qu'il en dit peut être possible, mais ne sort pas du monde des suppositions ; ce qu'en dit le P. de Rochemonteix, est certainement du domaine de l'histoire, l'exacte vérité pour tout homme de bonne foi. En outre, n'était-il pas juste de rappeler au P. Leclercq, à l'abbé Gosselin et autres, qui ont volontairement ou involontairement, et à mon avis, de parti pris, passé sous silence l'apostolat des jésuites dans ces contrées, que les Gaspésiens avaient été évangélisés par les jésuites ?

M. Casgrain accuse le P. de Rochemonteix de n'avoir pas

(1) P. 144, note.

dit que les Récollets avaient *précédé depuis longtemps les Jésuites à Médoctec*. Il n'entrait pas dans le plan du Père —le titre de son livre l'indique—de faire l'histoire, en Acadie, des Récollets, des Sulpiciens et des prêtres des Missions-Étrangères; aussi n'en a-t-il fait mention que lorsque les événements l'y ont obligé.

M. Casgrain aurait dû ajouter, pour être complet, que les Jésuites, de leur côté, avaient précédé les Récollets. Le P. Biard, par exemple, et les Pères qui ont administré les missions du Cap-Breton et de Miscou, n'auraient-ils pas visité la rivière Saint-Jean avant les Récollets? Est-ce que le Père de Rochemonteix n'a pas écrit, contrairement à ce que l'abbé affirme, que les Récollets étaient chargés des missions de l'Acadie (1)? En outre, si le P. Claude Moireau a remonté la rivière Saint-Jean jusqu'à Médoctec, si le P. Simon a évangélisé les Sauvages de cette rivière, où est-il dit que ces missionnaires aient *établi une mission fixe à Médoctec*, qu'ils y aient fixé leur résidence? Or, c'est ce qu'a fait, en 1701, le P. Aubery. Enfin, où est-il dit dans l'ouvrage du Père qu'il n'y avait pas eu d'autre missionnaire, à Médoctec, avant le P. Aubery? La vérité est que le P. Aubery a établi là une mission fixe, une résidence (2).

A propos de la mission de Pentagoët, l'abbé Casgrain prétend que M. Thury a fondé cette mission en 1687, et il s'étonne de lire dans l'histoire du P. de Rochemonteix (3) *que le P. Bigot la fonda en* 1694 (4). Mais ce que l'abbé passe avec soin sous silence, à moins que ce ne soit un oubli de sa part, c'est qu'à ce même endroit (5) le Père cite et réfute sur certains points l'abbé Maurault. Ce der-

(1) Pp. 223 et 353 du t. III.

(2) T. III, p. 436.

(3) P. 437.

(4) *Les Sulpiciens*, p. 243, note.

(5) P. 437.

nier, dans son *Histoire des Abénakis* (p. 382), raconte que " le P. Vincent Bigot fut envoyé en 1689 à Pentagoët, accompagné de son frère, le P. Jacques Bigot, qui laissa pour quelque temps sa mission de Saint-François de Sales de la rivière Chaudière. Ces deux missionnaires réunirent un grand nombre d'Abénakis dans le fort du baron de Saint-Castin. Ils y bâtirent une église de 60 pieds de long sur 30 de large, et une maison pour la résidence du missionnaire. Le P. J. Bigot, après une courte résidence à Pentagoët, revint à sa mission du Canada. Le P. Vincent demeura deux ans en Acadie, puis revint au Canada pour remplacer son frère, qui partait pour la France. Il fut remplacé à Pentagoët *alternativement* par les Pères de la Chasse, Bineteau, M. Thury et autres. Il retourna en Acadie en 1701."

Voilà ce que raconte l'historien des Abénakis, M. l'abbé Maurault !

Le R. P. de Rochemonteix ajoute à la suite de ce récit : " Nous croyons que ce passage contient un certain nombre d'inexactitudes." Parmi elles, il en signale trois : 1° Le P. Vincent Bigot n'a pas séjourné alors deux ans à Pentagoët et il n'y a pas érigé de chapelle ni établi une mission ; 2° le P. Jacques allait faire, à cette époque, des excursions apostoliques en Acadie, mais il n'y résidait pas ; et, si un Père, comme le dit l'abbé Maurault, a bâti une chapelle à Pentagoët, c'est sans doute lui, et non le P. Vincent ; 3° le P. Vincent n'a pu être remplacé à Pentagoët ni par le P. de la Chasse, ni par le P. Bineteau, qui n'étaient pas encore en Canada.

Le P. de Rochemonteix n'a donc pas nié la fondation d'une mission à Pentagoët par M. Thury en 1687 (1) ; il ne s'en est pas même occupé, l'histoire des Sulpiciens et

(1) Le Mémoire sur l'Acadie, dont parle M. Casgrain (p. 105, note), dit bien que M. Thury était missionnaire à Pentagoët depuis 8 ans, par conséquent dès 1687; et cependant la *Collection des Manuscrits* ne dit rien de lui avant 1689.

des Prêtres des Missions-Étrangères en Acadie n'entrant pas dans son plan. Ce qu'il a affirmé et M. Casgrain est bien de cet avis, c'est que les jésuites n'ont pas fondé de mission à eux, vers 1689, au fort de Saint-Castin.

Ce que le Père a encore affirmé, et M. Casgrain le nie avec un ton de *gentleman* plus ou moins distingué, c'est que le Père Vincent Bigot a fondé une mission des Jésuites *en* 1694, en Acadie. Les *catalogues* de l'époque le disent formellement : *Versus Acadiam in Acadia.* En outre, une lettre de son frère, conservee aux archives de l'école Sainte-Geneviève, à Paris (Canada, cahier 7), ne laisse aucun doute sur ce point. Le P. Jacques Bigot écrit au P. Lucas, à Rouen, de la mission de Saint-François de Sales, 8 octobre 1694 : " Nous arrivâmes (de France) à Québec le 12e de juillet. J'en partis le lendemain pour venir dans cette mission que j'avais quittée pour aller en France.... Le plus grand nombre des Sauvages qui me viennent icy de nouveau depuis mon retour, c'est du côté de la Cadie où est mon frère, et où il a encore une mission beaucoup plus nombreuse que celle que j'ay icy. Le R. P. Supérieur mandera à votre Révérence les grands biens que fait mon frère dans la nouvelle mission qu'il a établie dans la Cadie. Je n'en suis point surpris ayant veu icy moi-mesme ces grands biens, et les conversions admirables qu'il a fait dans cette mission où je suis. Je loue Dieu que nostre éloignement l'un de l'autre contribue en quelque chose à la conversion d'un plus grand nombre de personnes, et à maintenir dans une parfaite union ces deux missions, qui sont d'une très grande importance pour le bien du pays. Car ces sauvages se joignent ensemble, font de continuelles excursions sur les Anglais, à qui ils se rendent redoutables."

En 1694, le P. Vincent Bigot a donc fondé une mission de la Compagnie de Jésus en Acadie. Ce n'est pas de la pure fantaisie, comme l'écrit l'abbé Casgrain.

Où s'établit d'abord ce Père ? Comme je l'ai déjà dit d'après l'abbé Maurault, il s'établit à Pentagoët même, poste du baron de Saint-Castin ; d'après le Sieur de Villieu, il se serait fixé au village de Panouenkeh, où Villieu *trouva, au printemps de l'an 1694, le Père Bigot, jésuite missionnaire.*

Quoi qu'il en soit, le P. Bigot ne resta pas longtemps dans cette première résidence.

En 1698, il se fixa au village de Naürakamig — des lettres des PP. Vincent et Jacques Bigot (archives de l'école Saint-Geneviève, Paris, cahier 7, Canada) en font foi.

Cette mission de la Compagnie, appelée Pentagoët, et fondée en 1694 par le P. V. Bigot, a donc bien existé, contrairement à ce que dit l'abbé Casgrain (1). Qui donne ici les *plus hautes marques d'ignorance* (expressions de l'abbé) ?

Nous devons signaler ici quelques lignes de M. l'abbé : " L'abbé Thury, dit-il (2), avait choisi pour site de l'église *qu'il voulait bâtir*, non pas le poste même de Saint-Castin, mais un endroit plus reculé à l'intérieur, où s'élevait le village abénakis de Panaouské, l'un des plus considérables de cette nation, situé au bord du Pénobscot, à quatre lieues de la marée." Un renvoi attribue ce renseiment à l'intendant Bégon. Or, l'intendant écrit seulement ceci au ministre, 25 septembre 1715 : " Le P. de la Chasse, jésuite, missionnaire des Abénakis qui sont établis à Panaouské sur la rivière de Pentagouet à 4 lieues de la marée." Il ne parle pas de la chapelle que M. Casgrain prétend avoir été construite en cet endroit par l'abbé Thury.

Sans nier la fondation d'une mission de M. Thury au fort de Saint-Castin à partir de 1687, il est également cer-

(1) P. 243, note.

(2) P. 104.

tain que le P. Bigot fonda, en 1694, une mission de la Compagnie dite Pentagoët sur les rives du Pénobscot, et qu'après avoir séjourné quelque temps ou à Pentagoët ou au village de Panaouské, il se fixa définitivement, en 1698, à Naurakamig (1). Le P. de Rochemonteix n'a pas dit autre chose. Aussi, M. Casgrain se serait épargné une sortie intempestive contre lui, s'il avait voulu rendre un compte loyal de la note 1 (t. III, p. 437).

Reste ce que M. l'abbé appelle *l'accaparement* (gros mot!) de la mission de Pentagoët par les jésuites (p. 259). Avant de répondre, il est bon de reprendre les choses d'un peu plus haut.

On sait que le P. Druillettes, en 1646, évangélisa les Abénakis, à la demande de leurs chefs. De 1650 à 1652, il les visita, à la prière des Récollets, chargés des missions de l'Acadie. D'autres Jésuites leur portèrent aussi la bonne parole jusqu'en 1660. (T. II, p. 222.) La mission abénakise s'étendait alors depuis la rivière Saint-Jean jusqu'à celle des Sokokis et comprenait même les sauvages de la Nouvelle-Angleterre (2). De 1660 à 1675, pas de renseignements sérieux sur l'évangélisation des Abénakis par les Jésuites. A partir de 1675, des relations nouvelles et suivies s'établissent entre ces missionnaires et ces sauvages, soit à Sillery, soit à la Chaudière, mission abénakise fondée vers 1683 par le P. Bigot, et où les Abénakis de l'Acadie vinrent se faire instruire.

L'influence que les Jésuites prennent sur eux, au point de vue religieux, est connue. L'influence, au point du vue patriotique, n'est pas moins grande. Ne citons que quelques exemples. En 1684, les Pères les invitent à prendre

(1) L'arrivée (*Sulpiciens*, pp. 221 et 222) de M. Gaulin, en 1698, à Panaouské, et l'établissement, cette même année, du P. Bigot à Naürakamig, où M. Gaulin va passer un mois avec lui, sont une nouvelle preuve de ce que nous avons dit.

(2) Relation de 1660.—Maurault, p. 155.

part à l'expédition contre les Onnontagués; on sait avec quelle vaillance ces sauvages firent leur devoir (1).

En 1687, le P. Bigot va du côté de Boston les engager à la guerre contre les Anglais: " Le P. Bigot, écrit M. Denonville, le 27 octobre 1687, qui a soing de la mission de Sillery, est allé du costé de Boston avec ses sauvages pour engager leurs parents qui y sont encore, à nous venir joindre ce printemps pour la guerre. Les bons Pères ont fait bien de la dépense pour le soulagement de leurs sauvages (2).

Le 30 octobre 1688, M. de Denonville écrit encore au ministre: " Je suis adverty depuis peu, de bonne part, que le S[r] Andros fait de grands présens aux sauvages de l'Acadie qui sont vers Pentagouet pour se les concilier et les retenir sur les terres des Anglais: le P. Bigot est allé sur les lieulx de ma part (pourquoi le Gouverneur ne s'est-il pas adressé à M. Thury qui, d'après M. Casgrain, était alors à Pentagoët ?) pour les engager à faire de nouveaux villages sur les terres du roy. Cette affaire est de conséquence " (3).

Dans la même *Collection* (4), on lit encore : " M. de Denonville dit que la bonne intelligence qu'il a eue, *par le moyen de deux Jésuites*, avec les sauvages abénakis, qui habitent les bois aux environs de Boston, et qui sont disposés à se faire chrétiens, luy a donné lieu d'enlever 16 forts aux Anglais."

Enfin, le 4 mai 1690, M. de Denonville, après avoir dit que l'intérêt de l'Évangile et celui du gouvernement *engagent à tenir des missionnaires dans tous les villages sauvages, iroquois, abénakis et autres*, ajoute : " Je suis convaincu par

(1) *Histoire des Abénakis*, pp. 181-85.

(2) *Collection des Manuscrits*, t. I, p. 405.

(3) *Collection des Mss.*, t. I, p. 443.

(4) p. 474, année 1689.

expérience que les Jésuites sont les *seuls* (c'est une exagération, sans aucun doute) capables de gouverner l'esprit de toutes les nations sauvages" (1).

Tirons maintenant les conclusions. Voilà une peuplade sauvage, avec laquelle les Jésuites sont en relation depuis près d'un demi-siècle ! Cette peuplade abénakise s'étend de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la rivière Saint-Jean. Les Jésuites y ont fait beaucoup de chrétiens, ils ont de l'influence sur elle, ils en sont aimés. Les Abénakis sont braves, dévoués, attachés à la France. Et voici que les prêtres des Missions-Etrangères demandent à Mgr de Laval—il est à présumer que l'évêque n'a pas pris les devants—de leur donner la mission de Pentagoët et de confiner les Jésuites, au dire de M. Casgrain, dans la vallée du Kénébec. Mgr de Laval se rend à leurs désirs et il en prévient le P. d'Ablon, supérieur à Québec. L'abbé Casgrain raconte cela avec la plus grande simplicité, et il ne lui vient pas à l'idée qu'il y a là ce qu'il appelle ailleurs (2) quand il parle des Jésuites — *un accaparement* par les Missions-Etrangères de la plus grande et de la plus belle partie des missions abénakises. En supposant que plus tard, dans les premières années du 18e siècle, d'après ce que raconte l'abbé Tremblay (il est étonnant que les gouverneurs et les intendants n'aient rien écrit, à notre connaissance du moins, sur ce fait), les Jésuites aient fait des instances pour être remis en possession des missions qu'on leur avait prises, y a-t-il là de *l'accaparement?*... Quelle comparaison à établir entre cette *restitution* à la Compagnie, en 1704, des missions abénakises et *l'accaparement* (le mot est de l'abbé Casgrain) de la mission des Tamarois ? En outre, il convient de faire des réserves expresses sur les dires de l'abbé Tremblay, que Mgr de Saint-Vallier accusait de *ne pas garder les règles de la bonne foi, de l'honnêteté*

(1) *Ibid.*, t. II, p. 2.
(2) P. 259



et du respect (1). N'y aurait-il pas beaucoup à dire sur l'acte de Mgr de Laval, qui, entre sa démission et la consécration de Mgr de Saint-Vallier, sans en avoir causé préalablement avec les Pères, après s'être entendu seulement avec les prêtres des Missions-Étrangères, accorde à ces derniers la meilleure partie des missions abénakises, confiées jusque-là aux Jésuites, et se contente de prévenir le P. d'Ablon du fait accompli ?

* * *

Enfin, pour terminer, nous dirons qu'il y a dans cet ouvrage des documents précieux, inédits. Malheureusement l'abbé Casgrain gâte bien des choses par ses exagérations. Tous ses personnages sont parfaits, leurs œuvres, remarquables. Il aime à gonfler la voix, à forcer les expressions, à donner aux événements une importance qu'ils n'ont pas. Aussi le lecteur se prend-il souvent à douter ; n'a-t-il pas raison ?

(1) Lettre au cardinal de Noailles, écrite en 1705.

Jean Lefranc.



LES BARBARES DU XIXe SIECLE

(*Suite*)

V

Comment les Allemands se conduisirent a Orléans.

PRESQU'AU même moment où Châteaudun subissait les horreurs de l'incendie, du massacre et du pillage, la ville d'Orléans contre laquelle s'était autrefois brisé l'effort des Anglais, devenait la proie de l'ennemi.

Ce ne fut, on le sait, qu'à la suite d'efforts surhumains et grâce à leur énorme supériorité numérique, que les Allemands réussirent à écraser l'héroïque résistance de nos troupes.

La défense d'Orléans, le 11 octobre 1870, restera l'un des plus beaux faits d'armes de notre histoire, en même temps qu'elle rappellera la conduite féroce des Allemands à l'égard des habitants des campagnes environnant la ville, et un acte de félonie abominable dont nos ennemis se rendirent coupables vis-à-vis de nos troupes.

On peut, à ce sujet, consulter utilement l'excellent livre de M. Auguste Boucher, les *Récits de l'Invasion*, auquel nous empruntons les renseignements qui suivent.

Les villages situés aux alentours d'Orléans, raconte M. Boucher, furent impitoyablement livrés aux flammes sans nécessité stratégique, les habitants maltraités, fusillés.

Ainsi, à la Chapelle-Vieille, 28 maisons furent brûlées uniquement parce que les Allemands voulaient se venger de la résistance que nos troupes leur avaient opposée dans la défense de ce bourg. Pendant que l'incendie faisait son œuvre, on les voyait s'arrêter autour du feu pour former des rondes, et danser avec des cris sauvages.

Le village des Aydes subit le même épouvantable traitement.

Dans une maison de ce village, se trouvait une malheureuse femme qui venait d'accoucher. Les soldats l'arrachèrent de son lit avec son enfant, la jetèrent brutalement à la porte de son logis, et y mirent le feu malgré toutes ses supplications.

Ce fut près des Aubrays, que les Allemands se rendirent coupables de l'acte de félonie que nous avons signalé plus haut, et que voici :

Des Bavarois, au nombre d'environ 150, se voyant sur le point d'être cernés par nos troupes, firent mine de se rendre, et levèrent en l'air la crosse de leurs fusils. Les Français s'avançaient vers eux sans défiance, quand tout à coup ces misérables abaissant leurs armes, dirigèrent sur nos soldats, presqu'à bout portant, une terrible décharge grâce à laquelle ils parvinrent à se dégager.

Ce ne fut, du reste, qu'au prix de pertes colossales, que les Allemands parvinrent à pénétrer dans les faubourgs Saint-Jean et Bannier, qu'ils se mirent immédiatement à piller de fond en comble.

Ce pillage, perpétré dans des conditions de sauvagerie incroyables, se prolongea pendant trois longues heures, dit M. Boucher.

Ce ne fut donc que fort tard dans la soirée du 11 octobre, que les Allemands,—des Bavarois commandés par le général Von der Tann,—firent leur apparition dans Orléans même, s'introduisant violemment dans les maisons, s'emparant de tout ce qui leur tombait sous la main,

fusillant tous ceux qui voulaient s'opposer à leurs déprédations.

Aux vols sans nombre commis par la soldatesque sous l'œil bienveillant de ses chefs, succédèrent immédiatement les exactions officielles.

Dès le 12, la ville fut mise en demeure de payer, dans les 24 heures, la somme d'un million, et de fournir une énorme contribution en nature. Le séjour des Bavarois à Orléans ne fut d'ailleurs, dit M. Boucher, qu'une suite ininterrompue de vols, d'actes de vandalisme, de crapuleuses orgies.

Rapaces comme des vautours, ils s'emparaient dans les habitations où ils logeaient, non seulement du vin et des victuailles, mais encore de tous les objets qui excitaient leur convoitise ; ignoblement dégoûtants, ils se plaisaient à couvrir d'urine et d'immondices les escaliers des maisons ; aussi sauvages que les anciens Germains, ils égorgeaient leurs moutons vivants sur les canapés de soie ou de velours, les dépeçaient sur les guéridons en acajou, les faisaient cuire avec des débris de meubles en bois de rose. Enfin, ils ne craignaient pas de se livrer aux plus sales débauches dans les plus respectables demeures.

Une nuit, par exemple, dans l'hôtel du receveur général, des officiers s'emparèrent des robes de la femme de ce fonctionnaire pour s'en affubler ou en parer des filles publiques, et se livrèrent pendant de longues heures aux plus immondes débordements.

Il en fut ainsi pendant près d'un mois, jusqu'à la victoire de Coulmiers, qui détermina le général Von der Tann à évacuer Orléans le 9 novembre.

Hélas ! le départ des Allemands ne fut que momentané, car la défaite de Loigny leur ouvrit de nouveau les portes de la malheureuse ville qu'ils avaient déjà si cruellement maltraitée.

Le 4 décembre, un corps d'armée, non plus bavarois

mais prussien, faisait son entrée à Orléans, qui revit les mêmes pillages, les mêmes exactions, les mêmes orgies qu'un mois auparavant.

La situation de la ville fut même aggravée, le prince Frédéric-Charles et ses Poméraniens s'étant montrés plus durs, plus arrogants, plus implacables et plus rapaces, s'il est possible, que Von der Tann et ses immondes Bavarois.

" Du moins, avec les Bavarois, dit l'abbé Cochard dans son livre *les Prussiens à Orléans*, on pouvait encore s'entendre et s'expliquer ; mais avec les Prussiens, il était impossible de raisonner. S'appuyant sur le droit de la guerre comme sur une équation algébrique, ils se montrèrent durs et féroces, même lorsque, à défaut de leur bon sens, on faisait appel à leur cœur. Pour nous spolier, ils ont mis plus de forme froidement cruelle et gravement calculée, qui est une révélation toute nouvelle du caractère germain, un ordre méthodique, sec, dur, implacable, qui ne permettait ni prière ni résistance."

Cette fois les Prussiens, protestants fanatiques, traitèrent de la plus indigne façon l'éminent évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, que les Bavarois, presque tous catholiques, avaient toujours respecté.

Ils envahirent son palais, raconte l'abbé Cochard, se montrèrent à son égard brutaux et insolents, crochetèrent ses meubles, volèrent une forte somme d'argent et deux montres à ses grands vicaires.

Si la rapacité des Allemands, dit encore l'auteur des *Prussiens à Orléans*, conduisit l'antique cité de Jeanne d'Arc à la ruine, leur voracité faillit en même temps y provoquer une terrible famine.

Effectivement, à l'heure même où le ravitaillement ne s'opérait plus qu'avec les plus grandes difficultés, l'ennemi ne cessait de gaspiller à plaisir les vivres, les denrées, le combustible qui excédaient ses besoins.

A un certain moment, la disette se fit si vivement sentir parmi les habitants, que la municipalité se hasarda à adresser à ce sujet quelques timides observations au prince Frédéric-Charles. Sa réponse peint bien le caractère de ce soudard sans entrailles que le sort des êtres les plus innocents laissait insensible : " Je m'en moque, s'écria-t-il, en interrompant brutalement les doléances du maire ; peu m'importent vos souffrances pourvu que mon armée et moi ayons ce qu'il nous faut."

Naturellement, le prince et ses officiers continuèrent leurs orgies, les soldats leurs gaspillages, tandis que les habitants de la ville étaient réduits à la portion congrue, qu'une mortalité effroyable s'abattait sur la population enfantine, et que les malades manquaient du nécessaire.

Quand celui qu'on appelait le *Prince Rouge* et ses bandes évacuèrent enfin Orléans, il était grand temps qu'elles partissent : quelques jours encore et la population aurait succombé en masse au froid et à la faim.

Les Prussiens ne manquent décidément pas d'audace quand ils nous affirment qu'ils ont fait la guerre "en gentilshommes", et avec autant d'humanité que les circonstances le permettaient.

Partout en France, ils se sont conduits comme des pirates, comme des monstres au cœur de pierre.

VI

Le pillage de Saint-Calais ; la terreur au Mans.

Tandis que les Allemands réoccupaient Orléans et faisaient subir à cette malheureuse ville le plus cruel traitement, le général Chanzy battait en retraite sur le Mans où il réorganisait ses forces, en prévision de la bataille qu'il livra effectivement, le 11 janvier, aux abords de cette ville.

L'ennemi n'ayant pas osé attaquer Chanzy avant d'avoir reçu des renforts, mit à profit cette sorte de suspension d'armes pour commettre, le 15 novembre, contre la ville de Saint-Calais, presqu'en vue des avant-postes français, un attentat qui prouve tout à la fois son profond mépris du droit des gens, et la bassesse de ses sentiments.

En effet, peu de temps auparavant, les habitants de Saint-Calais avaient prodigué les soins les plus dévoués à de nombreux blessés prussiens et bavarois, en la personne desquels ils n'avaient vu que des malheureux frappés par l'adversité et dont l'humanité commandait d'adoucir les souffrances.

Ces généreux Français furent récompensés de leur dévouement charitable par le sac de leur ville qui, on le sait, était ouverte et sans défense.

Ce pillage eut lieu avec la circonstance aggravante qu'il fut non seulement autorisé, mais encore organisé et réglementé par l'officier supérieur qui commandait l'expédition.

Pendant trois heures, tous les attentats contre la propriété des habitants furent permis, toutes les violences contre leurs personnes furent tolérées.

Ainsi, une malheureuse cabaretière, qui hésitait à livrer à des brutes déjà en état d'ivresse les clefs de sa cave, fut férocement frappée à coups de pieds dans le ventre. Cette pauvre femme qui était dans un état de grossesse avancé, mourut le lendemain d'une péritonite.

Après avoir porté de toute part la dévastation dans la ville, les bandits qui l'avaient saccagée eurent encore l'audace de réclamer à la municipalité 17,000 francs payables sur l'heure, et qu'il fallut leur donner pour éviter de plus grands malheurs. Comme, en apportant l'argent, le maire et ses conseillers cherchaient à obtenir de l'officier commandant le détachement des conditions moins dures, en lui rappelant le dévouement des habitants de Saint-Ca-

lais pour les blessés allemands, cet ignoble individu leur répondit en les traitant de lâches et de vaincus. En même temps, il prit sur la rançon qu'on lui apportait, une poignée d'or qu'il leur jeta au visage, en leur disant de se payer de leurs dépenses et de leurs soins.

Cet odieux abus de la force fut, sitôt après le départ du détachement prussien, signalé au général Chanzy par une délégation des notables de Saint-Calais ayant à leur tête le juge de paix.

Indigné d'une telle bassesse de la part d'un ennemi sans scrupules et sans cœur, le commandant de la 2e armée de la Loire adressa sur l'heure au général en chef de l'armée allemande, alors installé à Vendôme, une vigoureuse protestation qui fut portée par un de mes parents, M. de Vésian, ingénieur en chef des ponts et chaussées, colonel d'état-major à titre auxiliaire.

En voici les principaux passages :

“ J'apprends que des violences inqualifiables ont été exercées par des troupes sous vos ordres sur la population inoffensive de Saint-Calais, malgré ses bons traitements pour vos malades et vos blessés.

“ Vos officiers ont exigé de l'argent et autorisé le pillage.

“ C'est un abus de la force qui pèsera sur vos consciences, et que le patriotisme de nos populations saura supporter. Mais, ce que je ne puis admettre, c'est que vous ajoutiez à cela l'injure, alors que vous savez qu'elle est gratuite...

“ Nous lutterons à outrance, sans trêve ni merci, parce qu'il s'agit de combattre *non plus des ennemis loyaux mais des hordes de dévastateurs* qui ne veulent que la ruine et la honte d'une nation qui prétend conserver son honneur, son indépendance et son rang.

“ A la générosité avec laquelle nous traitons vos prisonniers, vous répondez par l'insolence, l'incendie et le

pillage. *Je proteste avec indignation, au nom de l'humanité et du droit des gens que vous foulez aux pieds.*"

Le général prussien se contenta de répondre à M. de Vésian " qu'un Allemand ne sachant pas écrire une lettre d'un tel genre, ne saurait y faire une réponse par écrit."

Le fait est que ce général eût trouvé difficilement une excuse à un acte qui couvrait de honte, moins encore ses soldats que ses officiers. Il préféra ne rien dire et se contenta d'être grossier, ce qui était un procédé commode, peu surprenant d'ailleurs de la part d'un Prussien.

Le 12 janvier, moins de trois semaines après le pillage de Saint-Calais, ce fut au tour de la ville du Mans d'être livrée aux horreurs de l'invasion.

On sait que pour protéger la retraite de nos troupes sur la rive droite de la Sarthe, de nombreux francs-tireurs retranchés dans les maisons de la ville, retardèrent pendant plusieurs heures son envahissement.

Aussi les Allemands qui comptaient entrer au Mans sans résistance, furent-ils exaspérés. Ils se vengèrent de leur déconvenue en massacrant impitoyablement tous les francs-tireurs dont ils purent s'emparer, ainsi que les civils soupçonnés d'avoir pris part à la défense, en commettant tous les actes de pillage imaginables, et en incendiant un certain nombre de maisons.

Ils pénétraient comme des fous furieux dans les habitations où ils soupçonnaient que des soldats français s'étaient cachés, et en un instant mettaient tout à sac.

Telle était la rage de perquisition dont ils étaient animés, qu'ils ne respectèrent même pas les asiles où l'on soignait les blessés. " Après avoir tiré sur l'ambulance du palais de justice, dit M. Mallet dans son livre *les Prussiens au Mans*, ils en enfoncèrent les portes et firent feu jusque dans l'une des salles. Une sœur reçut une balle dans sa coiffe."

En même temps, les magasins furent pillés, les coffres-forts crochetés, les caves dévalisées. Nombre de femmes, dans les bas quartiers de la ville, eurent à subir les plus immondes outrages. On cite, entre autres faits, l'épouvantable aventure d'une toute jeune fille dont le père était un ancien adjudant de gendarmerie, et qui, sous les yeux de sa mère folle de douleur et de honte, devint la proie de toute une bande de forcenés.

" Chassés de leurs maisons, dit M. Claretie dans son *Histoire de la Révolution de* 1870, nombre de gens durent coucher à la belle étoile, tandis que l'ennemi se livrait aux plus ignobles orgies dans les logements qu'ils avaient envahis.

" Le lendemain, l'aspect de la ville était effroyable, raconte M. Mallet dans son livre *les Prussiens au Mans*; la rue Dumas, notamment, était affreuse à voir. Dans les maisons, les matelas étaient étendus à terre et couverts d'ordures, les édredons éventrés. Dans un baquet plein d'eau-de-vie, des soldats se lavaient les pieds. Les 30 gredins qui se trouvaient là, étaient tellement ivres, qu'ils avaient laissé, sans l'entamer, une bouteille de madère volée par eux quelque part.

" Chez l'épicier d'en face dont la femme venait d'accoucher, les soldats forcèrent cette pauvre femme à se lever pour prendre dans son lit un matelas et un lit de plume.

" Je suis descendu dans la rue Basse. Six maisons, depuis le n° 126 jusqu'au n° 112, ont été incendiées par des soldats armés de baquets de pétrole."

Le compte rendu des travaux du Comité de secours de la Sarthe, publié par M. Léon Boulanger, son président, nous fournit encore le récit d'un attentat inouï commis par les Prussiens contre le droit des gens, avec cette circonstance particulière qu'il eut lieu le lendemain de l'occupation de la ville, alors que nos ennemis n'avaient même pas pour excuse l'ardeur de la lutte.

" Le 12 janvier à trois heures, dit ce compte rendu, un officier prussien, accompagné d'une centaine d'hommes, pénétra dans l'ambulance du boulevard Négrier, et, sous prétexte que le directeur, M. l'abbé Deshays, aurait pu cacher des francs-tireurs, le déclara prisonnier de guerre et le laissa à la merci des soldats qui, sans respect pour sa robe et son brassard, le frappèrent cruellement du revers de la main, à coups de poing et à coups de sabre

" Les Sœurs, grossièrement insultées, montrèrent un courage admirable. Un séminariste infirme, attaché à l'ambulance, M. l'abbé Robin, reçut un coup de plat de sabre sur la tête ; *un blessé, Gendry Julien, mobile de la Mayenne, fut transpercé dans son lit d'un coup de baïonnette*

"Après cet exploit, l'officier fit occuper toutes les fenêtres par ses soldats, et ainsi gardés et tranquilles, les autres purent à leur aise procéder au pillage. Une somme de 118 frs fut volée dans la poche d'Auvray Eugène, mobile du Calvados. Les sacs des malades et des blessés furent vidés, la pharmacie presque entièrement dévalisée. En un mot, tout ce qui tomba sous la main des envahisseurs, même les bas et le linge des sœurs, fut emporté.

" A la même heure des faits semblables se passaient à l'ambulance de l'école normale, où toutes les malles des élèves furent défoncées, et le directeur M. Poirrier traité avec la dernière violence."

C'est complet, comme on le voit, et tout commentaire affaiblirait la portée de ce récit. Jamais on ne vit plus lâches attentats contre des blessés, des malades, des prêtres, des sœurs de charité.

Déjà pillée et saccagée, la malheureuse ville du Mans fut encore frappée d'une taxe de quatre millions, réduite ensuite à deux millions par suite de l'impossibilité manifeste où se trouvaient les habitants de payer une rançon aussi exorbitante.

Elle dut, en outre, loger et nourrir les troupes d'occu-

pation pendant de longues semaines. Ainsi, pillage, exactions sans nombre, occupation prolongée, elle eut à souffrir, cette malheureuse cité, tout le cortège de la victoire farouche. Le 13 janvier, le prince Fréderic-Charles fit son entrée triomphale dans la ville du Mans, sur laquelle il fit aussitôt peser la plus exécrable tyrannie.

Très gourmand, il ne cessa d'exiger pour sa table et celle de ses officiers, des réquisitions fantastiques, menaçant d'imposer une nouvelle contribution de guerre quand il trouvait un plat manqué ou le vin de qualité insuffisante. En outre, pendant tout le temps de leur séjour au Mans, les Allemands s'y livrèrent, comme partout ailleurs du reste, aux plus crapuleuses orgies, et donnèrent le spectacle de la plus dégoûtante ivrognerie.

Ainsi, dit M. Mallet dans son livre *les Prussiens au Mans*, de nombreux officiers supérieurs, notamment le général Voights-Rhety, étaient logés à l'hôtel de France. Or, la plupart d'entre eux s'enivraient presque tous les soirs d'une façon effroyable. Un général du nom de Schwerine, entre autres, était souvent dans un tel état que ses soldats étaient obligés de l'aider à monter se coucher.

Les camarades que ces répugnants personnages invitaient à dîner, ne pouvaient habituellement regagner leur logement en ville, tant ils étaient gorgés de vins et de liqueurs. Aussi M. Leguay, propriétaire de l'hôtel, était-il obligé de tenir toujours des chambres de réserve pour y placer ces singuliers invités.

Comment les soldats allemands ne se seraient-ils pas conduits comme des brutes immondes, capables de toutes les turpitudes, quand ils avaient sous les yeux de pareils exemples !

Camille Derouet.

(*A suivre.*)

UN BAL COSTUME

TRIBULATIONS D'UNE MILLIONNAIRE AMÉRICAINE.

RIEN n'est plus curieux que de constater la faillite de l'idée démocratique chez nos voisins des États-Unis. Victorieuse de la tyrannie politique, avec Washington refusant la couronne royale et faisant insérer dans la constitution de l'union un article défendant d'octroyer aucun titre de noblesse aux citoyens de la république, ne permettant même pas à ses fonctionnaires d'en accepter des puissances étrangères, elle succombe insensiblement, absorbée par la tyrannie de la richesse, de la mode et du snobisme d'une classe privilégiée.

Jamais, peut-être, les prétentions aristocratiques de la société américaine ne se donnèrent plus libre carrière qu'à propos du bal costumé donné à l'hôtel Waldorf, le 10 février 1897, par M. et Mme Bradley-Martin.

Pour se faire admettre dans le guêpier social, où sa richesse lui donnait rang, Mrs Bradley-Martin avait dû, pendant des années, déployer toutes les séductions de sa beauté et de son esprit. Il lui avait fallu se mettre à la hauteur, voyager en Europe, marier sa fille dans la noblesse anglaise, faire de fréquents séjours à Paris, apprendre le français, et, avec un très drôle de petit accent, parler sans cesse de " Murree Antinette," du culte de laquelle elle s'est fait la grande prêtresse en Amérique apparaître à l'Opéra ceinte d'une couronne copiée sur celle de l'infortunée reine, enfin donner des dîners élaborés par une troupe de cuisiniers français.

Elle a cru le moment venu de donner, cette année, une fête comme l'œil américain n'en a jamais vu. Toutes les guêpes se sont jetées sur elle. Où cette parvenue prend-elle le droit d'entretenir les reines ? N'est-ce pas la fille du tonnelier Isaac Sherman, qui fit tant et tant de futailles qu'à la fin il dut construire une dernière cuve pour y loger ses 10 millions de dollars ? N'avons-nous pas fait jadis des gorges chaudes sur l'accoutrement ridicule de son père dans ses vêtements de clergyman ornés d'inscriptions, un costume à sensation, s'il paraissait à son bal ?

Celles qui réveillaient ces souvenirs faisaient preuve, pour la plupart, de mémoire un peu courte et de peu de respect pour les chausses de leurs ancêtres. Elles mirent toute la mauvaise volonté possible à accepter l'invitation de Mrs Bradley-Martin, se firent tirer l'oreille, se retranchèrent derrière tous les prétextes, les toux tenaces, les deuils devenus tout à coup douloureux ; il y en eut qui promirent, avec le ferme dessein de ne pas tenir ; d'autres qui cédèrent, allèrent à cette fête comme chats qu'on fouette.

Dès que les invitations furent lancées, ce bal costumé fut sévèrement qualifié par les moralistes, condamné par les politiques, mis à mal par les économistes. Le Rév. William S. Rainsford, recteur de l'église épiscopale de Saint-Georges, attacha le grelot.

Dans une allusion à peine dissimulée, il s'efforça de démontrer qu'en ce moment les fêtes mondaines aussi coûteuses étaient politiquement, socialement et moralement déraisonnables.

Ces considérations prirent plus d'ampleur dans le langage du Rév. Henry Potter, l'évêque de l'église épiscopale de New-York, homme de réelle valeur, fort éloquent et respecté de tous les cultes.

" La grande richesse, dit-il, est une grande puissance.

Sans parler de l'influence qu'elle exerce sur celui qui la possède, elle est encore une arme très dangereuse contre les déshérités de la fortune. Le pouvoir de corruption de l'argent est une force qui doit effrayer tout homme ayant le sentiment de la responsabilité. Cela est vrai, soit que l'on considère l'homme comme une créature à acheter ou que l'on regarde la société comme corruptible en bloc. Car ce n'est pas seulement par l'achat d'une conscience pour quelque vilain dessein qu'on peut devenir corrupteur par l'argent. Une forme plus subtile et plus générale de corruption est celle que prennent les vices et les extravagances du riche pour pervertir ceux qui sont au-dessous de lui. Le riche qui s'adonne à une prodigalité excessive devrait considérer ce côté de la question dans le plus profond de sa conscience. L'usage immodéré de l'argent empoisonne l'atmosphère, et l'aimable sophisme que le luxe et la prodigalité, jetant de l'argent dans la circulation, sont une bienfaisante rosée pour la masse, a tout l'air, étant donnée notre civilisation moderne, avec ses problèmes sociaux si complexes et si graves, d'une monstrueuse impertinence."

On allait jusqu'à citer La Fontaine. Pour démasquer les gens qui présentent leurs prodigalités d'égoïstes comme des bienfaits de citoyens, le fabuliste les faisait ainsi parler d'eux-mêmes :

La république a bien affaire
De gens qui ne dépensent rien !
Je ne sais d'homme nécessaire
Que celui dont le luxe épand beaucoup de bien;
Nous en usons, Dieu sait ! Notre plaisir occupe
L'artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe
Et celle qui la porte (1)...

Herbert Spencer devait aussi venir à la rescousse. Partout on citait son opinion : "Les hommes dits bien élevés mettent sans cesse en avant le vieil argument que

(1) L. VIII, fable XVIII.

la justification de l'extravagance dans la dépense est qu'elle fait marcher le commerce. C'est un sophisme qui a bien peu perdu de sa vogue que quiconque procure du travail est un bienfaiteur, sans qu'il ait à se préoccuper de la moralité ou de l'utilité de l'emploi de l'argent mis en circulation, ni à considérer ce qui serait advenu si le capital payé au travail avait pris un autre chemin et rémunéré un autre travail."

Enfin, voulant mettre les gens en demeure de prouver que, sous couleur de bienfaisance et de prospérité des affaires, ils ne cherchaient pas à satisfaire leurs propres appétits par l'orgueilleux étalage de leurs richesses, le bureau du travail de la grande association *Cooper Union* de New-York leur fit savoir ceci :

" L'an dernier, nous avons procuré du travail à 1000 individus, moyennant le versement de 1 dollar 30 cents par tête. Par conséquent, nous pourrions placer au moins 150,000 hommes en ayant à notre disposition les 250,000 dollars qui seront dépensés pour ce bal. Le pourcentage du bénéfice qui, de cette fête, tombera dans l'escarcelle du miséreux sera certainement très insignifiant. L'argent dépensé en fleurs, costumes, bijoux, etc., sera réparti entre des classes privilégiées d'employés ou d'ouvriers."

Tous ces beaux principes tombèrent, comme de raison, dans l'oreille de gens qui ne voulaient entendre que des ritournelles. Le bal eut lieu, malgré les empêcheurs de danser en rond, malgré l'abstention des uns et la participation visiblement contrainte des autres.

Dès le début de la fête, Mrs Bradley-Martin ne fut pas, qu'on nous passe l'expression, à la noce. Les quadrilles d'honneur, qu'elle avait eu tant de peine à former, faillirent, au dernier moment, être désorganisés, Mrs Ogden Mills (haute banque), la *Social leader* de la coterie la plus exclusive de New-York, mais esclave de la promesse qui lui avait été arrachée, arriva si tard que le quadrille

Directoire, dont elle avait daigné accepter la direction, fut sur le point d'être dansé sans elle. Elle s'acquitta de sa tâche avec toute la grâce qu'on met à remplir une corvée, et aussitôt après demanda sa voiture. Un accroc terrible arriva au menuet Louis XVI, que devait conduire Mrs John Jacob Astor (née Ava Willing) ; descendante d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, elle devait inévitablement tomber malade quelques heures avant le bal. Il fallut la remplacer au pied levé par une petite jeune fille fort riche, mais sans ancêtres. Sur ces entrefaites entrait Henri IV, son mari ; resté au *Press Club* jusqu'après dix heures, il prenait part au quadrille arrangé en son honneur et rentrait au club fumer son cigare sans le moindrement s'inquiéter de ce qui avait pu affecter le sang royal de sa femme, ni des suites du bal. M. Elisha Dyer, qui a conduit le cotillon, fut lui-même malaisé à conduire, se montrant rétif jusqu'au dernier moment, et dut, enfin décidé, emprunter un costume quelconque. Sa femme, notée parmi les plus exclusives, — il paraît qu'elle est aussi de sang-bleu, — s'abstint de paraître au bal. Les Vanderbilt et les Belmont n'y furent représentés que par leurs *outsiders*, des irréguliers ou des bannis de leur famille, par le jeune Cornelius Vanderbilt, brouilllé avec ses parents à cause de son récent mariage, et par Oliver H. P. Belmont et sa femme, épouse divorcée de William K. Vanderbilt.

La société de New-York est formée de *sets*, ou de clans, ou de tribus, qui reconnaissent chacun leur reine. Ces *sets*, au nombre d'une cinquantaine, ont mis en commun leurs rivalités et leurs jalousies, dans un but d'exclusion des *sets* qui tendent toujours à se former sur leurs frontières pour les forcer. Le *set* Bradley-Martin est l'une de ces armées d'invasion contre lesquelles tous les *sets* de la confédération se sont ligués, sauf, plutôt de guerre lasse qu'après une victoire éclatante, à se laisser arracher une admission chèrement payée.

Parmi les reines des *sets* abstentionnistes du bal Bra-

dley-Martin, on cite Mrs John Jacob Astor, déjà nommée; Mrs Loriliard Spencer (ancêtres français, immense fortune dans les tabacs) ; Mrs Charles F. Havemeyer (origine allemande, opulente royauté du sucre) ; Mrs van Rensselaer Cruger (illustre famille coloniale, issue de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, immenses propriétés foncières); Mrs William O. Whitney, seconde femme de l'ancien secrétaire ministre de la marine ; Mrs Oliver Iselin (millions dans la nouveauté et la banque) ; Mrs James P. Kernochan (de la famille Lorillard), etc... La plupart de ces reines et de leurs sujets s'étaient rendus à la réception de Mrs Scherrnerhorn donnée, ce soir-là même, par le moins imprévu des hasards.

Parmi les brillants seigneurs des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, les seuls admis au bal Bradley-Martin, on vit, violent contraste, circuler dans leur sévère costume, des puritains, des quakers aux vêtements de coupe monacale, des Hollandais accoutrés des grossiers habillements qu'ils portaient lorsqu'ils fondèrent New-Amsterdam, qui devint New-York, des héros de l'Indépendance aux sombres uniformes, de solennels Washingtons. En évoquant ces revenants de l'âge colonial, ces émigrants du *Mayflower*, ces victimes de l'intolérance et du despotisme, ces pères de la patrie, le parti de l'opposition, surchauffé par les *sets*, se livrait à une protestation historique contre l'ancien monde frivole et persécuteur, si inopportunément ressuscité, suivant lui, en une nuit de folle dissipation.

Après le bal, on ne manqua pas de signaler comme un scandale le choix des costumes Maintenon et Pompadour. Par l'horreur qu'inspire le rôle qu'on lui attribue dans la révocation de l'Édit de Nantes, Mme de Maintenon est souvent confondue, aux États-Unis, avec d'impures favorites royales. Enfin, on s'amusa très à propos des Marie-Antoinettes. Le nombre de femmes américaines qui se flattent d'avoir une ressemblance frappante

avec la reine est incalculable, et ce bal a été l'occasion, pour une centaine d'entre elles, de tenter de faire admettre leur prétention. Si Mrs Bradley-Martin peut avoir un grief contre la nature, c'est, en la faisant belle, de ne pas l'avoir dotée de la beauté de Marie-Antoinette. Malgré son culte pour elle, le profil n'y étant pas, elle a dû se résigner à revêtir les atours d'une autre victime, Marie Stuart.

Ainsi, tout a conspiré contre Mrs Bradley-Martin : les coteries aristocratiques, les politiques, les économistes, le clergé. Toutes les manœuvres ont été employées contre son bal : résistances sourdes, refus presque polis, promesses éludées, prétextes de la dernière heure et même hostilités ouvertes. Elle a dû subir l'abstention des "social leaders" mitigée, il est vrai, par leurs condescendances à lui envoyer au moins la jeunesse, des danseurs et des danseuses qui se sont beaucoup amusés en l'absence des grands airs des mamans. On a fait de sa fête costumée une sorte de bal blanc, d'autant plus blanc qu'il n'y parut ni politicien, ni hommes d'affaires, ni juges. Cette opposition, ces résultats, elle les avait prévus, elle n'avait pas couru au-devant à l'aveuglette. Femme d'une intelligence très déliée, connaissant à fond les faibles de la société de New-York, elle résolut de mettre à l'épreuve son esprit d'exclusivisme, de le tuer ou de le faire éclater au grand jour. Elle lui a tendu à la fois la perche et le piège. C'est le piège qui a fonctionné. L'appât qui lui a coûté très cher était le plus beau qu'on eût jamais vu à New-York ; fête costumée sans pareille avec concert, dont le programme, élaboré par elle, dénote par les emprunts qu'elle a faits à toutes les grandes écoles musicales, l'éclectisme le plus éclairé.

L'événement de ce bal est donc la constatation officielle de l'existence d'une aristocratie américaine, aussi fermée, aussi agressive que n'importe quelle aristocratie d'Europe.

E.-F. Johanet.

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

III

UN COUP DE NORD-EST



'EST pour le district de Québec un véritable fléau que le vent du nord-est. C'est lui qui, pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. C'est lui qui, au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt, par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champêtre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, cause de tant de naufrages et de désolations, à ces ouragans répétés et prolongés qui à cette sai-

son rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui, dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètre tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes légères, aux formes fantastiques, rasent en bondissant la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant-garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardent pas à paraître. Alors vous chercheriez en vain un rayon de soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes, qui se succèdent avec une émulation, une opiniâtreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un bateau à vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses ; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée quelque chose de bleuâtre qui ressemble au firmament ; vous vous dites que les brumes s'épuisent, que vous allez bientôt en voir la fin : vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un réservoir inépuisable.

Une journée maussade, quelquefois deux, s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritables torrents, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage, uniforme, continu, persévérant. Pendant tout ce temps la pluie tombe

comme dans les plus grandes averses, la fureur du vent se maintient à l'égal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant cela cesse ; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus malsaine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête : ce n'est plus le vent de nord-est seul ; tous les enfants d'École sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le *coup du revers.* Cela termine et complète la *neuvaine de mauvais temps*....................

....

Huit jours après celui où nous avons vu partir les deux jeunes Guérin, les habitants de la *côté du sud* avaient éprouvé tout ce que nous venons de décrire. Ils en étaient rendus à cette dernière bourrasque, qui, si elle n'est pas charmante par elle-même, a toujours cela d'aimable : *d'être la dernière.*

C'était le soir. Madame Guérin et la jeune Louise étaient assises près d'une table, dans la grande salle qui formait avec deux petits cabinets et la cuisine ou *salle des gens,* la seule partie habitée de la maison. Le reste comprenait deux salons bien meublés, et quatre autres petits cabinets ou *chambres à coucher.* Ces appartements situés à la suite des autres et sur le même niveau étaient fermés à la clef, et ne s'ouvraient que dans les grandes occasions.

Dans la *salle des gens* un feu bien nourri remplissait l'âtre et illuminait de clartés inégales et intermittentes, cette chambre, la plus grande de la maison. Autour du foyer étaient rassemblés tous les serviteurs de la ferme et quelques-uns de leurs amis. On faisait rôtir des *blés d'Inde* (épis de maïs), et vieillards, jeunes garçons et jeunes filles, avec une gaieté qui semblait narguer la tempête, se livraient à cette occupation favorite des soirées d'automne. La porte qui faisait communiquer les deux appartements

était ouverte, et de sa place madame Guérin pouvait surveiller tout ce qui se passait dans la petite réunion où se trouvaient plusieurs *cavaliers* et plusieurs *blondes*. Louise faisait une lecture à sa mère. Le livre dans lequel elle lisait était du petit nombre de ceux qui avaient échappé à l'*autodafé*, fait par l'avis du curé de la paroisse, de presque toute la bibliothèque de M. Guérin.

C'était l'*Histoires générale des voyages*. Tandis que la jeune fille lisait d'une voix douce et émue, la bonne maman enchaînait avec une merveilleuse rapidité les mailles d'un *tricotage* qu'elle destinait à l'un de ses fils.

—Mon Dieu ! dit-elle, que ce pauvre Pierre est heureux de ne pas être sur une île déserte comme ce jeune matelot anglais, lui qui use tant de paires de bas et de hardes de toute espèce !

—Quant à cela, dit Louise, il n'y aurait pas eu assez de feuilles de palmier pour lui, ni assez de peaux de bêtes. Savez-vous que Charles est un vrai bijou auprès de lui.

—C'est vrai, mais ce pauvre enfant, il ne faut pas lui en vouloir. Il se donne tant de peine. J'ai dans l'idée que ce sera lui qui relèvera la famille ;...mais continue ta lecture.

—Je ne sais pas, maman, cette lecture commence à me déplaire et à me faire peur. Entendez-vous le vent ? S'il allait se passer pour tout de bon des choses comme celles que nous lisons ! Que ça doit être effrayant un naufrage !

—Lis toujours, ma chère. Avant de nous coucher, nous dirons un *Memorare* pour ceux qui sont dans le danger, et un *De profundis* pour les défunts.

Et la docile jeune fille reprit sa lecture.

Les bruits que l'on entendait du dehors n'avaient en effet rien de bien rassurant. A travers les éclats de la tourmente on distinguait, comme une basse continue, le lugubre vent du nord-est. Le choc des vagues qui res-

semblait à un .unèbre et lointain, le froissement du feuillage et le ...quement des branches du gros orme près de la maison, les sifflements du vent dans la cheminée, aigus et stridents comme les miaulements de plusieurs chats en colère ; tout cela faisait une bien triste diversion aux rires bruyants que l'on entendait dans l'autre salle. Louise, impressionnable comme on l'est toujours à son âge, ressentait une vague terreur que ne partageait pas sa mère.

D'une grande expérience, d'un esprit élevé, d'une volonté opiniâtre, cette digne femme croyait dans ce moment toucher à la fin d'une lutte qui avait duré plusieurs années. Cette pensée était seule au fond de son âme : la lecture qu'elle se faisait faire, la gaieté qu'elle voyait tout près d'elle, la tempête qu'elle entendait mugir, n'effleuraient que la surface de son esprit.

M. Guérin était mort jeune et presque soudainement, laissant une succession encombrée, des affaires difficiles, qu'il aurait pu mener lui-même à bien, mais qu'il était impossible à tout autre de terminer. Il avait contracté quelques dettes assez considérables, pour étendre son commerce et construire la belle maison qu'il habita seulement quelques années, abandonnant la demeure paternelle à ses frères, l'un marié et à la tête d'une nombreuse famille, et l'autre célibataire ; c'était *l'oncle Charlot*, dont parlaient nos deux jeunes gens au commencement de notre récit. Sans une circonstance bien étrange, madame Guérin aurait pu, sinon continuer le négoce de son mari, du moins liquider avec le temps les dettes qu'il lui avait léguées et conserver une position très indépendante La seule personne qui eût une forte réclamation contre la succession de M. Guérin, était le brave Déchêne, riche cultivateur, homme honnête et généreux, qui ne pouvait inspirer aucune inquiétude. Les autres dettes avaient été contractées envers différentes maisons de commerce de Québec;

la créance la plus forte parmi celles-là, ne s'élevait pas à plus de cent louis. Tous les créanciers semblaient être dans les dispositions les plus favorables ; plusieurs avaient même offert une remise de la moitié, accordant, pour le reste, les termes les plus faciles. Madame Guérin se croyait donc parfaitement sûre, lorsqu'un jour il se présenta chez elle un petit épicier jersais, à qui elle croyait devoir tout au plus quarante ou cinquante louis. Comme ce monsieur lui parlait avec beaucoup d'assurance, et assez peu de politesse, elle lui offrit de régler immédiatement ses comptes. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsque le petit homme tira de son portefeuille des créances au montant de sept cents louis, dont il était devenu l'acquéreur, et dont il montrait les titres en bonne forme !

M. Wagnaër (c'était lui), voyant qu'il ne recevait que peu de chose de sa petite obligation, l'une des plus récentes, avait eu recours à cet expédient, peu risqué d'ailleurs, vu les biens considérables de la succession Guérin. Il avait même réalisé par cette transaction ce qu'il appelait un honnête profit. Plusieurs personnes qui n'auraient pas voulu exercer elles-mêmes des poursuites contre une famille respectable tombée tout à coup dans le malheur, s'étaient contentées d'une moindre somme que celle qui leur était due , car la générosité et la délicatesse de bien des gens sont ainsi faites, qu'elles s'escomptent d'après un certain tarif, et que l'on est tout fier de soi-même lorsqu'on s'est déchargé sur quelque homme bas et mercenaire, d'une besogne qui nous paraît odieuse.

Le premier moment de stupeur passé, madame Guérin s'était vue forcée de compter avec les exigences du nouveau venu. Au bout de quelques jours, M. Wagnaër se trouva possesseur de tout le fonds de magasin, de la belle maison, et de ses magnifiques dépendances ; pour obtenir ce résultat, l'épicier avait ajouté. à la quittance de toutes les obligations dont il était porteur, quatre cents louis

payés comptant. Cette somme fut employée à payer les autres dettes, une seule exceptée, comme on l'a vu, et à remettre sur un bon pied la ferme que les frères de M. Guérin avaient un peu négligée.

Ce ne fut pas pour la pauvre veuve une médiocre humiliation que de retourner habiter la maison qu'elle et son mari avaient quittée, quelques années auparavant, pour une demeure plus élégante, plus agréable, disons-le aussi, plus prétentieuse, et dont la construction avait excité dans l'endroit beaucoup de petites jalousies. Ce qui rendait ce déménagement plus pénible encore, c'était l'inévitable expulsion des parents de son mari. L'oncle Charlot demeura seul à la tête de la ferme. Sa présence était non seulement utile, mais même indispensable.

Malgré tous les inconvénients qui semblaient contrarier sa résolution, malgré les sentiments pénibles qui devaient empoisonner son séjour prolongé dans une paroisse où elle s'était vue riche, puissante, honorée, madame Guérin refusa avec persistance l'offre très mesquine d'abord, puis rapidement portée à une somme raisonnable, que M. Wagnaër lui proposa pour ce qui lui restait de propriétés. Elle préféra vivre avec la plus stricte économie, s'imposer les plus dures privations ; elle préféra même retrancher à sa jeune famille toutes les jouissances auxquelles elle était habituée que de déshériter ses enfants du patrimoine de leurs aïeux. D'autres motifs plus puissants que ce poétique attachement pour deux terres et une maison, avaient rendu d'ailleurs sa détermination inébranlable : c'est que, en femme habile et prévoyante, elle avait parfaitement compris toute l'importance de la petite *rivière aux Écrevisses;* c'est qu'elle savait bien que la valeur de ses propriétés ne pouvait qu'augmenter avec le temps; c'est que, enfin, elle nourrissait une antipathie bien légitime contre celui qui avait fondu à l'improviste sur elle et ses enfants, pour les dépouiller.

Aussi, lorsque à l'expiration des deux années de deuil de madame Guérin, l'effronté spéculateur, guidé par sa cupidité, et par une passion brutale que la beauté de la veuve justifiait, voulut parler de mariage, il fut éconduit avec la plus vive indignation et le mépris le plus écrasant.

Ajoutons, à la louange de madame Guérin, que le culte presque fanatique qu'elle portait à la mémoire de son mari, et sa fierté naturelle étaient entrés pour beaucoup dans son refus. Depuis ce temps, une lutte opiniâtre s'était engagée entre le voisin et la voisine. Celle-ci avait eu jusque-là l'avantage ; mais elle ne voyait pas sans une joie mêlée d'angoisses le moment où ses deux fils, qu'elle avait fait instruire au moyen d'efforts et de sacrifices inouïs, allaient la remplacer dans le combat.

Mille pensées se présentaient alors en foule à son esprit : c'étaient son passé et son avenir qui défilaient dans son imagination. Du souvenir des jours de bonheur qu'elle avait vécus durant son mariage, elle cherchait à construire de nouveaux plans de félicité, uniquement appuyés sur celle de ses enfants. Livrée tout entière à sa préoccupation, elle avait laissé tomber le modeste tissu auquel elle travaillait ; elle s'était penchée vers sa fille, elle semblait dévorer des yeux le seul des objets de son amour qu'elle eût auprès d'elle. Elle était belle ainsi ; âgée seulement de quarante ans, malgré les soucis et les chagrins qui avaient sillonné son âme, il y avait dans ses traits tant d'énergie et d'intelligence, dans ses grands yeux noirs tant de charmes, dans son teint brun tant de vie et de chaleur, dans sa taille élancée et imposante tant de dignité, dans toute sa personne tant de grâce, qu'on ne lui aurait pas donné plus d'une trentaine d'années. On sait que, à cet âge, beaucoup de personnes sont plus séduisantes que dans la première jeunesse.

Quoique cette bonne mère de famille fût loin de consacrer beaucoup de temps à la toilette, et qu'elle évitât

même de se montrer, dans la paroisse, mise d'une manière trop recherchée, il y avait chez elle une sorte de respect d'elle-même, comme un noble et pieux souvenir de l'élégance que M. Guérin avait lui-même voulue et encouragée, qui faisait qu'elle ne négligeait jamais son extérieur. Ce soir-là, par exemple, où elle n'attendait certainement aucune visite, elle n'en portait pas moins une robe noire très simple, mais d'une forme gracieuse, et une coiffure élégante, quoique modeste. Debout, dans ce moment, derrière la chaise de sa fille, sur laquelle elle s'appuyait, on



aurait dit qu'elle voulait faire contraster son genre de beauté, régulier, sévère et un peu sombre, avec la blonde et suave figure de l'aimable petite Louise. Tout à coup les deux femmes tressaillirent... " Qu'est-ce que cela ?" s'écrièrent-elles ensemble.

Elles venaient d'entendre le bruit d'une voiture qui, dans sa course précipitée, se heurtait à toutes sortes d'obstacles, les hennissements d'un cheval joyeux d'arriver, et

les cris impuissants d'une voix juvénile, qui gourmandait la pauvre bête, et cherchait à la conduire dans une autre direction.

—C'est Charles !....C'est lui, j'en suis certain....ouvrez vitement...Qu'est-ce qui peut le ramener si promptement, et par un temps pareil ?....

Comme elle disait cela, la pauvre mère, qui tremblait de tous ses membres, s'élançait vers la porte, suivie de tout ce qu'il y avait d'hommes et de femmes dans la maison.

Dès qu'il vit ouvrir la porte de la maison, Charles, car c'était bien lui, abandonna le projet qu'il avait de passer outre, et se laissa tranquillement conduire au bas du perron, ce qui fut l'affaire d'un instant. Avant que le jeune homme eût mis le pied à terre, il était déjà accablé de questions.

—Où est Pierre ? Pourquoi es-tu revenu aussi vite ? Qu'y a-t-il de nouveau à la ville ?....

A tout cela, Charles répondit par une autre question :

—Pensez-vous, maman, que je pourrais voir le curé à présent ?...J'ai quelque chose...une lettre à lui donner, et je voulais me rendre chez lui tout droit; mais le cheval s'est arrêté ici malgré tout ce que j'ai pu faire.

—Dis-tu cela pour tout de bon ? Tu sais bien que monsieur le curé est couché il y a longtemps. Je suis sûre qu'il est près de dix heures...Si je n'avais pas permis aux *engagés* d'avoir ce soir quelques-uns de leurs amis, tu n'aurais pas trouvé une seule personne debout dans la maison.

—Cela ne fait rien ; il faut absolument que je voie monsieur le curé ce soir, il faut que j'aille chez lui tout de suite....

Ces instances de son fils furent comme un trait de lumière pour madame Guérin. Elle remarqua que la figure de Charles était dans un aussi grand désordre que ses vêtements ; que si ses hardes ruisselaient l'eau et étaient

toutes souillées de boue, son visage était pâle, ses lèvres contractées, ses yeux hagards, et que toute sa personne, en un mot, trahissait le plus grand embarras, la plus vive agitation.

—Alors, vous me trompez, dit-elle d'un air sévère ; puis adoucissant sa voix :

—Mon Dieu ! Charles, tu viens nous apprendre quelque malheur ; et tu voulais nous faire prévenir par le curé. Voyons, cette lettre est pour moi, n'est-ce pas ?

Le jeune homme ne répondait rien.

—Monsieur, je vous ordonne de me remettre cette.... lettre. Je suis votre mère, je crois, et vous avez coutume de m'obéir.

....

Pendant ce temps l'oncle Charlot s'était emparé du cheval et de la voiture, et les avait conduits à l'écurie. L'écolier, tout tremblant, était entré dans la maison presque sans s'en apercevoir; on avait refermé la porte sur lui. Il se trouvait debout près d'une table, en face de sa mère et de sa sœur. Il vit alors sur le visage de ces deux femmes tant d'anxiété et de souffrance, qu'il fit son sacrifice, tira silencieusement la lettre d'une des poches de son capot, et la donna à Louise, des mains de laquelle madame Guérin l'arracha si brusquement que la pauvre enfant resta toute confuse.

—Ah ! c'est l'écriture de Pierre ; c'est tout ce qu'il me faut....Mais à peine eut-elle fait sauter le cachet et lu les premières lignes, qu'elle pâlit et se laissa tomber sur une chaise. Charles gardait l'attitude d'un criminel qui attend sa sentence. Louise, Louise ! s'écria tout à coup la pauvre mère, Louise....Charles....je vais mourir. Il est parti ! de l'eau, vite, vite, de l'eau....je vais mourir ....Mon Dieu !....

Et elle s'évanouit.

Louise et toutes les autres personnes couraient de tous

côtés et ne trouvaient pas d'eau, quoiqu'il y en eût un grand pot sur la table tout près d'elles.

Charles, aidé d'une servante, porta sa mère sur un lit, et avec quelques soins, elle revint par dégrés.

—Est-ce bien vrai ? Comment as-tu donc fait ?....

—Maman, je sais que vous allez beaucoup me gronder ; mais c'est qu'il m'avait ensuite promis qu'il ne partirait pas.....

—Malheureux ! tu savais tout ! ....

Ces mots restèrent comme une malédiction sur les lèvres entr'ouvertes de madame Guérin ; plus pâle que jamais, elle perdit de nouveau connaissance. Puis bientôt son visage se colora, ses yeux s'animèrent, elle s'assit sur le lit, les poings fermés convulsivement et les dents serrées. Le délire s'emparait d'elle.

—Caïn, cria-t-elle d'une voix sourde et brève, Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?

—Maman, maman....ayez donc pitié de ce pauvre Charles. Voyez, il est à moitié mort, il est à genoux, il sanglotte. Nous allons tous mourir !

La mère n'entendait pas.

—Ramez donc, dit-elle, vous ne ramez pas, vous autres ....le vaisseau fuit si vite !

Les deux enfants prirent chacun une de ses mains dans leurs mains, leurs yeux se rencontrèrent, un doute terrible s'échangea dans leurs regards. Un nouveau malheur pire que le premier venait-il les écraser ? L'aliénation mentale, cette hideuse fosse dans laquelle la douleur fait si souvent trébucher la raison humaine, venait-elle de s'ouvrir et de se refermer sur une nouvelle victime ? N'osant se dire ce qu'ils pensaient, ils appuyèrent la tête de la malade sur son oreiller, et restèrent longtemps à l'observer, immobiles. Elle ne parlait plus, elle semblait dormir ; le sang se portait rapidement et comme visiblement au cerveau ; les yeux étaient fixes, les pieds et les mains froids, la peau du visage sèche et brûlante.

Plus d'un quart d'heure s'écoula ainsi. L'oncle Charlot entra dans le petit *cabinet* où s'était passée une partie de cette scène, et il obtint des deux enfants, non sans peine, la permission de rester seul auprès de madame Guérin.

—Allez lire la lettre de Pierre, leur dit-il, cela vous fera pleurer comme moi, et ça vous fera du bien ; j'ai envoyé chercher le docteur, et j'aurai bien soin de votre maman.

Voici ce que contenait la lettre, dont Charles fit la lecture à sa sœur et à tous les domestiques rassemblés :

" *Ma chère Maman*,

" Tu vas bien pleurer quand tu liras cette lettre. Mais j'espère au moins que vous ne me maudirez pas. Si tu savais combien cela me coûte de faire ce que je vais faire ! J'ai bien versé des larmes avant de m'y décider ; et il me semble, malgré que ce soit déjà fait, que je n'y suis pas encore décidé. Il me semble que j'agis contre ma volonté, comme si une main bien méchante me poussait à tout hasard. Quand tu auras reçu cette lettre, tu n'auras plus qu'un de tes fils auprès de toi ; l'autre t'aura abandonnée, toi, digne et bonne mère qui te sacrifies pour nous ; il t'aura abandonnée comme un lâche ! Croyez-vous cela, ma mère, le croyez-vous que je fuis comme un déserteur pour ne pas porter ma part du fardeau de la famille ? Oh ! j'en suis certain, quand je vous aurai conté tout ce que j'ai souffert, tout ce qui me décide, vous ne croirez pas cela. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas ?....Et puis, vous êtes si bonne ! Vous me gronderiez bien, moi présent, vous me parleriez bien sévèrement ; mais, absent, vous ne trouverez que des larmes et des prières pour votre fils aîné. Il n'y a que cette pensée qui me tourmente : vous allez croire peut-être que la perspective d'être obligé par la suite de vous faire vivre, vous et toute la famille, m'aura effrayé, m'aura poussé à courir seul après la fortune. Ah ! si vous saviez

avec quelle joie je ferais n'importe quel ouvrage, je me livrerais à n'importe quelle profession pour vous aider, vous et ma bonne petite Louise. Ce n'est que lorsque j'ai vu que je n'étais bon à rien ici, que je ne pouvais que vous être à charge, que j'ai pris tout à fait mon parti. Il y avait longtemps que ce projet combattait en moi, combattait contre mon amour pour vous, contre mon amour pour ma sœur, contre l'amour que j'éprouve pour la belle campagne de mon enfance, ce qui est encore, je crois, de l'amour pour vous et pour ma sœur; car jamais une ligne, une couleur de ces beaux paysages ne se présentera à mon esprit sans que je songe à vous.

" Je vous assure que, hier et aujourd'hui, j'ai eu bien de la peine à me cacher de ce pauvre frère. Il s'opposait tant à mon départ, il me faisait tant de remontrances, qu'à la fin j'ai dû le tromper. C'est un des plus grands chagrins que j'emporte avec moi, et j'en ai, sois-en sûr, mon bon Charles, j'en ai plus que de la honte. Mais il me menaçait de tout vous dire, moi qui ne lui avais tout dit qu'avec la promesse du plus grand secret. Cela m'a bien coûté; je lui ai fait croire, depuis que nous sommes partis d'avec vous, que j'allais prendre la place qu'il voudrait et faire ce qu'il voudrait ; je me suis prêté à tout ce qu'il a voulu pendant les quatre premiers jours que nous avons été à Québec; mais je vois bien que toutes mes démarches sont inutiles : je pars demain.

" Le vaisseau à bord duquel je me suis engagé (non pas absolument comme matelot, mais je pense bien que ça ne vaudra pas beaucoup mieux), lève l'ancre à six heures du matin. Je vais donner cette lettre à un garçon d'auberge à la basse ville. Il m'a promis, pour une piastre (une des *trois piastres* que j'avais emportées), de faire tout son possible pour trouver mon frère et la lui remettre. Il ne doit pas la lui donner avant demain au soir. Je ne vois pas qu'il y ait aucune possibilité de me rejoindre,

car on pourrait bien le tenter. D'ailleurs, comme cette lettre vous est adressée, Charles vous la portera tout droit, j'en suis sûr. Il ira bien vite ; mais je suis certain qu'il n'en lira pas une ligne avant de vous l'avoir remise.

" Le vent de nord-est qu'il a fait tous ces jours-ci souffle bien moins fort ce soir. Il fera justement une bonne petite brise demain pour louvoyer, à ce que dit le capitaine. Je suis bien aise qu'il fasse mauvais. Je souffrirais trop en passant devant la maison paternelle, s'il faisait un beau soleil, et si je voyais toute la côte avec sa belle toilette d'automne. J'espère bien que les brumes cacheront toute la campagne.

" Charles m'a conduit d'abord chez M. Wilby, et, quelque préjugé que j'aie contre lui, je dois vous dire qu'il a fait son possible pour me procurer une situation. Il n'y en avait pas de vacante dans son bureau ; mais il a pressé et sollicité presque tous les marchands en gros de sa connaissance, et cela inutilement. Les uns n'avaient pas de place à donner, les autres attendent des neveux, et des cousins, et des petits cousins, et des cousins de leurs amis ou de leurs correspondants en Angleterre ou en Écosse ; enfin je n'ai pu trouver de place nulle part. Quand j'ai vu cela, j'ai été sur le point d'écouter Charles, qui voulait bon gré mal gré me faire passer un brevet chez M. Dumont, ce vieil avocat ami de notre père, à qui vous nous aviez recommandés ; mais je me suis convaincu de plus en plus que ce n'était pas mon état. Mon état à moi, ce n'est pas de sécher sur des livres, de végéter au milieu d'un tas de paperasses ; c'est une vie active, créatrice, une vie qui ne fasse pas vivre qu'un seul homme, une vie qui fasse vivre beaucoup de monde par l'industrie et les talents d'un seul. C'est à peu près l'inverse de la vie *officielle*, où l'industrie et les travaux de beaucoup de gens font vivre un seul homme à ne rien faire. Je voudrais du commerce et de l'industrie ; non pas du commerce et de l'indus-

trie, par exemple, à la façon de notre voisin, M. Wagnaër. Dévorer comme un vampire toutes les ressources d'une population ; déboiser des forêts avec rage et sans aucune espèce de prévoyance de l'avenir ; donner à des bras que l'on enlève à l'agriculture, en échange des plus durs travaux, de mauvaises passions et de mauvaises habitudes ; ne pas voler ouvertement, mais voler par réticence, et en détail, en surfaisant à des gens qui dépendent uniquement de vous, ce qu'ils pourraient avoir à meilleure composition partout ailleurs ; reprendre sous toutes les formes imaginables aux ouvriers que l'on emploie le salaire qu'on leur donne ; engager les *habitants* à s'endetter envers vous, les y forcer même de plus en plus une fois qu'on les tient dans ses filets, jusqu'à ce qu'on puisse les exproprier forcément et acheter leurs terres à vil prix : voilà ce que certaines gens appellent du commerce et de l'industrie ; moi j'appelle cela autrement. Je voudrais, je vous l'avoue, faire toute autre chose. Je voudrais être dans ma localité le chef du progrès. Je voudrais établir quelque manufacture nouvelle, arracher pour de pauvres gens un peu de l'argent que l'on exporte tous les ans en échange des produits démoralisateurs de l'étranger. Mais lorsque j'ai voulu parler de quelque chose de semblable aux personnes âgées et influentes que j'ai rencontrées, elles ont levé les épaules, elles ont ri de moi, elles ont rendu justice à la bonté de mes intentions, mais elles m'ont paru ajouter en elles-mêmes : c'est bien dommage que ce jeune homme-là n'ait pas un peu de sens commun. Je vois que c'est l'idée dominante. Il faut faire ce que les autres ont toujours fait, et il n'y a pas que les *habitants* qui tiennent à la routine. Les gens riches et instruits sont tout aussi routiniers. Je n'aurais trouvé qu'à grand' peine quelqu'un qui m'aurait prêté un peu d'argent pour mes projets. Et puis il m'aurait fallu une place pour quelque temps

dans une maison de commerce, pour me mettre au fait du négoce ; il m'aurait fallu aussi passer quelque temps à visiter les manufactures dans les États-Unis. Je n'ai pas l'argent qu'il faudrait pour aller faire cette espèce d'apprentissage ; je n'ai pas pu trouver de situation. Ainsi, que voulez-vous que je fasse ? Je vous le répète, je ne veux être ni prêtre, je n'en aurais pas le courage, et c'est assez de Charles, qui se dévoue à cet état ; ni médecin, cela m'irrite les nerfs rien que d'y penser ; ni avocat, ce n'est plus un honneur ; ni notaire, c'est par trop bête. Aucune de ces professions ne convient à mon caractère et à mes goûts.

" Une autre chose, c'est le dédain profond que paraissent éprouver tous les jeunes gens pour tout ce qui n'appartient pas à l'une des quatre inévitables professions. J'avais l'idée de m'engager dans un des chantiers où l'on construit les vaisseaux à Saint-Roch ; j'en ai parlé à un de mes compagnons de classe, dont le père est lui-même un pauvre journalier qui travaille dans ces chantiers ; eh ! bien, il m'a presque fait rougir de mon projet. Il me semble pourtant que ce serait une belle carrière. Il y a de ces constructeurs de vaisseaux qui sont plus riches que tous les hommes de profession que je connais ; et la société anglaise, qui est pourtant assez grimacière de sa nature, ne leur fait pas trop la grimace. Mais quand j'ai vu mon ami, qui ne sort pas de la cuisse de Jupiter, croire déroger s'il faisait autre chose qu'étudier le droit, je me suis demandé ce que diraient à plus forte raison ceux qui ont des parents comme les miens...

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre.*)

VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

(*Suite*)

III

AU retour, ovations et, mieux que la gloire, le bonheur. La manière dont le grand explorateur annonça le sien à sa sœur préférée est trop caractéristique pour qu'on la passe sous silence.

" Dans la nuit du 12 août 1889, à deux heures du matin, une pluie de sable éveilla la confidente de Nansen et son mari. Celui-ci, un ami d'enfance, demanda d'une voix furieuse : " Qui est là ?" Une ombre grise répondit : " Je veux entrer." De la fenêtre tomba une averse de malédictions ; l'ombre répéta : " Je veux entrer !" Et la porte lui fut ouverte. Un instant après, Fridtjof Nansen faisait irruption dans la chambre de sa sœur et, planté sur ses longues jambes écartées, les mains dans les poches, il lui jetait un regard terrible.

Elle s'assit sur son lit et s'écria :

— Bonté du ciel ! Fridtjof, qu'y a-t-il ?

— Je suis fiancé, mon enfant !

— Ah ! vraiment ! Et à qui ?

— A Eva, naturellement !

Et il ajouta :

— J'ai faim !

Et il célébra ses fiançailles par un souper au champagne que lui servit son beau-frère, sur le lit de sa sœur !

C'est le cas ou jamais de parler de volcan sous la glace !

La fameuse étoile du docteur Nansen semble lui avoir fait rencontrer une âme-sœur dont la nature énergique, indépendante, et cependant dévouée et assez intelligente pour le comprendre et assez forte moralement pour accepter les sacrifices inséparables de sa destinée exceptionnelle. L'esprit incisif de Mme Eva, sous lequel se dissimule une âme passionnée, paraît assez redoutable à ceux qui l'approchent. Personne ne sait, comme elle, mettre un reporter en désarroi. Hautaine et froide, elle s'impose à l'attention par sa valeur personnelle, sans chercher à la conquérir par la grâce féminine ; elle inquiéterait plutôt par la finesse malicieuse de son regard et de son sourire, mais il est impossible de ne pas sentir en sa présence qu'on est en face d'une nature, comme on dit au théâtre.

Son illustre époux ne l'avait pas trompée (il est toujours loyal, dit-elle). Cela ne l'empêcha pas de souffrir terriblement quand il partit, car elle lui est parfaitement dévouée, comme à sa petite Liv. Peut-être y eut-il lutte entre ces deux amours; peut-être la femme désira-t-elle accompagner l'époux et se sacrifia-t-elle à la mère. Elle avait déjà fait ses preuves d'endurance, entrepris des excursions qui auraient tué plus d'une femme, subi le froid et la faim, dévoré l'espace sur des patins norvégiens, et cependant elle avait été tendrement élevée, choyée dans un intérieur auquel ne manquait aucun confort. Elle resta peut-être parce que Nansen le voulut, peut-être parce qu'elle se sentit nécessaire à Liv. Quand *il* se fut éloigné, elle s'enferma pendant des semaines comme une veuve. Elle ne se plaignit pas, elle ne blâma rien ; foncièrement artiste, elle s'était effacée dans une ombre discrète et n'aurait jamais permis à son art de se mettre en concurrence avec la gloire de son mari ; mais il n'était pas possible à sa fière et ardente nature de s'annihiler inutilement.

Elle se ressaisit ; de son isolement naquit un besoin

d'activité, d'indépendance ; elle sentit que si elle s'absorbait dans l'angoisse et l'inaction, sa raison succomberait peut-être ; elle se reconnut le droit de céder désormais à sa vocation, de se créer une vie à elle, de sortir de la foule et de pouvoir dire au grand homme, le jour où leurs deux êtres s'uniraient de nouveau : " Et moi aussi je suis quelqu'un !"

En novembre 1895, Stockholm entendit pour la première fois sa voix magnifique et l'acclama avec enthousiasme.

Mais il nous faut revenir en arrière. Le mariage avait eu lieu peu après le retour du Groënland ; en guise de voyage de noces, Nansen emmena sa jeune femme au congrès géographique de Newcastle en Angleterre, puis à Paris pendant quelques jours. Rentré à Stockholm, il y fut comblé d'honneurs, de décorations, de médailles ; les sociétés savantes d'Europe se le disputèrent ; l'Institut de France le nomma membre correspondant. Stockholm était trop civilisé pour lui ; il se fit construire une demeure près de la baie où, dans son enfance, il avait souvent guetté le canard sauvage. En attendant, il s'installa dans un pavillon où il écrivit son livre sur le Groënland et où Mme Eva " se guérit de l'habitude d'avoir froid ". La nouvelle maison terminée fut baptisée Godtaab (Bonne espérance) par Biornstierne Biornson. Le nom a été prophétique. Les livres de Nansen, des tournées de conférences en Angleterre, en Allemagne et en Danemark et enfin les préparatifs pour réaliser le grand rêve de sa vie, remplirent les années qui s'écoulèrent entre les deux expéditions.

Quand il préparait la première, il avait souvent recours à l'expérience d'un vieil explorateur du Groënland, le docteur Rink ; ce fut même de lui qu'il apprit la langue des Esquimaux. Le dernier soir, Mme Rink, qui l'admirait fort, ainsi que ses compagnons, le reconduisit jusqu'à la porte et lui dit : " Il faudra que vous alliez au pôle Nord

un de ces jours." Il répondit avec force, comme un homme décidé depuis longtemps: " J'y compte bien ! "

Et depuis, rien, ni femme, ni enfant, ni foyer construit avec amour, ni succès, ni honneurs n'avaient pu le détourner de son idée. Ces succès n'étaient, au contraire, qu'un stimulant nouveau, et si communicative était sa foi, que les plus incrédules, les plus effrayés de son audace, disaient après l'avoir entendu : " Si la chose est humainement possible, si le courage, la constance, la force et l'intelligence peuvent vaincre les puissances hostiles de la nature arctique, Fridtjof Nansen est l'homme prédestiné qui les vaincra ! "

IV

Dès 1884, l'idée avait surgi dans l'esprit de Nansen en lisant un article où le professeur norvégien Mohn racontait que différents objets, ayant appartenu au navire *la Jeannette*, avaient été trouvés sur la côte sud-ouest du Groënland. *La Jeannette*, navire américain commandé par le capitaine de Long, avait péri dans les mers arctiques, après avoir hiverné deux ans au milieu des glaces; ces objets avaient dû flotter sur une banquise à travers la mer Polaire. " Il me vint immédiatement à la pensée, dit M. Nansen, que là était la route cherchée ; celles qu'on avait suivies jusqu'alors ne m'avaient jamais semblé être les bonnes. Si un banc de glace avait pu traverser cette mer, pourquoi serait-ce impossible à un navigateur ? " En examinant la question sous tous ses aspects, Nansen se convainquit absolument qu'un courant existait sur un point quelconque, entre le pôle et la terre François-Joseph, se dirigeant de la mer Arctique sibérienne vers la côte orientale du Groënland. Le bois flottant apporté sur la côte provenait des terres sibériennes : la flore recueillie sur les bancs de glace du détroit de Bering, était identique à celle que d'autres bancs à la dérive apportaient au

Groënland. “ Sur cette même banquise et par la même route, disait Nansen, il doit être non moins possible de transporter une expédition.” Et il ajoutait : “ Jusqu'ici, au lieu de suivre ce courant, on avait marché contre lui.”

Pour la première fois, l'explorateur exposa ses idées et ses plans devant la Société géographique de Christiania, en février 1890. Ce qu'il voulait exactement, il le dit en ces termes : “ Ce n'est pas pour chercher le point mathématique exact qui forme l'extrémité nord de l'axe de la terre, que nous partirons, car atteindre ce point est intrinsèquement de peu d'importance. Notre but est d'étudier la vaste région inconnue qui entoure le pôle.”

Le projet de Nansen, accueilli avec assez de faveur dans sa patrie, fut violemment attaqué à l'étranger. En 1892, il donna une conférence à la Société géographique de Londres; la plupart des explorateurs arctiques étaient présents. Avec une bonne foi qui, aujourd'hui, doit lui être facile et même agréable, l'explorateur norvégien a reproduit les objections de Mac Clintock, de Nares, de Richards, de Hooker, Markham, Young et consorts; tous ceux qui ne qualifiaient pas le plan d'impraticable le déclaraient téméraire jusqu'à la folie. L'Américain Greely fut le plus dur de tous. Plus tard, lorsque l'événement eut prouvé la justesse des prévisions de Nansen et la force de résistance du navire construit d'après ses plans, Greely imagina d'attaquer son honneur à mots à peine couverts, au sujet de l'expédition en traîneau vers le nord, qui sépara le chef de ses compagnons emprisonnés dans les glaces. Avec un hautain dédain, l'accusation a été rapportée. Le journal de l'explorateur retrace le combat qui se livra dans sa conscience à ce moment, et prouve qu'en remettant le commandement du *Fram* au capitaine Sverdrup, il obéit à la voix de sa conscience et remplit un devoir indiscutable en risquant sa vie.

Pendant toutes ces discussions, Nansen, possédé de son

idée fixe, ne se laissait pas ébranler un instant. Le parlement de son pays lui votait une subvention de 385,000 francs ; des souscriptions privées, montant à 250,000 francs environ, complétaient la somme nécessaire.

Le navire, construit d'après les plans de l'explorateur, devait répondre à toutes ses espérances et résister aux plus sauvages assauts de la banquise. Rien dans les préparatifs n'échappait à la prévoyance du chef ; il recommençait, sur une échelle incomparablement plus grande, la tâche accomplie pour l'expédition en Groënland, et l'on a peine à concevoir ce que pouvait nécessiter de détails un approvisionnement en tous genres devant suffire à tous les besoins, pendant cinq années, de l'équipage, du navire, des embarcations, des études scientifiques, etc., etc., et, plus tard, des chiens : vivres, vêtements, instruments, bibliothèque, pharmacie, éclairage, combustible, ce dernier avec autant de dépôts que possible sur la route dans sa partie accessible. Un ami russe se chargea de procurer une quarantaine de ces précieux chiens de Sibérie si utiles pour les excursions en traîneau ; on devait les trouver tout prêts à Khabarova dans le détroit de Yugor. Un autre partisan de l'expédition se chargea d'organiser des dépôts dans les îles de la Nouvelle-Sibérie, pour le cas où quelque accident forcerait l'expédition à revenir par cette voie.

Marie Dronsart.

(*A suivre.*)



CHRONIQUE DU MOIS

SI juste que soit, en général, le reproche d'ingratitude que Musset adressait à son pays, et que je reproduisais dans ma chronique du mois dernier, il n'est pas vrai dans tous les cas. Daudet a été un des rares heureux auxquels la mort ne fait que donner un regain de gloire, et les notes que j'avais préparées pour lui n'ont pas encore trop vieilli, puisque le regret de celui qui les a inspirées n'est pas encore disparu.

Alphonse Daudet était né à Nîmes, en 1840. Toute sa jeunesse se passa dans son pays natal, et le reste de la vie de l'écrivain se ressent de ce contact de dix-sept ans avec les pays du soleil. George Rodenbach, le poète des béguinages, du silence, des brouillards légers, a écrit ce vers qui explique sa manière et la direction de son talent :

" Le gris des ciels du nord dans mon âme est resté......"

Daudet, né et élevé sous des cieux différents, avait subi l'impression contraire. Quarante ans de Paris n'avaient pas enlevé de son âme l'azur, le rose et le soleil de ce beau ciel de Provence que Verdi n'a pas dédaigné de célébrer. Peu d'années avant sa mort, il répondait à Adolphe Brisson, qui le félicitait des beautés de son castel de Champrosay : " Oui, c'est ravissant, mais enfin ça manque un peu de cigales! ...."

Aussi, avec quelle vérité et quel amour il a décrit ce Midi où il était né ! Qui peut marcher sur les routes crayeuses d'Avignon, se promener à travers les rues de Nîmes, prendre une consommation dans un des cafés de la grand'-place de Tarascon sans songer aux pages délicieuses du grand écrivain qui a immortalisé tous ces endroits ?

Sa plume, si fidèle à reproduire les choses du Midi, n'est pas moins habile à en décrire les hommes. Tartarin, Roumestan, Costecalde, Bravida, sont des types aussi vrais qu'inoubliables, et c'est avec raison que Coppée a dit de lui : " Il a eu cette grande joie et cette suprême récompense d'entendre dire, de son vivant, un " Delobelle," un " Tartarin," comme Molière a entendu dire une " Célimène," un " Tartuffe."

Quant à ses héroïnes, nul ne leur a rendu un plus bel hommage que M. Gustave Toudouze, quand, sous ce titre, *les Mères*, il a publié une plaquette où il fait figurer tous les types de mères décrits par le grand romancier.

Mais même en face d'une mort que l'Église a bénie, je dois à la justice de dire que l'œuvre de Daudet, si ingénieuse et si intéressante, n'en est pas moins, à tout prendre, pernicieuse et marquée au coin du scepticisme et de l'irréligion. Ce n'est donc pas sans besoin qu'on a publié, pour plusieurs des ouvrages du maître, des éditions expurgées, qui seules peuvent être mises sans danger dans toutes les mains.

On a pu croire que j'avais commencé une biographie de Daudet. Je dois renoncer à cette tâche. Les auteurs heureux, comme les peuples heureux, n'ont guère d'histoire. Et quel auteur fut plus heureux que Daudet ? Aimé d'une épouse dont le talent était digne du sien, et dont la présence rassérénait ses jours de maladie, aimé de ce frère aîné qui avait guidé ses premiers pas dans la grande capitale, et qui contemplait avec une joie toujours grandissante la place unique que son cher cadet s'y était faite, aimé de ses enfants, de ce fils qui s'est déjà taillé une gloire non loin de celle de son père, il aura la satisfaction d'avoir vécu, comme ses chères cigales du Midi, en chantant et sans faire de mal à personne. Il était bon, dit-on de toutes parts. Son appartement de la rue de Bellechasse, et plus tard celui de la rue de l'Université, était le seul endroit où Rochefort et Clémenceau pouvaient se regarder

avec calme, et, le jour de ses funérailles, on put voir, spectacle rare à coup sûr, ces deux hommes si différents par le talent et par les idées qui s'appellent Édouard Drumont et Émile Zola, séparés seulement par ce cercueil sur lequel le curé de Sainte-Clotilde récitait des prières.

Peut-on dire après cela, en présence de cette bonté qui réunissait les ennemis les plus invétérés, et de cette estime universelle qui en était la récompense, qu'Alphonse Daudet, malgré les souffrances des dernières années de sa vie, n'ait pas été un homme heureux ? Sa mort même est arrivée alors qu'il était en plein triomphe. Le jeudi, 16 décembre, Réjane reprenait *Sapho* au Vaudeville, en donnant à la création du maître tout l'appui et le prestige de son talent, pendant que ce même nom de *Sapho* apparaissait sur les affiches de la place du Châtelet, Massenet avait prêté le concours de son talent à cette nouvelle forme de l'œuvre de Daudet, et Calvé avait été trop heureuse de pouvoir interpréter l'œuvre de ces deux maîtres.

C'est pendant que durait ce double triomphe que le maître, au milieu du dîner, s'affaissa soudain. On appelle les médecins, on cherche à le ramener, mais en vain. L'abbé Gardet, curé de Sainte-Clotilde, n'eut que le temps de lui administrer les derniers sacrements.

C'est au Père Lachaise qu'il a été enterré, loin de ce Midi qu'il a tant aimé et si bien chanté, mais près de ce Paris qui a consacré son talent. Il est mort dans tout l'éclat de sa gloire, laissant une œuvre considérable et destinée à lui survivre. Sa belle tête a pris des airs de Christ penché, et ses mains amaigries trouvent un chapelet et un crucifix, clef de pardon éternel !

***

L'encyclique au Souverain Pontife sur les écoles du Manitoba, attendue avec tant d'impatience par tous les catholiques du Canada, nous est enfin arrivée.

Léon XIII, qui pendant toute sa carrière si longue et si

bien remplie, a toujours témoigné un intérêt particulier aux questions d'éducation, traite cette question avec sa sagacité, son admirable sens philosophique et sa hauteur de vue ordinaires. Les enseignements qu'il donne aux catholiques dans cette encyclique sont précieux, non seulement pour les catholiques du Canada, mais pour les catholiques du monde entier, et sont dignes d'attirer l'attention de tous ceux, catholiques ou non, qui s'intéressent aux questions d'éducation. C'est un document qui mérite d'être médité, surtout par ceux qui ont voix au conseil de la nation, et peuvent, par leur position, faciliter la mise en pratique des principes posés par le Souverain Pontife.

***

La province de Québec a cru un instant devenir le théâtre d'une guerre civile, et cela, tout simplement sous un bouquet de roses... des jardins de Spencerwood, que le ministre des travaux publics du Canada persistait à refuser à M. François Langelier. Ce dernier menaçait de lever l'étendard de la révolte, et les pacifiques du parti, tout en sachant par expérience que M. Tarte n'a pas froid aux yeux, craignait ces discordes intestines, que rendaient plus dangereuses le talent et le prestige de M. Langelier.

Sir Wilfrid Laurier, cependant, a réussi à trancher le nœud gordien, en sacrifiant,—provisoirement, disent d'aucuns,—sir Adolphe Chapleau, qui occupait le poste de lieutenant-gouverneur de la province. Il est allé chercher, pour occuper ce poste pendant les cinq années à suivre, un homme qui n'avait jamais songé à briguer cet honneur et se souciait fort peu de l'accepter,—l'honorable juge Jetté, qui possède à un haut degré, personne ne saurait le nier, toutes les qualités qu'on exige du titulaire d'un poste aussi élevé. M. Langelier est satisfait d'être appelé à recueillir la succession de l'honorable juge Jetté à Montréal.

Ce double changement de résidence est peut-être destiné à changer considérablement l'enseignement du droit dans cette province. On sait, en effet, que le magistrat

d'hier et celui de demain avaient un point de ressemblance : celui d'être tous deux doyens et professeurs de droit civil dans une des facultés de droit de l'Université Laval. Ces deux institutions sont tout à coup privées des services de professeurs que leur talent, leurs études, leur longue expérience au professorat, qui leur avait presque permis de s'identifier avec la chaise qu'ils occupaient, rendront certainement difficiles à remplacer. Nous sommes sûr que les successeurs de ces professeurs seront judicieusement choisis ; mais il est toujours difficile de continuer, au pied levé, les leçons qu'un maître avait préparées si consciencieusement pendant de longues années.

Le départ de l'honorable L.-A. Jetté fait perdre à Montréal un magistrat et un professeur de la plus haute distinction. Très français d'esprit et de manières, il était la personnification la plus parfaite du jurisconsulte de grands pays d'Europe. M. Langelier, qui a eu l'avantage d'aller passer plusieurs années à Paris dans le but spécial de se préparer au professorat, est également un des nôtres qui ont le mieux étudié et approfondi les œuvres des maîtres du droit français, et son élévation au banc de la Cour supérieure sera accueillie avec joie de tous les membres de la profession légale.

La nomination de M. Raoul Dandurand au poste de sénateur pour la démission autrefois représentée par feu M. Béchard est vue avec joie par tous, et en particulier par les Canadiens-Français. On sait qu'il avait été question d'appeler à ce poste M. Julius Scriver, l'un des treize députés qui ont voté contre le bill des Jésuites Les citoyens de cette division sont tous heureux de voir qu'on leur a donné pour représentant un homme distingué par son talent, ses manières et les services rendus à son parti, et ils ne seront pas moins contents de voir que le gouvernement a résisté à la tentation de nommer à ce poste un de leurs pires ennemis, qui ne s'est jamais distingué que par son fanatisme.

Ed. Fabre-Surveyer.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le *Correspondant*, dans son numéro du 10 décembre, vient de terminer la publication d'une série de fragments d'un beau livre, que M. Ernest Daudet doit faire paraître prochainement sur *le duc d'Aumale*. Cette si sympathique figure du fils de Louis-Philippe y est dépeinte de main de maître. Nous voudrions pouvoir donner quelques pages de ces fragments, à la lecture desquels il est difficile de s'arracher, une fois qu'on l'a commencée ; malheureusement l'espace nous manque. Nous engageons nos lecteurs à donner leur commande d'avance à MM. Cadieux et Derome, pour avoir la primeur de ce volume, dont l'édition sera certainement enlevée tout de suite.

M. le duc d'Aumale était un des fidèles abonnés de la REVUE CANADIENNE. Au moment de partir pour la Sicile, d'où, hélas ! il devait revenir couché dans son cercueil, il nous faisait adresser le montant de son abonnement.

M. A. DE GRANDPRÉ vient de mettre en vente une carte topographique du Mont-Royal, où tous les chemins et sentiers du parc, des cimetières de Notre-Dame-des-Neiges et de Mont-Royal sont clairement tracés. Toutes les rues de la ville et les chemins des municipalités environnantes qui conduisent à la montagne y sont indiqués. C'est un plan très intéressant à consulter pour tous ceux qui font de la montagne le but de leurs promenades. Il sera surtout utile aux touristes qui visitent notre ville.

L'Index, commentaire de la constitution apostolique *Officiorum*, par l'abbé PÉRIES, ancien professeur de droit canonique à la faculté de théologie de Washington, avec une préface de M. le chanoine A. PILLET, doyen de la faculté de théologie de Lille, avec imprimatur de Paris. Un volume in-12, chez A. ROGER et F. CHERNOVIZ, éditeurs à Paris, et chez CADIEUX et DEROME, rue Notre-Dame, à Montréal : Prix, 65 cts.

Le Clergé s'est préoccupé, à bon droit, des changements apportés à la discipline de l'Index par la récente constitution *Officiorum*. Le besoin d'un ouvrage nouveau sur la matière, ni trop long, ni trop succinct, se faisait sentir. M. l'abbé Péries, ancien professeur de droit canonique à la faculté de théologie de Washington, s'est efforcé d'y satisfaire. Informations historiques, commentaire juridique, comparaison des anciens textes avec le nouveau, adaptation pratique de la discipline à nos conditions particulières : tels sont les caractères les plus saillants de ce livre. L'auteur n'hésite pas, à l'occasion, à présenter ses vues personnelles, mais il a soin de s'entourer de toute la documentation nécessaire pour ne rien avancer qui ne soit justifié par les usages ou l'esprit de l'Église. On sent bien, à le lire, qu'il est de ceux dont parle le Dr Pillet dans sa préface, pour qui " la législation ecclésiastique n'est pas seulement une chose antique, digne d'avoir sa place dans un musée archéologique, mais bien un des éléments nécessaires à la vie et à la prospérité de l'Église." Si le droit canonique était toujours exposé sous cette forme intéressante et immédiatement pratique, nul doute qu'il ne fût mieux apprécié et plus fidèlement observé.

La Chambre des Représentants en 1894-1895. *Biographies de* 152 *Députés belges*, par A. HENRY et F. LIVRAUW, précédées d'un *Abrégé de l'histoire parlementaire de la Belgique*, par A. DE RIDDER, et suivies d'une *Notice sur le Palais de la Nation*. Ouvrage orné de deux frontispices : Le Palais de la Nation

et la Composition du Ministère, et renfermant 157 portraits et plusieurs vues du Parlement. 1 vol. in-18. Prix : 90 cts. En vente chez Cadieux et Derome.

Ce premier volume de la GALERIE NATIONALE, créée pas la *Société belge de Librairie*, est certes l'un des livres qui ont été le mieux accueillis sur le marché de la librairie belge. Dès avant son apparition, l'attention publique était en éveil et l'accueil enthousiaste qui lui fut réservé par la suite dépassa les prévisions les plus optimistes : cet ouvrage est, en effet, d'une actualité incontestable, aujourd'hui que les débats parlementaires ont tant de retentissement dans le monde entier.

Table analytique des œuvres oratoires de Bossuet, édition critique complète, par le chanoine J. LEBARQ, docteur ès lettres. Un volume in 8° de 240 pages. Prix : 50 cts. Chez DESCLÉE, DE BROUWER et Cie, à Bruges, et chez CADIEUX et DEROME, à Montréal.

L'œuvre oratoire de Bossuet, — dont le texte critique a été établi par M. LEBARQ après de longues et laborieuses recherches, — n'est pas seulement à lire, elle est à consulter. Sans s'être proposé *à priori* d'embrasser dans ses discours tout l'ensemble de la doctrine, le grand évêque de Meaux y a, sinon traité, du moins effleuré les plus graves questions du dogme et de la morale ; et il n'en est guère sur lesquelles son génie, fait de lumière et de bon sens, n'ait projeté d'éblouissantes clartés. Son sermonnaire est donc un arsenal, ouvert d'abord au théologien, au prédicateur, au directeur de conscience, mais où le plus simple chrétien trouvera des armes pour affermir sa foi, la défendre, la communiquer. Ce point de vue n'avait pas échappé au fin lettré, — prêtre avant tout, — à qui nous devons l'édition définitive de Bossuet ; aussi voulut-il, pour en faciliter l'usage, y ajouter une table analytique qui fût tout à la fois la mise en formules des enseignements du maître, et le répertoire de l'œuvre. L'assidue fréquentation des écrits qu'il s'agissait d'inventorier lui a permis d'échafauder cet utile couronnement de ses labeurs ; mais il n'a pas eu la joie de le voir terminé ; la mort l'enleva le jour où fut donné le bon à tirer des dernières feuilles de cette table si exactement analytique, si claire, si nécessaire.

Le Divin Sauveur, méditations et neuvaines tirées de saint Alphonse de Liguori, par le P. A. TOURNOIS, C. SS. R. Deux volumes in-12 du XIV-366 et XVI-324 pages. Prix : $1.00. Ancienne maison CHARLES DOUNIOL, P. TÉQUI, successeur, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez CADIEUX et DEROME, à Montréal.

La doctrine de saint Alphonse, éparse dans ses nombreux ouvrages, restait peu accessible au commun des lecteurs. Voilà pourquoi l'un de ses dignes fils, le P. A. Tournois, a jugé bon d'en réunir pour ainsi dire la quintessence dans les deux volumes de méditations et neuvaines que nous annonçons. C'est moins le disciple que le maître lui-même qui parle en ces pages émues qui seront bientôt entre les mains de tous les fidèles dévots de saint Alphonse.

Aux personnes pieuses qui gémissent sous leur impuissance ou leur aridité devant Dieu, nous dirons : Prenez cet ouvrage, faites-en votre nourriture habituelle, lisez et relisez le matin, dans le commerce intime de la première partie du jour avec Dieu, et peu à peu, vous serez surprises de trouver facile et consolant un exercice qui jusqu'ici avait découragé vos efforts et votre bonne volonté. De temps à autre choisissez pour lecture spirituelle les passages appropriés à l'époque de l'année où vous vous trouvez, et vous bénirez, avec le souvenir de plus en plus présent du saint docteur, l'ouvrier qui a mis en œuvre les matériaux divers et si bien choisis dont se compose cet ouvrage.

Dernière Retraite du R. P. de Ravignan, donnée aux religieuses carmélites du monastère de la rue de Messine, à Paris ; 5e éd., 1 vol. in-12 de x-266 pages. Prix : 65 cts. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, à Paris, chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Les religieuses carmélites du monastère de la rue de Messine, furent les dernières à recueillir les enseignements du P. de Ravignan. Trois mois après, l'austère et saint religieux passait à une vie meilleure. Il y a donc dans " ces restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint" un attrait particulier, quelque chose de beau comme ces couchers de soleil dont s'éprend l'artiste et qu'il essaie d'immortaliser sur la toile.

Dans ces exercices, le R. P. de Ravignan s'en tient à la méthode traditionnelle de son ordre, et, comme saint Ignace, procède par *jours ou semaines*, qui sont au nombre de huit. La fin de l'homme, le péché, l'enfer, le jugement particulier, la justice et la miséricorde de Dieu, les deux étendards, l'agonie de Notre-Seigneur, la mortification, la mort, la résurrection, l'ascension de Notre-Seigneur, l'amour de Dieu,telles sont les grandes vérités fondamentales qui reviennent sans cesse sur les lèvres de l'apôtre, et qu'il excelle à présenter sous toutes leurs formes à son religieux auditoire.

Mais grâce à la publication que nous annonçons aujourd'hui, ce haut enseignement de virile spiritualité a franchi l'étroite enceinte du cloître. Quatre éditions successives attestent l'empressement des âmes à s'abreuver aux sources bénies d'un apostolat qui se continue par le livre.

Directions pour rassurer dans leurs doutes les ames timorées, et *Direction pratique et morale pour vivre chrétiennement dans le monde*, par le R. P. Quadrupani, Barnabite. Traduction nouvelle, 5e éd., par le Père V. H., S. J. 1 vol. in-16. Prix : 50 cts. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue du Tournon, à Paris, chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Beaucoup d'âmes pieuses, plus timides que téméraires, sont dans la crainte là où il n'y a pour elles aucune raison de craindre. Il était donc nécessaire d'enseigner en même temps et quand la loi de Dieu est violée, et quand elle ne l'est pas, afin que le chrétien peu circonspect connaisse ses devoirs, et que le chrétien vertueux ne croie pas faussement avoir commis un péché là où il n'y a pas même matière à péché. Telles ont été les réflexions de la lettre du P. Quadrupani, lorsque, pour rassurer plusieurs personnes d'un rang élevé, il leur adressa ces instructions sur la demande qui lui en avait été faite pendant qu'il prêchait le carême de 1795 dans la métropole de Turin.

A travers l'Europe. Enquêtes et notes de voyage, par Henri Joly. Un volume in-12 de de vi-379 pages. Prix : 85 cts.—A Paris, Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Chargé de missons officielles pour l'étude de questions relatives à l'assistance, à l'éducation, au patronage de l'enfance coupable, M. Henri Joly vient de recueillir ses impressions de voyage et de les offrir au public.. Quelques-unes de ces études qui avaient paru dans différentes revues avaient été traduites à l'étranger. En les mettant à jour et en les réunissant en volume, M. Joly rend service à deux ordres de lecteurs : d'abord à ceux qui aiment les enquêtes sincères, les documents précis sur ces questions sociales qui préoccupent tant les esprits à l'heure actuelle, puis à tous les hommes de goût qui, à travers un groupe quelconque d'institutions étudiées de près, aiment à retrouver les traditions, les habitudes, les grandeurs et les faiblesses des nations et des races. Dans ses travaux sur le *Crime* et la *France criminelle*, dans sa *Rome d'aujourd'hui* et surtout dans cette *Psychologie des saints* qui vient d'obtenir un si grand succès, M. Joly avait déjà multiplié ses preuves de psychologue et de moraliste. Les lecteurs d'*A travers l'Europe* retrouveront avec plaisir ces rares qualités jointes à un art original et fin de description et de récit.

A. L.



Le JUGE



E
pr
tu
K
Schooh
portait
plainte con
disait-il, d'e
Les plaideu
ancien bour
nommé par
province.
de comptes,
eussent été
freur d'hiér
livres l'un a
attentiveme



Le JUGEMENT de WOUTER VAN TWILLER

D'APRÈS G. H. BOUGHTON.

LE sujet de notre gravure est tiré d'un des premiers ouvrages de Washington Irving, intitulé *The History of New York, by Dietrich Knickerbocker.* L'auteur raconte que Wandle Schoohoven, un des premiers colons de la ville, qui portait alors le nom de New Amsterdam, vint porter plainte contre un nommé Barent Bleecher qui refusait, disait-il, d'en venir à un règlement de compte avec lui. Les plaideurs comparurent devant Wouter van Twiller, ancien bourgmestre de Rotterdam, qui en 1629 avait été nommé par les Hollandais, gouverneur de leur nouvelle province. Ils avaient tous deux apporté leurs livres de comptes, tenus dans un langage et d'une écriture qui eussent été une énigme, même pour le plus savant déchiffreur d'hiéroglyphes égyptiens. Le sage Wouter prit les livres l'un après l'autre, les soupesa avec soin, en compta attentivement tous les feuillets, puis devint tout à fait

perplexe. Pendant une demi-heure, il fuma sa pipe sans mot dire. Enfin, se redressant, il mit son doigt sur son nez, ferma les yeux comme un homme qui vient de concevoir une idée lumineuse, puis ôtant sa pipe de sa bouche et lançant dans l'air une colonne de fumée, il dit, d'un air solennel et grave : " J'ai compté soigneusement tous les feuillets de ces livres, je les ai pesés, j'ai trouvé l'un aussi épais et d'un poids semblable à l'autre ; j'en conclus que vos comptes sont également balancés ; j'ordonne donc que Wandle donne une quittance à Barent et que Barent en fasse autant pour Wandle. Pour ce qui est de l'huissier dont le devoir a été d'assigner les plaideurs, je le condamne aux frais de l'action." Le résultat de ce procès fut on ne peut plus utile aux colons de New Amsterdam. Voyant qu'ils s'étaient donné pour juge un nouveau Salomon, ils se gardèrent d'intenter de nouveaux procès tant que dura le mandat de van Twiller, et la charge de huissier fut tellement discréditée à New Amsterdam, que pendant bien des années après, il fut impossible d'en trouver dans toute la province.

Tel est l'incident comique que G. H. Boughton, peintre anglais, qui avait longtemps résidé et exercé son art aux États-Unis, a si bien représenté dans ce tableau, dont l'original est en la possession de M. Virtue, l'éditeur de l'*Art Journal*, de Londres. A droite, le demandeur, avec tout le respect dû à la cour, qui se compose du gouverneur et de son secrétaire, expose sa plainte. Assis sur un banc, de l'autre côté, le défendeur, ayant à ses pieds son chapeau à plume rempli de documents, écoute, d'un air contrit, en se caressant le menton, l'accusation portée contre lui. Entre les deux le corpulent gouverneur pèse le mérite de la cause avec l'indifférence et la stoïcité qui caractérisent la race hollandaise, tout en lançant de sa pipe bien remplie des bouffées de fumée.

Alphonse Leclaire.

VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

(*Suite*)

Quant à l'équipage, il fut trié sur le volet et certainement unique dans son genre; il se composait de treize hommes seulement, tous dans la force de l'âge, en parfaite santé, robustes, entraînés aux fatigues de toutes sortes; quelques-uns avaient fait partie de l'expédition au Groënland. De ce nombre était le capitaine de la marine royale Sverdrup, commandant du *Fram*. Parmi les autres se trouvaient un lieutenant de la marine royale, quatre capitaines de la marine marchande, dont l'un avait accepté les fonctions de maître *cook*, un gradué de l'Université devenu le chauffeur, un ingénieur de la marine, un second ingénieur-mécanien, enfin un médecin et l'ex-directeur d'une maison de fous, ce qui fit dire à de mauvais plaisants qu'il était bien à sa place au milieu de l'équipage du *Fram !*

Presque tous ces hommes étaient mariés et pères de famille! Que de tristes séparations dans le présent! Que d'élans douloureux vers l'impossible dans les années à venir! " Et qu'est-ce qui les entraînait? Le profit? Il n'y en avait aucun. L'honneur, la gloire? C'était bien incertain. Non, c'était la même soif d'action, la même aspiration à dépasser les limites du *connu* qui inspirait ce peuple au temps des *Sagas*. En dépit de notre lutte pour la vie, de notre politique de paysans, le positif utilitarianisme ne nous domine peut-être pas, après tout, autant qu'on le croit!"

Ainsi rêvait le chef de ces hommes!

Le 3 novembre 1892, le *Fram* fut lancé à Laurvik, en présence de nombreux invités et de milliers de spectateurs, par un froid de 10 degrés et un soleil radieux qui faisait étinceler la neige. Nansen, suivi de sa femme, monta sur une plate-forme près de l'avant du navire. Mme Nansen s'avança, lança vigoureusement sur ses flancs une bouteille de champagne, en disant d'une voix claire et sonore : " Ton nom sera *Fram* [1]. Aussitôt le pavillon fut hissé et tous purent y lire le nom du baptisé. Quels étaient à cet instant les émotions qui étreignaient le cœur de Mme Eva ? Cette nature passionnée ne haïssait-elle pas ce rival qui allait la rendre veuve ?

" Je tenais sa main fortement pressée dans la mienne, a écrit Nansen depuis. J'avais des larmes dans les yeux et dans la gorge et je n'aurais pu prononcer une parole."

V

" C'était un jour d'été triste et sombre ; la porte se referma derrière moi. Pour la dernière fois je quittais mon foyer ; seul, je descendis par le jardin vers la mer où la petite chaloupe à pétrole du *Fram* m'attendait sans pitié. Derrière moi restait tout ce que j'ai de plus cher en ce monde. Et qu'y avait-il devant moi ? Combien d'années passeraient-elles avant que je le revisse ? Que n'aurais-je pas donné pour me retourner ! Mais ma petite Liv était assise à la fenêtre, battant des mains ! Heureuse enfant, tu ne sais pas ce qu'est la vie, combien étrangement mêlée et changeante !

" Comme une flèche, le petit canot volait sur la baie de Lysaker. Enfin, tout était prêt, l'heure venue, vers laquelle le labeur persévérant de plusieurs années avait tendu et avec elle le sentiment que tout ayant été prévu, achevé, le cerveau épuisé pouvait enfin trouver le repos...

(1) Ce mot signifie : En avant !

Le signal est donné; les quais sont noirs de spectateurs agitant chapeaux et mouchoirs. Silencieux et calme le *Fram* se dirige vers le fjord enveloppé d'un essaim de petits bateaux et steamers de plaisance. Jamais les collines boisées ne m'ont paru plus paisibles et plus charmantes !

" Et maintenant un dernier regard vers ma maison. Elle est là-bas, à la pointe, devant le fjord qui étincelle ; autour s'étendent des bois de sapins sur les longues crêtes ; une petite prairie sourit. Avec la lunette je distingue une forme en robe claire près du banc, sous le grand sapin !

" Ce fut l'heure la plus sombre de tout le voyage ! "

Ainsi l'explorateur quitta son foyer; à ce moment-là, il n'y avait plus que l'homme au cœur torturé. " Ceux qui virent son visage quand il monta sur le navire ne l'oublieront jamais," a dit son biographe...

La marche du *Fram* le long des côtes de Norvège fut absolument triomphale. Les navires saluaient de leurs pavillons et de leurs canons, la population entière se pressait sur les quais et les plages; des orchestres jouaient sur les jetées, des bouquets attendaient les navigateurs partout où ils descendaient ; les paysans et les pêcheurs sur les rives, dans les anses, sur les barques, les acclamaient au passage. " Mais comment savent-ils que c'est nous ? demanda un jour Nansen au pilote, en voyant une solitaire vieille paysanne agiter son mouchoir, grimpée sur une roche ? — Oh ! répondit le pilote, il n'y a pas une cabane ici où l'on ne soit au courant des affaires du *Fram* et tout le monde vous guettera au retour ! " Quelle responsabilité, pensa le chef, si toute la nation est ainsi avec nous ! Et si tout cela devait aboutir à un énorme désappointement ! "

A Bergen, on rencontra le flot redoutable des touristes anglais, " ces éternels et indiscrets touristes," ainsi que les qualifie Nansen. " J'entendais une troupe entière qui assiégeait la porte de ma cabine pendant que je m'habillais, déclarant qu'elle voulait serrer la main au *Docteur*. Une

des dames, me dit plus tard mon secrétaire, n'hésita pas à regarder à l'intérieur par le ventilateur. Un joli spectacle pour la charmante créature! L'histoire affirme qu'elle retira la tête précipitamment. Par le fait, partout où nous relâchions, nous étions contemplés à peu près comme des animaux sauvages dans une ménagerie ; on nous regardait dans nos cabines comme si nous eussions été des ours ou des lions dans leur antre et nous les entendions discuter tout haut, entre eux, au sujet de notre identité et du plus ou moins de beauté des êtres chers dont les portraits ornaient nos murs. Quand j'eus fini ma toilette, j'ouvris ma porte avec précaution et me précipitai à travers la compagnie étonnée. " Le voilà ! Le voilà !" se crièrent-ils en se lançant à ma poursuite dans l'escalier. Peine inutile! J'étais sur le quai et dans la voiture, longtemps avant qu'ils fussent sur le pont ! " Il faut payer sa gloire.

En compensation à ces petits ennuis, le voyageur avait sous les yeux la beauté de sa terre natale, qu'il aime en homme du Nord et en poète. Il *buvait* toute cette beauté comme un breuvage rafraîchissant après le tumulte et la friction des foules étrangères. " Une terre splendide ! Je me demande s'il est une côte comparable à celle de la Norvège dans le monde entier. Oh! ces matinées inoubliables quand la nature s'éveille à la vie, les guirlandes de légère brume étincelant comme de l'argent sur les montagnes dont les sommets émergent comme des îles de la mer! Puis le jour brillant sur la blancheur éblouissante des pics couverts de neige. Et les soirs et les couchers de soleil, et la lune pâle au-dessus des montagnes et des îles silencieuses comme un rêve ou un désir de jeunesse. On peut sourire dédaigneusement des " beautés de la nature," mais peu importe ; c'est une belle chose pour un peuple, si pauvre qu'il soit, d'avoir une belle patrie. Jamais cela ne me fut si évident qu'au moment où je quittais la mienne."

En passant devant les îles Lofoden et autres, toutes rivalisant de beauté dans leurs formes hardies, gigantesques et sauvages, terre unique de féerie, de songe, nous avions peur de passer trop vite et d'en perdre quelque chose."

Comment s'étonner qu'avec ce sens intime, profond, du beau sous tous ses aspects, l'exilé, le prisonnier des glaces ait, malgré les regrets et les aspirations inassouvies, ressenti la joie de vivre ?

A Tromsœ, l'expédition dit adieu à la Norvège. Le pilote était parti ; Nansen, " dans un étrange état d'âme," écrivait au milieu de la nuit ses dernières lettres, ses derniers télégrammes; dans le silence absolu, on n'entendait que le grincement de la plume.

" Notre dernière impression fut précisément ce qu'il fallait qu'elle fût : une paix bienfaisante et calme ; pas de fracas, de foule, de hourrahs, ni de saluts bruyants. La ville dormait. Tout à coup, le soleil traversa la brume de ses rayons et sourit à la rive âpre et nue sous le brouillard matinal, mais néanmoins charmante."

Le 27 juillet, on rencontre inopinément de la glace ; dans ces eaux et cette saison, c'était singulier, et Nansen craignit que ce ne fût de mauvais augure ; il se trompait.

A Khabarova, dans le détroit de Yagor, on trouva le Russe Trontheim qui avait amené trente-quatre chiens de Sibérie, et pour ce haut fait, reçut une médaille d'or envoyée par le roi de Suède. On fut accueilli par de grands et robustes marchands russes barbus, vêtus de longues robes et coiffés de bonnets en peau de renne ; des Samoyèdes au type asiatique, plutôt agréable, se montrèrent bientôt, et ce fut une scène de l'âge des Vikings.

On en eut bientôt une autre franchement sauvage. C'était grande fête chez les Samoyèdes : celle de saint Elias; dès le matin du 1er août, les femmes parurent en costumes de couleur vive, leur longue natte pendante nouée par des

rubans non moins éclatants. On alla d'abord aux deux églises séparées, même sous cette latitude, par un schisme qui consistait surtout en deux manières différentes de faire le signe de la croix ! A part cela, les sœurs ennemies s'entendaient fort bien, et la vieille église, n'ayant pas de pasteur à ce moment, fut desservie par celui de la jeune église, moyennant 2 roubles ! Dans l'après-midi, les cris et les hurlements commencèrent à se faire entendre et augmentèrent en violence jusqu'à l'aurore du lendemain, quand la population entière, hommes et femmes, tomba dans l'ignoble sommeil de l'ivresse.

Lorsqu'on chercha des ouvriers pour aider à porter du charbon sur le navire, on n'en trouva pas un.

Enfin, le 3 août, le dernier lien fut rompu ; Trontheim quitta le *Fram*, les chiens y montèrent avec un bruit infernal.

Trontheim, dans le récit de son expédition à la tête de sa meute, raconte combien il fut frappé de l'union, de la discipline, et en même temps de l'égalité qui régnaient à bord. " Évidemment, dit-il, nous voyons là une famille inspirée par une seule idée pour la réalisation de laquelle tous travaillent avec dévouement. Le labeur le plus dur et le moins propre est loyalement partagé, sans aucune différence entre le capitaine et l'équipage, ni même pour le chef de l'expédition. Tous les visages respirent la bonne humeur et la santé ; la foi indomptable de Nansen en un résultat heureux, se communique à tous et soutient les courages."

C'est, en effet, un beau spectacle dans l'ordre moral que cette union parfaite, dans des circonstances si difficiles, d'une douzaine d'hommes, tous jeunes, forts, instruits, pouvant parfois différer d'opinion dans le détail, mais n'admettant pas un instant la possibilité de créer un doute ou un embarras ; et cela pendant des années, quand tout dépend d'une seule volonté. L'amitié constante, le zèle,

l'entente cordiale, ne se démentirent jamais dans ces âmes qui obéissaient aveuglément à un sentiment souverain : celui du devoir. De telles exceptions consolent de bien des contraires douloureux.

Deux choses encore frappèrent Trontheim : l'abondance des approvisionnements et l'absence complète d'eau-de-vie, excepté à la pharmacie. Nansen est d'avis que l'usage habituel des spiritueux est un danger dans les régions arctiques.

VI

On était parti! Plus rien que la glace flottante, le brouillard, la triste terre de Yalmal, terre des Samoyèdes, où deux indigènes se montrèrent et furent les derniers hommes qu'on vit de bien longtemps. La navigation à travers la mer de Kara, si redoutée, fut plus heureuse qu'on ne l'avait espéré. Entre temps, une chasse au renne ou à l'ours rompait la monotomie des jours. Le récit de ces chasses nous montre en Nansen un admirable conteur.

Plus émouvant que tout est celui de certaine lutte contre le courant, dans une frêle embarcation ; elle fut épique, et malgré la certitude qu'a le lecteur de l'heureuse issue, il suit les intrépides combattants avec une émotion toujours croissante.

Deux ours énormes gisaient au fond du bateau ; les vagues trempaient gibier, rameurs, armes, munitions et le pain, la seule nourriture ; il s'agissait de rejoindre le *Fram* contre vent et courant. Il fallut des efforts désespérés ; les mains saignaient, les poitrines haletaient, les tempes battaient. Nansen criait : " Courage, mes enfants ! Encore un effort ! encore un ! encore un ! " C'était enrageant de se voir si près du *Fram* et de ne pouvoir le rejoindre ! Les compagnons restés à bord comprenaient si peu la situation, qu'après avoir jeté une bouée, ils la retiraient ! Ce ne furent pas précisément des bénédictions qu'on leur envoya du bateau.

Les rameurs n'avaient plus de force que pour vociférer. Le courant se précipitait comme une rivière rapide et rejetait les malheureux vers la terre. Enfin, la victoire leur resta. " Il y a une satisfaction, dit Nansen, à sentir qu'on a lutté pour quelque chose ! " Le quelque chose, en cette circonstance, après vingt-quatre heures d'efforts presque mortels, c'étaient deux rennes abandonnés, deux ours dont on n'avait pas besoin et des vêtements complètement perdus! Il fallait se contenter de peu ! La vraie satisfaction, c'était le bon repas chaud et le lit sec. Le docteur avoue qu'il ne dormit pas bien, néanmoins, mais il ne va pas jusqu'à reconnaître que ses hallucinations, ses visions de la terre natale, de la maison paternelle et du dimanche norvégien, avec son ciel d'été, sa foule heureuse et ses cloches résonnant dans l'éther bleu, pouvaient bien être les effets d'un bon accès de fièvre !

On avançait à travers un dédale de petites îles inconnues, absentes de toutes les cartes, mais qu'on savait être dans les environs de l'île Taïmour ; il était impossible de se frayer un passage à travers cette glace ; il fallait se résigner à hiverner à l'ouest du cap Tcheliouskin ; avec les traîneaux et les chiens, on pourrait explorer la presqu'île de Taïmour, l'année ne serait pas perdue pour la géographie et la zoologie. Cependant, tout en se raidissant contre l'impatience et le découragement, l'explorateur ne dormait pas sur un lit de roses.

Le 6 septembre était l'anniversaire de son mariage ; au réveil, une impression superstitieuse s'empara de lui. Si ce jour allait lui porter bonheur, faire briller son étoile un peu obscurcie ? Le vent s'apaisa dans l'après-midi ; le temps devint calme et beau. Le détroit vers le nord avait été débarrassé de la glace par la tempête ; l'espoir s'affermissait aux rayons du soleil. Ils brillaient d'une manière si inaccoutumée que Nordald, l'électricien, travaillant dans la cale, au milieu du charbon, en prit un qui tombait par

l'écoutille sur la poussière noire, pour une planche, *s'y appuya* et naturellement se laissa choir sans comprendre ce qui lui arrivait.

La navigation se poursuivait avec de fiévreuses alternatives d'espoir et de crainte ; allait-on enfin franchir ce cap Tcheliouskin qui, depuis si longtemps, hantait les esprits, que l'on considérait comme la seconde des plus grands difficultés à vaincre pendant l'expédition ? Nansen *voulait* triompher ; son âme était en feu ; le démon de la lutte le possédait.

Le 9 septembre, il monta le soir dans la hune et s'y installa pour la nuit. " Une seule étoile était visible, juste au-dessus du Cap, solitaire et triste dans le ciel pâle. Comme nous avancions, laissant le cap plus à l'est, l'étoile sembla marcher avec nous, toujours fixée droit au-dessus du navire. Je ne pouvais m'empêcher de la regarder. Elle semblait avoir un charme magique pour moi et m'apporter la paix. Était-ce la mienne ? Était-ce l'esprit de mon foyer me suivant et me souriant ? Combien de pensées elle m'apportait, tandis que le *Fram* avançait à travers la nuit mélancolique vers l'extrême nord du vieux monde ! "

Oui, c'était l'étoile de l'aventureux navigateur ! " Au changement du quart, à quatre heures précises, les pavillons furent hissés et nos trois dernières cartouches envoyèrent le tonnerre de leur salut à la mer. Au même instant, le soleil se leva, et l'esprit malin du Tcheliouskin, qui nous avait tenus si longtemps en son pouvoir, fut conjuré, vaincu ! "

Un punch solennel et des cigares de choix complétèrent la fête, aux sons harmonieux de l'orgue de Barbarie, dont l'ingénieux chef avait multiplié et indéfiniment les ressources. La musique n'avait pas été oubliée à bord du *Fram*, et l'accordéon, le violon, la flûte, les guitares, formaient un orchestre fort respectable Si les phoques, les morses et les ours s'éveillèrent parfois à ses accents, ils

durent être bien surpris ! ils entendirent plus souvent les détonations des carabines.

Le 12 septembre, il y eut une chasse aux morses des plus émouvantes ; un troupeau entier des énormes monstres armés de défenses formidables était étendu paresseusement au soleil. " Quelle montagne de viande ! " s'écria celui des chasseurs qui jouait le rôle de cuisinier. Dès le premier coup de harpon, un tonnerre de grondements et de beuglements effroyables remplit l'air tout à l'heure si calme : l'eau, troublée par la chute des grands corps, se couvrit d'écume ; la situation devenait critique ; il n'y avait que trois hommes, dont deux fusils et un harpon, contre cette armée de monstres qui se lançaient furieux contre l'ennemi. A tout moment, on pouvait s'attendre à ce que deux défenses enfoncées dans le bateau, le fissent chavirer ; aussi les chasseurs se contentèrent-ils d'emporter deux de leurs victimes et se hâtèrent-ils de regagner le *Fram.*

Nansen était heureux ! Ses prévisions se réalisaient, ses plans avaient été justes, ses théories clairvoyantes. Le temps restait beau ; une ligne sombre vers le nord indiquait la présence d'une étendue d'eau sans obstables.

Le chef de l'expédition poussait droit devant lui, renonçant pour ne pas perdre un temps si précieux, à s'en aller chercher le relais de chiens qui l'attendait à l'embouchure de la rivière Olenek. Déjà, il rêvait d'atteindre les plus hautes latitudes dès sa première saison quand, tout à coup, il fut tiré brutalement de son beau songe ! Le 24 septembre 1893, lorsque le brouillard se dissipa, on s'aperçut qu'on était entouré de tous côtés de glace assez épaisse.

" 25 septembre. Bloqués de plus en plus rapidement. Temps beau et calme ; 13 degrés de froid. L'hiver arrive !"

Le *Fram* prisonnier ne devait être rendu à la liberté que le 3 juin 1896 !

Marie Dronsart.

(*A suivre.*)

L'ORGANISTE

DE LA RIVIÈRE-DU-LOUP.

APRÈS les énervantes fatigues d'une année d'enseignement, M. Paul Letondal avait pour habitude de descendre passer quelques semaines à Cacouna.

Là, comme un écolier en vacances, il allait au hasard de son caprice, accompagné de son épouse, faire des promenades sur les pittoresques coteaux des environs, dans la solitude silencieuse des bois ou dans les villages des environs.

Une de ses promenades l'avait conduit à la Rivière-du-Loup. Il était monté sur le coteau où est située l'église et y entra faire une courte prière. Tout à coup l'orgue se mit à jouer.

—Pristi ! fit M. Letondal en ébauchant une grimace, moi qui m'enfuis de Montréal pour échapper aux croches et aux doubles croches, je viens ici me faire écorcher les oreilles par quelque musicâtre de village !

Déjà il entraînait sa compagne vers la porte, mais il s'arrêta soudain, frappé autant par le jeu magistral de l'organiste que par l'originalité de la composition.

—Pas mal du tout pour un trou comme Fraserville, pensa M. Letondal, pas mal du tout ! mais du diable si je sais ce que c'est que cette musique !

Et entraîné par la curiosité, il s'assit dans un banc ; et l'orgue jouait toujours.

C'était d'abord une douce et fraîche idylle comme en peut chanter un cœur de vingt ans, tout plein de rêves

dorés et de lumineuses espérances : puis, tout à coup, la chanson s'attristait, les notes avaient des cris de douleur, une sombre mélodie se déroulait avec les accents navré, d'une marche funèbre, et, d'instant en instant, comme un lointain ressouvenir des jours heureux, revenaient quelques phrases du début se mêlant aux plaintes désespérées et aux sanglots déchirants. Enfin, un grand apaisement se fit : c'était comme l'entrée dans une vie calme et heureuse, et plus doux encore que le chant du prélude, une dernière mélodie s'épanouit rayonnante de calme et de bonheur.

Pendant plus d'une heure, M. Letondal écouta, immobile, haletant, puis l'orgue se tut.

Le bruit d'une porte tira le professeur de la rêverie dans laquelle il restait plongé, et il se précipita vers la sortie avec l'espérance de rencontrer l'invraisemblable musicien qui l'avait si puissamment ému.

Il se heurta sous le porche à un gamin, les cheveux ébouriffés, le front en sueur et qui semblait descendre de la tribune.

—Eh ! dis donc, petit ! lui dit M. Letondal, qui donc était à l'orgue il n'y a qu'un instant.

—Moi ! monsieur, répondit l'enfant en se rengorgeant.

—Toi ! allons donc ! tu te moques de moi !

—Si fait, pardon, monsieur, et la preuve c'est que c'est moi qui soufflais l'orgue.

—Ah ! très bien ! très bien, fit le professeur en riant, puisque tu soufflais l'orgue, tu pourras me dire qui en jouait.

—Eh ! pardi ! c'est M. Charles.

—Qui ça, M. Charles ?

—C'est le marchand de la grande rue.

—Un marchand ?

—Oui, monsieur, et la preuve c'est qu'il m'a rempli la poche de pruneaux pour que je lui souffle.

—Est-ce que tu peux me conduire chez M. Charles ?

—Avec plaisir, c'est justement tout près de chez nous.

Dix minutes après, le professeur entrait dans un modeste magasin de campagne et se trouvait en présence d'un homme jeune encore, malgré ses cheveux grisonnants, et qui, la poitrine ornée d'un grand tablier gris, pesait une livre de sucre en plaisantant avec une vieille femme.

—Monsieur Charles, fit le gamin, voici un monsieur qui demande après vous.

Le marchand leva la tête vers l'étranger et tout en ficelant son paquet :

—Que désire monsieur ? demanda-t-il.

—Mais,causer un instant avec vous,si vous le voulez bien.

—A vos ordres, monsieur.

—Et, d'abord, c'est bien vous qui, il n'y a qu'un instant, joueiez de l'orgue à l'église ?

—Oui, monsieur.

—Mes compliments à l'exécutant, mais je serais curieux de savoir de qui est cette merveilleuse composition.

—Oh ! merveilleuse !....Monsieur n'est sans doute pas très musicien ?

—Pas très musicien, moi ? J'ai formé tous les artistes de la jeune génération, les Ducharme, les Fowler, les Saucier et beaucoup d'autres sont mon œuvre. D'ailleurs, si loin que vous soyez de Montréal, mon nom peut-être ne vous est pas inconnu : je suis Paul Letondal.

—Paul Letondal, s'écria M. Charles, vous qu'on m'a dit jouer si admirablement le violoncelle !

—Oui ! et qui donnerait tout ce qu'il sait pour avoir composé le morceau que vous m'avez fait entendre.

—Oh ! maître, vous me rendez heureux et fier !

—Comment ! ce serait vous ? mais alors, que diable faites-vous dans ce trou, à vendre du sucre et de l'indienne ? Bouclez vite votre malle, venez avec moi à Montréal, je me charge de vous introduire et avant six mois votre réputation sera faite.

—Merci, cher maître, merci de tout mon cœur de votre offre si bienveillante ; mais je ne dois pas, je ne puis pas accepter.

—Serai-je indiscret en vous demandant pourquoi ?

—Pourquoi ? reprit M. Charles un peu hésitant.

—Voyons, mon cher ami, entre nous pas de fausse honte ! Le métier que vous faites me donne à croire que vous ne roulez pas sur l'or ; j'espère que vous ne refuserez pas à un confrère, qui lui aussi a connu des années malheureuses, la satisfaction de vous venir en aide par tous les moyens en mon pouvoir.

—Encore une fois, merci, cher maître, je suis touché plus que je ne puis le dire de l'intérêt que vous voulez bien me témoigner ; mais afin que vous soyez bien persuadé que ce n'est pas un sot orgueil qui me dicte mon refus, laissez-moi vous dire mon histoire.

—J'écoute, fit M. Letondal avec intérêt.

—J'avais douze ans. Mes parents m'avaient envoyé à Québec chez une vieille tante. Je suivais l'école des Frères et j'étais enfant de chœur à l'église Saint-Patrice ; je montrais, paraît-il, des dispositions particulières pour la musique, si bien que le bon M. Adolphe Hamel, un de vos élèves, je crois, alors organiste à Saint-Patrice, me prit en affection et m'enseigna tout ce qu'il savait. A quinze ans, j'avais composé plusieurs morceaux

d'église, qui, exécutés le jour de Pâques, me valurent une sorte de réputation. Ce fut alors que ma mère, grisée par ce premier succès, surexcitée par les uns et les autres qui me promettaient un merveilleux avenir, si je me vouais à la musique, se résigna aux plus grands sacrifices pour m'envoyer continuer mes études à Paris.

Je fus bientôt admis au Conservatoire, j'obtins divers prix et l'espérance me faisait voir l'avenir tout en rose, mais, hélas ! ma joie fut de courte durée. Au moment où j'allais écrire mon succès à ma pauvre mère, je reçus un câblegramme de M. le curé, m'annonçant que la chère femme venait d'être frappée d'une attaque



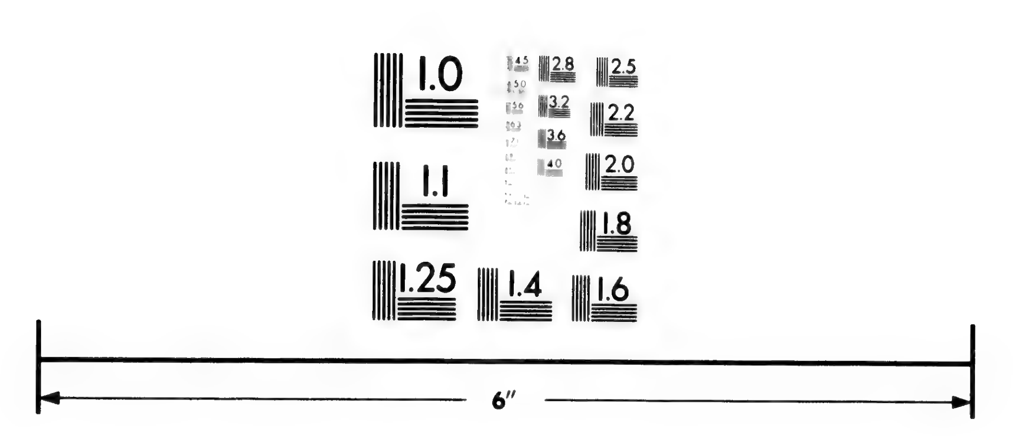
de paralysie....C'était un terrible coup qui m'atteignait ; d'abord, j'adorais ma mère, puis outre la douleur que mon cœur de fils ressentit, je vis en même temps la ruine de toutes mes espérances....En effet, ma mère n'avait pour vivre elle-même que l'exploitation de son petit commerce : elle m'envoyait quelque argent, et si elle était désormais incapable de travailler, qu'allait-elle devenir ? ...

Je partis le jour même pour Liverpool et pus m'embarquer dès le lendemain ; quand j'arrivai, je trouvai la malade alitée, et alitée pour toujours.

—Et ton prix ? fut son premier mot après que j'eus embrassé ses joues pâles.

—Manqué ! lui dis-je en cachant une larme.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0

—Oh ! mon pauvre enfant ! quel chagrin pour toi. Mais bien sûr, l'année prochaine.

—Maman, l'année prochaine ce serait la même chose, vois-tu ; la musique à Fraserville et la musique de Paris c'est comme qui dirait de l'huile d'olive et de l'huile de marsouin ; et je suis bien fâché de t'avoir inutilement mangé tant d'argent, j'aurais mieux fait....

—Alors, tu vas me rester ? s'écria-t-elle avec une satisfaction mal dissimulée.

—Oui, maman, lui dis-je, en l'embrassant de nouveau. Et je suis resté,....et me suis fait marchand.

—Que vous avez dû souffrir, mon pauvre ami, s'écria M. Letondal en serrant la main de M. Charles.

—Oh ! oui, cher maître, les commencements ont été bien durs ! Pensez donc, passer de la vie du rêve et des lumineuses espérances à l'existence prosaïque et sans avenir à laquelle j'étais condamné ! Mais après les premiers mois de révolte et de découragement, peu à peu l'apaisement s'est fait, et si parfois, aujourd'hui, j'ai des regrets en songeant à ce que j'aurais pu être et à ce que je suis, ces regrets s'adoucissent à la pensée du devoir accompli. J'ai la satisfaction de rendre à ma pauvre mère les sacrifices qu'elle s'était imposés pour moi. De plus, grâce à mon petit commerce, à ma place d'organiste et à quelques leçons que je donne, j'ai la grande joie, non seulement de subvenir à ses besoins, mais d'assurer à ses derniers jours des douceurs qu'elle n'avait jamais connues.

—Mon cher ami, fit le professeur ému du simple récit de M. Charles, après avoir apprécié le musicien, laissez-moi admirer l'homme de cœur, et, je vous le répète, si je puis quelque chose pour vous....

—Oui, cher maître, me garder le secret le plus absolu, car ma pauvre chère mère mourrait de chagrin si elle apprenait que, il y a dix ans, je lui ai menti.

P. Martin.

LES

L'OCCUPATIO
DEMENT
SIÈGE I



OU
so
ço
de
Aus
fait la
encore en
rant marcha
qu'ils savai
des contrib
doublé d'un
chemin.
D'innomb
chemins de
furent expé
envahies pa
De plus,
se prétenda
" Moderne

LES BARBARES DU XIXe SIECLE

———

(*Suite*)

VII

L'OCCUPATION DES AUTRES VILLES DE PROVINCE. — LE BOMBARDEMENT DES CITÉS OUVERTES ET NON DÉFENDUES. — LE SIÈGE DE PARIS.

———

TOUTES les villes envahies furent uniformément soumises aux plus impitoyables traitements, rançonnées sans merci, frappées de réquisitions hors de proportion avec leurs ressources.

Aussi peut-on dire que les Allemands nous ont fait la guerre non seulement en *condottieri*, mais encore en spéculateurs éhontés, se livrant au plus écœurant marchandage, formulant de parti pris des exigences qu'ils savaient irréalisables, pour extorquer aux habitants des contributions exagérées. Chez eux, tout général était doublé d'un usurier, chaque soldat d'un écumeur de grand chemin.

D'innombrables fourgons d'objets volés, chargés sur les chemins de fer par les soins de l'administration allemande, furent expédiés en Prusse de toutes les villes de France envahies par l'ennemi.

De plus, on sait déjà que ces vertueux fils du Nord, qui se prétendaient chargés par la Providence de châtier la "Moderne Babylone" et de nous donner une "leçon de

morale," une fois installés dans nos villes, n'eurent rien de plus pressé que d'afficher le plus honteux libertinage.

Ajoutons enfin que leurs chefs les plus qualifiés, leurs princes du sang, se sont rendus coupables à l'égard des gens les plus dignes de respect, des actes de la plus abjecte goujaterie.

Dans son livre *les Prussiens à Orléans*, l'abbé Cochard raconte à ce sujet une anecdote typique.

A Beaugency, dit-il, le prince Frédéric-Charles passa la nuit chez M. Lorin de Chafin, où il se fit servir, à lui et à ses officiers, un repas plantureux arrosé des vins les plus généreux. Tous mangèrent comme des ogres et burent comme des brutes.

A la suite de ce repas, le prince laissa à ses hôtes, dans la chambre qu'il occupait, sans doute comme souvenir de son passage, une serviette damassée convertie en torchon pour l'usage que l'on devine.

Pendant la guerre, les Français de cette époque, instruits par l'expérience du moment, aimaient à répéter que si l'on avait vu autrefois l'invasion des Goths, des Wisigoths, des Ostrogoths, eux par contre, subissaient en plein XIXe siècle l'invasion des Saligauds.

Au lecteur d'apprécier, d'après ce qui précède, si cette qualification appliquée aux Prussiens, est exacte ou non.

C'est maintenant le moment de mettre en relief une des violations les plus manifestes des lois de la guerre commises par les Allemands, le bombardement des villes ouvertes et non défendues.

En dirigeant sur ces villes le feu de leurs canons, ils ont versé le sang de gens inoffensifs, massacré des femmes et des enfants, sans même pouvoir invoquer comme excuse d'une semblable barbarie, les nécessités de la guerre.

La vérité est qu'ils agissaient ainsi pour terroriser les habitants, et leur arracher plus facilement de fortes contributions.

Rappelons, à titre d'exemple, que les Allemands lancèrent sans motif apparent, des hauteurs qui environnent Tours, des obus sur cette ville où ils tuèrent dans les rues une quinzaine de passants, entre autres un journaliste de talent, M. Beurtheret, rédacteur en chef de l'*Union Libérale*.

Or, à ce moment, aucune troupe française n'occupait Tours, qui, ne pouvant raisonnablement se défendre, n'opposait aucune résistance à l'envahisseur.

Il ne nous reste plus qu'à consacrer quelques lignes à Paris, l'héroïque cité qui, elle aussi, supporta les maux les plus cruels.

Ne pouvant atteindre au cœur la capitale de la France, nos implacables ennemis la prirent par l'estomac, ils l'affamèrent.

A Paris, pendant la terrible époque du siège, on mangea, comme on le sait, non seulement du cheval, mais du chien, du chat, du rat, tous les animaux du Jardin des Plantes, enfin du pain dans lequel la paille entrait pour son propre poids.

Et pourtant, nul ne songea à se plaindre, chacun fit son devoir sans défaillance, avec courage et abnégation.

Assurément, elles furent terribles les souffrances ainsi imposées aux Parisiens par l'ennemi ; néanmoins nous devons reconnaître qu'elles étaient la conséquence malheureusement nécessaire de l'investissement de la cité, et l'application des lois terribles de la guerre. Mais, là où les Allemands ont agi comme des barbares, en dehors du droit des gens, c'est quand, à Paris comme à Strasbourg, à Châteaudun, partout enfin, ils ont écrasé sous la mitraille, avec une férocité systématique, les maisons particulières, broyé les passants au coin des rues, dirigé méthodiquement leurs obus contre les monuments publics, les établissements consacrés à la science, les églises, les hôpitaux où flottait le drapeau blanc croisé de rouge.

Dans la nuit si froide et si claire du 8 au 9 janvier, l'hôpital de la Pitié fut criblé de boulets, l'église Saint-Sulpice, la Sorbonne, le Val-de-Grâce, servirent de cible aux artilleurs ennemis.

Dans une école de la rue de Vaugirard, dit M. Claretie dans son *Histoire de la Révolution de* 1870, quatre enfants périrent frappés par des éclats de bombe et cinq autres reçurent de graves blessures.

Enfin, les serres du Muséum furent détruites par une grêle de projectiles spécialement dirigés contre elles.

En présence d'un tel vandalisme, l'Académie en appela au monde civilisé, et vota, dans la séance du 9 janvier, la motion suivante qui reste encore gravée sur une des portes du Muséum : " Le Jardin des Plantes médicinales fondé à Paris par édit du roi Louis XIII, à la date du 3 janvier 1636, devenu le Muséum d'histoire naturelle le 23 mai 1794, fut bombardé sous le règne de Guillaume Ier; roi de Prusse, comte de Bismarck, chancelier, par l'armée prussienne dans la nuit du 8 au 9 janvier 1871. Jusque-là, il avait été respecté de tous les partis et de tous les pouvoirs nationaux et étrangers."

Traversant les âges, le souvenir du bombardement de Paris inspirera, jusque dans les temps les plus reculés, l'horreur aux générations futures.

VIII

LA DÉVASTATION DES CAMPAGNES.

La soldatesque allemande qui envahit nos campagnes comme un flot pestilentiel, y commit encore plus de dévastations, de violences et de crimes de toute sorte que dans les villes. En effet, dans les agglomérations urbaines, les municipalités, surtout celles représentant d'importantes collectivités d'habitants, pouvaient encore avec une cer-

taine autorité discuter les exigences de l'ennemi, et même faire entendre en haut lieu, contre des actes trop iniques, des protestations parfois écoutées.

Dans les campagnes, au contraire, les populations clairsemées étaient une proie facile pour les innombrables bandes de pillards qu'aucun frein ne retenait plus, et qui purent tout à leur aise, saccager et incendier les maisons, massacrer les hommes et outrager les femmes.

Quand les éclaireurs ennemis entraient dans un village, ils commençaient habituellement par tirer au hasard des coups de feu dans les fenêtres pour terroriser les habitants, puis ils faisaient main basse sur le tabac, les boissons, les comestibles.

On les voyait, hideux, farouches, se jeter comme des bêtes affamées sur les aliments qu'ils avaient volés, dévorer du lard cru ou croquer à belles dents des harengs saurs, comme le feraient des sauvages. Enfin, ils ne quittaient le village, qu'après avoir commis tous les méfaits imaginables

Dans les fermes, ils s'emparaient des véhicules, bestiaux ou animaux de trait qui leur convenaient, se saisissaient des vivres, et forçaient les malheureux campagnards victimes de leurs déprédations, à charroyer eux-mêmes les objets volés.

A l'Hervilliers, dans le Loiret, dit M. Grenest dans son ivre *l'Armée de la Loire*, des uhlans ordonnèrent à un Sr Duneau, âgé de 60 ans, malade et infirme, de conduire ses propres animaux à Orléans, puis, pour se distraire, ils mirent le feu à sa maison.

Brisé par l'émotion et la douleur, le pauvre homme s'affaissa sur le bord du chemin. Aussitôt on lui appliqua un coup de lance pour le forcer à se relever, et comme il ne pouvait pas y parvenir, on le tua de plusieurs coups de feu.

On pourrait citer d'innombrables faits de ce genre, enregistrés par les historiens les plus dignes de foi.

Le gros des troupes ennemies suivait généralement de près les éclaireurs, dont l'apparition avait déjà terrorisé le pays.

Logés chez l'habitant, les soldats n'y commettaient alors que trop souvent les pires excès.

Quiconque leur disputait l'entrée de sa demeure, quiconque voulait protéger la pudeur de sa femme ou de sa fille contre leur brutale grossièreté, était maltraité, frappé à coups de sabre et de crosse de fusil, parfois massacré sur place.

Quand les Allemands envahissaient non plus des habitations de paysans, mais quelque riche villa, quelque opulent château, après avoir tout mis au pillage, parfois ils arrêtaient le propriétaire et ne le relâchaient que contre espèces sonnantes.

Ainsi font les pirates du Tonkin et les brigands de la Calabre.

Dans la protestation qu'il adressa de Tours aux représentants de la France à l'étranger, le gouvernement de la défense nationale dénonça, comme on le verra plus loin, ces faits de pur brigandage aux nations civilisées.

Et non seulement les communes envahies étaient pillées sans merci, mais encore on leur imposait d'énormes contributions de guerre.

Malheur aux maires qui tentaient alors de résister aux exigences de l'ennemi, ou ne montraient pas assez d'empressement à le satisfaire ! Les plus cruels traitements leur étaient réservés.

Ainsi à Villiers, près Vendôme, dit M. Neiltz dans son *Journal d'un Vendômois*, le maire reçut l'ordre de fournir sur l'heure 24 sacs d'avoine. C'était lui demander l'impossible, ainsi qu'il le prouva clair comme le jour. Cela n'empêcha pourtant pas un capitaine de uhlans, de le faire cravacher jusqu'au sang comme un vil malfaiteur.

M. Grenest, dans son *Histoire de l'armée de la Loire*,

raconte aussi que près de Beaugency, à Baulle, des cavaliers ennemis envoyés par l'état-major prussien, s'étant rendus chez le maire de cette commune pour s'entendre avec lui à propos du transport d'objets déjà réquisitionnés, profitèrent de ce qu'il était momentanément absent de son domicile pour déménager son mobilier. Le maire étant revenu sur ces entrefaites et ayant voulu s'opposer au vol dont il était victime, fut immédiatement frappé, garrotté, puis attaché à un arbre. Ensuite, sous ses yeux, on mit le feu à sa maison.

Tout habitant soupçonné d'avoir fait le coup de feu contre l'ennemi était sur l'heure impitoyablement fusillé.

Bien plus, quiconque était trouvé détenteur d'un fusil, alors même qu'il prouvait ne pas s'en être servi contre l'envahisseur, était présumé en état de rébellion et passé par les armes.

Dans son livre sur la *Deuxième armée de la Loire*, le général Chanzy cite à ce sujet, le passage suivant paru à l'époque dans le moniteur officiel de Berlin : "Chaque jour, dit ce journal, on amène au quartier général nombre de campagnards, et on les fusille suivant les lois de la guerre (!) *Tout homme pris armé d'un fusil est condamné à mort*, suivant la notification du général en chef affichée à tous les coins de rue des villes et des villages traversés par nos troupes."

Le colonel Rustow, auteur du livre *la Guerre de France*, raconte également dans le même ordre d'idées, " que ses soldats firent beaucoup de prisonniers dans la population des campagnes," puis il ajoute simplement : " Ces gens-là furent fusillés militairement."

Un des plaisirs favoris des officiers allemands, était de forcer les malheureux qu'ils allaient mettre à mort, à creuser eux-mêmes leurs tombes. Les étudiants des grandes universités allemandes, raffolaient de ce genre de distraction auquel ils trouvaient un charme incomparable.

" Ce qui est épouvantable, dit M. Claretie dans son *Histoire de la Révolution de* 1870, c'est de voir ces étudiants d'Heidelberg et de Gœttingue, forçant les paysans qu'ils fusillaient, à creuser leur propre fosse ; ce sont ces envoyés de Dieu affirmant leur mysticisme par le meurtre et le massacre."

Bien entendu, quand les habitants d'un village opposaient à l'ennemi une résistance collective, on les fusillait en masse, et l'on réduisait leurs maisons en cendres. Ainsi, le 14 octobre, dans l'Eure-et-Loire, les Allemands brûlèrent de fond en comble les bourgs de Varize et de Civry où des gardes nationaux les avaient reçus à coups de fusil, et ils commirent en même temps contre les habitants de ces localités, d'abominables cruautés.

" A Varize, dit M. le substitut Montarlot dans son *Journal de l'Invasion*, par un raffinement de barbarie inimaginable, ils forcèrent les malheureux habitants à incendier de leurs propres mains leurs granges pleines de récoltes. Deux heures après l'entrée de l'ennemi dans ce bourg, Varize n'était plus qu'un amas de pignons noircis, de murailles fumantes.

" Soixante-quatorze maisons furent détruites ; il ne restait debout que la maison du notaire où le feu, malgré trois tentatives, n'avait pu prendre, et l'église que les soldats avaient respectée."

A Civry, cinquante-trois maisons furent livrées aux flammes.

M. Montarlot donne des détails lamentables sur les actes de barbarie commis par les Prussiens à Varize et à Civry. Nous extrayons de son livre les lignes suivantes:

" Je veux citer des noms, dit-il, pour ne pas être taxé d'exagération.

" A Varize un nommé Goüin, facteur rural qui n'avait pas participé à la défense, expire sous les coups des uhlans. Un sieur Tachaud, garde national, se rend et est immédiate-

ment fusillé. Dans un petit bois, Belhomme, Homasson père, Homasson fils et un quatrième dont le nom m'échappe, sont découverts et tués. Un jeune clerc de notaire, nommé Barrier, reçoit vingt-deux coups de lance. Deux vieillards sont tués à coups de pistolet.

" A Civry, un nommé Prévost qui n'avait pas moins de 70 ans, tombe percé d'une balle sur le seuil de sa demeure. Veut-on quelque chose de plus affreux ? Une femme Bougrain, mère de sept enfants, se traîne aux pieds des soldats en demandant à grands cris la vie de son mari qui a été arrêté. Pour toute réponse, les Prussiens tuent le prisonnier d'un coup de pistolet, et d'un autre blessent la femme elle-même."

Mêmes scènes le 16 octobre près d'Orléans à Moque-Baril, également coupable du crime de légitime défense.

" En moins d'une heure, dit M. Lorin de Chofin dans son *Histoire de la ville et du canton de Beaugency pendant la guerre*, vingt-deux maisons étaient réduites en cendres.

" D'un côté brûlait l'auberge de la Croix-Blanche et tout un quartier, de l'autre flambaient l'auberge du Cygne et les maisons voisines.

" Au milieu de cette fournaise ardente, se tordaient de malheureux habitants affolés de terreur, entre une ceinture de fer et deux colonnes de feu.

" Quelques-uns, surpris par les flammes en essayant de sauver les lambeaux de leur mobilier, parvinrent à demi-brûlés sur le seuil de leurs demeures. On les repoussa à coups de baïonnette dans le brasier, où l'on retrouva le lendemain leurs cadavres carbonisés."

On pourrait écrire des pages sans fin sur les déprédations, les assassinats, les crimes de toute nature dont les hordes tudesques se rendirent coupables dans les campagnes envahies par eux.

Nous n'en dirons cependant pas davantage, ce qui précède ne suffisant que trop pour édifier le lecteur à ce sujet.

Ajoutons simplement que partout où l'envahisseur avait passé, l'aspect farouche du pays faisait peur : les villages étaient effondrés, les fermes incendiées, les haies brisées, les récoltes détruites, les terres en friche.

Çà et là dans la plaine, on voyait des squelettes d'animaux ou des monticules de terre sous lesquels Français et Allemands, réconciliés dans la mort, dormaient leur dernier sommeil ; dans les airs, on apercevait d'interminables vols de corbeaux attirés par l'odeur des corps en putréfaction.

Le roi Guillaume pouvait être satisfait de l'œuvre de ses soldats ; de toute part ils avaient semé la dévastation, l'épouvante et la mort.

Camille Derouet.

(*A suivre*)



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

" C'est bien triste pour le pays qu'on ait de semblables préjugés. Cela nous mène tous ensemble à la misère. Le gouvernement nous ferme la porte de tous ses bureaux, le commerce anglais nous exclut de ses comptoirs, et nous nous fermons la seule porte qui nous reste ouverte, une honnête et intelligente industrie. Tandis qu'il faudrait toute une population de gens hardis jusqu'à la témérité, actifs jusqu'à la frénésie, vous rencontrez à chaque pas des imbéciles qui rient de tout, qui se croient des gens très supérieurs, lorsqu'ils ont répété un tas de sornettes sur l'incapacité, sur l'ignorance, sur la jalousie, sur l'inertie, sur la *malchance* (il y a de ces gens-là qui croient au destin comme des mahométans), sur la fatalité, qui empêchent leurs compatriotes de réussir, ce qui est en effet un excellent moyen de tout décourager et de tout empêcher. Si ce n'était de ces gens-là, qui se font passer pour des oracles, je crois que les choses iraient aussi bien ici qu'ailleurs. Je ne vois pas du tout pourquoi elles iraient moins bien. L'énergie de toute une population bien employée et constamment employée finirait par user à la longue la chaîne du despotisme colonial... Mais je m'aperçois, ma chère maman, que je me laisse aller aux grands

mots ; et ce n'est pourtant pas le temps de faire une *amplification*. J'ai voulu vous dire toutes les raisons de mon départ, afin de n'être point taxé d'ingratitude. Je compte bien que les choses iront mieux dans ce pays d'ici à quelques années. Mais je n'ai pas le temps d'attendre, et je m'en vais. Si je fais fortune ailleurs, ce qui est fort douteux (après tout, ce n'est pas impossible), je reviendrai vous consoler dans votre vieillesse et je dépenserai au milieu de mes compatriotes, ce que j'aurai gagné dans un autre pays. C'est tout juste, puisqu'il y a des étrangers qui viennent s'enrichir à nos dépens et s'en retournent vivre ailleurs de nos dépouilles !

" Je ne vous dis pas le nom du vaisseau à bord duquel je m'embarque. Il y en a plusieurs qui partent en même temps. Je ne veux pas que vous puissiez me suivre de vue, je préfère de beaucoup que vous me comptiez pour mort dès à présent : l'espérance, l'anxiété de chaque jour vous rendraient trop malheureuse. Je vous préviens que vous n'aurez de mes nouvelles que par moi-même, si je reviens ; mais je ne vous écrirai point. Il y aurait trop de lacunes, trop d'irrégularité dans ma correspondance ; ce serait un nouveau chagrin, une nouvelle douleur chaque fois. Par une circonstance ou par une autre, par ma mort peut-être, cette correspondance pourrait cesser tout à coup ; ce serait un désespoir comme celui que vous allez éprouver en lisant cette lettre. Il vaut mieux n'avoir de ces émotions-là qu'une fois dans sa vie : c'est bien assez. Je sais combien je suis coupable de vous causer, une fois, cette douleur atroce ; je serais beaucoup plus coupable, si je m'y prenais de manière qu'elle pût se renouveler. Je ne sais pas si ce n'est pas une bien grande cruauté, ajoutée à toutes les autres, que de vous dire cela ; mais je me suis imaginé qu'à la longue votre chagrin s'effacerait, que ce bon Charles et cette charmante Louise viendraient à vous consoler ; qu'ils vous feraient oublier un ingrat dont il

vous serait impossible de suivre les traces. Mon Dieu ! ceux qui sont morts, on les oublie bien ! Est-ce que ceux qui partent pour ne jamais revenir, ne sont pas absolument comme s'ils étaient morts ? Vous viendrez à vous dire cela, et le bon Dieu que vous priez si bien permettra que vous fassiez pour moi comme on fait pour les morts. Si, au contraire, vous connaissiez quel pays je parcours, si vous aviez des lettres de moi, que d'angoisses ! Chaque fois qu'elles retarderaient, ou chaque fois que vous pourriez me croire en danger, ce serait pour vous la même chose que si je venais de mourir sous vos yeux. Et puis, si après m'avoir compté pour perdu pendant bien des années, Dieu permettait qu'un jour, au moment où vous termineriez une prière plus fervente qu'à l'ordinaire, je me jetasse dans vos bras, grandi, vieilli, méconnaissable, mais votre fils cependant, mais vous parlant d'une voix connue dès mon berceau, d'une voix acquise, formée, exercée près de vous et par vous, quel bonheur, quel moment d'ivresse céleste, n'est-ce pas ?... Ainsi, vous le voyez, il est bien mieux pour vous de me compter pour mort, et de laisser à la Providence le soin de me ressusciter un jour à venir, si cela lui plaît. Et je vous promets que cela arrivera un jour ; ou au moins c'est que ça n'aura pas dépendu de moi. Je vous aime, j'aime Louise et Charles, j'aime mon pays, et si j'y puis revenir, pour être utile à tout ce que j'aime, au lieu de leur être à charge, je le ferai.

" Avant de finir, comme je pars, vous me permettrez, de même qu'on le permet aux mourants, quel que soit leur âge ou leur condition, vous me permettrez de vous donner quelques conseils. D'abord je vous prie en grâce de ne jamais envoyer Louise à Québec, et de ne pas la lancer sans protection dans ce qu'on appelle le beau monde. Je n'ai pas la moindre envie qu'elle figure parmi cet essaim de jeunes évaporées qui papillonnent autour des officiers de la garnison. Je vous demande pardon, ma bonne maman,

de vous dire de pareilles choses, mais je dois mettre votre orgueil de mère en garde contre la tentation que vous éprouverez peut-être bientôt de faire briller votre fille.

" Quant à Charles, vous ne le contredirez pas, je vous en prie. Il veut être prêtre, et il doit l'être, puisque Dieu l'appelle à cet état. Je sais bien que moi parti, et Charles dans les ordres, il ne reste plus personne pour relever le nom de mon père, pour soutenir la famille ; mais enfin, les familles doivent avoir une fin, comme les hommes et les peuples, et il ne faudrait pas, pour des raisons semblables, faire le malheur de Charles. Je vous avoue cependant que j'ai eu mes doutes sur la vocation de mon frère. C'est à lui d'y penser, et très probablement que mon départ l'engagera à réfléchir sérieusement. Je lui ai déjà dit en riant ce que j'en pensais ; il se peut bien que je me trompe : dans tous les cas, il ne fera pas mal de se rappeler ce que je lui ai dit.

" Encore un mot. Ne vous obstinez pas, ni vous, ni Charles, à lutter contre M. Wagnaër. Cet homme est plus puissant que vous ; il vous broierait dans un instant. S'il vous offre un prix raisonnable pour la terre, vendez-la. C'est le dernier article de mon testament.

" J'ai passé la plus grande partie de la nuit à écrire, j'entends siffler le vent dans les cordages du vaisseau près du quai. Je suis dans une petite auberge à la basse ville ; et si je veux me réveiller avant six heures, l'heure à laquelle je devrai être à bord, il est temps que je prenne un peu de sommeil. Voilà plusieurs nuits que je ne dors pas, et, chose singulière, dans ce moment-ci qui est le plus critique, le sommeil vient à bout de moi et prend sa revanche. Votre bénédiction, ma mère ; dans quelques heures je serai parti !

" Adieu, ma mère, adieu, et pardonnez-moi.

" Pierre Guérin."

Il y avait dans cette lettre beaucoup de vérité et de bon sens, à côté de beaucoup d'exagération et d'originalité. Elle donnait une idée assez exacte du travail qui s'était opéré dans l'esprit de cet étrange jeune homme ; elle montrait l'influence funeste, sur cette âme généreuse et fière, de l'état de société anormale dans lequel elle se sentait placée et qu'elle fuyait, n'osant le combattre seule.

Louise et Charles venaient d'achever cette lecture, entrecoupée souvent par leurs larmes, lorsque le médecin qu'on avait envoyé chercher pour leur mère se présenta. Il trouva l'état de madame Guérin fort alarmant, et fit différentes prescriptions qui furent soigneusement exécutées par la jeune fille. Comme il allait repartir, la tempête redoubla tout à coup de fureur. Les vents qui se déchaînaient et grondaient chacun à leur tour, semblèrent se réunir pour un commun et décisif effort. Après un moment de silence, presque de calme, un bruit épouvantable se fit entendre. C'était le gros orme près de la maison qui, cédant à cet assaut, tomba tout d'un morceau. Il y eut dans le déchirement, dans le froissement, dans les mille craquements qui accompagnèrent la chute lourde et retentissante du tronc de l'arbre, quelque chose qui allait jusqu'au cœur pour y remuer cette fibre délicate et inexplicable de la superstition, qui vibre toujours à notre insu au dedans de nous-mêmes dans de semblables instants.

—Encore un malheur, s'écria Louise, l'*orme de la famille* qui tombe ! C'est bien bon que maman dorme aussi profondément.

Comme la jeune fille parlait, une détonation très forte se fit entendre.

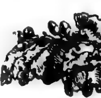
—Qu'est-ce que cela, encore, dit-elle ? Ce n'est pas un autre arbre qui tombe : il n'y en a pas d'autre aussi près de nous.

Une minute ne s'était pas écoulée qu'une seconde détonation, plus distincte et plus rapprochée, ajouta au soupçon qu'avait fait naître la première, la certitude d'un naufrage imminent pour quelque pauvre vaisseau ballotté par la tempête. En effet, de la grève où Charles n'hésita pas à se rendre, malgré les torrents de pluie et un tourbillon à ne pas se tenir debout, on apercevait entre le ciel noir et l'eau noire une masse blanchâtre emportée avec rapidité par le vent. Cette masse s'arrêta tout à coup. Un éclair qui brilla, un troisième coup de canon qui retentit, un nuage de fumée rougeâtre, qui se dissipa bien vite, un craquement épouvantable, furent les seuls adieux du navire qui, par la maladresse du pilote, avait frappé sur un récif à l'une des extrémités de la petite île, et sombra tout de suite. Il était alors une heure après minuit.



Lorsque le jour parut, quelques débris seulement furent apportés par les flots sur le rivage, mais on ne recueillit aucun cadavre ; on présuma que les *courants* les avaient entraînés à une grande distance en descendant le fleuve.

Le soir de ce jour (et ce fut une journée belle et brillante, pleine de lumière et de gaieté ; un de ces jours



purs et sereins que la Providence fait lever après les jours de tempête et de désolation, afin que l'on se souvienne bien que c'est elle, et non pas le génie du mal qui gouverne le monde) ; le soir de ce jour, disons-nous, près d'une grande croix noire, au bord du chemin, à une demilieue à peu près de la demeure de madame Guérin, un jeune homme et une jeune fille étaient à genoux et priaient.

Une légère voiture, qui contenait deux jeunes filles élégamment vêtues et dont l'une tenait les rênes sans trop d'embarras, passait lentement près de cet endroit.

—Vois donc, Clorinde, dit l'une, est-ce le jeune Guérin, dont ton père nous parlait l'autre jour, qui fait si dévotement sa prière au pied de la croix de la mission ?

—Non, ma chère, ce n'est pas celui dont papa nous parlait. Nous avons appris aujourd'hui qu'il s'est embarqué à bord d'un vaisseau comme matelot. Celui-ci, c'est Charles, qui va prendre la soutane dans quelques jours.

—Tiens ! mais sais-tu que c'est un très joli garçon ? Vois donc quel air de distinction il y a dans toute sa personne. Sa sœur est aussi bien gentille.

—Oh ! oui, répliqua mademoiselle Wagnaër, ces jeunes Guérin étaient destinés à être des hommes très brillants, celui-ci surtout. C'est bien dommage qu'il se fasse prêtre !



IV

TROIS HOMMES D'ÉTAT.



ENVIRON quatre mois après les scènes que nous avons décrites dans les chapitres précédents ; par une froide soirée de janvier, dans une mansarde d'une assez pauvre maison du faubourg Saint-Jean, à Québec, un jeune homme était assis près d'une table, où il paraissait lire et méditer profondément sur sa lecture. Il y avait sur cette table deux livres ouverts l'un dans l'autre. Le plus grand et le plus gros, celui de dessous, c'était les *Lois civiles* de Domat ; le plus petit, celui de dessus, c'était *les Martyrs* de Chateaubriand. Il était évident que le jeune homme avait d'abord voulu étudier sérieusement, mais qu'ensuite il avait contraint l'*in-folio* de Domat à donner l'hospitalité au petit volume des *Martyrs*, de manière que la poésie avait eu littéralement le dessus sur la jurisprudence.

L'ameublement de la petite chambre de l'étudiant (car à ce trait qui ne reconnaîtrait un étudiant en droit de première année ?) était pauvre et bizarre à la fois. Un grand sabre avec un habit rouge militaire, et un shako étaient suspendus à un clou à la cloison. Deux grands dessins à la craie, richement encadrés, souvenirs de collège, étaient disposés de chaque côté de cette espèce de trophée. Des quatre pans de cette chambre deux étaient formés par un mur blanchi à la chaux, et les deux autres par une simple cloison de planches de sapin, qu'une propreté exquise faisait paraître luisantes et dorées, ainsi que le plancher, qui était nu, à l'exception de ce que recouvraient



deux bouts de tapis étalés avec orgueil, l'un près du lit, l'autre près de la table d'étude. Une petite armoire d'un bois très vil, peinte en rouge, et dont on avait fait une bibliothèque à l'aide de quelques planches, était posée sur la table et couronnée par une statue d'Hercule, en plâtre, statue presque colossale, et dont l'acquisition avait dû épuiser pour plusieurs mois les subsides que le maître du logis recevait de ses parents. Des gravures et des lithographies, représentant soit des sujets religieux, soit des danseuses plus ou moins décolletées, étaient collées çà et là sur les cloisons et sur les deux pans de la petite armoire. Un petit crucifix doré, cadeau d'une mère pieuse, protestait, au chevet du lit, contre l'espèce de transformation qui s'opérait dans les idées de l'étudiant. Le lit, placé dans un des angles de la chambre, la table d'étude avec la bibliothèque improvisée, placées dans l'angle opposé, trois mauvaises chaises en paille, un grand coffre bleu, et un petit nécessaire, très antique dans sa forme, formaient tout le ménage du jeune célibataire. Au-dessus de la porte, il y avait une énorme tête d'orignal au bois large et développé, qui aurait fait honneur à un musée d'histoire



naturelle, ou au salon de quelque *Nemrod* de Québec ou de Montréal ; mais nous devons dire que celui qui aurait attribué la mort du noble animal au possesseur de sa dépouille, aurait commis une criante injustice.

Tout, comme on le voit, dans cette petite chambre trahissait dans celui qui l'occupait une association d'idées étranges, une lutte intérieure de la religion contre la mondanité, un attachement capricieux pour des objets futiles, un grand dédain pour toutes les bonnes et utiles choses qui composent ce que l'on appelle le *confort*.

Charles Guérin, car nos lecteurs n'ont pas manqué de deviner que c'était notre héros que nous leur présentions ainsi métamorphosé, Charles Guérin avait en effet passé par une de ces crises inévitables, qui modifient les idées et le caractère d'un jeune homme ; il avait éprouvé à la suite du départ de son frère une série d'émotions qui avaient rendu plus vague encore et plus inquiète son âme irrésolue quoiqu'ambitieuse.

Par les débris que l'on avait recueillis, on avait découvert que le vaisseau qui avait sombré près de la petite île, était le *Royal-George*, l'un des navires partis du port de Québec, le jour où Pierre Guérin avait dû s'embarquer. Il ne restait donc que peu de doute à Charles sur le sort de son frère. Ce dernier événement avait été soigneusement caché à madame Guérin ; Louise et Charles se contentèrent de pleurer et de prier en secret, comme on les a vus faire au pied *de la croix de la mission* (1). La pauvre mère ignorait et devait toujours ignorer le naufrage qui avait eu lieu tout près d'elle, et ses enfants étaient déjà reconnaissants envers leur frère de la sage précaution qu'il avait eue de prédire d'avance un silence obstiné, puisque cette seule circonstance pourrait leur aider à tromper plus longtemps le désespoir maternel.

(1) On appelle ainsi de pieux monuments qu'on élève dans nos paroisses, en commémoration des *missions* et des *retraites paroissiales*.

Une fièvre très forte retint madame Guérin au lit pendant quatre jours, et elle dut seulement à son énergie morale, à un traitement habile, et à la force de son tempérament de survivre au coup terrible qu'elle avait reçu.

Sa première pensée dans sa convalescence, pensée qu'elle ne put s'empêcher d'exprimer, malgré les sages conseils que Pierre lui avait donnés dans sa lettre d'adieu, sa première pensée fut que le plus jeune de ses fils devait de toutes manières remplacer l'aîné ; il lui fut tout à fait impossible de dissimuler combien serait cruelle une seconde séparation après celle qui venait de se faire. Ce premier élan du cœur d'une mère, que la piété de la digne femme comprima bien vite, n'en causa pas moins une réaction bien forte dans les idées de Charles. Ce fut comme une lumière subite qui lui découvrit dans son propre caractère, dans ses projets, dans ses rêves même les plus purs et les plus saints, dans la nature de son enthousiasme religieux, bien des choses qui ne s'accordaient que très peu avec la règle sévère et les calmes vertus de l'état ecclésiastique ; il se dit à lui-même que les circonstances dans lesquelles il se trouvait, quoique pures affaires temporelles, entraient peut-être dans les vues de la Providence, qu'elles étaient par elles-mêmes comme un avertissement céleste qui le prémunissait contre une démarche inconsidérée ; enfin il en vint à douter plus que jamais de sa vocation. Dire les tourments qu'il souffrit, les nuits de prières et de larmes qu'il passa, les scrupules aigus et minutieux qu'il dut repousser, les pensées et les projets les plus dangereux qu'il dut combattre, ce serait dire ce qui ne pourrait être compris que de quelques pauvres enfants qui ont eux-mêmes subi de semblables épreuves. Enfin il se détermina à consulter une autre personne que celle qui l'avait dirigé jusqu'alors, un prêtre âgé et savant, qui lui conseilla de ne pas entre-

prendre de décider dans quelques jours le sort de sa vie entière, et de rester au moins quelque temps dans le monde avant d'y renoncer. Le saint homme pensait avec raison, que renoncer à ce que l'on ne connaît pas encore, c'est s'exposer à désirer ardemment par la suite, ce qu'il nous est défendu de connaître. Cet avis charitable était un trop grand soulagement aux inquiétudes et aux souffrances de notre jeune homme pour qu'il se le fit donner à deux fois. Il fut donc convenu qu'il donnerait un sursis d'un an au grand procès qui s'instruisait au fond de sa conscience. Comme il fallait faire quelque chose en attendant, il passa un *brevet* chez un avocat, tout comme il en aurait passé un chez un notaire, ou chez un médecin, se reposant sur son extrême jeunesse pour changer de route du moment où il serait persuadé que celle qu'il suivait provisoirement ne lui convenait pas. Comme ses moyens ne lui permettaient guère de faire autrement, il prit pension dans une honnête famille d'ouvrier, où on lui donna pour tout logement la petite chambre que vous savez.

Il y avait déjà près d'une heure que Charles était arrêté sur la même page de son livre, poursuivant dans son imagination des milliers de ces séduisants fantômes, que la moindre des choses suffit pour évoquer à l'âge de seize ou dix-sept ans, et que la prose poétique de Chateaubriand plus que toute autre chose peut faire surgir en foule ; lorsque la porte de la chambre s'ouvrit assez brusquement pour laisser entrer deux jeunes gens.

—Tu m'excuseras, mon bon Charles, dit l'un d'eux, si je viens te troubler dans tes études ; mais il y a longtemps que j'ai promis à M. Henri Voisin, de lui procurer le plaisir de ta connaissance. En passant dans la rue nous avons vu de la lumière à ta lucarne, et j'ai pensé que l'occasion était bonne. M. Voisin vient justement d'être reçu avocat ; c'est un de mes amis, il aime passionnément

la littérature, et il est bon patriote. Ce sont deux points sur lesquels vous sympathiserez.

Celui qui aurait pu examiner notre héros dans ce moment, aurait vu dans sa contenance embarrassée la réaction extérieure d'une vanité satisfaite au delà de tous ses désirs. C'était pour lui un événement tellement flatteur et inattendu que d'être ainsi recherché sur *réputation*, par un *monsieur* qui venait d'entrer au barreau, qu'il avait peine à y croire. Il craignit même un instant d'être la dupe d'une mystification.

Cependant, *monsieur* Voisin parut tellement enchanté de faire la connaissance de *monsieur* Guérin ; il se montra si bien au fait de l'histoire de sa famille, il lui parla avec tant d'intérêt, et de son frère, et de sa mère, et de sa sœur, il fit de si délicates allusions aux lauriers que Charles avait cueillis au collège, et aux succès beaucoup plus grands qui, disait-il, l'attendaient dans le monde, que le jeune étudiant de première année se crut pour tout de bon l'objet de l'admiration et des sympathies de toute la ville, et qu'il sut en même temps un gré infini à celui qui venait ainsi lui révéler son importance.

L'ami officieux qui s'était chargé de présenter *monsieur* Voisin à *monsieur* Guérin, se nommait Jean Guilbault. C'était un étudiant en médecine de seconde année, dont Charles avait fait son Pylade depuis cinq ou six semaines qu'il le connaissait. Fort heureusement, Jean Guilbault était un brave et loyal garçon, qui justifiait pleinement la confiance et l'amitié qu'on lui avait accordées si volontiers pour ne pas dire si légèrement. Il y avait même plus, Jean Guilbault était un de ces jeunes gens rares, très rares, qui, au milieu de la licence générale, ont le courage de proclamer des principes sévères, et, ce qui vaut encore mieux, le mérite d'en faire une application constante. Gai, spirituel, enjoué, tant qu'il ne s'agissait que de choses permises, le jeune Esculape devenait intraitable,

du moment que l'on se permettait quelque plaisanterie sur la religion, sur la morale, ou sur ce qu'il appelait ses convictions politiques. Il poussait jusque dans les détails les plus minutieux, jusque dans les choses les moins importantes en apparence, les conséquences rigoureuses de ses croyances sociales. Ainsi, persuadé que les liqueurs brûlantes et les draps brûlés que l'Angleterre nous vend au plus haut prix possible, contribuent à notre décadence et matérielle et morale, l'excellent jeune homme ne buvait absolument que de l'eau ou de la bière indigène, et il s'habillait de la tête aux pieds d'étoffes manufacturées dans le pays. Sa belle taille et sa figure intéressante rachetaient pleinement ce que sa toilette pouvait avoir d'étrange. Il pouvait passer pour excentrique aux yeux de ceux qui ignoraient les motifs de sa conduite ; ceux qui les connaissaient éprouvaient pour lui une sorte de vénération. Dans tous les cas, peu lui importait ce que l'on disait de lui. Autant il respectait les préjugés du vulgaire dans ce qui lui semblait juste et utile (car il y a de bons comme de mauvais préjugés), autant il se plaisait à les braver dans ce qu'ils ont de funeste.

La conversation des trois jeunes gens ne tarda pas à se reporter sur la politique du pays, en particulier, et sur la politique du monde entier en général. De quinze à vingt ans nos compatriotes sont tous plus ou moins des hommes d'État. Il y en a très peu, par exemple, qui le sont dans un âge plus avancé.

Quel dommage que tous ces précoces dévouements ne puissent être utilisés ! Quel malheur que les pulsations ardentes et rapides de tous ces jeunes cœurs se ralentissent et se refroidissent si vite au contact de la vie réelle !

Oh ! de quinze à vingt ans, que l'âme est noble et pure ! Qu'alors on aime bien son pays sans la moindre arrière-pensée ! Pourquoi faut-il que l'on manque de puissance alors que la volonté est si forte, et pourquoi, si rarement

conserve-t-on la volonté lorsque le pouvoir nous est venu ?

De quinze à vingt ans on ne sait encore rien des dégoûtantes vérités de ce monde ; on n'a pas encore vu l'intrigue, cette impudente araignée, filer et nouer sa toile hideuse, sur ce qu'il y a de plus saint et de plus vénérable ; on ne connaît encore ni les mots qu'il faut dire pour ne rien dire, ni le lâche silence plus dangereux que la parole ; on ne sait encore ni le prix que l'on doit offrir pour acheter ses ennemis, ni celui que l'on doit exiger pour vendre un ami ; on ne sait encore ni nier publiquement ce que l'on affirme privément, ni inventer les scrupules du lendemain, hypocrites expiations des fautes de la veille ; en un mot de quinze à vingt ans......ON MANQUE D'EXPÉRIENCE. C'est du moins ce que disent les vieilles prostituées politiques, et ce que répètent après elles les roués qui se forment à leur école.

S'il en est ainsi, un moment d'attention à ce qui se dit maintenant, dans la mansarde de Charles Guérin, nous fera voir combien nos deux étudiants sont dépourvus de cette grande et précieuse vertu de ceux qui n'en ont pas : l'*expérience*.

Le départ de Pierre fournit tout naturellement un texte à la discussion.

—Comme cela, dit Jean Guilbault, ton frère nous a laissés, parce qu'il craignait de ne pouvoir gagner sa vie ? C'est se décourager bien vite.

—Je crois, dit le jeune avocat, d'après ce que m'a dit Guilbaut des idées de votre frère, qu'elles s'accorderaient parfaitement avec les miennes.

—Quoi, toi aussi, Voisin, tu n'aimes pas mieux ton pays que cela ?

—Eh ! bon Dieu, est-ce que nous avons un pays, nous autres ? Vous parlez sans cesse de votre pays : je voudrais bien savoir si le Canada est un pays pour quelqu'un ?

Deux longues lisières, à peine habitées, à peine cultivées, de chaque côté d'un fleuve, avec une ville à chaque bout : de petites villes, du milieu desquelles on voit la forêt qui se termine au pôle !

—Oh ! oui, Voisin est comme cela, il ne croit pas à notre nationalité : il dit qu'il faut s'anglifier.

—Ah ! si M. Voisin est un anglomane, tu as eu tort, mon cher Guilbault, de me le présenter comme un patriote. La politique, à mes yeux, n'est qu'un accessoire, un instrument qui sert à conserver notre nationalité. Que m'importe à moi que mes petits-enfants (dans la supposition que j'aurai des enfants pour commencer) vivent sous un gouvernement absolu, constitutionnel ou républicain, s'ils doivent parler une autre langue, suivre une autre religion que la mienne, s'ils ne doivent plus être mes enfants ? Tâchons d'être une nation d'abord, ensuite nous verrons comment nous gouverner.

—Ce que vous dites là, M. Guérin, est bien vrai. Cependant ce n'est que du sentimentalisme. Que nous importe ce que seront nos petits-enfants, après tout ? L'essentiel, c'est le bien-être matériel de la génération présente. Croyez-vous que nous y gagnions beaucoup à nous isoler, et que si nous étions anglifiés, complètement anglifiés, nous serions maltraités comme nous le sommes ? Voyons....là....de bonne foi....pourquoi les Anglais nous maltraiteraient-ils, si nous étions des Anglais comme eux ?

—Mon cher monsieur, je viens vous interroger à mon tour. Est-ce que vous pensez que nos *habitants* s'anglifieraient à volonté ? Pensez-vous qu'il n'y aurait qu'à dire : anglifiez-vous, et que demain, ils parleraient anglais, cultiveraient à l'anglaise, voyageraient à l'anglaise ?

—Non, c'est bien certain, mais cela viendrait petit à petit. Il faudrait commencer par la haute classe, et puis la classe instruite, et puis la classe moyenne, et puis la

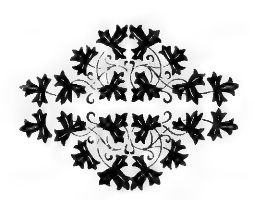
basse classe, et enfin tout le monde. Ça serait l'œuvre de cinquante années tout au plus.

—Et en attendant, que deviendrait la basse classe sans la protection de la classe instruite ? Quel lien aurait celle-ci à celle-là, et pour quelle raison voudriez-vous que nos gens instruits, une fois anglifiés, ne s'alliassent point avec les nouveaux venus, pour exploiter le pauvre peuple ? Pensez-vous qu'il y aurait beaucoup de sympathie entre l'homme de profession anglifié, et nos *habitants ?*

—Bravo, mon cher Guérin, bravissimo ! C'est précisément cela. C'est ce qui est arrivé à notre noblesse d'autrefois : aussi est-elle tombée, et dans l'opinion des gouvernants, pour qui elle n'avait de valeur qu'en autant qu'elle représentait une nationalité, et dans l'opinion du peuple qui, la voyant, elle, fière et opulente envers lui, ramper aux pieds du pouvoir, dans l'ignorance et les excès, l'a énergiquement flétrie du nom de *noblaille*, tout comme il aurait dit *valetaille*. Il y a une nouvelle noblesse, la nobles professionnelle, née du peuple, qui a succédé à la noblesse titrée. Qu'elle y prenne garde : si elle oublie son origine, si elle suit le même chemin....le même sort l'attend !

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)



LA SAINTETE DU MARIAGE

ET LA COMÉDIE DU DIVORCE CHEZ NOS VOISINS DES ÉTATS-UNIS.

POUR la grave population américaine, mettons les trois quarts pour faire bon poids, le mariage n'est qu'un contrat, pas plus indissoluble que tout autre, et même plus aisé à rompre, puisqu'il est à la merci du caprice contraire à celui qui l'a formé, puisqu'il ne repose que sur la fragile obligation du serment. Le mariage, aux yeux de beaucoup d'Américaines, est une affaire toute humaine, dont il est permis, dont il est honorable de se retirer quand elle est devenue mauvaise et marche vers la faillite. Et ce caractère tout humain du mariage est reconnu, consacré par la complicité, la complaisance, si l'on préfère, des églises protestantes, sauf l'église épiscopale, qui ne font aucune difficulté de remarier les divorcés sur le vu du jugement qui leur a rendu la liberté. Dans une cérémonie où ils invoquent le nom de Dieu, ils apparaissent comme les agents passifs de la puissance civile, ils se désintéressent absolument du côté moral et religieux de la question et prêtent leur ministère à autant de justes noces qu'une même personne tient de la loi civile le droit d'en célébrer. Cette facilité à diversifier les couleurs des liens des nœuds conjugaux augmente singulièrement les attraits d'un saint état qu'on embrasse, qu'on quitte et qu'on reprend si aisément des mains bénissantes du pasteur ; aussi n'est-ce pas l'incertitude de nouvelles bénédictions nuptiales qui inquiète les époux avides de rompre, c'est, le croirait-on ? le rigueur des lois de certains Etats en matière de divorce.

Toutes facilités pour se marier, des obstacles pour divorcer ; aucune précaution n'est prise même contre la polygamie, ni publication de bans, ni consentement des parents, ni justification de domicile. Les futurs se présentent, soit devant le juge, soit devant le notaire, soit devant un "ministre de l'Évangile," et sont mariés, séance tenante, sur la déclaration des parties qu'elles sont libres, sans aucune enquête sur la véracité de leurs dires. Les lois ne semblent s'apercevoir de l'importance du mariage que le jour où on leur demande de le rompre ; encore n'opposent-elles à cette rupture que des apparences de rigueur. Dans l'État de New-York, le divorce étant très difficile à obtenir, ses résidents sont forcés de s'adresser aux juges des autres États, où le mariage est un joujou qu'on casse avec plus ou moins de facilité. Les époux mal assortis de New-York n'ont qu'à traverser l'Hudson, ils abordent aussitôt sur la terre de délivrance, dans l'État de New-Jersey, qui s'est investi du pouvoir de délier, mais il lui faut des griefs sérieux. Les gens qui n'en peuvent faire valoir doivent prendre la peine de porter leurs doléances beaucoup plus loin, dans le North-Dacota, le South-Dacota, dans le territoire de l'Oklohama, où comme par enchantement les chaînes se rompent. Là, on n'a pas l'indiscrétion de trouver mauvaises vos raisons ; elles sont toujours bonnes, pourvu que vous résidiez six mois dans les deux États susnommés, ou trois mois dans l'Oklohama.

L'affluence des aspirants au divorce, dans ces trois dépendances de l'Union, a été le principe de ces colonies de divorcés, d'un américanisme si coloré. L'une de ces colonies s'est formée à Sioux-Falls, ville du South-Dacota. On s'y met en traitement, guérison garantie, plus trace de mariage après un semestre passé entre les mains des avocats et des juges. Plus de trace ancienne, s'entend, car dans ces rencontres fortuites de jeunes femmes en rupture de noces et de maris tirant sur leur longe, il y

a des rechutes sérieuses, des malades dûment divorcés, légalement remariés, ayant fait d'une pierre deux coups. D'autres, ayant trouvé le pays à leur goût, se sont décidés à y rester, et ont formé le noyau de la colonie permanente des divorcés. Ayant flairé une affaire, ils ont bâti des théâtres, des salles de concert et de bal, ils ont fondé des clubs, ils ont édifié des églises, ils ont même contruit des couvents, — on a une âme après tout ! — enfin, ils n'ont rien épargné pour rendre aux nouveaux venus le divorce utile et agréable. Malgré tout, depuis quelques années, la colonie a cessé d'être en vogue, l'hiver y est rude, il y fait un froid à fendre en quatre les plus solides résolutions ; sa spécialité est le divorce d'été D'autre part, la durée de l'attente, le stage de six mois, abaissé à trois mois dans plusieurs autres États, lui ont porté un coup sensible. Une pétition adressée à la législature de l'État par la colonie lui a représenté que l'obligation d'une si longue résidence constituait une ruine pour le pays. Combien de gens qui, fatigués d'attendre, laissés trop longtemps à leurs réflexions, ont lâché pied et réintégré le domicile conjugal !

La nouvelle colonie de Fargo, dans le North-Dakota, a bénéficié des temps difficiles dont souffrait sa rivale. Elle a été lancée de main de maître, avec les capitaux de la puissante maison de divorce de New-York, Hoggatt Carruthers et Hildreth. Comme les médecins spéciaux qui n'envoient leurs malades qu'à une station balnéaire de prédilection, ce trio d'avocats n'envoie ses clients en traitement qu'à Fargo, dont il possède la plupart des établissements qui font de l'argent, les hôtels, le palais de justice. La maison a une succursale dans l'Oklahoma : on y traite les tasses de thé jetées à la tête, les mots vifs, les pichenettes sur le nez administrées par les maris, les jolies petites gifles données par les femmes et autres offenses et injures graves que le divorce ne manquera pas de guérir,

pour peu qu'on suive exactement les ordonnances des médecins de l'endroit.

L'étranger qui visite ces Edens du divorce est frappé de l'harmonie touchante qui règne entre les colons : étant tous d'accord sur un même point, courant au même but, ils n'ont qu'une même acrimonie contre un mari, contre une épouse, absents qui ont toujours tort au regard de présents qui ont tous raison. On y rencontre même des époux en guerre au logis qui, d'accord pour se séparer, vivent côte à côte comme des tourtereaux et semblent se quitter à regret à l'expiration de l'armistice du divorce. Des guides aux manières engageantes font au visiteur les honneurs de leur ville, lui montrent les " points d'intérêt " de la colonie, les maisons, les appartements où les célébrités du divorce sont venues faire leur *season*. C'est à Fargo que Mrs W. K. Vanderbilt a fait son temps ; là encore, une personnalité moins connue de la même famille, Mrs Jacob H. Vanderbilt, et, plus récemment, M. David Talmage, ancien ministre des États-Unis au Vénézuéla, âgé de soixante-dix ans, séparé de sa femme depuis 1883, et qui a voulu, avant de mourir, régulariser sa situation. C'est le conseil que lui avaient donné ses deux filles, toutes deux divorcées.

Mais il est des aspirants au divorce pour qui la résidence est une obligation pénible et quelquefois impossible. La partie, pour cela, n'est pas perdue ; de respectables témoins ne vivent pas d'autre chose que d'affirmer par serment que vous avez résidé depuis le jour de l'introduction de votre instance jusqu'au jour de votre comparution devant le juge. Cette comparution a pu même être évitée par un procédé qui, usé maintenant, a beaucoup réussi dans un temps, et dont voici un exemple authentique.

Depuis longtemps, un avocat de New-York, — appelons-le Smith, — soupçonnait l'existence de fraudes gigantesques dans l'émission des jugements de divorce rendus

par certains tribunaux, et ses soupçons furent confirmés pendant les dix minutes d'arrêt d'un train à Arkansas City, sur la frontière du territoire de l'Oklohama. Il vit se glisser dans les wagons des individus qui entreprirent aussitôt les voyageurs, en leur remettant une carte ainsi conçue : " Vous pouvez compter sur une retraite absolue dans Oklohama City, vous y êtes garanti contre toute indiscrétion. Les jugements de divorce ne sont jamais publiés." Ces messieurs étaient des courtiers en divorce, des rabatteurs au service des avocats de la ville, des pourvoyeurs des *family hotels* pour aspirants au divorce. De retour à New-York, il écrivit à l'adresse indiquée sur la carte pour avoir les noms de deux ou trois respectables hommes de loi à même de lui faire obtenir un divorce, économiquement, secrètement et dans le plus bref délai. Au reçu de la réponse, il écrivit à l'un d'eux pour lui mettre l'affaire en mains et lui demander s'il pouvait éviter la résidence.

" Vous le pouvez, lui répondit-on, mais c'est fort dangereux. J'ai à ma dévotion un homme de toute honorabilité qui s'affublera de votre nom, le signera sur toutes pièces et comparaîtra devant les juges qui ne douteront pas un moment de votre identité en sa personne. Fraudes et faux qui, découverts, vous conduiraient en prison et feraient annuler le divorce. Venez plutôt ici, notre petite ville est charmante, le climat printanier et vous passerez l'hiver en bonne compagnie. Si vous ne venez pas, je me chargerai de tout pour 350 dollars, 200 comptant et à la remise du jugement le surplus."

M. Smith envoya la somme demandée et trois mois après recevait un petit colis contre remboursement de 150 dollars, et qui contenait dans les plis d'un costume complet indien une enveloppe solennelle d'où il retira le jugement de divorce. Il était divorcé légalement pour 350 dollars, c'est-à-dire qu'il avait fait divorcer un Smith

quelconque, qui n'avait jamais existé que pour lui servir de pseudonyme dans l'affaire. Il se rendit aussitôt à Aklohama City et mit sous les yeux de la justice l'expédition du jugement. " Sont-ce là vos signatures ? dit-il au juge et au greffier. — Non seulement ce ne sont pas les nôtres, mais elles n'ont pas même le mérite d'être imitées," lui fut-il répondu. Ainsi l'homme de loi avait tout forgé, la demande, les témoignages, le jugement, sur les papiers mêmes et avec le sceau *empruntés* au tribunal. On le rechercha, mais le nom du correspondant de M. Smith étant d'emprunt, le coupable n'avait laissé aucune trace qui pût le faire découvrir. On abandonna l'affaire en ce qui le concernait.

M. Smith ayant fait donner une grande publicité à son expérience, la foule des divorcés tenant leurs jugements du tribunal d'Oklohama City se sentirent du trouble dans l'âme. M. Smith se fit de très jolis honoraires en examinant les pièces qu'ils lui présentèrent ; il déclara bon nombre de jugements du même acabit que le sien. Les faux divorcés se tinrent cois de peur de la prison, mais il y en eut qui, s'étant remariés, profitèrent de ce que leur précédent mariage était toujours valable, pour retourner à leur première femme, dont leur seconde épouse leur avait appris à apprécier enfin les vertus.

Qu'il s'agisse du mariage ou du divorce, tous ceux qui ont souci de la moralité de la nation s'accordent à dire que les réformes les plus radicales s'imposent. Des pétitions sont adressées au Congrès pour la mise à l'étude de lois, par voie d'amendements à la constitution, qui seraient applicables à tous les États. Dans la question du mariage, on signale généralement comme des modèles à adopter les dispositions du Code Napoléon, publication des bans, consentement des parents, célébration publique du mariage à la maison commune, droit exclusif du maire ou de son délégué de le célébrer, toutes formalités de nature à faire

considérer l'institution comme une chose respectable et d'importance. On cite l'Église catholique pour ne procéder au mariage religieux qu'après l'accomplissement des formalités énumérées ci-dessus, on lui fait honneur de sa prudence et on n'est pas loin de lui envier ses principes qui, en consacrant la sainteté du mariage, lui font repousser le divorce.

Les réformateurs espèrent ainsi ruiner certaines industries dont les usines à mariages fleurissent un peu partout aux États-Unis. L'une d'elles, reine des *Gretna Green* américains, est située à Camden, dans l'État de New-Jersey. Elle est aux mains d'un ministre de l'Évangile, le Rév. W. H. Burrell : il s'est fait une spécialité très lucrative de mariages sans une minute de retard, électriques, la bénédiction nuptiale pouvant être troublée par l'apparition d'un père, d'un frère, à la poursuite de la fugitive. Il a procédé, l'an dernier, à la célébration de 8600 mariages, il a uni à l'aveuglette, au petit bonheur, des gens à lui totalement inconnus et qui se connaissaient sans doute trop peu eux-mêmes. C'est à se demander si, certains jours d'affluence, il n'a pas laissé tomber sur une fournée d'individus des deux sexes une bénédiction collective. Un jour, une jeune fille se présente au presbytère avec son futur. Comme il y avait foule, celui-ci sort seul pour faire un tour de promenade. Sur ces entrefaites, survient le frère du futur qui persuade à la jeune fille de se marier avec lui. L'autre rentre au moment même où le pasteur prononçait les derniers mots de sa bénédiction.

La jeune fille américaine d'une certaine classe ne recule devant aucune espérance matrimoniale ; le désir de se marier, de trouver l'homme qui pourvoira à tous ses besoins, lui fait perdre de vue toute autre considération. Un fermier de l'Indiana, célibataire jusqu'à cinquante-cinq ans, s'avisa tout à coup de prendre femme. Il a aujourd'hui soixante-quinze ans ; en vingt ans, il a collationné douze

hymens et onze divorces. Le numéro 12 a enfin comblé ses vœux et il déclare s'en tenir là, par superstition du nombre 13. Un individu du Texas a pu, en sept ans, épouser seize femmes sans avoir recours au divorce. Il a en poche seize actes de mariage parfaitement en règle.

Les lois et l'éducation rendent ces choses possibles aux États-Unis, le mariage n'y est que trop souvent le prélude du divorce. Immense est le troupeau de jeunes filles de toutes classes qui n'ont guère appris sur les bancs de l'école mixte qu'à flirter avec leurs camarades, ces *kids* ou chevreaux, comme on appelle aux États les jouvenceaux de quinze ans. Dès la plus tendre jeunesse, elles acquièrent à leur contact une précocité de sentiments qui leur enlève le charme de la jeune fille, le délicieux duvet de la fleur de naïveté ; elle en fait des mariées en miniature et trop de petites personnes d'une rare effronterie.

L'*American girl* est la propriété exclusive des jeunes gens, on ne la rencontre qu'en leur compagnie, elle reçoit leurs visites dans la maison de ses parents, et ceux-ci enfreindraient grandement les convenances s'ils venaient troubler le tête-à-tête de leur fille, s'immiscer dans ses affaires. On sonne, un jeune homme paraît : " Vous venez voir ma fille, monsieur ? Bien ! entrez, je vais l'appeler." Le loup est dans la bergerie, la mère disparaît. Qu'arrive-t-il ? C'est que ni le père ni la mère ne jouissent de ces tendresses de fille, si douces au cœur, si consolantes, si prodigues de bonheur domestique ; ils n'ont que des restes, des miettes d'amour.

Telles sont les coutumes. Et elles vont si loin que la jeune fille américaine considère comme un déshonneur de n'avoir pas de *sweetheart*, littéralement "doux cœur," de chevalier servant, pour la conduire au bal, au théâtre, à la promenade, partout où il plaît à elle ou à lui, sans que ni père ni mère n'y mettent jamais le moindre obstacle.

Que ces coutumes soient parfaitement logiques pour la grande majorité des jeunes filles américaines qui, en l'absence de dot, n'ont à compter que sur leurs qualités physiques et morales pour se marier, il n'y a pas à en douter ; qu'elles donnent souvent les pires résultats, c'est ce qui ne surprendra personne ; que, malgré elles, il y ait une très grande quantité d'heureux ménages, c'est un effet de la miséricorde divine. Les coutumes font les lois, et si parfois on a édicté des lois de réforme des coutumes, on n'en a jamais fait en opposition avec les nécessités sociales. Comment la loi américaine du mariage n'accorderait-elle pas toute facilité quand la coutume a accordé le maximum de liberté, quand l'état social a imposé cette liberté ? Élever des obstacles, n'est-ce pas favoriser le désordre, n'est-ce pas légitimer le faux ménage ? Le consentement des parents, s'il était exigé, serait le plus sérieux de ces obstacles ; mais comment l'officier de l'état civil pourrait-il admettre qu'il n'est pas tacite quand, depuis des années, les parents ont consenti à livrer leur fille à toutes les entreprises des soupirants? Ce serait vouloir fermer une porte qui n'aurait plus de battant. La publication des bans, à quoi bon ? Les fiancés ne se sont-ils pas suffisamment publiés, affichés eux-mêmes dans les festins, dans les compagnies, dans les assemblées publiques, dans leurs promenades sous les ombrages ou au clair de lune ?

La famille est mal venue d'accuser les lois de négligence et de s'en prendre à elles de ses catastrophes. C'est pourquoi l'introduction des dispositions du Code Napoléon dans la législation américaine n'est qu'une chimère, si la famille américaine ne commence par adopter les mœurs françaises avant d'adopter les lois françaises.

En Canada, la jeune fille, durant le temps de son éducation, est tenue soigneusement à l'écart de toute influence étrangère à la famille ; elle a un ange gardien, sa mère ;

elle a un protecteur, son père ; elle a des défenseurs, ses sœurs et ses frères, qui ne laissent aucun profane soulever le moindre coin de son voile virginal. Loin que son éducation se poursuive au milieu d'une cour de tout jeunes gens empressés à lui prodiguer les avant-goûts des plaisirs mondains, elle ne tend qu'à un but : lui inculquer une solide piété, la fortifier d'une sérieuse instruction. Aux États, on agit comme si elle n'avait qu'un cœur, à la merci de tous venants ; au Canada, on se souvient qu'elle a une âme, qui n'appartient qu'à Dieu. Là, une préparation au mariage toute frivole, toute matérialiste ; ici, toute chrétienne. De ces points de départ si différents, si opposés, il est impossible que la jeunesse des deux pays arrive à la même conclusion que le mariage est une chose sainte, sacrée, indissoluble.

L'Église catholique, aux États-Unis, par ses enseignements et ses pratiques, et de l'aveu même des protestants, fait réaliser à la réforme des mœurs d'importants progrès, et c'est grâce à son action moralisatrice que les futures lois du mariage pourront être efficacement préventives du divorce.

L'exemple des dix millions de catholiques des États-Unis, affranchis de la plaie du divorce, est trop frappant pour n'avoir pas trouvé des imitateurs parmi les églises protestantes, qui s'efforcent d'amener leurs fidèles à la pratique de la morale évangélique. L'église épiscopale se distingue entre toutes par la fermeté de ses principes contre le divorce, et elle en a donné une preuve éclatante à l'occasion de celui de Mrs William K. Vanderbilt. Elle a refusé de bénir le mariage qu'elle a contracté civilement depuis avec Oliver P. Belmont. Le nouveau couple est non seulement excommunié de cette église, mais il est répudié ouvertement par les Vanderbilt, les Belmont, les Astor, et par la plupart des *leaders* de la société américaine ; il est supporté seulement par ceux auxquels

l'audace impose, ou accueilli par des irréguliers aux yeux de qui d'illustres recrues sont une sorte d'absolution de leurs forfaitures matrimoniales. La nouvelle divorcée dépense des millions pour obtenir du monde non seulement la reconnaissance de sa situation, mais encore l'approbation de sa conduite ; elle s'est étourdie de l'illusion qu'en offrant à son gendre, le duc de Marlborough, un cheval de 10,000 dollars, elle panserait la plaie du cœur de sa fille ; elle a cru qu'en donnant des dîners et des fêtes, elle vaincrait : elle a été vaincue.

Jamais à l'impudence du scandale, il n'a été répondu par plus vigoureuse protestation. Elle est partie de haut ; malheureusement, de ces hauteurs mêmes, descendent trop souvent sur la foule des exemples qui ne sont pas faits pour la désaccoutumer du divorce.

E.-J. Johanet.





CHRONIQUE DU MOIS

LE gros événement du mois, celui qui l'occupe tout entier, c'est le procès Zola.

Pourquoi ce bruit et cette agitation, ces cris de révolution et de mort parce qu'un romancier a griffonné une page après avoir commis d'interminables volumes ? Ce phénomène, étrange en apparence, s'explique topographiquement. Un de nos confrères remarquait avec raison que si ce procès, et l'affaire Dreyfus dont il est le pendant, avaient eu lieu en Angleterre, en Allemagne ou ailleurs, personne n'en parlerait aujourd'hui; mais la France a le secret de donner des proportions à un événement de ce genre, de s'en émouvoir profondément, et de faire partager son émotion par toutes les autres nations du monde. Il y a déjà soixante ans que Musset écrivait :

> De tant de jours de deuil, de crainte et d'espérance,
> De tant d'efforts vaincus, de tant de maux soufferts,
> En es-tu lasse enfin, pauvre terre de France,
> Et de tes vieux enfants l'éternelle inconstance
> Laissera-t-elle un jour le calme à l'univers?

Il est inutile de récapituler longuement les faits qui ont donné lieu à cette cause célèbre. Rappelons-les pourtant en quelques mots.

Alfred Dreyfus, capitaine dans l'armée française, fut arrêté le 16 octobre 1894, sous l'accusation d'avoir livré à l'Allemagne des secrets diplomatiques. La cour martiale le trouva coupable et le condamna à la perte de son grade et à la détention perpétuelle. Dreyfus protesta de son innocence et déclara que dans trois ans le gouvernement lui-même se rangerait de son côté.

En 1897, M. Scheurer-Kestner, sénateur et chef du parti protestant en France, réaffirma l'innocence de

Dreyfus et accusa le comte Esterhazy, major en retraite, d'avoir livré ces documents. Une seconde cour martiale, qui siégea à huis clos, acquitta Esterhazy.

L'agitation, pendant ce temps, n'avait cessé de régner en France. Si les juifs y sont puissants et forts, les antisémites sont ardents, et une question de cette nature était bien faite pour les enflammer les uns et les autres. Les passions furent portées à leur paroxysme quand Emile Zola, qui avait déjà proclamé hautement l'innocence de Dreyfus, écrivit au président de la République une lettre dans laquelle il formulait les accusations les plus graves contre le ministère de la guerre, les principaux officiers de l'armée et les juges de la cour martiale.

Zola fut immédiatement mis en état d'arrestation et condamné à subir son procès.

Ce procès dura quinze jours et souleva un intérêt considérable. Le président du tribunal fut, du commencement à la fin, hostile à la défense, ce qui souleva de la part des amis de l'accusé de violentes récriminations. Finalement, après un discours de M. Zola, outré tant dans les injures faites au gouvernement, à l'armée et à la France en général, que dans les éloges qu'il se décernait, un réquisitoire bien faible et bien pâle de M. Weil, avocat général, un protestant et un des plus dévoués soutiens de M. Scheurer-Kestner, qu'on soupçonne avec assez de raison de sympathie pour l'accusé, et une magnifique plaidoirie de M. Labori, avocat de Zola, la cour a condamné le romancier au maximum de la peine, soit un an de prison et 3000 francs d'amende.

L'opinion générale au pays, guidée par les dépêches des agences télégraphiques dont les juifs ont le haut contrôle, semble, surtout dans la presse anglaise, plutôt favorable à Zola. Sans vouloir apprécier définitivement un événement qu'il nous est encore impossible de bien connaître, il est bon, je crois, de faire remarquer que, tout d'abord, il n'y

avait aucune raison légale pour recommencer le procès Dreyfus. Une sentence ne se revise, en effet, que si l'on apporte des faits nouveaux susceptibles de la modifier. L'appréciation de faits déjà connus demeure ce qu'elle est : on l'avait si bien compris qu'on avait d'abord songé à un recours en grâce, puis, ce moyen abandonné, on recourut à l'accusation d'Esterhazy, qui avorta.

Quant au secret de la cour martiale,—chose qui d'ailleurs n'a rien de nouveau, —il s'explique suffisamment, comme la plupart des actes du président des assises, par la raison d'État et le désir d'éviter une guerre possible. Enfin il faut remarquer, quant au procès, qu'il a été instruit non suivant les principes du droit criminel anglais, mais suivant le code d'instruction criminelle français, tellement sévère pour les accusés qu'un ancien président de la cour d'assises disait un jour : " Si j'étais accusé d'avoir volé les tours de Notre-Dame et de les avoir mises dans ma poche, mon premier mouvement serait de me sauver ! "

Le tort de Zola, ce qui l'empêchera de passer pour un héros, c'est d'avoir été non un convaincu, mais simplement un persuadé, guidé exclusivement par ses sentiments et ses impulsions et repoussant le secours de la logique et de la loi. Son orgueil bien connu, qui l'a fait se classer lui-même, dans son éloge funèbre de Daudet, parmi les " géants intellectuels," a éclaté dans cet acte et dans cet inepte plaidoyer-réclame qu'il a voulu prononcer. Les Toulouse et les Lombroso pourront maintenant examiner à nouveau si ce " dégénéré supérieur " qu'ils ont déjà classé parmi les déséquilibrés, n'a pas, depuis ce temps, vu le thermomètre de sa raison descendre de quelques crans.

Quant à son avocat, M. Labori, il a rempli cette tâche difficile avec tout le calme et le courage possibles Les applaudissements qui ont éclaté à la cour d'assises pendant son discours sont un exemple de la force de l'éloquence sur des esprits affamés du beau, et prouvent que le pré-

jugé n'était pas assez fort pour ne savoir pas discerner entre le coup d'éclat d'un romancier orgueilleux et l'exercice d'un devoir professionnel.

***

La catastrophe du " Maine," arrivée ces jours derniers à la Havane, pourrait bien avoir de sérieuses conséquences s'il est prouvé que l'Espagne en a été, de près ou de loin, l'instigatrice. Les relations entre ce pays et les États-Unis sont actuellement de plus en plus tendues, et un simple soupçon, avec tant soit peu de fondement, suffirait pour déterminer une guerre.

Il serait exagéré de dire après Ruy Blas :

> Que nous sommes à l'heure,
> L'heure sombre où l'Espagne agonisante pleure ;

tout de même, et tout en faisant sur la puissance de l'armée américaine, toutes les restrictions que sa bizarre organisation peut inspirer, il est certain que, advenant une guerre, le pays du Cid ne serait pas sur un lit de roses.

***

Si le gouvernement du Manitoba est celui de l'inflexibilité, celui d'Ottawa est bien celui des concessions... de terrains. L'on n'a parlé, depuis l'ouverture de la Chambre des Communes, que des dons faits par le gouvernement, soit au syndicat Mann-Mackenzie, soit à M. Mercier, soit à M. Drolet, soit à d'autres moins connus. Cette question, éternisée, sinon éclairée par les débats, menace de remplir toute la session. Il serait peut-être bon d'attendre, avant de juger, que messieurs les députés aient jeté, par leur silence, un peu de lumière sur cette question. Tout de même, si l'on s'avisait de me donner pour rien trente mille acres de terre aurifère, je ne me trouverais pas trop à plaindre.

***

Un projet de ligne de steamers franco-canadienne a été

déposé à la Chambre par sir Wilfrid Laurier. Les capitalistes français demandent pour dix-huit voyages par an, de Montréal ou d'Halifax à un port qui sera Boulogne ou Dunkerque, une subvention de cent mille dollars. Le projet semble sérieux, mais il serait peut-être bon, avant de le discuter, d'attendre le retour de *la Champagne*.

***

J'ai parlé, dans ma dernière chronique, de la carrière légale si admirable et si bien remplie de l'honorable L.-A. Jetté, lieutenant-gouverneur de Québec. Il m'est cependant impossible, comme avocat, de ne pas dire un mot sur le caractère des deux démonstrations faites en son honneur, au Palais de Justice et à l'Université Laval.

Ces deux fêtes sont à la fois un insigne honneur pour celui qui en est le titulaire, et une éloquente glorification de la profession légale. Elles démontrent une tendance à faire ici du droit ce qu'il est en Europe : une carrière supérieure et incontestablement respectée. Plus que tout autre peut-être, l'honorable L.-A. Jetté aura contribué à donner à l'avocat le respect de sa profession, la conscience de sa dignité et de sa responsabilité. Son exemple, ses enseignements de professeur et de juge, ses discours en ces deux dernières circonstances, sont un panégyrique admirable de la profession légale. C'est en donnant à celui qui l'embrasse le respect de sa profession, qu'on arrive, comme dans les grandes villes d'Europe, à en élever le niveau.

***

Un mot de félicitations au nouveau maire de Montréal, M. Raymond Préfontaine. Son esprit d'entreprise, la largeur de ses vues, sa longue expérience des choses municipales, l'avaient préparé mieux que tout autre à remplir ce poste élevé. Les membres de son conseil semblent aussi avoir été judicieusement choisis, et tout fait présager pour Montréal une ère de prospérité.

Ed. Fabre-Surveyer.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

La " Rivista Internazionalle de scienze socialie discipline ausiliarie," publiée à Rome, dans son numéro de décembre, signale et résume l'article de notre collaborateur Gaston, intitulé : " A propos d'études anglaises," paru dans nos numéros d'octobre et novembre derniers. Elle en fait autant, dans son numéro de janvier, pour l'article de M. J.-L. Archambault : Études de mœurs judiciaires," paru dans les numéros de la fin de l'année dernière.

Après le grand tapage fait autour du cercueil d'Alphonse Daudet, il est bon d'entendre résonner la note juste, sur cet homme dont l'admirable talent n'a été employé qu'à détruire, suivant l'expression de son ami Édouard Drumond. Cette note juste, c'est le Père Delaporte qui nous la fait entendre, dans le numéro des *Études* du 5 février. Nous en conseillons la lecture à tous ceux qui se sentiraient pris d'une admiration peu raisonnée pour cet écrivain, qui " a dans un style vivant, étincelant et alerte, tué l'idéal, la vertu, le vrai courage, la foi aux nobles causes, la vie."

L'aimable chroniqueur de notre revue s'est trompé, lorsqu'il a dit que l'abbé Gardet avait eu le temps de lui administrer les derniers sacrements. Hélas ! lorsqu'il arriva, tout était fini depuis longtemps ; et les mots " muni des " sacrements de l'Eglise " qui figurent sur la lettre de deuil, ne sont là que pour consoler les vivants, comme le crucifix et le chapelet aux doigts du défunt."

Signalons dans la même revue un remarquable travail sur l'*Émigration*, par le P. J.-B. Piolet.

C'est une bonne pensée qu'à eue M. Jos. Daoust que de recueillir et publier la *Gerbe du chrétien*, pour l'usage de ceux qui savent se rappeler qu'ils ne sont pas pour toujours sur cette terre et qu'au delà il est bon de se réserver des amis. Ce petit livre de prières, véritable petit bijou, sera d'autant plus utile qu'il peut se porter dans la plus petite poche sans l'encombrer, et servir dans les visites au très saint Sacrement que l'on fait dans le cours de la journée.

A. L.

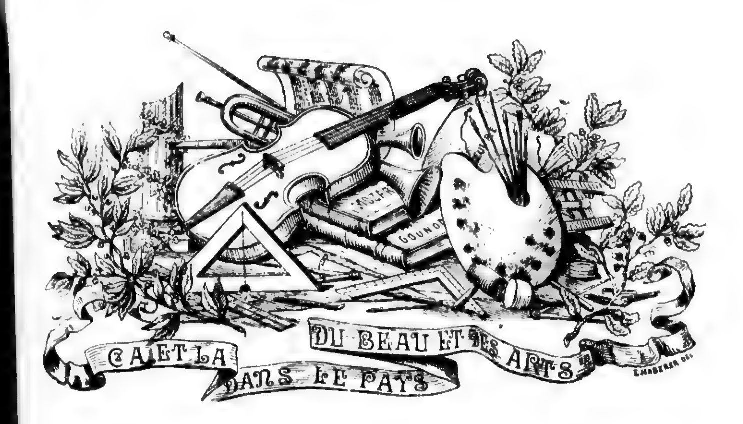


@A

THE

L'AR
ge
ce
pl
que nou
était le
mérite et me
seignait son
leçons de de
tiques sous B

Peu d'artis
caractère, la
entre l'hum
modèles favo



THERE'S NO PLACE LIKE HOME

D'APRÈS SIR EDWIN LANDSEER.

L'ARTISTE anglais ne s'attache d'ordinaire qu'aux genres secondaires de l'art, mais il excelle dans ces genres. Sir Edwin Landseer, animalier du plus haut talent, est un exemple frappant de ce que nous avançons. Il naquit à Londres en 1802. Il était le troisième fils de John Landseer, graveur de mérite et membre associé de l'Académie royale, où il enseignait son art. Le jeune Edwin reçut les premières leçons de dessin de son père, et continua ses études artistiques sous Benjamin Hayden, puis à l'Académie Royale.

Peu d'artistes ont saisi avec un aussi rare bonheur le caractère, la poésie intime, le trait d'union qui existe entre l'humanité et le monde qu'elle régit. Dans ses modèles favoris il découvre l'étincelle d'affection, la par-

celle de pensée, le lien qui les rattache au noble type de la création, et il nous intéresse à nos humbles inférieurs, en nous montr··nt en eux un reflet de nos émotions et de notre propre ·

Il est diff· ; regarder longtemps l'œil humide et douloure· son *Cerf mourant*, sans se rappeler les souffranc· ·s émotions humaines.

N'entend-on pas le cri de détresse et d'angoisse de *la Veuve* dans cette autre peinture empreinte de la même poésie du désert ?

Le Retour de la garenne et *les Enfants gâtés*, associent les grâces de l'enfance à celles de ces natures imparfaites qui ont avec elles un certain attrait d'imprévoyance et de personnalité.

Que dire des tableaux de Landseer où le chien, l'animal favori du maître, est l'acteur : Le *Procès des chiens*, œuvre si justement célèbre à cause de la délicatesse avec laquelle les variétés de race y sont observées ; les *Deux chiens*, tableau si rempli de vie ; *Dignité et Impudence*, où la vigilance du gardien robuste et confiant en sa force et la soupçonneuse irritation de la faiblesse spirituelle sont si finement caractérisées. Dans *le Chien du maître et celui du valet ;* dans ce grand lévrier au regard penseur, au poil soyeux, lissé et peigné chaque jour, *Maida*, la chienne favorite de sir Walter Scott ; comme dans *la Sentinelle*, on peut deviner les habitudes de leurs maîtres, presque dire leurs âges et leurs caractères.

Landseer s'est inspiré, dans le tableau que nous reproduisons, d'un vers de la populaire ballade : *Home ! sweet Home !* qu'il est impossible de rendre en français :

" *Be it ever so humble, there's no place like home.* "

Ce tableau exposé pour la première fois en 1842, fut acquis par M. Sheepshank, qui plus tard en fit don à la nation. Il fait maintenant partie de la collection de *South Kensington.*

Ce barbet mal peigné a certainement été un prodigue. Après avoir erré longtemps à l'aventure, il revient tout contrit à son humble *home*, qui se compose d'un tonneau percé à un bout. Hélas ! son plat est vide et cassé, les escargots ont pris possession de son domaine. Il est impossible de rendre par des paroles l'expression de profonde tristesse et de supplication que l'artiste a su mettre dans le regard de ce chien.

Alphonse Leclaire.



LA JEUNESSE DE NAPOLEON 1er

C'EST un sujet intarissable que la vie de Napoléon Bonaparte, on y revient sans cesse et sous toutes les formes. M. Arthur Chuquet, professeur de littérature allemande au Collège de France, déjà connu par les onze petits volumes, débordants de faits, de notes et de références, dans lesquels il a retracé par le menu les campagnes de 1792 et 1793, a entrepris de nous raconter la jeunesse du héros d'Arcole. Un premier volume, qui vient de paraître, s'arrête à l'un des retours en Corse du lieutenant d'artillerie, en septembre 1789 (1).

Voici d'abord la petite enfance dans la Corse du lendemain de la conquête, mal domptée et frémissante encore. Sans aller avec Taine jusqu'à faire de Napoléon un émule attardé des tyrans italiens de la Renaissance, un Malatesta ou un Visconti, M. Chuquet discerne fort justement chez l'homme de génie des traits de caractère qui procèdent des influences ataviques ou de la première éducation. Ce sont des dispositions communes à la plupart des Corses que la haute estime de soi-même, la sensibilité démonstrative et superficielle, l'esprit de famille et de clan, le dédain de la femme ou du moins la conviction qu'elle doit se cloîtrer, au physique comme au moral, dans la cuisine, la lingerie et le gynécée (2). L'imagination même qui

(1) *La Jeunesse de Napoléon* : *Brienne*, un vol. in-8°, VII-494 pages, chez Colin, Paris, 1897.

(2) " A la Corse, il regarde les femmes comme des êtres d'une espèce inférieure... Il leur en veut du pouvoir qu'elles exercent sur le continent, et il souhaite qu'elles travaillent de l'aiguille et non de la langue, propose de les reléguer dans leur ménage et de leur fermer les salons du gouvernement, demande qu'elles ne se montrent en public qu'avec un voile et le *mezzaro*, assure que les États sont perdus lorqu'elles gouvernent les affaires."

suggère à Napoléon ses plus beaux plans de campagne et ses rêves chimériques de remaniement du monde, n'est-elle pas l'exaltation ou l'exagération d'une faculté très répandue dans son île natale ?

Au moment où il vient au monde (1), la Corse regimbe encore contre un joug imposé de fraîche date. Ne la comparons ni à l'Alsace de notre fin de siècle, qui voit vivre et se relever à côté d'elle la patrie dont elle a été violemment détachée, ni à la Pologne, dépecée entre des conquérants qui lui sont socialement inférieurs, et destinée peut-être, en guise de vengeance, à les fournir d'hommes d'État : c'est plutôt à l'Irlande qu'il faut songer, à l'Irlande matée, pacifiée, civilisée malgré elle par une riche et puissante voisine. Les administrateurs français obtiennent ce résultat, prodigieux pour la Corse, que, pendant une année entière, il ne se commet qu'un seul meurtre : mais cette tranquillité exceptionnelle a pour base la terreur. Des peines terribles ont été édictées contre ceux qui garderaient et surtout qui exhiberaient des armes : les insulaires redoutent la potence, et le fond de leur nature ne s'est nullement humanisé. Le gouverneur Marbeuf, l'intendant Boucheporn, faisaient leur devoir, en somme, en travaillant d'une main un peu rude à fonder la sécurité publique ; mais leur domination comportait aussi de vrais abus, inhérents les uns à l'organisation politique de l'ancien régime, les autres peut-être au caractère français. Marbeuf, bien en cour à Versailles, tranchait du satrape, choisissait et endoctrinait les députés chargés au nom des États de Corse d'aller rendre compte au roi de la situation des choses ; si l'un d'eux, préférant sa conscience à sa consigne, se permettait de se faire l'écho des doléances de ses compatriotes, une lettre de cachet intervenait pour

(2) M. Chuquet a définitivement fait justice de la légende d'une interversion frauduleuse de dates entre la naissance de Joseph et celle de Napoléon : quoi qu'en ait dit le général Jung, c'est bien Napoléon le cadet, et il naquit le 15 août 1769, à Ajaccio.

défendre à ce perturbateur de rentrer dans l'île. Au lieu d'attacher les Corses à la France en satisfaisant leur traditionnel appétit pour les emplois publics, on créait chez eux, à leurs frais, des sinécures pour les clients des ministres ou pour les fonctionnaires difficiles à conserver dans l'administration continentale. Les insulaires, ombrageux et faméliques, étaient témoins de ce gaspillage ; loin de les aider à mettre en rapport les richesses naturelles de leur sol, le gouvernement français les asservissait à des monopoles onéreux, et les impôts levés parmi eux étaient consommés par des parasites.

L'écho de ces plaintes, souvent exagérées, plus souvent fondées, dut frapper plus d'une fois les oreilles de Napoléon grandissant. La maison Bonaparte était pourtant l'une de celles où l'on maudissait le moins les Français. Pour se soutenir, Marbeuf et Boucheporn étaient forcés d'avoir parmi les indigènes un parti, lié au nouvel état de choses par des grâces et des bienfaits. Charles Bonaparte, porté par ses naturelles sympathies vers Paoli et les patriotes intransigeants, ne tarda point à prendre conseil de l'état précaire de sa fortune, et à se ranger au nombre des plus bruyants courtisans du gouverneur. La récompense ne se fit pas attendre : pour lui-même, poste judiciaire et concessions de terres ou marais ; bourses pour ses enfants ou ses proches aux collèges, séminaires, écoles militaires, à Saint-Cyr. Il était sur le chemin de la fortune, quand le mal qui devait emporter son fils à Sainte-Hélène le terrassa à Montpellier. Cette fin est bien connue : les pérégrinations posthumes de Charles Bonaparte le sont moins. Sous le Consulat, Napoléon eut le bon goût d'empêcher le conseil municipal de Montpellier d'élever un fastueux mausolée à celui dont la mort avait passé inaperçue. Mais, soit par tendresse filiale, soit par taquinerie fraternelle, le fantasque Louis Bonaparte fit en secret transporter le corps à

Saint-Leu ; par les soins d'un ami sûr, les ossements du père du maître de la France furent exhumés, disloqués, emballés dans du coton et confiés à la messagerie sous l'étiquette de *pendule*. Déposés dans le parc de Saint-Leu, ces pauvres restes furent encore déplacés et cachés au retour des Condés, puis enfin recueillis dans la crypte de l'église, sous Louis-Philippe.

A l'école militaire ou plutôt au pensionnat préparatoire de Brienne, Napoléon fut un enfant dépaysé, taciturne, sauvage, ripostant par des bourrades aux taquineries de ses camarades, s'isolant la plupart du temps dans de douloureux accès de nostalgie ou dans la lecture de Plutarque. A l'Ecole militaire de Paris, il était acclimaté et civilisé : les meilleurs témoignages le montrent tenace encore dans ses antipathies et ses rancunes, mais volontiers enjoué, bruyant, communicatif même, combinant et exposant force projets avec la belle confiance de l'adolescence. Si personne, quoi qu'on en ait dit après coup, ne soupçonne alors sa merveilleuse destinée, si même son professeur d'allemand le traite à tout propos d'imbécile, il a des condisciples qui l'aiment et des maîtres qui l'estiment : il fait preuve d'aptitudes particulières pour les mathématiques.

Le régime de ces écoles militaires de la fin de l'ancien régime avait gardé quelque chose de la sévérité claustrale. A Brienne, les élèves restaient en principe *six ans* sans congés ni vacances ; à Paris, les cadets, déjà presque jeunes hommes, n'avaient jamais de libres sorties par les rues de la ville. Le jour où, promus officiers, ils quittaient l'école pour gagner leur garnison, un capitaine des portes, sorte d'adjudant, les conduisait au bureau des messageries, payait leur place et ne se retirait qu'après le départ de la diligence. Est-il besoin d'ajouter que le diable n'y perdait rien, et qu'à Brienne comme à Paris, beaucoup d'élèves avaient des mœurs légères, parfois

pires ? A ces jeunes gens rigoureusement reclus, on s'efforçait d'ailleurs d'inculquer les façons polies, l'air aimable et dégagé, qui devaient distinguer le gentilhomme et l'officier français : les leçons de danse et de maintien avaient leur place au programme, qui n'était pas la plus restreinte. En dehors des inspections normales, les visites de grands personnages, ministres, prélats, maréchaux, princes étrangers, se renouvelaient assez fréquemment : excellente occasion d'apprendre à se présenter avantageusemet et à répondre sans embarras.

L'instruction proprement dite était fort inégale. Par un trait d'indépendance qu'il faut louer, on poussait l'histoire de France jusqu'à l'avènement de Louis XVI et on étudiait, par conséquent, les revers du dernier règne ; les mathématiques étaient enseignées avec soin et détail, d'après le cours du fameux Bezout. Mais, même à Paris, la formation technique faisait défaut : il était peu ou point question de tactique et de stratégie. Quant à la littérature, elle se réduisait à une pédantesque rhétorique ; les maîtres de Brienne enseignaient que, chaque fois qu'il prend la plume, l'écrivain doit choisir entre les trois styles, simple, sublime et tempéré ; à Paris, où l'on raffinait davantage, le professeur de belles-lettres distinguait quatre sortes de descriptions, l'hypotypose, l'éthopée, la posographie et la topographie (celle-ci était une figure de rhétorique, qui n'avait que le nom de commun avec l'art de lever les plans, pratiqué par les saint-cyriens d'aujourd'hui). En revanche, on n'avait pas peur de mettre entre les mains des enfants des auteurs relativement modernes, comme La Mothe, Fontenelle, Massillon, et même Voltaire, le Voltaire des tragédies et de la *Henriade*.

A Brienne, l'école était dirigée par des moines, et à Paris, les pratiques religieuses étaient obligatoires. Le milieu n'en était pas moins pénétré de l'impiété ambiante ; dans la plupart de ces jeunes âmes, la foi des premières

années fut étouffée par le scandale du contraste entre les règles extérieures et le fond de la vie, entre l'habit et les mœurs ; cela fut vrai surtout pour Napoléon, qui, en fait de notions religieuses, n'avait appris dans son enfance corse que quelques mots ou gestes à demi superstitieux, sans l'ombre de formation personnelle. Les Minimes, qui avaient Brienne, étaient un ordre déchu et convaincu de sa propre décadence : l'un d'eux venait de détourner le répétiteur Pichegru d'entrer au noviciat, en lui disant qu'il valait mieux que cela. Autant que le froc, la prêtrise leur était une charge fastidieuse, et les élèves s'amusaient de l'émulation qu'ils mettaient à expédier leur messe en quelques minutes (1). Il suffit, au reste, pour s'édifier sur leur valeur sacerdotale, de voir ce qu'il advint d'eux pendant et après la crise révolutionnaire. Les plus corrects se réfugièrent dans l'instruction publique, où quelques-uns gardèrent le costume ecclésiastique comme un porte-respect, sans exercer le ministère. Le sous-principal, un moment économe dans les hôpitaux, puis retiré à Reims, franc-maçon et poète grivois, eut jusqu'à la fin de sa vie la spécialité de débiter des couplets gaillards dans les repas de noces. Le professeur de grammaire, doté par le Premier consul de la sinécure de bibliothécaire à la Malmaison, créa une industrie qui s'est beaucoup développée depuis lui, celle de la contrefaçon du vin de Champagne : il opérait avec des raisins de Suresnes. Le régent de mathématiques eut une carrière plus accidentée : tour à tour homme d'affaires du cardinal de Brienne et son vicaire épiscopal dans l'Église constitutionnelle, il se déprêtrisa tout à fait, s'occupa de fournitures lucratives à l'armée d'Italie, revint

(1) M. Chuquet affirme que le premier dans cette lutte de vitesse (le *recordman*, diraient les écoliers d'à présent) était le P. Château, qui, ne célébrant que des messes de *Requiem*, restait à l'autel *quatre minutes et demie*. Le fait me paraît impossible, à moins que ce prêtre indigne ne pratiquât de larges *coupures* dans le texte de la liturgie.

millionnaire en France et se ruina à la Bourse. Des mains de ces tristes moines, Bonaparte tomba, à Paris, entre celles de prêtres plus zélés, mais maladroits et indiscrets : l'un d'eux ne s'avisa-t-il pas, au confessionnal, de lui reprocher son patriotisme corse ! Le jeune cadet répliqua à haute voix que cela n'avait rien à voir avec le sacrement. Ces tenaces impressions d'adolescence aident à comprendre l'antipathie un peu méprisante qu'il témoigna plus tard aux ordres religieux, et son éloignement persistant des pratiques sacramentelles.

On a déjà vu qu'au pouvoir, il n'oublia pas ses anciens maîtres. L'un d'eux, celui qui classait si savamment les descriptions, avait disparu pendant la Révolution. Le Premier consul exigea pourtant que Chaptal lui réservât une place d'inspecteur général des études : il fallut plusieurs mois pour le découvrir à Dieppe, où il était venu échouer comme maître de pension (1). L'archevêque de Paris, Juigné, qui avait donné la confirmation à Napoléon, hésita beaucoup à reconnaître le Concordat : le siège de Lyon ne lui fut pas moins proposé, et sur son refus, il fut nommé chanoine de Saint-Denis, avec une belle pension, et comte de l'Empire. L'examinateur Laplace fut ministre, puis chancelier du Sénat.

Tous ceux d'entre les condisciples qui s'y prêtèrent furent comblés : il suffit de nommer Nansouty, Gudin et deux héros fauchés avant d'avoir donné toute leur mesure : Champeaux, mortellement blessé à Marengo ; La Bruyère, tué à Madrid, ce La Bruyère qui, en Vendée, la mâchoire fracassée, glisse une de ses dents dans son pistolet et abat de cet étrange projectile le chouan qui l'a frappé. Plusieurs firent leur chemin dans les carrières civiles, comme Jessaint, le sempiternel préfet de la Marne ; Montbrison,

(1) De telles nominations font sans doute honneur au cœur de Napoléon ; mais étaient-elles favorables au bon fonctionnement des services, et ne peut-on pas les rapprocher de celles de ces émigrés rouillés, si vivement critiquées par les ennemis de la Restauration ?

devenu d'officier recteur d'académie ; et surtout ce triste sire de Bourrienne, à qui Napoléon passa trop longtemps ses vilenies d'argent en souvenir de Brienne.

Dans le nombre de ceux qui avaient coudoyé et tutoyé Napoléon, il y eut de vrais bohêmes. Un entre autres, qui porte un grand nom, disparaît en 1794, et on ne retrouve sa trace qu'en 1853, où le vieillard de quatre-vingt-cinq ans invoque une illustre camaraderie pour mendier une aumône de Napoléon III. Un des plus brillants, Souchet d'Alvimart, quitte le service de France pour aller au nouveau monde faire le *conquistador*, et n'aboutit qu'à dix ans de captivité dans la citadelle de Ceuta. D'Argeavel prend part à l'expédition d'Égypte, mais comme entrepreneur de plaisirs : dans un bois d'orangers du Caire, il organise, sur le modèle des jardins publics du Paris de Barras, le *Tivoli égyptien ;* c'est lui qui donne au général en chef l'occasion de rencontrer Mme Fourès. Plus bas encore, le neveu d'un des moines de Brienne, Bouquet, protégé de Carrier, commissaire des guerres en Vendée et en Italie, se fait casser à la suite d'un vol cynique, importune en vain Napoléon de ses sollicitations, et devient en 1830 un héros de cause célèbre : marié trois fois, il est accusé en Cour d'assises d'avoir empoisonné sa seconde femme et voulu se débarrasser de la troisième.

Il en est qui, dignes de figurer dans le légendaire almanach des *girouettes*, jurent à leur ancien condisciple, puis aux Bourbons restaurés, une fidélité également éternelle. Mais la grande majorité des cadets, demeurés royalistes à travers la Révolution, se tinrent à l'écart du gouvernement de Napoléon, quand ils ne le combattirent pas. Émigrés presque tous de 1790 à 1792, quelques-uns moururent pendant les campagnes de l'armée de Condé, frappés par une balle française ou terrassés par l'épuisement. La plupart rentrèrent sous le Consulat et menèrent la vie de gentilshommes campagnards ; la Restauration

leur donna une petite pension et la croix de Saint-Louis. Certains demeurent à l'étranger jusqu'en 1814, comme Mesnard, l'aide de camp du duc de Berry, le futur chevalier d'honneur de la duchesse. D'autres, enfin, portent les armes à la fois contre Napoléon et contre la France : les deux plus célèbres sont : le rival détesté de Bonaparte à l'école de Paris, Phélipeaux, qui dirige la défense de Saint-Jean d'Acre, met à néant le rêve oriental de Napoléon et meurt enseveli dans son triomphe ; puis le sergent-major de l'école, Peccaduc, qui fait dans les rangs autrichiens toutes les campagnes de la coalition, germanise son nom et devient feld-maréchal-lieutenant.

Napoléon fut, en 1785, reçu lieutenant d'artillerie le 42e sur 58. A ne considérer que le rang, et à en juger d'après l'organisation actuelle de nos concours, ce serait là un médiocre succès. En réalité, à seize ans, après dix mois seulement de séjour à l'École militaire de Paris, le cadet Bonaparte passe d'emblée l'examen d'officier, alors que d'ordinaire il fallait un stage d'une année ou deux dans la situation intermédiaire d'*élève d'artillerie :* c'est un peu, toutes proportions gardées, le même tour de force qu'accomplirait un élève de mathématiqurs élémentaires, forçant les portes de l'École polytechnique sans avoir traversé la classe de *spéciales*.

Classé au régiment de La Fère avec son ami Desmazis, son humeur acheva de s'épanouir dans les garnisons de Valence et d'Auxonne. Il fréquentait les réunions mondaines, rédigeait les règles de la *Calotte* ou association des officiers subalternes, vivait familièrement avec deux de ses futurs généraux, Gassendi et Lariboisière, et avec un lieutenant appelé alors M. de Bidon, qui, sous son nom patronymique de Jullien, fut l'un des plus énergiques préfets de l'Empire. Mais, surtout, Napoléon apprenait son métier d'artilleur, méritait les louanges du général Du Teil, et, par des lectures gloutonnes, se hâtait

d'étendre ses connaissances. Mis aux arrêts pour vingt-quatre heures dans une chambre où sommeillait un vieux *Digeste*, il feuilletait le bouquin poudreux, en logeait des extraits dans une case de sa mémoire, et douze ans plus tard, au Conseil d'État, faisait, par ses citations des jurisconsultes romains, la stupéfaction de Treilhard. En 1808, à Erfurt, assis en face du tsar Alexandre, entouré d'une cour de rois et de princes, comme quelqu'un s'extasiait devant son savoir encyclopédique, il reprit avec une apparente modestie, où perçait terriblement l'orgueil du chemin parcouru : “ Quand j'étais lieutenant d'artillerie...”

L'existence des officiers de cette époque comportait des *semestres* passés dans leur famille, lesquels semestres duraient en réalité sept mois et demi et s'augmentaient de nombreux congés. Napoléon fit donc des séjours prolongés en Corse, où sa présence était d'autant plus utile que la mort prématurée de Charles Bonaparte avait mis les affaires pécuniaires de la famille en piteux état. Entre temps, il y poursuivait ses études et s'intéressait aussi aux questions d'administration locale ; par un trait où se peint bien le côté absolu et impérieux de son caractère, il eût voulu que, pour favoriser la culture de la vigne et de l'olivier, l'autorité prescrivît la destruction totale des chèvres dans l'île.

Quand le lieutenant débarqua à Ajaccio, en septembre 1789, le contre-coup des événements politiques du continent commençait à se faire sentir en Corse, et sa destinée à lui-même allait en être révolutionnée. C'est ici qu'est suspendu (pour peu de temps, il faut l'espérer) le récit de M. Chuquet.

L. de Laborie.

VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

(*Suite*)

VII

LA longue nuit d'hiver, la nuit redoutée allait venir ! Il n'y avait plus qu'à se préparer de son mieux pour la subir dans les meilleures conditions possibles. On pensa d'abord à la sécurité du *Fram*, à toutes les mesures qui pouvaient le protéger, puis on s'occupa du bien-être de l'équipage. On avait des ressources contre le grand ennemi : l'ennui, grâce aux occupations multipliées et variées à partager entre un équipage peu nombreux et intelligent. Tout depuis l'instrument le plus délicat jusqu'aux patins et aux manches de haches, pouvait être fabriqué à bord. On éleva sur la glace un moulin à vent qui devait actionner la dynamo et produire la lumière électrique. Il fallait remplacer, tant bien que mal, le soleil. La lumière produit un tel effet sur le moral de l'homme ! Les jours se ressemblaient assez pour que la description d'un seul suffise à les faire connaître tous.

“ A huit heures, dit le docteur Nansen, nous paraissions tous et nous déjeunions : pain rassis (seigle et blé), fromage, soit de Hollande, de Cheshire, de Gruyère ou de Norvège, bœuf ou mouton salé, jambon, langue ou lard de Chicago, caviar de morue, anchois, biscuits de farine d'avoine ou biscuits anglais pour les navires, avec de la marmelade d'oranges ou différentes gelées. Trois fois par

semaine, on avait du pain frais et souvent quelque espèce de gâteau. En fait de boisson, on eut d'abord alternativement du chocolat et du café ; ensuite on eut du café deux fois, du thé de même et trois fois du chocolat.

" Après le déjeuner, les hommes allaient à tour de rôle donner la nourriture aux chiens, les lâcher et faire tout ce qui était nécessaire pour eux. Les autres hommes se donnaient chacun une tâche ; les moins agréables étaient remplies à tour de rôle. On sortait, on prenait l'air, on examinait l'état de la glace.

" A une heure, on dînait ; généralement trois plats ; toujours, avec la viande, des pommes de terre ou des légumes verts conservés. Je crois que nous étions tous très satisfaits de la nourriture ; par le fait, tous ne l'auraient pas eue aussi bonne chez eux. Nous avions l'air d'être à l'engrais, et l'on vit bientôt des mentons doubles et des commencements de corpulence. En général, les historiettes et les plaisanteries circulaient avec les bocks.

" Après le dîner, les fumeurs allaient à la cuisine qui servait aussi de fumoir, le tabac était défendu ailleurs ; on y causait et parfois on y discutait chaudement. Plusieurs d'entre nous faisaient une courte sieste. On travaillait jusqu'au souper, à six heures ; ce repas était à peu près le même que le déjeuner ; on n'y buvait que du thé. Le soir, le salon devenait une salle de lecture silencieuse. Si les généreux donateurs à qui nous devions notre excellente bibliothèque nous avaient vus autour de la table, plongés dans leurs livres, ils auraient compris combien ils avaient contribué à faire du *Fram* une douce oasis dans le désert de glace et se seraient sentis récompensés. Vers huit heures, les cartes et autres jeux faisaient leur apparition. Souvent, on jouait assez tard ; parfois l'un ou l'autre s'en allait à l'orgue, ou bien Johansen (le lieutenant) prenait son accordéon. A minuit, on se retirait, et le quart commençait son service. Il durait une heure pour chaque homme."

En outre, on multipliait le plus possible *les grandes occasions;* pas un jour de naissance ne passait inaperçu; celui de la petite Liv n'apportait pas la gaieté au père exilé : " Liv a un an ; c'est fête à la maison. L'année 1893 a bien commencé puisqu'elle l'a apportée. Bonheur si nouveau, si étrange, que tout d'abord je pouvais à peine y croire ! Mais dure, plus dure que je ne saurais l'exprimer, fut la séparation. Aucune année ne m'a apporté de pire douleur ! — Liv a deux ans ; je ne reconnaîtrais peut-être plus un seul de ses traits ! — Liv a trois ans ; elle doit être une grande fille maintenant. Pauvre petite ! ton père ne te manque pas et à ton prochain jour de naissance, j'espère qu'il sera près de toi. Quels bons amis nous serons ! Tu iras à dada sur mes genoux et je te conterai des histoires du Nord, d'ours, de rennes, de morses, de tous les animaux étranges du monde des glaces. Non !... Je ne peux supporter de penser à cela ! "

Le jour de naissance du *Fram* n'était pas oublié non plus; on le félicitait, on le remerciait de sa belle conduite.

La veille de Noël conservait sa suprématie sur toutes les autres fêtes. La pensée de chacun s'envolait vers les absents du foyer, mais les camarades devaient être censés ne pas le savoir et l'attendrissement se dérobait tant bien que mal sous une recrudescence de rires et de plaisanteries. La première année, le jeune lieutenant de vaisseau, Scott-Hansen, chargé des observations météorologiques, astronomiques et magnétiques, l'Éliacin de l'équipage (vingt-cinq ans), produisit deux boîtes pleines de petits cadeaux offerts au nom de sa mère et de sa fiancée. " C'était touchant de voir le plaisir enfantin avec lequel chaque homme recevait son simple présent ; il sentait que c'était un message *du pays*." C'est, en effet, un des traits les plus sympathiques de ces grands et beaux fils du Nord, que cette naïveté persistante en leur droite, sincère

et robuste nature. La facilité avec laquelle leur cœur, resté moralement sain, s'ouvrait aux plus simples joies, dut leur être d'un grand secours contre les longues tristesses de la nuit arctique et les mille épreuves de leur exil. Des banquets splendides leur étaient servis dans les grands jours ; on causait gaiement, on riait, on alla un jour jusqu'à danser, et le grand explorateur affirme que lui-même esquissa des *pas* fort gracieux ! On rendait tous les honneurs qui leur étaient dus aux *journées nationales*, celles où furent proclamés la Constitution, le suffrage universel, etc. Le 17 mai, on s'éveillait aux sons de l'orgue ; après un déjeuner plantureux, l'équipage, orné de rubans aux couleurs norvégiennes, s'assemblait sur la glace. Le drapeau flottait au grand mât ; la procession s'organisait. D'abord venait le chef de l'expédition, portant le drapeau de la Norvège, *sans* la marque d'union avec la Suède (la politique ne perd pas ses droits, même au pôle !). Le capitaine Sverdrup suivait avec la longue flamme du navire où se lisait le nom *Fram*, blanc sur fond rouge. Ensuite, un traîneau portant l'orchestre (un accordéon !) ; le premier lieutenant, avec carabine et harpon ; d'autres bannières ; le *chef*, une casserole sur l'épaule ; les météorologistes et leur bouclier sur lequel se détachait une bande d'étoffe rouge brodée aux initiales du suffrage universel, et enfin, les chiens, marchant aussi gravement que s'ils avaient suivi des processions toute leur vie. L'important cortège faisait deux fois le tour du traîneau, écoutait un discours, poussait un retentissant hourra ! et, pour finir, le canon tonnait, jetant la terreur parmi les chiens. Tout le jour n'était qu'un long festival, et ces grands enfants que sont les hommes, surtout dans le Nord, se retiraient le soir enchantés de leur existence sous le 81e degré de latitude septentrionale. Comment s'ennuyer avec beaucoup de travail et des distractions variées : chasses souvent émou-

vantes, courses en traîneaux ou sur patins, concours de tir, jeux de toute sorte ? On s'entraînait si bien, qu'un jour où devait avoir lieu une course à pied, tout l'équipage se trouva hors d'état de bouger ! Et les prix ? On les aurait tout de même ! Un des hommes eut les yeux bandés et désigna les heureux gagnants des gâteaux convoités. Cet arrangement reçut l'approbation générale.

Mais, malgré tout, le cœur n'abdique pas, et Nansen, en s'épanchant dans son journal, ne peut dissimuler les souffrances du sien. La lumière électrique, si précieuse qu'elle soit, ne remplace pas le soleil, et la raison n'est pas le bonheur. " O nuit arctique ! s'écrie l'explorateur, que je suis las de ta froide beauté ! Qu'il me tarde de retourner à la vie ! Qu'importe que je rentre au foyer en conquérant ou en mendiant ? Mais que j'y rentre et recommence la vie ! "

Les visions de ce foyer abandonné, de *celle* qui l'y attendait, des forêts de pins, " seules confidentes de son enfance," le poursuivaient, le torturaient, et pourtant il les appelait, implorait le sommeil qui lui apportait presque chaque nuit le rêve, l'illusion du *home*. Au printemps de 1894, il écrit : " Le soleil monte et baigne la plaine de glace de sa lumière radieuse. Le printemps arrive, mais n'apporte pas de joie. Ici, le froid et la solitude règnent, comme toujours. L'âme gèle ! Sept années, ou seulement quatre de cette vie, que serait l'âme alors ? *Et elle ?...* Si j'osais laisser la bride sur le cou à mes aspirations, permettre à mon âme de dégeler ! Ah ! je n'ose pas avouer tout ce que je désire ! "

Un jour vient où il lui semble que ses aspirations elles-mêmes s'engourdissent, et alors il regrette sa fièvre : c'était encore un mirage de bonheur. " Mais maintenant le feu est devenu glace. Pourquoi mon *home* me semble-t-il si loin ? C'est toute la vie. Sans lui, tout est vide, vide, rien que vide. Est-ce l'inquiétude du printemps qui commence

pour moi, un désir d'action, de quelque chose qui diffère de cette vie indolente, énervante? L'âme de l'homme n'est-elle qu'une succession d'humeurs et de sentiments aussi innombrables que les changements du vent ? Peut-être mon cerveau est-il surmené. Jour et nuit, mes pensées ont tourné autour de ce point unique : la possibilité d'atteindre le pôle et le retour là-bas. Peut-être n'ai-je besoin que de repos, de dormir, dormir !... Peut-être, en réalité, mes impatiences sont-elles plus fortes que jamais. La seule chose qui m'aide, c'est d'essayer de m'exprimer moi-même en ces pages, de me regarder comme du dehors. Oui, la vie de l'homme n'est qu'une succession d'impressions, moitié souvenirs, moitié espérances."

Et, en effet, l'espérance souvent revient et l'emporte ; les souvenirs se présentent heureux et reconnaissants ; le vent a tourné.

La principale cause d'irritation et d'impatience, c'était la direction souvent contraire que prenait la glace, entraînant le *Fram* avec elle dans la direction opposée à celle que l'on souhaitait.

On lit dans le journal, le 21 mars 1894 : " L'équinoxe est passé et nous n'avons pas avancé d'un degré entier vers le nord, depuis le dernier équinoxe. Où le prochain nous trouvera-t-il ? Vers le sud ? Alors la victoire est incertaine. Vers le nord ? Alors la bataille est gagnée, mais elle peut durer longtemps ! " Dans une crise d'impatience, on voit poindre l'idée qui, un jour, séparera les compagnons et lancera Nansen, seul avec l'un d'eux, sur l'immensité nue et glacée. Alors commencent les incertitudes, les nouveaux combats avec soi-même. Où est le devoir ? A-t-il le droit de quitter ses amis ? S'il allait rentrer en Norvège, tandis qu'eux... " Cependant c'est pour explorer les régions polaires inconnues que je suis venu ; c'est pour cela que le peuple norvégien a donné son argent, et mon devoir est assurément de faire cela, si je

peux. Je mettrai encore à longue épreuve mon premier plan (aller à la dérive avec la glace), mais si nous sommes entraînés dans une direction contraire, il n'y a qu'une chose à faire : essayer du second projet, coûte que coûte... Ce sera un hasardeux voyage, une question de vie ou de mort, mais je n'ai pas d'autre espoir... Il est indigne d'un homme de se fixer une tâche et puis d'y renoncer au plus fort de la lutte. Il n'y a qu'un parti à prendre : *Fram !* En avant !"

Pendant que les mois s'écoulaient, Nansen mûrissait son nouveau plan. Les chiens prenaient, dès lors, une énorme importance à ses yeux, car tout dépendait de ces braves et intelligents animaux qui jouent incontestablement un rôle des plus intéressants dans le long drame de l'expédition.

Il n'en restait que 26 ; un certain nombre ayant été enlevé soit par la maladie, soit par les ours, ou succombé dans les combats qu'ils se livraient trop souvent entre eux ; car ils ont des passions vives, ces enfants de la banquise, et passent facilement de la tendresse la plus caressante au coup de dent qui tue. Il y avait bien une nouvelle génération, la fécondité extraordinaire des mères ne reculant pas devant une progéniture de douze nouveaux venus à la fois ; mais il fallait leur donner le temps de se développer, d'être dressés et ceux qui survivaient devaient forcément rester à bord.

Des convulsions, dont le médecin du *Fram* chercha vainement les causes, enlevaient souvent les jeunes sujets. Nansen conte si joliment les exploits, dépeint de telle sorte les mœurs et les caractères de cette gent canine, qu'on s'attache à elle collectivement et individuellement ; c'est avec une émotion pénible qu'on la voit souffrir puis disparaître après tant de bons et fidèles services rendus à ses maîtres.

On dressait les chiens aux harnais des traîneaux et les

hommes aux courses sur patins, dans le cas où il faudrait abandonner le navire, ce que, jusqu'alors, on ne craignait guère. On construisait de nouveaux traîneaux et ces légères embarcations groënlandaises à claire-voie, appelées kayaks, simples et doubles. Les observations scientifiques poursuivies avec zèle et persévérance, donnaient, quant à la marche du *Fram*, des résultats en somme satisfaisants et flatteurs pour les prévisions et les calculs de l'explorateur. Il avait toujours admis que l'expédition durerait probablement trois ans, et la glace donnant à penser que sa marche serait plus rapide à mesure qu'on irait vers le nord-ouest, il devenait de plus en plus probable qu'on serait de retour en Norvège dans le courant de 1896.

La vie continuait avec sa routine, ses alternatives de travail et de distractions très spéciales. Les ours tenaient une grande place dans ces dernières. Il y en avait d'audacieux qui montaient la nuit sur le pont et réussissaient parfois à enlever un chien ou deux ; il y en avait de prudents qui s'éloignaient volontiers à la première apparence de danger. Certain jour, un de ceux-ci amusa fort l'équipage. Le capitaine Sverdrup avait dressé sur la glace un piège en forme de gibet où l'ennemi devait se prendre. L'ours s'approcha sous les rayons de la lune, examina soigneusement, se dressa prudemment sur ses pattes de derrière, posa la patte droite de devant sur la traverse, tout près du piège, regarda en hésitant le morceau délicieux placé là, mais les vilaines mâchoires qui l'entouraient ne lui disaient rien qui vaille ; il hocha la tête d'un air soupçonneux, se remit à quatre pattes, flaira avec soin le fil de laiton auquel était attachée la trappe, alla jusqu'à l'endroit où il était fixé dans la glace, revint au piège, se dressa et examina une seconde fois, secoua de nouveau la tête comme s'il se disait : Ces gens-là ont fort habilement préparé ceci à mon intention, je préfère retourner au navire. Mais du pont, le capitaine Sverdrup (désap-

pointé !) le guettait avec d'autres, et trois balles eurent promptement raison de lui.

L'été et le soleil avaient disparu ; la seconde nuit d'hiver commençait ; les splendides aurores boréales l'illuminaient souvent ; le bien-aimé *Fram*, que tous chérissaient maintenant, avait deux ans ; Fridtjof Nansen en avait trente-trois.

“ 10 *octobre* 1894. — La vie marche et ne retournera jamais sur ses pas. Tous ont été d'une bonté touchante pour moi aujourd'hui... La soirée s'est passée très gaiement. Et maintenant je leur ai souhaité le bonsoir, je suis seul et la tristesse revient... Je ne peux pas oublier, je ne peux pas dormir... Suis-je un lâche ? Ai-je peur de la mort ? Oh non ! Mais en ces nuits je suis saisi d'une telle aspiration vers tout ce qui est beau, tout ce qui est contenu en un seul mot ! Et l'âme fuit ce monde de glace si dur et sans limites. Quand on pense combien la vie est courte et qu'on s'est éloigné librement, volontairement de tout, quand on se rappelle *qu'une autre* subit la douleur de l'anxiété constante, “ fidèle, fidèle jusqu'à la mort,” on se dit : “ O humanité ! tes agissements sont plus qu'étranges !”

Une singularité frappe celui qui lit ces pages intimes du voyageur. Jamais il ne nomme celle dont la pensée ne le quitte pas ! C'est toujours *elle*. Évidemment, il n'y a pour lui qu'une femme au monde ; à quoi bon la nommer ? Et, pourtant, il a pu quitter cette femme pendant trois ans ! Quelle puissance irrésistible a donc la passion de savoir !

VIII

Pendant que Nansen discutait ses projets avec le capitaine Sverdrup qu'il avait pris pour confident, la pression des glaces autour du *Fram* devenait de plus en plus menaçante et tout était prêt pour abandonner le navire si la

nécessité s'en imposait. Un banc de glace s'avançait, se rapprochant chaque jour comme une armée assiégeante, décidée à donner l'assaut. Les craquements sinistres, les tonnerres sous-marins donnaient aux assiégés de terribles avertissements. Parfois un tressaillement secouait le *Fram* comme un frisson formidable. Les traîneaux et *kayaks* couvraient le pont ; les caisses de provisions gisaient sur la glace.

L'année 1895 fit son entrée avec les joyeuses cérémonies d'usage ; mais dès le 3, il y eut alerte. Une fissure permit tout à coup à l'eau d'envahir le chenil creusé dans la glace pour les précieux chiens ; on n'eut que le temps de les sauver un peu malgré eux, tant la frayeur les paralysait. On ne pouvait plus se plaindre de la monotonie ; chaque instant apportait une émotion ou exigeait un effort, et loin d'être abattus, ces hommes d'action semblaient charmés de se sentir vivre " pour quelque chose !"

L'ennemi avançait toujours ; on le voyait approcher mètre par mètre ; l'assaut serait terrible et pourtant on avait confiance, tout en préparant la retraite. Tous ces hommes couchés vêtus et portant sur eux ou tenant à proximité de la main certains objets précieux ou indispensables, *s'endormirent profondément !*

Le 6 janvier, à cinq heures du matin, le capitaine Sverdrup éveilla Nansen pour lui dire que le grand banc de glace fonçait sur le *Fram* jusqu'à hauteur de la lisse. " A peine avais-je les yeux ouverts, dit-il, que j'entendis un craquement et un tonnerre comme si la fin du monde arrivait. J'appelai tout le monde, le reste des provisions fut déposé sur la glace, toutes nos fourrures, etc., sur le pont, prêtes à être jetées par-dessus bord ; la chaloupe à pétrole fut traînée loin du navire, et jusqu'à trois heures de l'après-midi, il y eut un calme relatif. A ce moment l'assaut recommença, pire que le premier. Le *Fram* fut absolument vidé, et le soir, on pouvait voir

l'équipage mangeant d'un furieux appétit à la belle étoile et au clair de lune qui, heureusement, brillait en ce moment. Des montagnes de glace couvraient le pont à bâbord, mais le *Fram*, soulevé selon les prévisions de son créateur, était, pour le moment du moins, hors de danger ; pas un étançon n'avait bougé, et Nansen pouvait s'écrier en toute vérité : il est vraiment fort ! Le lendemain du jour où tous fuyaient, emportant les sacs qui contenaient leurs derniers effets, ces mêmes hommes célébraient avec joie, par un banquet et un punch, la constatation qu'ils venaient de faire de leur marche en avant vers le nord : 83° 34' ; au lieu de crier : sauve qui peut ! ils criaient : hourra ! Ils étaient fiers de leur cher *Fram*, capable de résister à pareille catapulte et ravis, eux, pygmées, d'avoir défié le géant.

" Le *Fram*, écrivait alors Nansen, a splendidement supporté la pression des glaces et s'est laissé soulever sans un craquement, bien que plus lourdement chargé de charbon et tirant plus d'eau que nous n'avions pensé en faisant nos calculs et cela, après que sa destruction certaine (et la nôtre) avait été prédite par les plus expérimentés en ces matières ! "

En vérité, celui qui l'avait créé avec l'aide d'un constructeur de premier ordre, l'Écossais William Archer, avait le droit d'être fier et de se féliciter. Mais, ce cher navire, il allait le quitter pour un inconnu redoutable, sans savoir s'il le reverrait jamais, si jamais il presserait de nouveau les mains amies de ses compagnons et se retrouverait avec eux dans ce petit salon où ils avaient passé de si bonnes heures ensemble, travaillé, regretté, espéré en commun !

Lorsque le *Fram* eut pris d'une manière positive la direction de l'ouest, Nansen se décida à commencer son voyage en traîneau vers le pôle. Comme il a été blâmé par quelques-uns de s'être séparé des autres explora-

teurs, il n'est que juste de faire connaître, au moins en partie, le combat qui se livra en cette âme si forte. Pour cela, quelques extraits de son journal suffiront.

" 16 *novembre* 1894. — Dans l'après-midi, je suis sorti avec Sverdrup, et je lui ai parlé de l'expédition vers le nord... Je lui ai exposé mes idées, avec lesquelles les siennes coïncident entièrement... Plus j'y pense et plus je suis convaincu que c'est là ce qu'il faut faire... Si le *Fram* n'arrive pas aussi loin au nord que nous l'avions espéré, notre expédition est d'autant plus désirable... Certes, il y a des observations très intéressantes à faire à bord, et j'aimerais bien m'en charger ; mais elles seront aussi bien faites sans moi, et il n'est guère douteux que celles que nous ferons plus loin au nord dépasseront de beaucoup en importance celles que je ferais ici jusqu'à la fin de mon séjour. Donc il est absolument désirable que nous partions.

" Quels sont les deux hommes qui devront partir ? Il est clair que Sverdrup et moi ne pouvons pas quitter tous deux le navire. L'un de nous doit rester pour assumer la responsabilité de ramener les autres sains et saufs ; mais il est également clair que l'un de nous doit conduire l'expédition en traîneau, car nous seuls avons l'expérience nécessaire. Sverdrup a un grand désir de partir, mais je ne peux pas me dissimuler qu'il y a plus de danger à quitter le *Fram* qu'à rester à bord. Donc, si je le laissais partir, je le chargerais de la tâche la plus dangereuse et je garderais la plus facile. S'il périssait, pourrais-je jamais me pardonner de l'avoir laissé aller, même pour satisfaire son propre désir ? Il a neuf ans de plus que moi. La responsabilité me serait assurément très lourde. Et quant à nos camarades, lequel de nous deux auraient-ils plus d'intérêt à garder à bord ? Je crois qu'ils ont confiance en nous deux, et que l'un ou l'autre de nous serait capable de les rapatrier avec ou sans le

Fram. Mais le navire est plus spécialement commandé par Sverdrup, tandis que, moi, je dirige l'ensemble, et surtout les investigations scientifiques ; je devrais donc entreprendre la tâche qui doit conduire à des découvertes scientifiques importantes. Je dois partir, il doit rester, et il le reconnaît.

" 18 *novembre* 1894. — Oh ! ces éternels accès de doute ! Avant toute résolution décisive, il faut jeter le dé de la mort. Y a-t-il trop à risquer et trop peu à gagner ? En tout cas il y a plus à gagner qu'en restant ici. Et puis n'est-ce pas mon devoir ? En outre, je ne suis responsable qu'envers une seule personne et *elle*... Je reviendrai ! Je le sais ! J'ai assez de force pour cette tâche. " Sois fidèle " jusqu'à la mort et tu hériteras de la couronne du ciel."

" Hum ! Comme si le mécontentement, le désir, la souffrance, n'étaient pas les bases de la vie. Sans privation, il n'y aurait pas de lutte, pas de vie. Et maintenant la lutte va commencer ; elle apparaît là-bas, dans le nord. Oh ! boire l'ivresse de la bataille à longs, longs traits ! La bataille c'est la vie et la victoire nous fait signe !

" 27 *décembre*.—Je suis dans un singulier d'état d'esprit en ce moment. Rien que de l'agitation ; les pensées vont et viennent et me poussent irrésistiblement en avant.

" 18 *janvier* 1895. — Il faut nous rappeler les paroles de Carlyle : " Un homme doit être vaillant et le sera ; il " doit aller de l'avant et s'acquitter de sa tâche en " homme, se fiant imperturbablement à la direction et au " choix des puissances d'en haut."

On voit que Nansen céda à la voix de sa conscience sévèrement consultée, lorsqu'il prit le parti de quitter le *Fram*. Il laissait aux autres une sécurité relative et un confort absolu ; il prenait pour lui les hasards, les dangers, les privations et peut-être la mort.

Marie Dronsart.

(*A suivre.*)

A BATONS ROMPUS

CONTES, FORMULETTES ET BLASON POPULAIRE.

“CRIC ! — Crac ! — Sabot ! — Cuiller à pot ! — Québec ! — Marche avec !— Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.”—Il y avait une fois un homme et une femme....

Cette sorte d'introduction aux contes populaires a pour objet de commander le silence. Le conteur dit :—Cric !..., les auditeurs les plus voisins répondent :—Crac !.. ; et ainsi de suite. Petit à petit les conversations cessent, et lorsque la “ formulette” est terminée, le silence est établi et le conteur peut commencer : — “ Il y avait une fois.... ”

M. Paul Sébillot, dans ses contes populaires de la Haute-Bretagne, a publié une version allongée de cette formulette. La voici :

“ Il y avait une fois ;

“ —Cric !— Crac !—Sabot !—Cuiller à pot !— Soulier de Dieppe !—Marche avec !— Marche aujourd'hui, marche demain, à force de marcher on fait beaucoup de chemin.— Je passe par une forêt où il n'y avait point de bois, par une rivière où il n'y avait point d'eau, par un village où il n'y avait pas de maisons. Je frappe à la porte et tout le monde me répond. Plus je vous en dirai, plus je mentirai : je ne suis point payé pour vous dire la vérité.

" Il y avait une fois—pour une bonne fois—un homme et une femme qui étaient très âgés, etc."

M. Sébillot, avec qui je suis en correspondance depuis longtemps, et qui est folk-loriste convaincu, me demande avec instance de recueillir les contes populaires du Canada français. Je me récuse pour une foule de raisons, et je passe le chanteau à qui voudra le prendre. Ce serait pourtant plaisir de raffiné que de transcrire les contes des *Sept rangées de dents* et des *Sept paires de souliers d'acier!*....

On appelle " blason populaire" les surnoms ou appellations dérisoires que l'on se donne d'une localité à l'autre. J'ai fait autrefois une cueillette de termes de blason populaire canadiens que j'ai envoyés à mon aimable correspondant d'outre-mer. Il a publié cela dans un très curieux ouvrage (*Blason populaire de la France*, par H. Gaidoz et Paul Sébillot, Paris, 1884), rédigé avec un soin et une probité littéraire admirables. Les *Jarrets noirs* de la Beauce, les *Beignets* de Sainte-Rose, les *Chouayens* ou *Canons* de Lorette, les *Sorciers* de l'île d'Orléans, y figurent avec indications de provenance et notes explicatives détaillées.

Dans le comté de Charlevoix, les habitants des principales paroisses ont leur blason : les *Dindes* de la Malbaie, les *Moutons* des Éboulements, les *Loups* de la Baie-Saint-Paul, les *Têtes d'Anguilles* de la Petite-Rivière, les *Marsouins* de l'île aux Coudres.

On disait autrefois, et l'on dit peut-être encore aujourd'hui, dans le comté de Bellechasse : les *Quêteux* de Saint-Gervais. C'est un blason qui jure avec l'aisance générale des habitants de la localité ; mais une fois blasonné par le populaire, on est affublé pour longtemps, sinon pour toujours.

Les formulettes canadiennes sont très nombreuses :

"—C'est aujourd'hui la Saint-Lambert,
Qui quitte sa place la perd ;
—C'est aujourd'hui la Saint-Laurent,
Qui quitte sa place la reprend.... ;

"—Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle au bout du champ, etc. ;—Colimaçon borgne, montre-moi tes cornes, etc....sont connues de tous les habitants de nos campagnes, de même qu'une foule de devinettes et de proverbes.

Les contes populaires finissent souvent par cette formulette : " N, i, ni, mon petit conte est fini !...." ou par cette autre : " J'ai pilé sur la queue d'une petite souris ; elle a fait *ki, ki*, mon conte est fini !"

Tout cela fait voir jusqu'à quel point nous sommes restés Français, et en dit plus long peut-être que d'éloquentes démonstrations.

Il est bien loin de nous le temps des contes de la *Barbe-Bleue*, de *Cendrillon*, des *Trois Souhaits*, de la *Belle au bois dormant !*.... Alors l'explorateur Leduc (1) n'avait pas encore révélé au monde l'existence du Klondyke ; mais on nous faisait voir de l'or à pleines tonnes. Pour opérer ce prodige, un pauvre garçon, ami des fées et épris de la fille du Roy, n'avait qu'à dire : " Par la vertu de ma petite baguette ! ..." et c'était fait !

DANSE MOYEN AGE.

M. Arthur Letondal vient de faire paraître à Québec (chez Lavigueur et Hutchison) une œuvre charmante intitulée : " Danse moyen âge."

La composition du jeune " maître" est écrite pour piano. Elle débute par une phrase de plain-chant en mode dorien—l'un des modes du système musical de la Grèce an-

(1) Le Joe Ladue des Anglais se nommait, ou se nomme, parait-il, Joseph Leduc de son vrai nom ; et il appelait Klondack ce qu'on appelle aujourd'hui le Klondyke.

tique adoptés par saint Ambroise pour le chant liturgique des chrétiens. Cette phrase, qui sert en quelque sorte d'épigraphe au morceau proprement dit, n'est rien autre chose que l'*Ite, Missa est* de l'une des messes de nos graduels.

A la suite de cette introduction viennent trois pages exquises, écrites dans le rythme de la gavotte, sans sortir de l'échelle spéciale du mode antique. C'est un triomphe de science aimable, d'érudition sereine et gracieuse.

C'est aussi, si l'on veut, un tableau de genre. Nous sommes dans Paris, à la fin du treizième siècle. Une foule joyeuse sort de la belle église gothique dédiée à saint Germain l'Auxerrois, bâtie au sixième siècle par Childebert et Ulthrogothe. Des jeunes gens venus, les uns du mont Lucotitius, où se trouve le palais des Thermes, sur la rive gauche de la Seine, d'autres de la montagne appelée Mont des Martyrs, sur la rive droite, ont organisé une fête populaire. La messe vient de finir. L'organum a fait entendre les notes de l'*Ite, Missa est.* Déjà les groupes sont formés.

La danse commence, alerte, joyeuse, et, dans les notes grêles ou stridentes des vielles ou des binious, il y a comme un ressouvenir du chant de l'église. Ce n'est pas le rythme majestueux du plain-chant, mais c'est encore la tonalité grégorienne.

Il y a vraiment de la fraîcheur dans ce tableau rétrospectif, et cette musique imitée de l'antique est pleine d'originalité et de grâce ingénieuse.

LE SUCRE D'ÉRABLE.

Quelque chose *d'utile* pour finir.

Voulez-vous faire beaucoup de sucre d'érable ? Commencez par ajouter des pelles de bois aux ustensiles de la " cabane à sucre" ; puis, le printemps, lorsque le pied des

érables sera à nu par la fonte de la neige, rechaussez-le, recouvrez-le avec de la neige prise tout à côté. En suivant ces indications, vous augmenterez de beaucoup votre récolte de sucre d'érable chaque printemps.

Ce qui suit est un extrait des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris (année 1730), que Monseigneur Laflamme a déjà cité dans sa belle étude sur Michel Sarrasin, le savant illustre qui mourut à Québec en 1734. On y voit, entre autres choses, que lorsque le pied de l'érable n'est plus couvert de neige, à la fonte du printemps, la sève qui coule des goudrelles devient insipide, et que si l'on recouvre le pied de l'arbre avec de la neige, la sève retrouve presque aussitôt ses propriétés saccharines, redevient sucrée comme auparavant. Voici cet extrait :

" M. Sarrasin, médecin de Québec, correspondant de l'Académie, a trouvé dans l'Amérique Septentrionale quatre espèces d'érables qu'il a envoyées au Jardin Royal, après leur avoir imposé des noms. La quatrième s'appelle *Acer canadense sacchariferum, fructu minori, D. Sarrasin.* C'est un arbre qui s'élève de 60 à 80 pieds, dont la sève, qui monte depuis les premiers jours d'avril jusqu'à la moitié de mai, est assez souvent sucrée, ainsi que l'ont aisément reconnu les Sauvages et les Français. On fait à l'arbre une ouverture d'où elle sort dans un vase qui la reçoit, et en la laissant évaporer, on a environ la vingtième partie de son poids qui est de véritable sucre propre à être employé en confitures, etc. Un de ces arbres, qui aura 3 ou 4 pieds de circonférence, donnera dans un printemps, sans rien perdre de sa vigueur, 6 à 8 livres de sucre. Si on en voulait tirer davantage, comme on le pourrait, il est bien clair qu'on affaiblirait l'arbre et qu'on avancerait sa vieillesse.

" Cette sève, pour être sucrée, demande des circonstances singulières, qu'on ne devinerait pas, et que M. Sarrasin a

remarquées par ses expériences. 1° Il faut que, le temps qu'on la tire, le pied de l'arbre soit couvert de neige, et il en faudrait apporter s'il n'y en avait pas. 2° Il faut qu'ensuite cette neige soit fondue par le soleil et non par un air doux. 3° Il faut qu'il ait gelé la nuit précédente. Cette espèce de manipulation, dont la nature se sert pour faire le sucre d'érable, ressemble à quelques opérations de chimie, où l'on fait des choses qui paraissent opposées, où celles qui paraissent le plus semblables ne sont pas équivalentes pour l'effet.

" Encore une remarque curieuse de M. Sarrasin, c'est que la sève de tel érable qui ne sera point bonne à faire du sucre, le deviendra une demi-heure, ou tout au plus une heure après que la neige dont on aura couvert le pied de l'arbre, aura commencé à fondre. Cette neige s'est donc portée dans les tuyaux de l'érable, et y a opéré avec une grande vitesse."

Donc, n'oubliez pas les pelles lorsque vous partirez pour la " cabane à sucre."

Grâce à la recette du docteur Sarrasin, vous allez maintenant pouvoir augmenter votre provision de sucre en utilisant la neige.

Ces anciens avaient du bon.

Michel Sarrasin et Jean-François Gaultier,—une autre célébrité de nos annales canadiennes,—portaient tous deux le titre de " médecin du roi."

ERNEST GAGNON.





LES BARBARES DU XIX[e] SIECLE

(*Suite*)

IX

LES BLESSÉS FRANÇAIS AUX MAINS DES ALLEMANDS.

L'INHUMANITÉ dont les Allemands firent preuve à l'égard des blessés français, sera pour eux un éternel opprobre.

Non seulement ces hommes au cœur d'airain laissèrent sans secours nos soldats de longues journées sur le champ de bataille, mais encore ils ne se firent aucun scrupule de les dévaliser, parfois même de les achever.

Le récit que le général de Sonis, ce grand chrétien dont la parole ne saurait être discutée, a fait de la férocité des Prussiens à l'égard de nos blessés, édifiera de suite le lecteur à ce sujet.

Nous trouvons ce document dans le livre si intéressant de Mgr Baunard, précisément intitulé *le Général de Sonis*.

On sait que ce vaillant officier après avoir, à Loigny le 2 décembre, tenu l'ennemi longtemps en échec et s'être couvert de gloire, était resté sur le terrain avec une jambe brisée par un éclat d'obus.

Prenons son récit au moment où, dans la soirée qui suivit le combat, il vit les Allemands traverser le champ de bataille.

“ En arrivant à la hauteur des morts et des blessés, dit le général, les soldats allemands s'arrêtaient et enlevaient les armes qui pouvaient avoir une certaine valeur. L'un d'eux, me tournant et me retournant avec brutalité, déboucla mon ceinturon et enleva mon épée et mon pistolet.

" Enfin, je vis un de ces soldats que sa place dans le rang avait conduit en face du zouave dont j'ai parlé et qui était couché à quelques pas de moi, remuer du pied cet infortuné, et lui écraser la tête d'un coup de crosse."

Le malheureux blessé ainsi lâchement assassiné, n'était autre, ainsi que le général de Sonis l'apprit bientôt, que l'héroïque commandant de Troussures, des Zouaves pontificaux, qui avait eu la jambe fracturée.

Continuons le récit du général.

" Après le passage des troupes prussiennes, dit-il, des médecins, des infirmiers allemands, vinrent visiter le champ de bataille. Je vis d'abord briller dans le lointain les énormes lanternes rouges sphériques dont ils se servaient pour rechercher les blessés. *Ils relevèrent plusieurs des leurs, mais aucune offre de secours ne me fut faite* ....

" La nuit vint augmenter les douleurs de notre agonie, et nous fûmes bientôt entourés par un grand cercle de feu. Les Prussiens incendiaient les hameaux des environs, et celui de Loigny, situé à 200 mètres de moi, paraissait déjà un vaste brasier ; à la lueur de l'incendie, je pouvais distinguer les silhouettes des soldats allemands se chauffant autour des maisons qui brûlaient, et le bruit de leurs conversations et de leurs rires arrivait jusqu'à moi.

" Au point du jour, je fus étonné de voir près de moi un jeune homme qui n'y était point la veille ; j'acquis la certitude qu'il était mort. Je m'aperçus qu'il était zouave pontifical, lorsque *des officiers prussiens vinrent mettre pied à terre près de moi, et s'emparèrent successivement de sa ceinture et de son caban.*"

Le général ne fut secouru que le 3 décembre à 10 heures du matin par l'abbé Batard, aumônier des mobiles de la Mayenne, qui le fit transporter au presbytère de Loigny.

Ainsi, ce malheureux officier resta une soirée, une nuit et une matinée sur le champ de bataille sans être secouru; des infirmiers allemands relevèrent autour de lui des

blessés appartenant à leur nationalité et ne daignèrent pas lui porter aide ; des médecins, des officiers ennemis s'arrêtèrent à l'endroit même où il était tombé et n'eurent pas un instant l'idée de le faire transporter à l'ambulance ! Il fut brutalisé et dévalisé par un soldat ; il aperçut plusieurs officiers dépouillant un zouave ; il vit encore un misérable Prussien achever à coups de crosse un malheureux commandant français.

Est-ce assez complet, peut-on rien imaginer de plus effroyable, de plus sauvage, de plus contraire aux lois de la guerre et à l'humanité !

D'ailleurs, les vols commis par les officiers allemands non seulement sur nos morts, mais encore sur nos blessés, étaient tellement fréquents, que personne, dès le début même de la campagne, ne s'en étonnait plus.

Un de mes camarades du 88e mobile, officier comme moi dans ce régiment et actuellement secrétaire d'ambassade, M. Jacques Paulze d'Ivoy, fut une de leurs victimes.

Le 7 décembre, à la bataille de Josnes où notre régiment eut le grand honneur de tenir pendant toute une journée en échec des forces ennemies considérables, et de s'emparer de Langlochère, point stratégique important, Jacques Paulze d'Ivoy après avoir fait preuve de la plus remarquable intrépidité, tomba grièvement blessé. Il était étendu dans un hangar où l'avaient porté ses hommes, quand un *officier prussien* s'approcha de lui, lui arracha ses armes, et lui *vola sa ceinture contenant* 500 frs." Ensuite il le fit partir dans un endroit où il était exposé au feu croisé des deux partis, de telle sorte qu'il n'échappa à la mort que par un véritable miracle.

Après la bataille, aucun des infirmiers allemands ne s'occupa de lui, et il fallut que des personnes charitables et courageuses le transportassent dans une ambulance française à Beaugency, pour qu'il reçût les soins que comportait son état.

Les récits de l'époque sont, du reste, pleins d'horribles détails sur les atrocités dont nos malheureux blessés furent victimes, sur le champ de bataille, de la part des soudards allemands.

En outre, quand les troupes ennemies étaient passées, les brocanteurs, juifs pour la plupart, qui étaient autorisés à suivre l'armée envahissante, venaient compléter l'œuvre abominable laissée inachevée par les soldats. Sinistres glaneurs, ils se rendaient coupables de tous les forfaits à l'égard de nos pauvres blessés.

Ces voleurs et ces assassins pouvaient, du reste, opérer tout à leur aise, puisque la plus complète impunité leur était assurée. Bien plus, la férocité de l'autorité militaire allemande à l'égard de nos blessés, favorisait encore l'immonde et criminelle besogne de ces monstres à face humaine. On frémit d'horreur en pensant que nos barbares ennemis poussaient souvent la sauvagerie jusqu'à interdire aux habitants des pays envahis, de porter secours aux Français restés sur le champ de bataille où ils risquaient de devenir la proie des pires bandits.

Un historien de l'époque, M. Marotte, cite dans son livre intitulé *la Bataille de Beaune-la-Rolande*, l'exemple suivant de cette férocité lâche et stupide.

" Depuis la fin de la bataille du 28 novembre, dit-il, *jusqu'à une heure de l'après-midi le lendemain, les Allemands ne permirent pas à un seul des habitants de Beaune d'aller relever les blessés français.*

" Combien de braves gens qu'on eût sauvés, et qui moururent ainsi après une horrible agonie ! "

L'abbé Garreau dans son livre *les 40 ôtages de Beaune-la-Rolande*, dénonce dans ce même ordre d'idées, un autre fait de révoltante inhumanité commis par les Prussiens le 24 novembre. Après le combat de Lorcy, on l'empêcha d'aller secourir un malheureux Français blessé et de lui administrer les secours de la religion.

" Sur le milieu de la place de Lorcy, dit-il, un trompette du 7e chasseurs est tombé. Ils eurent, ces Allemands, la cruauté d'empêcher une main charitable d'aller étancher le sang de cet infortuné blessé, de lui apporter un peu d'eau pour étancher sa soif, de lui donner une parole de consolation."

Les écrivains étrangers, ceux-là mêmes qui nous témoignaient le moins de bienveillance, comme les journalistes anglais, étaient les premiers à reconnaître que le vainqueur n'observait à l'égard de nos blessés aucune des règles prescrites par l'humanité.

Nous trouvons, notamment, à ce sujet dans le livre de M. de Freycinet sur *la Guerre de* 1870, une appréciation due à la plume d'un journaliste anglais et qu'on ne saurait trop méditer.

" Le 8 décembre, à Beaugency, dit cet écrivain, un nombre immense d'obus tomba sur le couvent des Ursulines où était une ambulance. Le drapeau à croix rouge flottait sur l'édifice et sur les autres hôpitaux, mais aucune partie de la ville ne fut épargnée.

" Un obus éclata dans la chambre du collège qui était remplie de blessés. Il emporta les deux jambes d'un monsieur français, le rédacteur d'un journal religieux, qui s'était fait infirmier volontaire depuis le commencement de la guerre, et qui était occupé à soigner les blessures d'un soldat allemand qu'il avait apporté.

" Dans une pension de jeunes filles, toutes les chambres étaient combles, de la cave au grenier, d'hommes morts ou mourant d'inanition. Quelques-uns étaient là depuis le mardi soir ; c'est maintenant samedi et pas une goutte d'eau, pas un atome de nourriture n'avait encore passé par leurs lèvres. Par un froid sibérien, ils avaient été couchés sur le parquet, leurs blessures non pansées. La puanteur était effrayante. Dans toutes les maisons, même spectacle.

“ Beaucoup d'Allemands avec la croix rouge passèrent pendant la nuit, mais *ils refusèrent de donner le moindre secours*, étant trop occupés à conduire le bétail qu'ils avaient volé dans les fermes voisines. *Le système des Prussiens*, qui est admirable pour l'enlèvement de leurs propres blessés, *fait banqueroute complète dès qu'il s'agit des blessés de l'ennemi tombés entre leurs mains. Ils n'essayent même pas de s'en occuper.*

“ On les laisse emporter (et pas toujours encore) par des chars de la contrée, s'il y en a ; leurs blessures doivent être pansées par des chirurgiens français, s'il y en a, et ils doivent être nourris par la commune où ils se trouvent, s'il reste de la nourriture. Or, comme toute la farine, tous les chevaux, tous les chariots sont réquisitionnés par l'armée allemande, il est généralement impossible de faire quoi que ce soit pour ces malheureux.”

On voit par les déclarations de l'écrivain anglais, que les Allemands ont criblé d'obus les hôpitaux et les ambulances de Beaugency, et refusé tout secours aux blessés français recueillis dans la ville.

Rappelons, à cette occasion, qu'à Strasbourg, Soissons, Mézières, Châteaudun, Paris, que partout enfin, les Barbares du XIXe siècle ont pris les hôpitaux où flottait le drapeau de la croix rouge, comme cible de leurs canons. Qu'on n'oublie pas, non plus, le dramatique récit du maire de Châteaudun racontant comment un obus vint éclater dans l'hôpital au milieu des blessés ; qu'on se souvienne des attentats commis, au Mans contre les ambulances où un soldat fut tué dans son lit à coups de baïonnette, et l'on pourra juger de la façon dont les Allemands se comportèrent à l'égard de nos malheureux compatriotes blessés.

Camille Derouet.

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Oh ! mais, c'est bien différent cela ! La noblesse, ou la noblaille, comme vous voudrez, s'est anglifiée pour se rendre encore plus aristocratique : ce n'est pas ainsi que je l'entends. L'anglification gagnant peu à peu la masse du peuple, le préparerait à se fondre bien vite dans le vaste océan démocratique, qui....

—Halte-là ! Je n'aime pas les grandes phrases, et je n'aime pas qu'on me fonde ! La politique d'anglification en vient toujours là. Avec cela, il faut toujours être fondu. C'est une idée qui m'ennuie considérablement. Qu'en dis-tu, Guérin ?

—A présent, c'est *l'américanisation* que M. Voisin veut nous prêcher. Je t'assure que ça m'est bien égal. Mordu d'un chien ou d'une chienne....Je ne suis pas pour les fusions. Les peuples comme les métaux ne se fondent pas à froid. Il faut pour cela de grandes secousses, une grande fermentation.

—Que voulez-vous y faire ? On ne vous demande pas si cela vous fera du mal ou du bien. On ne s'inquiète pas le moins au monde de vos sensations, si ça vous brûlera, ou si ça vous gèlera. On vous pose un fait : un fait, diable, que voulez-vous encore une fois ? On ne répond

pas aux faits, on ne répond pas aux chiffres. Voyons, nous sommes serrés entre l'émigration d'Angleterre et la population des États-Unis. Il n'y a pas à regimber. Si vous ne voulez pas être Anglais, soyez Yankees; si vous ne voulez pas être Yankees, soyez Anglais. Choisissez ! Vous n'êtes pas un demi-million ; pensez-vous être quelque chose ? La France ne songe pas à vous : elle a bien de la peine à conquérir sa propre liberté...

—Oh ! elle l'a glorieusement conquise ! Cette année mil huit cent trente, qui vient de finir, est une grande année pour le monde ! C'est l'ère de la liberté ! La France libre et puissante dans l'ancien monde, pourquoi n'aiderait-elle pas, ne protégerait-elle pas une nouvelle France dans le nouveau monde ?

—Voilà bien de l'enthousiasme ; mais, pour cela, il faudrait d'abord que la France nous connût.

—Nous nous ferons connaître ! Le premier réveil de son ancienne colonie, le premier cri de guerre, le premier coup de fusil d'une révolution attirera ici des centaines et des milliers de Français. Ne les a-t-on pas vus partout où il y a du danger et de la gloire ? Pourquoi ne feraient-ils pas pour la Nouvelle-France ce qu'ils ont fait pour la Nouvelle-Angleterre ? [1]

—Pourquoi ? Mon Dieu, je vous le répète : ils ne nous connaissent pas. Les coups de fusil que vous tirerez ici, ils ne les entendront pas. Entendons-nous siffler à nos oreilles la flèche de l'Indien ?

—Quant à cela, Voisin a raison. Il y a longtemps, pour la France, que nous sommes morts et enterrés. Nous ressusciterions qu'elle n'y croirait pas ; elle ne saurait pas ce que cela voudrait dire. Il n'y a pas de peuple qui soit plus dans l'ignorance de ce qui se passe hors de chez lui que le peuple français. Un de mes amis, qui a fait ses cours à

(1) Ces idées étaient généralement celles de la jeunesse canadienne avant 1837. L'événement a donné raison aux prédictions d'Henri Voisin.

Paris, prétend qu'on n'a jamais voulu le prendre pour un Canadien, parce qu'il n'avait pas le visage tatoué. Lorsqu'il est parti, on a voulu le charger d'une lettre pour Tampico, parce que c'était sur son chemin ! Et puis les peuples qui comptent sur l'étranger pour secouer le joug, comptent toujours sans leur hôte....

—Sur quoi comptes-tu, mon pauvre Guilbault ? car tu es un révolutionnaire.

—Moi, jamais ; pour une révolution, il faut un autre état de choses que le nôtre ; je t'ai parlé d'indépendance quelquefois ; c'est bien naturel. L'indépendance, surtout quand on est garçon et qu'on n'a que vingt ans ... ça flatte toujours d'y penser.

—Penses-y bien, mon vieux, tu n'en jouiras peut-être pas longtemps. T'imagines-tu que ta femme te permettra de t'habiller en *étoffe du pays* de la tête aux pieds. Il n'y a pas de demoiselle comme il faut qui ne s'évanouirait rien qu'à te voir fait comme tu es là. Ma mère et ma sœur, qui vivent à la campagne, ont pleuré toute une nuit, parce que je voulais me faire faire un gilet et des pantalons d'une étoffe qu'elles avaient faite elles-mêmes.

—C'est que je me moquerai joliment de ma femme, quand il s'agira de mon pays !

—Oui-dà ! Je voudrais bien t'y voir. Je crois que M. Guérin a trouvé l'écueil où ton patriotisme fera naufrage.

—Je ferai mes conditions.

—Il n'y a rien de plus juste ; on dira comme toi, on sera patriote tant que tu voudras. Quatre chaises de bois faites dans le pays, avec du bois du pays et de la paille du pays, on n'en demandera pas plus. Une chaumière et son cœur ! Comme c'est touchant ! Cependant, il faudra bien un piano, ne fût-ce que pour s'accompagner en chantant *A la claire fontaine.* Voilà déjà un meuble qui court bien des risques de n'être pas du pays.

—Oh ! pour cela je n'y ai pas d'objection. J'excepte tout ce qui tient aux beaux-arts.

—Bon ! voilà une fameuse brèche de faite. Les beaux-arts, ça mène loin, n'est-ce pas, M. Guérin ?

—Sans doute. Il faudra bien permettre à *madame* de faire quelques tapisseries en laine.

—C'est cela, un tabouret pour le piano.

—Oui, et il n'y aura pas moyen de ne pas faire monter cela en acajou.

—Justement, c'est si économique : les laines, le velours, l'acajou, le salaire de l'ouvrier, ne coûtent que sept ou huit fois le prix d'un tabouret en crin, que l'on achèterait tout bonnement dans la boutique d'un ébéniste.

—Mais, vous n'y pensez pas non plus ; quel progrès pour les beaux-arts !

Deux fauteuils en laine, montés en acajou, ce serait encore une grande économie et un grand progrès. Il ne faudra pas dire par exemple que les laines sont importées d'Allemagne tout assorties, et que l'acajou ne croît pas dans ce pays-ci.

—Ah ! voici où je vous prends ; mes fauteuils seront montés en *érable piqué*.

—De l'*érable piqué !* Fi donc ! ça *tuerait* tout l'effet des dessins. Il faut quelque chose qui fasse paraître les couleurs avec plus d'avantage Quand on veut se mêler de beaux-arts, il faut du goût, et le goût n'admet pas de compromis. Tes fauteuils seront brodés sur velours avec monture en acajou, c'est-à-dire en *mahogany ;* car les gens *comme il faut* ne parlent qu'à moitié français (et je suppose que madame Guilbault aura été bien élevée).

—A présent, il est impossible d'avoir un piano et des fauteuils, sans un sofa.

—Encore plus impossible d'avoir un sofa sans un tapis de Bruxelles....

—Fait en *Angleterre*, comme les tapis de *Turquie* et les vins de *Champagne !*

—Bref, mon cher Guilbault, te voilà *dans tes meubles* le plus patriotiquement du monde.

—Ce n'est pas tout, monsieur Voisin, vous oubliez la toilette. Croyez-vous, quand on a un salon semblable, et une femme qui s'habille en velours et en satin, que l'on porte de l'étoffe du pays? Mais, c'est impossible au superlatif!

—C'est l'impossible élevé au carré, élevé au cube ; c'est l'impossible mathématique ! Je te vois d'ici, man pauvre Guilbault, avec un habit de drap *extra-superfine*, un gilet de tout ce qu'il y a de moins indigène, des pantalons transatlantiques, des gants jaunes, en un mot toute la toilette que tu critiques si amèremnnt chez les autres.

—Mille tonnerres ! c'est vrai pourtant ! Les femmes sont la ruine du pays ! moralement et politiquement.

—En voilà-t-il un paradoxe !

—Comme s'il y avait des nationalités sans familles !...

—Et des familles sans femmes !

—Que diable aussi, vous êtes d'une exagération terrible tous les deux ! Vous m'avez meublé et habillé comme cela, sans que je m'en sois aperçu.

—Et c'est justement cela : tu t'en apercevras encore bien moins.

—Oui, est-ce qu'on s'aperçoit de quelque chose ?

—Mais à présent que j'y pense : quand on ne peut avoir le plus, on a le moins. Pourquoi toujours les gens qui vivent élégamment ne font-ils pas leur possible pour mettre à la mode les objets manufacturés dans le pays, les choses du pays ?

—C'est encore vrai. Ils ne savent qu'afficher un luxe imbécile. Leur vanité est si lourde, si grossière, qu'elle n'invente rien. Dans toutes ces maisons élégantes, vous trouverez des glaces d'un prix fou ; vous en verrez trois ou quatre dans le même appartement, mais je vous défie d'y trouver un seul tableau à l'huile. Nous avons des artistes ; qui est-ce qui achète leurs toiles ? des étrangers. Tandis que, en Europe, c'est le luxe le plus à la mode, ici on ne sait pas ce que c'est qu'un tableau de salon.

—Il y aurait bien des réformes à faire dans la société telle qu'elle est; mais avant de la réformer, nous autres jeunes gens, il faudrait....

—Voyons, il faudrait quoi ?

—Il faudrait inventer un moyen de ne pas mourir de faim. Disons tout le mal que nous voudrons de ceux qui nous ont précédés dans la vie, mais convenons qu'ils ne sont pas morts de faim. C'est un grand point.

—Oui, ils nous ont laissé cela.

—Fameuse preuve de leur habileté !

—Ou de leur égoïsme.

—Ou de leur imprévoyance.

—Ou de tous les deux à la fois.

—Ce sera la preuve de tout ce que vous voudrez, *mais c'est encore un fait.* Comment diable voulez-vous gagner votre vie avec les professions dans l'état où elles sont? Tout le monde n'a pas le courage de faire comme le frère de monsieur, de mettre à la voile.

—Je croyais, moi, que le barreau était une excellente carrière ; vous avez dû partager cette opinion, puisque vous avez été jusqu'au bout de vos études, et que vous venez d'endosser la toge.

—Si je crois cela ? Eh ! bon Dieu, demandez à tous les autres, s'ils le croient ! Chacun sait parfaitement à quoi s'en tenir là-dessus, mais chacun se considère comme une exception. On fait force jérémiades sur l'encombrement des professions, et c'est absolument comme le sermon du curé : on applique tout aux autres, et l'on ne garde rien pour soi. Au commencement de mes études, je savais bien qu'il n'y avait guère de place à se faire, mais je pensais qu'il y en aurait toujours pour un petit *phénix* comme moi. Il y a à peu près quinze jours que je suis détrompé : si c'était à commencer, je ne sais pas au juste ce que je ferais ; mais je sais très bien ce que je ne ferais pas.

—Comment, est-il possible ? Vous n'avez pas d'espoir de vous faire une clientèle ?

—Pas d'ici à dix ans.

—Dix ans ! Vous m'effrayez.

—Oui, c'est un peu long, dix ans à vivre sans manger ! On s'y habitue difficilement, je vous assure.

—Mon cher monsieur, vous plaisantez. On gagne toujours un peu, de quoi payer sa pension et de quoi s'habiller. La profession peut bien d'ailleurs être exercée en amateur pendant quelque temps. J'aimerais assez à plaider une cause, et pour commencer je plaiderais pour rien.

—Ah ! vous croyez qu'on plaide, lorsqu'on est avocat ? C'est encore une illusion. C'est bien difficile de se procurer une affaire quelconque, mais, sur cent affaires, il n'y en a pas une qui se plaide. Vous avez bien quelquefois une espèce de discussion sur un point de forme, mais une cause à plaider tout de bon, c'est une huitième merveille du monde !

—Il y a une chose qui me console, c'est l'étude du droit. Quelle belle science, n'est-ce pas ? Quel enchaînement ? Quelle logique ! Quelle admirable analyse du bon sens de toute l'humanité !

—Certes, vous avez fait des découvertes. Vous êtes un homme impayable ! Vous étudiez le droit comme une science ? Et quel droit étudiez-vous, s'il vous plaît ? Car, l'analyse du bon sens de toute l'humanité diffère essentiellement chez les divers peuples du monde. Étudiez-vous le droit romain, le vieux droit français, le nouveau droit français, le droit anglais, si droit anglais il y a ? Nous avons de tout cela ici. Nous avons tous les codes imaginables, ce qui fait que nous n'en avons pas du tout. J'oubliais de vous parler de quinze ou seize volumes de lois provinciales (1) et de deux ou trois mille volumes de *law reports*, publiés en Angleterre et aux États-Unis. Comme ces derniers (non plus que le nouveau droit français) n'ont pas la moindre force de loi, ce sont ordinaire-

(1) Il faudrait dire aujourd'hui une quarantaine (en 1852).

ment des autorités invincibles, auxquelles la conscience des juges ne manque jamais de se rendre. A propos des juges, savez-vous que vous avez tort d'étudier ? Sérieusement, mon cher, si vous vous mettez trop de science dans la tête, la première fois que vous vous trouverez en contact avec ces messieurs, vous éprouverez un choc tel que votre raison aura de la peine à y tenir. Savez-vous que, lorsque j'ai plaidé ma première cause, pas plus tôt ni plus tard que la semaine dernière, le juge m'a cité les lois romaines, les lois d'un pays à esclaves, pour prouver qu'en Canada et au dix-neuvième siècle, un maître a le droit de battre et de fustiger son domestique tout autant que ça lui convient ? (1)

—Eh bien ; mais, c'était savant cela, j'espère !

—Il aura pu citer le code noir, tout de même.

—Vous voyez, mon cher monsieur, que vous avez tort d'étudier la profession comme une science. Il vaut mieux l'apprendre comme un métier.

—Au fait, lorsque je réfléchis sur l'immense quantité de matières dont se compose cette étude, je ne conçois pas comment, sans professeur, on peut venir à bout de distinguer ce qui s'applique au pays d'avec ce qui ne s'y applique pas.

—C'est une distinction qui ne se fait guère non plus. Il n'y a pas de jurisprudence établie. Il n'y en aura jamais.

—Qu'importe après tout, si à la longue on peut se faire une existence ? Qu'importe que tout cela soit absurde, si à la fin ça fait vivre son homme ?

—Oui, eh ! bien, vous vous trompez encore. On ne se fait pas d'existence assurée. Il n'y a rien de si fugitif que la clientèle ; elle vient à vous aujourd'hui, demain à un autre. J'ai vu de vieux avocats qui, après avoir été célèbres dans leur temps, n'avaient pas plus de causes que les jeunes. Ce sont les clients que vous servez avec

(1) Historique.

le plus de soin, qui vous abandonnent le plus volontiers. Brouillez-vous avec un de vos amis, ou exposez-vous à vous faire suspendre de vos fonctions, par excès de zèle pour un client, et vous êtes certain qu'il vous abandonnera à la première occasion. Puis, vous n'avez aucune idée des intrigants que fait naître l'encombrement de la profession. Dans le bon vieux temps, un avocat de renom pouvait jeter ses clients par la fenêtre, ils rentraient par la porte. Aujourd'hui les vieux avocats craignent tant la concurrence des jeunes, qu'ils plaident presque pour rien ; et les jeunes sont obligés d'acheter des causes. Si cela continue, le métier de client vaudra beaucoup mieux que celui de procureur.

—Vraiment, vous me découragez. Vous m'enlevez une à une toutes mes illusions. Je n'avais pourtant pas besoin de cela. Tu sais, Guilbault, que je n'ai passé mon brevet chez mon Dumont qu'avec une extrême répugnance. Quand vous êtes entrés, il y a un instant, j'avais commencé à étudier les *Lois civiles* de Domat ; mais, quoique cette lecture soit plus supportable que celle des autres légistes, je n'avais pu y tenir longtemps. Que sera-ce donc après ce que monsieur vient de me dire ? Je vais manquer de courage tout à fait.

—Et à quoi bon, je t'en prie, manquer de courage ? Est-ce que tu ne vois pas que notre ami Voison a la berlue ? Il voit tout en noir. T'imagines-tu que vous m'avez découragé avec vos plaisanteries sur mon patriotisme ? Vous m'avez prouvé qu'à la rigueur, on ne pouvait pas se servir uniquement d'objets manufacturés dans le pays. Ça n'est pas une raison pour ne pas employer ce que l'on peut employer. Voilà comme sont les gens en politique. Parce que leur parti ne réussit pas du premier coup, ils ne veulent plus rien faire.

—Et où penses-tu que tout ce qui se fait en vienne, quand je te dis que nous n'avons pas de pays : qu'as-tu à répondre ?

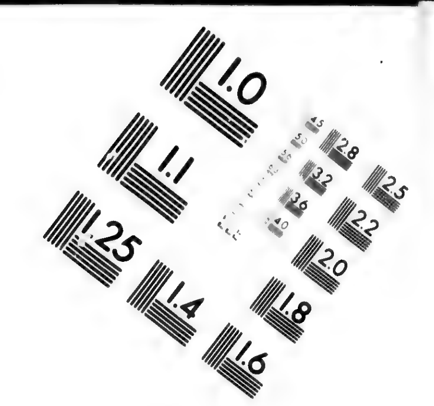
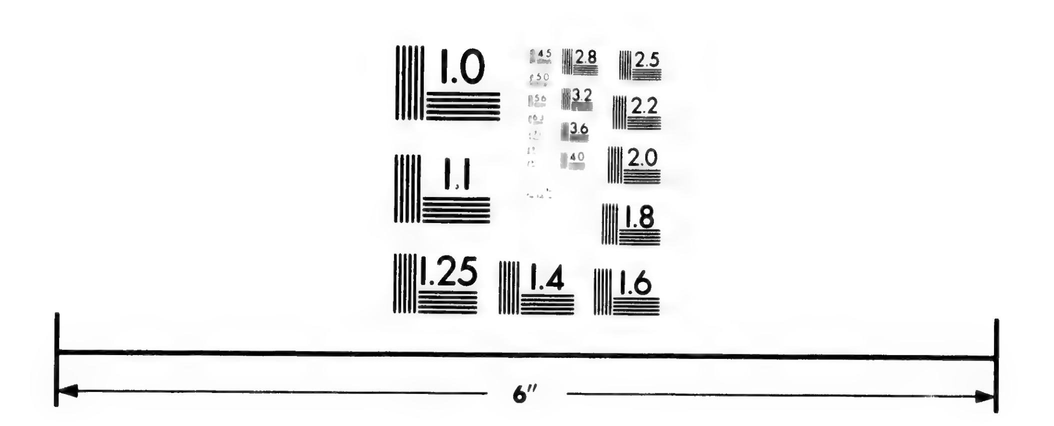
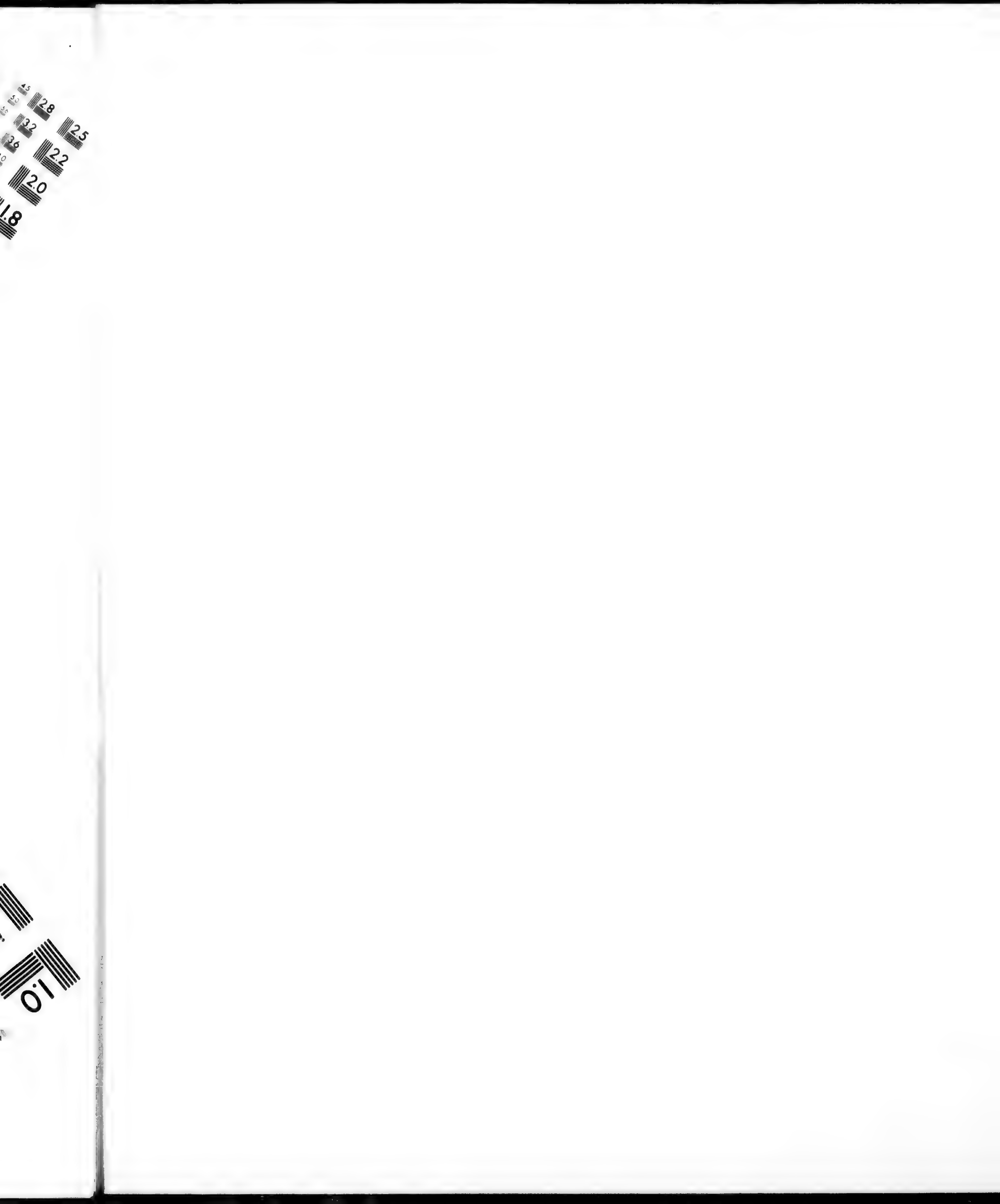


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

—Qu'il faut s'en faire un ! Crois-tu donc qu'il n'y a pas quelque chose de providentiel dans le développement prodigieux de notre population ? Quand nos pères sont devenus sujets anglais, quand ils ont brûlé leur dernière cartouche pour la France qui les a trahis, eux, leurs femmes et leurs enfants, ils ne formaient pas quatre-vingt mille âmes : à l'heure présente, nous sommes cinq cent mille ! (1) Un homme qui serait né alors pourrait vivre aujourd'hui ; il n'y aurait pas de miracle. Durant le cours de sa vie, il aurait vu quintupler le nombre de ses concitoyens. Pourtant, il n'y a rien eu pour nous favoriser, n'est-ce pas ? Pensez-vous qu'une nationalité aussi vivace se détruise dans un jour ?

Une fois revenu à ce thème de prédilection, Jean Guilbault s'y livra sans réserve ; il passa en revue tous les événements politiques depuis la conquête ; il exposa les raisons qui lui faisaient croire à un avenir national plus prospère, et il insista surtout sur l'exclusion du luxe, et la protection à donner à l'industrie locale, idée qui, selon nous, en vaut bien une autre. Pressé par ses amis, dont l'un surtout ne voyait de salut possible que dans l'*américanisation*, il leur expliqua comment, tout patriote ardent qu'il était, il voulait laisser accroître et décupler notre population, il voulait laisser faire son éducation et politique et matérielle, avant de la mettre en contact aves les millions d'Anglo-Saxons qui peuplent les États-Unis. Une vive discussion s'engagea entre nos *trois hommes d'État*, et à travers des objections sans nombre, les élans patriotiques des jeunes amis allèrent souvent au delà des bornes de la simple prudence. Mais c'était sans aucun danger immédiat, et l'ordre de choses d'alors, qui ne valait guère mieux que celui d'aujourd'hui, ne fut pas le moins du monde ébranlé par cette lutte à huis clos.

(1) Voyez la note A, à la fin du volume.



La conversation dont nous n'avons pour bien dire reproduit que le prélude, se prolongea si tard que notre héros fut obligé de sortir pour demander à son hôtesse un bout de chandelle, que celle-ci ne lui donna qu'en grommelant. Cette circonstance fit soupçonner à M. Voisin qu'il était temps de se retirer ; et, en partant, il invita Charles à le visiter souvent et *sans cérémonie*.

V

LOUISE ET CLORINDE.

LE lendemain, Charles reçut la lettre suivante, qui était bien la vingtième d'une correspondance très active entre lui et sa jeune sœur.

R...16 janvier 1831.

" Mon bon Charles,

" Je t'écris encore aujourd'hui, puisque tu veux que je t'écrive toutes les semaines. Je t'assure que c'est une tâche bien douce, et, quoique je t'aie écrit la semaine dernière, il me semble qu'il y a un mois. Ta dernière lettre était bien courte, tu dois avoir bien du temps à toi, et tu vas peut-être me gronder, mais on dirait que tu me négliges.

" Depuis ma dernière lettre, il s'est passé une chose qui nous a bien surpris et qui va beaucoup te surprendre.

Dimanche dernier, M. Wagnaër et mademoiselle Clorinde sont venus nous faire visite. Tu peux croire si j'étais embarrassée. Maman déteste tant ces gens-là ! Mais cette pauvre demoiselle a l'air si bonne et elle voulait tant se rendre aimable, que maman a fait bonne mine à son père par considération pour elle.

" Depuis la fois qu'il a demandé notre mère en mariage, M. Wagnaër, comme tu sais, n'avait pas mis les pieds dans la maison. On ne sait pas du tout ce que veut dire cette visite. Je pense que c'était seulement pour faire connaissance avec moi que Clorinde aura décidé son père à venir nous voir. Il n'y a que nous deux de jeunes filles de notre âge ici, et, comme elle me l'a dit, ce serait bien triste, si nous n'étions pas amies. Si tu savais comme elle est bonne pour moi, comme nous nous aimons déjà ! Elle m'a emmenée souper et passer la soirée chez elle, bien malgré maman. Elle a fait de la musique pour moi toute la soirée, justement comme elle aurait fait pour un *cavalier*. Elle m'a donné de belles fleurs qui poussent dans une serre, et elle m'a prêté de jolis petits livres ; mais maman ne veut pas que je les lise. Elle les a mis dans une armoire, et elle me les donnera dans quelque temps pour que je les rende à Clorinde tout de suite. Cela s'appelle " les Lettres à Sophie." Maman dit que c'est bien mauvais, et que Clorinde est bien malheureuse d'avoir un père qui ne prend pas garde à ce qu'elle peut lire.

" Maman ne veut pas croire que ce soit seulement pour faire une amie, que Clorinde me fait toutes ces amitiés-là. Elle dit que M. Wagnaër n'a pas fait une démarche comme celle-là sans avoir d'autres intentions. Depuis cette visite de M. Wagnaër et de sa fille, cette pauvre mère n'a pas fermé l'œil des nuits. Il faut que ce soit des gens bien terribles, puisque leurs caresses font tant de peur !

" Depuis le départ de Pierre, cette pauvre maman a

peur de tout. Chaque fois qu'elle reçoit une lettre de toi, elle l'ouvre en tremblant. Elle a fait écrire, par M. de Lamilletière, en Angleterre et en France, pour avoir des nouvelles de notre frère. Heureusement personne ne lui a parlé du vaisseau qui a fait naufrage la nuit où tu nous a apporté cette mauvaise nouvelle. J'ai eu toute la peine du monde à faire taire les domestiques, et, chaque fois qu'il vient quelqu'un du voisinage à la maison, je reste là; je me place toujours de manière à ce que maman ne me voie pas le visage, et quand ils viennent pour parler de cela, je leur fais des signes... des signes. Ce qui me console un peu, c'est qu'il paraît que la plus grande partie de l'équipage était descendue dans les chaloupes; ils ont rejoint un autre navire, un peu plus bas. On n'a trouvé que trois noyés. Ils avaient l'air d'être plus vieux que mon oncle Charlot; de sorte que j'ai moins d'inquiétude.

"Clorinde m'a beaucoup rassurée; elle dit qu'elle a parlé de cela avec son père; il lui a dit que notre frère ne pouvait pas être dans le *Royal-George;* car ce vaisseau était prêt à partir et avait son équipage complet, longtemps avant que mon frère soit parti. J'ai trouvé Clorinde bien bonne d'avoir pris ces informations. Nous n'avons fait que parler de Pierre et de toi toute la soirée. Elle m'a dit tous ses secrets, et, si vous autres hommes vous n'étiez pas si babillards, je te conterais bien une curieuse chose qu'elle m'a dite... mais, après tout, tu vas faire un prêtre ou un avocat; dans ces états, il faut de la discrétion. Voyons, j'espère au moins que tu n'en diras rien à personne.

"M. Wagnaër est un drôle d'homme. Il ne parle presque jamais à sa fille; il lui laisse faire tout ce qu'elle veut tandis qu'elle est fille; mais il lui a bien défendu d'aimer personne, parce qu'il veut la marier lui-même. Il a fait comme un marché avec elle: elle fera tout ce

qu'elle voudra, excepté le jour où son père viendra lui apprendre qu'il va la marier. Seulement le secret qu'elle m'a dit, et qu'elle a surpris à son père, c'est qu'on ne la mariera qu'avec un avocat. C'est ce grand imbécile de Guillot, le commis, qui a dit cela à quelqu'un qui l'a répété à Clorinde. Nous avons bien cherché pour trouver la raison de cela. Toi qui es plus savant que nous, tu pourrais peut-être bien me la dire. Un seigneur, comme Jules de Lamilletière par exemple, un officier ou un docteur, c'est bien autant qu'un avocat ? Encore s'il y avait quelqu'un que M. Wagnaër serait décidé à faire son gendre, mais tout ce qu'il y a de décidé, et bien décidé, c'est que Clorinde ne sera pas mariée à un autre qu'à un avocat. Dis-moi donc, sérieusement, est-ce qu'il y a des jeunes filles qui ne peuvent se marier qu'avec des hommes d'une certaine profession ? Et si c'est de même, de quoi cela dépend-il ? Tu vas encore dire, comme de coutume, que je suis trop curieuse.

" Clorinde et moi, nous avons beaucoup parlé de toi. Elle m'a montré dans un livre de prières, une figure de jeune homme assis dans une barque avec un luth dans une main. Elle trouve qu'il te ressemble. Il faut qu'elle n'ait pas de préjugés contre nous autres, car je t'assure que ce jeune homme est beaucoup plus beau que toi.

" Tu sais qu'elle a passé une partie de l'hiver à Québec, chez la mère de cette demoiselle qui était ici l'automne dernier, et qui se promenait si souvent dans la voiture de M. Wagnaër. Elle m'a montré les pas de plusieurs jolies danses qu'elle a apprises chez cette demoiselle. Elle dit que maman a tort de ne pas me faire montrer la danse: moi je trouve que maman a bien raison ; à quoi cela me servirait-il ici ? Maman ne veut pas que j'aille aux noces chez les *habitants*, et, à part de cela, il n'y a pas d'occasion de sortir.

" Clorinde est bien mondaine ; je crains beaucoup

pour son salut. Ce serait bien dommage qu'elle ne fût pas sauvée, une si jolie fille, et qui a l'air si bonne ! Maman dit que, si je la voyais souvent, elle me perdrait. Elle doit venir me chercher demain pour me promener avec elle ; je ne sais pas si maman voudra. Il me semble depuis que je la connais que je la trouve plus belle qu'avant. Elle est bien brune, mais elle a une si belle taille et de si beaux yeux noirs ! Elle m'a dit en riant qu'elle paraissait une négresse près de moi ; mais ça n'empêche pas que je voudrais bien avoir sa taille.

" Pardonne-moi, mon bon Charles, si je t'écris toutes ces folies de petite fille qui ne doivent pas t'amuser du tout ; mais si je te voyais, je te les conterais, et quand je t'écris, c'est absolument comme si je t'avais ici, non plus sous le vieil orme, puisqu'il est tombé, mais au bord de l'eau, comme la veille du jour où Pierre est parti avec toi, pour ne plus revenir.

" TA PETITE LOUISE."

Charles était encore au lit, lorsque son hôte vint lui remettre cette lettre. Il [illegible] donner son gilet qui con[illegible] une notable portion de [illegible]tune, à peine suffisante, cependant, pour payer le facteur.



—Ah çà ! dépêchez-vous donc, mon bon monsieur ; vous n'êtes pas *smart* ce matin. Le garçon de la *poste-office* attend. Il n'a qu'un *penny* de profit sur chaque lettre, et s'il lui fallait attendre partout aussi longtemps, ça lui ferait un mauvais *bargain*....

—Ce M. Voisin, qui dit qu'il faut anglifier la société par le haut, ne voilà-t-il pas que ça s'anglifie par le bas ? Le jour où les deux bouts se rejoindront, notre nationalité sera flambée !

—Pauvre jeune homme ! il rêve encore, dit l'ouvrier en se retirant. Heureusement qu'il est venu à bout de trouver les *nine pence* pour sa lettre. Ça dort-il un peu cette jeunesse-là ! On voit bien que ça vous a son pain gagné et que c'est pour *rouler avec les gros*.

A dire le vrai, le brave homme avait bien le droit de se scandaliser. Il était près de neuf heures du matin, et lui, pauvre diable, était debout et travaillait depuis quatre heures. Rien ne choque tant les pauvres gens que l'oisiveté des riches ou de ceux qu'ils croient riches.

Deux causes avaient contribué à retenir l'étudiant au lit plus tard que d'ordinaire : d'abord un froid assez vif qui recouvrait l'intérieur des vitres de la lucarne d'une épaisse couche de givre aux arborescences capricieuses, aux charmantes arabesques, illuminées et colorées par les rayons du soleil ; puis les souvenirs de la conversation de la veille, les conjectures, les projets, les rêves qui naissaient de ces réminiscences matinales, auxquelles on a quelquefois tant de peine à s'arracher. Fortement alarmé sur son avenir par les décourageantes paroles de M. Henri Voisin, il délibérait très sérieusement s'il n'allait pas quitter l'étude de M. Dumont, et entrer au *grand séminaire*.

Il y avait cela de peu édifiant dans ses velléités religieuses, qu'elles ne lui revenaient jamais si fréquemment que lorsqu'il se dégoûtait ou se désespérait. Ne vous imaginez point cependant que sa dévotion ne fût point sincère, qu'il regardât sérieusement l'état ecclésiastique comme un pis aller ; mais c'est que l'homme est ainsi fait, que ses déterminations les plus vraies, ses affections les plus saines dépendent à son insu des prédispositions de son esprit. Charles se croyait plein d'un zèle évangélique,

lorsqu'il n'éprouvait pas autre chose qu'un vague enthousiasme, qui ne l'aurait pas soutenu bien loin contre les fatigues et les périls d'une mission, ou l'ennui d'un séminaire ou d'une cure. Il se croyait pénétré d'un goût bien ascétique pour la retraite, lorsqu'il ne ressentait qu'un dégoût passager, ou un penchant secret vers une capricieuse oiseveté. Le matin dont nous parlons, son imagination l'avait déjà installé dans une des modestes chambres du séminaire de Québec, au-dessus du beau jardin qui appartient à cette maison ; il se voyait figurant dans les cérémonies religieuses, revêtu d'un blanc surplis, au milieu de l'encens et des fleurs ; il se voyait régent d'une classe ; il changeait la méthode d'enseignement suivie jusqu'alors ; il débitait à ses élèves les plus savantes leçons sur la littératuree t sur l'économie politique ; en un mot, il bâtissait mille projets d'innovations et de perfectionnement, et il ne négligeait aucun détail, absolument comme s'il se fût déjà vu à l'œuvre.

Il en était là de sa vision quand on lui apporta la lettre de Louise ; la brusque apparition de son hôte lui rappela qu'au grand séminaire on ne lui permettrait pas de méditer aussi à son aise chaque matin, vu surtout qu'il y a là une certaine cloche qui réveille son monde un peu avant cinq heures et qui ne cesse ensuite de vous tourmenter jusqu'à l'heure du coucher. Cette réflexion changea un peu le cours de ses idées ; et la lettre elle-même acheva de séculariser son imagination.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)

CHRONIQUE DU MOIS

MARK Twain a dit un jour qu'on ne peut juger par la grosseur d'une grenouille à quelle distance elle sautera. Il serait également téméraire de croire que le nombre et l'importance des événements qu'un mois peut contenir, sont proportionnés au nombre de ses jours. Ainsi, en février, nous voyions les États de l'Europe s'armer en guerre, des projets d'alliances internationales, l'Espagne menacée de destruction à la suite de la catastrophe du "Maine," les puissances européennes déclarant qu'elles la soutiendraient pour résister au pan-américanisme, des rumeurs de conflit entre la France et l'Angleterre. Enfin la marine suisse se préparait à augmenter le nombre de ses vaisseaux, la cavalerie vénitienne faisait des parades forcées, et, chose encore plus extraordinaire, on songeait sérieusement à introduire dans les armées de la grande République américaine deux éléments qui y étaient jusqu'alors inconnus, le sous-officier et le simple soldat.

De toutes ces fanfares militaires on n'entend guère, ce mois-ci, que les échos. Cette accalmie va-t-elle durer? M. Tanner, député irlandais à la chambre des communes anglaises, a, sur un vote d'expulsion, quitté la salle en criant : "J'espère que vous allez être battus par les Français!" Y a-t-il quelque chose de sérieux dans tous ces conflits anticipés ? C'est ce que le mois prochain dira. En attendant, les stocks se portent fort mal, et les actions de bourse diminuent généralement.

***

La victoire remportée dans le comté de Russell par le candidat libéral, victoire qu'il était impossible de ne pas prévoir, a raffermi le gouvernement Hardy, qui aurait pu difficilement supporter une défaite de plus. Avec une opposition aussi forte et aussi nombreuse, la province d'Ontario peut être sûre d'être bien gouvernée, car ses ministres savent bien qu'ils ne pourraient se rendre impunément coupables de mauvaise administration. La crainte, même quand ce n'est pas celle du Seigneur, est toujours le commencement de la sagesse.

Il y a tout lieu d'espérer qu'en cette circonstance le gouvernement d'Ontario se souviendra qu'il doit ce précieux renfort à l'élément canadien-français, et saura rendre justice à nos compatriotes.

***

La députation canadienne-française à la chambre des communes vient de perdre un de ses membres les plus valeureux, M. Flavien Dupont, député de Bagot. M. Dupont est mort dans la force de l'âge, à la suite de blessures reçues dans un accident de chemin de fer. Il y a six ans à peine, M. Dessaint, député de Kamouraska, mourait aussi à la suite d'une semblable catastrophe. On peut vraiment se demander avec le poète :

> Le ciel de ses élus devient-il envieux,
> Ou faut-il croire, hélas ! ce que disaient nos pères,
> Que lorsque l'on meurt jeune, on est aimé des dieux ?

Sir Wilfrid Laurier, du côté de la droite, sir Charles Tupper et sir Adolphe Caron, du côté de l'opposition, ont fait les plus beaux éloges de leur collègue défunt. Au sénat et dans les cercles politiques des deux partis, la mort de M. Dupont a été l'objet des mêmes regrets et du même tribut d'admiration. Et certes, peu d'hommes publics ont fourni une carrière plus honorable et plus au-

dessus de reproche, que l'ancien député de Bagot. A l'honnêteté la plus absolue, à la droiture la plus parfaite, se joignaient chez lui une grande connaissance des affaires et un remarquable talent d'orateur. Comme tribun, il n'avait pas son supérieur devant les électeurs des campagnes. Son dévouement à ses électeurs, le soin qu'il apportait à étudier les questions politiques, lui ont valu, à la suite d'une première victoire, d'être sans interruption réélu par acclamation.

En franchissant le seuil du parlement d'Ottawa, en 1882, M. Dupont s'était promis de toujours parler le français à la chambre des communes. Alphonse Lusignan a raconté à ce sujet une anecdote qu'il comparait à l'entrevue historique de MacMahon et du soldat nègre.

Cette persistance du député de Bagot à ne se servir que de la langue française en parlement, avait ému quelques députés ultra-anglais, qui s'en plaignirent à sir John MacDonald. Le chef conservateur, cédant à ces sollicitations, aborda un jour M. Dupont dans la rue, et lui dit :

—C'est vous le député qui parle toujours français ?

—Oui, sir John, répondit simplement M. Dupont.

Sir John regarda longtemps cette figure honnête et résolue, exempte de pose et de forfanterie, et après quelque hésitation, répondit en souriant :

—Eh bien !... continuez.

Il continua, en effet, mais n'en fut pas moins écouté ; car on savait que son unique préoccupation était de traiter les questions à fond, mais avec le moins de mots possible.

***

La session actuelle du parlement nous donnera probablement une loi sur la faillite. Un projet à cet effet a été présenté par M. Fortin, député de Laval, avocat distingué et d'une grande expérience dans ces sortes d'affaires.

Il est encore trop tôt pour discuter la valeur du travail

soumis, que les profanes ne connaissent encore qu'imparfaitement, mais il est certain qu'une mesure de ce genre s'imposait depuis longtemps, et que si ses clauses ne peuvent être trop soigneusement discutées, son adoption ne peut, non plus, être trop rapide.

***

“ Qui a bon voisin a bon matin,” dit le proverbe.

Le voisinage des États-Unis aura du moins pour effet de procurer aux Montréalais, durant le cours du mois prochain, quelques bonnes soirées, pendant lesquelles M. René Doumic portera la parole.

Il est inutile de dire ici que M. Doumic est actuellement l'un des princes de la critique en France. Le fait d'avoir été appelé par M. Brunetière à remplir le poste de critique pour la *Revue des Deux Mondes* doit être une preuve suffisante, pourvu que l'on veuille bien admettre que M. Brunetière est, en ces matières, un juge compétent.

C'est l'Université Laval qui a invité cette année M. Doumic, comme elle avait invité, l'an dernier, M. Brunetière. Il n'y a pas lieu de craindre que l'éminent critique ne se sente dépaysé par ce milieu religieux, puisque M. Doumic donne régulièrement des conférences dans un grand nombre d'écoles catholiques et de couvents de Paris. Ces conférences sont suivies non seulement par les élèves, mais aussi par leurs parents et les amis de l'institution..., pourvu qu'ils aient atteint l'âge canonique. J'ai même failli, l'année dernière, avoir le plaisir d'entendre l'éminent conférencier dans un couvent que fréquentait une de nos compatriotes, mais la règle des couvents a des rigueurs à nulle autre pareilles, et l'on n'y fait point d'exception pour des auditeurs d'outre-mer. J'en serai quitte pour me dédommager, cette année, en entendant M. Doumic dans ma ville natale. C'est un de ces cas où la montagne vient à Mahomet.

Du reste, M. Doumic est, en critique, de l'école accommodante à laquelle appartiennent aujourd'hui la plupart des écrivains qui arrivent, ou veulent arriver. Il convient qu'il est des vivants qu'il faut qu'on épargne, et même des morts qu'on doit se garder de tuer. Nous pouvons prévoir dès maintenant que la critique de M. Doumic sera élégante, correcte, et surtout à l'eau de rose. C'est le système qu'il préconise dans ses livres.

M. Doumic nous parlera des poètes français : les grands d'abord : Lamartine, Victor Hugo, Musset, Alfred de Vigny, puis de ceux qui les ont suivis : Théophile Gautier, Banville, Leconte de Lisle, etc. Pour ceux qui, comme moi,

> Aiment surtout les vers, cette langue immortelle,

la semaine du 11 au 17 avril sera la grande semaine du mois.

* * *

J'ai mentionné incidemment le nom de M. Brunetière. Il m'est impossible, en terminant, de ne pas dire un mot de l'admirable panégyrique du catholicisme qu'a fait dernièrement l'éminent écrivain, et dont le *Correspondant* reproduit les principaux passages. Ce retour à la foi primitive, suivant de si près la conversion de J.-K. Huysmans, est consolant pour ceux qui aiment sincèrement la France et sa littérature.

Ed. Fabre-Surveyer.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le protestantisme contemporain se flatte volontiers d'avoir introduit dans le monde les idées de tolérance. Historiquement rien n'est plus contraire à la vérité. Après avoir violemment revendiqué la liberté pour lui-même, le protestantisme l'a invariablement refusée aux autres, partout où il a été le maître. Pour reconnaître la justesse de cette assertion nous n'avons pas à sortir de notre pays : ce qui se passe au Manitoba nous en offre un exemple frappant.

Le P. J. Burnichon, dans les **Etudes** du 20 février, nous en donne un exemple encore plus remarquable dans un article intitulé : *Un jubilé oublié.* Ce jubilé c'est celui de la persécution inaugurée à Genève, il y a vingt-cinq ans, contre les catholiques de cette ville de la Suisse qui se targue volontiers d'être la terre classique de la liberté. Il est très curieux d'étudier, à la suite de ce bon père, comment ces excellents protestants pratiquèrent cette liberté à l'égard de leurs concitoyens catholiques. La spoliation et la confiscation sans forme de jugement, l'expulsion du domicile, la prison, le bannissement *manu militari*, les églises prises d'assaut par la milice régulière et profanées sous la protection des baïonnettes, les vexations et les violences de toute sorte qu'on ne prenait pas toujours la peine de voiler du masque de la légalité, tels furent les moyens d'action mis en œuvre par le gouvernement d'un pays libre pour contraindre une moitié de la population à se plier à ses vues schismatiques. Il n'a manqué à cette persécution que la hache du bourreau, laquelle, comme on l'a dit, n'est plus dans les mœurs.

Au milieu de ce sombre tableau il est consolant de voir rayonner la belle figure de Mgr Mermillod, qui est assurément l'une des figures les plus sympathiques de l'épiscopat dans la seconde moitié du dix neuvième siècle.

Discours et Conférences, par T. Chapais. Volume de 340 pages in-8°. Prix, $1.00, chez L.-J. Demers et frère, 30, rue de la Fabrique, Québec.

Dans la courte préface de son livre, M. Chapais exprime la crainte que l'on n'attribue à l'amour-propre le fait de publier les discours et conférences dont se compose ce volume, et s'excuse en disant : " Lorsqu'on parle de la patrie, de ses épreuves, de ses gloires, des enseignements qui se dégagent de ses annales, lorsqu'on s'efforce de mettre en lumière de grandes figures historiques, lorsqu'on essaie d'entraîner les intelligences au culte du vrai dans l'histoire et du beau dans les lettres...... il me semble qu'on ne fait pas œuvre...... inutile." Nous qui sommes désintéressés, nous lui dirons qu'il a été bien inspiré le jour où il a cédé à ce noble sentiment et nous a conservé ces pages toutes vibrantes du plus pur patriotisme exprimé dans un langage de choix. Ce volume restera une des plus belles perles de la littérature canadienne, dont M. Chapais a si bien retracé les origines, dans une de ces conférences. C'est avec un légitime orgueil que nous pourrons présenter ce livre à nos frères de la " douce France," en leur disant : voyez comme nous vous suivons de près dans l'art de bien dire et bien écrire dans notre belle langue.

M. Tardivel, dans la **Vérité** du 19 mars, résume le beau discours que notre honorable collaborateur M. le sénateur Bernier a prononcé, au sénat, au cours du débat sur l'adresse en réponse au discours du trône. Avec la loyauté qui le caractérise, il oublie la discussion qu'il vient de soutenir contre M. Bernier, pour louer sans réserve la manière énergique et modérée tout à la fois, avec laquelle l'honorable sénateur avertit nos persécuteurs que nous ne cesserons de réclamer tant que pleine et entière justice ne sera pas rendue à nos compatriotes du Manitoba.

Nous empruntons au **Correspondant** du 25 janvier dernier, une page de cet article d'un intérêt si captivant, qui, sous le titre de *les Œuvres et les hommes*, vient chaque mois empoigner notre attention. Elle nous donne un échantillon de l'enseignement que l'on peut attendre des écoles neutres et sans Dieu.

" Je ne sais pas, dit l'auteur, ce que le professeur chargé du cours d'histoire des religions au Collège de France enseigne actuellement à la jeunesse ; le temps m'a fait défaut pour aller y voir. Mais en me défiant de leçons justement suspectes, je sais ce qu'enseigne à l'Ecole pratique des Hautes Etudes un autre professeur, M. Jules Soury, adjoint même à la direction de l'Ecole. Le hasard, cette providence des fureteurs, m'a fait, il y a peu de jours, tomber sous la main une lettre caractéristique de ce personnage, renommé d'ailleurs pour ses négations hardies. Le document n'est pas vieux ; il porte la date du 4 octobre 1895, et il expose des idées telles qu'on peut le donner comme l'échantillon le plus curieux et le plus extraordinaire de ce que nos maîtres du jour osent appeler " l'enseignement neutre".—Qu'on en juge :

" Mon cher Confrère,

" Quoique la chaire de l'histoire des religions, au Collège de France, ait été créée pour moi, par Gambetta et par Paul Bert, en 1880, voilà plus de quinze ans que je suis étranger à ce genre d'études ; je ne saurais y revenir. Ce n'est pas que ces études ne me paraissent toujours dignes de l'effort dont témoignent les livres que j'ai écrits sur la matière. L'histoire des religions peut être aussi intéressante que celle de la médecine ou de l'astrologie.

" Quant aux religions, ou à la religion, en soi, c'est une pâture qu'il faut laisser aux imbéciles, c'est-à-dire aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humaine engeance.

" Il suffit d'être intelligent pour être athée.

" Je vous prie d'agréer, monsieur, l'hommage de mes meilleurs sentiments de confraternité.

" JULES SOURY.

" Vous pouvez faire de cette lettre l'usage que vous jugerez convenable, mais à la condition de la publier *in extenso*, résolument. "

On pourrait croire à une invention artificieuse, à un décalquage machiavélique, comme dans l'affaire Dreyfus, si nous ne tenions l'autographe même à la disposition des incrédules.

Cette lettre n'est-elle pas phénoménale ? Peut-on comprendre que, dans le pays de Corneille, de Descartes, de Bossuet, de Pascal, de Chateaubriand, de Lamartine, un homme ait osé écrire: "Il suffit d'être intelligent pour être athée" ? Et quel orgueil insolent, ou plutôt quelle démence incommensurable ne faut-il pas pour traiter d'imbéciles, avec cette désinvolture, les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité !

Combien je préfère M. Legouvé,—encore un imbécile !—commentant, il y a quelques jours, dans un bel article du *Temps*, le *Crucifix*, de Lamartine ! Quel accent et quelle grandeur !

" Lamartine, dit M. Legouvé, s'y élève de strophe en strophe à une des plus sublimes compositions poétiques qu'ait créées le génie humain. L'histoire de ce Crucifix, de ce pieux symbole dégagé des mains inanimées qui l'ont pressé pour être remis à ceux qui survivent et qui pleurent, devient l'histoire du Christ lui-même. Passant de main en main, légué de siècle en siècle, de race en race, il nous représente, dans sa marche, l'éternel consolateur, l'éternel bienfaiteur, l'éternel conseiller, et nous conduit, à travers les âges, jusqu'au jour

" Où, des cieux perçant la voûte sombre,
Une voix, dans le ciel, les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix."

Ne trouvez-vous pas plus de dignité, plus de force, comme aussi plus d'espérance, dans ces croyances et dans ces aspirations que dans la philosophie, aussi bête que destructive, du directeur de l'Ecole des Hautes Etudes ?

A. L.



FLEURS DES CHAMPS

D'APRÈS FRÉDÉRIC-LÉON POHLE.



Je viens chercher sur la rive déserte
La paix du soir.
Petite fleur, ô merveille entr'ouverte !
Je viens te voir.

Pour t'admirer je suis seule, et personne
Ne pense à toi.
Tes cils de nacre et ton sein qui rayonne
Sont tout à moi.

Oui, ô belle enfant ! elles sont à toi, elles te ressemblent, elles sont tes sœurs ! Tresses-en des couronnes, pose-les sur tes beaux cheveux, elles ajouteront encore à ta beauté, que l'onde reflétera. Mais souviens-toi que, comme pour la fleur des champs, c'est de l'aimable simplicité que viendra ton plus grand charme.

Hélas !.... Pardonnez, jeunes lectrices, j'allais déplorer la rareté de cette aimable vertu en notre fin de siècle. J'aime mieux vous redire la charmante romance de la *Fleur des Anges ;* elle rendra ma pensée, sans m'attirer les regards courroucés de vos beaux yeux.



Au pied d'un saule, on jasait en famille,
Et l'on parlait le langage des fleurs :
Roses, lilas, amaranthe, jonquille,
Vantaient bien haut leurs riantes couleurs.
Sous le gazon, la simple marguerite,
Calme, attendait de paisibles amours ;
Point ne brillait la fleur blanche et petite,
Elle était simple, et simple pour toujours.

Passe la foule, insensible et rieuse,
Elle choisit couronnes et bouquets ;
Le soir, on dit que sa main oublieuse
Laissa tomber roses, lilas, muguets.
Mais nul ne vit la simple marguerite,
Du ciel promise aux paisibles amours :
Sous le gazon, la fleur blanche et petite
Demeura simple, et simple pour toujours.

Passe un bel ange, à l'œil plein de mystère,
Au lieu d'exil gardien d'un noble cœur,
Qui, méprisant tous les biens de la terre,
Pour être heureux ne voulait qu'une fleur.
L'ange cueillit la simple marguerite,
La fiancée aux paisibles amours ;
Et ce jour-là, la fleur blanche et petite
D'un seul fut reine, et reine pour toujours.

Lizette.



VERS LE POLE

FRIDTJOF NANSEN

(*Suite et fin*)

IX

LE 20 novembre 1894, Nansen avait révélé ses nouveaux projets et exposé ses plans à ses compagnons. Après leur avoir brièvement rappelé la théorie fondamentale de l'expédition, à savoir, qu'un navire pris dans les glaces au nord de la Sibérie devrait forcément dériver à travers la mer Polaire et sortir par l'océan Atlantique en passant quelque part au nord de la terre François-Joseph, entre elle et le pôle ; après avoir constaté que jusqu'alors tout se passait selon ses prévisions et que, selon toute apparence, ils accompliraient la partie principale de leur tâche, l'explorateur ajouta : " Mais ne peut-on faire plus ? " et il développa le plan de sa nouvelle expédition. " Je crois, dit-il, que s'ils avaient été consultés, ils n'auraient présenté qu'une objection : c'est que tous ne pouvaient y prendre part ! "

Un seul devait accompagner leur chef et il avait fixé son choix sur le lieutenant de la réserve, Johansen, né en 1867, élève de l'école militaire après avoir passé par l'Université, " une belle nature au physique et au moral, un patineur de premier ordre, doué d'une force d'endurance exceptionnelle."

Il accepta avec enthousiasme ce qu'il considérait comme une faveur et un honneur et commença les préparatifs avec empressement.

" *Mardi* 26 *février* 1895. — Enfin, le grand jour est arrivé ; nous allons partir, écrit Fridtjof Nansen. Ma tête a été pleine, nuit et jour, de ce qu'il y avait à faire, de ce qu'il ne fallait pas oublier. Oh ! cet effort mental incessant qui n'accorde pas une minute de répit au sentiment de responsabilité, pour laisser le champ libre aux pensées et aux rêves ! Les nerfs sont dans un état de tension depuis le moment du réveil jusqu'à ce que les yeux se ferment le soir. Je le connais bien cet état dont j'ai fait l'expérience chaque fois que je me suis vu sur le point de partir, la retraite étant coupée... jamais plus complètement, je crois, qu'aujourd'hui."

"... Nous avons eu la dernière réunion, la réunion des adieux, mêlée de souvenirs et d'espérances. Je suis resté debout très tard pour envoyer mes souvenirs aux miens et tracer mes instructions au capitaine Sverdrup, commençant par ces mots : " En quittant le *Fram* avec Johansen pour entreprendre un voyage vers le nord, s'il est possible jusqu'au pôle et de là au Spitzberg, très probablement par la terre François-Joseph, je vous laisse toute l'autorité dont j'étais revêtu et tous auront à vous obéir absolument, à vous ou à quiconque vous désigneriez pour devenir leur chef ; en toute confiance je vous laisse le *Fram.*"

Un accident à l'un des quatre traîneaux (les voyageurs emportaient en outre deux kayaks) retarda le départ jusqu'au 14 mars. Quelques-uns des compagnons de Nansen l'accompagnèrent jusqu'à une distance d'environ 8 milles. Du grand mât du *Fram*, la lumière électrique rayonnait au loin dans la nuit polaire ; des torches et des feux complétaient une brillante illumination.

On but " le coup de l'étrier " le soir, sous la tente. " Ce furent des adieux gais certainement, dit le journal, mais

il est toujours dur de se séparer, même sous le 84e degré de latitude nord et plus d'un œil était humide. La dernière chose que me demanda Sverdrup, fut si je pensais qu'au retour, j'irais au pôle Sud ? Dans ce cas, il espérait que je l'attendrais."

Ce fut, en vérité, un long et rude combat que cette marche dans le désert par une température de 40 à 45 degrés. La glace devenait de plus en plus inégale et mauvaise ; les traîneaux, dont on avait réduit le nombre, versaient ; il fallait décharger, recharger, débrouiller sans cesse l'écheveau des rênes que les chiens mêlaient constamment, quand ils ne les cassaient pas ; porter souvent les traîneaux dans des endroits infranchissables pour les attelages ; prendre involontairement des bains glacés en tombant dans des fissures cachées sous la neige ; porter des vêtements métamorphosés en armure que la chaleur du corps, dans des sacs de fourrure, dégelait un peu durant la nuit, sous la tente ; lutter contre un tel besoin de sommeil le soir, qu'après avoir préparé le souper on avait peine à le manger, la main restant en route avec la cuiller ou la fourchette, et les yeux se fermant, tandis que la nourriture tombait n'importe où ; avoir le courage de prendre des notes scientifiques, d'observer, d'écrire son journal ; de raccommoder effets, sacs à provisions, harnais, etc. ; de s'occuper de cent détails dont chacun avait son importance, et cela avec des mains en partie gelées, écorchées. Nansen eut un poignet blessé presque jusqu'à l'os par le frottement de sa manche gelée et la cicatrice n'a jamais disparu.

Une des plus pénibles choses était l'obligation de maltraiter les pauvres chiens, d'user leurs forces jusqu'au bout et de mettre ensuite fin à leur misère par un coup de couteau : pauvres bêtes fidèles et dévouées qu'on aimait ! "C'est le triste effet des expéditions de cette nature, dit l'explorateur, d'anéantir systématiquement les meilleurs

sentiments et de ne laisser subsister que le plus dur égoïsme.

" Quand je pense à ces splendides animaux qui peinaient pour nous, sans un murmure, aussi longtemps qu'ils pouvaient faire mouvoir un muscle, j'ai des moments de remords."

" 3 *avril* 1895. — La glace devient de plus en plus mauvaise. Je commence à me demander s'il est sage de nous obstiner à marcher vers le nord. Il devient trop évident que la glace dérive vers le sud et que son humeur capricieuse est notre pire ennemie. Nous devrions atteindre au moins le 87e degré, mais le pourrons-nous ?

" 8 *avril*. — Plus rien qu'un chaos de blocs de glace. J'ai résolu de changer de route et de nous diriger vers le cap Flygely. Nous sommes à 86° 13' 6" N., longitude environ 95° E. (Jamais on n'était allé si loin.) Nous célébrons l'événement par un festin !

" 9 *avril*. — Premier pas vers la patrie ! La glace devient meilleure.

" 17 *avril*. — 80 milles vers le but ! nous sommes descendus à peu près dans la région où le *Fram* dérive. Le temps est magnifique, le soleil splendide, le froid diminue ; de nouveau, on peut jouir de la vie et rêver de l'heureux avenir, du *home. Home ! !*

" 26 *avril*. — Traces de renards ; d'où viennent-ils ?

" 29 *avril*. — Tout à coup, une étendue d'eau, des vagues étincelant au soleil !"

Ces cris de joie deviennent de plus en plus rares pendant les cinq mois de vie errante qui suivent. Plus on avance avec les héroïques pèlerins, plus on est stupéfait de ce que l'homme peut supporter quand l'âme soûtient le corps. De jour en jour, la glace devenait de plus en plus inégale et chaotique, le réseau des fissures, plus compliqué, l'obligation de porter les traîneaux pour franchir les crêtes de glaces flottantes, plus fréquente et plus labo-

rieuse. L'échine semblait parfois devoir se briser ; les poumons s'épuisaient à exciter les pauvres chiens insuffisamment nourris et sacrifiés successivement ; ceux qui survivaient ne se résignaient qu'à la dernière extrémité à se nourrir de leurs camarades. Ils sont si intelligents, si dévoués, si *humains*, ces courageux animaux, que, même en présence des épreuves inouïes de leurs maîtres, ce lugubre refrain : " Aujourd'hui tué tel chien," est un des détails poignants du voyage. Quand le jour arrive où il faut se séparer des deux derniers devenus des amis, dont on connaît, grâce aux photographies, le regard triste et résigné, le cœur se serre ; on comprend que ces hommes si énergiques hésitent, reculent et se chargent enfin réciproquement de donner chacun le coup mortel à l'ami de l'autre.

Le 30 mai, la situation était si menaçante que les explorateurs se demandaient s'ils ne seraient pas forcés de s'arrêter et d'attendre la saison de la débâcle des glaces. Mais auraient-ils assez de provisions pour cela ? Le 11 juin, pour la première fois, on pesa les rations ; les sept chiens qui restaient alors dévoraient, quand on ne les surveillait pas de très près, le cuir, la toile des harnais et jusqu'au bois des patins ! Le 8, on pesa le pain, il en restait 43 livres ; cela suffirait pour trente-cinq ou quarante jours ; ensuite, on mangerait ce que les dieux enverraient !

" 11 *juin.* — Notre vie est aussi monotone qu'on peut l'imaginer. — Ni terre ni eau libre en vue. — Nous ne savons pas où nous sommes et nous ignorons quand ceci finira... C'est dur d'avancer au milieu de ce chaos où l'on croirait voir une houle subitement congelée.

" Par moments, il semble impossible que des êtres privés d'ailes puissent avancer ; mais, en dépit de tout, on finit par se frayer un chemin et l'éternel espoir renaît ! "

De mal en pis. — Il faut nous consoler en nous rappelant le vieil adage : " La nuit est plus profonde que jamais avant l'aurore."

Par prudence, on avait supprimé un repas, car on se trouvait dans une région où toute proie manquait, excepté quelques goélands qui volaient trop haut. Mais l'estomac n'entre pas dans ces sortes de considérations et le jour vint où l'on mangea de bon appétit une espèce de bouillie faite avec le sang d'un chien ! Enfin, le 22 juin, on tuait un phoque, et la vie reprenait une teinte presque rose.

Les jours passaient tous semblables dans l'attente de la fonte des neiges et dans les préparatifs, surtout sur les kayaks, pour reprendre la navigation dès que faire se pourrait.

" 29 *juin*. — Nous essayons de faire passer le temps en parlant des joies délicieuses du retour, du bonheur de vivre alors. Parfois aussi nous nous entretenons des mesures à prendre si nous sommes obligés d'hiverner au Spitzberg ou même en quelque endroit sur terre, en ces parages... Mais non, il est impossible que nous en venions là ! "

Ce fut pourtant ce qui arriva !

Les ours avaient reparu ; les armes étaient en bon état, les munitions encore abondantes ; il n'y avait plus à redouter la famine ni le manque de chauffage ou de luminaire. Un des rares avantages de ces terribles climats, c'est que la viande et toutes les provisions s'y conservent indéfiniment.

Nos deux civilisés vivaient maintenant en sauvages, comme les Esquimaux chez lesquels Nansen avait séjourné au Groënland.

Le 25 juillet, ils abandonnaient " le camp du Désir " et se remettaient en route. Mais que de sacrifices ! Le cœur saigne quand on les voit laisser sur la glace

déserte tant d'objets précieux et qui semblent même de première nécessité : tente, sacs de fourrure pour dormir (leur plus chère ressource contre le froid et la fatigue), bois, médicaments, provisions de viande, peaux d'ours, etc., etc. Mais il faut à tout prix alléger les kayaks déjà chargés des traîneaux. Les conséquences se font bientôt sentir. Nansen, saisi de lumbago, se traîne avec la plus grande difficulté, souffrant horriblement, trempé de pluie et attelé à un traîneau ! Son compagnon lui prodigue les soins les plus touchants et le mal cède au bout de quelques jours.

A la monotonie succédaient les émotions trop souvent renouvelées : un jour, c'était Johansen renversé par un ours énorme et criant tranquillement à son compagnon : Dépêchez-vous, si vous voulez arriver à temps !

Une autre fois, c'était Nansen se jetant à la nage dans l'eau glaciale pour sauver un des kayaks qui, ayant glissé, s'en allait à la dérive. Comment s'étonner que, quelque temps après, l'intrépide nageur fût momentanément paralysé par un rhumatisme aigu ?

Malgré les effroyables obstacles, on avançait, on arrivait enfin le 6 août en vue de cette terre " qui avait si longtemps hanté leurs rêves et maintenant leur semblait être celle des fées. Blanche comme la banquise, voûtée au-dessus de l'horizon comme les lointains nuages qu'on craint de voir disprraître à tout instant."

Les kayaks voguaient pour la première fois depuis deux ans, sur une étendue d'eau libre ; on découvrait des îles inconnues auxquelles on attachait les noms bien-aimés d'Eva et de Liv ; on luttait contre brouillards et morses et le 6 août 1895, jour mémorable ! on avait sous les pieds de la terre, devant soi de la mousse et des fleurs ! De vraies fleurs ! De beaux coquelicots ! Quel rêve ! " Je suis heureux comme un enfant," écrivait Nansen.

Hélas ! quelques jours après, le 24 août, il se voyait

forcé d'ajouter : " Les vicissitudes de cette vie ne finiront jamais ! La dernière fois que j'ai écrit, j'étais plein d'espoir et de courage et maintenant nous voici arrêtés par le mauvais temps, la glace en débâcle empilée dans toutes les directions. Le courage est toujours là, mais l'espoir de rentrer bientôt au foyer est depuis longtemps abandonné ; devant nous, il n'y a que la certitude d'un long et sombre hiver en ces parages..."

Le journal ne reprend que le 6 décembre. Les Robinsons des glaces s'étaient construit une hutte 3 pieds sous terre, 3 pieds au-dessus ; Nansen pouvait s'y tenir à peu près debout ; une longue pièce de bois, apportée de Sibérie par le flot, servit de support central pour le toit formé de peaux de morses séchées, tendues sur les côtés, au moyen de pierres et recouvertes de neige ; les murailles étaient faites de pierres, de mousse et de terre vite congelée ; tout cela fut construit au moyen d'un fragment de fer pris à un traîneau, d'une bêche, de quelques bâtons et des mains des deux ouvriers. Un foyer très primitif, surmonté d'une cheminée de glace et de neige qu'il fallut, comme bien on pense, réparer plus d'une fois, une petite plate-forme pour dormir, les ustensiles nécessaires pour l'éclairage et la cuisine élémentaire, composèrent l'installation dont les patients explorateurs furent, en somme, assez fiers ! Dans ce coin ignoré de la terre François-Joseph, ils vécurent jusqu'au 19 mai 1896, chassant, travaillant, supportant avec un courage héroïque la longue nuit polaire, le froid, l'isolement, espérant et rêvant ! Leur plus pénible privation fut l'absence de livres ; le souvenir de la bibliothèque du *Fram* les hantait. Les visions de l'avenir se présentaient radieuses. " Pourquoi se plaindre quand on pouvait faire revivre toute beauté par l'imagination en attendant l'été ?... A la lumière de la lampe, *elle* coud pendant la soirée d'hiver. Près d'elle se tient une petite fillette aux yeux bleus, aux cheveux d'or,

jouant avec une poupée. *Elle* regarde tendrement l'enfant et lui caresse les cheveux, mais ses yeux se remplissent et les grosses larmes tombent sur son ouvrage... Johansen sourit dans son sommeil ! Pauvre garçon, il doit rêver qu'il est dans sa maison, à Noël, avec ceux qu'il aime... Dors, dors et rêve, tandis que l'hiver s'écoule, car ensuite viendra le printemps, le printemps de la vie ! "

" 24 *décembre.* — Jamais nous n'avons passé une telle nuit de Noël... *Chez nous* les cloches sonnent ; je les entends à travers les airs. Que leur son est beau !... On allume l'arbre de Noël ; les enfants dansent joyeux à l'entour. Je donnerai une fête d'enfants à mon retour ! Il y a de quoi tomber malade d'impatience ! Attendons, attendons l'été. Oh ! que la route des étoiles est longue et difficile ! "

Ainsi rêvait l'exilé volontaire et sans cesse il s'entretenait avec son compagnon, de la patrie, des absents, des mille joies à venir, de l'incertitude du présent, de la marche probable du *Fram.* Arriverait-il avant eux ? ils espéraient que non ; les êtres chers seraient trop inquiets ; tout le monde les croirait morts.

Quelles délices de retrouver les habitudes civilisées, de quitter ces horribles haillons, dont on pouvait extraire assez de graisse pour en alimenter le foyer, de se sentir dans des vêtements propres, d'être propre soi-même ! Oh ! le savon ! quelle admirable invention ! Oh ! un bain turc ! quelle volupté suprême ! Pour le moment ils étaient si noirs que le blanc de leurs yeux et de leurs dents leur semblait diabolique ; cheveux et barbe croissaient à leur gré. C'étaient d'ailleurs de si bons sauvages, qu'ils ne se procuraient même pas la distraction d'une querelle !

" — Oh ! non jamais, répondit Johansen interrogé, un jour, à ce sujet ; seulement, si mon sommeil devenait un peu bruyant, Nansen m'allongeait un amical coup de pied dans le dos !

“ — Oui, je l’avoue, répliquait Nansen, mais il se retournait et dormait de plus belle !

“ Tout finit, disait philosophiquement l’illustre explorateur.” Le printemps était revenu. Le 19 mai, les deux compagnons abandonnaient leur tanière et se dirigeaient vers le sud. Ils n’étaient pas encore au bout de leurs peines ; le temps fut d’abord détestable, la glace traîtresse ; Nansen faillit se noyer dans une fissure. Le 12 juin, ils pensèrent perdre leurs kayaks, dont les amarres s’étaient rompues ; ils emportaient toutes leurs ressources. Nansen se jeta résolument dans l’eau glacée (Johansen ne savait pas nager) ; aller au fond paralysé par le froid ou revenir sans les kayaks, l’un vaudrait l’autre. Ce fut une lutte horrible ; l’insensibilité gagnait graduellement toutes les parties du corps ; à grand’peine le nageur put saisir un patin qui dépassait le bord d’une embarcation, soulever une jambe et tomber enfin dans le bateau. Il ne sentait plus rien, mais il réussit à saisir les rames et, chose inouïe, quelques instants après, prendre son fusil et tuer deux pingouins pour le souper ! L’infortuné Johansen, qui passait, a-t-il dit, les plus affreux moments de sa vie, crut que son ami était devenu fou ! Ce terrible bain n’eut pas d’effets néfastes sur ce corps robuste. Quelques jours après, autre émotion, combat prolongé contre un morse qui fut sur le point de faire chavirer un kayak et de souper du rameur. Ce fut la dernière aventure.

“ 23 *juin* 1896. — Suis-je endormi ? Est-ce un rêve ou une réalité ?”

Le 17, Nansen, monté sur un bloc de glace pour examiner le terrain, avait cru, tout à coup, entendre un aboiement. Il appela le lieutenant Johansen. On écouta, on douta, on entendit de nouveau, bref, on découvrit des traces canines. Serait-ce l’expédition anglaise envoyée à la terre François-Joseph sous la direction de M. Jackson ? Alors on avait donc hiverné sur un coin inexploré de

cette terre ? Il n'y avait pas à hésiter. Johansen resta pour veiller sur les kayaks et leur précieuse cargaison. Nansen partit sur ses patins avec sa lorgnette et son fusil. Tout à coup, l'appel d'une voix humaine ! La première depuis trois ans ! Comme le cœur lui battait ! Comme le sang se précipitait à son cerveau ! De toute la force de ses poumons il répondit. Un second appel, un point noir, c'était un chien ; un autre, c'était un homme ! Ils se rapprochèrent vivement, soulevèrent leurs chapeaux très différents ! L'homme parla au chien *en anglais ;* en avançant Nansen reconnut M. Jackson qu'il avait rencontré autrefois. Nouveau coup de chapeau, les mains se tendent (l'une propre, l'autre...) et un cordial *How do you do ?* (comment vous portez-vous ?) est échangé. Absolument comme Stanley retrouvant Livingstone au fond du désert africain ! Imaginez deux Tartarins, ou simplement deux Parisiens, se rencontrant en pareille circonstance !

Et tout cela n'est que le masque de l'enthousiasme et de la passion ; mais il faut sauvegarder la dignité humaine ! Quel contraste ! D'un côté, l'Anglais bien mis, soigné, rasé de frais ; de l'autre, un sauvage noir de suie et d'huile, en haillons, cheveux en désordre, barbe inculte. Comment discerner, en ce nègre déguenillé, le beau blond Norvégien ? Nansen se croyait reconnu. Subitement M. Jackson s'arrête et dit vivement :

—Seriez-vous Nansen ?

—Mais oui !

—Par Jupiter ! je suis encore plus content de vous voir.

Emmener le voyageur à sa " station," le présenter à ses amis, envoyer chercher Johansen et son précieux bagage, combler les deux compagnons des attentions les plus hospitalières, M. Jackson s'acquitta de tout cela aussi gracieusement que possible. Mais quelle émotion pour notre héros lorsqu'il lui remit des lettres de Norvège, de son *home !*

Elles n'avaient que deux ans de date !

Certes, en dehors des joies du cœur, la plus profonde satisfaction des deux amis leur fut procurée par l'eau chaude et le savon !

Revenus à leur état naturel (après plusieurs bains), vêtus d'habits civilisés, ils ne se reconnurent pas !...

. . . .

X

Le sloop anglais *Windward*, qui devait emmener Nansen et Johansen, n'arriva que le 26 juillet ; il apportait de bonnes et récentes nouvelles de Mme Nansen, mais on n'en avait pas du *Fram*.

Le 7 août, on reprit la mer. Le 13, on aperçut la terre, c'était la Norvège ! *Nansen eut peur !*

Quel retour ! Dès Vardo, le premier port où on relâcha, et d'où l'explorateur put envoyer des télégrammes à sa femme, au roi de Suède et au premier ministre de Norvège (avec une centaine d'autres), l'ovation commença.

Ce fut du délire, car, lui dit naïvement le vieux pilote d'abord pétrifié, " il y avait longtemps qu'on l'avait enterré." Par une singulière coïncidence, à Vardo se trouvait le professeur Mohn, dont l'article dans une revue avait donné à Nansen l'idée de son expédition. Il pleura de joie en revoyant le jeune explorateur. Quand celui-ci sortit pour aller renouveler sa garde-robe, il trouva la ville pavoisée, les rues envahies, le bureau du télégraphe affolé. Au port de Hammerfest, le plus septentrional de la Norvège, même délire ; la ville et les collines en fête, une pluie de fleurs et, nouveau hasard aimable, dans le port, avait relâché le yacht *Ontaria*, appartenant à sir George Baden Powell, le dernier des amis anglais qui eût serré la main de Nansen à son départ d'Angleterre. Il mit son beau yacht à la disposition du jeune triomphateur, qui accepta son hospitalité.

“ Le soir, nous dit-il sans plus, *ma femme arriva.*” Il est des émotions trop sacrées pour que le public soit admis à les partager, mais vraiment M. Nansen a poussé la réserve trop loin en ne nous donnant pas de nouvelles de “ petite Liv aux yeux bleus et aux cheveux d’or ! ”

Le vieux pilote avait dit vrai autrefois. “ La population entière était prête à acclamer cet enfant de sa patrie dont la gloire rejaillissait sur elle.”

“ Il semblait, dit-il, que notre mère Norvège fût fière de nous, qu’elle nous pressât tendrement, chaleureusement sur sa poitrine et nous remerciât de ce que nous avions fait.

“ Et après tout, qu’avions-nous fait ? Notre simple devoir en accomplissant la tâche que nous avions entreprise. C’était nous qui devions la remercier de nous avoir permis de naviguer sous ses couleurs.”

Mais le *Fram*, où était-il ? Plus le chef de l’expédition réfléchissait, plus il se convainquait que le navire devait être là, s’il ne lui était rien arrivé de fâcheux.

“ Le 20 août, sir George vint de très bonne heure frapper à sa porte. Un homme le demandait. “ Mais je ne suis pas habillé. — N’importe, il paraît que c’est pressé.” Il se vêtit à la hâte et se trouva en face d’un monsieur qui se présenta comme le directeur du télégraphe ; il avait désiré lui apporter lui-même la dépêche qui venait d’arriver. Nansen l’ouvrit en tremblant et lut :

“ *Fram* arrivé en bon état. Tous bien portants à bord. Je pars pour Tromsœ.

“ OTTO SVERDRUP.”

La coupe de joie était pleine ! Nansen étouffait. Il ne put dire que ces mots : “ Le *Fram* est arrivé ! ” Puis il se précipita chez sa femme. Johansen, sir George, tout le monde était fou et répétait : Le *Fram* est arrivé !

Le lendemain, on le rejoignit à Tromsœ.

" Je n'essayerai pas de décrire notre rencontre avec nos amis, dit Nansen. Je ne crois pas qu'aucun de nous comprît rien bien clairement, si ce n'est que nous étions de nouveau tous ensemble, que nous étions en Norvège, et que l'expédition avait rempli sa tâche ! "

Un rapport très intéressant du capitaine Sverdrup fait suite au récit de Nansen et nous montre le brave équipage du *Fram* continuant, achevant avec la même ardeur courageuse, la même bonne intelligence, l'œuvre difficile que lui a confiée son chef, et triomphant enfin de sa prison de glace le jour même où Nansen arrivait à Vardo. Avec la même générosité d'âme qui, du premier jusqu'au dernier jour, lui a fait mettre en relief les mérites respectifs de tous ses compagnons, le chef de l'expédition a rendu un hommage éclatant d'estime et de reconnaissance au commandant sur qui il s'était momentanément déchargé de ses lourdes responsabilités.

Depuis son retour, le célèbre explorateur a dépensé son infatigable activité de deux manières : dans des séries de conférences (1) et dans le récit de son expédition arctique.

Il l'a fait surtout au point de vue pittoresque, ne spécifiant que les plus importants des résultats et des études scientifiques. " Ils sont si variés, si volumineux, qu'ils exigent, dit-il, un travail spécial et une publication séparée." On aurait pu craindre que son récit, fort long, ne fût un peu monotone, étant donnée la nature des lieux où il se déroule. Loin de là, il est aussi vivant et palpitant que possible. La vie surabondante qui bouillonne chez le conteur, communique à sa pensée et à son style une animation infatigable. Richement doué de qualités d'esprit qui se rencontrent rarement dans la même nature : la clairvoyance de l'homme de science et l'imagination du poète, l'audace et la raison, la douceur et l'intrépidité; aussi capable du long et patient travail de cabinet

(1) Dont une à Montréal, le 11 novembre dernier, (NOTE DE LA DIRECTION).

que passionné pour l'action, à la fois pionnier de la civilisation et, par son éducation, enfant de la nature qu'il adore, il inspire à ses lecteurs une si vive sympathie, qu'il les entraîne avec lui où il veut et aussi longtemps qu'il lui plaît. Conteur et peintre de ce qu'il fait et de ce qu'il voit, il donne à tout un charme, une originalité, un mouvement, une variété extraordinaires. Ses nombreux duels avec les ours, morses et autres monstres se succèdent sans jamais être pareils ; ses descriptions, ses rêves, sont de purs poèmes en prose ; tantôt sa gaieté vous emporte, tantôt une pensée, un souvenir, une espérance vous mouille les yeux et tout coule de source avec un parfait naturel. On dit que, dans ses conférences, M. Nansen est un admirable vulgarisateur de la science ; nous le croyons sans peine. Dans ses livres, il a révélé un écrivain de race. Bien des fées l'ont doué ! Le monde fête sa jeune gloire que rien jusqu'à ce jour n'a ternie ; le monde a raison ; de tels hommes affermissent la foi et relèvent l'espoir en la beauté morale.

Marie Dronsart.



L'HOTE DU PECHEUR

DE CHATEAUGUAY.

PIERRE Morin était un de ces pêcheurs de Châteauguay dont les cabanes bordent la rivière vis-à-vis l'île des Sœurs. Pendant toute la semaine il avait pris beaucoup de poisson, et sa barque bien remplie, il était parti, la veille, pour Montréal.

Jeannette sa femme avait, pendant la journée, nettoyé et raccommodé ses filets. Vers cinq heures, après avoir mis la soupe au feu, elle sortit pour voir arriver le bateau. Bientôt, en effet, il fut au quai ; les barques des pêcheurs furent lancées à l'eau, mais celle de Pierre n'y était pas.

Désappointée, Jeannette rentra dans la maison solitaire. Le chat du logis semblait partager son ennui ; il errait dans la chambre et miaulait doucement. On n'entendait, du reste, d'autre bruit que le tic tac de l'horloge de bois, les faibles murmures de l'eau bouillante et le pétillement du feu, et, au dehors, le léger souffle de la brise, qui se jouait dans les feuilles d'un tremble qui croissait près de la porte. — Autrefois, se disait Jeannette, mon petit Paul me tenait compagnie quand j'attendais son père. Il jouait près de moi, et le temps ne me durait pas. Cher petit enfant, il aurait quinze ans, s'il eût vécu ! Ce serait déjà un fier pêcheur. Oh ! quelle triste chose de l'avoir perdu ! L'innocent est au ciel, je le sais, mais nous vieillirons seuls. Que de fois pourtant, mon Dieu, je vous demandai d'autres enfants !

Et la pauvre mère sentait les larmes monter à ses yeux, lorsqu'un pas bien connu se fit entendre, montant

de la grève ; la porte s'ouvrit, et Pierre entra, le visage animé de belles couleurs que donne le grand air et le violent exercice de la rame. Il portait un panier qui aurait dû être vide, mais paraissait assez lourd, et que recouvrait un morceau de toile cirée.

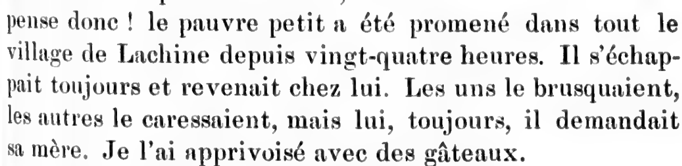
—Te voilà donc enfin? dit Jeannette. Je commençais à bien m'ennuyer. Mais que rapportes-tu là ? est-ce que tu n'as pas vendu tout ton poisson ?

—Si fait, et fort bien ; réjouis-toi, dit Pierre en l'embrassant. Ce que je rapporte n'est pas à vendre ni à manger, c'est un petit hôte que le bon Dieu nous envoie pour quelques jours. Allons, réveille-toi, mon petit ami, nous sommes arrivés.

Il enleva la toile, et Jeannette, tout étonnée, vit sortir du panier la tête et les épaules d'un gros enfant de deux ans, fort et bien portant, mais le visage tout humide de larmes, et l'air moitié endormi, moitié effrayé. La bonne Jeannette lui tendit les mains:

—N'aie pas peur, petit, dit-elle : veux-tu de la bonne soupe, une beurrée ou un gâteau ?

—Oh ! il n'a pas faim, j'en réponds, dit Pierre : il est seulement un peu effarouché ; pense donc ! le pauvre petit a été promené dans tout le village de Lachine depuis vingt-quatre heures. Il s'échappait toujours et revenait chez lui. Les uns le brusquaient, les autres le caressaient, mais lui, toujours, il demandait sa mère. Je l'ai apprivoisé avec des gâteaux.



—Et sa mère, où est-elle donc ?

—On la portait au cimetière quand j'ai passé, dit

Pierre ; c'était la veuve de Mathias Vincent, tu sais bien, ce voyageur qui s'est noyé l'année dernière sur cette *cage* qui s'est brisée dans les rapides, le jour de la grande tempête. La pauvre créature ne s'est pas consolée ; elle est morte de chagrin. Les voisines ont pris l'enfant, mais elles sont toutes pauvres, chargées de famille. On va écrire aux cousins de son père, qui sont à *Bytown*, je crois; en attendant, j'ai promis de soigner ce pauvre bambin.

—Tu as bien fait, mon Pierre. Mais, si nous mangions la soupe ? Tu dois avoir bon appétit ?

Tout en parlant, Jeannette avait mis l'enfant à terre, et lui avait donné une pomme rouge pour s'amuser. Le petit garçon la faisait rouler sur le plancher : le chat fit de même, et bientôt une partie s'engagea entre eux, si bien que l'orphelin ne tarda pas à rire aux éclats et à poursuivre minon dans tous les coins de la chambre.

—Le voilà tout consolé, dit Pierre : c'est un bel enfant. Regarde donc, Jeannette, comme il est solide sur ses petits jarrets. Son père était un brave homme. On pourra essayer de placer l'enfant chez les sœurs Grises.

—Plus tard, je ne dis pas, fit Jeannette, mais il est si petit ! Enfin, la Providence y pourvoira ; pour le moment, je réponds de lui. Comment s'appelle-t-il ?

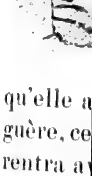
—J'ai oublié de demander son nom de baptême.

—Il le sait sans doute.

Elle le lui demanda : l'enfant balbutia : " Je suis le petit chéri à maman," et se rappelant sa mère, il se mit à pleurer et à la demander à grands cris.

Ennuyé de ce bruit, Pierre se hâta de finir sa soupe, but un coup de genièvre, et, emportant un morceau de pain et de lard fumé, partit pour la pêche.

Jeannette, afin d'apaiser l'enfant, ouvrit une armoire, et prit dans une vieille boîte, qu'elle n'avait pas ouverte depuis bien des années, un petit moulin peint en rouge, autrefois jouet favori de son enfant à elle.



Elle le fit tourner : émerveillé, Chéri cessa de pleurer, et la soirée s'acheva paisiblement.

Jeannette descendit de son grenier un objet grand et lourd, enveloppé dans une toile à voile ! C'était le berceau où elle avait vu mourir son fils. Tout en décousant la toile, et en essuyant la poussière qui le couvrait, les larmes de la pauvre mère coulaient comme au premier jour :—Seigneur Jésus, dit-elle en son cœur, ô vous qui avez dit : Ce que vous ferez au plus petit d'entre vous sera considéré comme fait à moi-même, acceptez ce berceau que je vous offre en la personne d'un orphelin, bénissez-nous pour l'amour de lui.



Elle déshabilla Chéri près du feu, après lui avoir fait prendre une tasse de lait, et le coucha dans le petit lit garni de coussins de plume, de draps bien blancs et d'une couverture qu'elle avait filée et tricotée elle-même. Elle ne dormit guère, cette nuit-là : pourtant tout était calme et Pierre rentra avant minuit, après avoir fait bonne pêche ; mais elle croyait toujours que Chéri s'éveillerait en pleurant.

Il dormit, au contraire, très paisiblement et lorsque le soleil levant perça d'une flèche d'or d'atmosphère enfumée de la cabane du pêcheur, Jeannette qui s'était penchée sur le berceau vit l'enfant ouvrir ses grands yeux bleus, étirer ses petits bras, sourire, et la regardant, murmurer ce mot : maman !

Pierre dormait : Jeannette se leva sans bruit, et prenant le petit garçon, l'embrassa tout émue.

Elle avait retrouvé un fils, l'orphelin une mère.

Et ils ne se quittèrent plus jamais.

P. Martin.

LES BARBARES DU XIX[e] SIECLE

(*Suite*)

X

LES OTAGES ET LES SUSPECTS.

IL convient maintenant d'entretenir le lecteur d'une des plus graves atteintes au droit des gens que les Allemands aient commises, en s'emparant dans la population civile de citoyens inoffensifs pour en faire des otages.

Quand une commune ne pouvait payer la rançon demandée, qu'une résistance, si légère fût-elle, se produisait dans un village, les Allemands s'emparaient comme otages d'un certain nombre d'habitants, qu'ils déportaient ensuite en Allemagne, la plupart du temps.

Souvent même ils procédaient à des arrestations de cette nature, uniquement pour prévenir un péril à naître, par exemple une agression possible dirigée contre leurs convois de vivres ou de munitions.

Alors, ils plaçaient les malheureux prisonniers sur la locomotive qui transportait leurs approvisionnements, tout prêts à leur brûler la cervelle au moindre accident suspect.

Les otages étaient généralement choisis parmi les citoyens les plus notables du pays, parmi les membres des municipalités, les fonctionnaires, les prêtres, les riches.

Quelquefois cependant, on les prenait au hasard dans la population, de telle sorte qu'au milieu d'eux se trouvaient aussi bien des vieillards que de tout jeunes gens.

Plus la guerre se prolongeait, plus les Allemands devenaient féroces à l'égard des populations envahies sur lesquelles ils faisaient retomber leur colère. Lâchement ils se vengeaient sur elles de la continuation de la campagne et de la vaillance de nos troupes.

On compte par centaines, surtout dans les environs de Paris et le centre de la France, les localités où de paisibles citoyens furent arrachés à leurs foyers, abominablement maltraités, et déportés en Allemagne.

On n'a donc que l'embarras du choix pour relever les odieuses infractions au droit des gens commises par les Prussiens à l'occasion des otages.

Contentons-nous de citer au hasard quelques faits particuliers qui feront mieux ressortir que des généralités, les odieux agissements d'un ennemi sans scrupules et sans conscience.

Dans son *Journal de l'Invasion*, M. le substitut Montarlot nous a déjà appris que le lendemain du jour où Châteaudun fut pris et brûlé, l'ennemi s'était emparé au hasard dans la ville d'une centaine d'hommes de tout âge et de toute condition. Nous savons déjà que ces malheureux furent accablés de mauvais traitements, parqués dans une fondrière, conduits à marche forcée à Orléans et de là à Colberg, en Poméranie.

M. Isambert, député d'Eure-et-Loire, dans son livre *la Défense de Châteaudun*, complète le récit de M. Montarlot, en signalant un acte de barbarie inouïe dont fut victime l'un de ces malheureux otages.

L'honorable écrivain a puisé ses renseignements dans une lettre officielle adressée par le maire de Toury à celui de Châteaudun, et d'où il résulte ce qui suit.

L'otage en question était un nommé Renoult, jardinier, au Brou, marié, père de famille, et jouissant dans le pays de la considération générale.

Les Prussiens lui avaient attaché les mains derrière le

dos et le poussaient à coups de crosse dans les rues de Toury, quand, à un certain moment, il repoussa de l'épaule un de ses bourreaux.

Citons maintenant textuellement la lettre du maire de Toury, reproduite par M. Isambert.

" Aussitôt, dit le maire, le soldat crie, vocifère, et assène des coups de crosse sur la tête de Renoult. Un officier qui se trouvait là, saisit un sabre et lui fendit à moitié le crâne.

" On emmène Renoult chez le commandant de place qui le condamne à mort, et ce pauvre innocent est traîné, étroitement garrotté, la figure tuméfiée et la tête ensanglantée, à 500 mètres du bourg où un peloton de soldats prussiens *le passa par les armes, après avoir eu la barbarie de lui couper le nez et les oreilles et de lui crever les yeux.*"

N'est-ce pas épouvantable et tout à fait digne des Peaux-Rouges, qui, eux du moins, ont pour excuse d'être, par leur naissance, des sauvages et des païens!

M. l'abbé Garreau, dans son livre intitulé *les 40 otages de Beaune-la-Rolande*, donne également des détails émouvants sur le traitement infligé par les Allemands aux prisonniers faits à Lorcy dans la population civile, et parmi lesquels il se trouvait.

On remarque en même temps, dans ce récit, quelques détails typiques sur le caractère allemand.

Accablés d'avanies et de coups, les malheureux otages pris à Lorcy le 26 novembre, dit en substance M. l'abbé Garreau, furent amenés dans la soirée à Beaune-la-Rolande, où se trouvait le général en chef du corps d'armée, qui les fit longtemps attendre, par une pluie battante, à la porte de l'hôtel où il prenait son repas.

Enfin, il daigna s'occuper des prisonniers, et ordonna qu'on les enfermât dans les cryptes de l'église, où se trouvaient déjà d'autres otages, et où ils passèrent 24 heures en butte à toutes sortes de mauvais traitements.

Dans la journée du 17 novembre, se produisit un curieux incident qui démontre à quel point les Allemands, insolents et féroces envers les faibles, deviennent plats et abjects à l'égard de ceux qu'ils jugent plus forts qu'eux.

A une certaine heure de ce jour, les Français ayant été sur le point de s'emparer de Beaune, on vit l'officier préposé à la garde des otages, offrir le plus écœurant spectacle. Lui, si arrogant, si brutal, si féroce quelques instants auparavant, se fit humble, lâchement obséquieux à l'égard de ses victimes, et ne rougit pas de se recommander à leur bienveillance.

" Il nous annonçait à nous-mêmes notre prochaine délivrance, dit textuellement M. l'abbé Garreau, et reniait son titre de Prussien. Il présentait sa carte à l'un des otages, le sous-préfet de Montargis, M. Charbonnier, et se recommandait à sa haute protection."

A peine ce triste personnage eut-il appris l'insuccès de nos troupes, que non seulement il redevint arrogant, mais encore qu'il redoubla de brutalité à l'égard des otages, se vengeant ainsi sur eux de la piteuse attitude qu'il avait eue.

Enfin on finit, dans la soirée du 27, par faire sortir les prisonniers de la crypte de l'église ; on leur fit parcourir rapidement plusieurs kilomètres en les frappant tout le long de la route à coups de crosse de fusil et de plat de sabre, et on les amena devant un général chargé de se prononcer définitivement sur leur sort.

Aussitôt, ce répugnant personnage les couvrit d'injures et les menaça de les faire fusiller. Ces injures et ces menaces ayant provoqué quelques courageuses protestations, l'immonde Prussien galonné lança son cheval sur les malheureux captifs, et ses officiers imitèrent son exemple.

" Ils tombèrent sur nous, dit l'abbé Garreau, à coups de sabre, nous renversant et nous foulant sous les pieds des chevaux. Les malheureux furent blessés, brisés de coups,

ensanglantés. Ils se relevèrent cependant, à l'exception d'un père de famille de trois enfants, le fils de M. Picard, adjoint au maire de Lorcy."

Tous ces otages furent déportés au fond de l'Allemagne, où ils subirent la plus dure captivité.

Un autre prêtre, M. l'abbé Cochard, raconte dans ses *Récits de l'Invasion dans l'Orléanais*, que le 11 octobre, à Bricy, quelques coups de feu ayant été tirés aux abords du bourg par des francs-tireurs, plus de cinquante habitants furent arrêtés et conduits à Orléans pour y être fusillés. Ils eussent infailliblement été passés par les armes, sans l'intervention de Mgr Dupanloup qui obtint du général Von der Tann qu'on leur fasse grâce de la vie. On se contenta de les déporter en Prusse.

M. Gustave Fautras, instituteur à Bricy, qui faisait partie du groupe d'otages arrêtés dans cette commune, va nous apprendre dans son livre *Cinq mois de captivité*, ce qu'il advint de ses compagnons et de lui sur le chemin de l'exil.

Odieusement brutalisés par leurs gardiens pendant tout le temps de la route, ils furent en outre en butte, sur le territoire allemand, aux basses insultes d'une vile populace qui ne cessait de les appeler " voleurs, bandits, assassins, pourceaux," et d'exciter les soldats de leur escorte à les maltraiter. Alors ces bourreaux redoublaient de violence et de mauvais traitements à l'égard de leurs victimes.

" A Francfort, dit M. Fautras, nous fûmes dotés des êtres les plus cruels et les plus inhumains qu'on puisse imaginer, cinq Poméraniens, dont un sergent et quatre soldats.

" Ils commencèrent par nous refouler à l'extrémité du wagon, gardant pour eux le milieu où ils disposèrent un banc sur lequel ils s'assirent, puis ils nous défendirent de parler et de nous approcher des fenêtres. Pas un instant

de repos, sans cesse bousculés, mis en joue, ménacés du sabre, frappés de la crosse. On eût dit qu'une récompense était promise à ces gens, s'ils parvenaient à faire succomber le plus grand nombre de ces pères de famille....

" Il ne se passait pas cinq minutes, sans que nos gardiens fissent circuler parmi eux une bouteille d'eau-de-vie qu'ils remplissaient aux différentes stations. Ils étaient constamment ivres.

" Une nuit, nos compagnons d'infortune Jacques Pinot, de Briey, et Eugène Gigou, d'Ingre, donnèrent des signes d'aliénation mentale. Ils appelaient leur femme, demandaient leurs bestiaux, réclamaient les clefs de leurs maisons.

" L'un des Poméraniens frappa Gigou qui, sous l'empire de la fièvre, par une sorte d'instinct, mordit le soldat au doigt.

" La rage de nos gardes fut telle qu'ils s'emparèrent des deux pauvres fous, leur enlevèrent leur casquette et leurs chaussures, puis leur ayant attaché les pieds l'un à l'autre et lié les mains sur le dos, ils les couchèrent sur la planche du wagon et les frappèrent à coups de crosse et de plat de sabre. Ils les piquèrent avec la pointe de leur baïonnette, les mirent en joue le canon sur la gorge.

" Leurs compagnons fermaient les yeux et se bouchaient les oreilles, pour ne pas voir ce supplice et ne pas entendre ces cris déchirants.

" Les Poméraniens me donnèrent l'ordre de m'approcher, et ce que je vis me transporta d'indignation.

" On ne reconnaissait plus, en ces deux martyrs, de figure humaine. Ils étaient raides sur la planche. Leurs pieds et leurs mains étaient coupés par les cordes, leurs vêtements déchirés, souillés de sang et de fumier, leurs cheveux arrachés, leur visage appuyé sur le banc du wagon ne présentait plus qu'une immense plaie affreuse à voir. Une bave épaisse et sanguinolente s'échappait de leur bouche

et de leurs narines garnies du fumier attaché au sang des blessures. Et leurs bourreaux buvaient et chantaient le Freyschütz."

Deux de ces infortunés otages âgés, l'un de 70, l'autre de 73 ans, moururent pendant la route à la suite des mauvais traitements qu'ils eurent à subir.

Quant aux autres, ils furent conduits à Stettin sur les bords de la Baltique, où 18 d'entre eux, dont 16 pères de famille, succombèrent bientôt.

C'est effectivement sur Stettin que furent dirigés la plupart des otages pris un peu partout en France. Le commandant de cette place de guerre était le général Vogel Von Falkestein, un homme féroce, ayant l'horreur des Français et s'ingéniant à leur rendre la vie aussi dure que possible.

" Il fut rude pour les 30,000 soldats français confiés à sa garde, dit l'abbé Guers dans son livre *les Soldats français dans les prisons d'Allemagne*, mais il se montra surtout impitoyablement barbare pour les prisonniers civils amenés en grand nombre de toutes les parties de la France et spécialement du Loiret. Il les condamna aux travaux forcés.

Qu'on se figure un bataillon de paysans, la plupart des vieillards, exténués par les épreuves de la guerre, hâves des fatigues extrêmes du voyage, les uns à moitié vêtus, les autres sans souliers, forcés, une masse à la main, dans la boue, la neige, la glace, ou sous une pluie battante, de casser des pierres sous les murs de la ville, du matin au soir.

C'était leur misérable sort. Beaucoup y succombèrent, victimes lamentabless des plus odieux traitements.

Parlons mainteuant de ceux de nos compatriotes arrêtés comme suspects, c'est-à-dire comme simplement soupçonnés d'avoir communiqué aux autorités françaises des renseignements sur la marche des troupes allemandes.

Ils étaient, comme les otages, traités avec la dernière rigueur et déportés en Prusse.

Inutile d'ajouter que tout Erançais convaincu d'entretenir des intelligences avec nos nos officiers ou avec des francs-tireurs, en un mot de remplir son devoir de bon citoyen, était impitoyablement passé par les armes.

Au nombre des suspects furent beaucoup de prêtres, terrible hommage rendu par l'ennemi au patriotisme éprouvé des membres de notre clergé national.

Voici un exemple des procédés auxquels les Prussiens, jaloux d'assouvir tout à la fois leur haine nationale et leur rancune religieuse, eurent recours à l'égard des prêtres français.

Le curé de Croissy près Paris, était l'abbé Pariset, un vieillard de 70 ans vénéré de tous les habitants du pays et qui demeurait au presbytère en compagnie de son frère, âgé lui-même de 73 ans, peintre de talent, au pinceau duquel on doit, notamment, les fresques remarquables qui ornent la chapelle du séminaire d'Ajain, dans la Creuse.

Comme toute la banlieue de Paris, le village de Croissy fut envahi dès le milieu de septembre par l'ennemi, et resta pendant de longs mois occupé par lui.

Or, dans le courant de novembre, une nuit vers onze heures, le presbytère fut violemment envahi par une troupe de soldats prussiens qui arrachèrent de leur lit ces deux malheureux vieillards, les obligèrent à se vêtir à la hâte, les poussèrent à coups de crosse dans la rue par une température exceptionnellement rigoureuse, les conduisirent à l'extrémité du bourg, et les jetèrent au fond d'un cachot.

En vain ces pauvres gens demandèrent-ils qu'on leur fît tout au moins connaître les motifs de leur arrestation, on ne leur répondit que par des grossièretés, des blasphèmes et des coups.

Ce ne fut que le lendemain qu'on leur apprit, à leur

grande stupéfaction, qu'ils étaient accusés d'entretenir des intelligences avec les avant-postes français.

Voici ce qui s'était passé.

Le commandant du détachement qui occupait Croissy, avait ordonné sous des peines sévères aux habitans de ce bourg d'éteindre toute lumière dans leurs demeures à partir de 9 heures du soir. Or, une nuit, des maraudeurs allemands s'introduisirent avec une lanterne dans une maison abandonnée voisine du presbytère et la mirent au pillage.

Leur lumière ayant été aperçue par un officier prussien, ce dernier s'imagina qu'elle devait venir de chez le curé, et en conclut que celui-ci correspondait par signaux avec des francs-tireurs. On sait le reste.

Bien qu'on n'ait pu relever contre eux aucune charge raisonnable, l'abbé Pariset et son frère faillirent être fusillés, et furent dirigés dès le lendemain sur l'Allemagne.

A peine vêtus, ils durent faire par un temps épouvantable une longue route à pied, constamment injuriés et brutalisés par des soldats presque toujours ivres.

Le peintre ne tarda pas à mourir, mais, par une sorte de miracle, son frère put résister aux souffrances du voyage et de l'exil, et revint en France après la guerre.

Il convient d'ajouter que ces deux martyrs de la sauvagerie allemande, étaient les proches parents de celui qui écrit ces lignes.

XI

LA CIRCULAIRE CHAUDORDY.

Les griefs de la civilisation contre les Barbares du XIXe siècle, ont été résumés avec autant de mesure que de justesse par M. de Chaudordy, délégué aux affaires étrangères au sein du gouvernement de Tours, dans une remarquable circulaire qu'il adressa à nos représentants à l'étranger, le 29 novembre 1870.

Ce document historique étant *la confirmation complète et officielle de ce qui précède,* nous en reproduirons les principaux passages que voici :

" ....Le souverain auquel il avait été annoncé qu'on faisait exclusivement la guerre, dit M. de Chaudordy, est tombé et son gouvernement avec lui....La Prusse n'a plus maintenant devant elle que la France ; c'est donc à la France même, à la nation armée pour défendre son existence, que la Prusse a déclaré cette nouvelle guerre d'extermination qu'elle poursuit comme un défi jeté au monde contre la justice, le droit, la civilisation....

" La civilisation n'est-elle pas méconnue complètement lorsque en se couvrant des nécessités de la guerre, on incendie, on ravage les propriétés privées avec les circonstances les plus cruelles ?

" Il faut que ces actes soient connus. Nous savons les conséquences de la victoire et les nécessités qu'entraînent d'aussi vastes opérations stratégiques. Nous n'insisterons pas sur ces réquisitions démesurées en nature et en argent, non plus que sur cette espèce de marchandage militaire qui consiste à imposer le contribuable au delà de toutes ses ressources. Nous laissons l'Europe juger jusqu'à quel point ces excès furent coupables ; mais on ne s'est pas contenté d'écraser ainsi les villes, on a fait main basse sur la propriété privée des citoyens.

" Après avoir vu leur domicile envahi, après avoir subi les plus dures exigences, les familles ont dû livrer leur argenterie et leurs bijoux. Tout ce qui était précieux a été saisi par l'ennemi, et entassé dans ses sacs et ses chariots. Des effets d'habillement enlevés dans les maisons et dérobés chez les marchands, des objets de toute sorte, des pendules, des montres, ont été trouvés sur les prisonniers tombés entre nos mains. On s'est fait livrer, et on a pris au besoin aux particuliers de l'argent.

" Tel propriétaire, arrêté dans son château, a été con-

damné à payer une rançon personnelle d[illegible]0 francs, tel autre s'est vu dérober les châles, les [illegible]es, les robes de soie de sa femme.

" Partout les caves ont été vidées, les vins empaquetés, chargés sur des voitures et emportés ailleurs, et pour punir une ville de l'acte d'un citoyen coupable uniquement de s'être levé contre l'envahisseur, des officiers supérieurs ont ordonné le pillage et l'incendie, abusant pour cette exécution sauvage, de l'implacable discipline imposée à leurs troupes. Toute maison où un franc-tireur a été abrité et nourri est incendiée. Voilà pour la propriété.

" La vie humaine n'est pas respectée davantage.

" Alors que la nation entière est appelée aux armes, on a fusillé impitoyablement non seulement des paysans soulevés contre l'étranger, mais encore des soldats pourvus de commissions et revêtus d'uniformes légalisés.

" On a condamné à mort ceux qui tentaient de franchir les lignes prussiennes pour leurs affaires privées.

" L'intimidation est devenue un moyen de guerre. On a voulu frapper de terreur les populations, et paralyser en elles tout élan patriotique.

" Et c'est ce calcul qui a conduit les états-majors prussiens à un procédé unique dans l'histoire, le bombardement des villes ouvertes....

" Incendier les maisons, massacrer de loin les vieillards et les femmes, attaquer pour ainsi dire les défenseurs dans l'existence de leurs familles, les atteindre dans les sentiments les plus profonds de l'humanité, pour qu'ils viennent ensuite s'abaisser devant le vainqueur et solliciter les humiliations de la nation ennemie, c'est un raffinement de violence qui touche à la torture.

" On a été plus loin cependant. On a osé prétendre que toute ville qui se défend est une place de guerre, et que, puisqu'on la bombarde, on a ensuite le droit de la traiter en forteresse prise d'assaut. On y met le feu après avoir inondé de pétrole les portes et les boiseries des maisons....

“ Et lors même qu’une ville ouverte ne se défend pas, on a pratiqué le système du bombardement sans explication préalable, et avoué que c’était le moyen de la traiter comme si elle s’était défendue et qu’elle eût été prise d’assaut.

“ Il ne restait plus, pour compléter ce code barbare, qu’à rétablir la pratique des otages. La Prusse l’a fait. Elle a partout établi un système de responsabilité indirecte qui, parmi tant de faits iniques, restera comme le trait le plus caractéristique de sa conduite à notre égard....

“ Il devait être donné à la Prusse de joindre l’outrage à l’oppression. On a exigé de malheureux paysans, sous menace de mort, de travailler à fortifier les ouvrages ennemis...on a vu des magistrats dont l’âge aurait inspiré le respect aux cœurs les plus endurcis, exposés sur les machines des chemins de fer, à toutes les rigueurs de la mauvaise saison et aux insultes des soldats.

“ Les sanctuaires des églises ont été profanés et matériellement souillés. Les prêtres ont été frappés, les femmes maltraitées, heureuses encore lorsqu’elles n’ont pas eu à subir de plus cruels traitements.

“ Il faut qu’on le sache bien, ces faits sont le résultat d’un système réfléchi dont les états-majors ont poursuivi l’application avec une rigueur scientifique. Tout a été voulu et prémédité. C’est le caractère propre aux horreurs qui font de cette guerre la honte de notre siècle.”

Impossible de mieux dire, mais hélas ! cette éloquente protestation, communiquée par nos agents diplomatiques aux gouvernements étrangers, resta sans écho, puisque aucun d’eux n’eut le courage d’élever la voix en faveur du droit des gens foulé aux pieds, et de la civilisation odieusement outragée.

Camille Derouet.

(A suivre.)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

SI Charles avait eu un peu de connaissance du monde, il se serait persuadé, à n'en pouvoir douter, que M. Wagnaër voulait le marier avec sa fille, et que mademoiselle Clorinde elle-même était éprise de lui. Bien que notre jeune homme ne s'en tînt pas aux bénignes interprétations de sa bonne petite sœur, il ne fit qu'entrevoir ce qu'un autre eût compris à merveille, et il se demanda seulement s'il n'y avait pas un peu d'amour pour lui dans la grande amitié de Clorinde pour Louise. La jeune fille, qu'il connaissait à peine de vue, lui apparut comme une de ces beautés andalouses dont il avait lu, dans les romans à la mode, de si poétiques portraits. Ce fut en pensant à elle qu'il se leva, s'habilla, et, après une prière peu longue et peu fervente, fit disparaître un très frugal déjeuner, qui lui fut servi sur le coin de sa table d'étude.

La détermination bien positive de M. Wagnaër d'avoir un avocat pour gendre, lui donna du courage, et sans décider s'il mettrait de côté les antipathies de famille, auxquelles il tenait à honneur de se montrer fidèle, il se dit qu'il était toujours bon à quelque chose d'être avocat ; il se promit tout de suite de faire un Daguesseau ou

un Merlin, et se drapant dans son manteau, il se rendit à grands pas à l'étude de M. Dumont, bien résolu à se lancer dès ce jour au plus creux du droit et de la chicane.

Devancé par tous les autres clercs, il s'empara bravement d'une *déclaration* très difficile à rédiger et à laquelle personne n'avait voulu mordre ; mais il n'avait pas encore parcouru la moitié des titres qu'il fallait analyser, que son imagination prit encore une fois la clef des champs, et lorsque, après une heure de travail, M. Dumont vint regarder par-dessus son épaule, afin de voir comment il se tirait d'affaire, il ne vit, sur une grande feuille de papier, que ces mots d'une belle écriture coulée :



PROVINCE DU BAS-CANADA,	BANC DU ROI.
DISTRICT DE QUÉBEC.	TERME SUPÉRIEUR.

—Tiens, s'écria le patron, vous m'avez fait l'ouvrage d'un *blanc*.

—C'est que M. Guérin ne travaille pas comme un *nègre*, observa malicieusement le premier clerc.

Blessé de ce méchant calembour, notre héros s'empressa de déclarer que la note qui accompagnait le dossier n'était pas suffisante, et que M. Dumont ferait peut-être mieux d'entreprendre lui-même un ouvrage trop difficile pour un clerc de première année. En revanche, il se jeta avec fureur sur d'autres documents qu'on lui présenta et se mit à griffonner avec une ardeur qui aurait fait honneur à M. Dumont lui-même, entassant allégués sur allégués, ajoutant les *dits* aux *susdits*, mettant la *cité* dans le *comté*, le *comté* dans le *district* et le *district* dans la *province ;* enfin n'omettant rien de tout ce qui pouvait rendre son style parfaitement barbare et inintelligible, et par là même parfaitement légal et irréprochable.

Cependant quelques jours plus tard, M. Dumont reçut deux superbes *exceptions à la forme ;* l'une d'elles alléguait 1° que la *défenderesse* ou la personne à qui l'*ordre* avait été signifié s'appelait Clara Smith et non pas Clorinde Smith ; 2° qu'elle, ladite défenderesse, avait été baptisée sous le nom de *Clara* ; 3° qu'elle, ladite défenderesse, avait toujours été connue sous le nom de Clara, et non pas sous le nom de Clorinde ; 4° que le bref ou *writ* de *sommation* assignait Clara Smith à comparaître devant la Cour, tandis que la déclaration se plaignait de Clorinde Smith ; 5° que Clara Smith ne pouvait pas être tenue à répondre aux demandes faites contre Clorinde Smith ; 6° que Clorinde Smith ne pouvait pas être condamnée sur la comparution ou le défaut de Clara Smith ; 7° enfin que Clara Smith n'était pas et ne pouvait pas être la même personne que Clorinde Smith.

Tout cela était succinctement exposé sur dix-huit pages de papier. Cette dernière exception fut faite et *filée* par Mtre Henri Voisin, avec qui nous allons cultiver la connaissance que nous n'avons fait qu'ébaucher dans le chapitre précédent.

VI

LA CLIENTÈLE.



HENRI VOISIN n'avait qu'une idée, mais cette idée n'était pas mauvaise (bien des gens trouveront même qu'elle était excellente) : Henri Voisin voulait se faire une clientèle. Le tableau décourageant qu'il avait si bien peint, ne le décourageait pas lui-même. Il voyait un bon nombre de gens qui, avec des talents médiocres et des connaissances bornées, s'étaient fait, à force de labeur, d'activité et d'astuce, une très lucrative position ; il se promettait de marcher sur leurs traces, et, autant que possible, sur leurs talons.

Ainsi qu'on a pu le voir, il n'était pas comme ces candides jeunes gens qui croient qu'écrire bien diligemment dans l'étude de leur patron, pâlir sur les livres de loi, suivre avec attention les décisions des cours de justice, se présenter au bout du temps à l'examen, payer son diplôme, louer une étude, et s'annoncer dans les journaux, qui croient, dis-je, que tout cela suffit pour faire fortune.

Il en avait trop connu qui, pour s'en être tenus à cette simple recette, avaient passé le reste de leurs jours dans l'aimable compagnie de leurs livres, acquérant beaucoup de connaissances et très peu d'argent. Il était convaincu, au contraire que la clientèle dépend d'un concours de

circonstances souvent fortuites, mais que l'on peut faire naître soi-même, pour peu que l'on s'en donne la peine. Là-dessus, il avait tracé un véritable plan de campagne, disposant d'avance de chaque situation qu'il croyait bonne, étudiant et les moyens d'agir directement ou indirectement sur tous ceux qui l'entouraient, et les moyens d'attirer dans sa sphère d'action ceux qui en étaient le plus éloignés ; bien décidé à ne rien négliger, à préparer les voies des années entières, s'il le fallait, et surtout (afin de donner le change) à crier plus fort que tout autre, contre l'intrigue et contre les intrigants.

Son premier soin avait été de se mettre en rapport avec quelques personnes capables de lui procurer de petits capitaux, et déjà il pouvait venir en aide à de braves gens, soit en achetant des droits litigieux, soit en prenant sur lui la responsabilité de bonnes et grosses dettes, au moyen d'un léger escompte que triplaient à son profit les frais de poursuite. C'était principalement dans la clientèle de son patron, que Henri Voisin avait marqué d'avance ceux qui formeraient le noyau de la sienne. Les procédés les plus officieux, accompagnés des insinuations les plus adroites sur l'insouciance et les bévues de leur avocat lui avaient déjà acquis les bonnes grâces de trois ou quatre plaideurs émérites et d'une couple d'honnêtes marchands. Le fait est que notre homme entrait au barreau avec plus d'affaires en main, que bien des personnes n'en peuvent montrer après deux ou trois ans de pratique. C'était cependant une faible curée pour son ambition, et loin d'être effrayé des grands intérêts confiés à son inexpérience, il ne faisait que doubler et tripler, par le désir, les honoraires qu'il allait gagner.

Le soir même où il s'était fait présenter à Charles Guérin, le jeune avocat trouva, à son retour chez lui, un personnage assez singulier qui s'était installé sans trop de façon dans sa chambre à coucher, et là fumait la pipe en

attendant le maître du logis. Cet individu n'était pas autre que François Guillot, le commis de M. Wagnaër.

Pour expliquer sa présence et sa familiarité, il nous suffira de dire que, strictement parlant, Henri Voisin aurait dû signer Henri Guillot dit Voisin. De ces deux noms, il avait choisi celui qui lui avait paru le plus passable, sauf à se laisser appeler Guillot, dans l'occasion, par ses nombreux cousins, dont il chérissait et cultivait la parenté. La famille Guillot formait une immense confédération, qui enveloppait tout le district dans ses réseaux. Chacun des membres de cette famille, remarquable par son esprit de corps, son astuce, son activité et son amour de l'argent, devenait dans sa localité une espèce de courtier ou de limier faisant la chasse aux procès pour le plus grand profit de *son cousin l'avocat*.

François était, de tous les *Guillot*, le plus important, et il le savait bien.

—Comme tu as été longtemps, mon cousin, fit-il sans se déranger de la chaise à demi renversée sur laquelle il était étendu et dont il maintenait l'équilibre en appuyant ses pieds sur la cloison, à la manière des *yankees*.

—Je crois bien, j'ai étudié mon rival et maintenant je le sais par cœur.

—C'est comme je t'avais dit, n'est-ce pas ?

—C'est tout le contraire. Si je t'avais écouté, je me serais perdu à ne jamais me retrouver. Cet original-là n'a pas plus envie de se faire prêtre que moi d'aller me pendre.

—Oui-da! Si on prenait *Mam'zelle* Clorinde pour juge, elle dirait peut-être qu'il mérite moins d'être cloîtré que toi d'être pendu.

—A son cou tu veux dire ?

—Pour cela, si joli garçon que tu te croies, je t'assure que l'autre lui a tombé dans l'œil. Le bonhomme rit sous cape. Ça lui fait son affaire.

—Tiens, mon cousin, dis ce que tu voudras, M. Wagnaër ne peut pas marier sa fille à Charles Guérin. C'est justement l'homme qu'il ne lui faut pas. C'est un esprit maladif et enthousiaste. Combien veux-tu gager qu'il ne sera jamais avocat ?

—Je sais ce que c'est. Tu iras à son examen et tu le feras fumer (1).

—Quelle bêtise ! Est-ce qu'il y a des examens ? On prend deux de ses amis, qui vous disent d'avance ce qu'ils vont vous demander. Malgré cela, bien souvent on répond de travers et on est toujours admis. Quand je te dis que le jeune Guérin ne sera jamais reçu, c'est qu'il n'ira pas jusqu'au bout de ses études. Il n'est pas tourné pour faire un prêtre, et s'il avait pris la soutane, il l'aurait déjà laissée. Il faut trop de persévérance pour cela. Je ne serais pas surpris par exemple que d'ici à trois ans, il se livrât à la médecine, au notariat, au commerce, à l'industrie, à toutes les carrières imaginables, pour n'arriver nulle part. Si tu l'avais vu découragé, au simple tableau que je lui ai fait des petites misères du métier ! En cultivant ses dispositions, on parviendra à n'en rien faire du tout, de ce beau garçon-là... Mais il faut que tu te hâtes de me présenter à cette demoiselle Wagnaër. Comment est-elle, d'abord ?

—Qu'est-ce que ça te fait ?

—Diantre ! qu'est-ce que cela me fait ? J'aime bien à savoir si je la trouverais de mon goût, pour jouer mon rôle comme il faut. En supposant que je ne l'aimerais pas, il faut que je paraisse l'aimer assez pour me faire aimer d'elle...

—Tu aurais bien de la bonté. C'est son père qui la marie : avocat contre clerc, ta chance ne serait pas trop mauvaise. M. Wagnaër dit toujours comme ça, *qu'un je tiens, vant mieux que deux je tiendrai ;* mais c'est cette

(1) **Fumer, rester court.**

terre qu'il lui faut absolument. Il a déjà acheté une quantité de *lots* pour faire du bois dans les concessions et dans les townships, et s'il n'a pas la *rivière aux Écrevisses*, tout cela lui sera inutile.

—Alors il faudra que je lui fasse avoir cette terre.

—V'là qui est pas mal drôle. Tu vas lui faire avoir une terre qui ne t'appartient pas?...

—Écoute, François, tu es un garçon intelligent...

—Non, pas exactement. Je passe pour une bête ; mais ça ne fait rien... va toujours!

—Tu n'en es que plus fin : ne passe pas pour bête qui veut. Je t'affirme qu'il y a des fois que je voudrais bien avoir ton air.

—*Ça n'est pas la peine.*

—N'importe, tu comprends à merveille qu'avec Mlle Wagnaër j'ai une dot et une clientèle toute faite....

C'est comme si j'avais deux dots. Qu'est-ce que je dis là ?

C'est comme si j'avais sept ou huit dots. Un client en amène un autre.

Remarquez bien que la clientèle que me donnera M. Wagnaër, ne comprendra pas que ses affaires à lui ; il se mêle des affaires de tout le monde, et il étend son influence à dix lieues à la ronde. Il suffit que ça soit un étranger : tu sais comme sont les habitants. Ensuite on lui doit beaucoup, et c'est bien dur de refuser quelque chose à un homme qui peut faire vendre jusqu'à notre dernière chemise. Il n'y a pas de doute qu'en les prenant ainsi par le côté sentimental, mon beau-père me ferait avoir la confiance de tous les plaideurs des environs ; et c'est justement le beau-père qu'il me faut.

Il y a un axiome qui n'est pas dans Cujas, ni dans Bartholе, mais qui n'en est pas moins vrai, c'est qu'un avocat doit se marier plus en vue de son beau-père qu'en vue de sa femme. Or, il n'y a que trois espèces de beaux-pères

possibles; le beau père avocat, le beau-père seigneur, et le beau-père gros marchand de campagne. Le beau-père avocat vous prend en société ; mais vous ne faites que partager avec un associé qui, dans neuf cas sur dix, est sur son déclin, la clientèle que vous auriez pu acquérir vous-même. Ça n'empêche pas que pour les gens qui ne savent pas se pousser, ça ne soit un grand avantage. Le beau-père seigneur est fameux pour les affaires de routine et les discussions d'immeubles. Mais le beau-père marchand est le meilleur beau-père qu'il y ait parmi toutes les espèces de beaux-pères connus. Il est toujours à présumer que le beau-père marchand deviendra seigneur : alors ça nous fait deux beau-pères dans un. C'est une économie toute claire

—Allons ; c'est arrangé, vous y gagnerez tous les deux : il n'y aura peut-être que c'te pauvre mam'zelle Clorinde qui y perdra. Il n'y a qu'une petite chose qui m'embarrasse. Je voudrais savoir ce que je gagnerai à me mêler de cette affaire-là.

—Le lendemain de mon mariage, je te fais entrer en société avec mon beau-père.

—Tu n'y penses pas : tu aimes trop à faire des économies de beaux-pères. Ça te ferait comme qui dirait un beau-père en deux, au lieu de deux beaux-pères dans un. Mais si tu disais la veille de ton mariage, ou bien un ou deux mois avant, ça te serait-il égal ? Je t'assure que pour moi, ça ne me serait pas indifférent. Dépêche-toi de me promettre ça...., autrement je ne dis pas un mot de toi à mon bourgeois, et tu t'arrangeras comme tu pourras.

—Allons... tu sais bien, mon pauvre François, qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Je ne peux pas te promettre comme cela, avant de savoir comment iront mes affaires. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que je te ferai quelque avantage ... d'une manière ou d'une autre.

—Eh bien ! ce que je te promets, moi, c'est que tu me feras ces avantages-là d'une bonne manière, et avant que de te marier. C'est une affaire décidée. J'entreprends ton mariage ; à moi le soin de faire mes conditions, et je ne m'oublierai pas ; car je te tiendrai comme il faut. N'oublie pas de descendre dans une quinzaine de jours. Bonsoir, mon cousin !

En disant cela, François avait pris brusquement congé du jeune avocat, qui ne fut point médiocrement surpris de lui trouver tout à coup un air aussi dégagé.

—Allons, se dit-il, il faut que le cousin soit un homme de génie. On ne dirait pas cela à le voir vendre de l'avoine au minot pour M. Wagnaër.

A la rigueur, il n'y avait rien de bien répréhensible dans le projet qu'ils venaient de former tous deux ; il ne s'agissait que de trafiquer de l'avenir d'une jeune fille à son insu ; et c'est ce qui se pratique depuis longtemps dans les sociétés les plus civilisées. Cependant, Henri Voisin prévoyait qu'il n'hésiterait devant aucune injustice, qu'il ne reculerait devant aucune intrigue, qu'il se soumettrait à tout pour s'assurer une position dont il avait calculé d'avance tous les avantages ; et persuadé que François, une fois intéressé dans l'affaire, ne serait guère plus scrupuleux que lui-même, il éprouvait déjà pour son parent ce sentiment de défiance et presque d'aversion que l'on éprouve toujours instinctivement pour un complice. Une chose le préoccupait par-dessus tout ; c'était de savoir si Charles Guérin avait, de son côté, quelques prétentions sur les beaux yeux et sur la dot de la jeune héritière. Tout le portait à croire qu'il en était ainsi. On a rarement vu un écolier de seize ans passer ses vacances dans une campagne, à quelques pas d'une jolie fille qu'il ne voit qu'à la dérobée, ne pas devenir amoureux de cette jeune fille, ne pas rêver à elle par le premier clair de lune venu et ne pas composer des vers en son honneur. Sans

être beaucoup romanesque lui-même, notre spéculateur avait tenu compte de toutes ces circonstances ; et l'*ordre* sorti de l'étude de M. Dumont, qui lui fut remis quelques jours plus tard avec la fatale *variante* que l'on connaît déjà, confirma des soupçons qui n'étaient cependant point tout à fait fondés, parce que Charles n'avait songé un instant à Mlle Wagnaër qu'après avoir reçu la lettre de Louise. Cette découverte jeta comme un remords à travers ses projets. Il se dit que flétrir ainsi les premières espérances d'une âme jeune et naïve comme celle de Charles et écraser du même coup le dernier espoir, la dernière ressource d'une famille malheureuse, c'était trop d'égoïsme et de barbarie. Le mariage de Mlle Wagnaër avec ce jeune homme lui parut une de ces providentielles entreprises que mille circonstances semblent préparer et qui portent toujours malheur à quiconque ose les entraver. Avec les difficultés qui s'annonçaient, il voyait augmenter la dureté des moyens qu'il lui faudrait employer pour parvenir à son but, et comme son âme ne possédait pas encore cette précieuse insouciance du bonheur d'autrui que donne une longue habitude de l'intrigue, il se demanda un instant s'il ne trouverait pas

le moyen de faire fortune sans ruiner personne. Mais son esprit reprenant bientôt son aplomb, il se dit ce que disent tous les ambitieux pour apaiser leur conscience : pourquoi ces gens-là se trouvent-ils dans mon chemin ?

Il n'y a rien, en effet, de si peu méticuleux qu'un homme qui, une fois pour toutes, a déclaré qu'il veut faire son chemin. L'ardente et rapide locomotive qui vole d'une montagne à l'autre, qui passe comme la foudre au-dessus des précipices, écrasant tout ce qu'elle rencontre, n'est pas plus impitoyable dans sa course que l'homme qui veut faire son chemin. L'honneur, l'amour, le devoir, la dignité humaine, la piété divine, le culte de la patrie, les liens de l'amitié, les nœuds de l'hymen, et jusqu'aux chaînes du vice, tout est renversé, culbuté, foulé, broyé par l'homme qui fait son chemin. Et il y a cela d'admirable dans la société, c'est qu'elle endure patiemment, de cet homme, une série d'actes injustes et souvent avilissants, qui, isolés, auraient suffi pour attirer sur vous ou sur nous l'indignation universelle... Mais que voulez-vous ? celui-là il *faut bien qu'il fasse son chemin !* Il a su tellement se le persuader à lui-même, qu'il impose à tout le monde la même conviction. Il peut se vautrer dans la boue, si cela lui convient, personne n'en est surpris, personne n'en est révolté ; il sait bien, dit-on, ce qu'il fait : il *fait son chemin*. Il lui est permis d'insulter à ce qu'il y a de plus beau et de plus noble parmi les hommes, ou parmi les choses de son temps ; il ne fait pas cela par méchanceté, c'est seulement *pour faire son chemin*. Ce qui chez vous ou chez nous, serait tenu pour une indélicatesse extrême, chez lui n'est qu'une chose toute simple ; l'affront qui vous tuerait n'est qu'un jeu pour lui ; l'échec qui vous ruinerait ne l'inquiète point ; le trait qui vous irait au cœur effleure à peine son épiderme ; il est cuirassé, il est invulnérable, il *est parti pour faire son chemin*. Il s'est mis en route lui-même, sans que personne l'appelât, sans

que personne l'envoyât ; seulement il s'est dit tout bas à lui-même, et il a répété bien haut à tout le monde, qu'il arriverait, et il arrivera. Il arrivera, malgré les préjugés, malgré ses torts, malgré ses ridicules, malgré ses fautes, il arrivera, c'est certain ; les plus envieux en ont pris leur parti, et la seule chose que fassent les plus habiles, c'est de s'arranger de manière à être le moins possible coudoyés ou froissés par lui.

Combien n'y en a-t-il pas dans toutes les carrières, dans tous les états, de ces hommes qui font leur chemin à tout prix, sans compter ceux qui l'ont fait ? Et parmi ces derniers en est-il un grand nombre à qui la société ose demander compte de leurs débuts ? Remonte-t-on bien souvent au petit ruisseau bourbeux d'où le fleuve large et fier est sorti ? Le scandale d'une première intrigue n'est-il pas toujours étouffé par le succès d'une seconde ? Comme le denier de Vespasien, l'or ne sent-il pas toujours bon, de quelque mine impure qu'il soit sorti ?

En jetant un rapide coup d'œil autour de lui, Henri Voisin avait compté toutes ces bénignes absolutions que la société prodigue aux fautes habiles que l'on commet pour faire son chemin ; il avait compté toutes les jeunes filles pauvres, délaissées pour de plus riches, tous les protecteurs honnêtement supplantés par leurs protégés, tous les amis vendus par leurs amis, et il avait trouvé que le monde après avoir crié à l'indélicatesse, lorsqu'il aurait dû crier au vol, au meurtre, finissait toujours par accepter la solidarité de toutes les bassesses, en feignant de les oublier.

Pauvre et sans autres appuis que ceux qu'il savait se créer, lancé fatalement dans une route dont il appréciait tous les embarras, toutes les difficultés, il considérait le succès comme une condition de vie ou de mort ; il ne croyait pas qu'il lui fût permis d'avoir des égards pour personne sans manquer de prudence pour lui-même, tenant pour certain que non seulement tous ses efforts ne

seraient pas de trop, mais craignant que ce ne fût pas assez. Il aurait préféré sans doute s'élever par son seul mérite, grandir à même sa propre substance, ne devoir rien de son bonheur au malheur d'autrui ; mais cela est difficile quand tout l'espace est occupé ; quand chacun n'a bien juste que sa place au soleil, celui qui veut alors se faire une part un peu large, doit se résoudre à diminuer la part de son voison, sinon à l'absorber tout entière.

La corruption, qui faisait de si rapides progrès dans l'âme de Henri Voisin, était donc le résultat de la même maladie sociale qui avait chassé Pierre Guérin loin du toit paternel. Parmi les infortunés jeunes gens que le malheur de notre condition présente et les préjugés inhérents à cette condition forcent chaque année à faire un choix entre l'état ecclésiastique et trois autres professions encombrées au delà de toute mesure, quelques-uns, en effet, s'épouvantent, se désespèrent et s'enfuient ; d'autres hésitent et tâtonnent longtemps pour n'arriver à rien ; d'autres se consument honnêtement et laborieusement dans l'obscurité et la misère ; d'autres enfin se jettent à corps perdu dans le charlatanisme et l'intrigue. L'émigration forcée, l'oisiveté forcée, la démoralisation forcée, voilà tout ce que l'on offre à notre brillante jeunesse, dont on s'efforce de cultiver et d'orner l'intelligence pour un pareil avenir ; de même (si nous osions nous permettre une comparaison un peu vieillie), de même que chez les anciens on engraissait et l'on paraît les victimes pour le sacrifice.

Cette comparaison pourrait aussi, tandis que nous y sommes, nous servir à peindre l'espèce de rapport qui ne tarda pas à s'établir entre le jeune avocat et le clerc de M. Dumont, dès que le premier se fut irrévocablement décidé à *faire son chemin* aux dépens de l'autre. Quoique leur position respective semblât devoir les tenir à une certaine distance, ils devinrent bientôt presque aussi inti-

mes que s'ils eussent été camarades d'enfance ; ils passaient fréquemment la soirée l'un chez l'autre et sortaient souvent ensemble. Henri paraissait s'attacher surtout à ne laisser son jeune ami manquer d'aucun amusement. Il lui procura la lecture des romans les plus à la mode, l'introduisit dans deux ou trois maisons où l'on faisait d'assez bonne musique, le mena au spectacle aussi souvent que l'occasion s'en présenta, et lui fit faire plusieurs promenades dans les environs de Québec. Ce pauvre Charles, qui n'avait ni arrière-pensée ni prescience aucune, s'émerveillait à bon droit de la complaisance de M. Voisin, dont il admirait par-dessus tout la philosophie et le désintéressement. Il était impossible, à le voir ainsi, de le prendre pour autre chose que pour un charmant jeune homme, avide seulement de plaisirs, enchanté de faire partager à d'autres ses jouissances, insoucieux de l'avenir, et méprisant l'or *comme un vil métal*, et les billets de banque comme de prosaïques chiffons.

Ce qu'il y avait de plus aimable chez lui, c'était l'enthousiasme avec lequel il entrait dans tous les projets plus ou moins chevaleresques que formait notre héros. Ils pourfendaient ensemble les ennemis de la patrie et régénéraient la société dans un tour de main. La teinte d'ironie et de scepticisme qu'il n'avait pas réussi à dissimuler dans leur première entrevue, s'effaça comme par enchantement, et il devint dans un clin d'œil, un patriote aussi chaleureux, aussi intraitable que Jean Guilbault lui-même. La condescendance toute gracieuse avec laquelle il caressait les illusions du jeune étudiant, s'évanouissait cependant devant un seul sujet, et chaque fois qu'il était question de ses futurs succès au barreau, Charles Guérin retrouvait dans son nouvel ami le prophète de malheur qui l'avait une première fois si fort effrayé.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)



A PROPOS DE M. RENE DOUMIC

DEUX choses très intéressantes dans les récentes conférences de M. René Doumic.—La première, c'est M. Doumic lui-même, " l'éminent conférencier ", comme dirait la *Presse ;* la seconde, c'est " l'auditoire nombreux et choisi ", comme n'a cessé de le répéter la *Patrie*.

M. Doumic, vous l'avez vu. Il a dit, dans sa dernière causerie, que " les critiques n'ont pas besoin d'être beaux," et un sourire d'approbation a souligné cette boutade. C'est que en effet, il n'est pas beau, et qu'il n'a pas besoin de l'être.

M. René Doumic est grand, et offre cette curiosité de ressembler à deux triangles superposés, le sommet du plus petit formé par la barbe en pointe s'enfonçant dans la base du plus grand figurée par les épaules. Les bras sont longs et font de curieux gestes—quelquefois appropriés à la pensée. La figure est assez terne ; l'œil inquiet, triste, chercheur. La voix est très faible et c'est par un miracle de diction et d'exercice qu'elle parvient à se faire entendre.

René Doumic est nerveux, très nerveux. Cependant, il dit tranquillement, avec une délicatesse exceptionnelle de touche, ponctuant chaque phrase, donnant à chaque mot un relief particulier.—Et c'est précisément ce qui le distingue de son prédécesseur, M. Brunetière. Brunetière est passionné, Doumic est calme. Il est facile de découvrir d'autres différences. Brunetière a, dans son style, de la force et de la vigueur, Doumic a de l'élégance ; Brunetière est philosophe et dialecticien, Doumic est un

causeur aimable et superficiel ; Brunetière est grave, Doumic sourit toujours ; Brunetière semble, en parlant, raisonner pour se satisfaire lui-même ; Doumic est un professeur qui a bien appris sa leçon d'avance et vient la donner à ses élèves; enfin, pour Jules Lemaître, Brunetière est "plus convaincant que persuasif", Doumic est "pénétrant" : il est " fin, sec, précis, mordant, pénétrant, triste" et lui " rappelle chaque fois la phrase de Candide : Quel homme étonnant que ce Pococurante ! Rien ne saurait lui plaire". Si les auditeurs de Doumic veulent étudier ce portrait, ils le trouveront—ou je m'abuse—fort ressemblant.

Donc, M. René Doumic nous avait promis une histoire de la poésie lyrique au XIXe siècle. Ne vous semble-t-il pas qu'il nous a plutôt donné de courtes notices biographiques des poètes lyriques ? Remarquez que je ne m'en plains pas du tout, puisque ces notices étaient gracieusement composées. Je sais parfaitement qu'on peut me dire : Ce sont les poètes qui font la poésie ! Par conséquent, l'histoire de la poésie c'est l'histoire des poètes— Oui, mais les poètes sont des hommes, et il y a tant de choses, dans ces hommes, qui n'ont rien de commun avec la poésie. Or, notre conférencier s'est beaucoup occupé des hommes. C'est par l'homme qu'il cherche à expliquer l'œuvre. De là des études psychologiques, des digressions sur l'influence des milieux, des retours sur les origines bourgeoises ou non bourgeoises....

De Lamartine, ce qu'il nous a le mieux appris, c'est le sentiment qu'il avait des beautés de la nature, son éducation féminine, sa tendresse, son christianisme, son optimisme, etc. Voilà de l'histoire, pensons-nous, de l'histoire psychologique, si l'on veut ; mais la vraie critique littéraire des œuvres ne s'y trouve qu'incidemment. C'est grâces aux mêmes procédés d'analyse—je veux dire d'histoire—qu'il reste de M. V. Hugo dans l'esprit de beaucoup d'auditeurs de M. Doumic, l'idée d'un bourgeois qui

avait le goût de l'énorme et du grotesque, qui aimait beaucoup de choses, entre autres l'impérial des omnibus, en détestait beaucoup d'autres, parmi lesquelles Napoléon III, et " avait un peu de génie". C'est toujours le même procédé qui nous a fait de Musset un sceptique, un railleur, un mondain plein d'esprit et qui ne sut pas vieillir.

De cette façon, " l'histoire de la poésie lyrique" était plus facile à traiter, surtout plus facile à comprendre. Cette dernière remarque fera peut-être croire à des esprits méchants que M. Doumic l'a fait à dessein. Mais non, puisqu'il avait ici pour l'entendre et le deviner " l'auditoire distingué " de Montréal. Et pourtant qui sait ? On calomnie tant parfois les auditoires les plus distingués et les plus intelligents ! Jules Lemaître, à qui nous n'avons pourtant jamais été désobligeants, n'a-t-il pas calomnié les nôtres ? C'est lui qui disait à Sarah Bernhardt (*les Contemporains*, II, p. 210), quand elle partit pour son tour d'Amérique : " Nous vous souhaitons, madame, un bon voyage, tout en regrettant fort que vous nous quittiez pour si longtemps. Vous allez vous montrer là-bas à des hommes de peu d'art et de peu de littérature, qui vous comprendront mal, qui vous regarderont du même œil qu'on regarde un veau à cinq pattes, qui verront en vous l'être extravagant et bruyant, non l'artiste infiniment séduisante, et qui ne reconnaîtront que vous avez du talent que parce qu'ils paieront fort cher pour vous entendre. Tâchez de sauver votre grâce et de nous la rapporter intacte." On dit que M. Jules Lemaître viendra à nous l'année prochaine. Espérons que nos " hommes de peu d'art " ne le regarderont pas " du même œil qu'on regarde un veau à cinq pattes." Et, de fait, ce n'est pas ainsi qu'ils ont regardé M. Brunetière, le printemps dernier. Et, mon Dieu ! à peine la nouvelle de la venue de M. Doumic nous avait-elle atteints qu'elle soulevait déjà partout l'enthousiasme. Les conférences de Doumic étaient le facile sujet des con-

versations de salon. On s'en promettait pour les cinq soirées. En attendant, pour avoir l'air d'être au courant quand serait venu "l'éminent conférencier français," on s'informait à la hâte de ce qu'était M. René Doumic — car il n'était pas si connu que cela ! — Quelques zélés achetaient les ouvrages : bref, on se faisait une fête de la bienheureuse semaine de Pâques. Eh bien — M. Lemaître ne nous en croira peut-être pas — cet enthousiasme n'était pas "payé fort cher."

Seulement, je me demande si réellement il était provoqué par le littérateur ou par le Français que nous allions recevoir. N'est-ce pas plutôt notre sang que notre esprit qui a chanté dans la réception que nous avons faite à M. Doumic ? — C'est dommage ! car il venait chez nous comme littérateur et, à ce titre, peut-être a-t-il eu lieu de se plaindre.

N'avez-vous pas remarqué que nous étions si bien préparés en sa faveur qu'il aurait pu nous dire n'importe quoi, et que tous, sauf de rares exceptions, nous étions prêts à l'applaudir ? Mais, ce n'est pas ainsi que veut être reçu un littérateur. Il désire qu'on entende ses opinions, qu'on les discute même—car ce ne sont après tout que des *opinions* qu'il nous expose.

M. Doumic s'avance, regarde un instant la galerie, s'asseoit, se verse un peu d'eau, puis... il n'a pas encore commencé qu'il sent — du moins, qu'il doit sentir — notre silence lui dire : "On vous admire ! vous parlez admirablement." Et, parce qu'on l'a dit une fois, après comme avant on le redit. Sans doute, M. Doumic est admirable, mais il faudrait se mettre en garde contre cette tendance que nous avons à nous ébahir devant ce qui nous arrive de l'étranger et, pour employer les propres expressions de René Doumic, à les prendre pour "des demi-dieux qui vont nous transmettre des oracles." Mais, au fond, ce n'est là qu'un emballement qui peut être très utile, si on

parvient à y mettre de la mesure. C'est un genre de snobisme, c'est le snobisme qui fait le succès et il est bon que la littérature française — la vraie s'entend — ait du succès parmi nous.

Seulement, de nouveau, M. Doumic a-t-il eu le vrai succès qu'il méritait ? Je ne serais pas loin de penser qu'il fut surpris lui-même de certains applaudissements qu'il a reçus. Et, par contre, n'a-t-il pas été étonné de voir passer sous silence ses plus beaux passages de profonde analyse dits en un style superbement sculpté ? Ce dernier mot me fait précisément songer à l'endroit de sa quatrième conférence où, dans un véritabie bijou littéraire, il montrait comment Gauthier avait peint et sculpté en poésie. On n'a pas remarqué ce morceau, c'était son meilleur peut-être ; mais, un instant après, on s'empressait d'applaudir à outrance quelque période sonore.

Et c'est tout. On va répéter sur mon compte le " Rien ne saurait lui plaire " de Lemaître. J'ai confiance. Dans vingt-cinq ans, quand on ouvrira la REVUE, si par hasard l'on tombe sur ma modeste opinion, on m'accordera peut-être que je n'avais pas tout à fait tort. Si l'on en croit les promesses, nous aurons eu vingt-cinq autres conférenciers. Notre public sera devenu — et " sans payer trop cher " — excellent appréciateur. Si M. René Doumic, alors *de l'Académie française*, veut revenir, nous lui promettons, pour cette fois, le succès qui est dû à son talent de fin diseur et de critique subtil ; car nous aurons appris à sourire discrètement aux mots d'esprit, à laisser soupirer des murmures d'admiration sur la gracieuseté d'une phrase, et surtout à applaudir équitablement les justes et fortes pensées.

Thibaudeau Rinfret.

CHRONIQUE DU MOIS

La guerre, depuis longtemps imminente, est officiellement déclarée entre les États-Unis et l'Espagne. C'est la lutte d'hier contre demain, de l'esprit nouveau contre les traditions antiques et chevaleresques, de la vieille civilisation latine contre le pan-américanisme. Le résultat en est difficile à prévoir : on admet cependant que les premiers succès seront pour l'Espagne ; mais on accorde d'avance la victoire finale aux États-Unis. C'est là l'opinion populaire : on présume que les Espagnols finiront par être écrasés par le nombre et que le manque de charbon paralysera leurs efforts.

Il est tout de même admis, même dans les cercles les plus américanisants de Montréal, que les États-Unis recevront quelques rudes coups. New-York, qui redoute maintenant un bombardement, a vu sa morgue incomparable faire place à l'affolement dans certains cercles, à la consternation dans les autres. Quant à Boston, la ville lettrée et pacifique, elle dit tout simplement : *Schocking*, et demande qu'on laisse les étudiants d'Harvard répéter *Athalie* ou écouter M. Doumic en paix.

Il y a loin de cette crainte mal déguisée à la calme sérénité que l'on remarquait, il y a quinze jours à peine, chez nos excellents voisins. Non seulement on était sûr de la victoire, mais on se faisait fort de la remporter sans verser une goutte de sang américain. Aussi ai-je pu entendre moi-même de jeunes New-Yorkaises demander à leurs visiteurs : “ Vous êtes-vous enrôlé ? ” et à une réponse négative, reprendre d'un ton de reproche : “ Ah ! quel dommage ! Ne revenez pas me voir avant de l'avoir fait ! ” tout comme s'il s'était agi, pour le jeune colonel en

herbe, d'aller voir la dernière pièce au théâtre ou de s'acheter un chapeau neuf.

Tout cela est bien calmé, et il est bien probable que les États-Unis, même s'ils viennent à bout de l'Espagne, renonceront à leur projet de lancer un défi à l'Europe tout entière. Les premiers résultats de la guerre sont encore incorrectement connus : le naufrage de l'*Alphonse XII*, la prise du *Paris*, le bombardement de la Havane sont les premiers événements signalés, et on peut encore douter de leur authenticité. Les seuls faits bien certains, jusqu'à présent, c'est que la baisse des stocks est, comme disait mon professeur de physique, en raison directe de la multiplication du tirage des journaux, que le prix de la pulpe et du bois augmente déjà d'une manière étonnante, et que Sousa, le directeur de la grande fanfare militaire, qui a composé pour le *Star Spangled banner* un accompagnement imitant celui du *Chœur des pèlerins*, de Tannhaüser, est un des héros du jour de l'autre côté de la ligne 45e.

***

On avait bien parlé un peu d'empêcher par l'arbitrage cette malheureuse guerre, que personne, les parties en présence moins encore que les autres, ne désirait bien vivement. On avait agité, dans les journaux et les dépêches, la question de faire adjuger sur la question par Léon XIII, dont l'habile et conciliante diplomatie a déjà réussi à conserver les îles Carolines à l'Espagne, et cela, sans trop mécontenter M. de Bismarck, qui voulait une autre application de son grand principe : " La force prime le droit."

Toutefois, il paraît à peu près certain maintenant que le Souverain Pontife n'a pas offert sa médiation, sûr d'avance qu'elle serait refusée par les États-Unis. Le Saint-Père s'est contenté, disent les dernières nouvelles, de déplorer amèrement cette guerre, et de prier que Dieu le rappelât à lui pour qu'il n'en vît pas l'issue.

***

Les autres rumeurs de guerre qui semblaient nous arriver de l'autre côté de l'Atlantique, se sont apparemment tues. M. Hanotaux a déclaré à la Chambre que l'Angleterre avait tort de s'alarmer des manœuvres de Brest et de Cherbourg, dont le seul but était de constater l'état actuel de la marine française. Ce serait donc un fait sans importance.

En attendant, les puissances européennes aiguisent leurs couteaux et se préparent à dépecer la Chine. Reste à savoir si la distribution des portions se fera à la satisfaction de tous les intéressés....

***

L'Église du Canada vient d'être frappée dans la personne de son dignitaire le plus élevé : le cardinal Taschereau s'est éteint après une longue maladie, dont personne ne pouvait depuis longtemps se dissimuler la gravité.

Le regretté cardinal appartenait à cette illustre famille des Taschereau dont les membres ont su s'illustrer d'une manière si remarquable dans diverses carrières. Sa haute éducation, ses manières distinguées, son zèle admirable avaient, dès le début de sa carrière sacerdotale, attiré sur lui l'attention de tous ceux qui venaient en contact avec lui, et ce sont ces qualités qui l'ont conduit, d'échelon en échelon, jusqu'à la dignité cardinalice.

Depuis plusieurs années, il est vrai, la santé du regretté cardinal ne lui avait pas permis de vaquer comme autrefois aux affaires de son diocèse ; mais les œuvres du cardinal Taschereau sont de celles qui survivent, et c'est avec de véritables et immenses regrets que la population de Québec a rendu les derniers hommages à celui qui s'était couvert de gloire à la suite de son dévouement pour elle.

Monseigneur Bégin, archevêque de Cyrène et administrateur du diocèse de Québec depuis plusieurs années, a reçu officiellement le titre d'archevêque de Québec. Tous ceux qui connaissent Mgr Bégin admirent son extrême bonté, l'élévation de son caractère, la distinction de ses manières et l'étendue de son érudition. Ayant fait la plus grande partie de son éducation en Europe, Mgr Bégin a su joindre aux hautes qualités de l'Européen celles qui distinguent ses compatriotes et il est en tous points digne d'occuper la haute position à laquelle il est appelé.

* * *

Aimez-vous l'hyménée? on en a mis part…

Le mois d'avril a été par excellence, à Montréal, le mois des fiançailles et des mariages. Chaque jour on entendait parler d'une union nouvelle, chaque jour deux voix de plus entonnaient le vieux couplet :

> Aimons, soyons deux : le sage
> N'est pas seul dans son vaisseau ;
> Les deux yeux font le visage ;
> Les deux ailes font l'oiseau.

La société se voit ainsi décimée peu à peu et privée de ses membres les plus appréciés ; elle ne peut que leur faire à regret ses meilleurs souhaits de bonheur, et attendre patiemment les nouvelles recrues qui viendront renforcer ses rangs décimés.

A tous ces époux d'aujourd'hui ou de demain, à tous ceux qu'il voit à regret, et peut-être même (qui est sûr de bien se connaître ?) avec un peu d'envie, s'éloigner des rangs des célibataires, à toutes celles qui ont été choisies pour être les compagnes de leur vie, le chroniqueur de la Revue offre ses vœux les plus ardents et les plus sincères.

Ed. Fabre-Surveyer.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le Révérend Père Jean Caubert, de la Compagnie de Jésus, fusillé rue Haxo, le 26 mai 1871. Notice biographique, par le R. P. Pierre Lauras, de la même Compagnie. 1 vol. in-12 de vi-240 pages. Prix : 50 cts. (Paris, 1898. Ancienne maison Charles Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.)

Aimer follement le monde à 18 ans, et compter "ses journées de vacances par ses journées de plaisir" ; s'adonner à l'étude du droit sans cesser d'être un cavalier infatigablè et de fréquenter le théâtre ; négliger tout devoir religieux, puis se relever soudain, sous l'aiguillon salutaire de l'adversité comme le blessé de Pampelune, soldat du Christ à l'âge de 27 ans ; s'ensevelir pour quelques jours dans la solitude de la Trappe afin d'y prêter l'oreille à la voix de Dieu ; édifier ses proches par la pratique des plus belles vertus, l'humilité, la charité et la chasteté ; puis aboutir à la vie religieuse ; réparer le temps perdu et travailler à gagner le ciel en ne refusant rien à Dieu ; témoigner sa reconnaissance à Jésus-Christ en se donnant à lui sans réserve ; jésuite à 34 ans ; étonner ses confrères de Saint-Acheul, de Brugelette et de Laval par le spectacle journalier d'une vie humble et mortifiée ; embaumer de ses vertus cachées le séminaire de Blois et la retraite de Liesse : travailler à l'organisation de l'école de Sainte-Geneviève et faire des prodiges pour équilibrer le budget de l'institut naissant au souffle de nos libertés reconquises ; arriver enfin à la maison de la rue de Sèvres qui devait être la dernière étape de sa carrière ; en sortir aux mauvais jours de la Commune et y rentrer par obéissance pour y être arrêté comme otage, subir d'une âme résignée et saintement joyeuse la plus dure captivité, avant de tomber martyr au champ d'honneur de la rue Haxo ; tel fut le R. P. Caubert, dont le P. Lauras a entrepris de nous retracer la vie.

Silhouettes d'Apotres. Neuvaine à saint François Xavier, par le R. P. Aloys Pottier, S. J 1 vol. in-12 de 281 pages. P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, Paris. Prix : 50cts chez Cadieux et Derome à Montréal.

Sous ce titre *Silhouettes d'Apôtres*, que d'aucuns pourraient trouver un peu vague, mais qu'un rapide examen justifie pleinement, le R. P. Aloys Pottier réunit les discours qu'il prononça en mars 1897, à Paris, dans l'église de Saint-François-Xavier, pour la Neuvaine dite de la Grâce. Le succès de cette neuvaine vraiment apostolique fut digne de l'année du grand centenaire : aussi les auditeurs et l'orateur ont ils pensé qu'il serait continué par la lecture de ces pages vivantes. Nous l'espérons comme eux.

La Chartreuse de Notre-Dame-sous-Ombre, par M. l'abbé Crozat. 1 vol. in-8° Prix : 90 cts. Ancienne maison Ch. Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris. Chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Roman à thèse. Etude approfondie de psychologie, de philosophie et de morale. Démonstration vivante par l'observation, par la discussion et par les faits, de ce que devient l'humanité sous le joug de la Révolution d'une part et sous l'empire de l'Evangile de l'autre.

L'observation porte sur des populations, sur des familles et sur l'individu. Victor Marcel, ex-professeur, ex-journaliste et ex-député, qui est le héros du roman : triple domaine où se constate cette grande loi : tout homme qui s'écoute et ne veut trouver son bonheur que dans la jouissance de soi et des créatures qui lui plaisent, n'aboutit qu'à se perdre en perdant finalement tout ce qu'il possède sans rien acquérir, tandis que l'homme qui écoute Dieu, s'élève en Dieu aux plus sublimes perfections et à la plus ineffable félicité.

Ce roman, très hardi sous plusieurs rapports, est cependant d'une lecture très saine et très fortifiante pour tout le monde.

Les Merveilles de l'Arrière-Boutique de Saint-Antoine, *Nouveau Récit d'un Témoin* orné d'une photogravure représentant l'*Arrière-Boutique de Saint-Antoine à Toulon*, par Etienne Jouve. Un volume in-12. Prix, 65 cts.—Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Peu de livres ont eu à leur apparition le retentissement de celui qui porte ce titre : *l'Arrière-Boutique de Saint-Antoine à Toulon, et le Pain des Pauvres.* Honoré des approbations épiscopales les plus flatteuses, parvenu, en très peu de temps, à sa onzième édition et traduit en six langues, il n'a épuisé son succès ni en France ni à l'étranger.

Le public, nous en sommes assurés, n'accueillera pas avec moins de faveur le volume nouveau que nous annonçons.

C'est la suite et, en quelque sorte, le complément de son premier récit que M. Etienne Jouve offre aux amis de saint Antoine, à ceux qui gardent un souvenir pieux et reconnaissant au modeste et obscur réduit où l'œuvre du Pain des Pauvres a pris naissance, et à l'humble intendante, universellement connue à cette heure, à laquelle le grand Thaumaturge a voulu confier le soin de vulgariser cette dévotion providentielle.

A côté d'un grand nombre de faits inédits et véritablement extraordinaires, le lecteur trouvera dans ce nouveau livre ces scènes vécues, ces détails intimes, marqués au coin de la plus scrupuleuse exactitude, qui ont fait le grand charme du premier récit.

Après nous avoir appris comment naquit l'œuvre du Pain de Saint-Antoine, M. Etienne Jouve entreprend aujourd'hui de nous la faire comprendre, c'est-à-dire de nous montrer le but que saint Antoine s'est proposé en la suscitant. Il consacre, en effet, un des plus remarquables chapitres de son nouveau livre à révéler tout un côté inédit et inattendu de la puissante action morale exercée sur les âmes par la petite arrière-boutique. Aussi n'est-ce pas trop s'avancer que d'affirmer que ce volume dépasse le premier en intérêt et en portée.

Faut-il ajouter qu'il est écrit de cette même plume alerte et incisive, dans ce style élégant, souple et nerveux, auxquels l'*Histoire de l'Arrière-Boutique* doit une large part de son succès, et qu'à ce seul point de vue, il constitue un véritable régal littéraire.

N'oublions pas d'indiquer que c'est muni de l'approbation de S. G. Monseigneur Mignot, évêque de Fréjus, que ce nouveau recueil des " Gestes" de saint Antoine de Toulon se présente au public catholique.

Un Apotre de la Bretagne au XVIIe siècle. — Le vénérable Michel Le Nobletz (1577-1652), par le vicomte Hippolyte Le Gouvello. Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris. Un fort volume in-12, avec gravure, 90 cts, chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Le vénérable Michel Le Nobletz, prêtre séculier et missionnaire en Basse-Bretagne, fut l'un des plus puissants initiateurs de la rénovation religieuse qui se propagea dans toute la France, au commencement du dix-septième siècle. Depuis saint Yves et saint Vincent Ferrier, aucun autre saint breton n'avait

prêché une si haute doctrine, ni exercé une si grande influence, à travers tant d'obstacles et de difficultés accumulés sous ses pas, par l'ignorance, la routine les mauvaises mœurs, l'opposition quasi générale du clergé et du peuple. Ses contemporains le surnommèrent le *second saint Yves*, à cause de son ardente charité, de sa science théologique et de son enseignement populaire. On appelait saint Thomas d'Aquin l'*Ange de l'École :* on pourrait appeler le vénérable Michel Le Nobletz l'*Ange du Catéchisme*, car ce petit livre, si abandonné de son temps, fut son principal sujet d'instruction, non seulement pour les enfants mais pour les grandes personnes ; il le prêchait sur terre et sur mer, à la campagne et à la ville, dans les églises et sur les places publiques. Il inventa aussi des cartes peintes symboliques, on ne peut plus curieuses et originales, pour exciter l'attention de ses auditeurs illettrés et leur faire mieux comprendre la doctrine chrétienne. Au jugement du V. P. Maunoir, son disciple et successeur dans l'œuvre des missions bretonnes, le V. Michel Le Nobletz a été " l'égal des apôtres par son amour pour Dieu, son zèle pour le salut des âmes, sa puissance miraculeuse, son don de prophétie et ses autres vertus."

M. Le Gouvello a su peindre cette grande figure et la faire entièrement revivre, dans son milieu psychologique, grâce aux mémoires inédits du V. P. Maunoir, aux écrits originaux du saint personnage lui-même et aux anciennes biographies déjà publiées. Il a mis habilement ces matériaux en œuvre : il a donné de l'intérêt et de l'attrait à son récit. Cette nouvelle vie de saint très soigneusement écrite ne le cède en rien à celle du *Pénitent breton, Pierre de Kériolet*, qui eut tant de succès. Elle sera universellement goûtée.

Entretiens eucharistiques et *Discours de premières Messes*, par le P. Jean Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur. Victor Retaux, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris. Un volume in-12. 75 cts, en vente chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Ceux qui liront ces pages y trouveront tout ce qui les a charmés et ravis dans les autres ouvrages du R. P. Vaudon, notamment dans ses *Entretiens aux jeunes gens*, la même plénitude de vérité, la même sûreté de doctrine, la même émotion communicative, le même style si riche, si varié, si clair, si français. Mais ce volume l'emporte encore sur les autres par la grandeur du sujet ; et il semble que l'âme et la parole de l'orateur montent à mesure que s'élèvent les vérités qu'il expose ; et comme il a soulevé ses auditeurs, il entraîne l'âme de ses lecteurs dans des sphères surnaturelles d'où elles désireraient ne plus descendre jamais.

Le Moyen Age, la Renaissance, la Révolution et le Temps présent. Lettre à un libre-penseur sur le rôle de l'Église et celui de ses adversaires dans l'histoire de France, par Georges Romain. Une brochure in-12 : 15 cts – Victor Retaux, libraire-éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Cette *lettre à un libre-penseur* résume admirablement la guerre séculaire faite à l'Église, et la situation pleine de périls à laquelle les Juifs et les Francs-Maçons ont amené les nations modernes.

Nous nous faisons un plaisir de signaler cette brochure pleine d'intérêt et d'actualité.

De Dante à Verlaine, par le P. J. Pachen, S. J. 1 vol. in-18, VII-284, chez E. Plon, Nourrit et Cie, à Paris, et chez Cadieux et Derome à Montréal. Prix, 90 cts.

" De Dante à Verlaine : " ces noms disparates, posés en zigzag sur la couverture bleu pâle, font rêver, ou plutôt font ouvrir le livre. Et de fait, en ouvrant

on trouve au vrai titre des renseignements plus amples : *De Dante à Verlaine, Etudes idéalistes et mystiques : Dante, Spenser, Bunyan, Skelley, Verlaine, Huysmans* ; — une cascade, partant des sommets de l'Alighieri, pour ricocher sur Spenser et Bunyan, descendre jusqu'à Skelley, tomber à pic jusqu'à Verlaine, et se relever en rejaillissant à la hauteur de M. Huysmans.

Sur ces différents personnages, le volume contient une série d'études littéraires, philosophiques et théologiques à la fois. La plupart ont paru déjà dans diverses revues catholiques, dans les *Etudes* entre autres. Le chapitre sur M. Huysmans, et la conclusion intitulée : *l'Ame contemporaine*, sont des parties entièrement nouvelles.

Signalons encore le discours prononcé par le R. P. Coubé, S. J., à l'occasion de la canonisation de saint Pierre Fourier, et publié par la librairie Desclée, de Brouwer et Cie, sous le titre de UN AMI DU PEUPLE. L'orateur s'attache à faire ressortir *le rôle social du prêtre d'après la vie du saint.* C'est un petit livre plein d'actualité. En vente chez Cadieux et Derome, à Montréal. Prix, 10 cts.

Quelques jours avant Alphonse Daudet, disparaissait aussi de la scène des lettres un fécond écrivain catholique, M. Charles Buet. Né à Chambéry en 1856, il entra jeune encore dans le journalisme (1867) ; il a donné depuis lors une large collaboration tant aux journaux qu'aux revues catholiques, tantôt sous son nom tantôt sous des pseudonymes comme Beauclert ; de nombreux romans, dont plusieurs destinés à la jeunesse, des essais dramatiques dont un eut un succès considérable (*le Prêtre*, à la Porte Saint-Martin, en 1884) ; des ouvrages de critique et d'histoire, parmi lesquels nous noterons les pages qu'il a consacrées à ses amis Féval et Barbey d'Aurevilly, constituent le bagage littéraire de ce laborieux écrivain.

Exposé de la Doctrine catholique, par P. GIRODON. Un vol. in-8°. Prix : $1.25. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, Paris, et à Montréal, en vente chez Cadieux et Derome.

La librairie Plon vient de mettre en vente une nouvelle édition du livre magistral de l'abbé Girodon : *Exposé de la Doctrine catholique.* Cet ouvrage, dont la valeur et l'utilité sont bien connues depuis longtemps, se trouvera ainsi à la portée de tout le clergé, de tous ceux, croyants ou incroyants, qui s'intéressent à un titre quelconque aux choses de la religion. L'auteur est un savant théologien au courant des problèmes les plus actuels sur la *foi*, le *dogme*, la *morale*, qui forment les trois sous-titres de son œuvre. Sobre et complet à la fois, d'une lecture très facile, d'une clarté merveilleuse, le livre de l'abbé Girodon contient, sous une forme brève et vive, la pure doctrine traditionnelle de l'Église catholique.

L'Education présente, par le R. P. DIDON. Un vol. in-18. Prix : 90 cts. E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 8 et 10, rue Garancière, à Paris, en vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Après de retentissants succès comme orateur et comme écrivain, le Père Didon a consacré tout ce qu'il a acquis de science, d'expérience et de talent à l'éducation de la jeunesse. Depuis qu'il est à la tête de la maison d'Arcueil, il a prononcé, en diverses occasions, des discours remarquables comme fond et comme forme, sur les côtés variés du grand sujet qui est devenu la vie même du célèbre dominicain. C'est ainsi qu'il a dit sa pensée, toujours juste, profonde et originale, sur les devoirs de la jeunesse lettrée, l'apprentissage de la vie par l'école, le choix de la carrière, l'éducation nationale, l'école libre, l'école religieuse, le régime de l'externat, l'influence des sports athlétiques, etc. Les parents aussi bien que les jeunes gens méditeront ces pages éloquentes avec plaisir et profit.

Le Désastre (Metz, 1870), dont la publication dans la *Revue des Deux Mondes* a été un événement littéraire, vient de paraître à la librairie Plon. Tout le monde lira cette œuvre magnifique de MM. Paul et Victor Marguerite, passionnante comme un roman, vraie comme l'histoire. *Le Désastre* rend hommage à l'admirable armée du Rhin et flétrit le traître Bazaine. Ce livre réconfortant, consacré à l'honneur de l'armée, ne pouvait venir plus à point. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome. Prix : 90 cts.

L'Escalade de Genève, par Charles BUET. 1 vol. in-12. Prix : 75 cts. — TÉQUI, libraire-éditeur, 83, rue du Cherche-Midi, Paris. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Cet ouvrage est le récit émouvant de l'entreprise célèbre faite en 1602 par les catholiques pour surprendre Genève, cette place forte du calvinisme située aux portes mêmes de la France et de l'Italie, et que les calvinistes appelaient eux-mêmes avec orgueil la " Rome du protestantisme."

Une fille de Henri IV, par P. DELATTRE. 1 vol. in-12. Prix : 75 cts. — TÉQUI, libraire-éditeur, 33, rue du Cherche-Midi, Paris. En vente à Montréal, chez Cadieux et Derome.

C'est presque de l'histoire de France que cette vie d'une reine d'Angleterre fille, femme, mère de roi, car elle était fille de Henri IV, femme de l'infortuné Charles I[er] d'Angleterre et mère de Charles II, et du reste toujours Française d'esprit et de cœur et surtout de religion, comme elle l'était de naissance et d'éducation. Que d'incidents, de larmes, de douleurs, de tragédies dans cette vie royale qui semblait, à son début, devoir être une vie de gloire et d'honneur !

Le 3 janvier dernier mourait à Paris, dans sa quatre-vingt-treizième année, M. le comte Roselly de Lorgues. Né à Grasse le 11 août 1805, avocat inscrit au barreau d'Aix, où il avait suivi les cours de la Faculté de droit, il exerça peu et se livra tout entier à la littérature. Il est surtout connu par ses ouvrages sur Christophe Colomb, qu'il a puissamment contribué à populariser, et dont il a fait ressortir les vertus et le caractère prpfondément religieux. Aussi, quand la reine d'Espagne résolut de faire introduire en cour de Rome le procès de béatification de l'illustre explorateur, c'est le comte Roselly de Lorgues qu'elle chargea de ce soin.

Notre confrère de la *Vérité*, de Québec, continue sa campagne en faveur d'un Centre. Dans son numéro du 2 avril, répondant à un article d'un journal de Trois-Rivières, il montre comment ce centre répondrait à la direction donnée par notre Saint-Père le Pape Léon XIII. Nous sommes tout à fait de son avis : un centre composé de Canadiens-Français catholiques nous rendrait maîtres de la situation. Mais c'est trop beau pour être réalisable : des politiciens libres, indépendants, n'ayant d'autre ambition que le bien de la patrie et de la religion, ce serait l'idéal !.... et l'idéal est-il réalisable ? Espérons cependant que nos hommes publics finiront par comprendre que notre avenir est là et là seulement. Nous n'arriverons à rien de bon pour notre nationalité, tant que nous continuerons cette guerre à mort pour conquérir le pouvoir.

A. L.



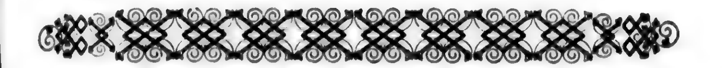
J
le g
que
l'action e
d'Haddon
jeunes fill
galants ca
pour escal
subi les co
moiselle a
plume, tan

A une t
bras un é
spectatrice

Assiégés
de Charles

Au bas d
Il tient l'é
un sac pen
Par une po
qui se passe
joyeux co
manoir, qui
tribuent à c

Cette cha
M. Charles



ATTAQUE ET DEFENSE

D'APRÈS J. C. HORSELEY.

JOHN Callcott Horseley, né à Brompton, en 1817, a mérité d'être surnommé le peintre de la joyeuse jeunesse, à cause du grand nombre de scènes dans le genre de celle que nous reproduisons aujourd'hui, que l'on trouve dans son œuvre. L'édifice où se passe l'action est une partie de l'ancien et noble manoir ducal d'Haddon Hall. Dans une chambre du château de jolies jeunes filles se défendent contre l'invasion de jeunes et galants cavaliers, qui ont emprunté l'échelle du jardinier pour escalader le retranchement. Un des assiégeants a déjà subi les conséquences de son audacieuse entreprise : une demoiselle armée de son éventail a fait choir son chapeau à plume, tandis qu'une autre l'accable de projectiles parfumés. A une troisième fenêtre, une jeune fille tenant dans ses bras un épagneul King-Charles, se contente du rôle de spectatrice.

Assiégés et assiégeants portent les costumes du temps de Charles II.

Au bas de la composition, on aperçoit le vieux jardinier. Il tient l'échelle et porte encore sous son bras et dans un sac pendu à sa ceinture les instruments de son travail. Par une porte entr'ouverte une vieille femme regarde ce qui se passe. L'agitation provoquée à Haddon Hall, par ce joyeux combat, se fait sentir parmi les colombes du manoir, qui s'enfuient dans toutes les directions et contribuent à donner de l'animation au tableau.

Cette charmante composition fait partie de la collection de M. Charles T. Lucas, Warnham Court, Sussex, Angleterre.

Alphonse Leclaire.

LES "DISCOURS ET CONFERENCES"

DE MONSIEUR CHAPAIS. (1)

VOILA un noble livre,—noble par la pensée, par le sentiment et par le style. L'auteur—l'honorable M. Thomas Chapais—a tenu amplement les promesses que son talent et son érudition précoces donnaient au public instruit de Québec dès l'année 1880.

Aux premières pages de ce volume se trouve une conférence d'un souffle si puissant et de si grande allure, que j'ai eu la curiosité de consulter les journaux du temps pour me rendre compte de l'effet que, débitée devant un auditoire, elle avait dû produire. Voici ce que j'ai lu dans le *Canadien* du 1er avril 1880 :

" La soirée d'hier fera époque dans les annales du Cercle catholique. Le jeune conférencier qui en a fait les frais était à son début ; mais nous n'exagérons rien en disant que, du premier coup, il s'est placé au rang de nos meilleurs écrivains, de nos meilleurs orateurs.

" Avoir de la voix, du style, de l'érudition, de l'idée, de la chaleur et de la foi ; avoir tout cela et n'avoir que vingt-deux ans, tel est le partage de M. Thomas Chapais. Après cela il est facile de prédire que le jeune orateur devra jouer un rôle important dans notre société.

" Nous félicitons le Cercle catholique d'avoir eu les prémices du talent de M. Chapais, et nous félicitons le confé-

(1) *Discours et Conférences*, par Thomas Chapais—Québec, Imprimerie de L.-J. Demers et frère, 30, rue de la Fabrique,—1898.—Volume in-8 de 340 pages. —Prix : $1.00.

rencier d'avoir débuté dans un milieu si bien fait pour le comprendre et pour le seconder dans l'avenir.

" M. le chevalier Vincelette a eu une bonne pensée en invitant M. Chapais à répéter sa conférence à la salle Jacques-Cartier. Pour notre part, nous nous faisons fête d'aller entendre de nouveau cette parole chaude, émue, patriotique, qui a su, hier soir, faire jaillir de si douces larmes des yeux de plus d'un auditeur et provoquer de si vifs et si sympathiques applaudissements."

Comme le comte Albert de Mun, c'est devant un auditoire populaire que le jeune conférencier canadien d'il y a dix-huit ans a fait ses débuts ; c'est dans l'humble salle d'un "cercle catholique" qu'il a commencé à s'habituer au son de sa voix élevé au diapason du discours.

L'année suivante, M. Chapais paraissait devant le public plus exigeant de l'Institut-Canadien de Québec, et il y donnait une conférence sur les classiques et les romantiques dans laquelle il révélait à son auditoire absolument captivé une érudition littéraire et un talent qu'on ne lui connaissait pas.

Citons ici le début de cette conférence. M. Chapais y parle de Lamartine dans une prose voisine de la poésie, et qui a quelque chose de la grâce des strophes mélodieuses qui y sont intercalées :

"C'était en l'année 1816, au début de la seconde Restauration. Une marquise du noble faubourg recevait chez elle l'élite de la société parisienne. Portant l'un des plus beaux noms de France, elle brillait au premier rang de ces patriciennes distinguées par leur intelligence autant que par leur position sociale, qui, dans le monde et dans la conversation, tenaient le sceptre du bon ton et du langage poli. La réunion était nombreuse et choisie. Il y avait là des ambassadeurs, des hommes d'État célèbres, des orateurs dont la voix éloquente avait de l'écho en Europe, des écrivains pour qui la réputation

allait bientôt faire place à la gloire, des femmes élégantes et spirituelles devant lesquelles s'inclinaient toutes ces illustrations, obéissant à ce charme délicat et tout-puissant qui semble, Mesdames, devoir être toujours et partout votre gracieux apanage. La beauté souriait au talent, l'esprit donnait la réplique au génie, les parures étaient pleines de fraîcheur et d'éclat, les fleurs, les parfums, l'harmonie, les lumières étincelantes, tout concourait à faire de la soirée de madame la marquise une de ces fêtes magnifiques qui reposent des luttes extérieures et enchantent l'imagination.

" A un certain moment cependant les causeries s'interrompirent, l'orchestre devint muet, il se fit un grand silence, et un jeune homme d'une physionomie intelligente et d'une tournure aristocratique, acquiesçant à la demande de la reine du logis, s'appuya sur le marbre d'une cheminée pour faire face à l'auditoire recueilli, et laissa tomber de ses lèvres les vers suivants :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pouvons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des bords chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir.

" Et le jeune homme continua cette pièce que tout le monde sait par cœur, jusqu'à la dernière strophe :

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit et l'on respire,
Tout dise : ils ont aimé !

" Alors, au milieu des applaudissements qui éclataient de toutes parts, un des auditeurs s'avançant avec empressement vers le poète, lui dit en lui serrant la main : " Qui

êtes-vous donc, vous qui nous apportez de tels vers?" Cet interlocuteur enthousiaste, c'était M. Villemain, et le poète, inconnu jusqu'à ce moment, mais dont la renommée allait bientôt rayonner d'un radieux éclat sur la France et sur le monde, c'était Alphonse de Lamartine.

" Il n'était pas surprenant que cette immortelle élégie, *le Lac*, allât droit à l'âme de la société française. C'était une poésie nouvelle que M. de Lamartine apportait au siècle nouveau, et cette poésie était une révélation. Intime, mélancolique, prenant sa source au plus profond de l'être humain, elle répondait merveilleusement à l'état des générations nées à la fin du dix-huitième siècle, ou avec le dix-neuvième. Elle était l'explosion de tout un monde de sensations, de rêveries, d'aspirations et de désirs; elle donnait une voix à cette soif d'idéal qui tourmentait alors la jeunesse française. Et chacun, en entendant cette langue colorée, chaude et pleine d'harmonie, se disait à soi-même : ah ! oui, cela est vrai, cela est vivant, cela est moderne; voilà enfin ma poésie et voilà mon poète ?"

Après ce hors-d'œuvre tout à fait dans le genre romantique, M. Chapais entre en matière et fait une étude rapide de la littérature française, depuis son éclosion dans les chants des trouvères, qui parlaient la langue d'*oil* (oui), comme les troubadours parlaient la langue d'*oc*, les *trovatori* la langue de *si*, et les *minnesingers* la langue de *ia*,—jusqu'à la période des écrivains du siècle de Louis XIV; puis de cette période jusqu'à celle du romantisme; puis enfin depuis l'ère des romantiques jusqu'à l'époque actuelle, " où le romantisme est traqué à son tour par le naturalisme brutal."

Il y a une surprenante maturité de talent dans cette conférence intitulée : *Classiques et Romantiques.* Les jugements y sont portés dans des termes clairs, justes,—toujours distingués,—qui ne laissent aucune place à l'hésitation; l'anecdote et l'incident y coudoient le fait histo-

rique ; les citations heureuses, le trait, la période, le coup d'aile s'y succèdent comme les figures d'un kaléidoscope et tiennent le lecteur constamment sous le charme.

Cette étude littéraire, qui est presque aussi une étude historique, devrait être entre les mains de tous nos jeunes " humanitaires."

On trouverait aussi dans plusieurs autres parties des *Discours et Conférences* de M. Chapais de belles pages à apprendre par cœur et à déclamer,—pages très françaises par le style et la pureté de l'expression, très canadiennes par le souffle patriotique et national, très fortifiantes aussi par l'élévation des sentiments et l'affirmation des principes chrétiens.

Les pages intitulées : *L'art de bien dire* et *Pamphlétaires et Satiriques* suffiraient, à elles seules, à faire du volume de M. Chapais un ouvrage précieux.

L'érudition de l'auteur se retrouve un peu partout, et spécialement dans sa vibrante conférence sur la bataille de Carillon, son discours (compliment) au comte de Paris, son grand discours des fêtes colombiennes, et sa gracieuse " adresse ", présentée, au nom du Cercle catholique, aux membres de la famille du héros de Sainte-Foye.

Cette " adresse " rappelle les inoubliables fêtes de la fin du mois de juin 1895, l'inauguration de la statue de Lévis qui orne la façade principale du Palais législatif, et la visite à Québec du marquis et de la marquise de Lévis, du marquis et de la marquise de Nicolay, du comte et de la comtesse de Hunolstein et de la jeune et regrettée comtesse Henriette d'Hinnisdal. Il règne dans cette pièce un goût très sûr et une éloquence aussi vraie que facile. L'orateur-écrivain dit les choses avec une noble aisance et sait éviter la banalité sans avoir recours aux heurts et à la bizarrerie des auteurs fin-de-siècle. Je cite encore :

" La province de Québec que vous visitez en ce moment, et qui était autrefois le cœur de ce vaste pays

qu'on appelait la Nouvelle-France, dit M. Chapais, en s'adressant au marquis de Lévis et au marquis de Nicolay, — la province de Québec a une devise dont elle est fière et qu'elle aime à graver au fronton de ses monuments et de ses palais. Cette devise n'a que trois mots : "Je me souviens" ; mais ces trois mots, dans leur simple laconisme, valent le plus éloquent discours. Oui, nous nous souvenons. Nous nous souvenons du passé et de ses luttes, du passé et de ses leçons, du passé et de ses malheurs, du passé et de ses gloires. Et il était le fidèle interprète de ce culte du souvenir, ce poète canadien, Crémazie, le plus grand de nos bardes patriotiques, lorsqu'il nous adressait ces vers que vous me pardonnerez de vous citer :

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux
Où, seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux,
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

"En vous redisant cette poétique apostrophe, à laquelle notre peuple tout entier pourrait répondre : je me souviens, je vous ai priés de me pardonner cette citation parce qu'elle vous faisait entendre, à vous fils de la France contemporaine, un écho de notre plainte filiale envers la France du XVIIIe siècle, oublieuse des enfants qui luttaient, souffraient et mouraient pour elle sur les plages lointaines de l'Amérique. Mais qu'ai-je besoin de m'excuser ? S'il y avait en France, en 1759, des philosophes de boudoir et des poètes de cour qui se moquaient de nos "quelques arpents de neige," il y avait aussi des preux qui venaient les arroser de leur sang, il y avait des héros qui venaient les défendre de leur glaive, il y avait des capitaines qui venaient les illustrer de leurs exploits. Et je me hâte de prononcer le nom que tout le monde a

dans le cœur et sur les lèvres, et de vous dire : héritiers et descendants de Lévis, vous êtes des nôtres ; durant les jours épiques de 1758, de 1759 et de 1760, vous étiez ici au champ d'honneur dans la personne de votre grand aïeul ; nos souvenirs sont donc vos souvenirs, nos malheurs sont vos malheurs, et vos gloires sont nos gloires. Vous pourrez parcourir d'un œil assuré les pages de nos historiens et de nos poètes : le reproche ne vous y atteint pas et la reconnaissance enthousiaste est votre seul partage.

" Soyez les bienvenus parmi nous, messieurs, et ne vous étonnez pas que votre présence produise une si vive émotion. Elle rajeunit pour ainsi dire, de plus d'un siècle et quart, le Canada français. Elle donne comme une figure et une réalité vivantes au fantôme aimé du passé. Elle évoque à nos yeux ravis

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux.

Elle fait renaître soudain et rayonner à nos regards

..................................cette époque héroïque
Où, sous Montcalm, nos bras victorieux
Renouvelaient, dans la jeune Amérique,
Les vieux exploits chantés par nos aïeux.

Elle fait surgir de leur cadre historique ces scènes dramatiques et grandioses,

Où la voix de Lévis retentissait encore.

Elle fait briller, en particulier, d'un nouvel éclat, elle met dans une lumière plus actuelle, ce nom qui est votre couronne et notre orgueil : Lévis !

" N'est-ce pas toute une épopée qui revit lorsqu'on le prononce ? Lévis, c'est Chouaguen, Saint-Sacrement, Carillon, Montmorency et Sainte-Foye ! Lévis, c'est l'héroïsme tenant la fortune en échec, et changeant peut-être nos destinées, si la valeur et le génie de l'homme pouvaient balancer les décrets de Dieu ! Lévis, c'est le drame pathé-

tique des derniers jours de la Nouvelle-France, c'est la victoire reconquise aux champs mêmes de la défaite, c'est la gloire illuminant d'un rayon suprême le régime expirant, et déposant, comme un germe de vie, dans le tombeau où notre peuple semble descendre ces garanties tutélaires qui vont en faire le berceau de nos franchises et de notre grandeur future.

" Voilà ce qui constitue, suivant nous, le titre original et magnifique de votre illustre aïeul à l'impérissable gratitude du peuple canadien. En effet, le 28 avril 1760, ce que le héros de Sainte-Foye semait de sa main victorieuse dans les sillons historiques deux fois rougis et fécondés du sang des braves, ce n'était pas la mort, c'était la vie ; c'était autre chose que des cadavres de soldats, de miliciens et de sauvages, c'étaient la foi, l'honneur et la liberté d'un peuple. Semence généreuse dont notre siècle a vu mûrir les immortelles moissons et qui a fait de Lévis plus que le héros du passé, le sauveur de l'avenir.

" Votre nom, M. le marquis de Lévis, est donc l'un des plus puissants anneaux de la chaîne infrangible qui nous unit à la France. Loyaux sujets et sujets heureux de l'Angleterre, nous n'en conservons pas moins l'amour de la noble nation qui nous a enfantés à la civilisation et à la foi chrétiennes. Et, durant votre séjour parmi nous, notre fierté et notre joie seraient que vous eussiez un peu l'illusion de la patrie française. Autrefois nous étions la Nouvelle-France. On nous dit que les rôles sont changés, que la France nouvelle est en Europe et que la vieille France est ici. Nous acceptons volontiers cette interversion et nous consentons à être, en Amérique, la vieille France. Non pas, sans doute, au point de vue de ces formes sociales et politiques qui sont susceptibles de modification suivant l'action du temps et la marche des siècles mais nous consentons à être la vieille France par ce qui

constitue surtout l'âme d'un peuple : par la foi, par l'attachement aux institutions religieuses et nationales, par la fidélité aux antiques traditions qui ont fait la force et la grandeur de la fille aînée de l'Église.

" Cette France-là, messieurs, cette France chrétienne qui est la nôtre, nous savons qu'elle vous compte parmi ses plus illustres représentants. Et c'est un titre de plus que vous avez à la plus respectueuse sympathie du Cercle catholique de Québec, dont tout le programme et toute l'ambition sont de marcher de loin sur les traces des œuvres analogues que des catholiques éminents ont fondées dans votre pays.

" Nous vous remercions cordialement de la visite que vous avez bien voulu nous faire avec les personnes distinguées qui vous accompagnent. Et nous vous prions de croire que ce jour comptera, pour notre société, comme l'un de ces jours fortunés que les anciens marquaient d'une pierre blanche, afin d'en commémorer l'heureux souvenir."

Je ne voulais reproduire ici qu'un fragment de ce morceau, mais j'ai été entraîné par son charme irrésistible et je l'ai cité tout entier.

Terminons.

La publication de l'ouvrage de l'honorable M. Thomas Chapais est un événement heureux pour les lettres de notre pays, et ajoute encore à la réputation littéraire de la ville de Québec. Je consigne simplement dans les pages de la REVUE CANADIENNE le fait bibliographique important de l'apparition de cet ouvrage, ne sachant pas comment les anciens s'y prenaient pour marquer d'une pierre blanche les jours et les événements fortunés.

Ernest Gagnon.

LE P. JEAN-PIERRE AULNEAU, S. J.

TROIS missionnaires ont accompagné successivement La Vérendrye dans ses découvertes au Nord-Ouest. Ce sont les PP. Mesaiger, Aulneau, et Coquart, tous trois jésuites.

Le P. Lamorinie, le dernier prêtre qui visita ces contrées avant la conquête, faisait partie de l'expédition de Le Gardeur de Saint-Pierre (1750-1752). Il se rendit jusqu'au fort La Reine.

Les PP. Mesaiger et Aulneau ne dépassèrent pas le fort Saint-Charles, sur le lac des Bois.

C'était, à la date de ces expéditions, le poste le plus avancé des Français, si l'on en excepte le fort Maurepas, fondé au printemps de 1734. J'ai déjà eu occasion de publier quelques notes sur la vie du P. Coquart. Je me propose aujourd'hui de consacrer quelques lignes à son prédécesseur, le P. Aulneau. Cette façon de procéder est un renversement de l'ordre chronologique, je le sais, mais il n'est pas toujours loisible d'en agir autrement.

C'est à mesure que l'on relève un coin du voile qui couvre le passé, qu'on peut jeter un peu de jour sur les événements qui précèdent.

Le plus souvent, c'est en s'éclairant de ces données acquises à force de recherches sur les faits les plus rapprochés de nous, que l'on parvient à remonter le cours des âges et à leur dérober leurs secrets.

La vie du P. Aulneau était peu connue jusqu'à une époque fort récente. Les efforts tentés pour tirer de l'oubli ses faits et gestes n'avaient été couronnés d'aucun succès.

En 1889, quelques Pères Jésuites donnaient une mission en Vendée, lorsque, par hasard, ils firent la connaissance d'un descendant de la famille Aulneau. Dans le cours d'une conversation, il leur apprit qu'il conservait avec un soin jaloux plusieurs lettres qui se rapportaient à la vie d'un de ses parents, qui avait appartenu à leur société et avait été assassiné en Canada. Ces lettres, au nombre de quarante-huit, avaient été transmises dans la famille comme un précieux héritage. Naturellement cette découverte les remplit de joie et ils s'empressèrent d'examiner ces écrits. Les notes qui vont suivre ne sont guère qu'une analyse de ces documents, tels que publiés dans le *Messenger of Sacred Heart.*

Le P. Jean-Pierre Aulneau naquit à Moutiers sur le Hay, en Vendée, le 21 avril 1705. C'est là qu'était le manoir des Aulneau, seigneurs de La Touche.

Pour être exact en parlant de ce religieux, il faudrait donc dire "le P. de la Touche-Aulneau." C'était d'ailleurs le nom porté par les membres de sa famille, comme on peut s'en convaincre par les lettres adressées à sa mère. A vrai dire, ce nom a été exposé à bien des vicissitudes et il a fallu bon nombre d'années pour se fixer sur ce point.

Nous avons au Manitoba une gare de chemin de fer, à quelques milles de la paroisse de Saint-Malo, qui porte le nom d'ARNAUD. Dans la ville de Saint-Boniface, une rue est désignée de la même façon. C'est le nom de ce missionnaire que l'on se proposait de perpétuer en agissant ainsi. Il importe de corriger cette erreur au plus tôt, d'autant plus que de fait il y a eu un ARNAULT en Canada. Margry, dans ses mémoires sur les colonies françaises d'outremer, mentionne les noms de Radisson et Arnault comme

préposés à la garde des magasins d'une compagnie en Canada, pendant l'année 1701.

Évidemment ce n'est pas de cet officier que se souciait Mgr Taché, et dont il tenait à honorer la mémoire.

Le P. Aulneau appartenait à une famille de lévites. Son frère Charles, l'aîné de la famille, se fit également Jésuite. Michel, un autre de ses frères, né en 1716, entra dans la communauté de Saint-Sulpice en 1734 et mourut en 1752. Sa sœur Thérèse devint religieuse dans la congrégation de "L'Union chrétienne de Fontenoy" en 1730 et mourut en 1779. Cette famille devait jouir d'une grande aisance, pour ne pas dire d'un état de fortune considérable. On peut en juger par les dons généreux de madame Aulneau, mère de notre missionnaire, aux PP. Jésuites du Canada et les offres pressantes qu'elle leur fait, à tous les ans, de leur venir en aide.

Toutefois, elle avait conservé une richesse bien autrement précieuse et durable : c'était un grand zèle pour le salut des âmes, qui reposait sur une foi ardente et une piété véritable.

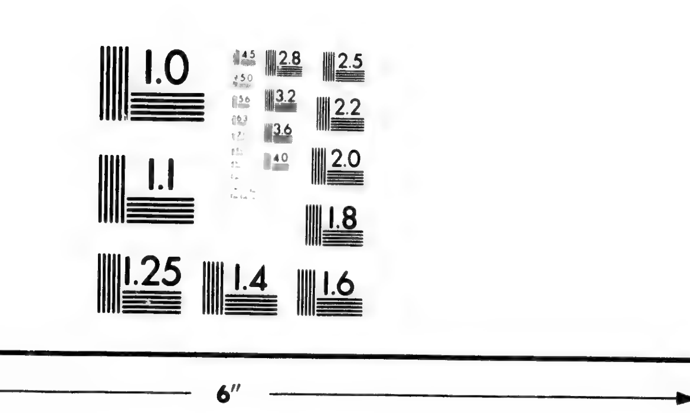
Le P. Aulneau s'embarqua à La Rochelle, pour la Nouvelle-France, le 29 mai 1734, à bord du "Ruby," commandé par le chevalier Chaon. Il se trouvait en excellente compagnie pour faire la traversée : Mgr Dosquet, quatrième évêque de Québec, trois sulpiciens, les PP. Pierre de Lauzon, supérieur général des missions du Canada, Luc-François Nau, Jean de La Pierre et probablement aussi le P. Barthélemi Galpin, se trouvaient de passage avec lui.

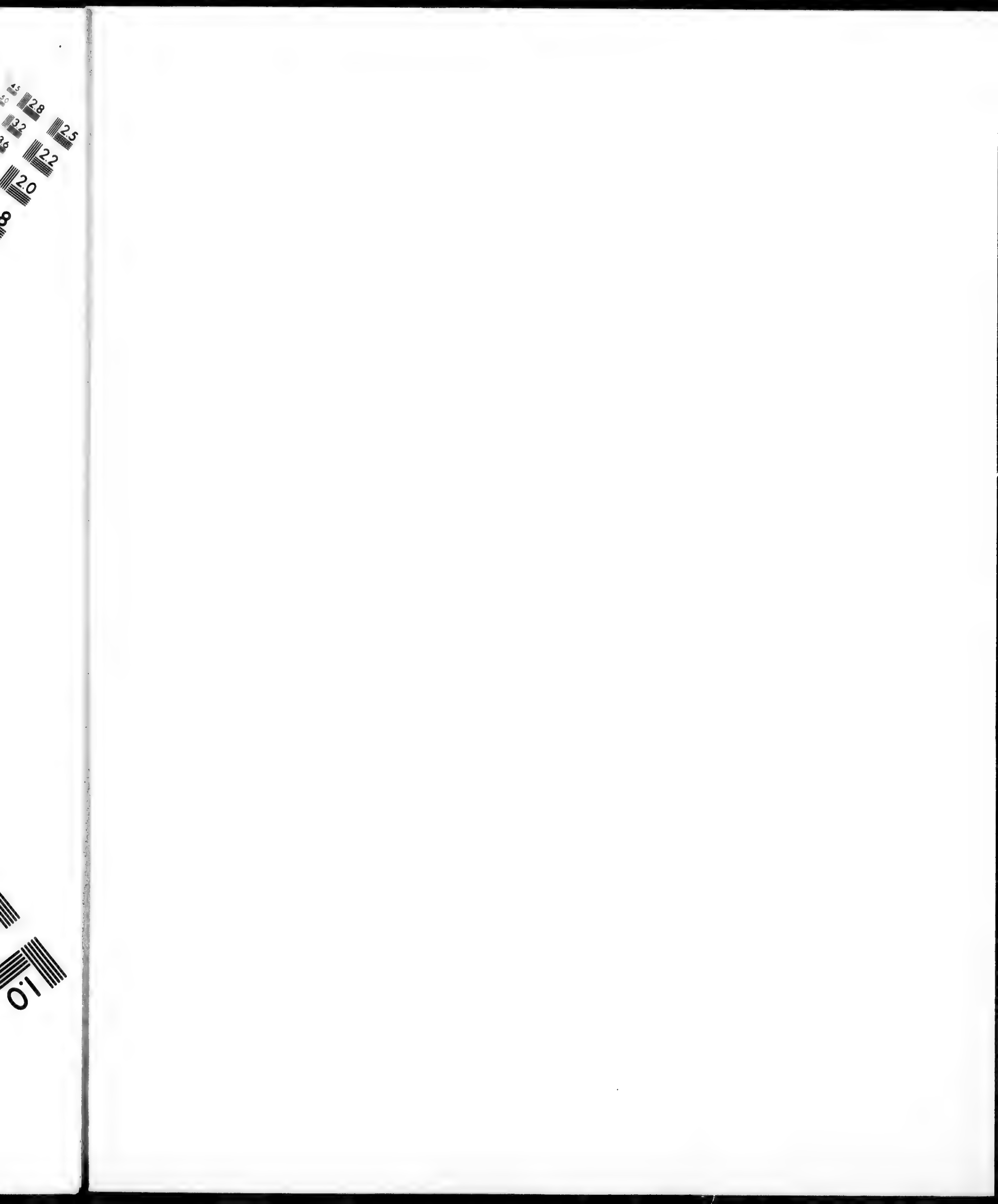
Le "Ruby" était un navire de guerre et le ministre des colonies envoyait, par la même occasion, cent soldats destinés à divers postes militaires du Roi.

Le nombre des passagers n'était pas en proportion avec l'espace que pouvait fournir le bateau.

Les soldats surtout, entassés dans la cale, ne respirant qu'un air vicié, eurent terriblement à souffrir pendant le voyage. La peste se déclara à bord.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Le navire, ballotté en tous sens par les vents contraires, ne laissait aucun repos aux malades. Pour comble de malheur, les provisions firent défaut et les passagers furent réduits au pain sec. Tous les prêtres rivalisèrent de zèle pour secourir ces pauvres infortunés.

Le P. Aulneau ne se ménagea pas, durant tout le voyage qui dura 80 jours, pendant lesquels vingt personnes succombèrent à cette terrible épidémie.

Le "Ruby" n'atteignit Québec que le 16 août 1734. Trois jours après son arrivée, le P. Aulneau tomba malade à son tour, de la fièvre contractée à bord du navire. A deux reprises on désespéra de lui et on crut qu'il allait expirer. Grâces aux ferventes prières qu'on adressa pour lui et aux excellents soins du frère Jean Jard Boispineau, S. J., il se rétablit complètement. Il passa l'hiver à Québec et commença sa quatrième année de théologie, sous la direction probablement du P. François Bertin Guesnier. Ce dernier, arrivé en Canada dans l'été de 1732, mourut le 18 décembre 1734. Le P.Aulneau était à son chevet lorsqu'il expira et en fut vivement attristé, car il professait un véritable culte pour ce bon Père.

Il passa l'examen de quatrième année avec un grand succès.

Pendant le carnaval il prêcha plusieurs fois à Québec et les fidèles ne cessaient de faire des éloges sur la douceur et l'onction sacrée dont ses discours étaient empreints. Pendant l'hiver de 1734-1735, le supérieur décida que le P. Aulneau accompagnerait La Vérendrye, au printemps suivant.

C'était une tradition, parmi les membres de cette communauté, que les nouveaux missionnaires étaient choisis de préférence pour les postes nouveaux, afin de ne pas déplacer les Pères déjà fixés dans une mission.

Il reçut donc instruction de se préparer à partir, dès l'ouverture de la navigation, pour les pays inconnus de

l'extrême Ouest. Il devait se rendre tout d'abord au fort Saint-Charles, hiverner là, parmi les Christinaux et les Assiniboines, instruire ces sauvages du mieux qu'il pourrait et s'efforcer d'apprendre leur langue. Jusqu'alors, les Français ne connaissaient que peu de chose de ces deux langues d'ailleurs si différentes. Il avait instruction de son supérieur de noter par écrit le plus de mots possible, afin de pouvoir, à l'aide de ce dictionnaire rudimentaire, préparer les premiers éléments d'une grammaire crise et assiniboine. Le P. Aulneau possédait une extrême facilité pour s'assimiler les langues et en apprendre les règles.

Malgré sa profonde humilité, il est obligé de reconnaître qu'il possédait ce talent à un haut degré. Mais ce n'était pas particulièrement pour évangéliser ces deux nations, qu'il était envoyé.

Le travail qu'on lui demandait, devait servir surtout aux missionnaires qui lui succéderaient.

On croyait qu'une mission, parmi ces tribus nomades errant de lac en lac, à la poursuite du gibier ou à la recherche des endroits de pêche, offrirait peu de chance de succès.

Les Cris et Assiniboines avaient informé LaVérendrye qu'à 900 milles plus loin dans une direction sud-ouest, se trouvaient des sauvages qui menaient une vie sédentaire et habitaient des huttes en terre.

Ils les nommaient " Ouantchipouanes" et prétendaient qu'ils n'avaient jamais été visités par les blancs.

C'était vers cette tribu qu'il devait diriger sa course, pour se fixer parmi eux et y répandre la bonne nouvelle.

Quelle était cette tribu qui devait être l'héritage de ce missionnaire ?

Les Christinaux rapportaient qu'elle avait des demeures permanentes sur les bords d'une rivière, sur laquelle se faisait sentir le flux et le reflux de la mer et qu'on y trouvait des vieillards portant une barbe blanche. La Vérendrye, qui avait eu occasion plus d'une fois, de constater

le peu de foi qu'il fallait ajouter à leurs renseignements, se demandait ce qu'il y avait de fondé dans ces rapports.

Pour cette fois, en mettant de côté le voisinage de la mer, ils ne s'éloignaient pas de la vérité. Les sauvages en question ne peuvent être autres que les " Mandans," qui habitaient le plateau du Missouri. La Vérendrye dans son journal les nomme Mantannes et les visita pendant l'hiver de 1738-1739. Ils vivaient par villages protégés par des palissades et des bastions.

Ils avaient creusé tout autour de leurs forts des fossés de 15 pieds de profondeur, qui en défendaient l'approche.

La Vérendrye nous apprend qu'il compta 130 cabanes dans un seul de ces villages et qu'elles étaient groupées de façon à laisser des rues et des avenues à divers endroits, avec une symétrie parfaite. Bon nombre de ces sauvages avaient les cheveux blonds ou blancs.

Catlin les visita plus tard et donna à leur sujet des détails fort curieux. En 1838, la petite vérole décima entièrement cette nation. Elle comptait alors 2,000 individus. Dans l'espace de trois mois ce nombre fut réduit à trente-deux. C'est aux Mandans qu'on attribue généralement la construction des *tumuli* qu'on rencontre çà et là dans la vallée de la rivière Rouge et du Missouri.

Le découvreur du Nord-Ouest avait pu admirer à loisir un *tumulus* de ce genre, à l'extrémité de la pointe où les eaux du lac La Pluie tombent dans la rivière du même nom. Il ne se trouvait qu'à environ trois arpents du fort Saint-Pierre.

Sur le sommet de cette butte, le voyageur peut encore aujourd'hui promener ses regards sur le lac La Pluie, dont les vagues viennent se briser à ses pieds.

Quoi qu'il en soit de cette étrange tribu, il fallait certes un courage peu ordinaire au P. Aulneau, pour s'aventurer ainsi dans des contrées inconnues et peuplées de sauvages cruels et toujours en guerre. Il n'ignorait pas non plus à quels dangers il allait s'exposer. Il n'avait qu'à écouter

le récit des souffrances du P. Guignas, qui huit ans auparavant avait accompagné une expédition dans le pays des Sioux, pour savoir ce qui l'attendait lui-même.

En effet, ce missionnaire avait suivi Boucher de La Perrière, au lac Pepin, et avait assisté à la construction du fort Beauharnois. Au retour de cette expédition, il était tombé entre les mains des Kikapous et des Maskoutins, le 15 août 1728, et retenu prisonnier pendant cinq mois. Il fut un jour condamné à être attaché à un poteau et brûlé vif. Il n'échappa que par miracle à cette cruelle exécution.

Tous ces faits étaient présents à l'esprit du P. Aulneau, mais n'avaient pu effrayer son âme généreuse et assoiffée de dévouement.

Cependant, il faut l'avouer, malgré son extrême désir de se dépenser pour le salut de ces pauvres infidèles, une pensée l'attristait profondément en songeant à ce départ : c'était de n'avoir point de compagnon d'armes avec lui.

L'idée de l'isolement absolu dans lequel il allait se trouver au point de vue spirituel, le jetait dans la consternation. Aussi ses lettres exhalent-elles, en termes émus, ses regrets amers de n'avoir point, pour le suivre, un autre prêtre en qui il pût épancher son cœur.

C'est ainsi qu'il écrit à un autre religieux, qu'il supporterait avec joie toutes les misères de la mission qui lui était confiée, s'il pouvait s'assurer la présence d'un prêtre pour compagnon et il termine en demandant à Dieu d'accepter le sacrifice qu'il fait de sa vie et de toutes les consolations humaines, pour l'expiation de ses fautes.

Le cœur humain n'a pas changé depuis. Il suffit de feuilleter quelques pages des *Vingt années de mission* de Mgr Taché, pour se convaincre que l'absence de tout confrère est encore pour les missionnaires la souffrance la plus grande qu'ils aient à supporter.

Malgré les pressantes sollicitations du P. Aulneau, il n'était pas facile d'obtempérer à sa demande. Déjà sept

ou huit missions avaient été supprimées faute d'ouvriers et le supérieur recevait, à tous les ans, des demandes de nouveaux prêtres.

Tout ce qu'il put obtenir, ce fut que le premier missionnaire qui viendrait de France, serait envoyé pour l'aider.

A l'ouverture de la navigation il se rendit à Montréal pour se préparer au départ et s'entendre à ce sujet avec La Vérendrye.

Il en profita pour rendre visite à son ami le P. Nau, chargé de la mission du Sault-Saint-Louis. Le P. Nicolas de Gonnor avait dû abandonner ce poste à cause des difficultés qu'il éprouvait à apprendre l'iroquois et avait été remplacé par le P. Nau.

Le 9 juin il assistait à la procession de la Fête-Dieu, à cette mission qui comptait 1200 chrétiens. Le 21 juin, il partait pour le lointain voyage d'où il ne devait jamais revenir.

Dès son arrivée au fort Michillimakinac, il écrivit au P. Nau une lettre en date du 27 juillet, mais qui ne nous est pas parvenue.

Il se reposa huit jours à cet endroit et reprit la route de l'Ouest. Le voyage se fit sans aucun incident remarquable, comme il le fait observer lui-même dans une lettre adressée du fort Saint-Charles "parmi les Christinaux" le 30 avril 1736. Tout le pays, depuis la rivière Kaministiquia, jusqu'au fort Saint-Charles, était couvert d'une fumée tellement épaisse qu'ils ne purent voir le soleil pendant cette partie du trajet.

Ce feu avait été allumé par accident par des chasseurs sauvages.

A cette époque, comme nous l'apprend ce missionnaire, le "lac de la Croix" portait déjà ce nom. On prétend que vers 1688 M. de Noyon hiverna sur la rivière La Pluie à l'entrée du lac La Pluie et qu'un Français appelé de La Croix, qui l'accompagnait, fit naufrage à l'entrée du lac qui depuis a pris son nom.

Le 23 octobre 1735 il atteignit le fort Saint-Charles, qui devait, dans sa pensée, n'être que la première étape vers des contrées plus à l'ouest, mais qui dans la pensée de Dieu devait être le terme de ses labeurs et de ses souffrances. En effet, c'est à quelques milles de ce fort qu'il devait recevoir la récompense de son grand zèle et de son généreux dévouement.

On s'est demandé souvent à quel endroit se trouvait le fort Saint-Charles, sans pouvoir indiquer avec une précision mathématique le site exact qu'il occupait. Il est constant qu'il avait été élevé dans la baie connue sous le nom de "l'Angle Nord-Ouest," environ trois milles dans l'intérieur de cette baie.

Le manuscrit du P. Aulneau, en autant qu'on peut le lire, en complétant ce que le temps a rongé, le désigne comme étant "*à environ une lieue dans la profondeur d'une* "*baie, distante de* 60 *à* 70 *lieues, au sud-ouest du lac des* "*Bois.*" Comme ce fort n'était qu'en bois, il n'en est resté aucun vestige. Le feu a dû tout détruire.

Il n'en a pas été ainsi du fort Saint-Pierre. On y voit encore les pierres calcinées des cheminées, les excavations où se trouvaient les caves et, dans le voisinage immédiat, des cerisiers et des pruniers d'une espèce qu'on ne retrouve nulle part ailleurs dans cette partie du pays.

Le P. Aulneau décrit le fort Saint-Charles comme formé de qu[illegible]ngées de pieux debout, ayant de 12 à 15 pieds de [illegible]t présentant l'apparence d'un carré oblong. C[illegible]qu'un enclos, dans lequel avaient été construites [illegible]abanes de bois équarri, calfeutrées en terre et couvertes d'écorces.

Ce fort n'était pas prétentieux, comme on le voit. Le descendant des seigneurs de La Touche avait vu des châteaux plus somptueux et plus élégants que ces chétives cabanes qui le défendaient à peine contre les grands froids du nord.

C'est dans ce fort que le P. Aulneau passa l'hiver. Il avoue, avec une grande humilité, que durant son séjour au lac des Bois, il ne put obtenir que peu de succès parmi les sauvages.

Grâce à une extrême disposition naturelle, il avait pu, dès le printemps 1730, catéchiser quelques Christinaux dans leur propre langue et trouver également le moyen de faire des progrès dans la langue assiniboine. Il était convaincu que l'année suivante, il posséderait une connaissance complète du cri et des notions générales de l'assiniboine.

Il avait commencé à instruire plusieurs sauvages, mais après un court séjour au fort, le manque de provisions les forçait à s'éloigner pour faire la chasse. Et puis, une fois partis, les membres de leur tribu reprochaient à ces néophytes d'abandonner le culte de leurs ancêtres et les dissuadaient de retourner auprès du missionnaire.

Les Muskégons des lacs La Pluie et des Bois sont encore, de nos jours, des infidèles pour le plus grand nombre. Ils ont vu passer au milieu d'eux tous les missionnaires de l'Ouest, sans se sentir touchés par la grâce. Leurs cœurs sont demeurés aussi insensibles que les rochers qui bordent leurs grands lacs.

Il est à remarquer que leurs " forts en médecine" font souvent des choses bien extraordinaires, qu'on attribue non sans fondement, à l'intervention diabolique. Leurs jongleries réchauffent le fanatisme de ces païens et contribuent beaucoup à les éloigner de la foi. Pourtant ces sauvages furent de bonne heure l'objet de la sollicitude de Mgr Provencher. Il leur envoya M. Belcourt qui exerça le ministère parmi eux pendant plusieurs années et érigea même une chapelle que Mgr Taché visita en se rendant à la Rivière-Rouge. En attendant que l'heure de la miséricorde ait sonné pour cette tribu, plusieurs missionnaires continuent l'œuvre d'évangélisation commencée par les PP. Mesaiger et Aulneau.

L.-A. Prud'homme.

(A suivre.)

CE QUE COUTE UN PETIT BOUTON DE ROSE

DE toutes les passions humaines, si celle des fleurs est la plus innocente, elle est aussi l'une des plus chères. Suivant une estimation qui n'a rien d'exagéré, elle coûte à la société de New-York plus de 20 millions de dollars par an.

Des fleurs partout ! Les corsages disparaissent sous les guirlandes, les chapeaux portent des massifs, les mains sont chargées de bouquets, les nappes sont converties en parterres, les salons embaument et resplendissent comme des serres, les antichambres et les halles sont des jardins enchantés. Les paquebots transatlantiques, qui transportent les belles Américaines sur les rivages de l'Europe, ne partent jamais sans une profusion de corbeilles enrubannées, où l'art du fleuriste s'est dépensé en mille précieuses fantaisies, des petits navires gréés, blindés de roses et d'orchidées, des ancres symboliques tout en œillets, des jardinières débordant de verdure et de chrysanthèmes. On dirait l'embarquement pour Cythère : les tristesses des adieux, les périls de mer, les incertitudes du retour, toutes les amertumes des traversées d'antan sont métamorphosées en joies et en belles insouciances, sous le charme de ces gracieuses compagnes de voyage, tout éclat et tout parfum, poétiques et vivants souvenirs poussés dans le sol natal, dont jadis on était censé emporter des parcelles à la semelle de ses chaussures.

Et ces fleurs, non contentes d'embellir la beauté des belles, de réjouir le cœur de celles qui ont toutes les joies, servent encore à remplir une touchante mission, elles s'en

vont dans un dernier éclat exhaler leur suprême parfum au chevet des malades, au foyer des indigents. O fleurs! bienfaisantes complices des cœurs généreux, vous faites des sœurs de charité et des dames des pauvres, vous franchissez dans les bras des heureuses de ce monde le seuil des hôpitaux et des galetas, vous glissez l'opulente aumône dans un rayon d'espérance !

Avec vous, *Rose American Beauty*, il n'y a pas de fêtes sans lendemain. Parfois elles n'ont brillé qu'une heure à l'église et encore tout éblouies des feux de mille lumières. elles s'en vont raconter aux déshérités les splendeurs qu'elles ont parées et leur tenir lieu de porte-bonheur.

Aussitôt après le mariage de miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Marlborough, des wagons de fleurs prirent la direction de tous les hôpitaux et établissements charitables de New-York. On en compta au moins cent cinquante. Jamais somme plus colossale ne fut consacrée à la décoration d'une église, elle s'est élevée à 100,000 dollars. Dire que ce prodigieux gaspillage eût pu être évité en partie au profit des asiles de charité, c'est raisonner d'après ce qu'on appelle nos mesquineries françaises, c'est ne pas connaître les pratiques de la prodigalité américaine, qui, dans cette circonstance, se seront probablement traduites par d'autres munificences, auprès desquelles pâlit cette invraisemblable distribution de fleurs.

Pour fournir à cette consommation de la seule ville de New-York, qu'on estime à 30 millions de roses, 15 millions d'œillets, 15 millions de violettes, sans compter les autres fleurs, une véritable armée d'horticulteurs occupe les alentours de New-York et toute la côte, jusqu'en Virginie, avec leurs serres disséminées dans la campagne comme autant de petits fortins qui bombardent de fleurs la ville. La valeur de ces serres est de 38 355 722 dollars.

Une seule maison de Broadway vend par an pour 400.000 dollars de fleurs, avec un bénéfice de 20 pour 100.

***

Il y a de par le monde une infinie variété de roses, aux noms modestes, aux noms illustres, toutes charmantes, et dont la culture coûte plus ou moins cher. C'est de la variété américaine connue sous le nom de *millionnaire*, que nous voulons parler aujourd'hui. Très exigeante, objet de soins particuliers, elle est d'un prix qui fait trembler la terre dans laquelle ce petit arbuste d'espèce rare a pris racine : un simple bouton revient de 60 à 75,000 dollars. Encore n'a-t-on pas réussi à en produire un dont la tige soit sans épines. Même à prix d'or, on ne peut donc tout avoir.

On a calculé qu'au début de son dix-huitième printemps le petit bouton de rose a coûté 18,000 dollars, soit 1,000 dollars par an, sans compter les frais d'éducation. Inutile de décrire les délicieuses petites toilettes, les charmants dessous, leur profusion et leur gaspillage. Les grands magasins américains ont créé le rayon spécial des *Petites Richardes*, où les chapeaux coûtent 50 dollars et une demi-douzaine de petites jupes 60. Les mamans qui respectent leurs millions ne s'adressent que là.

Les écoles fashionables de la cinquième avenue ne sont à la portée que des millionnaires un peu à leur aise ; c'est ici qu'on a raison de dire que 1 dollar a la valeur de 1 franc. En France, le prix de la pension serait de 1500 francs ; à New-York, elle est de 1500 dollars, sans les extra naturellement : le maître à danser, le professeur de piano, la maîtresse de chant, le professeur de dessin, le banc d'église et la stalle d'opéra, l'abonnement aux concerts et la pharmacie, le médecin et les fournitures de classe ne sont pas compris dans les prix. Le prix de la leçon d'équitation est fixé à 3 dollars, le cheval se paye à part, et lui, sans lequel la leçon ne saurait avoir lieu, a l'humiliation de n'être coté que 2 dollars. Ça lui a pourtant coûté de se laisser dresser. Pour faire une écuyère

accomplie, il faut deux ans ; la note à payer, avec les chevauchées supplémentaires en compagnie du professeur, s'élève généralement à 2000 dollars.

L'art de conduire et de ramer, la natation, s'apprennent, la plupart du temps, pendant la belle saison à la campagne, sous la haute direction d'un père ou d'un frère. Ils nécessitent un *dog-cart*, un *pony*, un léger esquif, qui ne reviennent guère qu'à 1000 dollars, une misère.

Le gymnase n'est qu'une affaire de 50 dollars pour la saison, deux leçons par semaine, èt l'on est au comble de l'étonnement que, pour ce prix dérisoire, les jeunes millionnaires daignent travailler à rendre leur taille flexible, à fortifier leurs muscles, à marcher élégamment, à mouvoir avec grâce leur tête et leur cou. Il est vrai que ce n'est là qu'un travail de dégrossissement ; le fini, la dernière touche, étant du domaine du maître à danser, un homme des plus importants qui enseigne les choses les plus essentielles : entrer dans un salon, saluer, prendre un siège sans se jeter dessus, se lever sans se lancer en avant ni sans effort, valser en agitant les bras comme les anges leurs ailes ; aux signes précurseurs d'une proposition de mariage, baisser innocemment les yeux et les relever hardiment lorsqu'elle éclate ; enfin, se présenter avec noblesse à la cour.

Le pensionnat le plus exclusif de toutes les usines éducatrices, celui d'où certaines jeunes millionnaires sortent le mieux armées pour leur dernière fin, la fin de siècle, est sans contredit l'établissement des misses Mary et James Ely, situé dans Riverside Drive, faubourg de New-York fort à la mode. Le prix de la pension est de 1050 dollars. sans compter les extras qui portent la pension au double. On ne s'étonnera pas qu'à ce prix la nourriture puisse être " saine et abondante" ; le dîner surtout, d'une ordonnance merveilleuse, avec menus imprimés en français, pourrait servir de modèle à beaucoup de festins. Aussi serait-ce

lui faire peu d'honneur que de le manger autrement qu'en toilette de soirée. Pour d'aucuns, une table de quatre-vingts jeunes péronnelles, faisant en décolleté l'apprentissage de la pose et du babil mondains peut avoir du charme ; pour nous, si nous étions millionnaires, il nous semble que nous serions mieux rassurés sur l'avenir moral et le bonheur de nos jeunes filles à voir leur ruban de sagesse et leur médaille de mérite égayer le modeste uniforme de leur pension, à entendre leurs voix fraîches s'épanouir en joyeux rires, et nous connaissons beaucoup de millionnaires qui ne voudraient pas, pour tout l'or du monde, livrer corps et âme leurs jeunes filles à ces maisons de culture qu'ils considèrent comme des pépinières de divorcées.

A la fin des cours, l'instruction, l'*equipment* de l'esprit, suivant l'expression en usage, est tout ce qu'il y a de plus solide en fait de placage. L'élève est désormais incapable de formuler une trop grosse erreur dans les questions d'art, de musique et de littérature. Elle pianote à se ravir elle-même ; elle peint " fort agréablement" ; elle parle le français avec un petit accent qui en fait la langue la plus musicale de l'univers; elle parle peu allemand : en un mot, c'est une petite perfection.

Il lui manque cependant le voyage à l'étranger. Cette fantaisie, fort coûteuse, nécessite un budget spécial, extraordinaire, très élastique, et auquel, pour cette raison, on ne peut assigner de chiffres connus.

Au retour d'un voyage en France, en Italie, en Suisse, le petit bouton de rose est généralement épanoui. Pour lui, les magasins de Paris ont été mis à d'agréables épreuves et les grandes couturières françaises, rivalisant de génie, ont créé des robes fantastiques accompagnées de notes merveilleuses. Mais cela ne compte pas, pour ainsi dire, c'est de l'extra, du hors-d'œuvre. Ce sont les couturières françaises de New-York auxquelles appartient l'agréable pri-

vilège de fournir les pièces de résistance pour un début dans le monde. L'une de ces artistes, interrogée dernièrement sur le coût d'un trousseau de débutante, a répondu :

— Pour une saison, 5000 dollars est un prix très modéré, aussi est-il préférable de compter sur le double. Assurément, je puis établir un trousseau à 3000 dollars, quand la famille est gênée, mais alors une stricte économie est de rigueur et de douloureux sacrifices sont à imposer à la jeune fille. On ne veut pas avoir l'embarras du choix, on me laisse faire, croyez que je ne lésine pas. Je fournis tout, depuis le chapeau jusqu'à la bottine, depuis les gants à 40 dollars la douzaine jusqu'aux bas de soie de même prix. Je commande une amazone au meilleur tailleur, deux robes au moins chez Worth ou Doucet ; le costume pour conduire doit être un chef-d'œuvre de chic, avec les gants, les bottines, le chapeau à l'avenant ; il ne peut revenir à moins de 250 dollars. Les fourrures, les boas en plume, de 500 à 1000 dollars. Un nécessaire de toilette, ou *bag party*, comprenant brosse, peigne, boîte à poudre, tire-boutons, ne va pas au delà de 50 dollars. Il faut à mademoiselle au moins deux sorties de théâtre, l'une blanche pour aller avec les robes de couleur, l'autre bordée de rose, jaune ou vert, pour trancher sur une robe blanche, en voilà pour 150 dollars au moins. Le linge est de la plus fine batiste et garnie de vraie valenciennes, les jupons de la plus belle soie. Puis les mouchoirs unis ou ornés de fines dentelles, les jolies voilettes, les corsets de 20 dollars, les jarretières, enfin tout l'attirail de guerre féminin. Je n'en finirais pas.

—Et combien de temps durent ces merveilles ?

—Mais,... une saison.

—Alors, à chaque saison ?...

—Dame ! naturellement, c'est à recommencer.

Le jeu n'a rien que de plaisant. Et tout au comptant. On livre, on reçoit un chèque, on l'encaisse. Quel char-

mant *business* pour une dame seule ! Mais quel génie ! Quelle modiste !

Les jeunes millionnaires qui se respectent, et elles se respectent toutes, ont dans l'hôtel de leurs parents un appartement séparé composé de salon, boudoir, salle de musique, cabinet de travail, chambre à coucher, salle de bains. Elles y reçoivent fréquemment leurs amies dans de délicieux *five o'clock teas*. Ces réunions de jeunes filles sont irrévérencieusement appelées *pullet parties*, " parties de poulettes," tandis que celles des respectables matrones portent le nom de *hen parties*, " parties de poules". Aucun coq n'est admis dans le cénacle des poulettes, excepté le médecin.

Dans la salle de musique, un grand piano à queue. Pendant le carême, un orchestre féminin y donne des concerts d'instruments à cordes. Cet orchestre, recruté parmi les jeunes femmes et les jeunes filles de la meilleure société (*our best society*), fait partie d'un *Music Club* fondé il y a une dizaine d'années par miss Hewitt.

Pendant le cours de ses études, l'héritière avait une institutrice française ou allemande, à 40 dollars par mois, pour l'accompagner dans toutes ses pérégrinations et l'aider à faire ses devoirs. Aujourd'hui qu'elle est du monde, elle a six domestiques, une servante qui, nuit et jour à sa disposition, fait souvent l'expérience de la journée de seize à dix-huit heures. On devine, sans entrer dans le détail, les exigences d'une petite personne aux muscles d'acier, entraînée à tous les genres de sport, qui durant la saison des fêtes, ne rate ni un bal, ni un dîner, ni un spectacle quelconque. L'habiller, la déshabiller, la coiffer, la conduire, l'attendre, et cela plusieurs fois par jour et par nuit, c'est le service courant, sans compter mille petites corvées accessoires. La jeune fille lancée est une terrible travailleuse, et le travail ne chôme pas autour d'elle. La suivante toute seule n'y suffirait pas. Aussi, a-t-elle une

seconde femme préposée à la chambre des atours ; celle-ci doit veiller à ce qu'il ne manque ni un ruban ni un bouton, être prête à répondre à l'appel de la suivante et présenter aussitôt le vêtement réclamé. Enfin, la femme de chambre chargée de tenir l'appartement en bon ordre.

Voilà pour le service personnel.

Elle a en plus cocher, valet de pied et groom. Celui-ci se présente chaque matin à la maison ; le valet de pied avertit la suivante de sa présence, et celle-ci prévient sa maîtresse. Pour donner ses ordres, elle consulte son carnet d'engagements, établit sa liste et l'envoie à sa mère pour "amendement, suggestion, revision ou approbation".

Quand une jeune fille a une demi-douzaine de domestiques à son service, voit tous ses désirs satisfaits au moment même où ils sont exprimés, possède une garde-robe où il y en a pour toutes les circonstances et est tenue dans la bienheureuse ignorance de la possibilité de nettoyer les gants, enlever les taches, repriser les bas, elle est mûre pour être cueillie de la main d'un duc, comme le fut Miss Consuelo Vanderbuilt, Miss Forbes, Miss Isabella Singer et tant d'autres *Misses* américaines dont les millions ont passé de l'autre côté de l'Océan. Chacun prend le bonheur où il le trouve, et il est probable que quelques duchesses l'ont trouvé où elles l'ont pris, comme il est certain que d'autres ne l'ont pas rencontré où elle l'ont cherché. Un duc n'est pas nécessairement un bon mari. C'est ce que pensent la plupart des héritières américaines qui, voulant avant tout être heureuses en ménage, considèrent qu'un Américain est assez noble pour elles.

E.-F. Johanet.

LES BARBARES DU XIXe SIECLE

XII

COMMENT LES ALLEMANDS TRAITAIENT LEURS PRISONNIERS. — LES HOPITAUX EN ALLEMAGNE.

(*Suite*)

UNE tradition constamment respectée par tous les peuples civilisés, veut que les prisonniers de guerre soient pour ainsi dire considérés comme sacrés, tant il est vrai qu'il n'existe pas de crime plus lâche que de maltraiter un ennemi vaincu.

Ce crime, les Allemands l'ont commis en martyrisant et en fusillant les infortunés que la trahison ou le sort des batailles avait fait tomber entre leurs mains.

Jamais ils ne faisaient grâce de la vie aux francs-tireurs dont ils pouvaient s'emparer ; ils les fusillaient ou les pendaient sur l'heure, alors pourtant que ces volontaires étaient, comme le dit M. de Chandordy, pourvus de commissions en règle et revêtus d'uniformes légalisés.

Les soldats de l'armée régulière étaient eux-mêmes victimes des plus basses vengeances, commises en violation flagrante de toutes les lois de la guerre.

Ainsi, nous savons déjà par M. l'abbé Damenech, qu'à Bazeilles, seize soldats et deux officiers appartenant à l'infanterie de marine, furent, le lendemain de la bataille, passés par les armes, uniquement parce que la veille ils avaient opposé à l'ennemi une résistance héroïque.

Ajoutons que parfois nos malheureux soldats, principalement nos auxiliaires arabes, étaient assassinés avec des raffinements de cruauté inimaginables.

M. Neiltz, dans son *Journal d'un Vendômois*, raconte notamment que, le 31 décembre 1870, un spahi s'étant avancé en éclaireur jusqu'à l'entrée du bourg de Villiers-Faux occupé par l'ennemi, se vit entouré par plusieurs uhlans qui le désarmèrent et *lui coupèrent les deux poignets !* Quelques instants plus tard, le malheureux expirait en poussant des cris déchirants.

Cet acte de sauvagerie, dit M. Neiltz, a été attesté par trois témoins absolument dignes de foi, MM. Aubry, Lecomte et Maréchal, habitant à Villiers-Faux, trois notabilités de la commune.

Dans son *Histoire de la Révolution de* 1870, M. Claretie révèle des faits encore plus épouvantables, s'il est possible. Il raconte, par exemple, que les Allemands enduisirent de pétrole des turcos qu'ils accusaient à tort ou à raison d'avoir mutilé des cadavres et qu'ils *les brûlèrent vifs.*

Quant aux milliers d'hommes pris sur les champs de bataille ou ramassés par les patrouilles, ils étaient traités comme un vil bétail qu'on peut frapper et tuer à volonté.

Jour et nuit on les faisait marcher, le ventre vide, en butte aux railleries, aux injures et aux coups de leurs féroces gardiens.

Tout homme qui, exténué de fatigue, restait en arrière, était impitoyablement fusillé, conformément à un règlement qu'on lisait chaque matin aux prisonniers.

Parfois, quand les captifs devenus trop nombreux gênaient la marche de la colonne, l'ennemi faisait mine de se relâcher de sa surveillance, puis quand il voyait nos infortunés soldats, trompés par cet indigne stratagème, chercher à s'enfuir, ils les exterminaient comme des bêtes fauves.

Pendant les haltes qui avaient lieu généralement la

nuit, les Allemands entassaient pêle-mêle leurs prisonniers dans la boue et la neige sans aucun abri et massacraient sans miséricorde ceux d'entre eux qui s'écartaient tant soit peu du gros de la troupe.

" Il nous fallait marcher, marcher jour et nuit, dit M. de Compiègne dans ses *Souvenirs de la guerre*. En vain les jambes demandaient grâce, *vorwœtz*, en avant ! Les uhlans se chargeaient de donner de la force aux traînards.

" Chaque fois que, mourants de soif et de faim, nous atteignions un village, plusieurs d'entre nous couraient vers les fontaines. Il fallait alors voir uhlans et fantassins, officiers et soldats, se précipiter sur nous en poussant des cris de bêtes fauves. On arrachait les seaux d'eau des mains des braves femmes qui les tendaient sur notre passage et on les renversait brutalement. Les haltes devenaient ainsi plus courtes et les marches plus rapides.

" Brisés par la maladie, affaiblis par leurs blessures, tous ces hommes s'avançaient lentement vers le lointain exil.

" Le malheureux qui se laissait tomber le long du chemin était aussitôt assommé à coups de crosse ou de sabre par le fantassin ennemi, fier de le voir expirer sous ses coups avant de l'abandonner sur la route. Parfois les *officiers achevaient eux-mêmes nos soldats* de la pointe de leur épée ou les faisaient fusiller sous leurs yeux. Souvent les officiers accouraient au galop, et, faisant cabrer leurs chevaux, les écrasaient comme chair à pâté."

Quand on arrivait enfin à une voie ferrée, alors commençaient de nouveaux supplices pour les prisonniers. On les entassait mourants de fatigue, de froid et de faim dans des voitures découvertes où ils étaient exposés à toutes les rigueurs de la température, sans pouvoir remuer.

Ceux qui voulaient descendre dans les gares pour acheter des aliments ou satisfaire un besoin naturel, étaient aussitôt frappés à coups de sabre par les soldats préposés à

la garde de chaque wagon. Bien plus, ces monstres indignes du titre de chrétiens, empêchaient les gens charitables d'apporter à manger aux prisonniers, dont l'unique nourriture se composait d'une maigre ration de pain noir.

C'est brisés de fatigue, ayant subi toutes les humiliations, tous les supplices, que nos infortunés soldats arrivaient au lieu de leur internement. Nous allons voir maintenant comment ils furent traités pendant leur détention en Allemagne.

Nous puiserons principalement nos renseignements dans les ouvrages publiés à ce sujet par de courageux aumôniers qui, au péril de leur vie, n'hésitèrent pas à aller secourir au loin les malheureux captifs.

Parmi ces vaillants ecclésiastiques, il faut citer en première ligne l'abbé Guers, le remarquable auteur du livre *les Français dans les prisons d'Allemagne*, qui parvint à visiter presque tous les dépôts de prisonniers. Il n'y réussit qu'après avoir surmonté des obstacles sans cesse renaissants, subi pour l'amour de Dieu et de la France toutes les humiliations possibles, failli être fusillé comme espion. L'abbé Guers trace d'abord le tableau général que voici, du régime auquel nos compatriotes étaient soumis partout en Allemagne :

" Arrivés à destination, dit-il, on les parquait dans un camp ou bien on les enterrait dans les casemates d'une forteresse. Là un peu de pain noir plein de paille, quelques pommes de terre, une nourriture suffisante pour ne pas mourir de faim.

" Complètement dépourvus d'habits, de linge, de chaussures, couchés dans des endroits horriblement humides et malsains, livrés presque nus aux plus horribles et sales vermines, un grand nombre devait nécessairement succomber."

Dans ces bagnes, le régime disciplinaire était épouvantable, les punitions infligées aux prisonniers aussi nombreuses que barbares.

Après en avoir énuméré plusieurs, l'abbé Guers ajoute :

" On joignait à ces supplices celui que nos captifs appelaient *la latte*, consistant pour quelque peccadille à rester allongé sur des planches retournées en angle, mains et pieds liés avec des cordes, sans boire ni manger, des jours entiers."

M. l'abbé Guers entre ensuite dans la description particulière de ce qu'il a vu dans chacun des centres de prisonniers visités par lui. Nous nous bornerons à analyser ou à citer quelques extraits des pages publiées, à ce sujet, par l'auteur des *Soldats français dans les prisons d'Allemagne*.

" A Ingolstadt en Bavière, raconte-t-il, un grand nombre de nos infortunés compatriotes étaient parqués en plein air, et Dieu sait par quelle température, dans des baraques construites en planches mal jointes et vermoulues.

" Quand il pleuvait, l'eau tombait à flots, à travers le toit de ces misérables constructions, sur la paille qui servait de lit aux prisonniers, véritables condamnés à mort.

" Des milliers d'autres captifs, enterrés vivants dans les casemates de la citadelle, subissaient un sort encore peut-être plus affreux que celui réservé à leurs camarades."

" Là dedans, dit textuellement l'abbé Guers, on passe des nuits affreuses comme dans des fournaises ; l'air y est vicié, la respiration suffoquée, l'odeur nauséabonde. En y descendant, on y étouffe déjà comme dans la fétide cale d'un vaisseau."

La brutalité dont les officiers et soldats allemands faisaient preuve à l'égard des prisonniers d'Ingolstadt, augmentait encore sensiblement les souffrances de ces malheureux.

Un jour, raconte l'abbé Guers, un soldat du 8e bataillon de chasseurs, Jean Hamel, ayant par mégarde omis de saluer un lieutenant prussien, ce misérable s'écria : " Je ne salirai pas mes nobles mains à te toucher," puis il se

mit à frapper violemment notre compatriote à coups de sabre. Jean Hamel ayant cherché à se défendre contre cette bête enragée, fut, dès le lendemain, passé par les armes. Il mourut en brave et en chrétien.

Comme on le pense bien, la mortalité était terrible parmi les prisonniers détenus à Ingolstadt : 590 d'entre eux moururent en quelques mois.

A Augsbourg, également en Bavière, les prisonniers français menaient une existence non moins épouvantable, nous apprend l'abbé Guers.

" Quinze mille de ces malheureux, dit-il, étaient entassés dans des baraques humides sur les bords de la Lech. Un grand nombre d'entre eux y succombait chaque jour. Beaucoup de prisonniers sans vêtements et sans couvertures contractaient les plus affreuses maladies, quelques-uns eurent les pieds gelés. Le camp de Lechfeld à Augsbourg, est un de ceux où nos soldats ont le plus souffert. Quatre cents morts environ reposent dans un vaste cimetière à 4 kilomètres de la ville."

A Wœsel, en Prusse, toujours d'après le récit de l'abbé Guers, 30,000 captifs étaient ensevelis dans des casemates ou campés, par un hiver épouvantable, sous de *simples tentes en toile* toujours agitées par un vent glacial.

A Minden, également en Prusse, nos soldats étaient parqués comme des bêtes au milieu d'un océan de boue dans lequel on enfonçait jusqu'à mi-jambes. Sans chaussures, sans vêtements, ils succombaient par centaines dans ce lieu maudit.

Le commandant militaire de Minden, le général Spiegler, était une brute féroce, insensible à tout sentiment humain et animée d'une haine inextinguible contre tout ce qui était français.

Un jour, raconte l'abbé Guers, les membres d'une société de charité franco-belge lui ayant demandé l'autorisation de distribuer des secours aux prisonniers, il refusa brutale-

ment, en ces termes : "Sachez que je n'aime pas les Français, que je déteste parler leur langue et recevoir leurs visites. Si cela ne dépendait que de moi, je vous chasserais sans délai."

A Magdebourg, en Saxe, les prisonniers visités par l'abbé Guers campaient sous des baraquements en ruines, couchés sur de la paille pourrie, ruisselante d'eau. Ils étaient minés par des fièvres horribles, décimés par d'affreuses maladies, rongés vivants par d'épouvantables ulcères. *Onze cent quatre-vingt-treize* de ces malheureux succombèrent à cet affreux régime, et ceux qui résistèrent perdirent pour toujours la santé.

A Torgau, nos infortunés soldats, exposés sous la tente au froid le plus intense, étaient en outre l'objet des plus cruels sévices. Sur 10,000, *onze cent trente-quatre* moururent !

A Hettin, dans la Prusse Orientale, le général Vogel Von Falkestein, dont nous avons déjà parlé à propos des otages, véritable tigre assoiffé de sang, traita plus mal que des forçats les malheureux prisonniers remis à sa garde et prit un infernal plaisir à les faire mourir de misère.

A Ulm, les prisonniers détenus dans les horribles casemates de la citadelle Wilhemsberg, eurent à subir d'inimaginables souffrances, dont un émule de l'abbé Guers, le R. P. Joseph, auteur du livre intitulé *la Captivité à Ulm*, a fait dans les termes suivants l'émouvant récit :

" Volontiers, dit le Père Joseph, je comparerais les casemates aux *ergastula* des anciens. Bâties à un ou deux étages sous terre, sans fenêtres, elles ne reçoivent la lumière que par de rares ouvertures qu'on était obligé de boucher avec de la paille dans les froids excessifs. Les pauvres captifs étaient alors dans une obscurité complète. Il en résulta beaucoup de maladies d'yeux. Plusieurs, en

sortant de là, ne voyaient plus la lumière du jour. D'autres perdaient la vue à la nuit tombante et ne supportaient plus les lueurs de la lampe ou de la chandelle. Les infirmités contractées de la sorte sont incalculables.

Dans les temps secs, le séjour de ces lieux horribles était encore tolérable, mais lorsque arrivaient les pluies ou le dégel, ils étaient inhabitables.

L'eau suintait à travers les voûtes et les murs et coulait dans les étroits corridors. L'humidité pénétrait les vêtements et les paillasses.

" Toutes ces causes d'insalubrité engendrèrent de nombreuses maladies, qui trop souvent se terminèrent par la mort. Et combien, parmi les survivants, conservèrent toute leur vie les traces indélébiles de ces souffrances!"

A Coblentz, la condition de nos malheureux soldats n'était pas moins lamentable.

Laissons parler à ce sujet un journaliste anglais, M. Archer Burton, qui, à la date du 5 novembre 1870, fit paraître dans le *Times*, journal pourtant très hostile à la France, les lignes que voici :

" Les infortunés captifs, dit l'écrivain anglais, sont dans une situation indescriptible.

" Trente mille prisonniers sont attribués à Coblentz et beaucoup d'entre eux sont à l'état d'inanition, affaiblis au point d'être réduits à tendre, non pas la main, mais la bouche pour recevoir des aliments. La dysenterie et le typhus les déciment.

" Un docteur qui sort de visiter la casemate Osterstein où 2,000 hommes sont réunis, assure qu'ayant déplacé un monceau de paille qu'il avait vu remuer, il y avait découvert trois agonisants, quatre cadavres gisaient quelques pas plus loin. Il ajoute qu'on attend la mort d'une quarantaine de prisonniers, et que la majorité de ces hommes est dans un état déplorable au dernier degré."

Comme on le voit, le traitement infligé à nos soldats prisonniers en Allemagne, dépasse dans son atroce réalité tout ce qu'on aurait pu imaginer.

Évidemment le nombre considérable de prisonniers français créait de sérieuses difficultés pour leur internement; néanmoins il eût été facile d'en loger un grand nombre dans certaines casernes, dans les édifices publics, les fabriques dont beauboup chômaient alors.

En tous cas, on aurait toujours pu leur construire des baraquements suffisamment solides et salubres, et l'on aurait dû, tout au moins, les traiter avec humanité au lieu de les soumettre au plus épouvantable régime

Terminons ce chapitre par quelques mots sur la façon dont les Allemands soignaient, dans leurs hôpitaux, nos prisonniers malades.

Sans doute, dans quelques-uns de ces hôpitaux, notamment ceux du grand-duché de Bade, nos soldats ne furent pas traités avec trop d'inhumanité, mais hélas! presque partout ailleurs, les soins les plus nécessaires leur firent défaut, et les locaux où on les transportait offraient le spectacle de la plus iépugnante malpropreté.

Pour l'édification du lecteur, il nous suffira de citer à ce propos quelques passages pris au hasard dans le livre de M. l'abbé Guers.

“ Nous renonçons, dit-il, à décrire l'horrible spectacle qui s'étale de toutes parts dans l'hôpital de Kienlesberg, près d'Ulm.

“ Quelles couleurs pourraient jamais reproduire l'infection de l'atmosphère, la pourriture des chairs, la putréfaction vivante!...

“ A l'hôpital de Revensberg près de Magdebourg, nos malades entassés les uns contre les autres, étaient la proie de toutes les contagions. Nos soldats épuisés s'accroupissaient dans un coin, et expiraient silencieusement. D'autres succombèrent de faiblesse. Plus de 2,000 Français, à la

fin de l'année, râlaient à Magdebourg dans les étreintes de la contagion."

C'est à Torgau, en Saxe, que nos pauvres malades furent le plus maltraités.

Laissons encore ici parler l'abbé Guers.

" Pour eux, dit-il, *l'inspecteur civil, un vrai sauteur, ne voulait rien organiser. Les infirmiers, véritables brutes, les laissaient pourrir dans l'ordure sans même les approcher*, leur jetant à peine le morceau de pain alloué.

" M. l'abbé Gallo, que nous avons déjà rencontré à Minden, et M. l'abbé Jacques, son compagnon, se trouvent sans ressources et sans secours en présence de tant d'infortune que leur héroïsme sublime ne peut alléger."

Et dire que tandis que les Français captifs en Allemagne subissaient les plus abominables traitements, tandis que nos soldats malades en exil mouraient presque tous faute de soins dans d'immondes ambulances, les prisonniers allemands étaient traités par nous aussi bien que nos propres soldats, les malades ennemis avec autant de dévouement que s'ils eussent été Français !

" Quel contraste frappant, quel spectacle offert au monde !

" D'un côté les barbares exerçant de basses vengeances contre des vaincus, d'autre part un peuple chevaleresque tendant une main amie à ceux que le hasard des batailles avait fait tomber en son pouvoir !

" L'histoire impartiale a déjà dit de quel côté étaient la civilisation et l'humanité. "

XIII

LE RAPT DE L'ALSACE-LORRAINE.

Après avoir, alors que la France se débattait sous leur étreinte, violé sans scrupule toutes les lois de la guerre, l'Allemagne, quand la Fortune aveugle se fut prononcée en sa faveur, a cyniquement foulé aux pieds le droit public

moderne qui veut que les peuples ne soient plus partagés par les puissants de la terre comme de vils troupeaux.

En arrachant des flancs de la France mutilée l'Alsace et la Lorraine, nos ennemis ont porté une atteinte sacrilège au principe fondamental de toute justice, qui exige qu'avant l'annexion d'un pays, le peuple qui l'habite soit appelé à statuer sur son propre sort.

Ce principe sauveur, la France l'avait autrefois loyalement observé à l'égard de Nice et de la Savoie, et l'Italie elle-même, pourtant peu scrupuleuse d'habitude, n'a pas osé l'enfreindre quand elle s'empara de Rome.

En déclarant que la force prime le droit, en incorporant au nouvel empire germanique 1,500,000 Français, Bismarck a porté un défi à la civilisation, fait reculer le progrès et la justice, ressuscité les traditions barbares, et semé entre la France et l'Allemagne les germes d'une nouvelle guerre d'extermination.

Jamais aucune paix sincèrement acceptée n'existera entre ces deux pays, tant que l'Alsace et la Lorraine resteront chargées de fers.

Ces vérités essentielles ont été exprimées avec une incomparable noblesse de langage par les députés de ces malheureuses provinces, quand ils vinrent protester devant l'Assemblée nationale siégeant à Bordeaux, contre le plus douloureux des sacrifices.

Ce fut M. Keller qui le premier monta à la tribune, et voici en quels termes il s'exprima :

“ Notre honneur, à nous, demeure entier. Pour rester Français nous avons fait tous les sacrifices, et sommes prêts à les faire encore.

“ Nous voulons rester Français, nous resterons Français. Il n'y a pas de puissance au monde, il n'y a pas de signature ni de l'assemblée ni de la Prusse qui puisse nous empêcher de rester Français.

“ J'ai tenu, avant de quitter cette enceinte, à protester

comme Alsacien et comme Français, contre un traité qui est une injustice, un mensonge, un déshonneur, et si l'Assemblée devait le ratifier, d'avance j'en appelle à Dieu vengeur des justes causes, j'en appelle à la postérité qui nous jugera les uns et les autres, j'en appelle à tous les peuples qui ne peuvent pas indéfiniment se laisser vendre comme un vil bétail.

" J'en appelle enfin à l'épée de tous les gens de cœur, qui le plus tôt possible déchirerons ce détestable traité."

A la fin de la séance, quand le sacrifice fut consommé, M. Grosjean, député alsacien, monta à la tribune, et d'un ton très simple et très digne, prononça les paroles suivantes:

" Je suis chargé par tous mes collègues des départements de la Moselle, du Bas-Rhin et du Haut-Rhin présents à Bordeaux, de déposer sur le bureau, après en avoir donné lecture, la déclaration que voici : —Les représentants de l'Alsace et de la Lorraine ont déposé avant toute négociation de paix, sur le bureau de l'Assemblée nationale, une déclaration affirmant de la manière la plus formelle, au nom de ces provinces, leur volonté et leur droit de rester Français.

" Livrés au mépris de toute justice et par un odieux abus de la force à la domination de l'étranger, nous avons un dernier devoir à remplir. Nous déclarons encore une fois nul et non avenu un pacte qui dispose de nous sans notre consentement.

" La revendication de nos droits reste à jamais ouverte, à tous et à chacun, dans la forme et dans la mesure que notre conscience nous dictera.

" Au moment de quitter cette enceinte où notre dignité ne nous permet plus de siéger, et malgré l'amertume de notre douleur, la pensée suprême que nous trouvons au fond de nos cœurs, est une pensée de reconnaissance pour ceux qui, depuis six mois, n'ont pas cessé de nous défendre, et d'inaltérable attachement à la France dont nous sommes violemment arrachés.

" Nous vous suivrons de nos vœux, et nous attendrons, avec une entière confiance dans l'avenir, que la France reprenne le cours de ses glorieuses destinées.

" Vos frères d'Alsace-Lorraine, séparés en ce moment de la famille commune, conserveront à la France absente une affection filiale jusqu'au jour où elle viendra reprendre sa place à leurs foyers."

Patriotisme admirable ! Voici plus d'un quart de siècle que cette éloquente protestation a été faite et l'on pourrait croire qu'elle date d'hier.

Tels ils étaient il y a 27 ans, tels ils sont encore aujourd'hui, nos frères d'Alsace-Lorraine, en dépit des promesses qu'on leur prodigue pour provoquer leur apostasie, en dépit des persécutions et des violences exercées sur eux pour décourager leur fidélité.

Partout, dans leur pays, la délation, l'espionnage, la terreur. Un mot imprudent, un mot d'amour à l'adresse de la France, fait traduire les plus honorables citoyens devant des juges impitoyables dont la sentence est rédigée à l'avance.

L'emprisonnement, l'amende, la confiscation des biens, la détention dans de lointaines forteresses, rien n'est épargné aux citoyens courageux qui conservent le souvenir vivace de la patrie absente et osent laisser percer leurs sentiments à cet égard.

En même temps, il n'est pas de moyen que les Allemands n'emploient pour extirper de l'Alsace-Lorraine tout ce qui peut rappeler la France.

Proscrite des écoles, notre langue ne peut même plus figurer maintenant sur les devantures des magasins et les étiquettes des marchandises.

Les Allemands ont fait plus encore : non contents de persécuter les vivants, ils ont déclaré la guerre aux morts en prohibant les inscriptions françaises dans les cimetières.

Et pourtant, rien n'y a fait ; plus les bourreaux de

l'Alsace-Lorraine multiplient leurs persécutions, moins la germanisation du pays fait de progrès.

A chaque élection qui s'est produite depuis 27 ans, partout où les flots de l'immigration n'ont pas submergé la population indigène, l'Alsace-Lorraine a affirmé par ses votes sa foi patriotique, son amour de la France, son horreur du conquérant.

D'autre part, quel touchant spectacle de voir chaque année des centaines de jeunes gens abandonner leur famille, leur pays, subir la confiscation de leurs biens, encourir un perpétuel bannissement, pour se soustraire au service de l'Allemagne et venir s'abriter sous les plis du drapeau tricolore !

L'Alsace-Lorraine veut redevenir française et le redeviendra, car jamais on ne fonde sur la violence et l'injustice rien de solide ni de durable.

Strasbourg et Metz feront retour à la France, parce que le temps où la force primait le droit n'est plus, et que nous entrons dans une ère nouvelle, celle qu'une voix auguste a déclaré devoir être l'ère de la "justice et de l'équité."

XIV

CONCLUSION.

Notre tâche est maintenant terminée.

Nous avons démontré que nos impitoyables ennemis n'ont pas cessé, pendant la dernière guerre, de fouler aux pieds le droit des gens et d'agir en dehors de la civilisation.

Envahisseurs cupides, ils ont rançonné, pillé, dévalisé nos villes et nos campagnes ; incendiaires farouches, ils ont sans nécessité promené la torche dans les chaumières et les palais ; misérables assassins, ils ont fusillé des prisonniers militaires, passé par les armes d'inoffensifs

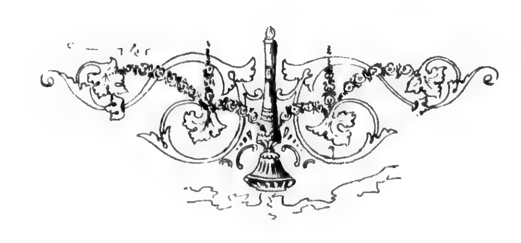
citoyens ; hideux proscripteurs, ils ont déporté en Allemagne, comme otages, des centaines de pères de famille ; insensibles à la voix de la civilisation, sourds au cri de l'humanité, ils ont systématiquement dirigé leurs boulets sur nos hôpitaux, nos ambulances ; modernes Vandales, ils ont fait la guerre à la science, détruit nos musées, nos bibliothèques ; barbares au cœur de pierre, ils ont maltraité nos soldats prisonniers, nos malades, refusé de secourir nos blessés.

Enfin, ils ont amputé la France de la chair de sa chair.

En un mot, dignes émules de leurs lointains ancêtres les Cimbres et les Teutons, ils ont foulé aux pieds le droit et la justice, souillé leurs mains du sang le plus pur et le plus innocent, chargé leur conscience des plus criminels forfaits. L'humanité toute entière a protesté contre de telles infamies, qui sont un opprobre pour la civilisation et que les générations nouvelles ont, en France, le devoir de ne pas oublier, car le souvenir des maux passés est nécessaire aux peuples qui veulent revivre et préparer l'avenir.

Camille Derouet.

FIN



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

En revanche, toutes les opinions littéraires ou artistiques qu'il émettait étaient reçues comme autant d'oracles. M. Voisin confessait volontiers son infériorité et traitait avec un véritable respect tout ce qui sortait de la bouche ou de la plume de Charles. Celui-ci, dont l'imagination s'était considérablement échauffée à la lecture des romans et à la représentation de quelques tragédies, se permettait d'écrire de temps à autre soit des vers, soit de petits essais en prose, qui, loués outre mesure, lui donnèrent une haute opinion de son propre mérite. Comparant l'attrait d'une existence toute littéraire à l'affreux métier de procureur, le mélodieux idiome de la poésie avec les accents enroués de la chicane ; opposant la douce pensée d'intéresser à son sort toutes les jeunes personnes un peu sentimentales qui ne manqueraient point de sympathie pour un poète de dix-sept ans, à la triste satisfaction d'étonner par sa faconde le vulgaire des plaideurs et des huissiers, il en vint à demander pourquoi l'on préférait ainsi les épines aux roses, et le terre à terre des professions aux sublimes inspirations du génie.

Il s'exalta même au point de former le projet de réaliser, dès qu'il le pourrait, tout ce qu'il possédait dans



le pays pour aller vivre à Paris, où il comptait, avec le temps et du travail, éclipser le plus grand nombre des réputations du jour. Et, chose étrange, cette modeste entreprise ne reçut nullement l'improbation de Henri Voisin, qui avoua de son côté qu'il ne s'occupait de gagner un peu d'argent que pour se donner la satisfaction de visiter l'Europe, seule partie du monde où les intelligences d'élite pouvaient se trouver à l'aise. Il était bien entendu, cependant, qu'en bons patriotes, après avoir brillé dans l'ancien monde, ils reviendraient tous deux éclairer de leurs lumières leur commune patrie.

VII

CAPRICE ET DEVOIR.



SI le bonheur de l'homme consiste dans l'accomplissement de ses devoirs, une disposition de l'esprit qui lui fait préférer à tout son plaisir du moment, doit finir par empoisonner son existence. Cette tendance, soit que l'on convienne de l'appeler caprice, fantaisie, légèreté de caractère, esprit romanesque, suivant les divers aspects sous lesquels elle se développe, devient une véritable tyrannie pour celui qui ne sait pas y résister dès le principe. Les plus beaux talents, les cœurs les plus généreux, ont été souvent frappés d'impuissance sans que personne ait pu s'en rendre compte ; des hommes d'avenir et de fortune sont quelquefois descendus degré par degré de leur haute position, au grand étonnement de la foule et à leur propre étonnement ; tandis

que, en interrogeant le souvenir des luttes intérieures de leur âme, ils se seraient convaincus que bien loin d'acquérir de l'énergie en se rendant indépendante, leur volonté était devenue nulle par l'excès même de son indépendance, le jour où ils s'étaient dit pour la première fois : je ne ferai pas maintenant ce qui est utile, je ferai d'abord ce qui m'est agréable.

Il y a dans la vie un âge où l'on ne saurait être trop en garde contre ce danger, c'est le moment de la transition de l'adolescence à la virilité ; c'est l'époque de l'initiation à la vie réelle et active, au sortir de la vie méditative des études collégiales. Les jeunes gens qui ont plus d'imagination que de jugement et de sensibilité, se laissent aller plus volontiers que les autres à l'habitude de la fantaisie et du caprice, qui les éloigne des affaires sérieuses. La cupidité ou l'ambition en arrache un grand nombre à ces funestes hallucinations; la sainte pensée du devoir en sauve aussi quelques-uns ; mais beaucoup succombent à cette étrange maladie de l'intelligence. La fougue des passions, à quelques excès qu'elle puisse nous porter, est moins dangereuse ; elle a son temps, elle fait un effort ; mais elle ne paralyse pas, elle n'anéantit point au même degré la volonté et l'action.

Le vampire de l'Inde, qui se colle amoureusement à la peau de sa victime, et l'endort par le bruit cadencé de ses ailes et le dangereux parfum qu'il exhale, ne produit pas une débilité, un engourdissement, une prostration plus complète que l'épuisement qui résulte à la longue de la constante recherche d'un bien-être imaginaire. Ce n'est que longtemps après que l'on s'est habitué à la préférence du beau à l'utile, du plaisant au sérieux, des événements extraordinaires aux choses communes de la vie, de l'idéal au positif, du coloris, de l'ombre, de l'apparence à la réalité, que l'on s'aperçoit des ravages qu'elle a faits dans notre esprit ; mais alors il est trop tard, le temps perdu ne

se retrouve plus ; l'on est resté à regarder la lune, les étoiles, le beau ciel bleu, les montagnes pittoresques, et tout le reste ; c'est bien poétique, mais, pendant ce temps, les autres qui ne regardaient point, ont marché, et le dépit de se trouver en arrière rend inutile le peu d'énergie qui nous reste : il faut rester là !

Le premier symptôme de cette maladie (car nous l'avons dit et nous le maintenons, c'est là une véritable maladie de l'intelligence) se manifeste par un dédain inexprimable pour les choses utiles et profitables, une aversion involontaire pour l'espèce d'occupation qui nous est imposée par notre devoir ou par notre intérêt. En même temps survient un vertige, une inquiétude, une impatience fiévreuse qui nous porte vers la chose du monde la moins prévue et la moins ordinaire. Un mot, une ligne, un coup d'œil, un son, un rayon de soleil, un souvenir, suffisent pour éveiller dans notre âme un goût nouveau qui devient tout de suite impérieux, irrésistible. Et voilà que, sans raison, sans motif apparent, sans l'avis de personne et souvent contre l'avis de tout le monde, on met de côté ou l'on néglige une étude importante des affaires sérieuses, une perspective honorable ou lucrative pour se livrer tout entier à la chimère qui nous poursuit. Et l'homme charitable qui viendrait nous avertir de notre erreur, celui qui voudrait chasser cette vilaine chimère qui s'est cramponnée à notre imagination, celui-là, nous vous l'assurons, serait fort mal reçu. Il n'y aurait point d'épithète assez forte, de procédé assez brusque pour lui exprimer tout le mécontentement qu'il nous cause. Pendant quelque temps c'est un zèle, une ferveur, une activité dévorante pour l'étude, la personne, le divertissement, la passion ou la chose quelconque dont on s'est épris. Tout se rapporte à cette chose : ce qu'on lit, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on rêve ; cette chose-là est dans tout. On prend en grippe tout ce qui ne s'assi-

mile pas à l'unique pensée que l'on a. Ne me parlez point de ceci, je ne saurais m'occuper de cela; voilà l'argument sans réplique avec lequel on repousse tout qui ne tombe pas dans nos idées du moment. On suppose aux autres, bon gré mal gré, la même passion; on les entretient sérieusement de sa chimère, on les en croit enthousiasmés, on le croit tout de bon; c'est comme un verre coloré que l'on porterait sur les yeux et qui nous ferait tout voir d'une même couleur.

Un bon matin, cependant, et c'est presque toujours au moment où l'on goûte les plus douces jouissances, au moment où l'on a déjà triomphé des plus insurmontables obstacles, au moment où l'on est sur le point de recueillir quelques fruits de ses peines, on se réveille sans sa chimère!... Qu'est-elle devenue? Est elle sortie par la porte, par la fenêtre ou par la cheminée? On n'en sait rien; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est disparue. Alors tout ce qui a rapport à ce caprice d'hier, en attendant le caprice de demain, n'est plus tolérable pour un seul instant. Tout ce qui se rattachait de près ou de loin à ce charme rompu, tout ce qui rappelle par l'imagination, par la vue, par l'ouïe, par l'odorat, ou n'importe comment, cette illusion dissipée, est ennuyeux, cruel, odieux. L'ami plein de sollicitude, le même qui a voulu d'abord chasser votre chimère, mais qui ensuite l'a prise en pitié et a fini par s'en accommoder, cet ami converti avec tant de peines, si dans ce moment il vient vous parler de votre goût, de votre penchant qu'il croit de bonne foi devoir être éternel, ce pauvre ami est alors d'autant plus maltraité que, n'osant lui avouer ce qui en est, vous êtes forcé de lui chercher une querelle atroce pour donner cours à votre mauvaise humeur.

Quelquefois, à l'instant précis où le désenchantement vous est venu, vous saviez vous-même que vous étiez sur le point de réussir, vous touchiez de la main au succès; il

ne vous restait qu'à faire un effort moindre que tous ceux que vous aviez faits jusqu'alors ; mais c'est impossible, vous êtes frappé d'impuissance, la force mystérieuse qui vous soutenait vous a abandonné : il ne s'agirait que de lever le petit doigt, vous ne le pourriez pas, vous ne le voudriez pas !

La malaise, l'ennui, le dégoût qui forment cette nouvelle phase de la maladie ne sauraient se peindre. On est mécontent de l'univers et de soi-même. Fort heureusement cela ne dure pas. La crise que l'on éprouve ne tarde pas à enfanter un nouveau caprice qui se termine comme le premier, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement et à l'ineptie.

Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il ne reste rien de tout cela. Il y a une fatalité qui veut que rien n'arrive à terme et qui porte l'homme capricieux à détruire lui-même son ouvrage. Il semble même ne travailler qu'à la condition expresse qu'il ne restera aucune trace de ses efforts. Du moment que son œuvre menace de devenir utile à lui-même ou à la société, il s'arrête et ne va pas plus loin dans l'hallucination continuelle qu'il éprouve ; il arrange la veille sa journée du lendemain, et si quelque événement imprévu vient y changer quelque chose, serait-ce l'occasion de faire sa fortune, il s'estimerait vraiment malheureux ; mais il n'est jamais si exaspéré que lorsqu'il se voit arraché à ses rêves par un devoir qu'il lui faut remplir.

Le devoir est, en effet, l'ennemi juré du caprice. L'un commande et l'autre désobéit. Tandis que l'un prêche avec gravité et avec onction, l'autre ne fait que rire, chanter et se moquer. Tandis que l'un bâtit avec courage des monuments de granit, l'autre élève des châteaux de cartes. Avec l'un, c'est la jouissance d'abord et le dégoût à la suite ; avec l'autre, c'est le travail d'abord et ensuite la jouissance. Le devoir redoute le caprice, tout en le méprisant, le caprice se rit du devoir et le hait

parce qu'il l'estime. Le devoir nous commande rudement pour commencer ; il ne gagne nos bonnes grâces qu'à la longue ; le caprice nous enchante et nous séduit pour se rendre maître ; puis, quand il est maître, il nous tyrannise sans relâche. Le devoir, c'est la prière humble et fervente, c'est le travail modeste et assidu, c'est la raison lucide, c'est la charité héroïque, c'est l'économie discrète et prévoyante ; le caprice, au contraire, c'est l'extase folle et orgueilleuse, l'oisiveté dédaigneuse, la volupté exigeante, l'insoumission railleuse, le sophisme inconséquent, l'égoïsme étroit, le luxe corrupteur et ruineux.

Nous avons dit que cette maladie du caprice prenait naissance dans les rêves et la mélancolie qui suivent les dernières années des études scolastiques et accompagnent beaucoup de jeunes gens à leur entrée dans le monde ou dans l'état religieux. L'incertitude, le malaise, l'irrésolution où les plonge cette funeste alternative d'un choix limité dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, contribue puissamment, chez un grand nombre, à augmenter ces dangereuses prédispositions de l'âme et à les livrer pieds et poings liés au redoutable ennemi que nous venons de peindre.

C'est précisément ce qui arrivait à Charles Guérin dans le temps où M. Voisin cultivait son amitié. Pendant quelques jours, les gracieux fantômes que la lettre de Louise avait évoqués bien innocemment dans son imagination firent tous les frais de ses rêveries. Une alliance avec Clorinde Wagnaër lui ouvrait en effet une perspective des plus riantes. Il assurait par là, du même coup, et son bonheur, et celui de sa famille, et il s'épargnait à lui-même la tâche de défendre contre la cupidité de M. Wagnaër l'héritage paternel, tâche qui lui était dévolue par le départ de son aîné. On sait que, malgré la recommandation de Pierre, madame Guérin tenait plus que jamais à ses propriétés. L'espoir de la fortune et du repos

et la piété filiale s'alliaient donc à la poésie et au roman pour embellir Clorinde, dont Louise, sa nouvelle amie, n'avait point fait un trop vilain portrait. Clorinde fut donc pour notre étudiant la dame *de ses pensées* et en son honneur il affronta les études les plus ennuyeuses et attaqua les articles et les commentaires les plus rébarbatifs de la *Coutume de Paris* avec tout le dévouement d'un véritable chevalier.

Cela ne dura pas longtemps. Il lui vint à l'idée qu'il serait peu noble de devoir tant de choses à une femme, à la fille unique d'un ennemi de sa famille. Peut-être mademoiselle Wagnaër tiendrait-elle quelque chose du caractère de son père et reprocherait-elle un jour à son mari ce bien qu'elle lui aurait fait. Peut-être l'antipathie de de famille ne se dissiperait point tout à fait, et sa mère et sa sœur auraient à souffrir dans leurs affections par la position nouvelle que leur ferait cette union. Combien plus poétique et plus noble ne serait pas un mariage dans lequel, *lui*, donnerait le bonheur, la richesse, la considération à une jeune fille pauvre et obscure qui *lui* devrait tout et dont la vie ne serait qu'un tissu d'amour et de reconnaissance ! D'ailleurs, parmi les romans que lui faisait lire son ami Voisin, il ne s'en trouvait pas un seul où l'homme fût obligé à la femme pour son existence ; au contraire, l'héroïsme et le désintéressement procédaient toujours de la plus vilaine portion du genre humain. Il en était de même aussi dans toutes les romances qu'il entendait chanter. Une jeune fille n'avait jamais autre chose à donner que son cœur. En conséquence, mademoiselle Wagnaër avec sa taille élancée et ses cheveux noirs, et malgré sa dot, ou plutôt à cause de sa dot, ne fit qu'une bien courte apparition dans les rêves de Charles Guérin. Il ne fut pas amoureux d'elle plus de quinze jours.

En même temps disparut la belle passion de l'étude du

droit, passion peu durable de sa nature, nous l'avouons, et qui a besoin d'être excitée et fortifiée par quelque puissant motif.

Dès ce moment, notre héros prit place parmi cette nombreuse catégorie d'étudiants qui, suivant l'expression tout à fait pittoresque de M. Dumont, font leurs études *à cheval sur un roman.* Disons à la louange de Charles qu'il multipliait *les relais* et qu'il dévorait avec une inconcevable rapidité volumes après volumes. Dans un de ces livres, il lui arriva une fois de rencontrer un couple d'amoureux qui s'étaient vus la première fois de leur vie dans un bois, en faisant chacun de son côté une excursion botanique. L'auteur profitait de cette circonstance pour intercaler dans son ouvrage un éloge pompeux de la *Flore* de son pays ; trois ou quatre chapitres étaient occupés par des descriptions scientifiques, dans lesquelles on n'avait pas omis le moindre graminée de la terre natale. Charles trouva cela admirable, et il se prit à l'instant même d'une passion tout à fait touchante pour la botanique. Il lui fallait un herbier, sans cela il ne pouvait plus vivre. Le temps était mal choisi ; c'était dans l'hiver. Faute de mieux, il se vit forcé de se rabattre sur les lichens et autres cryptogames qu'il se procura à grande peine sur les murs des fortifications, sous la neige et le verglas ; il passait des soirées entières à les examiner à la loupe et il y découvrait des mondes de merveilles. Un jour, M. Dumont le surprit qui contemplait avec intérêt une *moisissure* au fond de son encrier, et comme le vieux procureur parut s'étonner de cette sorte d'occupation, notre homme en prit occasion d'enseigner à son patron tout ce qu'il avait appris dans Linnée, Jussieu et de Candolle ; mais le bonhomme ne tarda pas à interrompre le jeune savant pour lui faire remarquer qu'il ne poussait point de cryptogames au fond des encriers, lorsqu'on avait soin de les vider et de les emplir alternativement :

observation dont la justesse était accablante pour le pauvre Charles, qui n'avait pas écrit une ligne depuis plus d'une semaine.

Une autre fois, il tomba sur une *nouvelle*, dans laquelle un jeune homme était devenu éperdument amoureux d'une jeune fille, rien qu'à voir sa silhouette se dessiner le soir sur le mur vis-à-vis de sa demeure ; tout de suite il ne rêva plus que silhouettes. Tous les soirs, de sept à neuf heures, accompagné de son ami Voisin, qui feignait de partager son enthousiasme pour les profils, Charles parcourait la rue Saint-Louis et la rue Saint-Jean, faisant la chasse aux silhouettes. Il faillit devenir amoureux d'une très grosse et très laide épicière dont l'ombre lui apparut un soir entre une caisse de thé et un pain de sucre. Heureusement qu'une visite faite à son comptoir sur-le-champ lui prouva qu'il ne fallait pas toujours prendre les silhouettes au sérieux. Il en fut quitte pour une demi livre de café qu'il se vit dans l'obligation d'acheter.

Si d'un côté Henri Voisin riait sous cape des extravagances encore très modestes de son futur rival, dont il montait à plaisir l'imagination, d'un autre côté, M. Dumont s'alarmait à bon droit de l'étrange conduite de son clerc, qui n'écrivait que très peu, étudiait encore moins, et lui tenait des discours auxquels lui, homme positif, avait de la peine à trouver le sens commun.

M. Dumont était un avocat de la vieille école, honnête, laborieux, modeste, savant, très *chérant* envers les clients riches, très indulgent envers les pauvres et, au demeurant, le plus intrépide chicanier du barreau. Au physique, c'était un petit homme sec, se redressant de son mieux

dans sa petite taille, toujours scrupuleusement vêtu de noir et *cravaté* de blanc, vif, gai, spirituel, lorsqu'il n'était point tracassé par les plaideurs, très brusque et très maussade parfois, et aussi intelligent que le donnait à croire son large front chauve, ses yeux brillants, son nez aquilin, et tout l'ensemble de son expressive physionomie.

Il avait été le compagnon d'études et l'ami intime de M. Guérin et il prenait le plus grand intérêt aux succès de Charles. Quoique très indulgent pour les erreurs et les folies de la jeunesse, M. Dumont ne les considérait que comme un délassement et une diversion et il eût volontiers pardonné à son nouveau clerc quelques escapades semblables à celles que lui-même avouait avoir commises dans son jeune temps, s'il eût montré quelque goût pour la profession, quelque zèle pour la besogne du bureau... Mais lorsqu'il voyait tous les matins, ou plutôt tous les après-midis, M. Charles Guérin arriver à l'étude d'un air soucieux et dégoûté, ne faire d'ouvrage que tout juste ce qu'on lui prescrivait et s'en acquitter très mal, distraire les autres clers, en leur parlant sans cesse littérature, théâtre, musique, botanique et le reste, se jeter, dès qu'il avait un moment à lui, sur quelque roman qu'il cachait sous son pupitre, M. Dumont hochait la tête et disait : voilà un jeune homme qui ne fera rien de bon.

Il délibéra même s'il n'écrirait pas à madame Guérin pour l'informer du peu de dispositions que manifestait monsieur son fils à l'égard de la science profonde du droit, et de la science aussi noble à ses yeux de la procédure : mais par pitié pour la pauvre mère, il avait résolu d'attendre encore quelque temps, lorsqu'il reçut la visite d'un de ses beaux-frères, riche cultivateur d'une des plus belles paroisses du district de Montréal.

M. Jacques Lebrun était resté veuf de bonne heure, avec une fille unique qu'il avait eue de son mariage avec Mlle Dumont. Quelques affaires de succession qu'il

avait à régler et le désir de voir la capitale où il n'était jamais venu l'avaient amené à Québec. En entrant dans l'étude de l'avocat, il fut vivement frappé de la physionomie intéressante de Charles, mais il ne tarda pas à remarquer l'air ennuyé et un peu maladif du jeune homme. Comme nos bons habitants déguisent rarement leur pensée, M. Lebrun ne put s'empêcher de dire : Mon Dieu, voilà un monsieur qui aurait un terrible besoin de la campagne ! Pour le sûr que, s'il bûchait une demi corde de bois tous les matins, il prendrait bien vite meilleure apparence."

Là-dessus, enchanté de trouver un prétexte de se débarrasser pour quelque temps de notre héros dont les manières d'agir lui déplaisaient de plus en plus, et pensant aussi qu'une promenade à la campagne lui rendrait peut-être un peu d'énergie, M. Dumont fit à son beau-frère la proposition d'emmener effectivement avec lui M. Guérin, si toutefois, ajouta-t-il, cela convenait à l'un et à l'autre.

Charles, comme tous les gens romanesques, amateur par-dessus tout du neuf et de l'imprévu, faillit accepter sur-le-champ ; mais comme ce voyage devait être un des premiers actes d'indépendance de sa vie d'étudiant, il demanda une journée pour se décider et résolut de consulter ses amis Jean Guilbault et Henri Voisin.

Le soir même il réunit ce grave aréopage dans sa mansarde, et après *mûr délibéré*, il fut dit d'une voix unanime que le voyage se ferait. Nous n'entrerons point trop avant dans les motifs de cette décision en ce qui concerne l'un des trois amis : nous dirons seulement que Jean Guilbault, pour sa part, en envoyant son ami à soixante et quelques lieues de Québec, n'avait point d'autre objet en vue que d'aider à rompre, par une diversion un peu longue, la trame des illusions dangereuses dont il le voyait obsédé.

Comme ils causaient ensemble de leurs goûts et de leurs inclinations, Charles avouait qu'il avait éprouvé un instant une prédilection toute particulière pour l'étude du droit, prédilection qui s'était changée bien vite en une aversion profonde. Henri Voisin assurait, au contraire, que la loi et la procédure lui avaient toujours paru en elles-mêmes des choses détestables, mais qu'il s'y était cependant livré avec ardeur, malgré tous ses dégoûts, ce dont il ne pouvait se rendre compte.

—Je comprends bien cela, dit Jean Guilbault : c'est que toi, Charles, tu travailles par caprice, et toi, Henri, par intérêt.

—Et toi, donc ? dirent-ils tous deux.

—Moi, reprit l'étudiant en médecine, moi ? *je travaille par devoir.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)



CHRONIQUE DU MOIS

LA guerre entre l'Espagne et les États-Unis n'a pas fait, depuis un mois, de progrès bien rapides, et il est plus difficile d'en préciser le terme que d'en prévoir l'issue. La plupart des nouvelles qui nous arrivent et qui sont toutes de source américaine, demeurent sans confirmation, ou sont formellement contredites. En attendant, les journaux américains ne cessent de répéter que Dewey est un dieu et que Schley est son prophète. Un sénateur, qui cherche à prendre les devants sur l'histoire, a même déclaré, en termes plus énergiques que dignes, que les faits d'armes des généraux et des amiraux américains " dégottent" tout ce qui s'est fait pendant ce siècle. Évidemment, Mrs Malaprop n'avait pas tort de dire : *Comparisons are odorous :* celle-là sent son gascon d'une lieue.

Il n'en est pas moins vrai que le bombardement de Porto-Rico n'a pas été un succès, que l'amiral Sampson a bien fait de mettre de l'eau dans son vin, et que l'insaisissable Cervera cause bien des ennuis à nos voisins, qui ont hâte de mettre un point final à cette page de leur histoire. Le Cid s'est bien écrié :

> A vaincre sans péril on triomphe sans gloire ;

mais le Cid n'était qu'un Espagnol, et les futurs vainqueurs de ses descendants ont bien changé tout cela !

***

Ce n'est pas d'hier que les États-Unis tentent de ravir Cuba à l'Espagne. Dans des études extrêmement intéressantes, publiées d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*,

puis réunies en un volume sous le titre de *l'Espagne, Cuba et les États-Unis*, M. Charles Benoist rappelle fort heureusement les paroles suivantes, prononcées en 1823, par M. Adams, alors secrétaire d'État :

" Il y a des lois de gravitation politique autant que de " gravitation physique ; et, si une pomme détachée par la " tempête de l'arbre qui l'a produite, ne peut que tomber " par terre en vertu des lois de la gravité, ainsi Cuba, sé- " parée par la force de sa propre connexion avec l'Espa- " gne et incapable de se maintenir à elle seule, ne peut que " graviter vers l'Union nord-américaine, laquelle, suivant " la même loi de la nature, ne peut la rejeter de son " sein."

Comme le fait très bien remarquer le P. José, dans les *Études*, les événements se sont précipités avec une rapidité à laquelle M. Benoist lui-même ne devait pas s'attendre. L'éminent écrivain a bien dû être trompé aussi sur la politique employée qu'il espérait voir " cor- " recte, réservée, légale," et non " compromettante, enva- " hissante, illégale, à la Cecil Rhodes ou à la Jame- " son."

***

Le gouvernement français, qui vient de sortir à peu près vainqueur devant les électeurs, a maintenant à faire face aux luttes extérieures. La situation en Afrique, vis-à-vis de l'Angleterre, devient des plus tendues, et il est à craindre que, pour peu que l'on y mette, de part ou d'autre, de mauvais vouloir, une guerre ne devienne nécessaire.

Il est à souhaiter, dans l'intérêt de tous, et surtout pour nous Canadiens, que ces commencements d'hostilités n'aient pas de suites fâcheuses.

Aussi bien est-il probable que les deux grandes nations finiront par s'entendre et que ce siècle ne finira pas comme il a commencé, par une guerre anglo-française.

***

En même temps que la guerre civile qui affaiblit l'Espagne, des révoltes et des émeutes commencent à agiter l'Italie. A Milan surtout, les perturbations ont été considérables. A ces événements peu glorieux pour l'Italie s'ajoute la fin humiliante de la carrière d'un de ses hommes d'État, M. Crispi, qui ne doit qu'à son titre de commandeur de l'Annonciade d'éviter une flétrissure officielle.

***

Bien autre et combien plus admirable est la fin de la carrière du grand homme d'État anglais Gladstone. Sa mort est bien celle de l'homme droit et sage, dont La Fontaine exprimait si bien la tranquille sérénité :

> Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

Dans notre siècle d'honnêteté éphémère et de vertu civique chancelante, il fait bon de rencontrer un homme que la calomnie n'a pu atteindre, et dont la carrière n'a été gâtée ni par l'enivrement du succès, ni par une ambition démesurée.

Gladstone a été, pendant près de soixante ans, mêlé à l'histoire politique de l'Angleterre : il a vu passer à ses côtés plusieurs générations d'hommes d'État ; il a combattu sans relâche, et toujours au premier rang ; mais il a fait plus et mieux que cela : il a travaillé pour le peuple et pour les opprimés. On peut ne pas approuver tous ses actes, ne pas partager toutes ses opinions politiques : on n'a que des louanges à trouver pour l'admirable culture de son esprit et des éloges pour l'élévation de ses idées et la grandeur de son caractère.

Sincère et constant dans ses croyances politiques, il a été sincère et constant dans sa foi. Tant que ses forces le

lui ont permis, il a assisté régulièrement et même pris part aux offices célébrés dans la petite église d'Hawarden, et ses dernières paroles ont été des prières.

Après la promulgation de l'Encyclique *Amantissimæ*, il travailla avec un zèle louable à l'union des anglicans et des catholiques, et bien que le point de départ de ses projets de conciliation fût faux, on doit lui savoir gré de la sincérité de son désir.

Le Saint-Père avait dit de lui, lorsqu'il était ministre : " M. Gladstone et moi sommes les plus vieux gouvernants du monde, et c'est encore nous qui avons les idées les plus jeunes."

***

La session parlementaire touche à sa fin. Pendant plusieurs mois, nos députés se sont épuisés à discuter l'à-propos des mesures gouvernementales, et malgré ce flot d'éloquence coulant des deux côtés de la Chambre, il s'est fait, en somme, assez peu de besogne.

Ce qui est certain, c'est que l'affaire du Yukon et la loi des faillites sont toutes deux ajournées, et que, d'autre part, le peuple sera appelé sous peu à se prononcer sur l'opportunité de prohiber les liqueurs alcooliques.

La question des écoles au Manitoba, qui semblait mise au rancart, a été agitée de nouveau durant ce mois, et, curieuse coïncidence, c'est à la fin d'un discours sur cette question, que la Chambre des Communes a appris la mort de Dalton McCarthy, l'infatigable ennemi des catholiques en général, et de ceux du Manitoba en particulier.

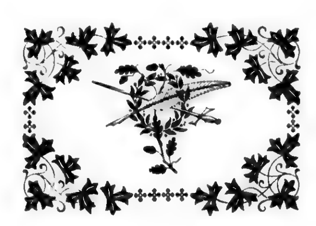
Sans fanatisme et sans préjugé, on peut dire que la carrière politique de McCarthy laissera peu de traces. Son absolutisme, son ambition, son inhabileté à cacher son mécontentement ou son dépit, et surtout l'étroitesse de ses idées, ont empêché son incontestable talent de se

déployer autant qu'il l'aurait pu. Après l'élévation de sir John Thompson au poste de ministre de la justice d'abord, puis à celui de premier ministre du Canada, l'Achille de Simcoe se retira sous la tente, dont il ne sortit plus qu'à de rares intervalles, pour écouter si on ne le rappelait pas dans un camp ou dans l'autre. Son éternel *delenda est Carthago* gâtait ses autres discours.

Il restera à Dalton McCarthy d'avoir été un très grand avocat, et, au point de vue politique, un homme honnête, convaincu, instruit, qui s'était admirablement raisonné les idées fanatiques qu'on lui avait inculquées dès sa jeunesse et qui discutait ses questions favorites d'une manière approfondie, neuve et savante. A ce titre d'homme de travail, de talent et d'instruction, il s'élève au-dessus de la tourbe des fanatiques obscurs dont la haine est le seul mobile, et l'ignorance la seule excuse.

Cette session aura donc vu disparaître du Parlement, emportés par des accidents analogues, deux de ceux qui ont consacré le plus de talent et d'énergie à la cause des écoles du Manitoba : Dalton McCarthy et M. Flavien Dupont. Les lutteurs sont décimés ; mais la lice est encore ouverte : *uno avulso, non deficit alter.*

Ed. Fabre-Surveyer.



A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Le Père Lefebvre et l'Acadie, [illegible] al Poirier. 1 vol. in-8, illustré de nombreuses gravures. Pr [illegible] 0, chez C. O. Beauchemin et Fils, 256 et 258, rue Saint-Paul, [illegible] l.

M. le sénateur Pascal Poirier a eu la bonne pensée de nous conserver, dans un livre plein d'intérêt, le souvenir du père Lefebvre à qui la vaillante petite race acadienne doit son relèvement. Pendant cent cinquante ans elle avait vécu de résignation et ne s'est reprise à espérer que le jour où ce saint prêtre et ses compagnons de la communauté de Sainte-Croix sont arrivés au milieu d'elle. Le clergé avait sauvé la nationalité canadienne-française, il venait en faire autant pour la nationalité acadienne qui, terrassée par la persécution, eût probablement fini par disparaître tout à fait.

L'espace nous manque pour dire tout le bien que nous voudrions de l'œuvre de M. Poirier ; nous dirons seulement à nos lecteurs que s'ils veulent un livre d'une lecture facile, instructive, remplie de charmantes anecdotes, qu'ils prennent celui-ci, ils n'auront pas lieu de le regretter. Dire que ce livre en est rendu à sa troisième édition,—chose presque phénoménale dans notre littérature canadienne,—c'est dire que la lecture en est attachante.

La Poésie lyrique en France au dix-neuvième siècle, par René Doumic. 1 vol. in-8. Prix : 50 cts, chez C. O. Beauchemin et fils, 256 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

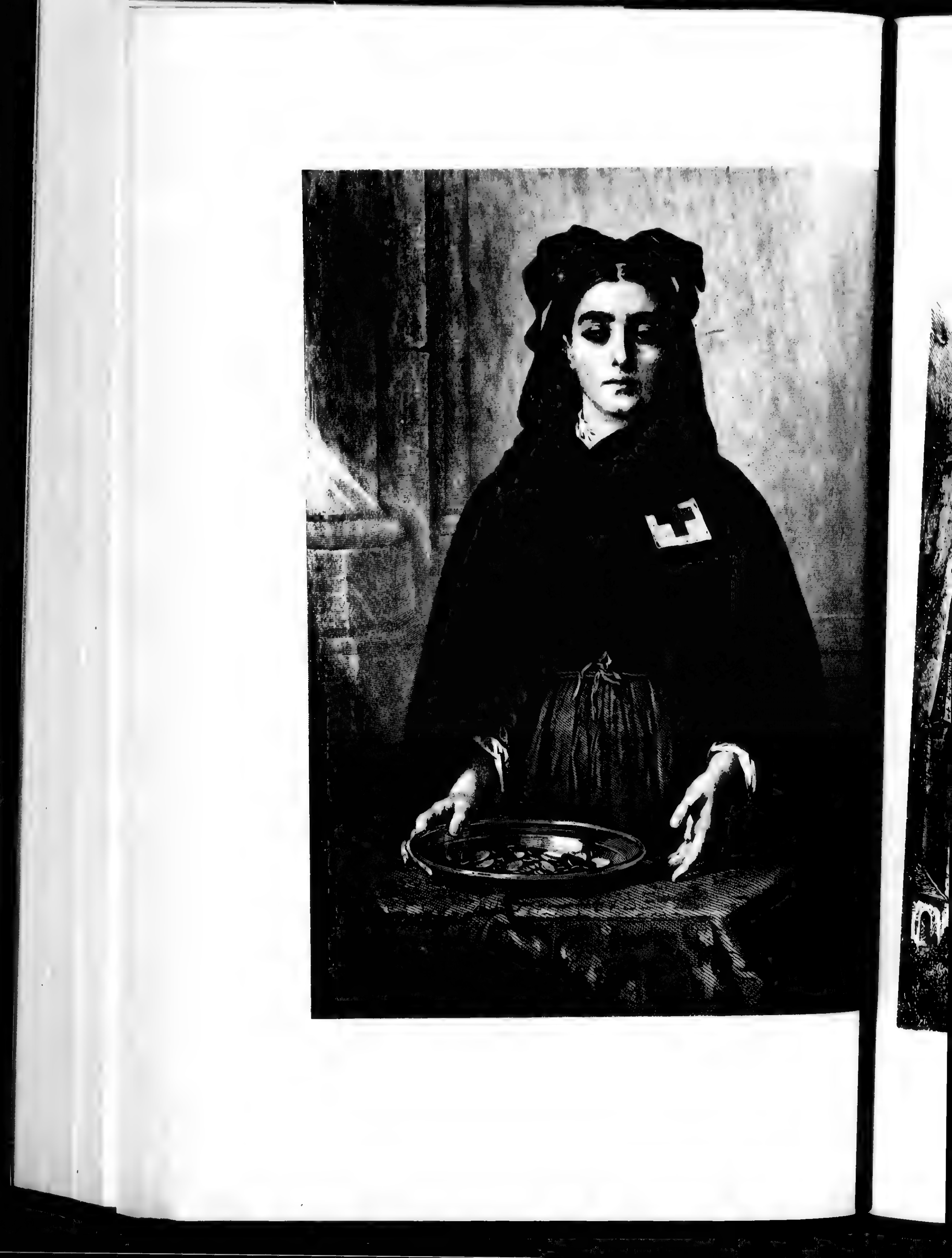
Grâce à l'esprit d'entreprise de MM. C. O. Beauchemin et fils et à l'habileté de nos sténographes MM. L.-A. Cusson et Henri Hains, nous avons le plaisir de relire les belles conférences données à l'Université Laval par M. René Doumic. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de l'œuvre, notre jeune et distingué collaborateur M. Thibaudeau-Rinfret lui ayant consacré un article particulier dans notre numéro de mai.

Parmi les livres canadiens signalons encore le JUBILÉ SACERDOTAL DE MGR L.-Z. MOREAU, évêque de Saint-Hyacinthe, sortant des presses de M. A. Denis, et qui est en vente au secrétariat de l'évêché de Saint-Hyacinthe et à Montréal chez MM. Cadieux et Derome.

C'est un souvenir qu'aimeront à conserver tous ceux qui ont connu ce vénérable prélat, à qui la REVUE CANADIENNE doit une dette de reconnaissance pour l'encouragement qu'il a bien voulu lui donner dans l'œuvre difficile de maintenir la seule revue littéraire française qui se publie en Amérique, et qui fait honneur au Canada français, en faisant connaître sa littérature en Europe, aux Etats-Unis et jusqu'au Brésil.

E. L.

JUILL



LE LISERON

LÉGENDE

En ce temps-là... Le jour et l'an, je les ignore ;
J'ignore la contrée où la chose se fit ;
Je ne connais qu'un point ou deux ; c'était
Au mois de mai, là-bas ; jadis ; cela suffit. [l'aurore

C'était l'aurore, au mois de mai, le mois des roses ;
Le bon Dieu les jetait partout à pleines mains :
Et ses oiseaux jetaient partout, gais virtuoses,
Des chants à plein gosier tout le long des chemins.

Sur les cerisiers blancs l'aile d'or des abeilles
S'étalait ; les bourgeons de pourpre aux églantiers,
Et les buissons porteurs d'odorantes corbeilles
S'étalaient en manteaux d'argent sur les sentiers.
Partout bruits et parfums, partout vie et lumière...
Or, dans le chemin creux et sombre, aux verts talus,
De cahot en cahot et d'ornière en ornière,
Un chariot roulait quand tinta l'*Angélus*.

Sa marche était lente et lourde. Chaque roue
Souvent aux flaques d'eau trempait jusqu'à l'essieu,
Puis du haut des cailloux replongeait dans la boue :
Le charretier criait, mais sans renier Dieu.
Du fouet et de l'épaule il aidait l'attelage,
Soulevait le timon ou les colliers pesants...
Il s'en allait conduire au seigneur du village [ans.
Deux grands tonneaux de vin, d'un vin vieux de dix

Au son de l'*Angélus*, l'homme reprit haleine,
Et découvrant son front en sueur, il pria ;
Tandis que sur les bois, sur les champs et la plaine
Les cloches secouaient leur *Ave Maria*.

Or, à leur voix, qui parle en strophes argentines,
Tout répond : *Amen !* Tout, brise, merle siffleur,
Insecte qui bourdonne et sonne ses matines
Dans les cloches d'azur des pervenches en fleur.

Tout est en branle : ajoncs, genêts et campanules,
Et dans l'air, le bouleau, souple aux rythmes du vent.
Puis le fouet claque : " Allons! en avant !"—Les deux mules
Se roidissent, leur pied bat le sol... " En avant !"
Rien ne bouge ; le sol n'est qu'une fondrière.
Jante et moyeu sont pris à l'étau ; tour à tour
Le pauvre homme va, vient, du timon à l'arrière ;
Tout s'enfonce au bourbier qui grandit à l'entour.

Il tire et pousse, ahane et tremble ; à ses épaules
Le sang vient de jaillir, et de ses yeux les pleurs ;
Quand, par le haut sentier qui court sous les vieux saules,
Passe une Dame au long manteau brodé de fleurs ;
Des fleurs bordent son voile en guise de dentelle ;
Elle approche et arrête au bord du haut sentier :
" Mon ami, je suis lasse et j'ai bien soif, dit-elle ;
Quelques gouttes de vin !... " dit-elle au charretier.

Son langage était doux à la fois et sévère :
Souriante et plaintive, elle tendait la main.
" Quelques gouttes !..." — " Hélas, je n'ai coupe ni verre !
Et me voilà cloué dans ce maudit chemin !... "
" — Un verre ?... Prends ceci ; prend cette coupe blanche
Que Dieu vient de suspendre à ces halliers fleuris,
Ce calice vivant qui s'allonge et se penche,
Si beau qu'on n'en fait point de plus beaux à Paris.
Le pied est d'émeraude et la coupe de neige ;
Prends ce joyau creusé par l'artiste divin :
Emplie-le-moi, brave homme, et que Dieu te protège !...

C'était un liseron : l'homme l'emplit de vin.

Or, la Dame y trempa sa lèvre avec délice,
Disant des mots tout bas comme pour le bénir.
Depuis, le liseron aux plis de son calice
Garde une veine rouge ou rose, en souvenir.

Mais dans le haut sentier qui court sous les vieux saules,
Plus de Dame au long voile, au long manteau flottant ;
Le charretier n'a plus de blessure aux épaules,
Et le chariot roule et roule, en cahotant.

***

J'ignore le pays où la chose s'est faite ;
Ce fut sans doute en France ou bien aux environs ;
Mais dans les jours de mai, quand la terre est en fête,
En calice, au matin, s'ouvrent les liserons.
Moi, j'aime ce calice émaillé par l'aurore,
Portant son diamant de rosée au milieu ;
Et qui, dans notre Alsace (oui, disons *notre* encore),
A nom : *Verre fleuri de la Mère de Dieu.*

Je ne sais comment la gravure que nous avons sous les yeux, qui représente l'*Alsace* quêtant pour les blessés, pendant la guerre franco-prussienne, m'a remis en mémoire la gracieuse légende du *Liseron*, si bien racontée par le P. V. Delaporte, S. J., dans ses *Récits et Légendes*. Je ne résiste pas au plaisir de la reproduire, car bien peu, trop peu de lecteurs canadiens connaissent ces délicieux poèmes du P. Delaporte.

***

L'artiste qui a peint le portrait idéal de l'*Alsace*, que nous reproduisons aujourd'hui, est une femme : Sophie de Bouteiller, dame de Saux, dite Henriette Browne. Elle naquit à Paris, en 1829, et fut élève de Chaplin. Elle s'adonna surtout au portrait, soit idéal, soit réel. Ses tableaux les plus remarquables sont : *Pendant la guerre,— Sœur de charité,—l'Alsace.*

A. Leglaneur.



LE P. JEAN-PIERRE AULNEAU S. J.

(*Suite et fin*)

Au mois d'avril 1736 le P. Aulneau nous informe dans une de ses lettres qu'il se proposait d'aller passer une partie de l'été sur le lac Winnipeg, avec les Assiniboines qui occupaient la partie sud du lac. L'autre partie était habitée par les Cris qui s'avançaient jusqu'à la baie d'Hudson. Plusieurs bandes crises erraient également dans les prairies de l'Ouest. Après avoir séjourné sur les rives de ce lac, pendant l'été, il avait l'intention vers la Toussaint de suivre les Assiniboines avec quelques Français de bonne volonté, pour se rendre chez les tribus que son supérieur lui avait assignées.

L'abondance et la qualité du poisson attiraient les Assiniboines au lac Winnipeg. Dès les premières gelées d'automne, ils prenaient la route du sud-ouest afin d'échanger une partie de leur poisson pour du maïs que cultivaient les " Kaotickouack." Le P. Aulneau voulait s'enrégimenter dans cette bande et les accompagner dans leur course, qui les conduisait chez les sauvages sédentaires du Missouri.

Tels étaient les projets qu'il nourrissait au printemps 1736. Ils ne devaient jamais se réaliser. Pourquoi renonça-t-il à cette entreprise et le voit-on, le 8 juin, entreprendre le voyage à Michillimakinac ? Cette question donne lieu à plusieurs considérations.

Durant l'hiver 1735-36 Christophe Dufrost de La Jemmeraye était mort au fort Maurepas, à la décharge de la rivière Winnipeg.

La Vérendrye, le 30 avril 1736, dépêcha quelques canots chargés de fourrures qui devaient lui revenir avec des marchandises. Le P. Aulneau dans un *post-scriptum* prend soin de nous dire que les canotiers le pressent de fermer sa lettre vu qu'ils attendent qu'il la leur remette pour partir.

Il est probable que, n'eût été cet incident, nous aurions des détails plus circonstanciés sur sa mission. Quoi qu'il en soit, il ne songeait pas, à cette époque, à quitter l'Ouest, car si tel eût été son dessein, il n'aurait eu qu'à prendre passage sur l'un de ces canots. Au contraire, il avait les yeux fixés vers le sud-ouest et se proposait, comme il nous en informe lui-même, de s'enfoncer très loin dans cette direction. Quel événement ou concours de circonstances lui fit donc changer de dessein quelques semaines après ?

Ici, on ne peut que conjecturer et donner les raisons les plus probables.

La première hypothèse comme cause de ce départ, serait l'abandon du fort Maurepas.

Ce ne fut que le 4 juin que La Vérendrye apprit par l'un de ses fils la mort de son neveu et lieutenant M. de La Jammeraye.

Le fort Maurepas avait été construit dans l'automne 1734. Durant l'hiver 1735-36 il était gardé par La Jammeraye, deux fils de La Vérendrye et deux autres Français. La Jammeraye mourut durant cet hiver-là et fut enterré auprès du fort.

Au printemps ce poste fut abandonné et les Français retournèrent au fort Saint-Charles.

On est porté à croire que ces événements firent changer de décision au P. Aulneau. En effet la route de l'Ouest se fermait momentanément au fort Saint-Charles et La Vérendrye, avant de s'aventurer plus loin, crut devoir retarder jusqu'à l'arrivée de nouvelles marchandises de traite. D'un autre coté les hommes que le P. Aulneau

espérait recruter pour l'accompagner dans sa mission lui faisaient probablement défaut. Aussi quatre jours après l'arrivée des fils de La Vérendrye du fort Maurepas, voyant que ses projets rencontraient de sérieuses difficultés, pour cette année-là, il prend le parti de retourner à Michillimakinac et d'ajourner ses généreux desseins au printemps suivant.

De plus, La Vérendrye fut sans doute bien aise que son missionnaire descendît à Michillimakinac, pour représenter aux équipeurs l'état de l'expédition et les persuader d'envoyer sans retard de nouvelles marchandises. L'on sait toutes les angoisses que ses impitoyables créanciers firent souffrir au découvreur du Nord-Ouest. Il ne pouvait dépêcher de meilleur défenseur de sa cause.

L'autre hypothèse repose sur des documents d'une grande valeur ; ce sont deux lettres, l'une du P. de Gonnor et l'autre du P. du Jaunay.

Le P. Nicolas de Gonnor écrivant en 1736 au Directeur du séminaire de Luçon pour le prier d'annoncer à madame Aulneau la mort de son fils, dit qu'il se rendait au fort Michillimakinac pour aller à confesse et consulter un autre Père sur certains troubles que l'extrême délicatesse de sa conscience avait fait naître dans son âme. Or, le P. de Gonnor, lorsqu'il écrivait ces lignes, était bien renseigné, puisqu'il possédait une lettre que le P. Aulneau lui avait adressée, huit jours avant sa mort.

Une autre lettre du P. Aulneau, trouvée parmi ses papiers, après sa mort, indique également le désir qu'il avait de soumettre à un autre prêtre certains cas de conscience dont la solution l'inquiétait.

Cette lettre était rédigée en latin et nous n'en connaissons le contenu que par ce que nous en rapporte le P. du Jaunay.

Dans cette lettre toute remplie de sentiments d'une profonde humilité, il se plaint des désordres de quelques

voyageurs français qui étaient [illegible]stacle au progrès de l'Évangile au milieu des sauvages. On ne saurait récuser en doute des témoignages si positifs ; toutefois il y a moyen, je crois, de réconcilier ces deux hypothèses, qui ne s'excluent pas absolument. Il est permis de croire que malgré ses inquiétudes de conscience il aurait continué son voyage, jusqu'à ce qu'il eût atteint les villages des Mandans, tel qu'il en avait instruction de son supérieur, et qu'il l'annonce dans sa lettre du 30 avril, n'eût été l'abandon du fort Maurepas. Cet événement ayant nécessité l'envoi de canots à Michilimakinac et son entreprise vers l'Ouest, offrant des difficultés inattendues et presque insurmontables, il en profita pour se rendre vers un autre religieux et soulager son âme délicate et peut-être un peu timorée.

***

On se demandera peut-être aussi, quelles étaient les cas de conscience qui troublaient ce saint religieux et sur lesquels il désirait obtenir des éclaircissements. Nous ne le savons pas assurément, car lui seul eût pu nous renseigner à ce sujet. Après cet aveu, je me permettrai de suggérer la réponse suivante. Pendant que le pavillon français flottait en maître dans la baie d'Hudson (1696-1713), les sauvages allèrent faire la traite à cet endroit.

L'entraînement fut si considérable que le commerce languit à Michillimakinac. Quand les Anglais devinrent maîtres de la baie, le courant continua à prendre la route du nord, au grand détriment des postes français.

A l'époque où les Français avaient la haute main dans la baie et même avant, ils firent des efforts pour enrayer ce mouvement vers le nord.

C'est ainsi que Du Lhut de La Tourette établit dans ce dessein, un poste appelé de son nom " La Tourette", au nord du lac Nipigon et que les Français conservèrent même après le traité de 1713, bien qu'il fût situé dans la

zone cédée à l'Angleterre. Ce fort en effet était au delà de la hauteur des terres et à 100 milles seulement du fort Albany. Au fond du lac Népigon se trouvait le fort Ste-Anne, qui attirait beaucoup de sauvages.

Les Français en érigèrent deux autres plus au nord, l'un sur la rivière à la Manne et l'autre sur la rivière Péré. Le succès avait été si grand qu'en 1684 Du Lhut écrivait au gouverneur La Barre, qu'avant deux ans, il ne descendrait plus un sauvage chez les Anglais et que trois ans plus tard plus de 1500 sauvages se rendaient au poste Ste-Anne pour y faire la traite.

On comprend en effet que les sauvages aimaient mieux porter leurs fourrures à un fort dans leur voisinage, que d'entreprendre le grand voyage de la Baie. Il n'en était pas ainsi toutefois des tribus qui habitaient les lacs La Pluie, des Bois et Winnipeg. Ils ne connaissaient pas d'autre comptoir que ceux de la Baie.

La Vérendrye avait été envoyé à l'ouest pour intercepter ce commerce et c'est dans ce but qu'il érigea des forts sur les principaux lacs.

Le succès répondit à son attente.

Toutefois ces sauvages avaient l'habitude de recevoir des avances aux postes anglais et de les payer avec les fourrures de l'année suivante. Plusieurs, sans doute, étaient endettés à la Baie et il était à craindre qu'en traitant avec eux, leur dette ne fût jamais acquittée, et que leur promesse d'amener leurs fourrures en paiement ne fût jamais remplie. Il pourrait se faire que le P. Aulneau désirait savoir précisément la ligne de conduite qu'il devait tenir et les conseils qu'il devait donner dans semblable occurrence, afin de concilier les lois de la justice avec les intérêts de la France.

***

En 1736, les Christinaux comptaient environ 200 guer-

riers autour du lac des Bois et une soixantaine sur le lac Winnipeg.

Les Sioux étaient leurs ennemis séculaires, inimitié qui ne s'est d'ailleurs jamais démentie depuis, comme le prouvent les nombreuses chevelures enlevées par les partis de guerre de ces deux nations.

Le 3 juin un nommé Bourassa qui venait de quitter le fort Saint-Charles pour Michillimakinac, rencontra dans une île du lac des Bois, trente canots conduits par une bande de guerriers sioux au nombre de 90 à 100. Ils le désarmèrent et lui enlevèrent toutes ses marchandises.

Ils apprirent de Bourassa qu'il y avait près du fort Saint-Charles cinq ou six loges de Christinaux, campés tout près des bastions.

Les Sioux résolurent d'aller les attaquer et promirent à Bourassa, s'il voulait les attendre, de lui remettre ses armes à leur retour.

Bourassa à peine libre se hâta de s'éloigner, fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Les Sioux s'avancèrent donc vers le fort, pour surprendre leur ennemi, mais à leur grand regret ils purent constater, sans être aperçus, que les Christinaux avaient déjà quitté cet endroit.

Cette bande se composait de Sioux des prairies, de Sioux des lacs et de quelques autres qui fréquentaient le poste de M. de La Ronde.

Ces derniers étaient sympathiques aux Français et désiraient cultiver leur amitié. Il n'en était pas de même du reste de la bande, qui se plaignaient amèrement de ce que les Français fournissaient des armes et de la poudre à leur ennemi implacable, les Christinaux.

Ils prétendaient également que deux ans auparavant, l'un des fils de La Vérendrye s'était uni à un parti de ces sauvages qui allaient en guerre contre eux et que même il avait été choisi comme chef de cette expédition.

Cette légende naturellement n'avait de fondement que dans l'imagination des Sioux, puisqu'il est constant que ni La Vérendrye, ni ses fils, ni aucun de ses voyageurs ne firent la guerre à aucune tribu sauvage.

D'ailleurs, si La Vérendrye eût voulu prendre les armes contre ces misérables, il lui eût été facile de le faire après l'assassinat de son fils et du P. Aulneau. Les Christinaux le sollicitèrent en vain de se venger. Il aima mieux pardonner et poursuivre le noble but qu'il se proposait. Ce parti de Sioux, à la recherche des Christinaux, continua à se promener dans le lac, espérant rencontrer des canots de leurs ennemis, en route pour le fort St-Charles, lorsqu'il tomba tout à coup sur nos vingt et un voyageurs. C'était le 8 juin 1736. Les voyageurs français venaient d'aborder dans une île située à environ 21 milles du fort St-Charles, et d'allumer le feu pour préparer le repas, lorsque la fumée révéla leur présence à ces maraudeurs.

Ces derniers descendirent sur un autre côté de l'île, sans être remarqués, et fondirent sur les Français.

Le plus grand nombre, blessés par leurs flèches, furent ensuite expédiés avec leur hache de guerre. Quelques-uns cherchèrent leur salut dans la fuite, mais se voyant poursuivis de trop près, ils se précipitèrent dans le lac et se noyèrent. Le P. Aulneau, frappé d'une flèche, tomba à genoux ; au même instant un sauvage s'approchant de lui en arrière, lui asséna un coup de tomahawk qui mit fin à ses souffrances.

Les Sioux prétendirent, plus tard, qu'ils voulaient épargner ce missionnaire, mais que l'un de leur bande, croyant se distinguer par un acte de bravoure, et sans vouloir tenir compte du sentiment des autres, le tua avec sa hache. Ils ajoutèrent qu'au même instant un coup de foudre ébranla l'île jusque dans ses fondements et sema la terreur parmi eux, à un tel point qu'ils s'enfuirent aussitôt,

croyant que le ciel voulait les punir pour le crime de l'un d'eux.

Cette histoire après coup, inventée par les Sioux en 1739, pour pallier leur forfait, n'est qu'un tissu de faussetés. Ces brigands, comme toujours, après cet assassinat, cherchèrent à s'excuser et à faire peser tout le poids de la responsabilité sur un seul, sauf à recommencer tous ensemble, à la première occasion. Cette prétendue délibération sur le sort du P. Aulneau et décision en sa faveur, n'eurent lieu qu'après sa mort, lorsqu'ils commencèrent à craindre la vengeance des Français.

Trois semaines après la mort du P. Aulneau, cinq voyageurs canadiens, accompagnés de quelques sauvages du Sault-Ste-Marie, ayant abordé dans cette île, trouvèrent les corps des voyageurs gisant sur la grève. Ils virent les têtes des Français posées sur des robes de castor et la plupart sans chevelure. Le P. Aulneau avait un genou en terre, une flèche dans la tête, le sein ouvert, sa main gauche contre terre, la droite élevée.

Le sieur de La Vérendry était couché sur le ventre, le dos ciselé à coups de couteau, une houe enfoncée dans les reins, sans tête, le corps orné de jarretières et de bracelets de porc-épic.

Les Sioux avaient respecté le corps du P. Aulneau, qui n'avait subi aucune profanation.

L'île en question, comme presque toutes celles du lac des Bois, n'est qu'un rocher couvert d'une couche d'humus tellement légère, qu'il n'est pas prudent d'allumer le feu ailleurs que sur le rivage.

Une fois que la tourbe est embrasée, il arrive souvent qu'elle se consume entièrement, laissant le rocher à nu. Nos voyageurs enlevèrent donc ces quelques pouces de terre à un endroit peu éloigné du rivage et y déposèrent le corps du missionnaire qu'ils couvrirent ensuite de pierres en forme de tumulus d'une hauteur de 1 à 2 mètres. En

1843, le Rév. M. Belcourt visita l'île du Massacre et reconnut le tumulus en question. Il recueillit sur les lieux, de la bouche d'un sauvage, le récit de cet événement tragique, dont le souvenir s'était conservé parmi eux.

Le père de ce sauvage avait aidé à donner la sépulture au P. Aulneau et connaissait, par conséquent, l'endroit précis où reposait le corps de ce missionnaire.

Dans l'automne 1737 des voyageurs français firent prisonnier le meurtrier du P. Aulneau et se proposaient de le livrer entre les mains de la justice ; malheureusement d'autres sauvages intervinrent et les forcèrent de relâcher leur prisonnier.

Les Sioux racontèrent plus tard aux Français du fort Beauharnois, que le calice, la pierre consacrée et les vêtements d'autel, tombèrent entre les mains d'une veuve qui comptait plusieurs enfants parmi les jeunes guerriers sioux. En peu de temps, ils moururent presque tous, sous ses yeux. Frappée de douleur et d'effroi, elle attribua ses malheurs à la profanation qu'elle avait faite du calice. Elle se hâta de s'en débarrasser en le jetant à l'eau.

Les voyageurs français trouvèrent néanmoins plusieurs objets qui avaient appartenu à ce missionnaire et les conservèrent comme les reliques d'un saint. Le P. de Lauzon put se procurer sa calotte et la transmit à sa mère. Plusieurs personnes prétendirent avoir obtenu des grâces signalées par son intercession.

En relisant les lettres de la collection Aulneau on est surpris d'y voir plusieurs passages qui indiquent un pressentiment bien arrêté de ce missionnaire, au sujet de sa mort prochaine. Dans presque chacune d'elles, il déclare combien il serait heureux de mourir pour le Christ, et enfin huit jours avant sa mort, il annonce au P. de Gonnor *qu'il espère de terminer bientôt sa carrière.*

La carte de Jeffreys (1762) montre l'île du Massacre (1) comme étant du côté sud du lac des Bois. Cette île se trouve de fait au sortir de la baie de l'angle nord-ouest, sur le chemin qui conduit à la rivière La Pluie, du côté nord de la grande traverse. Cette traverse a près de 30 milles de largeur et il n'est pas prudent de s'y aventurer en canot lorsque le vent souffle fort.

L'identité de l'île ne souffre aucune difficulté. Les sauvages ont toujours désigné l'île en question, depuis 1736, comme l'île du Massacre et c'est sous ce nom qu'on la connaît encore de nos jours.

Les sauvages évitent en général d'y aborder, disant qu'il y est arrivé un grand malheur et que leurs pères leur

(1) L'île du Massacre peut avoir environ 7 à 8 arpents de longueur et 3 ou 4 de largeur. Du coté ouest se trouve une anse où il est facile de mettre pied à terre.

Un rocher nu s'élève sur cette île, à une hauteur de 150 pieds au-dessus des eaux du lac.

De ce sommet, la vue se promène sur une trentaine d'îles et d'îlots.

En juillet 1890 plusieurs PP. Jésuites visitèrent cet endroit. Ils trouvèrent sur ce monticule rocheux des pierres éparses, jetées çà et là sur le roc vif, qui paraissaient avoir été transportées là à dessein. Leur disposition était de nature à faire croire qu'elles avaient autrefois fait partie d'une construction qui aurait été ensuite défaite entièrement en jetant les pierres, au hasard, tout autour.

Le capitaine Laverdière, qui servait de guide aux PP. Jésuites dans cette excursion, prétend que l'on trouve souvent sur les îles du lac des Bois, des tas de pierres qui servaient autrefois à indiquer la route aux voyageurs, mais qu'on les plaçait toujours sur la grève et que l'île au Massacre est la seule où l'on constate des amas de pierres sur une hauteur.

Lors de cette excursion les PP. Jésuites érigèrent une croix au sommet du monticule. Pour la maintenir sur le roc, ils entassèrent au pied les pierres qu'ils trouvèrent là. Cette croix peut avoir 16 pieds de hauteur. Une forte planche clouée au croisillon porte cette inscription :

Rév. Père Aulneau, S. J.
Massacré ici, l'an 1736.

L'île en question se trouve au 94° 46' longitude (Greenwich) et 49° 16' latitude. Elle se trouve donc en Canada. Plusieurs cartes géographiques l'indiquent comme étant dans la zone américaine. La tradition constante des sauvages ne laisse aucun doute que l'île où cette croix fut érigée est bien réellement celle où fut tué le P. Aulneau.

ont appris que le sang des blancs a été versé à cet endroit. Avec les renseignements qui précèdent, il serait relativement facile de retrouver les restes du P. Aulneau et de leur donner une sépulture convenable.

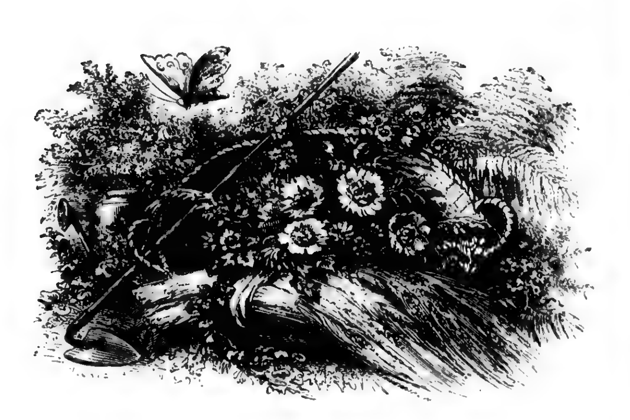
Mgr Taché avait fait certaines démarches, paraîtrait-il, pour obtenir la concession de cette île, et il est probable que la chose aurait été faite gratuitement, si la coupe des bois des îles n'eût été vendue à une compagnie dont le terme d'exploitation n'était pas encore expiré.

Il se proposait d'y ériger un monument et un oratoire.

Il est à espérer que le noble dessein de Mgr Taché pourra, un jour, être mis à exécution.

L.-A. Prud'homme.

St-Boniface, 9 février 1898.



LES FLEURS

L'ANNÉE dernière à l'époque du réveil de la nature dans nos jardins, nous faisions une petite excursion à Paris, où nous voyions les fleurs circuler par les rues dans de petites charrettes à bras ou dans une corbeille suspendue au cou d'une jeune fille. Autre pays autres usages, mais partout le même amour pour ces aimables créatures du bon Dieu. Au pays du Cid, à qui l'on fait une guerre si injuste en ce moment, c'est le marchand de fleurs ambulant qui parcourt les rues avec sa cargaison odorante ; pots de fleurs sous chacun de ses deux bras, pots de fleurs retenus derrière son dos dans une manne qu'il porte à l'aide de deux bretelles, il traverse les places et les rues, le vendeur infatigable, et de loin on le prendrait pour un buisson fleuri qui marche. Il s'annonce par la douce senteur de sa marchandise, et aussi par des appels réitérés

aux acheteurs, à peu près en ces termes, en s'adressant à ceux qu'il rencontre ou qu'il voit aux fenêtres ou balcons:

" Allons, fleurissez votre balcon, dona Rosina ; mes roses sont moins fraîches et moins éclatantes que celles de vos joues, mais elles vous ressemblent !

" Allons, dona Inès, un pot de ces fuchsias qui retombent moins ondoyants et moins flexibles que vos cheveux !

" Dona Leonor, ce lis dans votre chevelure noire ferait à merveille. Et vous, caballeros, n'avez-vous pas aujourd'hui des fleurs à offrir pour quelque fête ? Qui veut des fleurs? Voilà le marchand de fleurs ambulant qui passe !

" Que les pupilles qui veulent présenter un bel oranger nain à leur tuteur, les fiancées un beau laurier à leurs futurs, les écoliers un souci à leur pédagogue, accourent.

" Que les jeunes gens qui savent écrire dans la langue des fleurs s'adressent à moi. Venez tous, accourez, car je ne puis m'arrêter longtemps sous chaque balcon.

" Et vous, seigneur moine, ne ferons-nous pas aujourd'hui affaire ensemble ?

" Sans doute, mon saint père, vous ne pouvez offrir des fleurs aux créatures ; mais c'est demain la Fête-Dieu, et vous pouvez déposer une offrande embaumée sur les marches de l'autel du Créateur, qui a semé ces plantes parfumées dans nos jardins, comme les belles et saintes âmes dans son Église. Un rosier rouge pour le Christ qui a versé la pourpre de son sang sur la croix pour nous racheter ; un lis éclatant de blancheur pour la Vierge-Mère. Que la senteur de mes fleurs se mêle à celle de l'encens en montant vers le ciel ! Il ne vous en coûtera, pour avoir ces deux plantes, que quelques maravédis et une prière pour Juniata, ma femme, et mon petit Juan qui vient de venir au monde."

Les compliments du marchand de fleurs ne sont pas toujours paroles d'évangile, mais son boniment est bien méridional.

A. Leglaneur.

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

SECONDE PARTIE

I

MARICHETTE.



JACQUES LEBRUN, depuis la mort de sa femme, s'était imposé les plus grands sacrifices pour donner à sa fille unique ce que l'on appelle une bonne éducation ; c'est-à-dire qu'il l'avait renfermée pendant trois ans dans un couvent où, grâce aux progrès qu'ont faits ces maisons d'éducation, elle avait appris une foule de choses qui contrastaient singulièrement avec sa position. Ainsi, mademoiselle Marie Lebrun était de première force sur le piano, et elle n'avait à sa disposition d'autre instrument de musique que la chaudière de fer-blanc dont elle se servait pour traire elle-même les vaches de la ferme. Elle s'était

donné beaucoup de peine pour apprendre l'anglais, et il ne se trouvait pas autour d'elle une seule personne qui comprît un mot de cette langue. Elle savait broder et peindre, et le jour même de son retour à la maison paternelle, il lui avait fallu se mettre au métier à tisser de la grosse étoffe. Enfin, au couvent, elle avait déclamé *Athalie*, et au village on l'appelait *Marichette*.

Fort heureusement pour la jeune fille, le couvent ne l'avait pas dégoûtée du village. Elle y rapportait un esprit exempt de tout orgueil déplacé, de tout dédain sot et ingrat; et elle reprit sa place auprès de son père avec autant de candeur, de respect et d'amour, que si elle ne l'eût jamais quittée. Elle sut dissimuler à merveille les premières répugnances qu'elle éprouva involontairement pour les humbles et rudes travaux de la campagne; elle prit même à tâche d'effacer tout ce qui causait entre elle et ceux qui l'entouraient une disparité choquante, et cela au grand désappointement de son père, qui trouvait fort mal que sa fille ne sût pas mieux faire la *grosse demoiselle*. Ce mécompte était d'ailleurs amplement compensé par le bonheur qu'elle lui procurait. Marichette ne se démentait pas un seul instant : les attentions les plus délicates, la plus naïve soumission, les plus tendres caresses trompaient l'ennui du bon cultivateur, qui se décida à vivre uniquement pour sa fille. Il sortait rarement, et passait les soirées à écouter, bouche béante, les lectures qu'elle lui faisait. Son voyage de Québec créa même quelque étonnement; une aussi longue absence était tellement en dehors de ses habitudes, qu'elle intrigua vivement toutes les commères de la paroisse. Quant à la pauvre enfant, le départ de son père était pour elle un véritable chagrin, le premier qu'elle éprouvait depuis sa sortie du couvent. Les sept grandes journées qui s'étaient déjà écoulées, et qu'elle avait passées seule avec une vieille voisine, lui avaient paru sept grands mois. Le soir du huitième jour, plus

long et plus ennuyeux encore que ceux qui l'avaient précédé, était arrivé, sans ramener celui qu'elle attendait avec une impatience qui devenait de l'inquiétude, car six ou sept jours au plus étaient le temps convenu d'avance pour ce voyage.

On était alors dans le carême, c'est-à-dire au milieu de mars, époque de l'année sur laquelle les prières et les offices lugubres de l'Église, joints à l'impression qui résulte du premier réveil de la nature, lorsque le printemps qui dans notre climat est si long, commence à poindre lentement, jettent un certain reflet de tristesse que beaucoup de personnes, nous en sommes certain, ont observé avant nous. Assise près de la fenêtre du pignon de la maison, d'où elle pouvait voir de plus loin sur le grand chemin, Marichette profitait des dernières lueurs du crépuscule pour achever une pieuse lecture qu'elle avait commencée à l'église. Si dévote qu'elle fût, on croira sans peine que le moindre bruit attirait son attention. Chaque fois que le tintement grêle et lointain des grelots d'une voiture arrivait jusqu'à elle, la jeune fille appuyait son front sur les vitres et restait là, immobile, jusqu'à ce que le cheval et le traîneau qui s'étaient ainsi annoncés fussent passés près de la maison. Plusieurs voitures passèrent ainsi, les unes après les autres, faisant naître d'abord une espérance qu'elles emportaient en s'éloignant avec cet air froid et insolent qu'on trouve toujours aux choses qui nous contrarient. Lorsqu'il fit tout à fait noir, elle mit son livre de côté, et s'agenouillant sur la tablette de la croisée, elle se prit à regarder fixement au dehors, comme si elle eût voulu percer l'obscurité avec ses regards ; mais elle ne vit rien que de larges flocons de neige qui tombaient, éclairés de distance en distance par la lumière que projetaient les fenêtres des quelques maisons qui bordaient la route. Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est de temps à autre l'aboiement d'un chien, ou le bruit parfois triste et cadencé, parfois rapide

et joyeux des sonnettes des traîneaux, qui passaient toujours, quoique à de plus longs intervalles.

Dans toute autre circonstance, cette scène peu récréative aurait été bien propre à attrister la jeune fille ; mais si l'on songe que, prédisposée comme elle l'était d'ailleurs, si l'on excepte la vieille voisine, qui marmottait son chapelet, et le chien de la maison qui ronflait roulé sur lui-même près du foyer, elle était seule avec son ennui et son inquiétude croissante, on trouvera bien naturel de la voir donner un libre cours à ses larmes ; ce qui ne dérangea pas le moins du monde ni le chien dans son sommeil, ni la vieille voisine dans sa prière.

Il y avait longtemps que la pauvre Marichette pleurait, lorsque tout à coup, Castor (c'était le nom du chien) fit entendre une sorte de grognement joyeux et courut vivement vers la porte. Il n'en fallut pas davantage : Marichette s'élança à sa suite, et dans un clin d'œil, sans tenir compte de l'obscurité et de la neige, elle se trouva, sans autres vêtements que son mantelet et sa jupe, à courir sur la grande route en compagnie de Castor, qui tantôt la précédait et tantôt la suivait. Au bout de quelques arpents, elle s'arrêta, et jeta à son compagnon un regard de reproche, que celui-ci comprit à merveille, car il s'arrêta aussi lui, et après avoir flairé un instant, il recommença à courir, se retournant de temps à autre pour inviter sa maîtresse à le suivre.

Comme pour rendre justice à l'instinct de la bête, un bruit de sonnettes à peine perceptible parvint alors à l'oreille attentive de la jeune fille : elle se remit en chemin, pleine d'espérance, hâtant le pas à mesure que le bruit devenait plus distinct. Jugez de son désappointement lorsque, à un détour de la route, elle aperçut deux personnes au lieu d'une dans la voiture si impatiemment attendue ! Par bonheur, ce dernier contretemps ne fut pas de longue durée.

—Marichette ! Marichette ! Quand on pense que c'est Marichette ! s'écria une voix bien connue...

Sans prendre garde à l'étranger qui accompagnait son père, la pauvre enfant, tremblante de joie, sauta dans le traîneau, et Castor non moins joyeux qu'elle en fit autant de son côté.

—Allons! allons! nous allons être une fameuse *carriolée,* bêtes et gens...par chance qu'il n'y a pas loin. Tiens, c'est vrai ! Excusez ma petit Marichette, monsieur Guérin. Elle a été joliment poussée aux études pour une *créature* (1), mais elle est sans gêne : elle ne connaît pas les façons du grand monde.

Il ne fallait pas moins que cette apologie en forme, pour faire sentir à la jeune fille la présence du tiers malencontreux que son père venait de nommer. Elle se retourna vivement pour voir qui était ce M. Guérin, à qui on la présentait d'une manière si peu avantageuse ; mais l'étudiant était tellement enveloppé dans une épaisse robe de buffle, dont le capuchon lui recouvrait entièrement la figure, qu'il était tout à fait impossible de se faire une idée de ce personnage. Cependant, pour la première fois de sa vie, elle eut honte de s'entendre appeler Marichette ; ce nom lui parut avec raison un sobriquet peu élégant. L'étranger ne répondit pas un mot aux paroles que Jacques Lebrun lui avait adressées, et cela pour la meilleure raison du monde : la fatigue du voyage, l'obscurité, le bruit monotone de la voiture, et le peu d'intérêt qu'il trouvait à la conversation de son compagnon, avaient endormi notre héros si profondément, qu'il n'avait eu aucune connaissance de ce qui venait de se passer. Marichette put donc gronder son père tout à son aise, sur la longueur prolongée de son absence ; et celui-ci put donner à sa fille

(1) D'où provient cette manière de désigner les femmes chez nos habitants ? Les sermons de nos curés sur les *dangers de s'attacher aux créatures* n'en formeraient-ils pas l'étymologie ?

toutes les explications possibles, qui cependant ne le justifièrent pas tout à fait.

A la porte de la ferme il fallut réveiller, non sans quelque difficulté, le monsieur *de la ville*, et presque le tirer du traîneau, où le retenaient ses fourrures appesanties par la neige. Une fois dans la maison, Jacques Lebrun crut devoir réitérer à peu près dans les mêmes termes la présentation de sa fille. L'étudiant, tout en se frottant les yeux, répondit à peine par un salut nonchalant et distrait aux très belles et très savantes révérences que s'empressa de lui faire la *petite habitante*. Sur un ordre de son papa, Marichette, avec la meilleure grâce possible, aida l'étranger à se débarrasser de son lourd capot, service pour lequel elle n'obtint pas un seul mot de remerciement. Voilà, pensa-t-elle, un monsieur qui, avec ou sans sa peau de bête, a joliment l'air d'un ours mal léché. Si cela doit continuer, papa aurait aussi bien fait de le laisser où il était.

Comme pour justifier ce premier jugement porté sur son compte, la conduite de Charles pendant le repas qu'on lui fit prendre, et jusqu'au moment où il jugea à propos de se retirer dans la petite chambre qui fut préparée pour lui, fut non seulement exempte de toute galanterie, mais même très blessante pour la fille de son hôte, dont il parut ne pas faire plus de cas que si elle eût été la servante de la maison. Bien loin cependant de se montrer maussade, il lui aurait fallu, au contraire, déployer beaucoup d'amabilité pour se faire pardonner sa présence, dans un moment où le père et la fille se revoyaient après ce qu'ils croyaient naïvement une longue absence, et où ils avaient tant de choses à se dire.

Jacques Lebrun, très fatigué lui-même, mit l'impolitesse du jeune homme sur le compte de la fatigue et du sommeil qui l'accablaient. En cela il se montrait bien indulgent, car il y avait, outre ces deux causes, un peu de mau-

vaise volonté chez notre héros. Charles était parti pour la campagne avec l'intention bien arrêtée d'y changer tout à fait de régime, au moral comme au physique. Il voulait substituer pendant quelque temps le travail du corps à celui de l'âme, se donner beaucoup d'exercice, et faire le moins de frais possible en fait d'imagination et de sentiment. C'était là son dernier caprice du moment, et il y tenait plus qu'à tous ceux qui avaient précédé. Il n'avait emporté avec lui que quelques livres de science bien arides, quoiqu'ils n'eussent point trait à la jurisprudence, et il se proposait de les feuilleter, lorsqu'il ne pourrait pas aller bûcher dans la forêt. Il avait laissé à la ville, à dessein, toute sa bibliothèque de romans ; et il fut horriblement choqué de trouver, toute rendue au terme de son voyage, ce qui ressemblait beaucoup à une héroïne en chair et en os, une petite paysanne à prétentions, qu'on lui disait instruite, et que, pour comble de malheur, il ne put s'empêcher de trouver jolie. Il jugea tout de suite que le seul moyen de tenir à son projet, c'était d'éviter tout rapport avec cette jeune personne, qu'il considérait d'ailleurs comme bien au-dessous de lui.

On sait combien les familles riches et distinguées établies dans les campagnes, se pensent supérieures aux habitants qui les entourent. Le père de Charles n'était pas sorti, comme on dit, de la cuisse de Jupiter ; cependant la position que l'honnête marchand s'était faite, et l'éducation qu'il avait eue, l'avaient mis en droit de tenir ses voisins à une respectueuse distance. Depuis sa mort, loin de s'affaiblir, l'orgueil de sa famille s'était accru. Madame Guérin avait, pour son propre compte, quelques prétentions à la noblesse, et la décadence de sa fortune, par une réaction bien légitime, exagérait chez elle le sentiment de sa dignité. Ses enfants, qu'elle ne voulait pas voir complètement déchus, avaient été élevés dans des idées presque aristocratiques. Cela explique comment

notre héros, campagnard lui-même, aurait cru déroger en portant des attentions à la fille d'un habitant, si bien élevée et si gentille qu'elle fût.

De son côté, Marichette n'ignorait point ce qu'elle valait. Toute bonne princesse qu'elle se montrât dans son village, elle appréciait parfaitement la grande distance qu'il y avait entre elle et ceux qui l'entouraient Elle avait refusé, sous un honnête prétexte, la main d'un jeune homme qui passait pour un des meilleurs partis de la paroisse. Ses prétentions n'allaient pas jusqu'à vouloir exclusivement d'un *monsieur de la ville ;* mais elle aimait à croire à la possibilité d'un mariage où le chef de la communauté n'aurait pas été de beaucoup inférieur à son associée. Le peu de cas que faisait d'elle le premier jeune homme instruit qu'elle rencontrait, l'humiliait donc cruellement. C'était prendre au fond de son âme une illusion qu'elle y cachait, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, et la détruire à ses yeux avec un froid mépris.

Rentrée dans sa chambre, la pauvre petite oublia presque la joie que lui avait fait éprouver le retour de son père, pour se livrer à sa mauvaise humeur. La dissonance qui existait entre une moitié d'elle-même et l'autre moitié, entre l'acteur et la scène, entre le tableau et le cadre, entre la culture de son intelligence et les manières pour bien dire incultes qu'elle avait substituées de bonne grâce à celles qu'on lui avait enseignées, se présenta plus vivement que jamais à son esprit. La rusticité de ses vêtements, de sa demeure, de son nom, de son langage, qu'elle avait altérés à dessein, lui parurent un odieux travestissement : elle eut honte d'elle-même, et faut-il le dire, encore un peu, et elle allait avoir honte de son père. Heureusement cette pensée lui parut si monstrueuse, quoiqu'elle ne fit que l'entrevoir à peine, que son cœur et son esprit, engagés dans une mauvaise voie, rebroussèrent chemin tout à coup. Sa vanité avait déjà pris des propor-

tions si gigantesques qu'elle en eut peur. Elle essuya quelques larmes qui avaient commencé à couler le long de ses joues, et se promit de rendre au nouveau venu mépris pour mépris, et, comme elle le disait tout bas avec un petit air mutin que nous voudrions pouvoir peindre, *gestes pour gestes, grimace pour grimace.* Il y avait réaction de l'orgueil sur la vanité, et la dignité féminine, qui se compose de l'équilibre de ces deux ingrédients, s'en retirait saine et sauve pour le quart d'heure.

Le lendemain, Marichette ne fit pas autrement que s'il n'y avait pas eu le moindre étranger à la maison. Charles qui, par parenthèse, se leva vers midi, put, tout en faisant sa toilette, voir la demoiselle Lebrun, dans le costume le moins recherché, courir de la maison à la grange, de la grange à l'étable, de l'étable à la laiterie, de la laiterie à la demeure peu élégante du plus prosaïque de tous les quadrupèdes, et cela avec une alacrité et une gaieté qui ne trahissaient certainement pas le moindre dégoût.

Voilà, pensa-t-il, une jeune fille qui a bien du mérite. Au moins, puisque je ne veux pas me compromettre avec elle, il faudra que je tâche d'être convenable à son égard. Cette concession faite en lui-même, l'étudiant sortit de sa chambre, aussi beau, aussi frais que les instruments de toilette à sa disposition lui avaient permis de se faire, et daigna porter ses pas vers la première pièce de la maison, qui servait de cuisine et de salle d'entrée, et bien souvent de salle à manger, comme c'est le cas partout dans nos campagnes.

Marichette venait de rentrer. Elle avait perdu le moins de temps possible, et déjà elle était assise sur une chaise avec une autre chaise devant elle, occupée à tailler de petites tranches de pain qui devaient faire partie de la *soupe aux pois* de rigueur. L'attitude qu'elle avait, était tellement dépourvue de toute grâce et de toute coquetterie, que, pour la conserver en présence du jeune

homme, il lui fallait un courage que nos lectrices apprécieront, nous en sommes certain.

Charles, avec un air tout à fait bienveillant, lui adressa quelques phrases banales sur le trouble qu'elle se donnait, compliments auxquels elle répondit en s'informant poliment de sa santé, sans toutefois lever à peine les yeux de sur le panier de bois dans lequel elle faisait tomber, une à une, les petites tranches de pain.

La vieille voisine avait été retenue à la ferme par une prudence bien louable de la part du maître de la maison. Cette duègne d'une nouvelle espèce crut faire plaisir à la jeune fille en lui offrant de se charger de toute sa besogne, *pour qu'elle pût jaser plus à son aise avec le beau monsieur qui voulait lui faire la cour.* Cette proposition, faite à voix basse, fut accueillie par un froncement de sourcil et une petite moue très significative.

Charles essaya plusieurs sujets de causerie : il reçut à chacune de ses phrases une réponse parfaitement convenable ; mais pas un mot, qui tendît à prolonger ou à ranimer la conversation.—Après un petit quart d'heure, il abandonna la partie et se retira dans une fenêtre, où il se mit à battre la mesure sur les vitres, en même temps qu'il fredonnait quelques couplets entre ses dents. De fenêtre en fenêtre, il fit ainsi le tour de la maison. Il en était rendu à la dernière fenêtre et à son dernier couplet, lorsque la vieille femme vint lui dire que le dîner était servi. Il se retourna et fut tout surpris de voir, dans la principale chambre où il était, une table très proprement mise, mais avec un seul couvert.

—Où est M. Lebrun, demanda-t-il ?

—Il est allé au bois.

—Il m'avait promis de m'emmener.

—Ah ben oui, c'était ben aisé aussi de vous emmener; il aurait donc fallu emporter vot' lit. J'avons été cinq ou six fois pour vous réveiller, et vous nous avez parlé de

toutes sortes de choses ous'que j'avons pas compris un mot ni une parole.

—C'est bon,...mais la demoiselle, est-ce qu'elle ne dîne pas?

—Mam'zelle Marichette? Sûrement qu'elle dînera avec nous autres. Seigneur de Dieu, que c'est pas fière c'te créature-là! Ça pourtant été induqué comme c'est rare. Ça chante comme un rossignol, ça coud, épi ça brode, épi ça file, épi ça tricote comme une invention. Ça lit dans les plus gros livres, cà sait son catéchisme mieux qu'aucun curé;...épi ça jase, épi ça prêche, épi....

—C'est superbe, la vieille, mais *ça doit manger aussi.* Pourquoi ne dîne-t-elle pas avec moi?

—C'est c'que j'y avons dit;....mais c'est si peu fier, vous voyez ben....j'cré qu'elle estime mieux manger avé moé et les deux engagés, comme j'avons coutume.

—Où est-elle donc?

—Elle est sortie pour aller joliment loin, d'ousqu'elle reviendra pas avant une heure. Vot' soupe va frédir; ça s'rait ben dommage. Mam'zelle Marichette arrange si ben l'ordinaire. C'est pas comme ces p'tites fillettes qu'ça fait les fières, épi qu'ça s'marie qu'ça sait tant seulement pas faire la soupe: comme par exemple la fille à....

—Mais c'est qu'elle doit avoir des prétendants en nombre, dites donc, la bonne?

—Jour du ciel! que'qu'vous dites là? Si elle voulait s'amuser aux garçons, la maison vid'rait pas. Elle a refusé Louison Martin, l'fils du meunier, et l'garçon au bonhomme Richard,...qu'c'est ben nommé *richard;* car ça vous a des piastres à plein coffre....si c'était pas si crasseux, sauf vot' respecte, ça roul'rait-y un peu ces gens-là!...J'avons encore refusé le petit Jean,... le clerc notaire, et jusqu'au bedeau, qu'est veuf avé trois enfants, qu'est ben venu faire la grand' demande;....parce que j'avons tant ri, ...j'avons tant ri!

—C'est qu'elle n'aime pas les garçons, apparemment ?

—Ah qu'qu'vous dites là, mon bon monsieur ? mais c'est dévot comme un ange c't enfant-là ! Par exemple quand elle aura dîné, elle prendra son beau livre de prières, épi elle ira passer l'après-dînée dans l'église.... Mais pourtant......vous comprenez ben...qu'c'est pas à dire que mam'zelle Marichette s'marierait pas. Dame, si ça s'adonnait...queuqu'un qui serait ben genti, épi qu'aurait ben dl'inducation, épi un bon comportement,....je dis pas qu'y aurait pas un'chance ;...mais c'est pas les jeunesses de par icite qu'auront c'te chance-là.

La vieille et loquace voisine continua ainsi à chanter les louanges de mam'zelle Marichette jusqu'à l'épuisement de ses facultés oratoires, et bien longtemps après qu'elle eut lassé l'attention de son auditeur.

Tout en savourant le potage, qui soutint à merveille la réputation qu'on venait de lui faire, Charles apprenait ainsi bien des choses qu'il aimait à savoir, sans compter toutes celles dont il ne s'inquiétait guères. Le programme tracé par la voisine s'accomplit du reste à la lettre. Marichette ne rentra qu'une heure après, dîna bien à la hâte et alla passer l'après-midi tout entière à l'église. Cela était aussi peu compromettant que notre héros pouvait le désirer ; en même temps, c'était peut-être un peu plus ennuyeux qu'il ne l'aurait voulu. Il se décida à sortir, mais la couche de neige trop molle qui venait de tomber, ne lui permit pas de faire une bien longue excursion. L'après-midi passa lentement ; Jacques Lebrun revint du bois très tard et il fut obligé de promettre à son hôte de l'emmener avec lui le lendemain, dût-il l'enlever endormi et le conduire dans son traîneau.

On est toujours porté à s'en prendre aux autres des mécomptes qui nous arrivent ; Charles était presque fâché contre la jeune fille pour l'ennui qu'elle lui avait laissé éprouver. Il oublia qu'elle ne faisait que tenir la con-

duite qu'il s'était prescrite à lui-même. Il pensait qu'il devait être, après tout, bien peu aimable, puisqu'il avait fait si peu d'impression sur cette petite *habitante ;* il s'étonnait de voir qu'elle ne fit point plus d'attention à lui qu'aux jeunes gens sans instruction qui lui avaient fait la cour ; son amour-propre en souffrait, et il était assez injuste pour ne pas songer qu'il l'avait dédaignée le premier, et que Marichette n'était pas autre à son égard qu'il ne l'avait souhaité en la voyant.

II

LA MI-CAREME.

ÉCOUTEZ donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse ?

—Quoi, c'te p'tite jeunesse que Jacques Lebrun a amenée de la ville ?

—Justement. On dit qu'il va s'marier avec Marichette.

—Pas si bête, Lebrun, d'aller comme ça chercher un mari à sa fille....

—Écoute donc, papa ; c'te année, c'est les filles qui d'mandent les garçons. Quand t'iras en ville, tu m'en apporteras un !

—Tiens, voyez donc....c'te Françoise, comme c'est espiègle !

—C'est beau d'voir comme la Marichette se rengorge.

—Excusez. C'est pu Marichette, pas en toute...c'est mam'zelle Marie, gros comme le bras.

—Mademoiselle Marie Lebrun, si vous plé !

—Elle a laissé la p'tite jupe de *dragué,* et le mantelet *d'inguienne.*

—Elle faraude comme un' grand' dame.

—Elle ne met plus *d'câlines ;* elle se coiffe en ch'veux.

—Comm' si l'bon Dieu nous avait pas tous coiffés de même!

—Elle travaille pu, pas en toute. C'est la mère Paquet qui fait tout le train d'la maison et du dehors.

—Elle doit en suer, la vieille. Mais c'est égal ; j'suis sûre qu'elle trouve ben encore l'moyen de jaser. Elle en a un moulinet !

—C'te Marichette ! J'm'étonne pas, avec son p'tit air doucereux, qu'elle trouvait toujours des si bonnes raisons pour r'fuser les garçons.

—Ça s'pourrait ben qu'elle s'en mordrait les pouces.

—Et les doigts avec !

—Ça s'pourrait ben, en effette !

—Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaille que son père a été faire en ville ?

—Après tout, c'est p't'être ben rien d'bon.

—Queuqu' p'tit *commichon !*

—Queuqu' sauteu d'escaliers!

—Queuqu' polisson !

—L'fils de queuqu' banqueroutier anglais !

—Queuqu' *restant* de la ville !

—Queuqu' mauvais sujet dont les parents n'savent qu'en faire !

—Queuqu' rien qui vâille !

—J'allons voir ça tantôt.

—Vous les avez invités, père Morelle, n'est-ce pas?

—C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut ?

—C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'rons rabattre un peu.

—Soyez tranquilles, vous aut', je les mettrai à leur place.

—Et moé aussi !

—Épi moé itout !

—Épi moé d'même !

—Dites rien. Y'aura moyen, s'ils veulent tirer du grand, d'leu jouer queuqu' bon tour.

—Vous trouvez pas qu'Jacques Lebrun est pas mal fou d'laisser sa fille toute seule avec ce gibier-là ?

—Dame, c'est pas trop édifiant. Not' curé a pourtant fait un fameux sermon su l'compte des amoureux, l'aut' dimanche.

—Dites donc, mère Tremblay, est-ce que vous les avez pas vus passer rien qu'tous les deux en voiture ?

—Jour du ciel ! n'm'en parlez pas. Il y parlait quasiment l'visage dans son chapeau. Queu scandale ? Épi ils allaient d'un train ... d'un train.



—Pas trop laid pour c'te p'tite dévote, qu'on y aurait donné l'bon Dieu sans confession.

—Faites donc induquer vos enfants après ça !

—C'est joliment risqué, c'te créature-là ; hein, père Morelle, qu'en dites-vous ?

—Dame ! *tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse*, comme dit le provarbe.

—Ah ben, puisque vous parlez d'cruches, faut qu'Jacques Lebrun en soit un' fameuse, lui qu'a rien qu'ça d'enfant !

....

Ce qui précède n'est qu'un fragment bien imparfait de la conversation qui se tenait quatre ou cinq jours après l'arrivée de Charles dans la paroisse, chez le père Morelle, riche habitant de l'endroit, le soir du dimanche de la *mi-carême*.

Les différents interlocuteurs dont nous avons rapporté les paroles aussi textuellement que nous l'avons pu, étaient :

D'abord, le père Morelle lui-même, gravement assis dans un grand fauteuil de bois près de la cheminée, sa pipe à la bouche, n'ôtant sa tuque bleue que pour saluer chaque nouvel invité à mesure qu'il entrait, et laissant tomber avec une bonhomie pleine d'insouciance les quelques phrases qu'il mêlait à la conversation.

Puis ensuite, les deux demoiselles Morelle, grandes, minces, noires et laides, justifiant pleinement, par leur extérieur et leur caquet, les garçons du village, qui leur avaient permis d'atteindre dans le célibat l'âge respectable de trente-sept et de trente-huit ans.

Puis, assis ensemble sur un large coffre bleu (classique témoin de tous les amours de la campagne), le *garçon au bonhomme Richard* (le même que Marichette avait refusé), et la petite Rose Tremblay, sa première *blonde* qu'il avait abandonnée pour Marichette, et auprès de laquelle il avait été bien venu de nouveau, après avoir été éconduit par sa rivale...

Puis la mère Tremblay qui trouvait, comme de raison, beaucoup à redire sur le compte de toutes les jeunes filles de la paroisse, la sienne exceptée.

Puis enfin, et ce n'était assurément pas, de tous ces personnages, ni le moins joyeux, ni le plus charitable, le bedeau de la paroisse, qui n'avait pas encore pu trouver à se remarier.

En attendant une compagnie beaucoup plus nombreuse que le père Morelle avait invitée à fêter avec lui la

mi-carême, ces braves gens s'amusaient à médire de tout le monde en général, et de Marichette et du jeune étranger en particulier, signe certain de la sensation profonde qu'avait causée dans l'endroit l'arrivée de ce dernier.

La salle où se réunissaient les conviés du père Morelle était éclairée d'abord par la lumière qui s'échappait de la porte, des fentes et du tuyau d'un grand poêle en fer *à deux étages*, chauffé presque au rouge ; et ensuite par la lumière beaucoup moins vive que donnait une vieille lampe de terre cuite en forme de navette, clouée au bord d'une des poutres et dont la mèche fumante n'était séparée du plafond que de la distance que mesurait la saillie de la poutre.

Sur le poêle, et dans le fourneau du poêle, on pouvait admirer d'énormes chaudrons remplis de mélasse et de sirop d'érable qui bouillonnaient avec un grésillement tout à fait appétissant. La maîtresse du logis elle-même agitait de temps à autre avec une large cuillère de bois, la précieuse liqueur de plus en plus épaisse, mais qui n'avait pas encore atteint le degré de consistance et de ductilité requis pour la métamorphose qu'on se proposait de lui faire subir. Deux enfants accroupis sur leurs talons près du poêle, suivaient avec un intérêt tout particulier la cuisson de la mélasse et se seraient laissé rôtir plutôt que de perdre de vue un des mouvements de la mère Morelle.

Le poêle, le grand fauteuil de bois, le coffre bleu dont nous avons parlé, avec une huche à mettre le pain, une table à jambes croisées et quelques chaises bien basses, formaient tout l'ameublement de cette première pièce. Au plafond, sur des perches clouées transversalement aux poutres comme un second plancher, de longs fouets, des lignes pour la pêche, deux fusils de chasse, et deux violons avec leurs archets, étaient étendus avec une précaution qui prouvait que c'étaient là les objets favoris des *garçons* du père Morelle. Les fusils et les violons, avec un peu

de bonne volonté, pouvaient rappeler la lance d'Ajax et la lyre de Tyrtée.

La seconde pièce ne recevait de lumière que de la première et de la troisième. C'était une salle à peu près vide, sauf deux lits parés, dont l'éblouissante blancheur tranchait dans le clair-obscur. Les trois chambres contiguës avaient leurs portes sur une même ligne, de sorte que de la première on pouvait apercevoir dans la troisième, illuminée par plusieurs chandelles, une longue table dressée avec un luxe de vaisselle qu'on ne trouve point chez les cultivateurs d'aucun autre pays. Le père Morelle avait ainsi : *salon de réception*, *salle de danse* au besoin, et *salle à manger*. Que peut-on exiger de plus, même de l'hôte le plus aristocratiquement situé ?

Les convives arrivaient les uns après les autres, secouant la neige de leurs vêtements, et échangeant ensemble des quolibets plus ou moins heureux sur la vitesse de leurs chevaux. La gaieté était déjà devenue si bruyante qu'il n'y avait presque plus moyen de s'entendre, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer Marichette, et le *Monsieur de la ville* qui passait pour son *cavalier*.

Aussitôt chacun se tut, autant par curiosité que par politesse. Le père Morelle se leva, éteignit sa pipe avec son doigt, la serra précieusement avec sa blague de peau de loup marin, mit sa tuque sous son bras et, s'avançant vers le jeune étranger, lui serra cordialement la main.

—Monsieur, dit-il, vous êtes le bienvenu. Vous escuserais le peu qu'y aura. Ma bonne femme, mes deux filles, et mes deux garçons que v'la, j'f'rons de not' possible pour vous ben divertir. Et j'espérons que toute la compagné qu'est icit', qui sont tous d'nos voisins et de nos bons amis, feront comme nous autres.

Si Charles et Marichette avaient pu comparer le petit bout de conversation que nous avons rapporté en

commençant ce chapitre, avec l'accueil bienveillant que leur faisait le père Morelle et que tout le monde leur fit à son exemple, ils en auraient conclu que au village comme à la cour, les absents seuls ont tort. Il y avait cependant autant de sincérité dans les compliments qu'il y en avait eu dans les critiques ; celles-ci du reste n'étaient que comminatoires et il dépendait de notre héros de leur donner tort ou raison. Quelques saluts gracieux, quelques bonnes poignées de main, quelques propos gais et sans gêne, lui auraient concilié tout de suite ceux mêmes qui avaient fait sur son compte les suppositions les moins charitables. Mais soit fierté, soit gaucherie ou distraction, Charles ne répondit à l'accueil de ces braves gens que par une civilité froide et guindée.

—Ah çà, ma bonn' femme, dit le père Morelle, à c't'heure que tous nos gens sont rendus, j'allons tâcher de s'mouver et d'avancer à queuqu'chose. J'allons nous rendre dans la p'tite chambre là bas ous' qu'il y a un coup et une croûte qui nous attendent ; pendant c'temps, là les jeunesses qui resteront icit' vont s'mouver à faire *la tire*, parce que une mi-carême ou une Sainte-Catherine *sans tire*, c'aurait guère plus d'bon sens qu'un jour de Pâques en maigre.

Là-dessus, le vieillard offrit galamment la main à la mère Tremblay, et, avec non moins de grâce qu'en eût déployé en pareille occasion un seigneur de la cour de Louis XIV, il la conduisit à table.

Le *coup et la croûte* dont il parlait si à son aise, consistaient en un souper où tout était servi avec profusion ; les énormes pâtés au poisson, les galettes appétissantes, les tartes de toute espèce, les ragoûts et les plats de *fricassée* gigantesques se pressaient sur la nappe et furent bientôt rejoints par les *crêpes*, que l'on apportait toutes bouillantes au sortir de la poêle. C'étaient de véritables noces de Gamache, excepté toutefois que Sancho Pança n'y aurait

pas *écumé la moindre poularde*, attendu que tout était scrupuleusement conforme à l'observance du carême. Le petit coup de bon rhum de la Jamaïque n'était pas oublié et il y avait même à chaque extrémité de la table deux belles carafes pleines d'un vin blanc que le bedeau assura valoir celui dont le curé se servait pour dire sa messe.

La partie la plus mûre de la société s'était placée à table, et par une exception faite en sa faveur, Charles, sur l'invitation expresse du père Morelle, s'était assis auprès de Mlle Lebrun, qui, elle aussi, se trouvait ainsi séparée d'avec les autres jeunes personnes.

Les deux salles, celle où se donnait le repas, et celle où se faisait la *tire*, prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une, c'étaient le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieilles chansons du bon vieux temps. Dans l'autre, c'étaient les éclats de rire des jeunes garçons et des jeunes filles qui, tout barbouillés de mélasse, se poursuivaient et s'agaçaient avec de longues *filasses de tire* semblables à des échevaux de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait, on se jetait de la neige que l'on allait chercher dehors, on se faisait des *niches* de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes et des coups à rompre bras et jambes ; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait ; car c'est ainsi que l'on comprend l'amour dans nos campagnes.

Quand la *tire* fut bien tressée et coupée par petits bâtons, disposés symétriquement sur de grands plats de faïence, on la porta comme en triomphe dans la salle du festin. Il n'est pas besoin de dire que l'apparition du mets que le père Morelle considérait avec raison comme la partie essentielle et le trait caractéristique de la fête, et le renfort puissant que présentait une douzaine de jeunes personnes en bon train de faire du vacarme, portèrent à son comble la bruyante gaieté de tous les convives.

Deux personnes restaient à peu près étrangères à toutes ces joies. Charles, à la grande surprise de tout le monde, ne répondait que par des monosyllabes à tout ce que lui disait sa charmante voisine. Il refusa obstinément de boire un seul verre de rhum ; à peine daigna-t-il tremper ses lèvres dans un verre de vin pour trinquer avec le père Morelle. Il ne mangeait guère plus qu'il ne buvait, et, prié de chanter, il s'en défendit jusqu'au bout, malgré les vives instances de toutes les bouches, qui n'étaient en cela que les interprètes de toutes les oreilles, désireuses on ne peut plus de savoir comment devait chanter un personnage tel que celui-là.

Marichette, malgré toute sa bonne volonté d'être aimable, partageait un peu la mélancolie du jeune homme ; elle avait beau s'efforcer de rire des moindres choses qui se disaient et répondre le plus vivement du monde à toutes les agaceries dont elle était l'objet, il lui arrivait souvent de trahir sa préoccupation par un regard triste et furtif ou par un froncement de sourcils involontaire.

Cela n'échappa point au père Morelle, observateur comme le sont tous les hommes d'expérience.

—Regarde donc, Jérôme, dit-il à voix basse, à l'un de ses fils placé près de lui, comme c'te pauvre p'tite Marichette a l'air en peine à côté de c'butor... c'est un butor, va !... Ça n'boit, ni ça n'parle, ni ça n'chante, ni ça n'mange, ni ça n'fait rien qui vaille. Ça m'a l'air d'un fameux sournois. Être si près d'un' jolie p'tite créature de même et pas en faire plus de cas ! Car elle n'est pas *indifférente* (1) la Marichette !.. Sacristi ! Jérôme, si j'étions à son âge et à sa place, à c'morveux-là !

(1) *Ne pas être indifférente*, être plutôt jolie que laide.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)

LES ELECTIONS EN FRANCE

ENFIN, les élections sont terminées (1); les "urnes", comme on dit avec élégance, sont remisées pour quatre ans dans les greniers administratifs, et nous allons pouvoir retourner à nos affaires et à nos plaisirs.—Ce n'est pas, d'ailleurs, que ces scrutins et ces ballottages nous aient beaucoup agités; rarement même on a vu l'opération s'accomplir au milieu d'un pareil calme, pour ne pas dire d'une aussi complète indifférence, et cette disposition morale est peut-être venue des journées printanières qui détendaient les nerfs en apaisant les esprits. Je crois bien qu'elle tenait aussi, pour ne pas dire surtout, à la lassitude et à l'écœurement causés par l'ambition de ces politiciens sans principes comme sans idée, dont la cupidité, la haine, la vanité, la bêtise, sont les seuls mobiles, et qui se disputaient uniquement les suffrages pour arriver à la possession de "l'assiette au beurre".

Quoi qu'il en soit, il est manifeste que le pays se désintéresse de plus en plus de ces consultations stériles, dont le spirituel Ernest Picard disait jadis avec son jovial scepticisme : "Nous allons donc nous *retromper* dans le suffrage universel !"—Aussi, chaque fois, le nombre des abstentions accuse-t-il davantage le détachement des populations.—"A quoi que ça sert de voter, me disait un honnête paysan, puisque plus qu'on vote plus que ça va mal ?...." Le brave homme aurait pu reprendre aussi le mot découragé d'Alphonse Karr : "Plus ça change, plus c'est la même chose...."

(1) Nous empruntons ce compte rendu au *Correspondant* du 25 mai.

Oui, c'est toujours la même chose, sous des noms différents ; l'étiquette seule varie. Jadis, nous avions des conservateurs et des libéraux ; nous comptons désormais des progressistes, des nationalistes, des révisionnistes, des possibilistes, des évolutionnistes, des socialistes, des anti-cosmopolites, des anti-sémites, des anti-zolistes,—et encore de nombreux candidats cumulent-ils quatre ou cinq de ces adjectifs afin de mieux piper l'électeur.

J'allais en oublier un, des plus modernistes et des plus réussis :—*étatiste*,—c'est-à-dire celui qui réclame en tout et pour tout l'intervention de l'État. C'est la même chose que socialiste ou collectiviste, mais c'est plus neuf, plus " dernier cri", plus " dernier bateau" !

Il y a ainsi tout une littérature électorale qui serait assez divertissante à étudier, avec ses métaphores pittoresques et ses images particulières, mais c'est une digression qui nous entraînerait trop loin.

Nos auteurs comiques trouveraient aussi leur compte dans les remerciement adressés par les vaincus comme par les vainqueurs aux votants qui leur sont demeurés fidèles. Il y a là quelques jolis morceaux, où la déconvenue se dissimule sous des apparences de satisfaction, où la défaite, renfonçant son amertume, essaie de prendre parfois des airs de victoire, où le hasard du succès sonne bruyamment comme un triomphe ! Certains candidats vont même, dans leur exaltation grandiloquente, jusqu'à donner une sorte de portée nationale à leur petit avènement. Tel l'ancien vaudevilliste Lockroy, déclarant pompeusement à ses électeurs que ce n'est pas seulement un homme qu'ils ont acclamé, " mais la cause du droit, de la justice et de la liberté" !—Rien que cela !

Du reste, nos ministres, les premiers, se sont ainsi grossis comme la grenouille de la fable, et leurs proclamations boursouflées se ressemblent tellement sous ce rapport qu'on les dirait écrites par la même plume :

Écoutez M. Barthou, haranguant les populations des Basses-Pyrénées : " Vous avez acclamé en moi la République libérale et progressiste, en dehors de laquelle le pays est condamné aux redoutables aventures de la réaction ou de la révolution !"

Oyez à son tour M. Cochery, disant aux alouettes de Pithiviers : " Vous avez affirmé une fois de plus sur mon nom la République réformatrice et progressiste, également éloignée de la révolution et de la réaction.'"

L'un n'est-il pas le décalque textuel de l'autre ? Et les deux compères n'incarnent-ils pas un peu cavalièrement la France, la République et le progrès, dans leurs chétives personnes ?

Heureusement, le public narquois s'amuse de ces exagérations comiques, dont un lecteur d'affiches a dit le vrai mot en qualifiant les élus de " bonimenteurs."

On rencontre de bien autres gaietés dans ces élections où la fantaisie s'est octroyé si largement sa part qu'on serait tenté de croire que le bon sens français ne les prend guère au sérieux.

A Paris, un candidat facétieux, s'inspirant de la blouse de Thivrier et du turban du docteur Grenier, prenait l'engagement de siéger en costume blanc, bleu et rouge.—Un autre, entrepreneur d'un des cabarets de Montmartre, promettait l'apéritif gratuit à tout venant.—Un autre arborait pour programme la suppression des huissiers.—Un autre, le citoyen Vaillant, candidat à Jonzac, dans la Charente-Inférieure, très préoccupé de la dépopulation de la France, demandait que chaque homme eût désormais deux femmes.—Un autre, dans le quartier de la Monnaie, voyait le salut dans le droit au vote accordé aux femmes.—Un autre, le docteur Boë, dans le quartier de l'Odéon, se présentait comme partisan de la suppression du Sénat et de la Chambre, en ajoutant qu'il abandonnerait à ses électeurs l'indemnité législative de 25 francs par jour.—Un autre,

à Saint-Quentin, le compagnon Wéran, adjurait les électeurs de ne pas voter pour lui, parce qu'il est partisan de la grève générale des " votards".—Un autre, après avoir développé son programme bouffon dans une réunion publique, ajoutait plaisamment : " Cet exposé n'est pas comme César ; il se passe de commentaires."—Un autre, dans le quartier du Palais-Royal, se proclamant ouvrier au milieu d'une réunion, était assailli de cette apostrophe : " Alors, pourquoi portes-tu des bijoux ?—Parce que j'en fabrique,... mais ils sont faux !..."

Faux aussi le libéralisme, faux le modérantisme, faux le conservatisme d'un tas de candidats,—loups et renards, hypocritement affublés d'une peau de mouton pour mieux tromper les bénêts et les godiches.

Parmi les candidatures excentriques, il faut citer celle d'Aristide Bruant, le joyeux chansonnier, dans le XXe arrondissement de Paris,—candidature socialiste, bien entendu, mais d'un socialisme bon enfant et réduit en couplets :

Si j'étais votre député,
—Ohé ! ohé ! qu'on se le dise !—
J'ajouterais *Humanité*
Aux trois mots de notre devise...
Au lieu de parler tous les jours
Pour la République ou l'empire,
Et de faire de longs discours
    Pour ne rien dire,

Je parlerais des petits fieux,
Des filles-mères, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville..
Ils auraient chaud, comme en été,
Si j'étais nommé député,
    A Belleville.

Je parlerais des tristes gueux,
Des purotins batteurs de dèche,
Des ventres plats, des ventres creux,
Et je parlerais d'une crèche
Pour les pauvres filles sans lit
Que l'on repousse et qu'on renvoie
Dans la rue !...avec leur petit !...
    Mères de joie !...

Je parlerais des vieux perclus
Qui voudraient travailler encore,
Mais dont l'atelier ne veut plus...
Et qui traînent jusqu'à l'aurore,
Sur le dur pavé de Paris,
—Leur refuge, leurs invalides,—
Errants.., chassés,,. honteux... meurtris,
Les boyaux vides.

Je parlerais des petits fieux,
Des filles-mères, des pauvres vieux
Qui, l'hiver, gèlent par la ville...
Ils auraient chaud, comme en été,
Si j'étais nommé député,
A Belleville.

Il n'a pas été nommé député, mais sa chanson, devenue promptement populaire, lui rapportera peut-être plus que l'indemnité législative.

Une autre curiosité de circonstance a été l'organisation d'une claque électorale, destinée à soutenir, dans le tumulte des réunions publiques, ceux des candidats qui ne se sentent plus suffisamment sûrs de leur éloquence. Avec nos mœurs nouvelles de plus en plus américanisées, il était fatal que nos élections donnassent ainsi naissance à des entreprises industrielles. Avant peu, sans doute, nous verrons des agences, des sociétés spéciales s'établir pour prendre à forfait telle ou telle élection, en épargnant au candidat les ennuis et les fatigues de la campagne. Ce sera une nouvelle branche de compagnies d'assurances garantissant un siège au Palais-Bourbon ou au Luxembourg. Il ne s'agira que d'y mettre le prix.

On se figure aisément le dialogue.—Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service ?—Je désirerais devenir député. —Très bien. Veuillez nous faire connaître d'abord dans quelle partie de la France, parce que le tarif varie suivant les régions. Ainsi, dans le Midi, où les têtes sont plus chaudes, et, par suite, les difficultés plus grandes qu'en d'autres provinces, le prix est naturellement plus élevé. —C'est en Bretagne.—Parfait ! Pays conservateur et catholique ! Il faudra nécessairement donner à la candida-

ture une certaine couleur religieuse, y répugnez-vous? —Nullement, pourvu que je sois élu. Après, je m'arrangerai.—Dans cette contrée de vieille foi et de traditions tenaces, il sera nécessaire, pour assurer le succès, de faire quelques sacrifices, par exemple d'offrir des bannières, des chemins de croix, d'envoyer des aumônes aux curés pour leurs pauvres. C'est le tarif n° 1. On paie moitié comptant à cause des courtiers à mettre en campagne et des avances à faire, et moitié après le scrutin. Quel est le notaire de monsieur?

En attendant la mise en œuvre de cette industrie nouvelle, à laquelle le vingtième siècle promet de jolis développements, nous avons comme prélude la claque électorale, qui vient de donner lieu à un assez curieux procès. Un sieur Tournadre, ayant mobilisé des agents pour soutenir et applaudir dans les réunions publiques M. Chenu-Laffitte, candidat dans le sixième arrondissement de Paris, lui réclamait devant la justice de paix le paiement de ses honoraires. Le chef de claque assure que le candidat lui avait promis 10,000 francs en cas de succès, mais M. Chenu n'ayant ramassé, comme dirait un cycliste, qu'une "pelle" humiliante, le compatissant Tournadre se bornait à lui demander 200 francs.—On a plaidé, et le juge de paix, très embarrassé d'un pareil conflit, s'est tiré d'affaire en se déclarant incompétent.

N'est-ce pas aussi une ingénieuse innovation que celle du citoyen Jules Guesde, le pontife du collectivisme, qui, sentant son élection menacée, avait organisé une réunion exclusivement composée de femmes,—environ trois cents, —dont il sollicitait l'intervention auprès de leurs maris? Mais les femmes roubaisiennes sont demeurées sourdes à ses galantes adjurations, et l'apôtre du chambardement social a été battu,—suprême humiliation!—par un affreux clérical!

Non moins battu à Carmaux que Jules Guesde à Rou-

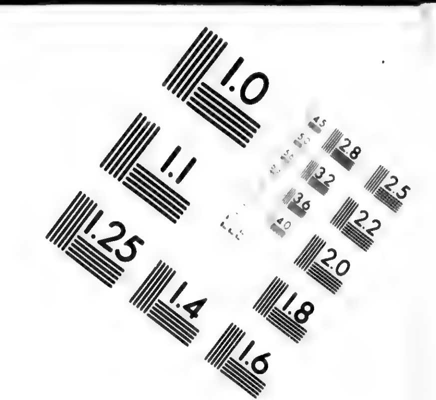
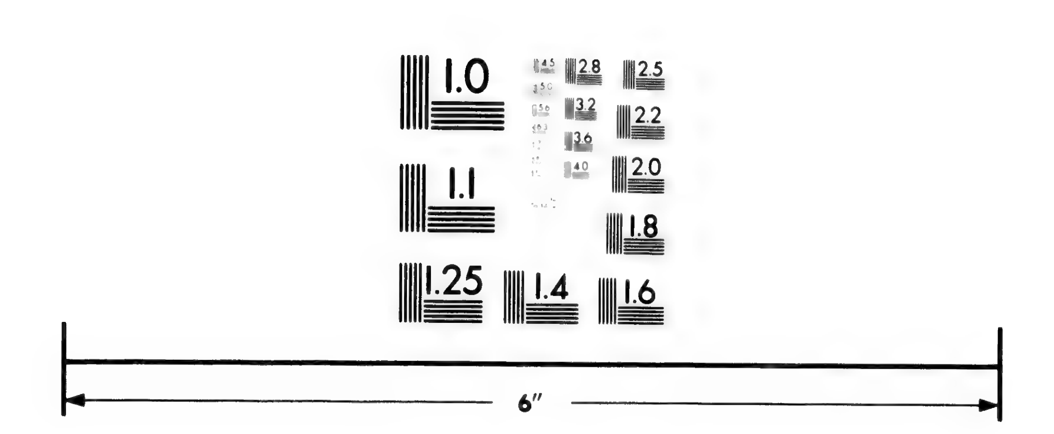


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

baix, Jean Jaurès s'efforce du moins de faire bon visage à mauvaise fortune. A l'en croire, non seulement il ne gémirait point de sa déroute, mais encore il en serait ravi. Il avait entamé des travaux philosophiques et littéraires dont la politique militante l'avait malencontreusement détourné ; il va pouvoir les reprendre et poursuivre avec joie ses " chères études".—Vous vous souvenez de l'aventure de ce Gascon qu'une poigne vigoureuse avait jeté par la fenêtre, et qui disait en bas, en se ramassant : " Aussi bien, je voulais descendre..."

D'autres candidats ont été plus tragiquement impressionnés de leur défaite. Dans la Creuse, un d'eux a été frappé d'aliénation mentale ; dans l'Eure, à Louviers, il a fallu soumettre immédiatement à la douche, dans un asile, le malheureux qu'avait foudroyé son échec.—Ce qui ne veut pas dire, après tout, que nombre d'élus soient plus sains d'esprit que les blackboulés conduits sur l'heure dans une maison de fous...

Enfin, après les coups de soleil,—les coups d'épée ou de pistolet. Nous n'avons pas eu à enregistrer moins de sept ou huit duels par suite des polémiques électorales et des rivalités de scrutin ; mais, heureusement, il n'y a eu à pleurer aucune victime, les balles s'étant perdues sans résultat, et les épées n'ayant fait que d'inoffensives égratignures.—Les restaurateurs seuls ont bénéficié de ces rencontres.

Une chose m'étonne : c'est que, par le temps de féminisme qui court, aucune femme du groupe revendicateur n'ait posé de candidature ! L'occasion était pourtant belle de faire sanctionner par le suffrage souverain le principe de la fameuse réforme.—Sans doute, une pareille candidature n'aurait pu être posée légalement, mais le papier, qui souffre tout, aurait pu, du moins, en affiches multicolores, presser énergiquement les hommes d'inscrire sur leur bulletin le nom d'une femme, de manière à procurer

indirectement le triomphe de la cause. Pourquoi ne l'a-t-on pas osé ?

Le groupe féministe, prudent malgré ses audaces, s'est borné timidement à un appel adressé aux électeurs par son organe, le journal *la Fronde*, pour les inviter à ne voter qu'en faveur des candidats s'engageant à réclamer l'égalité des sexes devant la loi.—C'est faible ; on s'attendait à plus de courage. Encore un coup, pourquoi aucune *candidate* ne s'est-elle crânement mise sur les rangs ?

Ce qui est plus significatif encore, c'est que M. Zola, l'homme que rien n'arrête, n'ait pas osé interroger le suffrage universel en lui demandant la réhabilitation de sa cause. Quelle magnifique occasion pourtant s'offrait à lui d'obtenir un plébiscite, de faire casser la sentence du jury par un verdict populaire, d'en appeler de l'arrêt de quelques-uns à l'arbitre suprême de tous ?—Mais lui non plus n'a pas osé, et s'il est demeuré coi, croyez bien que ce n'est pas par excès de modestie !—C'est donc la cour d'assises de Versailles qui va prononcer le dernier mot de l'aventure, et je crains bien que ce ne soit pas pour la gloire du vaniteux qui s'y est si follement lancé.



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX

C'ÉTAIT en 1875, l'impératrice-reine d'Autriche-Hongrie, d'humeur un peu sombre, comme si les destinées de l'avenir lui fussent dès ce temps révélées, tourmentée d'un besoin d'activité physique, cherchant peut-être encore un dérivatif à quelqu'un de ces petits ennuis, auxquels, fût-elle fée, la plus élégante des souveraines ne saurait échapper, pour peu qu'elle soit l'épouse d'un prince chevaleresque, beau, séduisant, comme le fut François-Joseph, la très gracieuse Élisabeth, dis-je, voulut goûter de solitude, vivre trois mois durant complètement à sa guise, et, sans rompre absolument avec ses habitudes, s'affranchir des servitudes du régime assez féodal en vigueur à la cour d'Autriche.

Pour avoir moins à s'embarrasser des règles inscrites au code du protocole, Sa Majesté, préférant à l'hospitalité d'une monarchie un séjour en république, jeta son dévolu sur la France et choisit comme résidence un coin de Normandie sur les bords de la Manche, agreste ou plantureux, suivant qu'on s'écarte ou qu'on se rapproche du rivage immédiat de la mer, suffisamment éloigné d'une voie ferrée, pour que les habitants du lieu aient conservé quelque chose des mœurs simples et patriarcales d'autrefois.

Donc, certain matin de mai un bel Autrichien sonnait à la grille du château de Sassetôt-le-Mauconduit, sous un prétexte quelconque, insistait pour en visiter l'intérieur,

et après un tour de parc se retirait apparemment satisfait de son inspection, suivant du moins qu'en jugea le portier par la *buona mano* qu'il reçut.

A quelque jours de là, le même personnage, sans trahir en rien son incognito, demandait à louer le château pour la saison ; il se donnait comme mandataire d'une famille étrangère désireuse de prendre les bains de mer aux Petites-Dalles et laissait entendre qu'il ne lésinerait pas sur le prix ; ses avances ayant été nettement repoussées, et après qu'il lui eut été catégoriquement signifié que l'appât de la forte somme serait impuissant à décider de l'affaire, après maintes réticences, avec maintes précautions oratoires, il se résigna à s'avouer le majordome de la comtesse Hohenembs ! Devant ce nom toute objection devait naturellement tomber, et le bruit ne tarda pas à se répandre, non seulement dans la région, mais dans les cercles diplomatiques et mondains, que l'impératrice d'Autriche allait s'installer pour trois mois dans la Seine-Inférieure.

Cependant, jusqu'à la mi-juillet, aucun préparatif ne laissait présager la prochaine arrivée de la souveraine ; déjà, les braves gens du pays commençaient à jaser : "L'Autrichien ! Mais c'était bel et bien un farceur, quelque Allemand qui avait trouvé plaisant de mystifier ces bons Cauchois !" Les langues allaient bon train, et l'on gouaillait, quand, deux jours avant la date fixée pour l'arrivée de Sa Majesté, parut à Sassetot le mystérieux étranger, accompagné d'une belle et grande personne, à tournure remarquablement distinguée, que les braves gens pensaient déjà l'impératrice elle-même.

De plus malins auraient pu, du reste, s'y tromper, car Mlle S., dame d'atours de Sa Majesté, svelte et fine comme sa souveraine, était, pour la taille et la prestance, à tel point son image, qu'elle lui servait de..., comment dire ? Oh ! mon Dieu, tout simplement, de mannequin ! Le costume coupé aux mesures de Mlle S. habillant en perfection

l'impératrice, le Worth de Vienne (un Français entre parenthèses) essayait ses chefs-d'œuvre à la dame d'atours ; sans que sa main eût à trembler d'un auguste contact, l'artiste ajustait, épinglait à loisir, et c'est ainsi qu'il réussissait ces merveilles auxquelles la suprême élégance d'Élisabeth d'Autriche donnait un inimitable cachet.

Avant-garde du personnel impérial, les deux voyageurs étaient escortés d'un volumineux bagage, en majeure partie composé des divers objets que Sa Majesté aime avoir tout prêts et sous sa main dès sa descente de voiture ; parmi les nombreux colis, un grand coffre noir, de forme carrée, intriguait passablement les curieux ; quel pouvait bien être le contenu de cette sorte de cercueil ? Quel en était l'usage ?

En vraie femme de sport, l'impératrice exècre les meubles moelleux et douillets, elle tient particulièrement à son petit lit de fer étroit et dur et s'en fait suivre dans tous ses déplacements. La caisse, objet des commentaires du public, contenait tout bonnement la couche de S. Majesté.

Le majordome n'a pas plus tôt pris possession du château qu'une légion de tapissiers l'envahit ; il s'agit, en effet, non seulement de l'accommoder, pour autant qu'il s'y prête, aux goûts et aux habitudes de l'impératrice, mais encore d'agencer l'appartement destiné à la jeune archiduchesse Valérie et de pourvoir à l'installation d'une suite ne comprenant pas moins de soixante-dix à soixante-douze personnes.

On travaille toute la nuit, et le lendemain, le grand salon contigu à la chambre à coucher de Sa Majesté est devenue tout à la fois salle à manger et boudoir. Afin que le sommeil de l'impératrice ne soit point troublé, la pièce superposée à celle qu'elle habitera est démeublée et transformée en garde-robe. La dame d'atours de service s'y tiendra tout le jour, prête à répondre au premier appel de son impériale maîtresse.

La salle de billard est convertie en salon de réception, ce sera la partie du château dont il sera le moins fait usage, car, de par l'ordre exprès de la comtesse Hohenembs, la porte en sera presque toujours hermétiquement close, sauf, bien entendu, au personnel de la maison.

C'est au premier étage que l'archiduchesse élira domicile ; son logis comportera, outre la chambre à coucher, une salle d'étude et une salle à manger, l'étiquette ou la coutume exigeant que Son Altesse ait sa table personnelle ; ses deux gouvernantes, française et anglaise, habiteront son voisinage immédiat.

A chacun des quatre principaux dignitaires de la maison, il faut offrir un gîte suffisamment confortable et s'adaptant à leur train habituel de vie ; le pauvre majordome serait tancé d'importance s'il n'avisait pas aux moyens de satisfaire les exigences d'une sociabilité raffinée, s'il ne prévoyait pas qu'une villégiature n'interrompra certes point, mais, au contraire, avivera ce commerce délicat, parfumé d'un grain de galanterie, dont la cour d'Autriche conserve et perpétue l'aimable tradition.

Le grand maître de la cour, baron Nopcsza, auquel incombe, à raison de ses fonctions, le rôle de maître de maison, occupera le rez-de-chaussée de l'aile ouest du château ; par une baie donnant directement sur le parc, son cabinet communique avec l'extérieur. Ainsi, tout étranger ayant affaire à sa haute personnalité n'aura point, pour l'approcher, à traverser le vestibule et ne risquera point de croiser l'impératrice.

Le service de la bouche sera nécessairement fort compliqué ; pour en assurer le jeu, un immense fourneau est construit au milieu de la cuisine, dont il occupe tout le centre. Ce monumental engin ne chômera point, pas plus que la vieille cheminée au bois, l'antique four et les potagers du temps jadis, car les entours de Sa Majesté ne sont point précisément ennemis d'une chère fine et délicate.

Quant à l'ameublement, c'est un bouleversement général qu'il subit : celui de chaque chambre est modifié et transformé au goût de l'intendant. Les bons vieux meubles font assez pauvre figure, autrement encadrés que d'ordinaire, et semblent dépaysés dans des pièces ou des coins où ils ne sont pas logés d'habitude. Toute cette révolution s'opère rapidement et, dans les quarante-huit heures, Sassetot est prêt à recevoir son hôte impérial.

On sait les nombreux travaux d'art, ponts et tunnels, viaducs et remblais dont la ligne de Paris au Havre est entrecoupée ; la multiplicité et la structure de ces ouvrages ne laissaient pas que de préoccuper l'organisateur du voyage : le train impérial, vu son poids et son gabarit, pourrait-il, sans risque d'un accroc ou même d'un arrêt, s'engager sur les rails du chemin de l'Ouest et arriver sain et sauf à destination.

Au dire des ingénieurs de la compagnie, aucune difficulté n'était à craindre, et les wagons autrichiens parviendraient sans encombre à Fécamp ; en dépit de ces affirmations, le courrier de Sa Majesté restait anxieux. Pour mettre fin à sa perplexité, on lui proposa d'essayer la route ; les voitures de la cour iraient à vide jusqu'à la station terminus, et cette épreuve, si elle était menée à bien, dissiperait tous les doutes.

Ainsi fut fait, et le parcours expérimental s'étant accompli sans accident ni incident, le samedi 31 juillet, Sa Majesté, qui venait directement de Vienne, arrivait vers midi en gare de Fécamp.

Avant qu'elle mît pied à terre, la souveraine était saluée par le vice-consul d'Autriche-Hongrie et les membres de la municipalité ; puis le maire d'alors, parfait gentleman, très Parisien quoique Normand, maniant la parole avec autant d'aisance que d'humour, après avoir souhaité en excellents termes la bienvenue à la comtesse Hohenembs, la conduisait à son landau. L'archiduchesse

prenait la gauche de l'impératrice, et la suite s'étant aussitôt casée dans les différents véhicules alignés devant la gare, la file des voitures, précédée du majordome qui marchait en tête pour montrer la route, se dirigeait vers Sassetot, entre une double rangée de curieux sympathiques.

La population de Fécamp était, en effet, presque entière sur pied et se découvrait respectueusement devant la souveraine ; hors la ville tout aussi bien, les habitants des villages avoisinants formaient la haie : hommes et femmes, jeunes et vieux, étaient accourus pour voir défiler le cortège impérial, et l'auraient volontiers acclamé. Songez donc ! En aucun temps, ni tête couronnée, ni même président de république ne s'était jamais montré dans la région. Mgr l'archevêque de Rouen, tous les cinq ans, lorsqu'il effectue sa tournée pastorale ; M. le préfet, chaque année quand il préside le conseil de revision, sont les seules individualités de marque qui daignent honorer d'une visite ces parages excentriques riverains de la mer. Malgré la pompe et l'apparat dont S. E. Mgr de Bonnechose ne dédaignait pas de s'entourer lorsqu'il parcourait son diocèse, l'illustre et vénéré prélat, que les Normands aiment qualifier de " grand cardinal", était assurément personnage moins sensationnel qu'une impératrice-reine d'Autriche-Hongrie. A plus forte raison, le prestige d'un fonctionnaire républicain, pour habile et décoratif qu'on l'imagine, ne saurait rivaliser, il s'en faut, avec celui de la noble épouse de Sa Majesté Apostolique.

(A suivre)



CHRONIQUE DU MOIS

VOUS ne vous attendez pas, j'espère, à ce que je vous donne de nouveau le bulletin de santé de l'Espagne. Pendant le dernier mois il y a eu moins de changement que jamais, et, malgré le zèle des journaux à nous inonder de littérature guerrière, si je puis m'exprimer ainsi, l'issue future de la guerre est presque devenue pour le public, toujours friand de nouveauté, une chose du passé. Du reste, il est tout à fait certain maintenant que l'opinion des individus sur cette question n'a jamais été au diapason des journaux, et que ces bons journalistes américains ont vu là une excellente affaire, un moyen d'écouler beaucoup de papier, et ont battu le tambour pour faire marcher leur commerce.

Ce qui nous intéresse maintenant dans la guerre, ce sont les conséquences. Ici, nous avons eu l'incident Carranza-Kellert ; pour le monde politique, il y a l'alliance anglo-américaine chère au cœur de M. Chamberlain.

Du premier événement il y a peu de chose à dire avant le jugement final. Si Edmond Picard avait raison de dire à ses disciples : " N'agitez jamais une question de droit avant de vous en servir", il est également peu sage de parler d'un procès avant qu'il ait été décidé. Ce qui a été jusqu'à présent tiré au clair, c'est qu'une lettre a été subtilisée chez M. Carranza à la suite de visites quotidiennes de ramoneurs, d'employés du gaz, d'inspecteurs de la commission d'hygiène, et autres personnes qui par état pénètrent dans les demeures ; qu'on n'a pas prouvé que cette lettre avait été prise par M. Kellert ; qu'elle est maintenant entre les

mains des autorités américaines à Washington, et qu'aux États-Unis, où l'on n'a pas coutume de se donner des coups de botte, on considère cette petite manœuvre comme un tour de passe-passe des mieux réussis. Maintenant, M. Carranza et son ami M. du Bosc quitteront-ils le Canada pour retourner en Espagne, soulagés d'une certaine somme versée entre les mains du détective Kellert et de ses avocats ? c'est une question que les tribunaux seuls sont appelés à décider.

***

De l'alliance anglo-américaine, il y a encore, pour le moment, moins à dire. Que les États-Unis, qui se sont dégagés de la tutelle anglaise sur une question de thé, donnent maintenant un fraternel *shake-hand* à leur ancienne mère patrie, parce que l'on découvre, au bout d'un siècle, qu'on parle à peu près la même langue, cela ne paraît pas simple comme bonjour. C'est pourtant le rêve de M. Chamberlain, et les événements pourraient bien lui donner raison.

Quant à M. Chauncey Depew, le grand orateur américain, qui est en même temps engagé dans des opérations de chemin de fer qui rapportent plus que l'éloquence, ce projet, discuté pendant qu'il voyageait en Europe, lui a fourni l'occasion de faire la connaissance d'un nombre infini de reporters français et anglais. Il commence par dire que les sympathies des Américains sont en France, les circonscrit ensuite à Paris, la rue de la Paix lui paraissant représenter suffisamment la France aux yeux de ses compatriotes, et, réduisant ensuite de même les États-Unis à leur plus simple expression, finit par dire que les idées pro-françaises qu'il exprime sont surtout les siennes propres, et qu'il a une profonde affection pour le pays de ses ancêtres, des Dupuy, venus de France il y a 250 ans. Ce n'est plus guère alors qu'une question de sentiment personnel, mais que nous apprécions tout de même.

Cependant, dans un récent interview qu'il a accordé au reporter du *Matin*, M. Depew a de nouveau généralisé l'idée de la sympathie des deux républiques, réaffirmée par la conclusion d'un nouveau traité de commerce. Il s'explique ensuite d'une manière bien américaine sur l'impression produite aux États-Unis par les sympathies de la France pour l'Espagne :

" Imaginez-vous, dit-il, deux amis unis depuis longtemps par des sentiments familiers et une communauté d'intérêts, et lorsque ces deux amis se rencontrent dans la rue, l'un d'eux tourne brusquement le dos à l'autre, enfonce son chapeau sur ses sourcils, met ses mains dans ses poches et dit : " Vous vous querellez avec mon voisin et je déclare que tous les torts sont de votre côté." Le premier mouvement est celui de l'étonnement, le second est de s'expliquer."

Reste à savoir si les autres Américains descendants de Français ont gardé aussi vivace que M. Depew, descendant des Dupuy, le culte des ancêtres; si ces sentiments sont ceux, par exemple, du général Dewey, issu de la famille Douai et dont la généalogie a tellement été fouillée depuis quelque temps, qu'on lui a trouvé un parent parmi les généraux du siège de Paris, en 1870, et qu'on a même rapporté, avec une rare volupté, que son père avait, de 1845 à 1850, tenu une petite boutique aux environs de Sherbrooke.

***

Le cabinet Méline, qui détenait le record de la longévité ministérielle en France, a cessé d'exister. M. Ribot, M. Sarrien, et enfin M. Peytral, se sont en vain essayés à reconstruire l'édifice démoli. La tâche de former un ministère ne saurait être que difficile dans un pays où les couleurs politiques font place à de simples nuances en quantités innombrables. Aussi en Italie, où l'on vient également d'assister à la disparition d'un ministère, éprouve-t-on en ce moment la même difficulté.

***

En attendant que la France tente l'expérience d'un nouveau gouvernement, la chambre des députés s'est choisi un nouveau président en remplacement de M. Brisson. Son choix s'est porté sur M. Paul Deschanel, l'un de ses vice-présidents. Cette élection ne s'est pas faite sans opposition et sans tumulte. Au premier tour de scrutin, M. Deschanel avait 277 voix et M. Brisson 276. L'opposition poussa des cris forcenés, et M. Deschanel, qui n'aime pas les occasions où l'on dérange la raie de ses cheveux, résigna. Au second tour il eut 282 voix contre 278, et se trouva définitivement élu.

Il était certainement impossible de faire un meilleur choix. M. Deschanel, encore jeune, malgré ses dix-huit ans de vie parlementaire, descend d'une vieille famille où l'on naît bachelier ès lettres pour mourir professeur à la Sorbonne. Travailleur infatigable, il s'est jeté, après avoir approfondi ses classiques, sur l'éloquence et l'économie politique, et il n'est pas un orateur ni un économiste qu'il n'ait étudié avec soin. Il a publié de remarquables études sur les hommes politiques français et anglais de ce siècle, et comme à son père, professeur à la Sorbonne, rien de ce qui est littéraire ne lui est inconnu. Son éloquence est correcte et savante : celle d'un homme qui a étudié toute sa vie. On se rappelle encore avec quelle foudroyante logique il a répondu, il n'y a pas deux ans, au farouche Jaurès commentant les événements d'Albi et de Carmaux.

Mais M. Deschanel sera-t-il bien à sa place lorsque, comme lors du premier tour de scrutin, l'assemblée deviendra tumultueuse, grossière et féroce ? Le nouveau président est un homme doux, correct et de belles manières ; les rixes et les émeutes ne sont point son fort, et, par le temps qui court, des esprits modérés et cultivés comme le sien, sont mal vus dans cette assemblée où le socialisme

hurlant fait chaque jour des siennes. Si les peuples ont les gouvernements qu'ils méritent, les Chambres ont quelquefois des présidents dont elles ne sont pas tout à fait dignes. Enfin, pour le moment, l'élection pour M. Deschanel est un triomphe pour l'élément intelligent et bien pensant de la France.

***

Le mois dernier, j'avais à parler de Gladstone et de sa longue et admirable carrière politique. Voici que, aujourd'hui, mon rôle de chroniqueur m'impose la tâche douloureuse et bien autrement délicate de parler du grand homme d'État et du grand orateur que le Canada français vient de perdre, de sir Adolphe Chapleau.

Il est bien rare que les dons de la nature soient accordés à un homme avec autant de profusion qu'à sir Adolphe Chapleau. Une mémoire remarquable permettant de s'assimiler facilement et rapidement ses lectures, un jugement sûr et rapide, une rare présence d'esprit, le cœur d'un poète et la voix d'un chanteur mis au secours de l'éloquence, avec cela le génie des affaires permettant de discuter finances avec la hauteur de vues d'un économiste et la précision impeccable d'un comptable, une intelligence d'élite et absolument universelle, un physique à faire briser de dégoût les modèles des statuaires, des manières attirantes et sympathiques : quel merveilleux et irrésistible assemblage ! Et voilà ce qui fut donné à Chapleau.

Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec de pareils dons Chapleau ait été longtemps l'idole du peuple et ait remporté des triomphes dont le souvenir ne s'effacera guère. Partout où il a passé, il a causé de durables impressions. Ses amis intimes lui sont restés fidèles jusqu'à la mort et l'ont pleuré avec une sincérité touchante.

Quant à son œuvre, il sera plus facile à l'histoire qu'à nous d'en apprécier les résultats. Ce qu'on peut dire dès maintenant, c'est que Chapleau a gouverné la province de

Québec avec la hauteur de vues d'un véritable homme d'État ; que son éloquence un peu incorrecte mais puissante lui a assuré des triomphes oratoires qui n'ont jamais été surpassés dans ce pays.

Chapleau est mort comme il avait vécu, en croyant, après avoir, par sa mort chrétienne, édifié les pieux prélats qui l'entouraient, consolé par l'affection et l'héroïque dévouement de sa digne épouse, et par le zèle inaltérable de ses amis. Dieu a jugé ses actions les unes par les autres, et l'histoire portera bientôt son verdict définitif. En attendant, les regrets sincères et spontanés des Canadiens, leur présence en si grand nombre à ses funérailles, qu'il avait voulues simples et modestes, font bien voir que celui qui est mort est destiné à vivre longtemps dans le souvenir de son peuple.

***

L'année dernière, la reine Victoria, entourée de loyaux sujets venus de toutes ses colonies, célébrait solennellement son jubilé. Cette année, à pareille époque, avait lieu une démonstration moins pompeuse sans doute et d'un intérêt moins général, mais qui n'en est pas moins appelée à figurer dans les annales de l'éducation en ce pays.

Le collège Sainte-Marie, dirigé par les révérends Pères Jésuites, célébrait son cinquantenaire à cette occasion ; des anciens élèves, venus de toutes les parties du Canada, et même des États-Unis, se sont réunis pour se revoir, se retremper, retrouver leur *alma mater*, leurs anciens professeurs, et passer ensemble trois jours à vivre de la bonne vieille vie d'autrefois.

Elles ont été belles, grandioses et touchantes, ces fêtes de trois jours, où les pères Jésuites ont montré le meilleur de leur cœur, de leur amour paternel et de leur hospitalité. Leur souvenir, pour ceux qui y ont participé, sera ineffaçable, et l'impression produite sur les étrangers sera solide et durable.

Sans entrer dans les détails du programme, qui a été aussi varié que bien rempli, il me sera peut-être permis de le commenter quelque peu. Les pères Jésuites ont, à mon humble avis, fait preuve d'un admirable discernement et d'une rare largeur de vues. Le côté religieux a eu la belle partie de la première journée. L'éducation proprement dite trouvait son compte dans la représentation dramatique du mardi soir, où les anciens élèves ont montré quelle pureté de diction, quelle distinction de manières et quelle intelligence des auteurs leurs professeurs leur avaient inculquées ; les superbes discours du banquet ont été l'adaptation des principes reçus à des œuvres personnelles. Les délassements hygiéniques ont eu leur place à la revue militaire et dans les jeux et exercices gymnastiques du terrain de l'Exposition. La réception et l'excursion ont été de pures récréations, que la présence des dames ont rehaussées, égayées et embellies.

Franchement, s'il n'y avait pas là de quoi contenter tous les goûts, c'est que certaines gens en ont de bien originaux. Aussi n'est-il point besoin de dire que les anciens élèves se sont bien promis de revenir, dans dix ans, fêter les noces de diamant de leur cher collège.

L'ordonnance et l'exécution de ce programme doivent fermer la bouche à ceux qui disent constamment que nos maisons d'éducation sont des endroits où l'on prêche et pratique l'étroitesse de vues et le mépris des convenances sociales. L'exemple donné par les pères Jésuites et leurs élèves a dû prouver à ces gens que le collège Sainte-Marie n'est pas une institution ennemie du progrès et que les professeurs savent y gagner pour longtemps l'amour de leurs élèves.

***

Au lendemain des fêtes jubilaires du collège Sainte-Marie, Montréal, qui avait pris goût aux célébrations publiques, a célébré la fête patronale des Canadiens, la Saint-Jean-Baptiste.

La démonstration, plus simple que quelques-unes de celles du même genre qui ont eu lieu les années passées, a eu cependant un beau cachet de patriotisme et de foi. Le nombre des assistants, leur dévotion à cette messe en plein air célébrée en l'honneur de leur patron, l'allocution de monseigneur Bruchési, où le distingué prélat avait mis son éloquence accoutumée, tout cela a fait de cette fête une cérémonie dont un peuple peut être fier.

***

Deux jours après, (l'appétit vient en mangeant !), pour répondre à un besoin de fêtes publiques toujours croissant, les Irlandais célébraient le centenaire de leur révolution. Des discours éloquents furent prononcés sur le terrain de l'Exposition. Les malheurs et l'oppression de l'Irlande, sa noble lutte pendant ce siècle, la gloire des Emmet et des O'Connell furent passés en revue et commentés avec une ardeur que tempérait le sens des convenances et de la loyauté.

Maintenant, les amateurs de démonstrations publiques attendent avec impatience le jour de la Confédération et le 14 juillet, après quoi il faudra bien que ces messieurs se reposent comme les autres !

***

La session parlementaire est morte de fièvre lente, succédant à une période de débilité générale prolongée. Rarement on a vu une session aussi peu fructueuse. La différence d'opinions entre la Chambre et le Sénat doit nécessairement paralyser l'action de ces deux corps législatifs.

Noyé le bill des faillites! Aux calendes grecques le contrat Mann-Mackenzie ! Au vert le Drummond ! et ainsi de suite.

Nos députés peuvent maintenant se reposer de leurs longs mais peu profitables travaux : ils pourraient peut-être, durant leur vacance, chercher à s'assimiler l'art de faire beaucoup de besogne en peu de temps.

Ed. Fabre-Surveyer.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Vie de Léon XIII, son siècle, son pontificat, son influence, par Mgr Bernard O'Reilly. Ouvrage composé d'après des documents authentiques. Edition française entièrement refondue et annotée avec soin par P. M. Brin, P. S. S., professeur de théologie dogmatique. 1 beau volume in-8, illustrée de 169 gravures et portraits. Prix : $1.00, à la Société belge de librairie, n° 16, rue Tremenberg, à Bruxelles, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

L'ouvrage que nous annonçons ici est une étude exacte et fidèle de la vie de notre Saint-Père. Léon XIII est un de ces hommes éminents dont il faut faire connaître la vie, dont il importe de mettre en relief les sentiments si nobles et le but si hautement louable : il y a là une longue série de beaux exemples, des exemples à imiter pour le plus grand bien de l'humanité. On peut donc dire que la *Vie de Léon XIII* s'adresse à tous les peuples et que tous y pourront puiser de sages et utiles enseignements.

Cet ouvrage fera également connaître cette somptueuse demeure des Papes, où les Raphaël et les Michel-Ange ont prodigué les plus purs chefs-d'œuvre de l'art chrétien.

L'Ouvrier libre, par M. Emile Keller. Un petit vol. in-18 de 164 pages, *franco*, 20 cts.—Paris, librairie Victor Lecoffre, n° 90, rue Bonaparte, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

La question sociale est la grande préoccupation du temps présent, le champ de bataille des socialistes qui veulent tout détruire pour améliorer le sort de l'ouvrier et des économistes qui comptent sur le progrès de la science et de la richesse pour rendre l'ouvrier de plus en plus heureux.

M. Keller ne nie pas les souffrances des travailleurs, mais il établit, avec la dernière évidence, que ni la science, ni la richesse, ni le socialisme, ne résoudront le problème, qui est avant tout un problème moral. Il fait toucher du doigt le danger de l'Etat tout-puissant maître de l'éducation des enfants et de l'assistance des pauvres, organisant le socialisme pratique en une tyrannie comme on n'en a jamais vu.

Le remède est dans un retour à la vérité catholique, qui a fondé la liberté de l'ouvrier par le travail et par l'épargne volontaire, l'égalité dans le mariage chrétien et dans la paix d'un foyer respecté, la fraternité par l'association, dont la vie religieuse offre le type le plus pur et le plus bienfaisant.

M. Keller trace le devoir du prêtre, du jeune homme, du patron, de l'ouvrier, du législateur, et montre qu'il y a pour chacun cent moyens de résoudre la question sociale si grosse de menaces. Son petit livre est un guide excellent pour ceux qui cherchent la lumière.

Spiritualisme et spiritisme, par le docteur Georges Surbled, préface de Mgr Méric, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12. Prix : 75 cts. Ancienne maison Charles Douniol, P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

La question du *spiritualisme* est d'actualité et domine de haut toutes les discussions. C'est pourquoi M. le docteur Surbled, bien connu par ses travaux de psycho-physiologie, a fait une œuvre opportune en lui consacrant tout un livre. Qu'est-ce que le *spiritualisme ?* Comment le dédain dont il était autrefois

victime a-t-il fait place à une faveur croissante, à une victoire incontestée ? Comment l'*esprit* est-il envisagé par la philosophie, par la science, par les savants même libres-penseurs de l'Ecole de médecine ? Toutes ces questions sont aborbées et résolues dans une série de chapitres aussi clairs que savants.

Mais l'*esprit* n'est pas isolé, sans rapports avec la matière, il est lié à la sensation, à la vie ; et c'est l'occasion d'exposer en détail les théories si curieuses et si captivantes de l'*influx nerveux*, du *fluide vital* et du *magnétisme*. Des auteurs peu précis ou des sectaires comme les *spirites* et les *occultistes* ont cherché à confondre le *fluide magnétique* ou *vital* avec l'*esprit* même, et celui-ci avec le *corps astral* ou le *périsprit*. Exploitant habilement la vogue dont jouit le spiritualisme, ces derniers ont prétendu dériver le courant de sympathie du côté de leur doctrine fausse et dangereuse. Avec vigueur et à propos, M. le docteur Surbled dénonce la tactique, signale le piège tendu aux âmes crédules, montre les différences essentielles qui séparent la vraie doctrine des philosophes des vaines conceptions du *spiritisme*. La conclusion est aussi courte que précise : *Le spiritisme, voilà l'ennemi !*

Une remarquable lettre de Mgr Méric précède et recommande l'ouvrage du docteur Surbled. L'éminent professeur de Sorbonne remarque avec l'auteur, l'éclatant triomphe du spiritualisme, et la curiosité de l'invisible, cette soif de l'autre vie, qui tourmente les consciences contemporaines. Heureux présage d'un retour aux saines doctrines que des œuvres comme celles du docteur Surbled ne peuvent que préparer et assurer !

Docteur CHRÉTIEN.

Catholicisme et démocratie, par George RONSEGRIVE. 1 vol. in-18 jésus, 90 cts. Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, à Paris, et à Montréal, chez Cadieux et Derome.

Le catholicisme peut-il ou ne peut-il pas s'accorder avec la démocratie ? Telle est la question que l'auteur s'est efforcé de résoudre en ce volume, dont les principaux chapitres ont d'abord paru dans la *Quinzaine*. Soit qu'il examine le *Sens et la portée des directions pontificales*, soit qu'il compare l'idée essentielle du christianisme avec la démocratie, ou avec le socialisme, qu'il traite du *Sens catholique et de son importance sociale*, ou qu'il indique quel doit être le *Rôle des jeunes gens et des femmes à l'intérieur et à l'extérieur du catholicisme*, soit enfin qu'il soulève, à propos des *Déracinés* ou de la *Suprématie des Anglo-Saxons*, les plus controversés problèmes de l'éducation, toujours il fait voir que, loin d'être des ennemis nécessaires, le catholicisme et la démocratie se complètent au contraire l'un par l'autre. La démocratie, en effet, dans ses données essentielles et dans ses parties vitales, est issue des aspirations chrétiennes, et le catholicisme lui fournit les principes stables qui seuls peuvent l'empêcher de se corrompre et de devenir le gouvernement brutal de la force numérique. Quel que soit le jugement que l'on porte sur ce livre, on devra reconnaître qu'il constitue un des principaux efforts qui aient été tentés pour former dans le catholique le démocrate et dans le chrétien le citoyen.

La Maison de l'Ange-Gardien de Boston, fondée pour recevoir les orphelins et les enfants pauvres et abandonnés, vient de publier un nouveau MOIS DU SACRÉ-CŒUR. Cet ouvrage fait honneur à l'établissement, tant sous le rapport matériel que spirituel. C'est un joli livre illustré, de près de 150 pages, dans lequel on trouve, pour chacun des jours du mois de juin, de magnifiques exercices, propres à augmenter la dévotion au divin Cœur de Jésus, suivis d'un exemple démontrant les avantages que peuvent retirer ceux qui s'adressent à ce Cœur Sacré. — On y trouve aussi, une très belle neuvaine au Cœur adorable de Jésus dans l'Eucharistie, ainsi que plusieurs autres exercices et prières propres à cette dévotion. Malgré que cette publication soit beaucoup plus complète que celles dans le même genre, publiées par cette institution de charité, les bons Frères de la Charité n'ont pas voulu en augmenter le prix (10 centins par la poste).

Sachant le bien qui peut être fait en aidant à cette maison si hospitalière aux pauvres enfants abandonnés, nous nous faisons un devoir de recommander à nos lecteurs ce petit livre, qui leur sera adressé par la poste, sur réception de dix centins (10 cts) par le

Révd FRÈRE JUDE, *Supérieur*,
N° 85, rue Vernon,
Boston, Mass.

Manuel théorique et pratique d'Horticulture, par un religieux de 26 ans de pratique et d'enseignement, 3e mille. 1 vol. in-12 de 700 pages. Prix : $1.00. P. Téqui, libraire-éditeur, 29, rue de Tournon, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Je suis tout heureux de présenter à ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'horticulture et de jardinage, soit par profession, soit par agrément, un excellent livre, digne de toute leur attention.

Ils y trouveront une foule de choses intéressantes : des notions exactes, bien données sur la botanique, la géologie, les amendements et les engrais, la culture du jardin potager, un cours élémentaire d'arboriculture fruitière, un extrait de travaux à faire chaque mois de l'année et des renseignements utiles pour la conservation des fruits. Cette nouvelle édition d'un ouvrage d'une réelle valeur, a été augmentée d'un traité complet sur les plantes floréales de plein air.

Nous recommandons, nous conseillons à nos amis d'acheter, d'étudier ce manuel de ce "Jardinier." Ce modeste anonyme a, pendant vingt-cinq ans, enseigné et pratiqué l'horticulture, il en raisonne en homme du métier, sans aucune apparence de prétention. Son livre, d'aspect attrayant, est parfaitement clair, complet, bien compris et contient tout ce qu'il faut. Un petit atlas de planches gravées donne, en une quarantaine de dessins, tout ce qui peut compléter le texte : éléments de botanique, greffe et taille des arbres.

La seule lecture du volume donne l'envie d'avoir un petit jardinet et il enseignera tout ce qu'il faut pour tirer de ce jardin agrément et profit.

L'Orient et l'Europe, depuis le XVIIe siècle jusqu'aujourd'hui, par le baron Amaury de LA BARRE de NANTEUIL. Ouvrage contenant des cartes de l'Orient aux principales époques de son histoire. 1 vol. in-8. Prix : $1.90, chez Firmin-Didot & Cie, à Paris, et chez Cadieux & Derome, à Montréal.

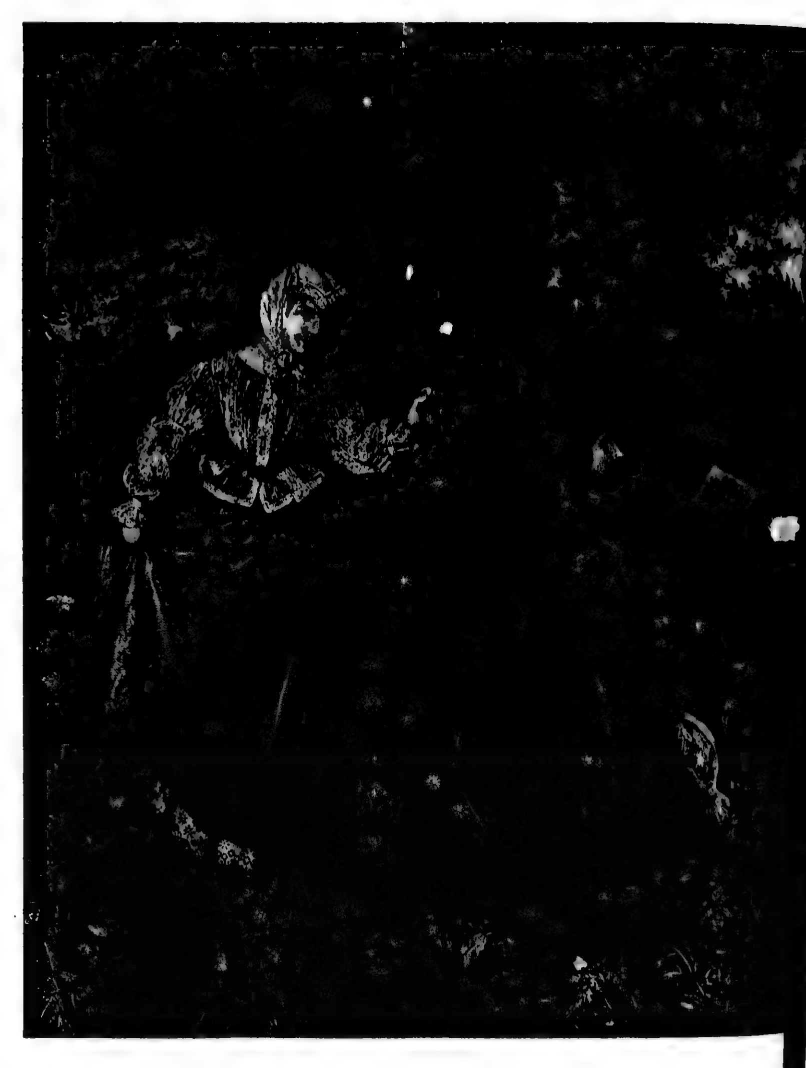
Voilà un livre plein d'intérêt, surtout en ce moment où retentissent encore les cris de désespoir poussés par les victoires d'Arménie et où s'agite l'éternelle question d'Orient qui sera sans doute, un jour, la cause de la conflagration générale du vieux monde, si jamais elle devait se produire.

Les Juifs devant les nations.—Le commencement d'un monde, par Ph.-Aug. de Lambilly. 1 vol. in-8. Prix : $1.00, chez Victor Retaux, à Paris, et chez Cadieux et Derome, à Montréal.

Sous ce titre l'auteur nous offre un tableau synthétique des divers âges de l'Eglise. M. de Lambilly a beaucoup lu, beaucoup réfléchi et toujours avec piété : nous trouverons notre profit à le suivre à travers les pages du livre qu'il nous offre aujourd'hui, comme fruit de ses travaux.

Le 14 mai dernier, M. Brunetière a fait à l'école Bossuet, à Paris, au profit des œuvres charitables de la maison, une éloquente conférence sur le *Discours sur l'histoire universelle*. M. Brunetière a fortement défendu Bossuet de toutes les critiques que l'on a faites à son œuvre, et il a été certainement plus loin, dans l'approbation du grand orateur catholique, que n'eussent été la plupart des ecclésiastiques très instruits et très distingués qui assistaient à cette intéressante séance.

A. L.



ter plu
à rendr
Ce ta
de Leig
tableau
même g
santes n

LA MUSIQUE A DES CHARMES

D'APRÈS GEORGE A. STOREY



ÉVIDEMMENT *la musique a des charmes* pour cette jeune fille qui s'est glissée derrière l'arbre à l'abri duquel un jeune homme s'est réfugié pour pratiquer, loin des oreilles indiscrètes, la romance qu'il se propose, sans doute, de lui chanter plus tard. On voit, au geste de sa main, qu'il cherche à rendre toute l'expression de la musique.

Ce tableau est de George A. Storey, peintre anglais, élève de Leigh et membre de l'Académie royale. Ses principaux tableaux sont : *le Duo,— Vieux soldat ;* tous sont dans le même genre et représentent des scènes toujours intéressantes mais peu chargées de personnages.

Alphonse Leclaire.

LETTRES DE VOYAGE

PAR

J.-PHILIPPE GARNEAU.

Les quelques lettres qui vont suivre ont été écrites par un mien frère il y a quelques années, alors que, fuyant les rigueurs de notre climat, il voyageait sous un ciel plus clément à la recherche d'une température qui pût refaire une santé prématurément compromise par des études trop assidues.

Le ton de ces lettres laissera voir au lecteur qu'elles ne furent pas écrites pour la publicité. Abandonnant souvent son esprit et son cœur à l'amour des siens qui le poursuivait sans relâche, ce frère semble, dans sa correspondance, devenir plus affectueux à mesure qu'il approche du terme de sa vie. De lui je serais tenté de dire ce que disait Veuillot du soldat "qui se distrait de son œuvre" :......"Il pense à sa patrie, et plus il en est loin plus il y pense; il ne demande à tout ce qu'il contemple qu'une ressemblance qui donne un corps à son souvenir ; puis, dans la grande patrie que lui rend ce cher mirage, il cherche le coin de terre où il est né, le toit où il a vécu, la famille que ce toit habite. Il revoit le foyer où l'on parle de lui, où peut-être il ne reviendra pas; il resserre tous les liens qu'a formés son cœur comme pour défier la mort de pouvoir les rompre". (1)

Est-ce à cause de ce caractère d'intimité qui prédomine dans ces lettres que vous les rendez publiques? pourra-t-on me demander. J'aurais à peine besoin de répondre que non. Cependant, je ne puis cacher que les sentiments de filiale affection que je retrouve dans presque toute cette correspondance n'auraient pas été de nature à me les faire tenir en tiroir indéfiniment.

Si je ne m'abuse, il n'est pas désagréable au lecteur, qui, une fois au moins dans sa vie, s'est éloigné du foyer paternel, d'entendre comme un écho, quelque faible qu'il soit, de ces battements du cœur que lui-même a ressentis et qui lui ont fait répéter à ceux dont un jour il s'éloigna, peut-être l'âme navrée, bien des paroles d'affectueuse tendresse.

Cette famille, dont le souvenir le hantait si continuellement, ce pauvre frère ne put la revoir. Saisi par une maladie terrible, à la suite de l'ascension à pied, à travers la neige, d'une des nombreuses montagnes qui avoisinent Denver, capitale du Colorado, il n'eut que le temps de se préparer à faire cet autre grand voyage sur le retour duquel nulle illusion ne peut venir bercer ni le cœur ni l'esprit. Le 22 février 1889, après avoir reçu les sacrements de l'Église, il s'éteignait loin de son père et de sa mère, loin de ses sœurs et de son frère.

(1) Historiettes et Fantaisies.

Poussé par le désir de continuer ses études théologiques, il était parti du Cap-Santé, son village natal, le 7 septembre 1885, rempli de courage, malgré sa bien grande faiblesse et en dépit des larmes et des tristes appréhensions de ceux qu'il laissait au foyer ; s'éloignant à petites journées du pays, il s'était rendu jusqu'à Santa Barbara, ville dont le climat est réputé le plus beau de la Californie, afin de reprendre là ses études si péniblement interrompues. Mais, trahi de nouveau par ses forces mal refaites, il dut abandonner, sur le conseil d'un médecin et de l'Ordinaire du diocèse de Los Angeles, un travail que sa constitution trop affaiblie ne lui permettait plus. Dès lors, quittant le vieux monastère franciscain, il se remit en route vers son pays, non cependant sans faire quelques étapes, à Los Angeles d'abord, puis à San Francisco, à Salt Lake City, à Salida, enfin à Denver, où il devait mourir.

Dans une de ses dernières lettres à mon adresse, après avoir rappelé combien, chaque été, depuis qu'il était parti, ses espérances de retour avaient été déçues, il se laissait aller de nouveau à ces mêmes espérances ; et cette fois il y mettait une si grande certitude que, tous, nous nous prîmes à croire que dans quelques mois il serait au milieu de nous. Vain espoir, quelques semaines plus tard, en face de l'éternité, l'absent, dont nous préparions déjà l'arrivée, voyait pour une dernière fois ses rêves anéantis. Quittant les rivages de cette terre où tous nous sommes voyageurs, il allait attérir sur les bords d'une patrie dont la première n'est que la lointaine image.

J.-ELZÉBERT GARNEAU.

Québec, juin 1898.

DENVER, Colorado, 18 septembre 1885.

Quelle température ! quel climat ! Nous sommes en septembre, au 18, et le ciel est toujours pur, et il peut en être ainsi jusqu'à Noël. L'on a eu ici, paraît-il, une année, jusqu'à trois cents jours de soleil, pas de pluie pendant ce temps. Les jours sont très chauds et les nuits sont fraîches ; de sorte que je jouis toute la journée et dors la nuit entière. L'air est extrêmement léger. Chose digne de remarque, c'est que tout le monde est plus ou moins rubicond : on ne voit pas ici de *faces pâles ;* moi-même, vingt-quatre heures après mon arrivée, la figure m'avait déjà quelque peu changé de couleur.

J'ai visité hier le palais de justice ; il faut voir la grandeur et la richesse de cet édifice ! On n'a rien d'analogue ni à Québec ni à Montréal..........................

Quand on a vu Denver on a vu, l'on peut dire, tout le Colorado, sa richesse et ses beautés.

Tous les jours, je vais à la campagne. Ce matin, je suis allé chez les Sœurs de la Charité, à trois milles en dehors des limites de la ville. Hier, j'ai visité l'hôpital Union Pacific, tenu par des Capucines ; cet hôpital est établi à environ deux milles et demi de la ville.

Charmants sont ces alentours de Denver. D'un côté vous voyez des plaines à perte de vue, de l'autre, des montagnes dont les cimes, couvertes de neige, se perdent dans les nues, puis des montagnes et encore des montagnes, des vallées, puis encore des vallées ; puis toute cette grandiose nature teinte des couleurs les plus riches et les plus variées. La verdure, ici, contrairement à celle du Canada, est d'un vert tendre qui produit un effet admirable, surtout au lever et au coucher du soleil, alors que le ciel est tout en feu. La première fois que je me suis trouvé en face de cette richesse de panorama, je me suis senti comme anéanti : je n'avais jamais encore aussi bien compris l'influence que peut avoir la nature sur l'esprit de l'homme.

....

PHILIPPE.

LOS ANGELES, Californie, 4 février 1886.

J'ai quitté Denver (Colorado) le 27 janvier, mercredi, à 8.20 hrs du soir. Je suis arrivé ici le 31, dimanche, vers 5 hrs. Un court récit de ce voyage et quelques incidents survenus pendant le trajet vous intéresseront, j'en suis sûr.

D'abord, en quittant Denver, un jeune homme m'est venu trouver et m'a demandé, en français, où j'allais, me disant que si j'allais loin, nous pourrions faire route ensemble, vu que lui-même se rendait dans l'Arizona. Sur la réponse froide que je lui fis (je craignais qu'il ne fût

quelqu'un de ces adroits filous qui savent si bien exploiter l'inexpérience des voyageurs encore novices), il tourna les talons et alla s'asseoir, non loin de moi, pensif et un peu triste. Alors, moi de l'observer dans toutes ses démarches jusqu'à La Junta. Enfin, je crus m'apercevoir qu'après tout il me valait, et je lui demandai de quelle nationalité il était. Il me dit qu'il était Canadien-Français, de Montréal, et que son nom était P . . . J'eus bientôt gagné sa confiance ; il fut mon meilleur compagnon de voyage. Il avait déjà demeuré neuf ans aux États-Unis. Il arrivait en ce moment du Canada, où il avait passé trois mois, apportant $300 à son vieux père, et cédant, avant son départ pour l'Arizona, un modeste héritage à son jeune frère.

Religieux et rempli de courage, ce jeune homme avait souffert, tout en restant bon fils et bon chrétien. C'était assez de titres à mon affection. Ses paroles m'ont fait du bien ; les miennes ont paru le consoler et l'encourager. Sa mère est morte il y a quelques mois. A Clifton (Arizona), où il est employé comme mécanicien, il gagne d'assez bons gages. J'ai dû lui promettre de lui écrire.

....

J'allais lisant *la Vie n'est pas la vie ;* arrivé à ces lignes (20e lettre) : "La vapeur lui prête (à l'homme) sa force incalculable, l'électricité sa rapidité merveilleuse ; les montagnes s'abaissent devant lui ou bien lui ouvrent leurs flancs pour lui donner passage," soudain, nous voilà plongés dans l'obscurité, un résonnement sourd, étouffé, se fait entendre : nous sommes dans un tunnel, pratiqué à travers une montagne de plusieurs centaines de pieds d'épaisseur au-dessus de nos têtes. C'était le premier tunnel que je traversais ; nous en avons traversé quelques autres ensuite, dont le plus long est celui qui se trouve entre New-Hall et Los Angeles, sur le parcours de la voie par laquelle je suis venu.

Nous gravissons les montagnes Sierra-Nevada avec deux grosses et puissantes locomotives ; arrivés presqu'au sommet, nous avons à passer un tunnel, qui a un mille et un quart de longueur, à travers une montagne dont le sommet se trouve à peu près à 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Un malaise indéfinissable s'empare de nous pendant que nous fuyons sous ce ténébreux passage ; personne n'est fâché d'en sortir.

Près de Lancaster (près Mohave), un petit accident est survenu : nous avions, attachés à l'arrière de notre train, deux chars à immigrants chargés de nègres et de négresses ; les pluies abondantes des dernières semaines avaient causé des dégâts très considérables au pied des montagnes où nous avons passé : rails, terrassements, ponts de bois et ponts de fer, sur un parcours de plusieurs lieues, avaient été emportés par les eaux. Nous étions, je crois, sur une voie tout à fait neuve, remplaçant celle que le torrent avait ravagée ; à un moment donné, pendant que nous étions à gravir les Sierra-Madre, une défectuosité du chemin fit qu'une des roues du premier des deux chars d'immigrés accrocha une pièce de bois, que l'essieu sortit de sa ferrure et tomba sur les rails. Le convoi fut arrêté à temps : personne, heureusement, ne fut blessé. Le char, très penché, resta sur la voie. Un petit nègre, au premier signe du danger, sauta, sans se faire la moindre égratignure, à vingt pieds du wagon où il se trouvait dans le moment. Moi, pendant qu'on dégageait le train, je pris mon panier et m'en allai *faire pique-nique* sur l'herbe, dans la montagne, au milieu des fleurs sauvages et des genévriers. Quand j'eus pris mon lunch, un vieux savant espagnol est venu me trouver et nous avons collectionné tout un *musée* d'échantillons de débris volcaniques. Deux heures après l'accident, nous nous remettions en route ; il était 2 heures de l'après-midi, 31 janvier. Les nègres, que, dans les circonstances, nous trouvions d'excellents chanteurs, nous donnaient un concert à chaque station.

Après avoir quitté Albuquerque, nous nous perdons souvent dans d'immenses déserts : déserts du Nouveau-Mexique, déserts de l'Arizona et déserts de la Californie (Mohave).

C'est dans le désert que la nature revêt ce qu'elle a de moins riche et de plus désolant. Dans ces plaines arides où le voyageur ne rencontre que quelque touffes de cèdre rabougri, de cacti inhospitaliers, que quelques brins d'herbe brûlés par le soleil avant d'avoir atteint toute leur croissance ; dans ces plaines arides, il y a pour le cœur un vide qu'on ne saurait définir. C'est alors que ce pauvre cœur comprend qu'il est fait pour aimer, qu'aimer est sa vie, et que là où il n'y a rien à aimer il languit et se consume. Alors il ressent le besoin de se tourner vers Dieu qui se trouve partout, au milieu du plus triste, du plus inculte désert comme au milieu de la nature la plus riche, la plus féconde ; car Dieu contient tout, il contient son œuvre, son œuvre le contient, et il n'est pas contenu par son œuvre.....................................

Il faut avoir traversé un désert pour comprendre les sensations qu'on y éprouve.

....

A Williams, les Indiens Yuma nous ont fait le plaisir d'un tir à l'arc sur une pièce de 25 centins....que leurs flèches n'ont pu toucher. Les huttes de ces Indiens sont construites en terre séchée au soleil. Ce sont des habitations en forme de caisses de 7 ou 8 pieds de hauteur, carrées et percées de rares ouvertures.

J'ai vu et je vois un si grand nombre de choses que l'on ne voit pas au Canada, que je ne sais pas laquelle vous raconter, de quelle vous parler, quelle vous intéresserait davantage.

....

PHILIPPE.

Los Angeles, samedi, 6 février 1886.

....

Je partirai lundi ou mardi prochain, c'est-à-dire le 8 ou le 9 février pour Santa Barbara.......................
Le climat de Santa Barbara (sur le bord de la mer) est, paraît-il, le plus beau des Etats-Unis.................

Tu ne saurais te faire une idée du climat de la Californie du Sud à cette saison-ci de l'année qu'en te représentant les plus belles journées de juin en Canada.........

....

Les orangers sont chargés de fruit mûrs ; dans les jardins, nous voyons des lis, des roses et toutes sortes de fleurs; dans les prés, l'herbe a déjà un demi-pied. Les arbres sont d'une beauté admirable ; ce sont les genres palmiers et cactus qui dominent.

J'ai passé l'après-midi à écrire au bord d'un petit lac. Le mirage des montagnes dans les eaux tranquilles, le coassement des grenouilles, le bourdonnement des insectes, le chant des oiseaux, le frétillement et les bonds des petits poissons happant les moucherons au passage...., tout cela me reportait aux beaux jours où j'étais au pays.

Ici on laboure, on sème et on récolte en février. L'arrosage des rues se fait comme en juillet.

Los Angeles est une vieille ville, mais une ville qui progresse, plutôt qui a progressé très lentement. Il n'y a d'édifices dignes de mention à peu près que la cathédrale, le bloc " Nadeau" (bâti par un Canadien et lui appartenant) et deux ou trois autres blocs. Mais, en revanche, les villas sont d'un goût recherché, quoique toutes à peu près de bois. Le clergé, espagnol pour la plus grande partie, me rappelle notre clergé canadien. Deux frères Beaudry sont, avec Nadeau, à peu près les plus riches de Los Angeles ; les *water-works* sont leur propriété. La population de Los Angeles n'est que de 45,000 habitants.

L'on parle ici l'espagnol, l'anglais, le français, l'italien. mais surtout l'anglais et l'espagnol. La ville est éclairée à la lumière électrique et pourvue de deux lignes de chars à câble (*cable-cars*).

Les Chinois nous " cassent les oreilles" du bruit des milliers de pétards qu'ils brûlent à l'occasion de leur *jour de l'an.* Cette pauvre nation chinoise, la première à connaître le secret de bien des choses que notre siècle croit avoir découvertes ou inventées, est en arrière et bien en arrière pour bien d'autres choses !

PHILIPPE.

FRANCISCAN COLLEGE, Santa Barbara, Californie, 15 février 1886.

Voici que j'ai traversé le continent américain ! C'est beaucoup, mais ce n'est pas grand'chose comparé au trajet fait par papa dans son voyage en Australie ! J'ai goûté un peu de la mer et je ne l'ai pas aimée ; je suis là-dessus du goût du juge Routhier : j'aime la mer quand je suis à terre.

Je suis venu en steamer de San Pedro (ou Wilmington) à Santa Barbara ; le trajet a duré de midi à dix heures du soir. J'ai été malade à peu près tout le temps que j'ai été sur le bateau ; je n'ai fait qu'un repas ce jour-là,— mardi dernier,—j'ai déjeuné avant de partir.

Je suis installé au collège franciscain.

Santa Barbara est une jolie petite ville, située dans un enfoncement, sur les bords du Pacifique ; elle renferme 7 églises, 1 collège, un certain nombre d'écoles publiques et plusieurs hôtels ; sa population est d'environ 30.000 habitants.

Le collège où je suis (édifice construit en adobe) domine la ville et donne vue sur la mer. La nature ici est superbe : partout des fleurs, de la verdure et beaucoup de fruits mûrs. En ce moment, en Californie, on fauche la luzerne tandis

qu'au Canada on taille la glace. Papa, qui a déjà passé la saison de l'hiver en Australie, peut vous en dire plus au sujet d'une zone tempérée comme est celle-ci que je ne puis vous en écrire. Il faut jouir de cette température pour la connaître. Ce cher père, que ne peut-il venir ici, au moins quelques jours, *porter le carnage* au milieu de ces innombrables oiseaux sauvages de toutes espèces dont les champs et les bords de la mer sont peuplés!...

Même jour.— Assis près de l'étang du collège, sous un *pepper tree* dont les branches, s'étendant au-dessus de ma tête, baignent leurs extrémités dans les eaux tranquilles, je suis entouré de toute la volatile de la basse-cour. Le couin-couin des canards, le roucoulement des pigeons, les mille cris et piaulements de cette gent affairée auxquels viennent s'ajouter le chant du chardonneret, du goglu, de l'oiseau moqueur, du rossignol et de cent autres oiseaux; les touffes de lis, qui croissent au milieu de l'étang, les innombrables fleurs et plantes semées à profusion aux alentours, et d'où s'échappent des senteurs, des parfums les plus exquis ; tout cela, joint aux rayons du soleil qui me réchauffent si doucement, tout cela—ne me crois pas si tu veux—me reporte aux jours heureux de nos premiers parents, au Paradis Terrestre, où cette sœur du Bonheur qu'on appelle la Tristesse n'était pas encore née. Si l'Eden de la terre est à jamais fermé, *celui du ciel* est à jamais ouvert, et cette suave mélodie que je sens me chanter au cœur, de partout, me dit que je n'entends ici que l'écho bien affaibli d'un éternel concert qui s'exécute sur d'autres rives, rives caressées par une brise sans cesse soufflant d'un océan immense que les *marins* du ciel nomment Océan de l'Amour.............................

La Providence, cher frère, comme elle sait adoucir les jours de l'exil !!!

PHILIPPE.

Collège Franciscain, Santa Barbara, Californie, 5 mars 1886.

Le collège et l'église de la vieille mission de Santa Barbara, dont je vous envoie aujourd'hui la photographie, sont une véritable *attraction* pour tous les touristes,—et ils sont nombreux,—qui visitent cette ville. Il y a ici constamment, pendant les beaux jours, quelque peintre ou quelque photographe occupé à prendre des *vues*. J'ai, l'autre jour, passé d'agréables instants en compagnie d'un artiste français, qui, installé dans notre jardin, peignait de cet endroit la mission. Ce peintre a fait son tableau, — de deux pieds carrés, — en huit jours et l'a vendu quatre vingts piastres.

Vous ne sauriez vous faire une idée du nombre de photographies semblables à celle que je vous envoie, qui se vend chaque jour. Aussi faut-il dire que l'église et le collège sont un monument relativement antique : car, cet édifice fut achevé le 4 septembre de l'an 1786 ; nous en fêterons cette année le centenaire.

Les Pères Franciscains portent ici les sandales du premier jour de janvier au dernier jour de décembre. Dans cette partie sud de la Californie, nous avons un été continuel ; il nous faut, pour ainsi dire, faire un effort de mémoire pour nous ressouvenir en quelle saison de l'année nous sommes. Vous seriez, n'est-ce pas, agréablement étonnés si vous voyiez en plein hiver les rosiers grimper jusque sur les toits des maisons et étaler à vos regards des milliers de roses aux couleurs les plus riches et les plus variées. C'est pourtant ici un spectacle quotidien. Ces jours derniers encore, je me promenais dans une des rues de Santa Barbara avec deux étudiants, et nous pouvions nous extasier en face d'une jolie maisonnette qu'on eût dit *abîmée* par une avalanche de roses. Les jardins partout sont admirables.

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, 25 avril 1886.

....

J'ai donc fait rencontre, vendredi, du Père O'N...avec qui je m'embarquais samedi matin pour Lincoln Park, distant de quatre milles de la ville. A Lincoln Park, nous prenions une voiture dans l'après-midi et nous visitions Pasadena, autre petit paradis, à huit milles de Los Angeles. C'est la ville des fleurs, des fruits et des arbres; ses habitants sont de riches Américains du Maine et d'autres États de l'Est. J'ai vu là des plantations d'orangers comme je n'en avais jamais vu encore, ainsi que d'immenses vignobles. On est à y construire un hôtel qui coûtera, dit-on, $600,000.00. Notre cicerone nous disait: " Moi-même, il y a cinq ans, je bâtissais une des premières maisons de la ville que vous voyez. Avec un peu d'eau, en trois ans, l'on fait ici une prairie d'un désert." Grâce à la douceur du climat, la végétation est toujours en activité.

Aujourd'hui, encore en compagnie du Père O'N..., je suis allé à Santa Monica, à 18 milles de Los Angeles. C'est la place d'eau de notre ville. Nous nous y rendons par voie ferrée dans l'espace d'une heure.

Pendant que nous étions là, à jouir du spectacle de la mer, quelques pêcheurs ont, d'un coup de seine, tiré sur le rivage un requin d'une douzaine de pieds de longueur; outre cet énorme poisson, il y en avait d'autres dans le filet en assez grande quantité,—poissons de toutes formes et de toutes dimensions,—pour remplir six grands sacs.

....

Il y a presque autant de différence, sous le rapport de la température, entre Los Angeles et Denver, qu'il y en a entre Denver et Québec. S'il y a sur la terre un vestige du paradis terrestre, on serait tenté de croire qu'il est dans la Californie du Sud. On jouit ici d'autant du

charme de la nature qu'il est possible d'en jouir. Nous oublions en quelque sorte, il est vrai, que nous avons tant de jouissances parce qu'elles sont continuelles ; mais l'étranger qui, pour la première fois, contemple tant de beautés, a peine à en croire ses yeux.

....

Prions les uns pour les autres : " Prier ensemble, dans quelque langue et dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre," disait madame de Staël dans un de ses bons moments.

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, mercredi, 28 juillet 1886.

J'arrive d'un pique-nique à Baldwin's Ranch. Nous sommes partis d'ici ce matin, à sept heures et demie. Nous nous sommes rendus d'abord à Pasadena en longeant les montagnes Sierra Madre, puis, de là, à la résidence de monsieur Baldwin, résidence dont vous pouvez voir la gravure sur une des pages du *Illustrated Herald* que je vous envoie.

Vous ne sauriez croire comme cette demeure princière est environnée de charmes ! la nature semble avoir donné la main à l'art pour en faire un séjour enchanteur.

Je me suis promené sur le lac que vous voyez en face de cette résidence et dans la chaloupe que vous voyez de même. Tantôt nous ramions doucement, tantôt nous nous laissions aller à la dérive, admirant les alentours, et permettant ainsi aux artistes de notre compagnie de peindre notre embarcation et ceux qu'elle contenait. Après avoir pris un bon lunch et avoir scruté tout ce qui pouvait nous intéresser, nous sommes partis, prenant une autre direction, un autre chemin que celui que nous avions suivi

pour aller. Sur tout le trajet, nous avions du pittoresque ; mais ce qui m'a le plus frappé, c'est la vieille mission franciscaine de San Gabriel que nous sommes entrés visiter.

Là, j'ai été témoin d'une scène qui m'a attendri et touché d'admiration et de compassion. Cette mission de San Gabriel a été abandonnée par les Pères franciscains, il y a quelques années, à cause du nombre trop restreint de fidèles et de la pauvreté de l'endroit. Aujourd'hui, il y avait dans l'église, au moment où nous la visitions, quelques femmes et quelques hommes qui chantaient (d'une manière bien singulière, en langue espagnole) près de la tombe d'un jeune enfant. Quatre cierges aux extrémités du cercueil, des hommes et des femmes en pleurs autour de cette tombe ; mais là, point de Père, point de prêtre pour prier pour l'enfant et bénir ses restes avant qu'ils gisent sous terre. C'était la première fois que je me trouvais en face d'un spectacle religieux aussi triste. J'oubliai là tous les plaisirs, et je pensai combien il devait être pénible pour la famille de cet enfant de s'en séparer ainsi, et à ce qu'est un ministre du Christ, ce qu'il peut apporter de consolations en de pareils moments.

Au Canada, l'on ne sait pas ce qu'est une église déserte, une église d'où le prêtre est parti à cause du manque de fidèles et de ressources. Que Dieu en soit loué !

....

PHILIPPE.

Los Angeles, Californie, 21 août 1886.

Il fait très chaud ici en ce moment. Il en sera de même jusqu'à la fin de septembre ; mais nous n'avons pas de ces chaleurs qui accablent et étouffent. L'air ne se réchauffe pas, pour ainsi dire : il ne fait chaud qu'au soleil ; à

l'ombre, nous sommes toujours très confortablement ; toujours les nuits sont fraîches et nous endurons la couverture de laine. Voilà ce qui fait la beauté et la salubrité de notre climat.

C'est peut-être un peu à cause de ce beau climat, de cette nature si riche, de cette chaleur toujours à peu près la même, du peu de changement dans l'atmosphère que nos Mexicains savent si bien faire du farniente. Ce que nous appelons ici mexicain, est un mélange de sang espagnol et de sang indien. Le teint bronzé de ces métis trahit leur origine. Enclins à ne rien faire, ils sont, en général, malpropres, ils s'assieront par terre plutôt que sur une chaise ; c'est si bien le cas que dans les églises mexicaines, les sièges étaient chose inconnue encore jusqu'à ces dernières années. Les femmes vont à l'église sans autre coiffure qu'un châle noir sur la tête.

Les femmes sont très religieuses, les hommes sont indifférents et immoraux.

Ces Mexicains, il y a quelques années, formaient la plus grande partie de la population de notre ville. Ils étaient autrefois très riches, riches en propriétés foncières, mais du jour où les Américains de l'Est introduisirent ici leur luxe, c'en fut fait de leurs richesses. Voulant imiter les gens plus civilisés qu'eux, ils vendirent, plutôt sacrifièrent leurs immeubles pour se parer, et les voilà presque tous réduits à la plus basse condition. L'Américain méprise, d'ordinaire, le Mexicain, à cause de son ignorance et de son esprit étroit...

Nous mangeons du raisin de la récolte de cette année depuis une quinzaine de jours ; nous le payons $2\frac{1}{2}$ sous la livre, et quel beau raisin !

Pour $250 à $300 l'on achète à proximité de Los Angeles de magnifiques terrains plantés de vignes ou de figuiers, d'orangers ou de citronniers.

Il y a à l'évêché de notre ville un jeune prêtre

américain du Michigan qui était un de mes compagnons de classe au séminaire de M... Il est poitrinaire avancé ; mais comme c'est un Irlandais, le bon Dieu aura pitié de lui et le guérira. Puis, on ne meurt pas de consomption à Los Angeles (pourvu, toutefois, qu'on n'y vienne pas trop tard et qu'on n'exploite pas trop le climat) Je vais voir ce prêtre de temps en temps, et nous passons ensemble de bien agréables quarts d'heure.

....

Los Angeles est de plus en plus visité, apprécié et estimé. Il n'y a donc rien d'étonnant d'y voir un si grand nombre de magasins, résidences privées, etc., en construction.

On compte, paraît-il, dans la seule ville de Los Angeles 342 médecins—je tiens ce renseignement de la bouche d'un médecin même. La population n'est pourtant que de 45,000 âmes environ, comme j'ai déjà eu occasion de le dire.

J'ai vu dans un de nos jardins publics, ces jours derniers, la famille la plus curieuse que je n'eusse encore vue ; elle se compose d'un singe, d'un chat, d'un écureuil, de deux lapins, de trois petits cochons de Guinée et de trois pigeons, et tout cela dans une même cage sans division. Cette famille s'accorde à merveille, pas la moindre querelle : que des jeux, des bonds et des culbutes à vous faire pouffer de rire.

....

Mais j'oublie qu'il s'en va onze heures, et que je vous ai déjà trop ennuyé. Mettons en panne, et faisons de beaux rêves en attendant une brise favorable qui nous poussera de nouveau vers la maison paternelle.

PHILIPPE.

(*A suivre*)



LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE PREMIER

LA FAMINE EN IRLANDE

L'ANNÉE 1847 fut une des plus sombres dans l'histoire de notre bonne ville de Montréal ; mais avant de faire le récit des lugubres scènes qui s'y déroulèrent, il convient de remonter à la source du mal.

L'épouvantable fléau qui s'était abattu sur la malheureuse Irlande depuis un grand nombre d'années, était rendu à son apogée. Les maisons étaient devenues désertes par la mort ou par l'horreur qui fait fuir. Les journaux du temps sont remplis de détails navrants sur ce qui se passe dans cette malheureuse contrée. M. Cummins, magistrat du comté de Cork, s'adressant au duc de Wellington, lui disait :

" Ayant entendu parler de l'effroyable misère qui règne dans la paroisse de Miross, South Keen, je m'y suis transporté avec autant de pains que cinq hommes pouvaient en porter. En y arrivant, j'ai trouvé le village désert en apparence ; je suis entré dans quelques maisons ; dans la première, j'ai aperçu six fantômes ou squelettes étendus au fond d'une chambre, dans un coin obscur, sur de la paille et n'ayant pour toute couverture qu'une mauvaise couverte à chevaux : je m'approchai de ces malheureux et je vis qu'ils étaient dévorés par une fièvre brûlante, tous

les six, l'homme, la femme et les quatre enfants se serrant les uns contre les autres.

" La nouvelle de mon arrivée s'étant répandue, je me vis bientôt entouré par deux cents fantômes dont plusieurs étaient délirants : j'entends encore leurs cris sauvages, je vois toujours leurs yeux hagards, leur physionomie sombre et farouche. Lorsque je voulus sortir, j'eus de la peine à me débarrasser des étreintes d'une femme qui avait au sein un enfant nouveau-né. La malheureuse et ses enfants étaient dans un état presque complet de nudité. La police a fait ouvrir une maison fermée depuis plusieurs jours; on y a trouvé gisant à terre deux cadavres gelés, a demi dévorés par les rats ! Une mère en délire a voulu, par pudeur, ensevelir et cacher sous des pierres le cadavre entièrement nu de sa fille, âgée de douze ans. Le docteur du dispensaire a trouvé dans une maison sept personnes abritées sous la même couverture. Un des membres de ce groupe humain était mort depuis plusieurs heures. Les survivants n'avaient pas la force d'enlever le corps, ni de se mouvoir eux-mêmes."

On lit encore dans un rapport des commissaires du Bureau de bienfaisance (*Poor law Union*) de Skibereen. comté de Cork, au ministre de l'intérieur, sir George Grey, que les habitants de cette malheureuse cité meurent comme des bestiaux empoisonnés. Une apathie effrayante. comme celle qui caractérise les gens frappés de la peste, engourdit cette population infortunée. La faim a détruit en elle tout germe de sympathie généreuse ; le désespoir l'a rendue insensible et l'a en quelque sorte pétrifiée. Elle attend son dernier moment d'un œil morne, avec indifférence et sans crainte. Il n'y a pas une malheureuse cabane où la mort ne soit déjà entrée.

Des familles entières, que dévore une fièvre ardente. sont étendues sur des restes de paille pourrie qui jonchent çà et là un sol humide, et personne n'est là pour humecter

leurs lèvres brûlantes ou soulever leurs pauvres têtes. Le mari meurt à côté de sa femme, sans qu'elle semble se douter qu'il est désormais affranchi des souffrances de cette terre.

C'est le même lambeau de toile qui recouvre les cadavres et les êtres vivants, et ceux-ci ne paraissent pas avoir le sentiment de cet horrible voisinage. Les rats viennent chercher leur proie au milieu de cet affreux pêle-mêle, et personne n'a assez d'énergie pour troubler leur festin.

Les pères enterrent leurs enfants dans quelques coins isolés, sans même pousser un soupir : pauvres tombes abandonnées sur lesquelles pas une mère, pas un ami ne viendra pleurer!...

En réponse à ce mémoire, sir George Grey fit adresser aux commissaires une lettre dans laquelle il avoue l'impuissance où se trouve le gouvernement anglais de faire face aux exigences de l'épouvantable crise qui sévit en Irlande.

Qu'as-tu fait, ô Albion!... Que dis-tu ?... Est-ce ainsi que tu vas indemniser la malheureuse Irlande des impôts, de l'esclavage que tu ne cesses de faire peser sur elle ! Ah ! c'est moins la famine qui va décimer sa population jadis si prospère, que les lois injustes et cruelles que tu imposes à la culture de son sol si fécond.

Néanmoins l'Europe entière s'émeut d'un spectacle si navrant. Le Souverain Pontife, père de l'Église universelle, est tout attendri de la détresse de l'Irlande, si fidèle à sa foi. Il envoie mille couronnes de son trésor et fait faire des collectes dans la ville éternelle. S'adressant ensuite aux évêques du monde entier, Pie IX leur dit : " Nous recommandons fortement à votre charité d'exciter " par vos exhortations le peuple confié à votre garde, à " soulager par d'abondantes aumônes la nation irlandaise. " Vous n'avez pas besoin qu'on vous prouve la vertu de

“ l’aumône, ni les beaux fruits qui en naissent pour “ obtenir la clémence du Dieu très saint et très grand. “ Dans les saints Pères de l’Église, et principalement dans “ un grand nombre de sermons de saint Léon le Grand, “ vous trouverez des louanges données aux aumônes faites “ avec discernement et sagesse. Vous avez lu l’admirable “ lettre du martyr saint Cyprien, évêque de Carthage, “ adressée aux évêques de Numidie. Cette lettre ren- “ ferme une très grande preuve du zèle particulier que “ montra le peuple confié à ses soins, pour venir en aide, “ par d’abondantes aumônes, aux chrétiens qui en avaient “ besoin. Par ces instructions et par d’autres encore, vous “ ferez en sorte que les pauvres d’Irlande soient large- “ ment secourus.”

Les évêques répondirent à l’appel du Pape ; de toutes les parties du monde, des aumônes abondantes furent envoyées aux véritables enfants de l’Église dans la verte Erin.

On a évalué à $100,000 une collecte faite à New-York pour l’Irlande ; une dame anonyme a envoyé pour sa part $1000 ; on a dit encore que New-York aurait contribué pour $300,000, Philadelphie pour $250,000, Washington pour $500,000, Charleston pour $100,000, la Nouvelle-Orléans pour $250,000.

Une grande quantité de vêtements et beaucoup de provisions furent également mis en contribution.

Les évêques du Canada s’empressent à leur tour d’exciter leurs fidèles à une ardente charité envers l’Irlande. Mgr l’archevêque de Québec adresse une circulaire à tous les curés de son diocèse, datée du 12 février 1847, et le 19 février, Mgr de Montréal s’adresse au clergé de son diocèse en ces termes :

“ L’état de famine où se trouvent plusieurs parties de “ l’Europe, et notamment l’Irlande, et l’Ecosse, excite “ en ce mo ment une inquiétude trop vive sur le

“ sort de tant de millions d'hommes, aujourd'hui en proie
“ aux horreurs de la faim et demain peut-être aux dévas-
“ tations de la peste, pour que nous demeurions insen-
“ sibles spectateurs de leurs souffrances et de leur mort :
“ c'est le cœur encore tout désolé à la lecture de tant
“ d'infortunes que je sollicite ardemment votre concours
“ et la coopération de tous les fidèles de ce diocèse, afin
“ de venir immédiatement en aide à ces frères malheureux
“ que la main du Seigneur a frappés et qui attendent de
“ nous une petite part au moins du pain qui doit les faire
“ revivre.

“ Quand même il n'y aurait pas ici le devoir de co-
“ sujets du même empire, et pour plusieurs les liens de
“ nationalité, il y aura toujours pour tous les droits et les
“ obligations de l'humanité. Mais il y a plus encore,
“ puisque la presque totalité de ces populations souffrantes
“ se compose de chrétiens catholiques dont la foi a souvent
“ édifié ce pays, et dont la générosité est connue de tout
“ le monde.

“ Il faut donc, Monsieur, que votre zèle seconde encore
“ dans nos campagnes ce que fait la charité au sein de nos
“ villes et de nos villages. De toute part on s'organise,
“ et l'on s'efforce de prouver par des dons généreux, mal-
“ gré la rigueur et la difficulté des temps, que ce n'est
“ point vainement que l'on réclame tous les droits, tous
“ les privilèges de sujets britanniques, puisque l'on en
“ acquitte les devoirs au moment du besoin, et que per-
“ sonne ne recule devant une détresse, à l'annonce d'une
“ calamité, à quelque distance qu'elle soit.

“ A cette fin, vous voudrez bien vous entendre avec les
“ personnes les plus charitables de votre paroisse, et après
“ avoir communiqué mes désirs à votre bon peuple et
“ avoir excité dans l'un de vos prônes leurs charitables
“ sympathies en faveur de frères qui meurent de faim,
“ avisez au moyen de réaliser tout de suite, en provisions

" ou autrement, une souscription convenable à votre popu-
" lation pour la faire remettre à l'évêché ou au séminaire
" de Montréal, ou au comité de la ville chargé de cette
" œuvre ; ou du moins, entre les mains du vicaire géné-
" ral le plus voisin de votre localité, de manière que
" le montant puisse nous parvenir vers le milieu du mois
" prochain."

" Agréez, Monsieur, etc.,

† J.-C., Evêque de Martyropolis,

Administrateur."

Si au Canada les collectes ne se montent pas à un chiffre aussi considérable que celles qu'on réalise aux Etats-Unis, elles sont néanmoins le fruit de beaucoup de sacrifices et de privations.

A Québec, les quêtes se montent à plus de $3400. Les Canadiens du faubourg Saint-Roch, malgré leur pauvreté et leur afflictionent donné £480. Une pauvre femme qui n'avait que 10 chelins pour tout trésor, les offre avec empressement.

A Montréal, les souscriptions se montent à £2169.—Une quête dans la ville de Bytown produit £30. A Brockville, on collecte £144. Cobourg donne au-dessus de £300. Un prêtre de Bytown envoie pour sa part au comité de Montréal £63. Les paroisses de nos campagnes ne restent point en arrière, il arrive de temps en temps des sommes de £300 à £400. Combien d'autres offrandes encore..

La calamité de l'Irlande devient la calamité universelle. Tous les regards sont tournés vers cette île, nommée l'île des Saints, mais qu'on peut appeler également l'île des Martyrs.

Par un zèle bien louable, les cœurs généreux se dépouillent de tout en sa faveur. On calcule qu'un million de piastres, contributions de notre continent, fut confié au

vaisseau qui porta cet or de la charité sur les côtes de la verte Erin.

On écrit de Dublin le 6 mars, au *Morning Chronicle*: Les journaux de Province " ne cessent de contenir les dé- " tails les plus affligeants sur la famine. On importe des " aliments et le gouvernement et les particuliers font as- " saut de générosité ; mais comment secourir un peuple " entier qui succombe à la faim ? Dans la ville de Derry- " macash, comté d'Antrim, du 1er janvier au 20 février " on a compté 400 décès. Le comté d'Armagh a beaucoup " souffert ; dans la division occidentale de West Car- " berry, l'autorité locale a été obligée d'ordonner de nou- " velles fosses, le terrain ne suffisant plus.

" Dans la mission des pauvres de Kilkenny 520 fiévreux " ont succombé. Ce qui rend la fièvre mortelle, c'est que " le typhus vient fréquemment la compliquer.

" Au témoignage de lord Landsdowne, ministre du commerce de ce temps, et grand propriétaire en Irlande, il serait mort depuis le commencement de la famine, de faim et de fièvre, un million d'hommes, de femmes ou d'enfants.

Malgré son affreuse détresse, l'Irlande ne cesse d'être fidèle à sa foi. En certains cantons, on se sert des aumônes pour faire du " prosélytisme :" Un Rév. parson, de Ballina- " kill, oblige une pauvre femme qui se meurt avec son en- " fant, d'abjurer sa religion ; il la comble d'argent, de pro- " visions, de vêtements, de souliers et même de joujoux " pour son enfant. Cependant la pauvre femme retourne vers " son curé, disant qu'elle n'a jamais changé de religion, et " fait même baptiser son enfant, qui ne l'est pas encore.

" A Kilmore, le même, sans doute, donne un billet à un " pauvre individu pour recevoir des provisions ; ce billet " contient des injures contre le prêtre catholique et affirme " que le porteur renonce à sa religion.

" Le pauvre homme faisant " lire le billet, est forte- " ment indigné et va aussitôt le porter à son curé, en lui

“ disant qu'il aime mieux mourir de faim que de changer
“ de religion.

“ Dans un autre comté, d'après le règlement d'Exerter
“ Hall-Charity le Rév. secrétaire du comité donne une
“ pinte de maïs à ceux qui vont à l'église protestante et
“ une autre pinte à chaque enfant qui va à l'école de la
“ Bible (Bible School).

Ces Charity Hall, ajoute le journal les *Mélanges religieux*,
“ 30 avril 1847,” qui nous fait part de ces faits, sont pires
“ que les marchés de nègres, puisque dans ceux-ci on ne
“ vend que les corps, mais dans ceux-là, on vend les âmes
“ elles-mêmes.

“ Les catholiques de tous les pays du monde ont géné-
“ reusement collecté des sommes immenses pour le soula-
“ gement des pauvres irlandais, sans distinction de reli-
“ gion ; et maintenant, on se sert de ces secours pour faire
“ du prosélytisme.”

Supposons même qu'on n'emploie pour cela que les dons des protestants, ce serait encore une chose détestable de se servir de ces argents pour corrompre la conscience des fidèles; ce ne serait plus une aumône, mais un abominable trafic.

Tandis qu'on s'arrête tout ému d'indignation devant ces faits de mesquine propagande, le fléau marche à pas de géant et dévaste à droite et à gauche ce que son ombre n'a pas encore atteint.

Ceux qui ont pu survivre ont déjà fui vers d'autres cieux. Cette émigration va se continuer dans des proportions telles qu'elle ne s'est jamais vue.

Au mois d'avril, arrivent d'Irlande à Boston 1268 émigrants; 78 sont morts durant la traversée. Presque en même temps, 2152 débarquent à New-York.

Nos paisibles rivages ne tarderont point d'être foulés par un nombre non moins considérable d'émigrés.

***

(*A suivre*)

NAPLES, POMPEI ET LE VESUVE

UNE VISITE A VOL D'OISEAU

AU fond d'une baie et adossée à de gracieuses collines, s'élève en pente douce une ville qui a dû maintes fois bercer les rêves de nos jeunes années et dont le poète a dit : *Veder Napoli e poi mori.* Malgré son exagération toute napolitaine, ce dicton rend bien l'enthousiasme du voyageur qui, du haut de la forteresse *San Elmo*, laisse tomber les yeux sur le grandiose paysage de Naples.

En face, c'est la Méditerranée aux eaux bleues, sillonnées de voiles blanches ; ce sont les îles verdoyantes de *Procida*, d'*Ischia*, de *Capri*. A droite, le cap Misène s'avance dans la mer et le promontoire de *Sorrento* ferme l'horizon à gauche. A l'arrière-plan, le voyageur distingue encore les dernières ondulations des Apennins ; mais ce qui attire surtout son regard comme un aimant, c'est une masse noirâtre, isolée de toutes parts et s'élevant un peu à l'est de Naples. Sa cime laisse échapper une fumée et parfois une traînée de feu qui éclaire la nuit d'une lueur sinistre : vous avez reconnu le Vésuve. Avant de faire plus ample connaissance avec ce vieux fumeur entêté, un mot sur Naples et ses habitants.

Ne vous attendez point à trouver dans Naples des rues géométriques. A celui qui l'examine des hauteurs environnantes, cette ville n'offre qu'une agglomération confuse de maisons, d'églises et de palais, d'où émergent çà et là quelques campaniles.

Mais cette confusion même n'est pas sans charme pour le touriste fatigué de la monotonie de nos rues modernes. Elles sont régulières comme un damier, ces rues modernes, et trop souvent, hélas ! elles en ont aussi la prosaïque monotonie.

Naples, la première ville d'Italie par sa population, est la plus pauvre en architecture ; point de monument marqué au coin du génie, point de ces flèches aux lignes hardies qui portent vers le Très Haut la prière et les aspirations du chrétien. Loin de là, au cours de ses explorations à travers Naples, il arrivera souvent à l'étranger de frôler quelque riche basilique sans discerner sa façade sombre parmi les édifices environnants.

Que cet étranger s'avise maintenant d'écarter le grand rideau de cuir poli qui masque l'entrée des églises d'Italie... Quel contraste ! Tout est sacrifié à l'intérieur. Or et statues, marbre et colonnes y sont prodigués avec une largesse qui en dit long sur la générosité du Napolitain. Les murs disparaissent sous les mosaïques et la voûte sous les fresques.

Pour saisir sur le vif le caractère napolitain, suivons ces touristes qui filent vers Naples à toute vapeur par un beau soir de septembre. C'est un groupe de Canadiens avec lesquels j'avais l'honneur de voyager.

Le train s'arrête à la gare centrale, la portière s'ouvre, les passagers s'apprêtent à descendre. Soudain il s'élève un tel concert de clameurs et de hurlements que nous nous croyons victimes d'une collision pour le moins. Ce sont tout simplement les faquini ou porteurs qui tombent sur nous pour nous offrir leurs services. Et il ne s'agit pas de faire la sourde oreille : ces grands diables à mine patibulaire, criant de toute leur force, agitant fiévreusement leurs bras, vous livrent un assaut à outrance. Leurs doigts crochus saisissent votre sacoche, votre parapluie, votre paletot, pour un peu ils vous escamoteraient vous-

même. Aussi faut-il se démener comme un possédé pour échapper à cette bande d'obséquieux qui s'attachent à vos flancs et à votre bourse jusqu'à ce que vous leur ayez fermé au nez la porte de l'hôtel.

C'est Naples historique qui possède nos sympathies, aussi nous ne faisons que glisser à travers les quartiers nouveaux qui avec leurs tramways, leur lumière électrique et leurs grands magasins, singent plus ou moins les autres centres européens. Nous voilà bientôt au milieu de ces vicoletti ou ruelles étroites, où la vie napolitaine s'étale non pas au grand jour, mais sur des pavés boueux. L'air y est empesté, une odeur fétide vous prend à la gorge et vous poursuit partout. Le soleil est à peu près banni de ces rues où l'on peut parfois toucher les maisons de part et d'autre en étendant la main.

Quel brouhaha ! quelle agitation parmi cette population sale et en haillons qui vit, mange et se lave en pleine rue. L'on crie, l'on s'interpelle à tue-tête. Le sans-gêne napolitain est proverbial. Vous le devinez dans ces yeux noirs et mutins qui vous guignent d'un air narquois. Ils n'ont pas froid aux yeux ces marmots qui se promènent crânement en habits primitifs, ni ces mendiants qui vous dévisagent effrontément en criant : *Un soldo, un soldo, una mancia.* Un sou, un pour manger. Oui, en Italie il faut donner non pas tant un pourboire qu'un pour manger, car l'estomac est la partie sensible du Napolitain. Il est si gourmand qu'il se servira des sensations du palais comme termes de comparaison. Ainsi une villa s'appellera non pas Bellevue ou Belvédère, mais....Blanc-Manger. Avec ce goût singulier, remarque un savant, il est difficile d'être bon paysagiste.

Pour en revenir à nos mendiants, qui sont légion à Naples, ils ont le flair merveilleux et sentent l'étranger à un kilomètre. Gare à lui s'il tombe entre leurs griffes. A un moment donné, ne voilà-t-il pas que nous sommes

e par une horde de ces drôles Que faire ? la retraite oupée, nous voilà au fond d'un cul-de-sac. L'un u entre nous a l'esprit inventif, il jette un sou au loin dans la rue.

Toute la bande s'élance à sa poursuite comme une *volée* de perdreaux et s'abat à l'endroit où il est tombé juste sous les pieds de deux énormes chevaux d'omnibus. Le conducteur jure comme un troupier et menace de la foudre, rien n'y fait : les marmots se roulent et se bousculent sous le sabot des chevaux jusqu'à ce que l'un d'eux ait empoché la pièce.

Le Napolitain, comme on ne tarde pas à s'en convaincre, n'a pas la calme dignité du Romain, qui, malgré tous ses malheurs, semble encore poser devant le monde. Le Napolitain, avec sa gaieté tapageuse et son humeur mobile et facilement inflammable, est un grand enfant. Aussi a-t-il passé par tous les régimes sans être fidèle à aucun. Il s'est couché Français pour se réveiller Espagnol. Il est prêt à égorger le lendemain ceux dont la veille encore il baisait servilement la main.

Une anecdote racontée par un Français fera toucher du doigt toute la vivacité napolitaine :

" Voici sur la *Piazza del Castello* deux faquini qui se prennent de querelle ; ils parlent très haut, ils gesticulent, ils s'injurient, ils menacent, ils blasphèment, ils invoquent tous les saints du paradis et enfin Neptune et Bacchus ; il est probable que les couteaux vont jouer et terminer la dispute par le sang.

"A Paris, une pareille scène serait bien vite le foyer d'un attroupement considérable et les sergents de ville ne manqueraient pas d'accourir pour mettre le holà ; à Naples, on n'y fait pas attention, tant c'est chose ordinaire. Je m'approche discrètement, en flânant, tremblant d'assister à une scène de sang et j'apprends avec stupeur, au milieu des imprécations les plus terribles, qu'il s'agissait

simplement de savoir si le mois avait commencé un mardi ou un mercredi ! "

Mais je n'en finirais pas s'il me fallait détailler toutes les peccadilles de ces bons Napolitains, peccadilles amplement compensées d'ailleurs par de solides qualités, et surtout par une piété à l'épreuve de toutes les révolutions. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à entrer dans la cathédrale de Saint-Janvier, le jour de sa fête. Une foule innombrable se presse autour de la châsse du martyr pour assister à la liquéfaction de son sang. Ce miracle a lieu à l'instant où l'on place près du crâne les fioles qui contiennent le sang. Oh alors, quels transports d'allégresse s'emparent de ces bonnes figures de nobles et de lazaroni, de comtesses et de fruitières prosternées côte à côte ! C'est que saint Janvier est leur saint à tous, et il l'a plus d'une fois montré dans les calamités publiques !

———

Pompéi

Une voie carrossable part de Naples et suit les gracieux contours de la baie jusqu'à Pompéi. Nous la prenons de préférence au chemin de fer qui abrège le trajet, mais en diminue singulièrement la poésie. Et sans un brin de poésie, comment se figurer que Cicéron, porté sur un palanquin à dos d'esclaves, a suivi le même parcours que nous, il y a bientôt deux mille ans ?

Voyait-il aussi des gamins en guerre perpétuelle avec le savon, comme ceux qui courent après notre voiture pour nous tendre la main, ou admirait-il de longues filières de macaroni séchant à la porte des boutiques ?....

Une course d'une dizaine de milles nous amène devant la porte de Pompéi ; mais avant de la franchir, évoquons un moment le souvenir du passé.

Couché au pied du Vésuve, près des rives de la Méditerranée, Pompéi s'était livré sans crainte et sans retenue à ces plaisirs honteux qui avaient fait tomber le feu du ciel sur Sodome et Gomorrhe. Depuis des siècles, il avait vu sans émoi le volcan dessiner au nord son profil sombre. Tel un enfant qui prendrait ses ébats près d'un monstre endormi et reposerait la tête à côté de sa crinière; mais le réveil du monstre fut terrible. Le 24 août de l'an de grâce 79, les habitants de Pompéi remplissaient les gradins de l'amphithéâtre, ils assistaient à un combat de gladiateurs, et suivaient avec un intérêt criminel les péripéties de ces luttes fratricides. Soudain la terre tremble, une explosion formidable se fait entendre ; tous les regards se tournent vers le Vésuve : de son sommet, naguère si paisible que Spartacus et son armée, marchant contre Rome, y avaient dressé leurs tentes, jaillit une immense gerbe de flammes qui s'élargit en panache et finit par rougir tout le firmament ; un torrent de boue noire roule le long des flancs du volcan, descend dans la plaine et s'avance vers la ville. En même temps, d'énormes blocs de pierre embrasée sont projetés jusqu'à dix mille pieds dans les airs, et viennent retomber avec fracas sur les vignes, sur les maisons et jusque dans l'amphithéâtre. Les spectateurs, un instant cloués sur place par l'effroi qui les pénètre, se sauvent par les *vomitorium* et en un clin d'œil le théâtre est désert. Les uns s'enfuient dans la direction de Naples, d'autres s'entassent dans des barques et poussent au large, quelques-uns, risquant leur vie plutôt que de dire adieu à leurs trésors, retournent à leurs maisons. Malheur à ceux-là ! Bientôt la lumière du soleil s'obscurcit, une pluie de cendre fine jaillit du cratère, retombe sur la ville et la couvre d'un linceul de poudre qui va sans cesse en s'épaississant. On en a jusqu'aux chevilles, bientôt jusqu'aux genoux. Ceux qui s'étaient réfugiés dans leurs demeures en ferment

soigneusement toutes les issues ; peine inutile : la cendre s'insinue à travers les fentes, s'amoncelle dans les chambres, et ne tarde pas à étouffer les infortunés qui cherchent vainement à se protéger en se couvrant la tête d'oreillers.

La plus illustre victime de cette catastrophe fut le naturaliste Pline l'Ancien. De Misène, où il commandait la flotte romaine, il aperçut les flammes que vomissait le Vésuve, et voulant examiner de près un phénomène si insolite, il fait avancer sa galère jusque dans le voisinage du volcan. Alors, malgré les supplications de Pline le Jeune, son neveu, il aborde, il descend, et au moment où tout le monde fuit, lui se promène tranquillement parmi la foule affolée et les toits croulants. De temps à autre, il s'arrête pour dicter ses impressions à son secrétaire. On le conjure de ne pas risquer davantage ses jours, il reste sourd aux prières, et pour montrer son calme, se fait servir un repas copieux à la lueur blafarde du volcan. Bientôt survient une nouvelle pluie de cendre, on entraîne l'audacieux vers le rivage, on lui couvre la tête d'oreillers. Il est trop tard : au moment où il va poser le pied dans la barque, il tombe asphyxié.

Après cette journée néfaste qui engloutit Pompéi et Herculanum, quelques-uns des habitants voulurent retrouver leurs trésors. Ils se mirent donc à déblayer les ruines, mais dès que la pique remuait les cendres et autres matières volcaniques que l'irruption avait accumulées sur les maisons, il s'en dégageait des émanations sulfureuses, et les ouvriers, a demi suffoqués, étaient contraints d'interrompre leur travail d'excavation. Prenant ce phénomène pour une manifestation de la colère des dieux, les Pompéiens abandonnèrent pour toujours leur malheureuse cité.

Chose étrange ! la Méditerranée elle-même, comme si elle eût craint de souiller ses eaux au contact de cette

ville impure, s'est retirée vers le sud, laissant la plage à nu. D'autres irruptions du Vésuve vinrent encore épaissir le linceul de cendre et de lave qui ensevelissait Pompéi et Herculanum, et à leur place on ne vit bientôt plus qu'une immense plaine, où l'herbe se mit à pousser, de même qu'on ne voit plus qu'une mer d'eau salée à la place de Sodome et de Gomorrhe.

La Belle au bois dormant se réveilla, paraît-il, après un sommeil de cent ans; mais les villes de la Campanie prolongèrent le leur jusqu'en 1748.

Cette année-là, un ouvrier qui creusait une fosse dans les environs du Vésuve, frappa de sa pioche un objet dur; il le déterra et reconnut une statue de bronze. Le roi Charles III, averti de cette découverte, fit poursuivre les fouilles. On découvrit le théâtre, l'amphithéâtre, et peu à peu une partie de la ville de Pompéi, ensevelie depuis 17 siècles, reparut à la lumière.

C'est dans l'état où l'ont mis les derniers déblaiements que nous allons visiter ce "revenant". Nous en franchissons la muraille par la porte de l'ouest. Une salle basse s'allonge à droite. C'est le musée de Pompéi, où l'on nous introduit. Une rangée de tréteaux chargés d'objets étranges captive aussitôt notre attention. On dirait une collection de statues de grandeur naturelle. Ces trois figures-ci, dit le guide en montrant les tréteaux, sont des cadavres de Pompéiens pétrifiés. Vous les voyez dans la posture même où la mort les a surpris: leurs traits tout bouleversés, leurs mains crispées et leurs membres tordus, semblent respirer encore l'horreur d'une effroyable agonie. Le premier cadavre est un Romain que vous reconnaissez à son large front et à son nez aquilin, le deuxième une matrone et le troisième une jeune fille à la taille délicate; elle s'était jetée la face

contre terre, probablement pour échapper aux effluves mortelles qui l'étouffaient.

Un procédé habile a permis de reconstituer les derniers instants d'un grand nombre des victimes de la catastrophe. Fiorelli, le savant directeur des fouilles, remarqua que les cendres durcies conservent l'empreinte des objets qui y ont été enfouis. Il fit donc couler du plâtre dans les crevasses qui contenaient des squelettes et en retira des moulures qui sont les fac-simile exacts de cadavres depuis longtemps décomposés, mais dont la cendre avait pris la forme en se figeant. C'est ainsi qu'après un laps de 18 siècles vous pouvez lire sur leurs traits défigurés l'âge et les tortures de ces malheureux.

Les divers objets étalés dans le musée font revivre le passé et une promenade d'une demi-heure vous y ouvre l'horizon sur les mœurs des anciens. Ici, des fèves, du blé, des gâteaux et autres aliments parfaitement reconnaissables. Là, des pendants d'oreilles, des bracelets, des peignes et mille autres bijoux d'une ciselure exquise, prouvent qu'en fait d'élégance les dames pompéiennes eussent pu donner des points aux Parisiennes les plus fin-de-siècle. Puis une variété interminable de casseroles, de moules à patisseries, de vases et d'amphores nous obligent à déclarer les Pompéiens nos maîtres dans l'art de bien boire et de bien manger.

Le croirait-on ? on a relevé durant les fouilles un fourneau aussi perfectionné et dans le même genre que celui qui obtint le prix à l'exposition universelle de Paris en 1878. Allez maintenant demander des brevets d'invention pour trouver qu'un inventeur pompéien tient votre secret... depuis dix-huit cents ans. Quelle leçon pour les malins qui décernent au 19e siècle le monopole des découvertes ! Certes c'est en parcourant ces vestiges d'un âge qui n'est plus, que le touriste saisit toute la por-

tée du vieux proverbe de Salomon, *nil novi sub sole*, rien de nouveau sous le soleil.

A la sortie du musée, l'on s'engage à travers des petites rues longues et étroites, bordées de maisons basses qui se serrent les unes contre les autres ; elles sont toutes en pierre grisâtre, et le temps qui ravage tout dans sa folle course, semble les avoir oubliées. On les croirait de construction assez récente, n'étaient leurs toits défoncés et leurs portes disparues. Les barres de fer protègent encore les meurtrières, les balcons font saillie au-dessus de la tête des passants et les anneaux scellés dans le mur attendent qu'un centurion vienne y attacher son cheval.

Le seuil des portes laisse deviner la marque d'un long usage et au milieu de la voie pavée en carreaux de lave, on distingue encore nettement les ornières creusées jadis par les chariots. Je m'approche d'une borne-fontaine et j'y perçois la trace d'une profonde usure là où la main se posait naguère pour puiser de l'eau.

Au bout de quelques minutes d'une marche silencieuse on a perdu de vue le présent et l'on ne serait qu'à moitié surpris de voir apparaître à l'angle de la rue, un grand Romain drapé dans sa toge et suivi de ses clients, ou bien un légionnaire portant casque et bouclier.

Encore quelques pas et la voie s'élargit : c'est le forum.

Vaste quadrangle parsemé de tronçons de colonnes et entouré de ruines plus ou moins célèbres : tel était le foyer de la vie civile et politique des anciens. C'est là en effet que les candidats vêtus d'une tunique blanche (*candida*), venaient briguer les diverses charges de l'empire, c'est là que les hérauts venaient proclamer les édits d'Auguste et de Néron, et à toute heure du jour vous eussiez vu la foule des oisifs s'y promener par groupes de deux ou trois et s'enquérir des nouvelles.

Le forum est flanqué au nord par la basilique, qui n'était pas du tout une basilique au sens chrétien du mot, mais

simplement une construction longue et élevée, consacrée aux besoins de la vie civile et remplaçant à la fois nos banques, nos hôtels de ville et nos palais de justice.

Une double rangée de colonnes en partageait l'intérieur en trois nefs, et à l'une des extrémités s'élevait la tribune où plaidaient les avocats. Cette forme se prêtait admirablement aux cérémonies du culte chrétien ; on l'adopta donc de préférence aux temples païens, trop petits pour admettre le flot toujours grossissant des nouveaux adorateurs.

A tous les coins du forum surgissent des temples et encore des temples, Jupiter, Mars, Vénus, Neptune, Hercule, chaque divinité possédait son sanctuaire. Est-ce que ces gens-là ne pouvaient vivre ensemble ou nourrissaient-ils par hasard ce vilain défaut qui s'appelle la jalousie ? Toujours est-il que vous ne pouvez faire un pas à travers Pompéi, sans vous casser le nez contre un de ces édifices à colonnes, qui, grands ou petits, ronds ou carrés, ont tous un air de famille. A la fin, vous vous demandez abasourdi si le nombre des dieux ne dépassait pas celui des fidèles.

" A un jet de pierre du forum civil se trouve le forum triangulaire, jadis l'emplacement du marché. Tout à l'entour s'ouvraient les stalles des vendeurs. Des troupes d'esclaves vêtus de blanc y venaient de grand matin acheter pour leurs maîtres des provisions qu'ils plaçaient dans des paniers portés sur la tête.

" Mais ces pauvres diables ont une longue journée devant eux, aussi, au risque d'être roués de coups, ils entrent chez l'aubergiste Modestus pour huiler les ressorts. Modestus est un fin matoi qui connaît son monde : il a pris soin de faire peindre comme enseigne un Mercure avec une bourse à la main. Cette image disait que l'aubergiste ne versait pas des libations pour les beaux yeux de ses clients. " C'était, en d'autres termes, la

fameuse légende qu'on rencontre encore dans certains cabarets de France : Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

" Voyez la force de l'habitude ! La nuit même où le Vésuve déversait sur Pompéi la fatale pluie de cendres, des buveurs s'attablaient crânement pour trinquer. A l'entrée du cabaret de Modestus, on a relevé les squelettes de quatre " habitués" qui n'avaient pas eu le courage de laisser les bouteilles à demi-vides. Sur une table gisaient encore des verres, des flacons et des taches d'une certaine liqueur.

" C'est aussi dans les environs du forum que plusieurs vieux magisters, esclaves pour la plupart, faisaient école. L'un d'eux, paraît-il, était complètement brouillé avec les règles de la grammaire, car il écrit sans sourciller : *Valentius cum discentes suos*, alors qu'un enfant de septième saurait mettre : *cum discentibus suis*. Cicéron n'a pas dû lui livrer un brevet de capacité ! Singulier moyen que prenait un autre magister pour allécher les élèves ; il s'était fait peindre un fouet à la main, flagellant rudement un enfant nu que tenaient deux de ses camarades. Par le temps qui court, il m'est avis qu'une pareille enseigne n'aurait obtenu pour résultat que des bancs vides !

" Chemin faisant, nous remarquons par-ci par-là des murs blancs. Leur nom bien connu n'éveille nullement dans notre esprit l'idée d'un mur blanchi à la chaux. On les appelait, d'après leur couleur, des albums. Les albums, c'est comme qui dirait les journaux de l'époque. Là s'étalaient les annonces les plus bizarres. Marcus y vante le cru de son vin. Julius célèbre en termes épiques la richesse de ses bijoux. Bref, un industriel moderne ne saurait mieux emboucher la trompette à la quatrième page de sa gazette-réclame.

" Y avait-il une élection, aussitôt les affiches électorales

de pleuvoir sur les albums. En voici une : Je vous prie de nommer duumvir de la république Holconius Priscus, c'est un jeune homme plein d'habileté.

A côté de cette annonce, un gamin a tracé une caricature de Felicianus avec un nez long comme un obélisque : c'est peut-être le concurrent de Holconius.

Plus loin, les jeunes galants de *Nola* souhaitent mille prospérités aux jeunes filles de *Stabia :*

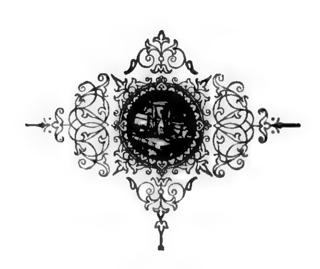
Nolani feliciter Stabianas puellas ! !

" Ailleurs, un mauvais plaisant annonce que sous le consulat de *Plautius* et de *Lucius Nunnius*, il lui est né.... un ânon....Certes, ajoute malicieusement un voyageur, voilà une magistrature illustrée par un grand événement.

" Une inscription, déchiffrée par un antiquaire, permet de conclure à l'existence des chrétiens à Pompéi. La voici : *Audi Christianos, salvos olores*, écoute les chrétiens, ces cygnes courageux. Il semble qu'on fasse allusion aux sublimes cantiques entonnés par les martyrs avant de marcher au supplice, et qu'on compare avec raison au chant du cygne, *olores*."

LAWRENCE DRUMMOND.

(A suivre)



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX

(Suite)

Ainsi s'explique l'affluence de cette foule avide d'un spectacle si nouveau pour elle. Depuis plusieurs heures, on attendait comme sœur Anne sans voir rien venir, quand une clameur, se propageant de proche en proche et de un kilomètre au loin, on entendit : " Les voilà !" Et les yeux de s'écarquiller ! La voiture de l'impératrice marchait bon train et les braves gens n'eurent que la rapide vision d'une femme supérieurement gracieuse et élégante, le sourire du souverain aux lèvres, mais vêtue d'un sombre costume de cheviotte bleue. Cette simplicité de bon goût ne laissait pas que de déconcerter nos braves Cauchois. " Eh, quoi ! l'impératrice n'est pas autrement habillée que les dames de sa suite ! Elle est coiffée d'un feutre noir pareil à celui de Mme X ou de Mlle Z ! Point de belle robe de velours ou de satin, rien qu'une jaquette de drap ; point de diadème, rien qu'une toque ! Cette toilette, aux tons harmonieux et discrets, ce chapeau masculin déroutent ces primitifs : évidemment leur imagination est hantée de manteau royal, de couronne dorée, d'ajustements aux nuances vives, tels que ceux dont est parée Notre-Dame de Sassetot. Cette statue polychrome, objet de la vénération des pêcheurs des Dalles, ainsi qu'en témoigne le hareng d'argent massif passé jadis aux doigts de la Vierge par le patron d'une barque miraculeusement sauvée du naufrage, est à leurs yeux l'exacte image d'une souveraine, comment et pourquoi l'impératrice lui ressemble-t-elle si peu ?

Peut-être après tout, murmure-t-on, la belle dame qui occupe la première voiture n'est-elle point l'impératrice ! Peut-être, comme M. le curé à la procession, ferme-t-elle la marche ! Cette supposition ne tint pas longtemps : la victoria qui venait en queue ne portait point Elisabeth d'Autriche, mais son chien " Shadow," fameux dogue gris souris de la taille d'un bourricot, que tenait en laisse un grand nègre, vêtu d'étoffe rouge soutachée d'or. Monsieur d'importance que ce molosse à la figure renfrognée ! La comtesse Hohenembs l'affectionne tout particulièrement, aussi toute la cour lui fait fête, et le Nubien, exclusivement attaché à sa personne, le soigne *con amore*. Non seulement " Shadow" est l'habituel compagnon de Sa Majesté pendant le jour, mais la nuit, il veille encore sur son repos. Couché sur un paillasson au travers de la porte donnant accès à la chambre de l'impératrice, après le couvre-feu, il ne ferait pas bon, si l'on n'a pas l'honneur d'être de ses connaissances, rôder aux alentours de l'appartement dont il a la garde ; il vous a une certaine façon de grogner très significative, que, sans être expert dans la langue des chiens, on peut traduire sans risque d'erreur par ces simples mots : " Si tu avances, je t'étrangle."

Cependant le landau impérial a continué de filer, les grilles du parc tenues fermées par mesure d'ordre, jusqu'à ce qu'il fût en vue, se sont ouvertes à son approche, et bientôt la comtesse Hohenembs, descendue de voiture, s'apprête à pénétrer dans sa demeure d'occasion.

Aussitôt que Sa Majesté a mis pied à terre, le digne châtelain de Briquedalles, érudit doublé d'artiste, par-dessus tout modeste et homme de bien, adresse, en sa qualité de maire de Sassetot, un gentil compliment à la souveraine ; elle lui répond en quelques mots aimables et gravit les marches du perron. L'intendant, très humble, très petit, suit l'impératrice : visiblement, il est inquiet. Quelle première impression produit sur Sa Majesté

la résidence qu'il lui a choisie ? Si, par malheur, elle faisait la moue, serait-il assez penaud, le pauvre Autrichien ! Mais non, après avoir jeté un coup d'œil sur le vestibule, elle se tourne à demi du côté de son courrier et lui dit en français : " C'est bien, monsieur L***."

A Mlle S***, maintenant, d'être émue : elle a dirigé l'installation personnelle de l'impératrice avec un soin jaloux ; elle s'est efforcée de la rendre aussi *gemuth* qu'elle a pu, mais aura-t-elle réussi ! Exquise dans son costume de service, jupe grise, jersey noir sans couture, mode qui vient de naître, ceinture en cuir fauve autour de la taille, la séduisante dame d'atours montre à la comtesse Hohenembs le chemin de ses appartements et disparaît avec elle dans le salon privé de Sa Majesté.

Entre temps la suite parcourt le château ; chacun s'en allant par les escaliers et les couloirs, en quête du logis qui lui est destiné : pour faciliter cette recherche, le méthodique intendant a pris soin de fixer sur toutes les portes une petite pancarte indiquant, soit l'usage de la pièce à laquelle elle donne accès, soit, s'il s'agit d'une chambre, le nom et la qualité de la personne qui doit l'occuper. Malgré cette précaution, maîtres et gens ont quelque peine à s'orienter et à se reconnaître ; l'arrivée des fourgons à bagages vient encore accroître la confusion ; ce sont, en effet, des centaines de colis qui s'entassent devant la façade de l'habitation et en masquent le rez-de-chaussée.

Aussitôt on procède au triage de ce monceau de malles, de valises, de caisses, de coffres, de paniers ; assez vivement, le classement s'en opère et chaque objet va trouver le destinataire dont il porte le nom. Grâce à l'empressement du majordome qui se multiplie, la maison impériale s'est, dans ces entrefaites, casée et la vie s'organise.

Voilà le boulanger autrichien qui se met incontinent à la besogne, ses sacs de farine de Hongrie sont venus avec lui,

ils lui ont été immédiatement livrés, et il pétrit ces fameux petits pains viennois qui seront servis le soir même au dîner de Sa Majesté. Trois fois par jour, il allumera son four, car l'impératrice et ses dames ne sauraient se passer, à chaque repas, de ces miches exquises, dont le boulanger parisien, pour viennoise qu'il la baptise, ne réussit à fabriquer qu'une indigne contrefaçon.

Voilà les trois cuisiniers de la cour tout aussi bien au travail, ils n'ont pas de temps à perdre, car il leur faudra alimenter six tables distinctes : celle de l'impératrice, celle de l'archiduchesse, la table des entours immédiats de Sa Majesté, celle du haut personnel, dames d'atours, écuyers, majordome, et celle de la domesticité ; ils auront enfin à nourrir vingt-cinq à trente hommes et femmes, embauchés tant à Sassetot qu'aux environs pour satisfaire aux gros ouvrages.

Un chef français engagé à Paris est adjoint aux Vatels autrichiens, l'intendant a pensé que l'occasion s'offrant d'étudier expérimentalement l'art culinaire d'un pays qui se pique d'en savoir tous les secrets, l'impériale colonie trouverait certain plaisir à contrôler la valeur des prétentions françaises en matière gastronomique.

La jalousie est, d'habitude, le péché mignon des artistes ; pour en conjurer autant que possible les fâcheux effets, un fourneau spécial, dont il a l'exclusive direction, est affecté au Parisien ; ainsi, nul ne le gênera dans l'élaboration d'une sauce savante, d'un coulis génial, et il pourra, en toute liberté d'esprit et sans arrière-pensée, donner carrière à ses talents.

Pourvoyeur tout indiqué des cuisines impériales, puisqu'il est seul à parler français, dès demain il inaugurera ses fonctions ; le dimanche matin, en effet, avant la grand'-messe, le marché hebdomadaire de Sassetot se tient autour du terre-plein sur lequel est bâtie l'église. De deux lieues à la ronde, fermiers et fermières s'y donnent rendez-vous,

ceux-ci pour y vendre leurs grains et denrées, celles-là pour y détailler les produits de leur basse-cour. Plantées debout devant de vastes paniers, les uns bondés d'œufs, de beurre ou de fruits, les autres emprisonnant poulets et canards, les ménagères sollicitent le client pendant que les hommes devisent ou traitent d'affaires au cabaret en sirotant le *gloria* national, suivi du pousse-café, de la rincette, et parfois, mais imprudemment d'ordinaire, de la surincette et du pied de cheval, soit au total cinq verres de fil, autrement dit d'eau-de-vie.

La bonne aubaine pour tout ce brave petit monde que l'approvisionnement de la maison impériale ! Ce n'est pas par couple, mais par douzaine que l'officier de bouche de Sa Majesté achètera les volailles ; ce n'est pas par quarterons, mais par centaines qu'il demandera les œufs ; le beurre, il en voudra des 50, des 100 kilogrammes, et ainsi de suite.

Pantagruel aux multiples mâchoires, le personnel du château absorbera en mesures gargantuesques de formidables quantités de victuailles : on sait d'ailleurs qu'une économie bien stricte n'est pas la vertu favorite des chevaliers du fourneau ; aussi, pendant la durée du séjour de Sa Majesté à Sassetot, les pauvres du village vivront des reliefs de l'office impérial et ils ne feront point maigre chère.

MM. les maîtres-queux, premiers sujets de la troupe, ont naturellement exigé des sous-ordres : marmitons, laveurs de vaisselle, etc. ; ceux-ci, recrutés dans la région, sont, à leurs débuts, tout ahuris ; la préparation la plus élémentaire leur manque évidemment ; jugez donc, le matin même, l'un poussait la charrue, cet autre gardait les vaches, ce troisième tissait des mouchoirs de poche.

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Vous avez raison, not' père... J'ai-t-i pas rencontré c't'original-là qui marchait dans la neiges ans raquettes;... il en avait jusqu'aux genoux. Hier qu'y faisait si mauvé, a-t-i pas passé à ch'val au grand galop ! A-t-on jamais vu, aller à ch'val quand on a ben d'la peine à résister dans un' voiture ! Épi Jacques Lebrun m'a dit qu'dans l'bois, quand i'y a été avé lui, i' s'mettait à parler tout seul à pleine tête, quasiment comme s'il eût prêché... Y a pas à dire...... Il a queuqu'chose icite qui n'va pas ben !

Et en disant cela, le brave Jérôme se frappait légèrement le front avec le doigt. Il allait continuer, lorsque trois coups vigoureusement frappés à la porte firent tressaillir tous les convives.

—Ouvrez à la *mi-carême !* ouvrez donc ! fit entendre du dehors une petite voix nasillarde et évidemment contrefaite.

—Oui, oui, ouvrons à la *mi-carême !* dirent tous nos gens en se levant de table.

—Voyons, la mi-carême, comment es-tu faite c't'année ? Veux-tu un p'tit coup d'rhum, pauvre vieille, pour te réchauffer ?

—C'est pas de refus, père Morelle. J'sommes ben fatiguée. J'marchons sans arrêter depuis l'Mercredi des

Cendres...Vous avez trouvé que j'mettions ben du temps à v'nir, vous autres, hein, les jeunesses ? Mais c'est égal. Ceuze-là qui m'ont-z-attendue avé patience, j'vas les récompenser,... et ceuze-là qui ont pas voulu m'attendre, vont s'en repentir. On va voir tout ça tantôt. En attendant, père Morelle, le p'tit coup, si vous plé ?

Le personnage allégorique qui s'exprimait ainsi était une vieille femme littéralement courbée en deux et dont on découvrait difficilement le visage au fond d'un vieux chapeau en forme d'entonnoir, lequel avait dû servir à quelqu'un de ces mannequins que l'on met dans les jardins pour en éloigner les oiseaux. Elle marchait appuyée sur un gros bâton ferré et portait une énorme poche sur son dos. Le plus apparent de son costume consistait en un affreux assemblage de torchons de cuisine et de guenilles de toute espèce, auxquels étaient suspendues des queues et des arêtes de poisson. Le peu que l'on voyait de son visage était tout barbouillé de jus de tabac et une paire de lunettes sans vitres, à cheval sur un nez déjà bien grotesque par lui-même, complétait cette étrange toilette. De francs et fous éclats de rire accueillirent cette réjouissante apparition, et la *mi-carême* seule dut conserver un sérieux imperturbable.

Le petit coup de rhum une fois pris, elle s'avança, balayant presque le plancher avec les bords de son immense chapeau, jusqu'à Marichette, et déposant à ses pieds la besace toute trouée qu'elle avait sur le dos, elle en tira un beau *cornet* de papier blanc : " Tenez, mam'zelle Marichette, dit-elle, l'bon Dieu, vot' papa, épi moé, j'sommes satisfaits de vous comme c'est rare. Vous avez pas manqué au maigre un' seule foé ; même qu'y a qu'vous devriez pas jeûner si souvent, car ça endommage notablement vot' santé... Ça pourrait vous ôter vos belles couleurs et y a d'aucun p'tit frisé de la ville qui

pourraient ben le trouver à r'dire... Mais par exemple vous en avez ben qu'trop à c't' heure des couleurs.., Voyons, voyons, vous fâchez pas contre la *mi-carême*, qui vient de ben loin pour vous apporter ce beau cornet, ous'qu'il y a du sucre, des dragées et toutes sortes de bonnes choses.

Cette allocution, débitée avec les gestes les plus comiques, eut, comme on peut bien le croire, un succès prodigieux, qui ne fut rien cependant, comparé aux applaudissements qu'obtint le discours suivant adressé au *frisé de la ville :* " Ah çà, toé, j'cré que j'devrais t'donner plus qu'un cornet de dragées. Après tout' j'suis qu' la *mi-carême*, et avec ton air de mauvaise humeur et ta face pâle, t'as ben d'l'air d'être un carême tout du long !.... T'as beau faire le fier, va ; j'te connais ben, et j'sais ben qu'en ville tu t'te gênes pas de manger du lard avant l'jour de Pâques.... Tu fais la grimace, hein ?... mais j'm'en moque pas mal ! J'ai vu d'plus gros messieus qu'toé... et j'en verrai encore ben d'autres ; car tu sauras que j'suis v'nue au monde du temps des apôtres et que j'roulerai tant que l'monde s'ra monde... C'pendant comme t'as fait un fameux bout d'carême c't'année, grâce à mam'zelle Marichette, je vas toujours ben t'donner un *cornet*, à toé aussi. Seulement il faut qu' tu m'embrasses !

Nous ne saurions donner une idée de la joie que causa cette proposition à toute la compagnie.

—En v'la-t-il un' fameuse farce !

—Va-t-i en avaler du tabac, l'messieu !

—J'estimerais ben autant embrasser n'importe quoi !

—Farçeuse de mi-carême, va !

—Tiens ! i s'décide... i va l'embrasser !

—Non, il l'embrassera pas !

—Gageons un' bouteille de rhum qu'il l'embrassera pas !

—Gageons en effette !

—Cré vieille sorcière, va !

—Perdue la bouteille : . . . le v'là qui l'embrasse !

—Vive la mi-carême !

—Hourra pour la mi-carême !

—J'donnerais pas ça pour cent louis !

Charles s'était en effet exécuté, et en retour de son obéissance, il avait reçu aussi lui un *cornet* de bonbons. La vieille fit ainsi le tour de la salle, parlant à tout le monde avec la même franchise impertinente que son rôle autorisait. Aux enfants qui avaient veillé exprès pour recevoir cette visite impatiemment attendue depuis plusieurs semaines, elle fit des cadeaux calculés sur la bonne ou la mauvaise conduite de chacun d'eux : à ceux qui avaient été sages, des dragées ou du sucre ; à ceux qui avaient été méchants, des patates gelées ou des écales de noix soigneusement enveloppées dans du papier, mystification qui faisait beaucoup rire les parents, et pleurer les pauvres petits malheureux.

Quand la vieille eut épuisé sa besace et ses drôleries, quelqu'un proposa de terminer la fête par une danse ronde. Le bedeau, consulté là-dessus, donna comme son opinion que cela pourrait très bien se faire, attendu que ça n'avait pas été prémédité, et que, bien qu'il fût défendu de danser dans le carême, on pouvait se permettre, dans une occasion comme celle-là, une simple danse ronde ; d'autant plus, ajouta-t-il, que ça n'exigeait point de violons, et que personne au dehors ne pouvait être scandalisé. Il en serait bien autrement s'il s'agissait de danser des menuets ou des *reels*, ou des *gigues* ou des rigodons. Cette morale un peu relâchée ne fut pas du goût de la *mi-carême*. Une discussion théologique s'éleva entre ces deux personnages, et avant la fin de la thèse, le bedeau, tout bedeau qu'il était, se serait peut-être vu enterré par les arguments de son adversaire, si le père Morelle n'avait point bravement tranché la question, en formant lui-même la chaîne et en entonnant vigoureusement cette ronde bien connue :

Bonhomme, bonhomme,
Que sais-tu bien faire ?

Après cette danse bruyante et grotesque, c'en fut une autre, puis une autre, puis encore une. Dans chacune de ces rondes, il était toujours question

D'un baiser à la plus belle.

Et quand le hasard conduisait Charles au milieu du cercle, ce baiser était invariablement destiné à Marichette, au grand dépit de la petite Rose Tremblay, qui ne manquait point de l'agacer chaque fois, et qui finit par leur faire à tous deux des yeux aussi terribles que ceux que Junon fit au berger Pâris, lorsqu'elle conçut contre lui l'immortelle rancune qui nous a valu l'Iliade et



l'Énéide. La dernière fois, cependant, notre héros se sentit saisir par le bras :... c'était la *mi-carême.*

—Tiens, dirent plusieurs voix, la vieille est jalouse !

—C'est tout juste : c'est-i' pas *sa blonde ?*

—V'là qu'a-i' dit des secrets, à c't'heure !... Et tout le monde de rire et d'applaudir.

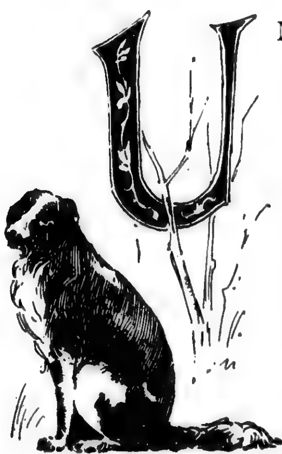
Charles, en se baissant, reconnut la mère Paquet, la duègne de Marichette.

—Monsieur Lebrun, lui dit-elle, m'a envoyée icite pour avoir soin d'mam'zelle Marie ; mais je peux pas rester plus longtemps. Les gens qui doivent me ramener vont partir. Défiez-vous ben, en vous en retournant, y en a qui veulent vous jouer queuqu' mauvais tour.

Cet avis charitable fut cause qu'une demi-heure après, Charles, avec celle qu'on lui donnait déjà pour fiancée, glissait rapidement sur la neige, emporté par un cheval vigoureux qu'il excitait de la voix, et laissant loin derrière lui la maison du père Morelle, encore tout illuminée, et où l'on continua les rires, les chants et les danses presque jusqu'au jour.

III

UN PREMIER AMOUR



NE lieue et davantage séparait la maison de M. Lebrun de celle où venait de se fêter si dignement la *mi-carême*, espèce de saturnale où le peuple, un peu lassé de la vie mortifiée que l'Église lui prescrit, prend sa revanche des privations passées et semble narguer les jeûnes à venir.

Pendant la plus grande partie du trajet, tout en s'efforçant de conduire sans encombre son léger traîneau à travers les *cahots* et les *pentes* de la route, Charles repassait en lui-même les diverses circonstances de son petit voyage, depuis son départ de Québec jusqu'à ce moment.

A l'âge de notre héros, et au sortir du collège, on est assez disposé à tenir compte des moindres événements et,

aux premières aspérités de la vie, à s'écrier comme le rat du bon La Fontaine :

> Voici les Apennins, et voilà le Caucase !

Ce n'était que par degrés et grâce, pour bien dire, aux exigences de leur position qu'une douce intimité s'était établie entre Charles et Marichette. Dans ce moment les mille et une petites choses qui l'avaient rapproché de la jeune fille, semblaient à l'étudiant autant de déplorables fatalités, tant il avait trouvé niais le rôle de *cavalier* que tout le monde paraissait lui assigner. Comment avait-il proposé à *mademoiselle Marie* (il ne l'appelait jamais autrement) quelques promenades qu'elle avait acceptées ? comment s'était-il engagé à l'accompagner chez le père Morelle ?

C'était ce dont il ne pouvait se rendre compte, surtout lorsqu'il comparait sa conduite à ses premières résolutions. Ce n'était cependant point sa faute à elle. Elle n'avait fait aucune démarche : c'était lui, au contraire, qui avait recherché toutes les occasions de lui parler, et il n'avait jamais été si heureux que quand pour la première fois elle avait substitué à ses réponses froidement polies une conversation expansive et pleine de charmes. D'un autre côté, elle n'était pas, malgré tout, exempte de tout reproche à ses yeux. Pourquoi s'avisait-elle d'avoir un regard si mélancolique et si doux, de si beaux cheveux qu'elle disposait si habilement, un sourire si caressant et si intelligent, un teint si frais et si pur ; et par-dessus tout, pourquoi se permettait-elle de parler un langage plus correct, plus élégant, plus poétique que celui de la plupart des femmes qu'il avait rencontrées jusque-là ? Était-ce sa faute à lui si, d'une petite fillette assez vulgaire, elle s'était rapidement métamorphosée en une jeune personne pleine de séductions ?

Et cependant, il n'aurait pas voulu pour beaucoup

entamer un *roman* aussi absurde, et dont le dénouement, éloigné, incertain, pour bien dire impossible, l'aurait rendu bien malheureux. Cette étude de ses sentiments et de ses impressions (de ceux au moins qu'il s'avouait à lui-même sans compter ceux qu'il n'osait s'avouer) avait été la cause de sa taciturnité pendant tout le festin.

La vitesse du traîneau commençait à se ralentir, la nuit n'était pas bien froide, quoiqu'elle fût bien sereine, la neige, molle et blanche plus qu'un duvet, avait cessé depuis longtemps de tomber (la neige, suivant le dicton populaire, *c'est le froid qui tombe*) : un vent léger embaumé par les exhalaisons des sapins soufflait par intervalles, les étoiles par myriades scintillaient au firmament, le silence régnait partout, à moins qu'une corneille effarouchée ne s'élevât de temps à autre au coin d'un bois, en poussant un cri plaintif : enfin sur la vaste plaine blanche semblable à un océan de neige qui s'étendait d'un horizon à l'autre, le jeune homme et la jeune fille pouvaient se croire seuls dans la création, et ils auraient même pu se croire transportés dans un monde idéal, si de temps à autre les rudes secousses des *cahots* ne les avaient rappelés au sentiment de la réalité.

—Mon Dieu ! j'ai failli tomber hors de la voiture !... Mais vous allez me dire au moins pourquoi vous m'avez fait partir si vite de chez le bonhomme Morelle, et pourquoi vous nous avez menés si grand train ; ... vous trouviez donc cela bien ennuyeux ?....

Marichette n'eut pas le temps d'en dire davantage. Ils étaient arrivés en ce moment à un endroit où il fallait passer un pont étroit jeté sur une petite rivière qui formait une coulée profonde. Le cheval s'arrêta brusquement et fit mine de retourner sur ses pas. Comme Charles essayait de lui faire franchir ce pas assez difficile, il s'aperçut, mais trop tard, de ce qui causait la terreur de la pauvre bête. A l'autre bout du pont, trois ou quatre sapins

qui avaient été placés le long de la route, à différentes distances, pour servir de *balises*, avaient été entassés les uns sur les autres, de manière à obstruer complètement le chemin ; et sur un d'eux planté perpendiculairement, on avait étendu un grand drap blanc qui figurait une espèce de fantôme. Le jeune homme voulut alors rebrousser chemin ; mais le cheval était trop effrayé, il se cabra, puis se jeta tête baissée dans le précipice.

Le traîneau dans sa chute frappa avec force contre les débris d'un vieux tronc d'arbre, et la violence de la secousse lança le jeune homme d'un côté et la jeune fille de l'autre, mais de manière que l'un fut sauvé et l'autre dans le plus grand danger. Charles, en se relevant, put voir Marichette qui serrait de toutes ses forces la tige dure et flexible d'un arbuste précisément au-dessus de l'endroit le plus perpendiculaire de la coulée. Il n'hésita point un instant, sauta par-dessus le cheval et la voiture, enfoncés dans la neige amoncelée autour du tronc d'arbre, et s'élança au secours de la malheureuse enfant. Mais il mit trop d'ardeur dans son dévouement, le pied lui glissa et à son tour il se vit suspendu entre la vie et la mort. Tombé de manière à ce que sa tête dépassait l'angle d'un rocher recouvert de glace, il se sentait glisser lentement dans l'abîme.... Toute la puissance de sa volonté concentrée par l'instinct de sa conservation, toute la force de ses muscles contractés, tous les efforts qu'il pouvait faire avec ses mains et ses genoux qu'il raidissait en vain sous lui, ne servaient qu'à lui faire regagner péniblement un demi-pouce de chaque pouce de terrain qu'il perdait. Au-dessous de lui il voyait bien distinctement la frêle couche de glace qui emprisonnait la petite rivière au fond de la coulée, et que le poids de son corps devait, pensait-il, bientôt briser. Il voyait aussi de chaque côté la neige à travers laquelle perçaient quelques arbrisseaux ; et la large bande noire que formait la rivière entre deux

bandes blanches, figurait avec raison à son imagination un vaste drap mortuaire. Un vent froid qui semblait caresser



les bords du précipice, glaçait son front, tandis qu'une sueur abondante ruisselait de tous ses membres. La jeune

fille n'était séparée de l'abîme que par la longueur du corps du jeune homme : s'il tombait, elle allait être attirée dans sa chute ; si elle lâchait la tige de l'arbuste, elle poussait Charles devant elle et tombait après lui. Se touchant presque, ils ne pouvaient se secourir : pas un mot ne sortait de ces poitrines oppressées par la terreur. . Il ne leur était pas même possible d'échanger un regard... Déjà la seule puissance de l'équilibre retenait Charles, et cette dernière ressource allait être détruite, lorsqu'il éprouva une douleur aiguë à l'une de ses jambes et se sentit remonter de quelques pouces sur la glace... A l'aide du secours inespéré qui lui venait sous cette forme un peu brutale, il put enfin, après beaucoup d'efforts, décrire une demi-courbe sur lui-même, et en se relevant, reconnaître pour son sauveur... *Castor*, le gros chien de ferme de Jacques Lebrun. Tandis que le vigoureux animal arrachait notre héros à la mort, son maître avait enlevé dans ses bras, comme une plume légère, la jeune fille évanouie : et tout cela avait pris moins de temps que nous n'en avons mis à le décrire. Prévenu, par la vieille voisine, du complot qui avait été formé contre son hôte et sa fille, le cultivateur s'était mis tout de suite en route, sur ses raquettes, et il était arrivé, comme on voit, au moment où l'on avait le plus grand besoin de lui.

Marichette ne tarda pas à revenir à elle ; son père, aidé de l'étudiant, parvint après bien des efforts à dégager de la neige où ils étaient enfoncés, le cheval et la voiture, et aussi à défaire l'épouvantail dressé à l'autre bout du pont. Quoiqu'il n'eût tenu qu'à un cheveu que cet obstacle sur la voie publique ne causât la mort de deux personnes, il était bien probable cependant que ceux qui avaient imaginé et exécuté cette mauvaise plaisanterie, avaient voulu seulement faire une bonne peur à nos jeunes amis, et que au fond, rien de sinistre n'était entré dans leurs calculs. On sait que, autrefois surtout, la moitié d'une

paroisse était toujours occupée à jouer de semblables tours à l'autre moitié, qui les lui rendait ; plusieurs événements tragiques, sans compter une foule de procès, ont été la conséquence de ces bizarres amusements. Le père de Marichette paraissait assez familier avec les affaires de cette espèce, car tandis que Charles appelait avec toute l'indignation dont il était capable, la vindicte des lois et les foudres du ciel sur les scélérats qui lui avaient tendu un si infâme guet-apens, M. Lebrun lui répondit sans s'émouvoir. " Ça n'est rien, c'est un tour des jeunesses qui vous auront trouvé trop fier.. On tâchera de savoir qui c'est, et on leur-z-en rendra un pareil."

Cette aventure que le brave homme réduisait ainsi à sa plus simple expression, n'en prit pas moins dans le cerveau exalté de notre étudiant les proportions les plus gigantesques. Les remerciements, nous pouvons dire les actions de grâces que lui rendait la jeune fille, l'éloge exagéré mais sincère qu'elle faisait du courage avec lequel il avait volé à son secours, lui persuadèrent qu'il était son sauveur, et, comme tous les sauveurs et tous les protecteurs, il s'attacha tendrement à sa protégée.

Les jours qui suivirent, de longues et intimes conversations toujours prétextées par la reconnaissance d'une part, et par le souvenir du danger passé, de l'autre, amenèrent enfin le moment où Charles, après bien des soupirs étouffés, bien des regards suppliants, bien des phrases inachevées, et mille autres réticences dont nous faisons grâce à nos lecteurs, osa dire à voix basse, lentement et mystérieusement, comme cela se dit toujours: " Marie, je vous aime !..."

—C'est-à-dire que vous croyez m'aimer, reprit la jeune fille sans trop d'étonnement... Combien cela durera-t-il ? Dans cinq ou six jours au plus, vous partirez pour Québec, et la pauvre petite paysanne sera bien loin de vous et de votre pensée.

—Marie!...qui voulez-vous que je vous préfère?...Vous êtes la première femme à qui je parle d'amour, et je ne vous ai dit ces mots qu'après y avoir bien pensé.

—Certes, il faut y penser aussi!... Savez-vous le tort que vous me feriez si vous me trompiez,... combien je resterais triste, délaissée, malheureuse en moi-même, et ridicule pour tous ceux qui devineraient la cause de mon chagrin?... Je suppose, bien entendu, que je vous aime de mon côté,... et que je sois assez folle pour vous le dire...

—Et cette supposition, mademoiselle, n'a rien d'impossible, j'espère?

Marichette devint rouge comme une cerise. La supposition qu'elle avait faite équivalait, malgré toutes ses réserves, à un aveu naïf et bien explicite; et le ton satisfait avec lequel Charles lui faisait cette question lui prouvait qu'elle n'avait été que trop bien comprise.

—Je vois bien, dit-elle, après un assez long silence, qu'une petite fille de la campagne aurait bien de la peine à jouer un rôle de coquette; et il vaut autant que je vous parle franchement que de chercher à vous cacher... ce que vous devinez si vite. Vous devez bien croire qu'après avoir reçu un peu d'éducation, j'ai dû vous apprécier,... surtout en vous comparant à tous les garçons qui m'ont fait la *grand' demande*,...comme on dit tout bonnement;... et fussiez-vous moins aimable que vous n'êtes (ici ce fut Charles qui rougit à son tour), vos attentions m'auraient toujours paru bien flatteuses.... Si vous m'eussiez parlé d'amour à votre arrivée, j'aurais cru que vous vouliez vous moquer de moi; mais comme vous n'avez pas été trop poli, dans les premiers jours, si je m'en souviens bien, il faut qu'il y ait quelque sincérité dans ce que vous me dites.... Seulement, si vous alliez vous tromper, ce serait bien peu de chose pour vous, n'est-ce pas.... vous en seriez quitte pour avoir un peu honte en vous-même

(vos amis et le grand monde que vous voyez à la ville ne le sauront seulement pas) d'avoir été le *cavalier* d'une petite *habitante* pendant une quinzaine de jours, et tout sera dit... Tenez, avouez que votre air inquiet et votre peu de gracieuseté chez le père Morelle, venaient justement de cela !... Vous avez changé tout à coup, je le sais bien ; j'ai eu le tort de me faire un peu demoiselle pour vous plaire ;... je vous ai même récité mon grand rôle d'Athalie à force d'être tourmentée par mon père et par vous ; tout cela a changé vos premières impressions ; mais si j'allais redevenir Marichette ?...

—Mais, mon Dieu, cela n'est pas possible, dit naïvement le jeune homme d'un air assez alarmé pour faire sourire son interlocutrice...D'abord vous allez laisser ce vilain nom.

—Cela n'est pas certain, monsieur, et puis on ne se débarrasse pas comme on veut bien d'un nom d'amitié que son père vous a donné, le croyant bien beau. A part de cela, comme il y a beaucoup de poésie et de roman dans votre amour, d'après ce que vous me dites, et que ces choses-là s'en retournent comme elles viennent, je cours grand risque de redevenir Marichette, au premier moment, dans votre imagination du moins. Et puis, à vous dire le vrai, j'aurai peut-être bien de la peine à me soutenir ainsi longtemps au-dessus de mes habitudes, pour vous plaire.

—Après tout, qu'est-ce que tout cela doit vous faire, si je veux vous aimer Marie ou Marichette ; si je vous jure que je vous trouve encore plus aimable avec votre petit mantelet, votre grande câline et votre jupe de *droguet*, qu'avec votre belle robe à la mode ?...

—Oui, à la mode il y a deux ans, à la mode du couvent encore, s'il vous plaît !... Quand j'y pense, je dois être un peu moins bien comme cela qu'autrement.

—Laissez-moi donc dire... Si je vous jure que, sous quelque nom que je me rappelle votre souvenir, quelque

chose que je puisse refaire de vous dans ma pensée, j'adorerai toujours ce nom, je chérirai toujours ce souvenir...

—Eh bien, quand vous aurez juré tout cela ?

—Oui, quand j'aurai juré cela...

—Il ne vous restera plus qu'à le tenir. On m'a toujours dit que c'était le plus difficile.

—Vous avez bien mauvaise opinion de moi !

—Non, c'est vous qui avez aujourd'hui une trop haute idée de moi : cela s'évanouira à votre retour à Québec.

—Mais vous me faites fâcher. Ne dirait-on pas qu'il y a dans ce pays-ci une si grande différence entre les gens de la ville et ceux de la campagne ? Y a-t-il beaucoup d'élégantes à Québec qui s'expriment aussi bien que vous ? Et puis encore, ne dirait-on pas que je me crois un prince ?

—Quant à cela, on a vu des rois épouser des bergères, n'est-ce pas ? C'est qu'il faut être roi pour cela... Et puis vous vous croyez du pays ? Vous vous trompez !

—Allons ! de quel endroit suis-je à présent ?

—Mon Dieu ! vous ! vous êtes de Paris plus qu'aucun Parisien ; vous ne faites que parler des duchesses et des marquises, et des élégantes dont vous lisez les portraits dans les romans et les nouvelles ; votre cœur et votre imagination ne sont pas avec nous, ils sont là-bas avec vos rêves,... dans des salons qui ne ressemblent guère à cette chambre ; à l'opéra, au bal masqué, enfin je ne sais où.

—Comme vous êtes injuste !...Je ne rêve qu'à vous ; et, sans flatterie, quand même votre langage élégant me rappellerait les héroïnes des romans que j'ai lus, où serait le mal ?

—Le mal serait qu'il n'y aurait pas de bon sens dans un pareil rapprochement.

—Vraiment, à mon tour, je commence à croire que vous vous moquez de moi... Tout hors de moi, je vous dis que

je vous aime, que je vous adore, et vous entreprenez une thèse de philosophie pour me prouver que je me trompe... Si vous m'aimiez, vous n'en parleriez pas si à votre aise.

—C'est que j'y ai pensé avant vous, mon beau monsieur; d'abord j'ai été piquée (et c'était bien naturel) de votre peu de galanterie ; et ensuite à mesure que je m'élevais jusqu'à vous, pour ne pas être méprisée de vous, je me suis aperçue que je réussissais... comment dirai-je bien ?... au delà de mes désirs ; et j'ai eu peur de ce que je faisais. J'ai eu peur pour vous et pour moi. Mon bonheur ne m'appartient point. Sans cela, je le risquerais peut-être pour vous. Mon bonheur, c'est le bonheur de mon père, de mon père qui n'a que moi dans le monde. Vous m'avez souvent parlé de votre mère, du chagrin mortel que lui a causé le départ de votre frère ...Cependant si votre frère ne revient pas, votre mère vous aura toujours, vous et votre sœur. Pensez-vous que mon père serait moins à plaindre de n'avoir qu'une fille dans le monde, et de la voir malheureuse et triste auprès de lui ? Cela serait encore pire que de la savoir morte. Il ne faut donc pas que j'écoute comme cela, bien tranquillement, ce qu'il vous plaît de me dire de votre passion. J'ai assez pleuré depuis une couple de jours pour être calme à présent. Mon père a déjà remarqué que je n'étais pas la même ; il voit un peu tard l'imprudence qu'il a faite de vous amener ici, et il a déjà dit hier qu'il avait un autre voyage à faire prochainement à Québec .... Que dites-vous de cette idée-là ?

—Une infamie ! Me chasser, à présent, parce que j'ai le malheur de vous aimer ! Vous tenez beaucoup, mademoiselle, à votre bonheur et au bonheur de votre père ;... mon bonheur à moi compte pour peu de chose......

Pierre-J.-O. Chauveau.

(A suivre)

CHRONIQUE DU MOIS

MALGRÉ l'intérêt toujours décroissant de la guerre hispano-américaine, l'événement avait été trop bien " annoncé" par les journaux de toute l'Amérique pour qu'on pût en distraire facilement l'attention générale. Il ne fallait rien moins qu'une catastrophe pour reléguer à l'arrière-plan la victoire de Shafter, la prise de Cervera et le bombardement de Santiago.

Cette catastrophe, hélas ! nous l'avons eue, terrible, incroyable. Le paquebot français *la Bourgogne*, de la Compagnie générale transatlantique, a été coulé à fond, près de l'île au Sable, par le *Cromartyshire*, et six cents personnes, pas moins, ont péri dans ce désastre. C'est à faire frissonner d'horreur, à la fin de ce dix-neuvième siècle qui s'était fait fort de supprimer le danger tout en effaçant les obstacles... Aussi la presse du monde entier s'est-elle emparée de l'événement, une partie dans le but louable d'aider à faire la lumière sur cet affreux accident, dont l'étude évitera peut-être des catastrophes futures, une autre presque uniquement pour le plaisir d'insulter la France, en rapprochant ce sinistre de la non moins pénible scène du bazar de la Charité, arrivée il y a un an à peine, et qui a jeté dans tant de familles françaises une consternation qui ne s'est pas encore dissipée.

Des enquêtes se font ou se feront un peu partout, pour éclaircir cette ténébreuse affaire et distribuer à qui de droit sa part de responsabilité. D'ici là, il serait à la fois téméraire et lâche de proférer des accusations. Il est bien plus chrétien et bien plus à propos de plaindre les malheureuses victimes, et de sympathiser, bien sincèrement et bien profondément, avec tous ces orphelins que ce naufrage a faits, tous ces parents dont il a dépeuplé les foyers. Il en existe, de ces malheureux ainsi éprouvés, dans pres-

que tous les pays du monde, et dans notre ville de Montréal, plus d'un père pleure sa fille, ravie par les flots.

***

Et comme, la semaine dernière, je rangeais ma bibliothèque, je mis la main sur un volume de vers français signés par un Nicaraguais, Salvador Castrillo. La première page de ce volume portait l'autographe de l'auteur, avec ces mots plus évocateurs encore que le reste de la dédicace : " 13 septembre 1896. A bord de *la Bourgogne*."

Tout cela éveilla chez moi un monde de souvenirs tristes. Je me rappelai plus vivement que jamais ce paquebot devenu depuis si tristement célèbre, ses officiers, dont plusieurs,—tous ceux qui restaient de l'équipage d'alors,—sont maintenant des cadavres à la merci des flots. Je me rappelai ensuite Castrillo lui-même, Hispano-Américain qui s'était exilé pour aller demander aux pays de langue française le secret de leur poésie. Je me rappelai notre dernière entrevue, notre dernière conversation. Nous étions en wagon. allant du Havre à Paris. Castrillo venait de crayonner un poème dont les premiers vers semblent aujourd'hui cruels quand on songe au milieu dans lequel toutes ces choses se passaient :

" Océan ! tu n'es plus que mon ami fidèle :
" J'éprouve, en te quittant, un frisson douloureux"....

Dans un coin de ce même compartiment se trouvait Mgr Fabre, dont la figure triste et pâle sous la lueur vacillante du bec de gaz me donnait pour la première fois des craintes sérieuses.

Tout cela est bien loin aujourd'hui. Mgr Fabre disparu, *la Bourgogne* engloutie, Castrillo lui-même, rappelé au Nicaragua quelques mois après par une catastrophe où périssaient plusieurs membres de sa famille !

***

Singulier rapprochement de faits. A son avant-dernière traversée, le malheureux navire *la Bourgogne* rapatriait en France trois matelots de Saint-Malo, dont la

goélette, la *Flore*, avait été coulée par un navire anglais, le *Juanita North*, près de Saint-Pierre et Miquelon. Après avoir erré trois jours dans l'un des doris du bord, ces pauvres gens avaient été recueillis par l'*Alexandra*, qui revenait de Liverpool à New-York.

Le commandant Deloncle avait été pris de pitié pour ces malheureux. De concert avec le peintre Carolus Duran, passager à bord de *la Bourgogne*, il fit une quête pour les matelots naufragés, et une loterie pour la Société centrale de secours aux naufragés, dont le gros lot était un tableau du peintre.

Trois semaines après cet acte de générosité, le commandant Deloncle et les braves officiers de *la Bourgogne* périssaient à la suite d'un accident semblable. Ces braves officiers, si prompts dans leurs efforts pour réparer les désastres de la mer, ont été engloutis par elle,

> " And none shall know,
> " But the winds that blow,
> " The graves wherein they lie."

***

On annonce la mort du trop fameux aventurier Cornélius Herz, qui joua un rôle aussi lucratif que méprisable dans l'affaire du Panama. Un collégien avait dit à son sujet que deux hommes célèbres du prénom de Cornélius avaient eu les honneurs de la traduction : Cornélius Nepos ayant été traduit en français, et Cornélius Herz en Cour d'assises.

***

Peu de temps après la mort du cardinal Taschereau, l'Église du Canada fait une nouvelle et cruelle perte dans la personne de Monseigneur Laflèche, évêque des Trois-Rivières.

Peu d'hommes, dans le clergé du monde entier, ont fourni une carrière sacerdotale aussi étendue, aussi variée, aussi bien remplie. Missionnaire d'abord à la Rivière-

Rouge presque aussitôt après son ordination, supérieur de collège ensuite, grand vicaire, puis évêque des Trois-Rivières, il a rempli toutes ces fonctions avec une énergie et un zèle incomparables.

Son activité ne connaissait pas de bornes. Il a été toute sa vie, comme le disait Monseigneur Bruchési, dans son éloquente oraison funèbre, un semeur de paroles. Nul ne s'est prodigué davantage à la chaire, et nul, en ce pays, n'y a rencontré de plus permanents succès. L'éloquence de Mgr Laflèche a eu ses adversaires, car l'évêque des Trois-Rivières a été, toujours et partout, un militant ; elle a eu aussi çà et là ses sceptiques ; mais elle a eu les admirateurs les plus fervents et les plus convaincus qu'un orateur puisse rêver. Les dogmes fondamentaux de la religion, les grandes questions sociales, et les questions si vitales de l'éducation, étaient ses thèmes favoris. Il les discutait avec l'ardeur d'un homme passionné qui a conscience de l'importance de son sujet, avec l'érudition que sa merveilleuse faculté d'assimilation et ses études incessantes lui avaient procurée, et l'abondance d'expressions que lui fournissait son imagination, toujours en travail.

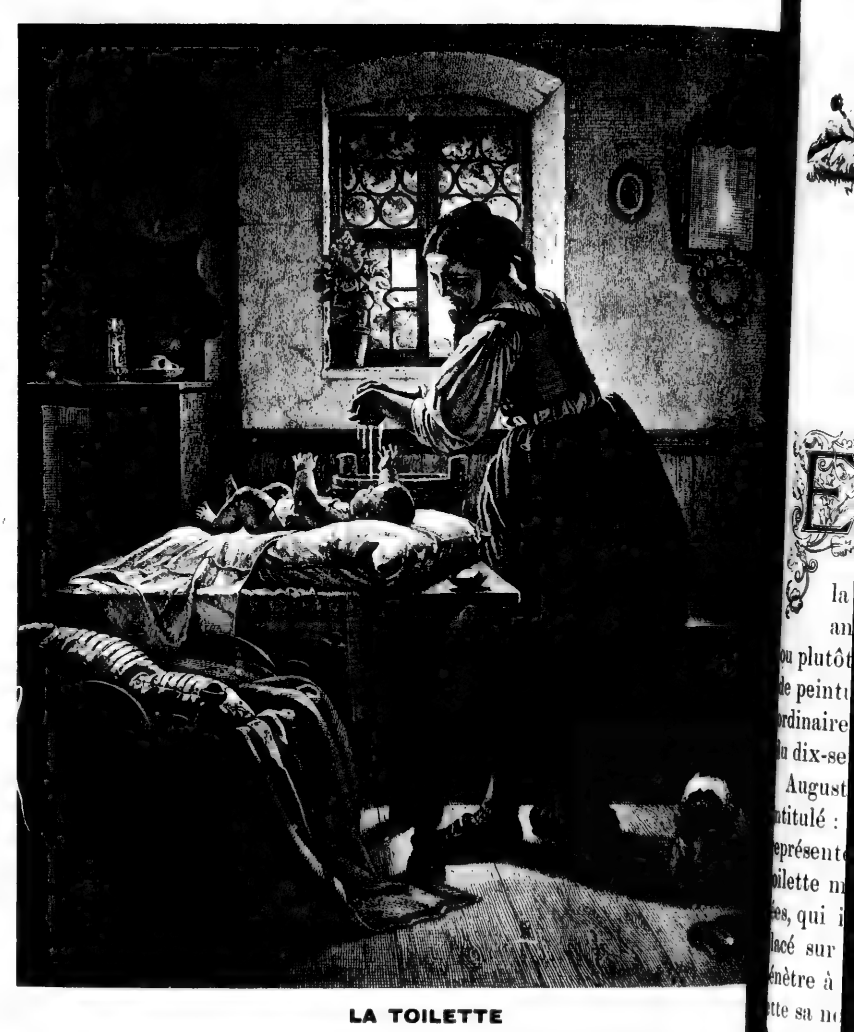
Sa mort laisse un vide bien grand ; mais le souvenir de ses œuvres est appelé à survivre longtemps.

***

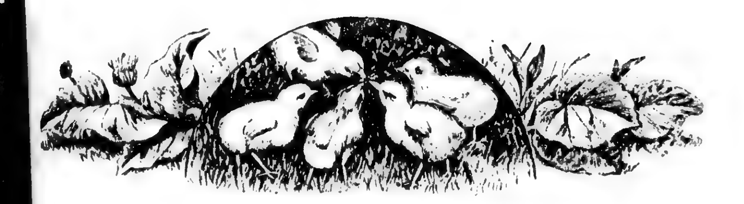
En France, le nouveau ministère, formé par l'ancien président de la Chambre " l'austère " M. Brisson, est plus ou moins un replâtrage de l'ancien. M. Hanotaux ira sans doute à Londres, à la grande joie de lord Salisbury, disent les feuilles hostiles.

Le ministère italien formé par le général Pelloux, comprend quatre militaires, outre le premier ministre. Reste à savoir si ces braves culottes de peau sauront supporter le feu de la discussion parlementaire !

Éd. Fabre-Surveyer.



LA TOILETTE



LA TOILETTE

D'APRÈS AUGUSTE LUDWIG

EN général, les artistes allemands ont peu d'attrait pour les sujets de genre. Ils sont plutôt idéalistes que naturalistes. Chez eux l'imagination est toujours active et ils font peu de cas de la vulgaire réalité. Cependant, depuis quelques années cette tendance idéaliste semble diminuer ou plutôt devenir moins générale ; il s'est formé une école de peinture qui se contente de reproduire les événements rdinaires de la vie. Elle a pris pour modèle les Flamands u dix-septième siècle.

Auguste Ludwig, dont nous reproduisons le tableau titulé : *La toilette*, appartient à cette école. Ce tableau eprésente une jeune mère allemande en train de faire la oilette matinale de son bébé. L'enfant, aux formes potelées, qui indiquent la santé, est couché sur un oreiller, lacé sur une table, à côté de son berceau. Le soleil énètre à flots par la fenêtre du fond de l'appartement et ette sa note gaie sur la scène. Tout indique un *home* où gne le bonheur : c'est sans doute celui de l'artiste ême.

Alphonse Leclaire.

NAPLES, POMPEI ET LE VESUVE

UNE VISITE A VOL D'OISEAU

(*Suite et fin*)

Près du rempart qui regarde vers l'ouest, dans le voisinage des deux forum, c'est-à-dire, au cœur de la ville, se dressent l'un à côté de l'autre le grand et le petit théâtre. Sur les gradins en hémicycle du grand théâtre pouvaient siéger cinq mille spectateurs, les dignitaires tout près de la scène, puis les hommes libres. Les femmes et les esclaves se casaient, comme ils pouvaient, sur les gradins supérieurs ou la " montagne." L'entrée du grand théâtre était libre, mais pour pénétrer dans le petit, il fallait présenter un billet d'ivoire.

Détail intéressant : le billet donnant droit aux sièges les plus élevés figurait un pigeonnier. " De là, assure un antiquaire, l'expression *pigeonnier* ou *poulailler*, appliqué aux dernières et aux plus mauvaises places du théâtre, expression que les gamins de Paris s'imaginent avoir inventée.... avec beaucoup d'autres choses."

Un tout petit édifice carré se trouve perdu parmi les vastes ruines des théâtres. Les lecteurs du délicieux roman de Bulwer le retrouveront avec plaisir. C'est le temple d'Isis. On y montre encore les passages couverts et les escaliers secrets par où les prêtres montaient dans la statue du faux dieu pour répondre aux questions des fidèles. Naturellement les badauds prenaient pour les accents d'Isis cette voix caverneuse qui sortait des flancs

de la statue, et comme elle se gardait bien de prononcer des oracles défavorables, l'or sortait des bourses, la caisse des prêtres se remplissait et le tour était joué. Il paraît qu'un des faux prêtres n'avait pas voulu se séparer du magot. Il s'était enfermé avec lui dans la cave. Mais le torrent de boue, renversant tout obstacle, pénétra jusqu'à lui. Alors, saisissant une hache. l'infortuné essaya de défoncer la porte, qui ne céda point. Une seconde après il s'enfonçait dans une mare de boue noire. Lorsqu'on déterra son squelette, sa main décharnée serrait encore la hache.

Depuis midi jusqu'à 4 heures, on eût vainement cherché signe de vie dans les rues de l'antique Pompéi, car presque toute la population se rendait aux bains ou thermes de Stabia. Ils offraient alors une animation extraordinaire. Des gens de tout âge et de toute condition se trouvaient confondus dans un immense bassin et ressemblaient à autant de tritons prenant leurs ébats. On gesticulait, on gambadait, on se livrait aux jeux les plus folâtres. L'habit ne fait pas le moine, dit le proverbe, mais l'absence d'habits nivelait les distinctions sociales chez les anciens. De là, le sans-gêne vraiment démocratique qui régnait aux thermes, où l'on voyait parfois le riche sénateur, oublieux de sa dignité, engager un duel aquatique avec un simple affranchi ou un homme du peuple.

Les thermes de Stabia comprennent plusieurs salles. L'antichambre s'appelle apodytérium, ou chambre où l'on se déshabille. Un esclave est chargé de la garde des vêtements, car les filous, dont le métier était aussi populaire jadis que maintenant, avaient la mauvaise habitude d'escamoter les habits du baigneur qui s'ébaudissait : force était alors au pauvre homme de regagner son gîte en palanquin fermé.

Cet abus devint même si criant qu'un édit porta la peine de mort contre tous les voleurs d'habits. Ces bons

Napolitains, comme ils sont toujours les mêmes! De l'antichambre on passait successivement dans le calidarium ou bain chaud, dans le tépidarium ou bain tiède, et enfin dans le frigidarium, grande piscine d'eau froide. Si vous aviez ensuite assisté à tous les massages et à tous les grattages auxquels se soumettait le baigneur, vous eussiez juré qu'il en avait fini avec l'eau pour le reste de ses jours; mais lui recommençait le lendemain de plus belle.

Le portique des thermes donne sur la via Stabiana, la grande rue de Pompéi, le centre des affaires. Sur cette rue s'alignent les principales boutiques avec leurs enseignes et leurs devantures.

Voici le marchand de vin : de grandes amphores en terre cuite invitent le passant à entrer. On peut encore s'asseoir à une table antique et, avec un peu d'imagination, attendre qu'une esclave gauloise vienne vous verser une coupe de Falerne.

En face, c'est le boulanger. Il avait mis au four 71 pains, le soir de l'irruption : on les retrouva intacts de forme et ils pourraient servir au souper, si le boulanger, dans sa frayeur, ne les eût laissé brûler. Le guide nous introduit dans l'échoppe voisine. Il gratte le sol du bout de son bâton et nous présente une boulette de savon vénérable, avec lequel nous pouvons encore faire nos ablutions s'il nous en prend fantaisie. Nous étions en effet dans la fabrique de savon.

Hélas, nous avons traversé Pompéi au pas de course et il nous resterait encore tant à voir ; mais l'heure avance et il nous faut tout de même gagner le faîte du Vésuve, dont la silhouette se dessine si nettement au bout de la rue.

Passons par la villa où Cicéron venait goûter un instant les charmes du repos, après les scènes orageuses du forum ; passons par le bureau de l'octroi, oui de l'octroi, car ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Etat se préoccupe de débarrasser l'honnête citoyen de ses deniers superflus,

et sortons par la porte d'Herculanum ; mais ici, chapeaux bas : l'ombre d'un brave plane sur cette humble guérite que vous apercevez près de la porte. Le soir de la fatale journée, un homme s'est trouvé pour montrer que le sang des Fabius, des Scevola et des vieux Romains, coulait, encore dans les veines du soldat. Cet homme, une sentinelle, montait la garde. Son nom, je l'ignore ; mais je sais qu'il vit tourbillonner autour de lui la cendre torride, qu'il vit la lumière du soleil s'éclipser et toute la population fuir affolée ; mais lui, debout à son poste, l'arme au bras, attendait qu'on vînt le relever... On ne le releva jamais, et le monstre ignivome dévora une victime de plus. Le musée de Naples conserve encore le casque et le crâne de cet intrépide soldat, exemple vivant de l'incomparable discipline qui valut à Rome la conquête du monde.

La porte d'Herculanum donne sur la voie des tombeaux qui surgissent à perte de vue de chaque côté de la route. C'est que le Romain voulait être près du bruit et du mouvement, même après le trépas. Il souhaitait qu'on vînt s'asseoir près de ses cendres pour s'entretenir de lui et des affaires de l'empire ; aussi disposait-il d'avance des bancs autour de son mausolée. Les vivants, pleins de respect pour la volonté du mort, choisissaient le cimetière pour but de leurs promenades et de leurs partis de plaisir. Bien plus, les Épicuriens s'y donnaient rendez-vous pour s'encourager à jouir de la vie, et à la vue des urnes funéraires, ils s'écriaient : " Couronnons-nous de roses, faisons bonne chère, demain nous ne serons plus."

LE VÉSUVE

Durant une heure ou deux, nous nous reposâmes à l'ombre d'un bosquet voisin de Pompéi, pour nous disposer à escalader le Vésuve. Une dizaize de gamins, nous prenant pour de riches étrangers (les étrangers sont

toujours riches, n'est-ce pas ?), vinrent nous offrir des statues, des médailles, des crayons, et mille autres bibelots fabriqués avec de la lave coulée dans des moules, avant qu'elle ne se soit refroidie.

Vers 3 heures, l'on nous amène des chevaux et le Dr Dubois et moi montons en selle. Les autres, lâchant la bride à leur imagination, se figuraient que le spectacle du volcan ne compenserait pas pour les difficultés de l'ascension : ils se contentèrent de pousser une pointe vers Herculanum.

Laissant Pompéi au sud, nous chevauchons d'abord à travers un chemin pierreux bordé de murs, d'où s'épanchent des vignes pesamment chargées de raisins.

Un guide nous précède et un autre se cramponne à la queue de mon cheval, qu'il secoue furieusement presqu'à chaque pas. C'est sa manière d'aiguillonner Rossinante. La cavalcade, incommodée par la poussière qu'elle soulève, garde pour quelque temps le silence. A la fin, nos satellites qui nous épient du coin de l'œil, jugent le moment favorable pour nous livrer un assaut à la napolitaine : naturellement c'est contre notre bourse. L'un d'eux s'approche de moi et, d'une voix mielleuse, me demande un pourboire exorbitant.

Me voilà fort embarrassé ; si les guides, irrités par un refus, allaient nous planter là, loin de toute habitation... A tout hasard, je réponds que je consulterai mon compagnon. Celui-ci, interrogé à son tour, a une de ces idées de génie qui sauvent la situation compromise. La tactique est bien simple : il se met à parler anglais. Du coup mon Napolitain reste court et nous voilà libre de poursuivré en paix notre itinéraire.

Bientôt la voie s'élargit, toute trace de végétation disparaît, et au tournant de la route, le Vésuve se dresse devant vous dans toute sa sauvage splendeur. C'est un seul cône de 4,000 pieds d'altitude. On dirait qu'il a surgi là tout à coup, à la suite d'une violente perturbation de la

croûte terrestre ; mais la géologie nous déclare qu'il s'est formé peu à peu, grâce à des irruptions successives, qui ont fini par le porter à la hauteur actuelle, à peu près comme un édifice se forme d'étages successifs. En ce moment sa cime se cache derrière un nuage de vapeur blanche, qui la coiffe comme un turban. Les flancs rugueux du colosse affectent un brun rougeâtre, comme d'ailleurs toute la plaine environnante. L'aspect étrange du sol et le bruit sonore qu'il rend sous le pas des chevaux, nous disent que nous marchons sur la lave. Cette lave, vomie sans cesse par le monstre depuis son orgie homicide de 79, a étendu sur le sol une immense couche de produits volcaniques; et maintenant, pour retrouver le terrain primitif, il faut parfois creuser jusqu'à 100 pieds de profondeur.

Par instants, l'on se croirait dans un champ druidique, tellement le paysage revêt un caractère sinistre et tourmenté. Sans cesse il faut se jeter à droite ou à gauche pour éviter d'énormes quartiers de roc qui surgissent çà et là comme des dolmens.

Nos coursiers grimpent péniblement, par un chemin tortueux, jusqu'au col du Vésuve ; c'est l'endroit d'où il s'élance vers le ciel à coupe presque verticale.

De là un chemin à lacets qui s'accroche le long du versant méridional, nous conduit jusqu'à mille pieds du sommet. Véritable sentier de chèvres, qui n'est pas large comme la main et que nos roussins parcourent sans broncher, libre à vous de laisser flotter les guides. Un faux pas vous précipiterait dans l'abîme ! dites-vous. Soyez sans crainte. Le cheval napolitain est cousin germain de ces fameux mulets alpins dont il possède le sang-froid. Ces baudets, vous le savez, ont le vilain défaut de s'arrêter court au bord d'un précipice... pour se gratter—sans le moindre égard pour les nerfs du cavalier, qui n'ose pas remuer le doigt....

A un certain endroit, la route devient impraticable, des

chèvres même ne sauraient y grimper. Pour lors, on met pied à terre, et une douzaine de lazaroni à l'air renfrogné, se pressent autour de nous pour nous offrir leurs services. Mon compagnon monte à la corde ; c'est-à-dire qu'il se cramponne à une courroie passée aux épaules d'un grand gaillard, et se fait haler ainsi jusqu'au faîte. Un guide me cède son bâton, moyennant finance, bien entendu ; et alors commence la partie la plus ardue de la montée. C'est comme s'il s'agissait d'escalader un mur à pic, et suivant l'expression de nos satellites, il nous faut des jambes de brigand. Gare où vous posez le pied, la motte de terre que vous heurtez peut se détacher et vous envoyer rouler dans un précipice.

Enfin, épuisés, hâletants, les pieds meurtris, nous faisons halte sur la plate-forme supérieure. Un guide nous conduit à quelques pas de là. Une vapeur diaphane flotte autour de nous, et à un moment donné, apparaît un vide immense. C'est l'orifice du fameux volcan ; mais cette fumée qu'il dégorge, nous en dérobe le fond. En revanche, nous entendons la lave qui bout et s'agite à l'intérieur du gouffre : on dirait l'écho lointain du tonnerre, ou encore le bruit des vagues qui se brisent contre une falaise. Le spectacle que vous avez sous les yeux est sublime au delà de toute conception. Pour le décrire, il faudrait les accents d'un poète. A vos pieds se déploie la campagne de Naples, que vient caresser la Méditerranée aux eaux d'azur ; à vos pieds encore est le monstre à demi assoupi, dont le premier accès de colère a anéanti trois villes. L'on pourrait comparer le cratère à une vaste marmite de mille pieds de diamètre. Aux grandes occasions, vous voyez cette marmite se remplir d'une boue noire, où surnagent des rocs entiers, arrachés aux entailles de la terre. Représentez-vous cette marmite bouillante qui déborde et verse par torrents son contenu dans la plaine, et vous commencerez à comprendre ce que c'est qu'une éruption du Vésuve et la terreur qu'elle inspire au Napolitain.

Quelques hardis voyageurs osent faire le tour de cette marmite par un chemin casse-cou qui n'a guère plus d'un mètre de large. Pour cela, il faut avoir bonne tête et bons jarrets, car un faux pas à droite vous romprait le crâne contre une pointe de rocher en saillie sur les flancs de la montagne, et un faux pas à gauche vous jetterait au milieu des vapeurs mortelles que dégagent les parois internes du cratère. D'autres se font descendre par des cordes jusqu'au fond du gouffre et tiennent à poser le pied sur la croûte brûlante qui recouvre la lave liquide. Les semelles y passent, c'est vrai, mais quelle gloire de dire qu'on a bravé le monstre jusque dans son repaire ! Un Anglais, que je rencontrai à quelques jours de là, me raconta qu'après une semblable excursion, il avait dû être remonté par ses guides, évanoui et dans un état pitoyable : ses souliers et ses habits brûlés, sa montre et son canif noircis par le feu. Partout, en effet, on sent la présence de ce feu intérieur ; plongez un bâton dans les crevasses qui sillonnent le sommet du Vésuve, et retirez-le une seconde après : il sera calciné.

La descente du volcan est autrement plus rapide que la montée. Sur le versant septentrional, une côte ou gorge étroite plonge presque verticalement dans la plaine. Cette côte est tapissée d'une cendre fine qui cède sous les pas comme de la neige fraîche. Le guide vous met en face de cette côte, vous saisit le bras, et avec un petit geste d'encouragement, vous entraîne par ce chemin d'enfer. Vous n'avez qu'à glisser un pied devant l'autre comme si vous étiez sur des patins, et vous êtes emporté dans une course vertigineuse jusque dans la plaine.

Après avoir repris haleine, nous remontâmes en selle et les chevaux partirent au galop. Le soleil avait depuis longtemps disparu dans les flots de la Méditerranée quand nous regagnâmes notre hôtel, harassés de fatigue, noirs de cendre et de poussière, mais contents de notre expédition.

Lawrence Drummond.

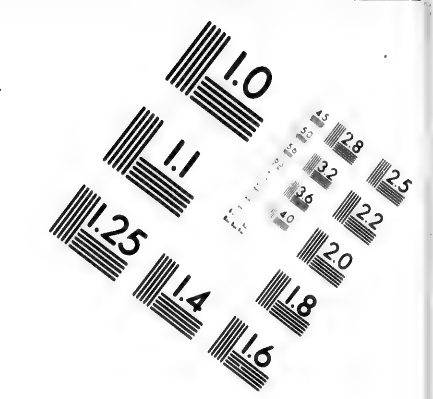
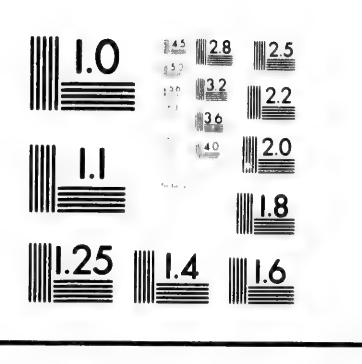


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE SECOND.

ÉMIGRATION IRLANDAISE A MONTRÉAL EN 1847.

Le printemps s'annonçait à Montréal, la débâcle avait rendu libre le cours de notre majestueux Saint-Laurent; des barques légères se croisaient en tous sens dans le port, nos bateaux à vapeur arrivaient de Québec, de Trois-Rivières, de Sorel et des autres petites villes et gros villages qui se dessinent sur le parcours de nos grèves. Juin semblait présager des jours purs et pleins d'espérance.—Hélas! ces souriantes perspectives devaient bientôt s'assombrir, déjà la terreur régnait sur le havre.

Les journaux de Québec ou d'outre-mer ne cessaient de parler de l'émigration irlandaise.

Une statistique du temps met sous nos regards le rapport que voici : " Du 1er janvier au 17 mai inclusive-
" ment, il est arrivé aux stations de la quarantaine 44,627
" passagers d'entrepont.

" 537 sont morts en mer.

" 1115 ont été reçus à l'Hôpital de la Marine.

" 795 sur ce nombre étaient atteints du typhus. Le
" chiffre des émigrés arrivés à Québec le 27 mai était de
" 5546, et au 1er juin, on annonçait 25 vaisseaux arrivés
" à la Grosse-Ile."

On n'ignore point avec quel dévouement Québec s'efforça de prévenir l'extension du fléau et avec quel soin sa corporation s'efforça d'arracher à la mort tant de victimes. Malgré les services assidus de la Faculté de Médecine et les précautions mises en usage dans de telles circonstances,

il mourut un grand nombre d'émigrés à la Grosse-Ile et à l'Hôpital de la Marine. On se disposait à faire transporter à Montréal tous les convalescents avec ceux qui ne paraissaient pas encore atteints de la contagion. Les annales du Canada nous conservent le souvenir de l'héroïque dévouement du clergé de Québec dans cet épisode désastreux. Cinquante et un prêtres se dirigèrent à tour de rôle vers la Grosse-Ile ou vers l'Hôpital de la Marine pour y exercer leur saint ministère. Vingt-cinq y prirent la contagion ; le coadjuteur lui-même Mgr Baillargeon n'en fut pas exempt et cinq prêtres périrent victimes de leur apostolique charité. Montréal se préparait avec anxiété à recevoir les émigrants. Une assemblée eut lieu au palais de justice sous la présidence du maire M. Mills. On organisa un comité d'émigration avec instruction de prendre des mesures immédiates pour recevoir convenablement les malheureux enfants d'Irlande.

Un bureau fut ouvert à cet effet près des quais avoisinant le canal, sous la direction d'un agent du gouvernement. Une bâtisse temporaire fut également préparée hors de la ville pour servir d'hôpital. Dès les premiers jours de juin arrivèrent devant la ville des navires d'outre-mer, véritables convois funèbres abordant la nuit comme le jour, et d'où l'on débarquait, de l'entrepont et même du fond de cale, des centaines d'hommes et de femmes, pâles, exténués de misère et de souffrances.

Un bon nombre mouraient dans le transport. Comment décrire un pareil spectacle ? Ceux qui l'ont vu en ont reculé d'horreur, les âmes les plus insensibles en ont été émues... Pauvres émigrés ! ils arrivaient sur cette terre étrangère après avoir tant souffert durant la traversée... Et qu'y trouvèrent-ils, la plupart ?... Une tombe déjà entr'ouverte pour les recevoir. Que pouvait offrir Montréal à ces pauvres frères dans la foi ? Ses citoyens, surtout à cette époque, étaient plus compatissants que fortunés.

Une charité toute chrétienne cependant leur prodiguera les fatigues, les sueurs, la vie même de ses prêtres et de ses religieuses. Les messieurs de Saint-Sulpice, pasteurs de la paroisse, coururent les premiers au navire. M. John Richard y passa la première nuit, confessant et administrant tous ceux qui étaient en danger de mort.

M. le Supérieur du Séminaire ne tarda point à lui adjoindre messire Morgan, Carrof et autres qui parlaient la langue anglaise. Mgr Bourget, évêque de Montréal, arrivait de son deuxième voyage de Rome. A peine remise de ses fatigues, Sa Grandeur s'occupe, avec son coadjuteur Mgr Prince, des moyens à prendre pour soulager les pauvres enfants de l'Irlande. On admirera bientôt son grand dévouement envers eux. Vers la mi-juin, 6,000 Irlandais débarquent sur nos rivages, 3,500 s'arrêtent aux *sheds* ou ambulances, 2,000 disparaissent pour chercher un ciel plus favorable; beaucoup meurent. Il en reste cependant encore 250 sous les abris. Au 25 juin de cette même année, on comptait 850 malades sous les abris ; il en mourait à peu près 20 par jour. Le 2 juillet suivant, on en comptait 1300, et les décès allaient de 30 à 40 par jour. La mort ne planait pas seulement sur les ambulances, elle faisait aussi des victimes dans la ville, car la contagion commençait à s'y répandre, et les secours spirituels devenaient urgents dans plusieurs quartiers.

Pour répondre à ce besoin, monsieur Billaudèle, Supérieur du Séminaire, fit fermer le collège de Montréal et appela les directeurs et professeurs à venir en aide à leurs confrères, et l'on vit accourir aussitôt MM. de Charbonnel, P. Richard, H. Prévost, Connelly et Picard et plus tard les bons pères Granet et Toupin ; mais ces secours ne paraissant pas encore suffisants au cœur si sensible du bon supérieur, il alla frapper avec confiance à la porte des fils de Saint Ignace, et la maison de New-York lui envoya les RR. PP. Mignard, Duranquet, Driscoll, Dumerle, Ferrard et Shienski.

Ils furent logés au Séminaire et partagèrent avec les enfants de M. Olier, le ministère laborieux des *sheds* et celui des différents quartiers de la ville. Un dévouement plus humble mais non moins utile, devait suivre les traces de nos apôtres au champ du martyre : ce fut celui des Sœurs Grises de l'Hôpital Général et des autres religieuses de Montréal. Elles le déployèrent avec tant d'énergie et d'activité que le souvenir de cette période est resté en honneur et en bénédiction dans les fastes de l'histoire de notre ville.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES SŒURS GRISES SE DÉVOUENT AU SOULAGEMENT DES PESTIFÉRÉS.

Tandis que les prêtres de Saint-Sulpice vont accueillir au port une population mourante, les Sœurs Grises de l'Hôpital Général sentent battre dans leur poitrine un cœur déjà ouvert à la généreuse aspiration de suivre leur vénérable fondateur au champ de la souffrance et de la mort. Elles n'attendent qu'un mot, qu'un ordre. La vénérée mère Elizabeth Forbes McMullen, digne supérieure de leur communauté à cette époque, joignait à une foi vive et agissante, une compassion tendre et généreuse envers les malheureux. Elle apprit quelques détails sur la situation des émigrés débarqués sur nos rives, elle en fut fortement émue, et, mesurant d'un coup d'œil le devoir qui incombait à sa communauté, elle conçut un vif désir de courir avec ses filles au soulagement de cette misère. Elle voulut d'abord consulter M. Billaudèle, Supérieur du Séminaire ; elle sortit en toute hâte avec sœur Sainte-Croix (Pominville) pour aller prendre son avis. M. Billaudèle était absent, elle revint sur ses pas avec un sentiment d'abandon.—Le ciel néanmoins accepta

son sacrifice : le même jour, le révérend M. J. Richard, aumônier des pauvres, accompagné du révérend M. Connelly, vint à la communauté solliciter le concours des Sœurs Grises pour la visite des ambulances. La bonne mère, qui n'attendait que l'approbation de ses supérieurs, accepta la proposition avec joie, et alla tout de suite se présenter au bureau de l'émigration, accompagnée encore de sœur Sainte-Croix, dont le dévouement sera remarquable pendant cette période désastreuse.

Elles sont accueillies avec beaucoup d'urbanité et de déférence par l'intendant du gouvernement, qui donne toute autorisation nécessaire aux Sœurs Grises pour visiter et prendre soin des pestiférés, les autorisant à engager des hommes et des femmes qui seront soldés fidèlement. La vénérée mère Supérieure, presque étonnée de ce cordial accueil, en est moins surprise lorsqu'elle apprend qu'elle a été précédée par le bon M. J. Richard. Celui-ci, voyant l'embarras de l'intendant pour trouver un personnel suffisant aux soins que réclament les malades et les mourants, lui avait suggéré de demander les Sœurs de la Charité. Cet intendant était protestant ; il connaissait bien peu les institutions catholiques, et ne savait pas trop à qui s'adresser ; on comprend sa satisfaction en voyant les Sœurs Grises s'offrir elles-mêmes. Il s'empressa de les faire conduire dans une maison presque en ruines située au bord du fleuve, et que l'on décorait du nom d'hôpital.

Quel spectacle se déroula alors aux yeux de cette bonne mère et de sa compagne !

Des centaines de personnes sont étendues, la plupart sur des planches nues, pêle-mêle, hommes, femmes et enfants. Moribonds et cadavres sont entassés sous le même abri, tandis qu'il y en a qui gisent sur les quais ou sur des pièces de bois jetées çà et là le long du fleuve.

C'était un spectacle à décourager tout autre que la mère

McMullen et sa généreuse compagne. Tout au contraire, elles sentent leur âme s'élever à la hauteur de la mission que le ciel leur prépare. La rencontre qu'elles font en ce moment du Supérieur du Séminaire et de l'intrépide M. Morgan les remplit d'édification. Ce dernier est occupé auprès d'un pauvre malade qu'il relève de terre, suffoqué par son vomissement ; il le met avec tant de charité sur un pauvre grabat, qu'elles se sentent animées d'une nouvelle ardeur pour venir, elles aussi, secourir ces pauvres malheureux.

De retour à la communauté, elles n'ont point d'expressions assez énergiques pour raconter tout ce qu'elles ont vu. Après le souper, la vénérée mère fait appel au courage et à la générosité de ses filles, les convie au combat dans un nouveau champ de sacrifices ; elles sont libres néanmoins de consulter chacune leur attrait et leurs forces. Toute la communauté n'a qu'un cœur et qu'une âme à mettre à la disposition de sa supérieure.

La bonne mère laisse entrevoir de même à ses novices l'holocauste, l'immolation qui s'offre à elles, faisant briller à leurs regards cette croix du martyre plus éclatante encore que la croix de leur profession religieuse. Toutes, comme d'intrépides soldats qui tressaillent en entendant résonner le clairon, répondent à l'appel : ce furent sœurs Saint-Joseph (Denis), Christin, Labrèche, Caron, Collins, Blondin, Mongolfier, Dalpée, Limoges, Primeau, Chevrefils, Perrin ; puis les postulantes, sœurs Thériault, Reid, Bruyères, Lepailleur, Maréchal et Sauvé.

" Le 9 juin, disent de vieux manuscrits, huit sœurs et " cinq femmes partirent pour les *Sheds*, et le dimanche " suivant, le 13, elles y étaient au nombre de 23.... La " communauté comptait à cette époque 37 sœurs professes " et 18 novices." Le gracieux saint François de Sales avait bien raison de dire : " Quand le feu prend à la maison, on jette tout par les fenêtres." Le feu de la divine

charité embrasait déjà tout l'Hôpital Général. Ne restaient au foyer que les plus anciennes et les infirmes qui remplaçaient les hospitalières chargées des vieillards et des enfants. Les noms des premières sœurs qui se rendent aux *Sheds* sont à peine mentionnés dans les annales du couvent ; c'est une lacune regrettable. Cependant, les ignorerons-nous ? N'est-ce pas toute la communauté, comme nous venons de le dire, que nous verrons sur pied ?

Poursuivons....Les premiers abris que la corporation fit élever pour recevoir les émigrés longeaient le canal ; ce terrain appartenait à l'Hôpital Général. La pointe Saint-Charles où il était situé, était jadis une vallée champêtre, mais parfois très marécageuse, comme on le voyait cette année par les pluies torrentielles qui l'arrosaient. Malgré la boue et les autres désagréments, les sœurs font leur trajet en quelque vingt minutes ; elles entendent déjà le gémissement des malades et le râle des mourants... On se disperse dans ce dédale inconnu... Peut-on imaginer un instant le spectacle qu'offrait cette multitude d'hommes et de femmes entassés pêle-mêle, couchés jusqu'à trois ou quatre dans le même lit, sans soucis et indifférents à tout, gémissant cependant à fendre le cœur. On court à celui-ci, à celui-là... on soutient une pauvre femme qui va mourir, on lui arrache le pauvre nourrisson qu'elle tient serré sur son cœur...On montre le ciel à une autre en essuyant les sueurs de l'agonie. On fait enlever les cadavres à côté de ceux qui respirent encore, puis on regarde autour de soi...On visite les dehors de ces abris et l'on y trouve de pauvres misérables gisant sans secours, on s'empresse de leur venir en aide, on multiplie les pas sans les compter. Quelles misères ! qui pourrait les décrire ? Ce n'est pas seulement une famille, une centaine de malades, mais c'est presque toute une nation qui ressent les angoisses de l'agonie.

La malheureuse Irlande, persécutée pour sa foi et épuisée

de faim sur son vieux sol, vient sur la terre étrangère boire la lie de son calice. O ciel, ouvrez-vous à nos regards, et montrez-nous les palmes de ces nouveaux martyrs!—Les premières heures qui viennent de sonner pour nos sœurs, aux *Sheds*, ne leur font connaître que l'ensemble des maux qui y sont abrités. Tout le jour, elles s'ingénient à trouver des moyens prompts et salutaires pour faire face à tant de souffrances. Ces appentis ont pour l'ordinaire 100 à 200 pieds de longueur sur 25 ou 30 de largeur, séparés par des cloisons et contigus les uns aux autres. Quelques-uns cependant sont séparés par une distance de 20 à 30 pieds; cette proximité rend le service plus facile. Ils n'ont pour tout ameublement que de pauvres lits faits avec de simples planches, attachés aux cloisons et plus ou moins inclinés à la façon de ceux qu'on voit dans les casernes ou dans les stations de police. On va leur substituer bientôt des couchettes ; ce sont des poteaux entourés de planches brutes ; des matelas ou de la paille en font la couche moelleuse.

Quelques-uns des émigrés ont apporté avec eux des lits de camp et des couvertures, mais on ne voit point de ces petits meubles ou autres objets si utiles aujourd'hui pour le service des malades. On va tout simplement puiser de l'eau à la rivière et chercher du bouillon dans une immense marmite ou chaudron de 12 gallons de capacité qui bout sur un feu allumé au milieu de la cour. Médecins ou religieuses y plongent un pot ou une écuelle pour le besoin de leurs malades.

Le gouvernement se met en frais de fournir le pain, le thé, la viande, et beaucoup de personnes charitables de la ville envoient aussi des secours en provisions. Les révérendes Sœurs de la Congrégation, regrettant de ne pouvoir suivre les Sœurs de la Charité aux ambulances, faisaient parvenir quantité de sucre, biscuits, thé, et autres douceurs pour les malades.

On vit des soldats se rendre auprès de la barrière qui

défendait l'entrée des *Sheds* pour y apporter une partie de leur ration. C'est dans ces lazarets empestés de fièvre, où des centaines de créatures humaines sont aux prises avec la contagion et la mort, que nos bonnes sœurs vont exposer leur santé et leur vie.

Chaque journée sera laborieuse et riche en toutes sortes de mérites, et le soir, en confiant leurs malades à des personnes soldées pour y passer la nuit, elles reprendront le chemin de la communauté ; mais quelles précautions il leur fallait prendre pour ne pas y porter la contagion de la fièvre maligne...Elles n'y pénètrent que par les lieux le moins habités, et là, elles se hâtent de se dépouiller de leurs habits et de la vermine qui s'y est attachée, et ne communiquant que très peu avec les autres sœurs, elles prennent néanmoins leur repos. Le lendemain, à l'heure matinale du saint sacrifice, elles se pressent au pied des autels pour y recevoir le Dieu de l'Eucharistie qui fait leur force et leur consolation.

Remplies d'un courage ranimé chez elles par l'esprit du martyre, les sœurs retournent avec non moins de joie au poste que la charité leur a proposé. Elles ne sont pas peu surprises de retrouver à l'aurore de ce nouveau jour les prêtres qui veillaient encore quand elles avaient quitté les abris : c'étaient le bon père Richard et l'excellent M. Caroff, tous deux encore debout après une nuit passée dans l'exercice de leur saint ministère ; ils sont pâles et tout défaits. Véritables sentinelles, ils n'ont point voulu abandonner ces pauvres âmes au moment suprême qui doit décider de leur éternité. Les bonnes sœurs, plus nombreuses aujourd'hui qu'hier, s'empressent de faire la visite générale de ces immenses dortoirs, afin de prendre connaissance de l'état de leurs malades. Hélas ! plusieurs ne sont plus que des cadavres. On voit de pauvres petits enfants chercher encore une substance de vie sur le sein d'une pauvre mère que le trépas a glacée. On rencontre çà et là de pauvres petits êtres naissants raidis par la mort.

Les sœurs n'ont pas toujours un linceul pour les couvrir ; elles se servent tout simplement de leur mouchoir de poche et les cachent ainsi aux regards.

L'expression ne saurait rendre fidèlement l'état affreux où étaient ces malades, couchés parfois, comme nous l'avons dit, jusqu'à trois dans le même lit, à côté des décédés de la nuit.

Un pauvre mourant paraissait très agité, une sœur passant près de lui, croit qu'il est aux prises avec les dernières angoisses de la vie ; mais quelle n'est pas son horreur en apercevant ce malheureux couché entre deux cadavres ! L'un est tout noir, et l'autre livide, jaune et hideux à voir. Elle fait enlever ces cadavres, et aussitôt le moribond se calme, mais l'agonie vient aussi pour lui et bientôt il n'est plus qu'un cadavre qu'on s'empresse de faire disparaître. Comme on n'avait pas encore construit de chapelle pour les morts, les corps étaient exposés en plein air, et lorsqu'il y en avait un grand nombre, on en faisait l'inhumation dans le champ voisin érigé en cimetière.

Le méphitisme que produit cet amas de cadavres et l'horreur qu'il cause naturellement ajoutent au tableau navrant de la situation, une couleur encore plus sombre. On voit néanmoins les sœurs circuler avec calme dans ces divers enclos ; elles s'occupent consciencieusement du département que la bonne mère McMullen leur a confié. Sœur Brault dépense son énergie, ses forces remarquables pour soulever lestement ses chers malades. Elle a la direction d'un *sled*, et comme il faut de temps en temps agrandir la place, elle aide à transporter jusqu'à la voiture les pauvres patientes qu'on doit transférer dans un autre département, et avec quelle satisfaction elle revient au chevet des autres pour leur faire prendre les remèdes qu'elle prépare avec soin et pour les soulager de toutes manières.

***

(*A suivre*)

UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX

(Suite)

Le plongeur fait exception ; c'est un simple difficile à troubler. Jadis pêcheur de hareng à bord de ces petits navires fécampois qui s'en vont, à l'automne, tendre leurs filets jusque sur les côtes de Norwège, il a retenu de son premier métier flegme et sang-froid.

Quoique aussi novice, il est moins empesé que ses autres collègues, le père Dargent, et il méritait bien d'être investi des hautes fonctions de premier laveur de vaisselle des cuisines impériales, auxquelles il vient d'être promu.

Avant de quitter les sous-sols, je voudrais mentionner encore la " soupière," cette Viennoise réjouie, ainsi nommée parce que, spécialiste distinguée, la préparation des soupes dont Sa Majesté est friande lui est exclusivement réservée. Enfin, je n'aurais garde d'oublier les deux confiseurs autrichiens ; ces virtuoses du bonbon excellent dans la fabrication des pièces montées, croquenbouches agrémentés de devises, monuments en nougat façon 1830. tels ceux exposés, encore de notre temps, aux vitrines du pâtissier en renom de nos anciennes capitales de province. L'un de ces deux artistes est passé maître dans la confection des papillotes, ces sucreries enveloppées de papier doré, de gaze pailletée dont la table de nos grand'mères était décorée. Les œuvres qui sortent du laboratoire impérial tiennent du bibelot ; la plupart des bonbons, en effet, sont ornés de portraits, soit de l'empereur, soit de

l'archiduc Rodolphe ou des archiduchesses, soit surtout de l'impératrice. Ce serait vraiment dommage de sacrifier une aussi jolie gaine ; on croque donc rarement le candi, que les dames de la cour se plaisent à offrir, tantôt à l'invité admis à dîner à leur côté, tantôt à l'étrangère qui obtient de leur être présentée, et souvent on lui fait l'honneur d'une place dans la vitrine aux souvenirs.

L'archiduchesse Valérie en a toujours quelqu'une en poche, et si, faisant un tour de parc, elle aperçoit une frimousse de bambin curieux de la voir, avec les gracieuses façons d'une fille de souverain, elle lui passe à travers les grilles une papillote qui, celle-là, pour sûr, ne sera pas mangée, mais bien conservée comme une précieuse relique.

La cour des écuries n'est pas moins animée que l'intérieur du château : les trois chevaux de selle de l'impératrice, un alezan et deux bais viennent d'arriver ; le vieil écuyer anglais qui mettra la comtesse Hohenembs en selle et la suivra dans sa promenade quotidienne surveille avec une sollicitude jalouse les *lads* occupés à déshabiller les nobles bêtes, à les débarrasser des flanelles dont leurs canons sont bandés, puis à leur laver les pieds et le reste ; enfin à les bouchonner à force en s'accompagnant de ce sifflotement particulier qui a pour but d'inviter le cheval à ne point s'effaroucher d'un massage énergique mais bienfaisant.

L'impératrice ne s'est pas fait suivre de ses voitures : c'est un des grands loueurs de Paris, par hasard originaire du royaume d'Yvetot, qui pourvoit au service de la maison : il comprend quatre landaus et huit grands carrossiers. Très correcte, la tenue des équipages, mais très sobre ; les voitures sont noires, et la bouclerie des harnais argentée. La livrée des hommes est noire avec culottes noisette et bottes à revers ; au chapeau une cocarde noire et jaune rappelle seule les couleurs

autrichiennes ; le cocher qui mènera spécialement l'impératrice ne se distingue de ses trois camarades par aucune différence de costume. Ce personnel est de choix, car la comtesse Hohenembs ne se privera pas de fréquenter le département de ses chevaux, et les gens d'écurie qu'elle rencontrera vaquant à leur besogne doivent être supérieurement stylés.

Mais ne serait-ce pas tout juste Sa Majesté qui descend les marches du perron ? L'élégante silhouette qui se détache en bleu sur le vert des grands hêtres est bien, en effet, celle de la souveraine ; nul ne s'y trompe, d'ailleurs; aussi, du plus loin qu'on l'aperçoit, chacun se découvre et reste tête nue jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

L'impératrice se dirige vers les communs que l'intendant a pris soin de relier au château par un tapis de sable fin semé sur le galet de l'allée ; c'est évidemment à ses favoris qu'elle va faire visite, car elle tient à la main les jolies carottes roses dont ils sont gourmands. Le logis de ses pur sang est-il suffisamment confortable ? Ont-ils gaillardement supporté les fatigues du voyage ? La comtesse Hohenembs, en sportswoman entendue, veut s'assurer par elle-même que ses chevaux sont commodément installés et qu'ils ne se ressentent pas de la longueur du trajet !

Cependant le jour ne tarde pas à tomber : Sa Majesté regagne ses appartements et le château s'illumine de la cave au grenier ; la massive construction avec sa façade percée de cinquante fenêtres toutes éclairées, qu'à distance on croirait cinquante falots, revêt dans le sombre un caractère grandiose et peut-être parce que l'effet est inaccoutumé, la patriarcale maison vous a presque des airs de palais enchanté !

Peu à peu les lumières s'éteignent, la vie s'interrompt en même temps, et le majestueux silence des nuits calmes enveloppe le séjour impérial.

Aujourd'hui dimanche, le vénérable curé de Sassetot est bien troublé ! Le saint prêtre est né avant le siècle ; depuis cinquante ans bientôt, il administre la paroisse dont il a rebâti l'église ; il a vécu dans l'intimité de son châtelain, le marquis de Martainville, qui fut pair de France et maire de Rouen : il a donc beaucoup vu, et, comme il est très fin, il a acquis l'expérience du monde, il le connaît à fond et, par suite, ne se déconcerte pas aisément. Une circonstance délicate, un cas difficile, viennent-ils à surgir, il recherche dans sa mémoire une espèce analogue ; assez invariablement, il la trouve, et, s'inspirant d'un précédent, fait face à la situation ; mais ce matin, c'est en vain qu'il invoquerait la tradition. Hier, dans l'après-midi, l'aumônier de Sa Majesté s'est présenté au presbytère pour saluer le digne pasteur de Sassetot. Au cours d'un entretien forcément rapide, celui-ci n'ayant qu'une pratique assez rudimentaire de la langue française, celui-là n'entendant pas un traître mot d'allemand, le monsignor autrichien a demandé au bon curé l'autorisation de célébrer la messe à la chapelle Saint-Pierre, messe à laquelle l'impératrice assisterait ; mais, au vif désappointement du respectable vieillard, il n'a ajouté ni commentaire ni explication. Dans moins d'une heure, Sa Majesté va donc paraître à la porte de l'église, et l'excellent prêtre, tant soit peu formaliste, sévère sur la stricte observation du rituel, se promène dans sa sacristie, soucieux, presque fiévreux. L'incognito de la comtesse Hohenembs exclut-il tout cérémonial ? Ne convient-il pas que l'eau bénite lui soit offerte lorsqu'elle pénétrera dans la chapelle ? Enfin, quelques paroles de bienvenue ne seraient-elles point à propos ? Telles sont les questions qu'il se pose, et point, hélas ! de précédent auquel il puisse faire appel pour y répondre. Son vicaire, jeune ecclésiastique intelligent et avisé, dont l'affection pour celui qu'il traite en mentor vénéré est touchante, lui

représente, mais assez timidement, qu'il serait peut-être avant tout indispensable d'assurer le maintien du bon ordre dans l'église pendant la durée de la messe ; il n'est pas douteux, en effet, que la foule se dispose à envahir la nef comme les bas côtés de l'édifice, se promettant bien de voir l'impératrice : déjà, une bande de gamins a pris position, et les ménagères venues au marché se hâtent de liquider leur stock de denrées pour être prêtes tout à l'heure à se choisir une bonne place qu'elles emporteront d'assaut s'il est besoin. La police, le petit vicaire s'en charge ; M. le curé n'a point à s'en préoccuper ; quant au cérémonial..., à ce moment, advient Mgr l'aumônier, très décoratif dans son costume violet de prélat romain, très digne quoique passablement nerveux. Sa Majesté vient de le faire prévenir que, devançant l'heure fixée, elle serait dans quelques instants à l'église : rapidement, et sans donner aux deux abbés le temps de le questionner ni de s'expliquer, il revêt les ornements sacerdotaux et se rend à l'autel, précédé de deux enfants de chœur qui, pour la circonstance, ont endossé des soutanes rouges flambant neuves. Debout, au bas du gradin, il attend, immobile, cinq ou six minutes, un quart d'heure peut-être ; enfin, la petite porte accédant directement à la chapelle s'ouvre devant l'impératrice que suit sa lectrice, la comtesse de F... ; aussitôt la clochette tintinnabule et l'aumônier commence la messe.

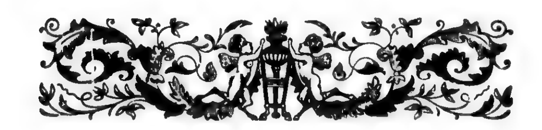
Le suisse, en grand uniforme, habit bleu de roi, culotte de panne rouge, bas de même couleur, le bicorne à plumes en bataille, se tient raide à trois pas derrière le fauteuil de Sa Majesté, la main gauche appuyée sur la pomme dorée de sa canne, la droite armée de la hallebarde d'ordonnance. Il a tout à fait bon air l'ancien matelot de la flotte, il ne porte ni conquérante moustache ni crâne barbiche ; son honnête figure de garde-française encadrée de favoris grisonnants, comme ses cheveux, n'en impose

pas moins : on le sait respectable et il est en effet respecté de tout le village. La présence du brave factionnaire suffit à tenir les indiscrets en respect, et nul ne songe à s'approcher de la souveraine ; mais M. le vicaire n'a pu refuser aux marguilliers, aux chantres et à quelques notabilités de la paroisse l'accès du chœur dont la chapelle n'est séparée que par une grille, et tout graves et dévots que sont ces vétérans, Sa Majesté confisque leur attention aux dépens du tome qu'ils tiennent en main.

Jusqu'au père Barnabé, le vieux sacristain, fac-similé vivant du clerc d'autrefois, qui, par-dessus ses lunettes, risque à maintes reprises un coup d'œil furtif dans la direction du fauteuil impérial.

Quoi qu'il en soit, l'attitude générale est très suffisamment correcte, la messe s'achève sans incident et la comtesse Hohenembs regagne le parc par le jardin de la marquise, n'ayant ainsi que cinq à six mètres à franchir pour être à l'abri des murs et esquiver la curiosité des importuns. Au sortir de l'église, la comtesse Hohenembs a décidé que, dès cet après-midi, elle inaugurerait sa cure. La journée s'annonce d'ailleurs superbe, le ciel est d'une pureté parfaite, une petite brise de nord-est tempère l'ardeur du soleil ; c'est à croire que le compère Hasard, voulant du bien aux Petites-Dalles, tient à présenter à Sa Majesté sous ses plus séduisants dehors, ce charmant coin de pays rappelant certaines gorges de Suisse, dont la Manche ferait le lac.

(*A suivre*)



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Non, certes, votre bonheur y est aussi pour quelque chose. Si j'acceptais l'offre que vous semblez disposé à me faire....et qu'il vous fallût plus tard manquer à votre parole, je ne crois pas après tout que vous seriez heureux au dedans de vous-même. Mais si c'est moi qui vous refuse.... Ah ! j'oubliais !.... Vous comprenez bien qu'après ce que vous venez de me dire, je ne dois pas rester si longtemps seule avec vous. Tant que vous avez gardé un certain petit air dédaigneux, il n'y avait pas grand mal à causer ensemble. A présent, je crois qu'il vaudra mieux que je ne vous parle plus, d'ici à ce que je me sois décidée à conter tout cela à mon père...Et alors si ce bon papa n'a pas toujours le voyage de Québec en tête....

—Encore ! Et vous avez voulu presque me faire croire que vous m'aimiez ? Il y a beaucoup trop de philosophie, à mon goût, dans cet amour-là....

—Ah !...eh ! bien, oui ...je suis un peu philosophe.

—Et où avez-vous pris cela à votre âge ?

—Dans quelques livres que je lis quand je n'ai rien à faire. Ils sont là sur cette petite armoire. Il y en que l'on m'a donnés, il y en a d'autres que j'ai achetés avec mon pauvre argent, et il y en aque l'on m'a prêtés. Il arrive aussi que, tout en travaillant, je pense,....et en pensant ainsi, et en lisant, je trouve tous les jours quelque chose de nouveau. Je suis bien obligée de réfléchir un

peu, voyez-vous, je n'ai pas de mère qui pense pour moi. Et, tenez, à présent par exemple, je vais me retirer dans ma petite chambre : il sera peut-être bien tard quand je dormirai.... Bonsoir, monsieur Guérin !

Ce *bonsoir* fut dit d'un ton inimitable ; Charles en resta tout stupéfait ; il ne sut que dire pour retenir auprès de lui la jeune fille. Quand elle fut sortie, il se dirigea vers la petite bibliothèque, et d'un air boudeur et distrait, il culbuta du revers de la main tous les volumes qui la composaient ; puis il se mit à les feuilleter l'un après l'autre.

Voici quels étaient les titres de ces ouvrages :—

L'*Imitation de Jésus-Christ*,
L'*Éducation des filles*, par Fénelon,
Les *Aventures de Télémaque*,
Le *Théâtre de Racine*,
L'*Introduction à la vie dévote*, par saint François de Sales,
Les *Fables* de LaFontaine,
Les *Caractères de La Bruyère*,
L'*Histoire de la Nouvelle-France*, par Charlevoix,
Les *Lettres de madame de Sévigné*,
Adèle et Théodore, par madame de Genlis,
Paul et Virginie.

Charles ne put s'empêcher de sourire, en trouvant dans celui de ces livres qu'il ouvrit le dernier, le passage suivant :

" L'amour est actif, sincère, pieux, gai et agréable : il est fort, il est patient, il est fidèle, il est prudent, il est persévérant, il est courageux, et ne se cherche jamais lui-même ; car dès qu'on se cherche soi-même, on cesse d'aimer.

" L'amour est circonspect, humble et équitable, il n'est ni lâche, ni léger, il ne s'arrête point à des choses vaines, il est tempérant, il est chaste, il est ferme, il est tranquille, et il fait bonne garde à tous ses sens (1)."

(1) Imitation, livre III, chap. V.

Cette incomparable définition lui parut une de ces fines leçons que la Providence nous envoie au moment où l'on s'y attend le moins ; et, à dire le vrai, il y trouva d'autant plus d'à-propos qu'il se sentait le désir et le besoin d'aimer Marie d'une manière digne d'elle. La jeune fille, après avoir captivé son cœur, venait de subjuguer son esprit.

Mais, loin d'en être rendu à cet amour héroïque et sage qu'on venait de lui décrire sous le nom d'amour divin, il était au contraire en proie à cette vague souffrance de l'âme, à ce tumultueux réveil des sens, à ce délirant cortège de pensées et d'images séduisantes, si dangereux dans le moment, mais si doux au souvenir, lorsque à travers les glaçons à peine transparents de la vieillesse, on entrevoit encore, dans un passé lointain, la flamme vive et légère *d'un premier amour.*

IV

NE M'OUBLIEZ PAS

DEUX jours s'étaient passés, et fidèle à sa résolution, Marie avait évité toute conversation particulière avec Charles hors de la présence de son père. Le matin du troisième jour, plus pâle que d'ordinaire, toute tremblante, et comme honteuse d'elle-même, elle s'approcha du jeune homme, qui de son côté n'était pas moins ému.

Il tenait à la main une longue lettre qu'il venait de lire, et qui, tachée de graisse, usée à tous ses plis, sentant le tabac d'une lieue, n'en était pas moins de la jolie petite écriture de Louise. La pauvre missive n'était arrivée à sa destination qu'après huit jours, bien que la poste n'en eût mis que trois à la transporter

de chez madame Guérin à la paroisse voisine de celle où se trouvait notre héros. Alors, avant de l'envoyer à M. Lebrun, aux soins de qui elle était adressée, ceux chez qui on l'avait remise, avaient jugé convenable de lui faire passer une couple de jours derrière un miroir ; après quoi, ils avaient songé à la remettre à un habitant qui l'avait passée toute une journée à un autre, qui, après l'avoir fait séjourner dans sa poche, en compagnie de sa blague, ne s'était décidé que le lendemain à la rendre à son adresse.

Cette lettre, après tant d'aventures, a bien quelques droits à l'attention de nos lecteurs : aussi allons-nous lui laisser la parole.

" Mon cher frère,

" Nous n'avons reçu qu'hier la lettre que tu nous as écrite avant ton départ. Je te dirai bien qu'en voyant en haut de la page ces deux petits mots : *je pars*, maman a tremblé de toutes ses forces. C'était bien naturel. Et même, quoiqu'il ne s'agisse que d'une promenade, cette pauvre mère n'aime pas cela. Elle dit que ça lui déplaît et que ça l'inquiète de te savoir plus éloigné de nous. Du matin au soir, elle ne parle que de toi et de Pierre. On ne peut rien trouver que ça ne lui fasse dire : Pierre aimait cela, ou bien : Pierre faisait comme cela ; Pierre disait cela ; Pierre s'y prenait de même ; ou bien encore : si Charles était ici, il dirait cela. Je voudrais bien pourtant qu'elle pût se faire une raison, et ne plus penser à notre frère, puisque nous ne sommes plus pour le revoir. Je le lui dis souvent ; mais je me surprends à en parler la première.

" Quelques minutes après avoir reçu ta lettre, nous avons eu la visite d'un de tes amis, un avocat, qui se nomme M. Vo sin. Il me semble que j'ai vu ce nom-là quelque part dans tes autres lettres. Il se dit bien intime-

avec toi. Il nous a fait une visite qui ne finissait plus, et il nous a remis une lettre de ton patron, M. Dumont. Celui-ci ne se plaint pas de toi, mais on dirait qu'il a quelque chose de mauvais à nous dire sur ton compte et qu'il n'ose pas. Tu peux bien croire que je n'ai pas fait remarquer cela à maman ; mais elle a paru plus triste encore après avoir lu cette lettre. Je ne veux pas te faire des sermons, je pense bien que tu te moquerais joliment de moi, si je voulais t'en faire. Tu feras bien pourtant de te faire aimer de ton patron et de le contenter. Je n'aime pas ce qu'il dit à la fin de sa lettre, que c'est lui qui t'a conseillé ce voyage dans les environs de Montréal ; que cela te ferait du bien ; que la ville n'est pas toujours bien bonne pour les jeunes gens qui n'ont pas d'expérience. Franchement, y a-t-il quelque chose là-dessous ?

" Quant à ton ami M. Voisin, il ne tarit pas en éloges sur ton compte. Il te met au-dessus de tout. Maman, qui ne demande pas mieux que de parler de toi, en a dit bien long sur ses espérances ; et ils ont parlé bien longtemps ensemble de choses que je n'ai pas toujours comprises. Il paraît, d'après ce qu'il dit, que Pierre n'a pas eu tort de partir : il court une grande chance de faire fortune en pays étranger. M. Voisin prétend, comme Pierre le disait dans sa lettre, qu'il n'y a plus d'avenir du tout dans les professions. Là-dessus, maman a dit qu'elle n'avait pas envie de te faire perdre ton temps ni de te forcer à faire un avocat malgré toi, si ça ne te plaisait pas. Elle a parlé de te mettre à la tête de grandes entreprises et pour cela de te faire... comment donc disent-ils cela ?... de te faire émanciper. M. Voisin a beaucoup approuvé cette idée-là.

" Je l'ai encore rencontré le soir chez M. Wagnaër ; Clorinde m'avait fait demander de passer la soirée avec elle. Je ne sais pas si ton ami s'est fait présenter dans

cette maison avec quelque intention ; mais il a été bien peu galant pour cette pauvre Clorinde ; il n'a fait que parler avec M. Wagnaër. Il a encore fait mille éloges de toi. Il dit que tu feras un grand littérateur, et que tu ferais fureur dans les salons. Il trouve qu'avec tes talents tu as bien raison de ne pas aimer les professions. Il a conté plusieurs choses de toi, bien spirituelles apparemment, car M. Wagnaër et un autre homme qui était là, ont bien ri. M. Wagnaër a dit une chose que je n'ai pas comprise, je ne sais pas si c'est un bon ou un mauvais compliment : il a dit que tu n'étais pas *un homme pratique*.

" Ton M. Voisin peut bien être un bon garçon, je suis sûre qu'il t'aime de tout son cœur ; mais moi, je ne l'aime pas de même. Il a une figure qui me déplaît. Il ressemble à une belette ; il n'y a rien de plus fin qu'une belette, et cependant en même temps il ressemble à Guillot le commis. Toute la différence est dans les yeux. On a bien de la peine à voir ceux de Guillot qu'il tient toujours baissés ; et quand on les voit, on ne voit rien de bien beau : deux vilaines prunelles vertes comme celles d'un chat, mais qui ont l'air de dormir. Ton M. Voisin, lui, vous a des petits yeux gris perçants qui cherchent ce que vous pensez. Son nez long et mince, et sa bouche pincée qui a toujours l'air de se cacher sous son nez, pour rire sous cape, et son visage de parchemin me déplaisent aussi beaucoup. Ça n'est pas, au moins, pour te faire de la peine que je te dis cela : je suppose que vous autres hommes, quand vous avez un ami, vous vous occupez fort peu qu'il soit beau ou laid.

" Ce sont encore là des idées de petite fille. Encore une de ces idées. Il y a eu un moment, où M. Wagnaër, M. Voisin, et Guillot le commis, se sont parlé à voix basse : je les ai trouvés si laids tous les trois, qu'ils m'ont presque fait peur. Ça ressemblait à une consultation de sorciers.

" Je vois que je t'ai assez conté de folies comme cela : il est temps que je finisse. Maman me charge d'une commission pour toi. Elle dit que, puisque tu as bien trouvé le moyen d'aller sans sa permission passer une quinzaine de jours chez des gens que tu ne connais pas, il est bien juste que tu viennes nous voir aussitôt que la neige sera partie.

" A ce compte-là, tu peux croire si j'ai hâte que le duvet blanc qui couvre nos prairies disparaisse, et si toute la neige qu'il y a dans la paroisse voulait fondre le même jour, j'y consentirais, au risque d'une inondation !

" TA PETITE LOUISE."

Marichette fut surprise, en levant les yeux sur le jeune homme, de l'expression de tristesse et d'hésitation qui régnait sur sa figure. Cette lettre l'avait vivement impressionné. Les soupçons de Louise, les reproches à demi voilés de M. Dumont, ceux si adoucis de madame Guérin, n'étaient que trop mérités. Un remords, qui n'est pas le moins inexorable des remords, la pensée du temps qu'il avait perdu, assiégeait son imagination. Qu'avait-il fait depuis le départ de son frère ? Comment s'était-il préparé à remplacer l'appui qui venait de manquer à sa





mère et à sa sœur ? Qu'avait-il acquis, et que lui restait-il de tous ses plans, de tous ses rêves, de tous ses travaux ?... Ses travaux ?... hélas ! pensait-il, son imagination seule avait travaillé : sa mémoire, cette armoire dont la porte se referme si vite, et qu'il faut tant se hâter d'emplir, sa mémoire était vide des choses qu'il lui importait le plus de posséder. Il était bien vrai que six mois seulement s'étaient écoulés sur le temps de son brevet : ce n'était qu'un huitième de ses quatre années d'étude,...ce n'était rien en comparaison de l'immense carrière qu'il voyait béante devant lui... Trois ans et demi !... comme cela est long à l'âge de notre héros ! On ne s'imagine pas que tant de jours puissent jamais passer. Mais enfin, se disait-il en lui-même, le commencement décide de tout, et était-ce ainsi qu'il devait commencer ? Était-ce là ce que sa bonne mère devait attendre de lui ? N'avait-il pas manqué au respect, à l'obéissance qu'il lui devait, en entreprenant un voyage sans attendre son consentement ? Et que dirait-elle donc, si elle savait où il en était déjà rendu ; si elle savait que, sans lui dire un mot, il avait déjà fait la folie impardonnable d'engager son avenir d'une manière à peu près irrévocable, irrévocable du moins en honneur et en conscience ! Quelle équipée !... Était-il maître de lui-même pour se jeter ainsi sans plus de réflexion, sans autre sauvegarde que la *philosophie* d'une petite fille et la profonde *expérience* d'un étudiant de première année, dans une affaire aussi sérieuse, qui allait décider de son avenir et lui procurer peut-être, en fin de compte, des dégoûts et la misère ?

Ces préoccupations, si Marie avait pu les deviner, n'auraient pas été jugées par elle bien flatteuses ; et même, sans savoir au juste ce qui en était, elle fut offensée de la singulière réception que Charles lui faisait, lorsqu'elle venait, confiante en lui et triomphant de ses propres résistances, lui annoncer une décision qui, pensait-elle, allait le rendre plus heureux qu'un roi.

—Certes, dit-elle, il faut que cette vilaine lettre vous ait appris de bien mauvaises nouvelles, puisque vous paraissez si sérieux. Y aurait-il quelque malheur dans votre famille ?

—Non, mademoiselle, seulement on me gronde un peu. On trouve que je prends bien mon temps pour m'instruire... et, à dire la vérité, si je continue comme j'ai commencé,... ma foi, je ne serai pas *juge en chef* (1) de sitôt.

—Et tenez-vous beaucoup à être juge en chef ?

—Bien peu, je vous assure ; je tiens à vivre,...et à vous aimer.

—Ah ! je commençais à croire que vous aviez tout à fait oublié... que vous m'aimiez. Vous vous rappelez ce que je vous avais dit, que je ne voulais plus vous écouter parler de votre amour, avant d'en avoir parlé moi-même à mon père...

—Et votre père, qu'a-t-il dit ? Vous prenez plaisir à me tourmenter. Vous n'avez donc rien à m'apprendre et je n'ai rien à espérer ?

—Est-ce que vous tenez à avoir une réponse ? Il me semble que vous n'avez pas paru bien empressé d'abord.

—Marie, vous êtes bien cruelle ! Vous vous jouez de mon amour. Vous ne savez pas qu'à peine vous ai-je connue, je vous ai aimée. Je vous aimais avant de vous l'avouer,... de me l'avouer à moi-même. Comme à vous, cet amour me faisait peur, parce que, après tout, c'était quelque chose de sérieux pour vous et pour moi. Eh ! bien, quitte à voir tous les malheurs du monde fondre sur moi, quitte à rester isolé de tout le reste du genre humain, avec vous, Marie, je serai heureux. Je serai heureux d'un regard, d'un sourire, d'une parole d'amour. Si vous me dites que vous êtes décidée à me fuir, l'aveu

(1) Traduction littérale du mot anglais *Chief Justice* (Président de la Cour royale).

que vous m'avez fait à moitié, que je veux avoir tou. à fait, adoucira cette séparation et me laissera quelque espérance. Parlez donc,.... et soyez sérieuse, vous qui vous dites philosophe, dans un moment que je considère comme le plus important de ma vie, et qu'il vous est libre de rendre aussi le plus beau.

Cette magnifique tirade paraîtra peut-être à nos lecteurs, en contradiction avec les dispositions d'esprit que nous venons d'indiquer chez notre héros ; mais ses pensées noires étaient déjà dissipées ; les quelques paroles de Marie et sa présence, beaucoup plus encore que ses paroles, avaient chassé le brouillard importun et fait reparaître, plus serein que jamais, un amour qui ne devait jamais finir, chose bien certaine, puisqu'il durait déjà depuis près de quinze jours. Il y avait donc dans son langage un accent de vérité qui émut vivement la jeune fille. D'un ton bien sérieux cette fois, elle exposa au jeune homme leur position mutuelle, leur avenir à tous deux, ce qu'elle avait résolu, et cela de manière à répondre, sans le savoir, aux objections qu'il se faisait à lui-même.

Tout ce qu'elle connaissait des dispositions de son père lui persuadait qu'il ne refuserait pas son consentement à son mariage avec Charles, du moment qu'il pourrait y voir autre chose qu'un projet dangereux par son incertitude. Elle avait donc arrêté que son père ne saurait rien pour le présent : elle épargnait ainsi un aveu bien embarrassant pour elle-même et bien inquiétant pour lui.

D'un autre côté, nier à Charles ce qu'elle lui avait déjà dit, ou vouloir imposer silence à un sentiment qu'elle partageait, c'était folie : échanger de tels aveux sans les légitimer par un lien ou par une sanction quelconque, c'était légèreté ; exiger de Charles sa parole irrévocable sans lui donner le temps de consulter sa famille, c'était égoïsme. Après avoir bien pesé toutes ces difficultés, elle en était venue à la détermination généreuse de laisser à

Charles sa liberté, sans conserver la sienne. Elle allait lui promettre sur-le-champ de n'avoir jamais d'autre époux que lui, et lui, de son côté, après avoir consulté sa mère, devait contracter, s'il était toujours dans les mêmes sentiments, un engagement semblable, et demander lui-même à M. Lebrun la main de sa fille. Tout cela n'avait d'inconvénients que ceux qui pouvaient résulter d'un tête à tête trop prolongé dans de semblables circonstances ; et comme elle était aussi courageuse que bonne, Marie ne donna au *beau monsieur de la ville* que deux jours pour faire ses paquets et ses adieux, au grand regret de la vieille voisine, qui trouva bien vilain de chasser si vite un si joli garçon, uniquement parce qu'il avait le tort d'aimer et d'être aimé. Il est inutile de dire que la mère Paquet était parfaitement au courant de tout ce qui se passait et en savait beaucoup plus long que M. Lebrun. En pareille matière, tromper une femme, jeune ou vieille, c'est chose impossible.

Les deux jours de grâce furent employés à arrêter les détails du plan dont on était convenu. Il fut dit entre autres choses que Charles tâcherait d'amener sa mère à Québec pendant l'été, et que Marie s'y rendrait de son côté pour se rencontrer avec elle, ce qui était facile, grâce à la parenté des Lebrun avec M. Dumont. Il était bien probable que madame Guérin ne consentirait pas à accepter pour bru une jeune fille dont elle n'avait pas encore fait la connaissance et qu'elle tiendrait à s'assurer par elle-même de toutes les merveilles que Charles allait lui conter. Une telle inspection devait répugner beaucoup à Marie ; mais elle avait au fond assez bonne opinion d'elle-même pour braver cette épreuve, et Charles la rassura tout à fait en lui peignant sa mère, avec raison, comme la meilleure des femmes.

Le point de vue financier de la question ne fut pas oublié, et quoiqu'il s'agît d'un mariage d'inclination, ils

s'arrêtèrent un moment à la prosaïque inquiétude de savoir comment ils se procureraient cette *médiocrité d'or* (aurea mediocritas), heureuse aisance à laquelle le poète a accolé le nom du plus précieux des métaux, sans doute pour nous rappeler que l'or, ou tout au moins un peu d'argent et de cuivre, par-ci par-là, ne nuit pas à la félicité humaine.

Marie calcula ce qu'elle pouvait attendre de son père en se mariant ; Charles lui dit ce qu'il avait à espérer de son côté, et avec cela ils supputèrent un petit capital qui devait fournir aux dépenses du ménage pendant une couple d'années, espace de temps dans lequel l'étudiant comptait se faire une clientèle : bien entendu que le mariage se célébrerait quinze jours, au plus tard, après son admission au barreau ; c'est-à-dire dans trois ans et demi. On sait que des engagements à échéance aussi éloignée se contractent tous les jours par des aspirants aux professions libérales, et que l'on voit ainsi des constances de quatre, de cinq, de six années, et même au delà, ce qui constitue un trait de mœurs locales qui n'est pas à dédaigner.

Sur le chapitre de sa profession, Charles ne put s'empêcher de faire à la jeune fille une sincère confession de ses torts. Il lui dit avec franchise quelle aversion il éprouvait parfois pour le *métier* qui allait être leur unique gagne-pain ; et combien peu il avait jusqu'alors contrôlé ses répugnances et ses caprices. Cela lui attira une assez verte semonce. Marie fut alarmée de tant de légèreté chez un homme qui paraissait avoir tant d'esprit et de talents ; elle lui dépeignit avec une énergie qui l'étonna, les malheurs qui les attendaient lui et elle, s'il ne se décidait point à prendre l'existence plus au sérieux, et en cela comme en tout le reste elle lui répétait avec un rare bonheur, tout haut, ce qu'il se disait tout bas. D'un autre côté (et c'était ce qu'il désirait), elle lui fit voir qu'il était bien fou de se décourager pour six mois

qu'il avait perdus, qu'un peu d'application et de constance était tout ce qui lui manquait et qu'il ne tenait qu'à s'y mettre. Elle n'eut pas de peine à lui faire promettre de faire mieux et de chasser une bonne fois pour toujours, les chimères qui hantaient son imagination : et, grâce à elle, rien ne manqua à ses bonnes résolutions, ni le repentir, ni l'espérance. Ajoutons qu'un aussi joli prédicateur en valait bien un autre, surtout prêchant un converti.

Ces sermons, au reste, n'étaient pas sans quelque utilité pour le prédicateur lui-même : ils formaient une heureuse diversion aux propos beaucoup trop passionnés que se permettait notre héros. Charles voyait accroître l'ardeur de ses sentiments à mesure qu'il voyait diminuer le temps qui lui restait pour les exprimer. Avec cette exagération si naturelle aux amants, et dont il était plus susceptible que tout autre, il lui parut qu'il n'avait commencé à vivre que depuis deux jours, et quand vint le moment de la séparation, il crut qu'il allait mourir.

Il fallait bien partir, cependant, car dès quatre heures du matin son hôte lui avait annoncé, en le secouant vigoureusement dans son lit pour le réveiller, que la bonne petite jument noire était attelée, et qu'ils auraient à peine le temps de déjeuner, s'ils voulaient profiter de la *gelée de la nuit et ne pas laisser briser les chemins* (1).

Une larme furtive, qui s'échappa bien involontairement de l'œil de la jeune fille, fut tout ce qui aurait pu trahir son amour, en présence de son père ; et encore celui-ci pouvait et devait l'attribuer à son propre départ. Seulement, quand les deux voyageurs furent bien établis dans leur traîneau, et au moment où un fouet retentissant donna le dernier signal, Marie qui était demeurée sur le

(1) Dans le temps de la fonte des neiges, on dit naturellement que les "chemins se brisent" quand la croûte formée par la gelée de la nuit se fond à l'ardeur du soleil. A cette saison de l'année une journée chaude est une journée de *mauvais temps*, ou tout au moins une journée de mauvais chemins pour ceux qui voyagent.

seuil de la porte, cria d'un ton qu'elle s'efforça de rendre le moins tragique possible : " Adieu, M. Guérin... ne m'oubliez pas ! "

—Qu'est-ce qu'elle veut donc, la Marichette ? Est-ce qu'elle vous aurait chargé de queuqu' commission ?

—Oui, une bagatelle, elle m'a dit de vous faire penser à lui acheter...

—Des oignons de tulipes pour son jardin ?

—Justement.

—Il ne faudra pas y manquer au moins... c'te pauvre enfant ! Ah ! çà, M. Guérin, vous n'oublierez pas, j'espère, de me rappeler ça.

—Soyez tranquille, M. Lebrun, reprit Charles, souriant malgré lui, et appuyant sur les dernières paroles ; soyez tranquille : *je ne l'oublierai pas !*

V

LE PREMIER JOUR DE MAI



UELQUES jours après son retour à Québec, Charles répondit à la lettre de Louise, et lui annonça qu'il irait passer à la maison paternelle les premières semaines du mois de mai. Il obtint aisément de M. Dumont ce nouveau congé, par forme de compensation au voyage que ce bon patron lui avait fait faire sans le consentement de madame Guérin. Le brave suppôt de Thémis se contenta de penser en lui-même que, de vacances en vacances, son élève ne prenait pas le chemin de devenir pour lui un rival bien dangereux, et qu'il n'avait pas à craindre pour son propre compte ce qui arrivait déjà au ci-devant patron de M. Henri Voisin.

Cependant l'intervalle d'un mois, qui s'écoula entre

les deux excursions de l'étudiant, fut sagement employé. On se rappelle qu'au sujet de Clorinde Wagnaër, dont il avait été amoureux en imagination pendant près de quinze jours, notre héros avait entrepris de sérieuses études que la maladie funeste du caprice, aidée, développée chez lui par un ami perfide et intéressé à son malheur lui avait fait bientôt abandonner. L'amour réel qu'il éprouvait pour Marie et les pressantes recommandations de la jeune fille, qui retentissaient constamment dans sa mémoire, eurent un résultat plus positif. Au bout de quelque temps il sut assez de droit pour pouvoir en montrer aux autres clercs de l'étude. Il avait lu et médité d'un bout à l'autre le *Traité des Obligations*, cet excellent livre qui met les patrons si à leur aise, lorsqu'ils l'ont une fois placé entre les mains de leurs élèves, en leur disant pour tout commentaire : Lisez Pothier, monsieur, et quand vous l'aurez lu, relisez-le. Cette phrase laconique et superbe, accompagnée d'un geste plein de majesté, par lequel on indique au jeune homme quelle vénération on doit avoir pour le volume qui contient ainsi toute la loi et les prophètes, tient lieu ordinairement des leçons et des cours publics que suivent les aspirants au barreau dans les autres pays.

Suivant sa promesse, le premier jour de mai, Charles était de retour au milieu de sa famille. Bien qu'arrivé tard la veille, et quelque peu moulu des fatigues du voyage, il s'était levé de bonne heure. C'était une journée décisive pour lui, qui allait commencer : à peu près ce qu'est pour un général d'armée (qu'on nous pardonne la comparaison) le jour d'une grande bataille Ne devait-il pas en effet attaquer une position importante ? N'allait-il pas combattre contre un adversaire beaucoup plus expérimenté que lui ? N'avait-il pas disposé pendant la nuit les batteries qu'il devait faire jouer le jour ? N'avait-il pas fait une marche forcée pour arriver sur le champ de

bataille ? Enfin, pour couper court et faire grâce à nos lecteurs de toute autre métaphore, n'avait-il pas résolu d'avouer à sa mère tout ce qui s'était passé, de braver son mécontentement, d'opposer une raison meilleure à chaque bonne raison qu'elle placerait en travers de ses projets ; de mettre en jeu tous les ressorts qui peuvent agir sur l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère ; en un mot de combattre et de vaincre par tous les moyens possibles ? Il avait même, dans ses appréhensions, surexcité son courage au point d'imaginer un moyen odieux, du moins à notre goût : c'était de menacer sa mère d'une incartade semblable à celle de son frère aîné, et de laisser le pays plutôt que de renoncer à celle qu'il aimait.

Une insomnie fiévreuse l'avait chassé de son lit, et à cinq heures, comme sonnait l'*Angélus*, il se promenait sur la grève depuis longtemps et avait déjà parcouru plusieurs fois cette partie de l'anse qui se trouve entre la *rivière aux Écrevisses* et la route qui descend à l'église.

La journée qui, dans les prévisions de notre héros, devait être si importante, s'annonçait comme une des plus belles du printemps. Les flots de lumière que répandait le soleil levant, éclairaient avec magnificence l'admirable paysage qu'aucun objet sur l'eau ni sur la terre ne troublait dans sa majestueuse immobilité. Une neige éblouissante tranchait avec l'azur du firmament sur le sommet des hautes montagnes de l'autre côté du fleuve. De larges taches blanches, que l'hiver semblait avoir oubliées au flanc des coteaux et d'espace en espace dans les champs, contrastaient avec les noirs sapins et l'herbe nouvelle qui déjà recouvrait la terre comme une mousse épaisse ; de petits ruisseaux formés par la fonte des neiges, emprisonnés sous la glace de la nuit, commençaient à retrouver leur chemin avec un roucoulement semblable à celui des oiseaux. Des nuées d'alouettes, seuls êtres vivants qui paraissaient éveillés dans cet endroit solitaire,

s'élevaient en tourbillonnant au-dessus de la petite île et des deux pointes de l'anse, saluant de leurs joyeuses chansons le lever de l'astre du jour.

A part de ces quelques légers changements de décor, tout, dans le tableau que nous avons fait une première fois, était resté dans le même état ; pas une maison de plus, pas une clôture, pas un arbre de plus : ce qui nous fait souvenir, cependant, qu'il y avait un arbre de moins, le vieil orme abattu par la tempête. Ce lieu et ce moment étaient donc bien propres à rappeler en foule, à la pensée du jeune homme, tout ce qui lui était arrivé depuis la dernière fois qu'il avait contemplé avec son frère les beautés de leur endroit natal.

Il fut bien vite détourné de ses réflexions par un bruit qu'il entendit du côté de la maison de M. Wagnaër. C'étaient plusieurs groupes d'habitant armés de fusils qui s'avançaient dans cette direction. Charles crut d'abord que l'on avait fait quelque prisonnier, arrêté quelque voleur ou quelque meurtrier pour les conduire de *capitaine en capitaine* jusqu'à la ville. Mais à l'air de gaieté, à la toilette rayonnante de ces braves gens, tous plus ou moins endimanchés, il reconnut bien vite qu'il s'agissait d'une fête, et non pas des sinistres préparatifs d'une instruction criminelle. En effet, il put distinguer, l'instant d'après, portée sur les épaules de plusieurs habitants, une longue pièce de bois, semblable au grand mât d'un navire. entourée de branches de sapin, de rubans et de banderoles de toutes les couleurs. Ce n'était rien moins qu'un *mai*, que l'on venait planter devant la maison de M. Wagnaër, récemment promu au grade de major dans la milice provinciale.

Deux hommes à cheval paraissaient chargés du commandement. L'un était le plus ancien capitaine de la paroisse : un large ruban rouge feu entourait son chapeau. et une ceinture de même couleur suspendait à son côté

un vieux sabre dont le fourreau peu solide était ficelé sur tous les sens. Il était difficile d'ailleurs, avec cet accoutrement militaire, d'être plus content de soi que l'était le capitaine Martin, à la tête de l'*élite* des deux compagnies de la paroisse. L'autre cavalier était Guillot le commis, qui, sans avoir le moindre grade dans la milice, n'en paraissait pas moins l'ordonnateur de la fête.

—Arrêtez donc, vous autres ! cria le capitaine à ses miliciens, lorsqu'ils furent près de chez M. Wagnaër. Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous avez l'air d'une bande de moutons et vous jasez comme des femmes ! Puis, prenant le langage technique qui convenait à la situation : Halte, miliciens ! Silence dans les rangs ! Deux de front,...fusil à l'épaule,... en avant, marche !

Les cinquante ou soixante hommes défilèrent en assez bon ordre devant la maison et formèrent la ligne sur deux de hauteur, le dos tourné à la grève.

—A c'te heure, mes amis, dit le capitaine, il faut réveiller not' major. C'est *prouvable* qu'il doit dormir encore ; comme c'est un gros messieu... Voyons, chargez vos fusils... Attention ! bon... c'est bien... Feu!...Une fusillade très vive, quoique peu régulière, épouvanta les alouettes de la grève et fut répercutée au loin par les échos.

A ce signal, la porte de la maison s'ouvrit, et le *major* parut sur le seuil, en robe de chambre, et dans un négligé qui paraissait vouloir dire : quelle surprise vous me faites ! En même temps, Mlle Clorinde ouvrait une persienne et se montrait à la fenêtre, dans une toilette assez étudiée pour démentir l'étonnement que simulait le digne auteur de ses jours.

Le capitaine Martin, qui se piquait de parler *dans les termes*, ôta son chapeau (ce qui, sans contredit, était beaucoup plus *civil* que *militaire*) et dans un discours amphigourique, parsemé de grands mots empruntés partie aux prédicateurs, partie aux avocats, qu'il avait entendus dans le cours de sa pieuse et processive existence, parvint à exprimer à M. Wagnaër, assez difficilement, tout le contraire de ce qu'il voulait lui dire. Heureusement celui-ci n'était pas difficile sur la qualité de l'encens que l'on brûlait en son honneur, et il prit en bonne part les pompeuses injures qui lui étaient adressées. Il prononça à son tour une harangue qui fut trouvée admirable, grâce à l'accent étranger de l'orateur, et grâce bien davantage à l'excellente conclusion qu'il eut soin d'y mettre. Il invita, en effet, tous les assistants à se rendre à l'auberge du village, où on leur verserait généreusement du meilleur rhum de la Jamaïque, dont il venait de recevoir les quatre plus belles tonnes qui fussent jamais entrées dans la parcisse. Cette péroraison éloquente prouvait au reste ce fait consolant, que l'éclat des grandeurs n'éblouissait point trop l'habile parvenu, et que chez lui le major savait, dans l'occasion, ne pas oublier le marchand.

Un second feu roulant, plus énergique et mieux nourri que le premier, succéda aux deux discours, et le *mai* s'éleva comme en triomphe au milieu des cris de joie d'une foule de femmes et d'enfants accourus de tous côtés, et aux sons du *God save the King*, que Guillot le commis exécuta tant bien que mal, sur un vieux cor de chasse emprunté pour la circonstance (1).

Cette musique étrange, les naïves acclamations des spectateurs, la vive fusillade, les costumes pittoresques des habitants, les bonnets rouges et bleus qu'on agitait en l'air, les banderoles du *mai* qui flottaient au vent frais et léger du matin, la gaieté et la bonhomie des nombreux acteurs de cette scène, le sérieux grotesque de M. Wagnaër et du capitaine, formaient un tableau de genre des plus charmants, encadré dans le plus magnifique paysage et éclairé par les plus beaux rayons d'un soleil de printemps.

Mais si quelque chose contribuait surtout à embellir ce spectacle, à coup sûr, c'était la personne de Clorinde. Debout sur une chaise, dans la fenêtre, de manière ce que sa taille élancée parût dans toute sa grâce, elle semblait la reine ou plutôt la déesse à qui tous ces honneurs étaient rendus. Aussi prenait-elle le plus vif intérêt à ce qui se passait. Ses beaux yeux noirs humides d'émotion étincelaient en même temps de plaisir ; elle semblait rire et pleurer tout ensemble, son teint brun était animé par les plus vives couleurs, et, rayonnante à la fois de grâce, de beauté, d'amour filial, de vanité satisfaite (sentiment qui ne contribue pas médiocrement à embellir une femme), elle semblait respirer avec volupté, comme un délicieux parfum, l'odeur de la poudre mêlée aux âcres exhalaisons du varec et des autres plantes marines que les vagues du grand fleuve rejetaient sur le rivage. Du geste et de la voix, elle remerciait et encourageait les miliciens, et les plus jeunes d'entre eux, enthousiasmés,

(1) Voyez la note B à la fin du volume.

comme on peut bien le croire, épuisèrent tout ce que leurs poumons pouvaient leur fournir de cris de joie, et tout ce qu'on leur avait donné de munitions.

Charles, surpris et étourdi de tout ce tapage, auquel se mêlaient les hurlements des chiens et les cris de tous les animaux des habitations voisines, n'avait pas encore eu le temps de s'expliquer bien clairement ce que tout cela voulait dire, lorqu'il aperçut Louise qui sortait de la maison, en rajustant de son mieux la modeste toilette qu'elle venait de se faire bien à la hâte. Il courut à elle.

—Bon, te voilà, Charles, fit la jeune fille. Je suis bien contente, tu vas venir avec moi.

—Et où vas-tu de ce pas ?

—Chez Clorinde sûrement, lui faire mon compliment de tous les honneurs qu'on vient de leur rendre.

—Ah ! tu sais donc ce que ça veut dire ?

—C'est bien certain. Est-ce que tu ne vois pas le *mai* qui est planté près de la maison ? M. Wagnaër a été fait major, et ils sont venus à l'improviste lui donner cette fête-là. Crois-tu, quelle surprise !

—Une surprise ! Ça doit en être une bonne en effet. Et où diable les gens de la paroisse ont-ils été pêcher tout cet amour-là pour M. Wagnaër, que personne ne pouvait souffrir ?

—Ne dis donc pas cela. Nous avons eu des préjugés contre lui, mais je t'assure que maman en est bien revenue. Clorinde est si bonne, et tout le monde l'aime tant.

—Passe pour ta Clorinde. Elle est assez jolie fille, ma foi ! Et c'est seulement bien dommage qu'elle paraisse si fière de toutes ces singeries... Mais dis donc, ma petite sœur, comment se peut-il qu'elle soit si richement mise ?... Si c'est là sa toilette quand on la surprend, qu'est-ce donc quand elle veut surprendre son monde ?

—Tiens, tu es un méchant. Mais il faut absolument que tu viennes avec moi. Voyons, ne fais pas l'ours. C'est

bien assez que tu sois resté sur la grève, comme si tu avais eu peur des coups de fusil.

—Laisse donc, je me tenais à une distance respectueuse pour tout voir. Je serais curieux de savoir ce qu'ils se sont dit, le capitaine et le major. J'ai entendu par-ci par-là des mots longs comme d'ici à demain....

—Voyons, mon bon Charles, pour ne pas me faire de peine, viens avec moi.

—Mais tu es folle ! Une visite, à cette heure-ci, chez des gens que je connais à peine !

—En voila des cérémonies ! N'as-tu pas dit toi-même que Clorinde était en grande toilette ? Viens donc ! Et en disant cela, Louise prenait son frère par le bras et l'entraînait sans trop de résistance de sa part ; car on pouvait les voir de chez M. Wagnaër, et il n'aimait pas à paraître trop sauvage.

La plupart des miliciens, profitant de l'invitation de leur major, s'étaient rendus à l'auberge voisine, et il ne restait plus que le capitaine Martin et quelques-uns des plus anciens et des plus respectables habitants qui causaient avec M. Wagnaër. Clorinde vint au-devant de Louise et l'embrassa, et, sans attendre qu'elle lui présentât son frère, elle échangea avec lui une cordiale poignée de main. M. Wagnaër de son côté fit un accueil charmant à son jeune voisin, et l'invita tout de suite à un déjeuner magnifiquement servi, qui se trouvait sans doute préparé par un effet *de la surprise*, comme tout le reste. M. Wagnaër retint aussi à déjeuner les habitants qui causaient avec lui.

Après le déjeuner, qui se pralongea assez tard dans la matinée, Louise et Clorinde firent de la musique pendant quelque temps ; puis Charles obtint un congé d'une heure seulement, pour aller faire une toilette plus convenable, car il était invité à dîne- Les autres convives étaient le curé, Jules de Lamilletière, fils aîné

du seigneur, et le notaire de la paroisse. Le repas fut des plus gais et arrosé d'excellent vin de Champagne fabriqué à Jersey par un des compatriotes et correspondants du major. Après le dîner, Louise et Clorinde exigèrent que Charles les accompagnât dans une excursion à cheval ; le jeune de Lamilletière fut aussi de la partie. Enfin, après le thé, il fut question d'aller à un bal qui se donnait à l'auberge aux frais de M. Wagnaër. Charles se défendit de son mieux de ce dernier divertissement qu'on lui imposait, mais il n'y eut pas moyen. Ce bal devait être si drôle, si amusant, disaient les jeunes filles ; et puis Louise fut sur le point de pleurer. Ainsi, malgré qu'il eût bien hâte d'avoir avec sa mère l'explication qu'il méditait depuis si longtemps, notre héros fut obligé de céder.

Le bal fut en effet des plus divertissants. Jules de Lamilletière dansa avec Louise et Charles avec Clorinde. Les amours de Guillot le commis avec la fille vieille et laide d'un riche cultivateur, égayèrent surtout les deux jeunes couples. Ce ne fut qu'assez tard dans la nuit que Charles et Louise rentrèrent à la maison.

Madame Guérin avait veillé pour les attendre, et après s'être fait conter tout ce qui s'était passé, et comme quoi Clorinde n'avait pas voulu permettre à Louise de s'absenter et avait pris soin de sa toilette, qu'il lui avait fallu faire à plusieurs reprises, elle dit à Charles : " Mon pauvre enfant, il est bien tard et tu dois avoir un grand besoin de repos. Après un voyage comme celui que tu as fait, avoir passé une journée pareille ! J'avais pourtant des choses bien sérieuses à te dire : je voulais avoir une longue conversation avec toi ; mais ça sera pour demain. Il faut, mon pauvre enfant, que tu t'occupes d'affaires importantes, car, vois-tu, maintenant, il n'y a plus que toi sur qui nous comptions. Tu es l'espoir de la famille. Ainsi, après t'être bien amusé aujourd'hui, demain matin, tu viendras

entendre la messe avec moi et ensuite nous parlerons d'affaires."

Charles pâlit à ce discours. Sa mère avait-elle su d'avance ce qu'il avait à lui dire ? Quelles étaient ces grandes affaires dont elle voulait l'entretenir ? Il était pour le moins bien étrange qu'elle lui offrît ainsi l'occasion d'une explication qu'il désirait si fort. Toutefois, comme il la redoutait presque autant qu'il la désirait, il ne fut pas fâché de la voir ajournée au jour suivant, et las des fatigues de la veille, et des plaisirs du jour, il s'en fut dormir, la tête pleine de projets, de craintes et d'espérances pour le lendemain.

VI

L'ESPOIR DE LA FAMILLE



CHEZ nos voisins des États-Unis l'autorité paternelle se réduit maintenant à peu de chose. L'individualisme a remplacé l'esprit de famille. Chaque citoyen, satisfait d'avoir assuré à ses enfants le plus profitable de tous les héritages : une bonne instruction pratique, qui peut faire de chacun d'eux, soit un cultivateur éclairé, soit un manufacturier inventif, leur abandonne le soin de se frayer eux-mêmes un chemin dans le monde, s'occupe peu de leur laisser une fortune à partager entre eux, et risque sans scrupule, dans la spéculation la plus hasardeuse, tout leur patrimoine. L'enfant, de son côté, choisit de bonne heure l'état

qui lui convient, va où il veut, souvent au bout du monde, en revient quand il le peut, se marie quand il le veut et comme il lui plaît ; et, quelque chose qu'il fasse, il lui vient rarement à l'idée de prendre l'avis de ses parents. Ils n'ont rien à voir dans ses affaires, et ce n'est que juste : on ne s'affranchit d'un devoir qu'en renonçant à un droit.

Chez nous, quoique les mœurs intimes, les choses du foyer domestique se modifient de jour en jour au contact des institutions libérales, l'absolutisme des parents, surtout dans les familles riches, se ressent encore beaucoup de l'ancien régime. Nous ne prétendons pas dire que l'autorité paternelle se montre dure et inexorable ; mais elle a assurément une large part d'influence sur les actes les plus importants de la vie : le choix d'un état, et celui d'une épouse. Les meilleurs parents, par leurs instances et leurs larmes, violentent quelquefois des décisions qui devraient être libres, par cela même qu'elles sont irrévocables.

Il n'est même pas rare de voir cette influence exercée par la mère, à l'exclusion du père, et de grands garçons. très capables de penser par eux-mêmes, adopter, avec une soumission sans doute bien louable, la manière de voir plus ou moins éclairée de leurs mamans sur leur propre avenir. Il en résulte quelquefois que celui qui aurait fait avec beaucoup de peine un bon commis, devient un notaire ou un avocat, et que celui qui montre toutes les inclinations d'un mousquetaire, revêt l'habit ecclésiastique. Ce sont là de petits écarts de l'imagination maternelle qui, au demeurant, sait d'ordinaire gouverner avec assez de bon sens toute la famille, à commencer par le chef de la communauté

Pour ce qui est de madame Guérin, rien n'était plus légitime que l'influence qu'elle exerçait sur Charles. Par la supériorité de son esprit et l'énergie de son caractère, elle avait su dès le principe remplacer auprès de ses

enfants l'excellent père qu'ils avaient perdu dans leur bas âge ; elle avait conduit avec prudence et sagacité leurs petites affaires pécuniaires, et ce qui vaut encore mieux, elle avait su à la fois se faire craindre d'eux et se faire aimer. Aussi, quoique prévenu par quelques mots de la lettre de Louise, Charles n'en fut pas moins très étonné lorsque, dès le début de leur conversation, sa mère lui proposa d'abdiquer une autorité dont elle usait si sagement.

—M'émanciper, ma mère ? s'écria-t-il. Mais qu'est-ce que je ferai ? Je n'ai pas hâte de prendre la responsabilité des affaires de la famille. Il serait peut-être beaucoup plus sage de m'interdire, au moment où je deviendrai majeur, que de m'émanciper à présent... Puis se ravisant : Il y a cependant une sorte d'émancipation reconnue en loi à laquelle je ne saurais avoir aucune objection...

—Et comment appelez-vous cela, monsieur le jurisconsulte ?

—La loi dit comme cela, qu'on est émancipé en se mariant.

—Quoi, déjà ? Je ne pensais pas que cela irait si bien. J'avais oublié qu'il n'y a rien comme le cœur d'une mère pour rencontrer juste. Elle est donc bien aimable cette Clorinde qu'elle t'a ensorcelé du premier coup ? Si tu savais comme cela me fait plaisir...

Il y avait tant de bonheur exprimé par le son de la voix et le regard triomphant de madame Guérin, que Charles n'osa pas la détromper. Il se contenta pour le moment de manifester son étonnement.

—Comment, ces Wagnaër qui nous ont fait tant de mal ? Serait-il possible ?

—Écoute, mon cher, quelques mauvais projets qu'ait eus le père, je ne suis pas femme à tenir sa fille responsable. Ensuite, me crois-tu haineuse au point de refuser ton bonheur par rancune ? J'ai été bien surprise, cet hiver, lorsqu'un jour j'ai reçu la visite de mon voisin et

de sa fille. Je me suis demandé quelque temps, ce que cela voulait dire. M. Wagnaër n'était pas entré dans ma maison depuis cette fois où il avait été si bien reçu... Je ne lui connaissais aucune raison d'essayer de nouveau ce qu'il avait tenté une première fois... J'ai eu peur de quelque nouvelle intrigue de sa part. Bien vite et un peu malgré moi Clorinde et Louise sont devenues très intimes. La naïveté de ta sœur, qui me répétait fidèlement tout ce qu'on lui disait, m'a bientôt fait voir que les Wagnaër avaient quelque projet de mariage en tête. Je me suis dit : mais ce serait là après tout un bon moyen de finir toutes les difficultés ; en donnant sa fille à Charles, mon ambitieux voisin s'assurerait cette terre qu'il convoite... Au lieu de redouter sa cupidité, nous serons certains de sa protection. Il se mêlait à ce projet beaucoup de la sympathie que j'éprouvais pour Clorinde. Dans les commencements, je n'aimais pas que ta sœur la fréquentât. Elle a reçu une éducation toute différente et vu une société tout autre que celle que je voudrais pour Louise. Mais elle a un si bon cœur, elle a montré tant d'amitié à ma fille, tant d'égards et de complaisance pour moi, elle a si bien profité des conseils que je me suis permis de lui donner ; elle se sent si malheureuse de n'avoir point de mère, que je me suis habituée, depuis quelques mois seulement que je la connais, à la considérer presque comme une seconde fille, et je me suis dit qu'elle pouvait l'être un jour et te rendre heureux.

—Mais M. Wagnaër, ce vilain homme ?

—Lui aussi, mon cher, il a bien changé. Je ne ferais point serment qu'il ne se permet pas encore quelques petits prêts usuraires, qu'il ne force pas encore quelques habitants à s'endetter assez pour acquérir bientôt leurs propriétés, mais il s'est montré, me dit-on, bien moins avide depuis une couple d'années, on parle mieux de lui dans la paroisse et il a même fait quelques actions

charitables. Quoique protestant, il voit souvent notre curé, il est bon ami avec lui ; il lui a donné de l'argent pour ses pauvres, il a offert le pain bénit au nom de Clorinde et il a payé sa dîme cette année. Ça ne me surprend pas, d'une manière, car il n'a jamais beaucoup tenu à sa religion, et il n'a fait aucune objection à ce que Clorinde fût élevée dans la nôtre ; je suis surprise seulement de le voir si libéral. Le curé parle en bien de lui, et m'a dit plusieurs fois que j'avais des préjugés trop forts contre cet homme. Enfin, tu as dû voir hier qu'il est beaucoup plus aimé des habitants, puisqu'on lui a fait une si belle fête, et que tout le monde paraît content de sa promotion au grade de major....

Madame Guérin était douée ou, si l'on veut, affligée d'une de ces imaginations ardentes qui marchent vite et bien vite dans le chemin où elles entrent. Dans peu d'instants elle eût réhabilité aux yeux de son fils le nouveau major dont elle ne lui avait jamais dit de bien. Cela fait, elle se mit à dérouler l'avenir comme elle l'entendait, la pauvre femme, mais non pas absolument tel que Charles le rêvait.

Son fils une fois marié s'établissait auprès d'elle et de son beau-père ; il entreprenait de société avec celui-ci les plus beaux travaux, il créait un commerce de bois sur la *rivière aux Écrevisses*, les *billots* descendaient comme d'énormes poissons dans le courant rapide, un moulin gigantesque sciait le bois au fond de l'anse, des goélettes et des navires s'y pressaient en foule, la terre devenait le site d'un petit village, d'une petite ville, et Dieu sait quoi encore ! Les nouvelles juridictions judiciaires dont on commençait à parler déjà étaient établies, l'endroit devenait de la plus grande importance, on y installait une cour de justice, Charles cumulait le commerce et la profession et était tout naturellement le procureur de a maison dont il faisait partie ; il était de plus l'avocat

de tout le monde et faisait, somme toute, des affaires d'or. Puis on était si heureux ! Louise aimait tant Clorinde ! Clorinde aimait tant sa mère ! Et Charles donc Et les petits enfants !...

Une pensée triste se lisait toutefois sur la figure du jeune homme. C'était, sans le savoir, une trahison que sa mère lui proposait. Il se faisait honte à lui-même intérieurement d'avoir pu en écouter si long, sans élever énergiquement la voix pour plaider la cause de sa fiancée absente ; mais sa mère parlait avec tant de volubilité... et il lui en coûtait tant de l'arracher à ses illusions !

Il lui vint à l'esprit de faire une question, au moyen de laquelle il crut rompre le fil de la conservation, afin de la reprendre ensuite et de dire à madame Guérin moins brusquement les choses qui devaient si fortement la contrarier.

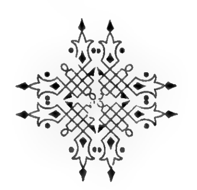
—Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué pourquoi vous vouliez me faire émanciper.

—Ah ! écoute un peu : cette idée-là n'est pas non plus étrangère à ton mariage. Quand on veut faire une affaire comme il faut, on doit d'abord se mettre en position de traiter avantageusement, n'est-ce pas ? Or, pour nous autres vieilles gens, qui voyons quelquefois dans un mariage ce que, à ton âge, lorsqu'on a la tête pleine de poésie et de roman, l'on se donne bien de garde de voir, pour nous, c'est avant tout une affaire. J'ai calculé dans mon esprit toutes les chances de celle-ci. Quoique M. Wagnaër ait des intentions bien prononcées sur toi, je ne suis pas encore bien sûre de mon coup. Clorinde est bien jolie et bien riche. Cela attire les amoureux de loin, quelquefois. Pour m'assurer du père, j'ai donc imaginé de le tenter en commençant moi-même ou plutôt en te faisant entreprendre l'exploitation de nos propriétés. Pour cela, il faut bien t'émanciper, car il faudra que tu agisses toi-même. J'ai une couple de cents louis,

fruit de mes économies. Nous emprunterons, car avec cela tu n'irais pas loin. Je te mettrai en rapport avec les gens d'affaires que je connais à la ville · y aller moi-même, signer des papiers, m'inquiéter, me casser la tête, tout cela me répugne beaucoup. Tu es toujours destiné à avoir les affaires de la famille en main un jour ou un autre. Il vaut mieux à présent que plus tard. Cela te donnera de la gravité, cela t'empêchera de te laisser aller aux folies et aux extravagances de la jeunesse. Je vais donc, aussi promptememt que cela te conviendra, te faire émanciper, puis je te consentirai une donation en bonne et due forme de mes deux terres ; car tu sais que ton père m'a tout laissé à moi en *propre* par son testament...

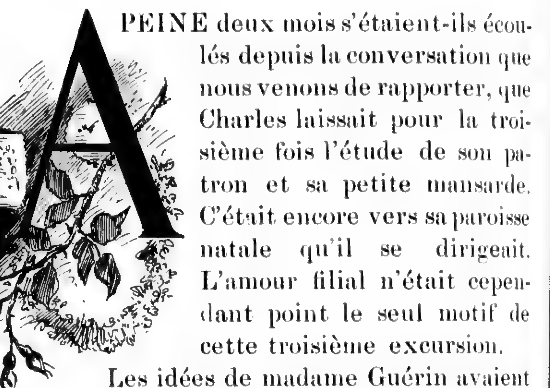
—Pierre et Louise... vous n'y pensez point !

—Sois tranquille. J'assure à Louise dans la donation une jolie rente ; et pour ce qui est de Pierre, s'il devait jamais revenir, ce qui me reste à part de mes terres serait pour lui. Je me fie aussi un peu à ta générosité. Mais je n'ai guère d'espérances pour ce pauvre enfant ; et je ne compte plus maintenant que sur toi... Voyons, tout cela te fait froncer les sourcils ; tu es mécontent peut-être de me voir tant calculer et mettre tant d'intérêt là où tu voudrais ne mettre que du sentiment. Eh bien ! voilà qui va te faire à merveille pour te délivrer de mes sermons. Vois-tu qui vient au détour de la route ? Va rejoindre ta sœur et son amie, et pour résumer tout ce que j'avais à te dire, laisse-moi ajouter deux mots : souviens-toi que tu es *l'espoir de la famille !*



VII

UN BAL CHEZ M. WAGNAER



A PEINE deux mois s'étaient-ils écoulés depuis la conversation que nous venons de rapporter, que Charles laissait pour la troisième fois l'étude de son patron et sa petite mansarde. C'était encore vers sa paroisse natale qu'il se dirigeait. L'amour filial n'était cependant point le seul motif de cette troisième excursion.

Les idées de madame Guérin avaient germé chez son fils et fructifié à merveille. Malgré tous ses beaux projets, il n'avait pas osé livrer l'assaut que nous lui avons vu méditer avec tant de courage ; puis, petit à petit, il avait si bien parlementé avec sa conscience, qu'il avait fini par renoncer à toute explication. Il n'y avait pas loin de là à l'entière apostasie de son premier amour.

Belle, enjouée, unissant à toutes les grâces de la jeunesse toutes les séductions de la bonne compagnie, tous les riens charmants qui ne s'apprennent qu'à cette école et qui font tant d'impression sur un jeune homme, Clorinde acheva de faire oublier la jeune villageoise.

La solitude, la mélancolie, le contraste entre Marichette et tout ce qui l'entourait avaient été pour beaucoup dans cette première passion. Le réveil de la nature aux premiers jours du printemps, les mille voix harmonieuses qui s'élevaient du fleuve, des champs et des bois, les souvenirs qui s'attachaient à tant d'objets familiers à son

enfance, les promenades qu'il faisait avec Louise et Clorinde, la sympathie qui unissait les deux jeunes filles et formait autour d'elles comme une sphère d'ondulations magnétiques, tout cela amena par degrés de nouveaux sentiments que notre héros ne put s'empêcher d'avouer. La jeune fille, qui reçut cet aveu, s'en empara sans trop de façons comme d'une chose à laquelle elle s'attendait depuis longtemps et qui lui revenait de plein droit.

Mlle Wagnaër était une de ces natures ardentes qui ne font jamais trop de mystères de leurs sentiments. Autant Marichette avait montré d'hésitation, de réserve, autant Clorinde se montra heureuse et fière de l'amour qu'elle inspirait.

Après quelques semaines d'un bonheur que des souvenirs importuns ne troublèrent que rarement, Charles avait dû retourner à la ville pour exécuter les projets de sa mère. Tout se passa tel que madame Guérin l'avait prémédité. L'émancipation fut votée par une assemblée de *parents et amis* qui n'étaient ni l'un ni l'autre, l'acte fut homologué par le juge, qui signa sans lire, et M. Dumont fut nommé, pour la forme, *conseil au mineur émancipé*. Les emprunts nécessaires furent réalisés en peu de temps ; Charles signa plusieurs contrats avec des ouvriers pour la construction d'une écluse et d'un moulin à scie, il engagea un commis, espèce de *factotum* qui se mit à la tête d'une bande de bûcherons ; enfin, en très peu de temps, il donna à l'exploitation de la *rivière aux Écrevisses* toutes les apparences d'une grande et sérieuse entreprise.

Cela fit ouvrir de grands yeux à M. Wagnaër. Il ne s'était attendu à rien de semblable. Il se voyait, comme on dit, *couper l'herbe sous le pied* par un jeune homme qu'on lui avait représenté jusque-là comme incapable de mettre deux chiffres bout à bout.

M. Wagnaër en était à une époque de transition bien importante. Après avoir amassé les matériaux de sa

fortune, il en construisait l'édifice et se prépar caser avantageusement. Pour cela, il s'efforçait ...érir la seule chose qui lui avait manqué jusqu'alors, ... onsidération publique ; il refaisait de son mieux sa réputation.

Avec ce léger ingrédient de plus, sa position devenait en effet très enviable. Ce n'est pas peu de chose que de primer par sa richesse sur une étendue de vingt à trente lieues et de dominer tous les gentilhommes et les bourgeois disséminés dans cet espace. Il faut qu'une flétrissure morale soit bien désespérante, pour qu'un homme très riche au milieu de fortunes généralement médiocres ne parvienne pas à la faire disparaître.

Les belles campagnes de la *Côte du Sud*, et particulièrement les environs de la résidence de M. Wagnaër, sont, tous les étés, le rendez-vous de nombreux émigrés de la meilleure société de Québec et de Montréal. Réunis aux familles les plus considérables de ces endroits, ces visiteurs citadins forment des cercles, pas aussi brillants sans doute que la brillante cohue qui s'entasse à Saratoga, à New-Brighton et aux autres *eaux* et *bathing places* de l'Amérique, mais assurément plus gais et plus agréables. Ce sont des fêtes champêtres, des *pique-niques*, des excursions en chaloupe dans les îles du fleuve, de longues cavalcades d'une paroisse à l'autre, des promenades dans les bois, tout cela avec le spectacle des plus beaux paysages du nouveau monde.

M. Wagnaër conçut le projet de rassembler chez lui à un jour donné tous ces essaims de voyageurs et toute la société de l'endroit. Il voulait poser par une fête splendide la base de son existence nouvelle, inaugurer et substituer une domination d'un autre genre au règne de terreur qu'il avait fait peser jusque-là sur ses voisins. En d'autres termes, d'usurier et de créancier impitoyable, le marchand enrichi visait à se transformer en grand seigneur magnifique et hospitalier.

Grâce à quelques amies de pensionnat et aux relations d'affaires que son père entretenait avec quelques-unes des plus riches familles anglaises de Québec, Clorinde avait fait des connaissances dans le beau monde. Elle prit le prétexte de rendre à ses amies les politesses qu'elle en avait reçues, et les invitations du bal, comme cela devait être, furent faites en son nom.

M. Charles Guérin et M. Henri Voisin furent les premiers invités parmi les jeunes gens de la ville et s'y rendirent ensemble.

Il n'est pas besoin de dire que M. Wagnaër n'épargna rien pour cette occasion. Clorinde et Louise s'étaient chargées des préparatifs. Elles avaient transformé la maison et les jardins à ne pas s'y reconnaître. Elles avaient disposé avec art dans tous les appartements des guirlandes de feuilles d'érables entremêlées de fleurs. On avait abattu plusieurs cloisons, ce qui avait fait une salle de danse très vaste, tapissée d'un bout à l'autre de branches de sapins et d'érables. Des *convolvulus*, des *clématites* et d'autres plantes grimpantes étaient artistement mêlées à la verdure : leurs fleurs blanches, rouges, bleues ou jaunes formaient tout autour une véritable charmille. De grands vases d'albâtre contenant des bougies de diverses couleurs répandaient une lumière fantastique dans les vestibules et les boudoirs ; tandis que plusieurs lustres jetaient dans la salle du bal une éblouissante clarté, d'autres vases pleins de fleurs odoriférantes mariaient leurs suaves senteurs aux exhalaisons aromatiques des sâpins, et une brise légère, qui pénétrait par toutes les ouvertures de la maison, agitait doucement et lumières et parfums.

Au fond de la salle de danse, il y avait deux larges fenêtres qui donnaient sur le jardin. On n'en avait fait qu'une seule porte. Plusieurs arcs de verdure élevés très près les uns des autres formaient un chemin couvert

en feuillage de la maison au berceau. On avait relégué dans cet endroit le buffet et les rafraîchissements. Des statues de plâtre imitant le bronze, éclairaient le jardin avec des lampes qu'elles tenaient dans leurs mains ou sur leurs têtes. Des lampions de diverses couleurs avaient été disposés dans les arbres, les charmilles et les arbustes.

Mais la plus belle des décorations, c'était la nuit sereine mais noire et sans autre lumière que celle des myriades d'étoiles qui scintillaient là-haut, comme pour quelque réjouissance céleste. Une obscurité mystérieuse étendait ses voiles sur toute la campagne et au loin sur le fleuve. Il y a une sensation étrange que l'on éprouve au milieu d'une semblable fête, lorsqu'on songe à l'atmosphère de lumière et de bruit qui nous environne et va mourir par degrés si près de nous dans le silence et l'obscurité de la nature. On se croit dans un monde à part, sur une oasis de plaisirs, avec des limites et un horizon inconnus.

La société qu'avaient réunie les invitations de Clorinde formait un tout passablement hétérogène. Il y avait là : des demoiselles de la ville en grande tenue de bal, décolletées autant que la mode le permettait, ce qui veut dire beaucoup, et des jeunes personnes de la campagne avec des mouchoirs de gaze sur leurs épaules, qui les enfonçaient autant et plus que ne l'exige la pudeur la plus incivilisée ; des élégants comme Jules de Lamilletière, jeunes gens aux allures hardies et dégagées, valseurs intrépides, pleins de grâces et de fatuité, dont la toilette était calquée sur la dernière gravure de mode ; et des échappés de collège avec des habits et des tournures à moitié séculiers, au regard indécis, à la démarche timide, gauche, contrainte, malgré la meilleure volonté du monde. Il y avait des dames à grandes prétentions, à la pose hautaine et protectrice, *exclusives* au dernier degré, ne parlant qu'entre elles et rendant à peine un dédaigneux

salut à toutes les personnes qui leur étaient nouvellement présentées, et de bonnes grosses mamans déployant un sans-gêne un peu vulgaire, un caquet familier, des toilettes surannées, chargées de bijoux, de fleurs et de rubans, et remarquables surtout par des coiffures pyramidales en dehors de toutes proportions connues.

C'est le triomphe d'une châtelaine accomplie de faire oublier les éléments disparates qui se trouvent dans un salon, de mêler, de fondre ensemble les nuances diverses en donnant l'exemple par sa cordialité et son affabilité. La *dame de céans* n'avait ni l'aplomb, ni l'autorité nécessaires pour réussir à ce point.

La moitié de la société n'avait pas été présentée que déjà l'on pouvait voir la partie la plus jeune et la plus élégante se grouper autour d'elle et lui former une espèce de cour.

Au nombre des jeunes gens qui entouraient Clorinde se trouvaient deux officiers de la garnison de Québec. Ils étaient en habit bourgeois, ou, comme on dit dans le jargon anglo-français de nos salons, en *civiliens*.

Charles suivit avec une religieuse attention la conversation de ces hommes qu'il voyait partout si recherchés et si admirés. Il ne fut pas médiocrement surpris de leur entendre adresser pêle-mêle à Louise et à Clorinde une foule de questions décousues et saugrenues.

—Aimez-vous beaucoup la valse ?—Passez-vous souvent l'hiver à Londres ?—Comment trouviez-vous l'uniforme du régiment qui vient de partir ?—Aimez-vous les bains de mer ?—Marchez-vous souvent en raquettes ?—Savez-vous patiner ?

Au premier coup d'archet Jules de Lamilletière se mit en place avec Clorinde, Louise avec un des militaires fit leur vis-à-vis. Charles se tint près du quadrille et par un effort de hardiesse et d'habileté trouva le moyen d'engager Mlle Wagnaër pour le *troisième.* Elle l'était déjà pour le *second* avec l'autre militaire.

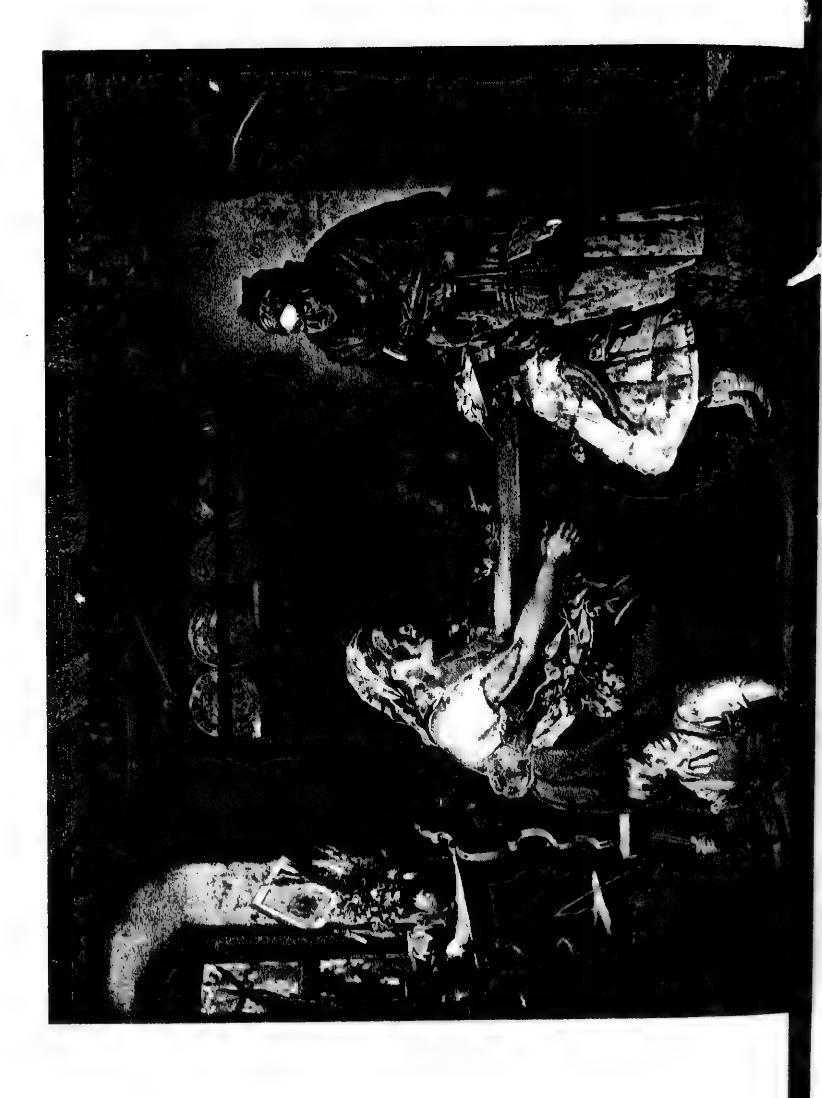
L'entrain de la danse, la musique assez bonne, l'éclat de la fête ne tardèrent pas à animer tous les invités d'une gaieté bruyante qui effaça bientôt les distinctions les plus désagréables. Le bal fut ravissant.

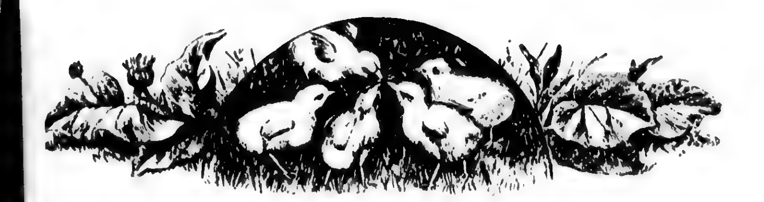
Clorinde, après avoir dansé avec Charles, refusa tout autre cavalier, sous le prétexte que lui offrait son rôle de maîtresse de maison. Elle fit avec Louise et son frère le tour des appartements et du jardin pour voir si tout était bien.

En passant près des peupliers du jardin, Charles aperçut son ami Voisin qui s'était adossé à un de ces arbres et paraissait chercher dans la contemplation de la voute étoilée, une compensation à sa solitude et à son ennui. Il eût pitié de lui et l'indiquant à Clorinde qui ne pût s'empêcher de sourire, il prit congé d'elle et fut le rejoindre.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)





LA VISITE A LA MERE NOURRICIERE

D'APRÈS M. RITACHER.

C'EST encore un sujet de genre de l'école allemande et une scène enfantine que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs aujourd'hui.

Une vieille bonne conduit un enfant faire visite à sa mère nourricière. Évidemment l'enfant a quelque peu oublié celle-ci, car il paraît intimidé et n'ose approcher, mais la bonne paysanne, qui est en train de préparer le dîner de la famille, lui tend la main avec bonté. Toute cette scène est charmante.

L'artiste qui a peint ce tableau est de l'école de Dresde ; il fut élève de Bendemann, sous la direction duquel il a peint d'excellents portraits, des têtes idéales et des sujets d'histoire ; ce n'est qu'après avoir quitté son maître qu'il s'adonna aux sujets de genre.

Ritacher est mort jeune ; le tableau que nous reproduisons est le dernier qu'il ait peint ; il fut acquis par le Musée de Dresde où il se trouve maintenant

Alphonse Leclaire.

LE TYPHUS DE 1847

(*Suite*)

Sœur Desjardins nous apparaît avec un épanouissement de figure qui ne change point. Oh! si elle avait en ce moment ses pinceaux et une toile, elle reproduirait fidèlement les scènes lugubres qui décorent ces tristes abris. Mais c'est sur ses pauvres malades que s'exerce présentement tout son savoir-faire.

Là-bas, au fond du couloir sombre, je vois la silhouette de sœur Marie (Barbeau). Elle s'ingénie à découvrir les plus misérables.

En effet, il se trouve en cet endroit isolé, un appentis faiblement éclairé par quelques verres. La terre durcie en fait le parquet.

Un nombre de convalescents qui augmentent ou diminuent chaque jour y sont occupés à échiffer du cable, gagnant par ce travail une très mince ration. La bonne sœur est au milieu d'eux ; elle pourvoit à leurs besoins avec sollicitude et demeure dans ce réduit sans s'occuper de l'humidité et des autres inconvénients.

Cette vaillante sœur, dont la taille atteint à peu près la moyenne, fait preuve d'une énergie qui étonne. On aime à la voir au chevet des malades; quels soins! quelle attention ! quelle prévenance ! Les services les plus répugnants sont ceux auxquels elle se livre avec plus d'empressement. Un jour, elle est occupée dans un département qui contient 500 pestiférés. Ses regards s'arrêtent soudain sur une pauvre mourante ; elle y court pour la préparer à recevoir l'extrême-onction; la moribonde exhale une odeur repoussante. Aussitôt notre

chère sœur se met en frais de la retirer du grabat fétide qu'elle occupe, pour la mettre sur un autre. Un jeune médecin arrive en ce moment, il offre à la bonne sœur de lui aider dans ce service, mais à peine a-t-il remué cette pourriture vivante qu'il en ressent des nausées si fortes, qu'il est obligé de sortir sans retard pour aller en plein air se décharger par un vomissement abondant. Il n'a pas d'expression pour faire l'éloge de cette petite religieuse si maîtresse des répugnances de la nature. A quelque temps de là, ce jeune médecin, pris lui-même par la contagion, veut avoir les sœurs à son chevet, et comme il est protestant, il abjure l'erreur et ne cesse de répéter qu'il doit sa conversion aux beaux exemples des sœurs de la Charité. Un matin que sœur Marie était occupée à balayer le *shed* qui était sous sa dépendance, un officier survint avec une escouade de soldats. Surpris de voir cette petite religieuse occupée à cette besogne, il commanda à ses soldats, qui aussitôt saisirent des balais et nettoyèrent en un instant l'appartement.

Voyons sœur Sainte-Croix (Pominville), qui fut si ardente à s'offrir pour le service des ambulances ; oui ! voyons-la à l'action dans cet hôpital sur le fleuve, vieille maison qui a été le premier refuge des émigrants. Elle est au milieu d'un grand nombre de malades qu'elle console par l'expression de ses sentiments pleins de piété.

Sœur Deschamps, qui plus tard fut supérieure de la communauté, occupée d'une bâtisse à Châteauguay, trouvait néanmoins le loisir de venir passer la journée du dimanche aux *sheds* pour y soulager ses sœurs.

Elle se souvient toujours avec consolation des instants qu'elle passa auprès de sœur Sainte-Croix, sa compagne de noviciat, et elle n'a jamais oublié l'impression que lui fit la vue de quatre-vingts cercueils entassés un dimanche près de l'hôpital qu'habitait sœur Sainte-Croix ; ils étaient prêts pour l'inhumation du lundi.

Sœurs Olier, Blondin, Caron, Cinq-Mars, et autres, se remplacent tour à tour. Sœur Blondin ne respire que sacrifice et immolation.

Sœur Saint-Joseph (Denis) n'a pas la moindre part sous ces misérables abris. Montons dans ce galetas, nous la verrons au milieu d'un grand nombre de petits enfants. La bonne sœur les soigne avec un grand esprit de foi, car autrement, l'exhalaison nauséabonde, et tous les soins rebutants qu'il faut rendre à ces pauvres petits l'éloigneraient bientôt, mais elle ne croit pas payer trop cher la croix de sa profession religieuse qu'elle doit recevoir bientôt.

Les sœurs Montgolfier, Dalpé, Primeau, Chevrefils, Limoges et Labrèche, ont également un courage qui ne faiblit pas. Toujours prêtes à soulager les plus anciennes et à se livrer elles-mêmes aux œuvres les plus basses et les plus méritoires. Quelques semaines passées aux ambulances suffisent aux prêtres et aux religieuses pour y établir l'ordre et la régularité. On divisa ces abris en divers départements, celui des hommes, celui des femmes, celui des enfants. Il y avait un *shed* spécial pour accueillir les arrivants.

C'est ici qu'on reconnaît sœur Collins, jeune novice remplie d'ardeur et d'esprit de sacrifice. On la voit au milieu d'une foule d'émigrés, conserver un grand calme, écoutant avec déférence et douceur, les lamentations de ces pauvres étrangers.

Elle les accueille avec compassion, les encourage, leur fait espérer des jours meilleurs.

Tous ceux qui ne peuvent avoir encore accès dans les autres abris, elle les garde auprès d'elle, multipliant ses soins pour adoucir leur triste position. Que de fois n'a-t-elle pas baigné de ses larmes ces pauvres agonisants.

Le hangar dont elle pouvait disposer était très bas et très étroit, sans lits, sans doute, puisqu'il fallait s'étendre

auprès d'eux pour les faire boire ; mais son grand courage ne faiblissait point ; si elle ne pouvait soulager leur corps, elle savait du moins relever leur âme en leur faisant entrevoir la vie éternelle. Oh ! comme ses discours étaient pathétiques auprès des mourants ! Elle avait le don de toucher les cœurs....Que d'âmes elle a retirées de l'hérésie !...Voyait-elle des ministres protestants circuler dans les abris, elle ne vivait plus et faisait bonne garde auprès de ceux qu'on voulait endoctriner ; on la vit confondre par ses réponses pleines de sens et de doctrine ceux qui osaient lui poser des questions téméraires.

Une autre affliction navrait son cœur quand elle voyait arriver les émigrés : c'étaient les adieux déchirants qu'ils se faisaient les uns aux autres, quand il fallait séparer hommes, femmes et enfants pour les conduire dans les abris qui leur étaient propres. De pareilles scènes se répètent souvent au dedans et au dehors des abris, et le cœur de nos chères sœurs en est souvent broyé de douleur.

Un jour, un pauvre Irlandais débarqué de la veille arrive aux *sheds*, et demande sa femme qui l'avait précédé à Montréal. Personne ne peut lui en donner des nouvelles ; il parcourt inquiet et désolé tous les abris sans pouvoir la retrouver ; il arrive enfin au lieu où sont déposés les cadavres des décédés de la nuit ; il les examine un à un : il s'arrête et se jette à terre en poussant des cris lamentables, et se traîne auprès d'un de ces cadavres qu'il couvre de ses baisers et de ses larmes. Il vient de retrouver celle qui a été la compagne et la consolation de sa vie. Son désespoir n'a plus de bornes et il s'en va à pas lents, persuadé qu'il est le seul survivant de sa famille.

Ces scènes se renouvellent chaque jour, quand il faut procéder à la sépulture des morts ; pères, mères, époux, épouses et enfants, entourant ces restes qui leur sont si chers, s'opposent à leur départ et poussent des cris qui provoquent les larmes.

Les prêtres, les religieuses se mêlent à ces scènes de désolation pour en tempérer l'amertume par quelques paroles de paix et de résignation. Sœur Montgolfier, parcourant l'enclos, rencontre une petite fille de 11 à 12 ans qui cherche sa mère ; on l'a transportée avant elle à Montréal. La bonne sœur la prend affectueusement par la main et la conduit de grabat en grabat. Toute anxieuse, la petite regarde à droite et à gauche, son petit cœur palpite de crainte et d'espérance. Tout à coup elle fait entendre une exclamation pleine de tendresse : *O mother!* mais en embrassant en effet sa mère, ses petits bras étreignent une moribonde qui rend le dernier soupir sous le baiser de son enfant. Un matin sœur Montgolfier faisant la visite accoutumée remarque que de jeunes enfants ont pénétré dans l'entourage où est étendu leur père mourant ; ces pauvres petits l'appellent, le caressent et jouent entre eux.

Inquiète des fatigues que peut éprouver le malade, la vigilante sœur s'empresse de faire reculer ces petits importuns, mais, ô douleur ! leur père n'est plus qu'un cadavre ! Force fut pour elle d'amener ces petits qui faisaient entendre des cris déchirants ; elle les conduit aux *sheds* destinés aux enfants et peu de jours après elle les place heureusement dans une honnête famille.

L'automne suivant, sœur Montgolfier étant encore aux *sheds*, voit arriver une Irlandaise convalescente du typhus qui s'informe de son mari et de ses jeunes enfants. Après beaucoup de questions la sœur reconnaît l'infortunée mère des petits orphelins qu'elle a placés. Elle se hâte de lui donner tous les détails qui peuvent la satisfaire.. Cette pauvre femme joint les mains et lève les yeux aux ciel : Ah ! ma sœur, dit-elle, dans ma profonde douleur, j'ai la consolation d'apprendre que mes enfants vivent encore et qu'ils me sont rendus ! Que le Seigneur en soit béni !— Cette famille se nommait McKay. Comme on l'a vu, un

shed était spécialement destiné aux enfants. C'était M. J. Richard qui l'avait sollicité du gouvernement dans la crainte que les protestants ne s'emparassent de ces pauvres petits. Il y fit transporter des couchettes et voulut lui-même aider à remplir les paillasses. C'est sans doute dans cette occasion qu'ayant fait demander de la paille à l'intendant de l'Émigration : " Bien volontiers, répondit celui-ci, que n'ai-je une charge d'or à envoyer plutôt à ce saint homme."

M. Pierre Richard partageait les mêmes sentiments que son confrère homonyme ; il aimait à préluder à l'instruction chrétienne de ces malheureux orphelins en leur enseignant les premières notions du catéchisme.

Ajoutons quelques détails sur la bonté et la patience de ce bon prêtre. Un jour, voulant confesser une pauvre femme couchée sur un grabat qui servait également de gîte à ses enfants, il sortit de là tout couvert d'ordures; il fut obligé d'aller nettoyer sa soutane à grands frais. Dans une autre rencontre, confessant encore une pauvre mère mourante, celle-ci tenait une petite fille avec beaucoup de sollicitude. Le bon prêtre prit l'enfant dans ses bras et la tint tout le temps qu'il prêtait une oreille attentive à la moribonde. Ces bons pères Sulpiciens, ainsi que tant d'autres prêtres zélés qui partageaient leur ministère, s'exerçaient bien souvent au rôle d'infirmiers et rendaient toutes sortes de services aux malades.

Avant de terminer ce chapitre, nous aimons à rappeler le souvenir du bon docteur Schmidt, qui fut durant 16 ans le médecin estimé de la communauté des Sœurs Grises. Tout jeune homme encore, il se dévoua avec un zèle infatigable au soin des pestiférés. Les petits enfants étaient l'objet spécial de sa sollicitude. Le ciel l'en bénit et répandit sur lui et sa famille des dons excellents. Les annales de la communauté conservent avec soin des détails biographiques de son regretté médecin. En voici quelques extraits :

" Le 4 novembre dernier (1880) le docteur Schmidt terminait son édifiante vie à l'âge de 54 ans.

" Son père, venu d'Allemagne, s'était établi au Canada; quoique protestant, il avait épousé une fervente catholique. Comme une autre Monique, elle devait obtenir par ses prières et ses larmes le changement du cœur de son fils bien-aimé.

" Le docteur S.-B. Schmidt naquit à Montréal le 4 juillet 1826, il étudia la médecine au collége McGill et fut gradué à l'âge de 21 ans. Il suivait alors la croyance de son père, ou plutôt ne faisait profession d'aucun culte; il ne pensait qu'à se faire un chemin glorieux dans la carrière qu'il avait embrassée; la terrible épidémie de 1847 venait d'apparaître sur nos rivages hospitaliers. Le docteur Schmidt courut à nos *sheds* avec empressement; il y prit la contagion, mais la divine Providence veillait sur ses jours.

" Mgr Bourget, évêque de Montréal, qui avait remarqué les soins assidus du jeune médecin, voulut bien le visiter, et voyant sa pieuse mère à peu près seule au chevet de son lit, à cause de la terreur générale qui régnait dans la ville, Sa Grandeur se constitua son garde-malade, et daigna partager les soins et la sollicitude de la pauvre mère.

" Chaque jour, l'humble évêque se rendait auprès de son patient, le lavait, le changeait et lui rendait tous les services possibles. Celui-ci ne comprenait rien à ce dévouement désintéressé; et comme il le vit un jour à ses pieds, les lui lavant sans répugnance, il se prit à réfléchir que cet évêque catholique avait perdu l'esprit, et comme le délire de la fièvre lui faisait exprimer naïvement ses pensées, il ne tarda pas à dire à Monseigneur: " On dit que je suis fou, mais vous l'êtes bien davantage de faire ce que vous faites."

" Cependant Mgr de Montréal continuait avec zèle et dévouement ses services de garde-malade et, sanctifiant ses

soins matériels par son union avec Dieu, il ne cessait de prier. Le malade, impatient de l'entendre, l'interrompit sans aucune gêne par ces mots : " Vous me fatiguez." Le pacifique prélat se tut aussitôt pour continuer de cœur seulement son incessante oraison.

" Après plusieurs jours d'assiduité auprès de son malade, qui fut réduit bientôt à l'extrémité, Mgr obtient enfin de placer au pied de son lit un petit crucifix pour lequel il ne témoigna d'abord que de l'indifférence ; mais peu à peu, il se familiarisa avec la touchante image de notre Rédempteur et la regarda avec amour. Les regards de notre divin Sauveur répondirent aux siens avec une miséricordieuse tendresse, ils le touchèrent, et commme un autre Pierre, il y eut des larmes dans les yeux du pauvre malade et du repentir dans son cœur. Il abjura ses erreurs, et Mgr lui administra les derniers sacrements, car il touchait à la fin ; cependant son état s'améliora soudainement, on le vit reprendre peu à peu ses forces. Il était guéri, mais surtout converti et bon chrétien ; il ne se démentit jamais de ses premiers pas dans la voie du salut, et il accomplissait ses devoirs religieux sans respect humain.

" Toute sa vie il fut un sujet d'édification, par sa fidélité à accomplir les pratiques de piété qu'il s'était prescrites. Chaque jour, il récitait le chapelet et plusieurs autres prières de dévotion. Il était très assidu à sa visite au T. S. Sacrement et communiait le dimanche et très souvent la semaine.

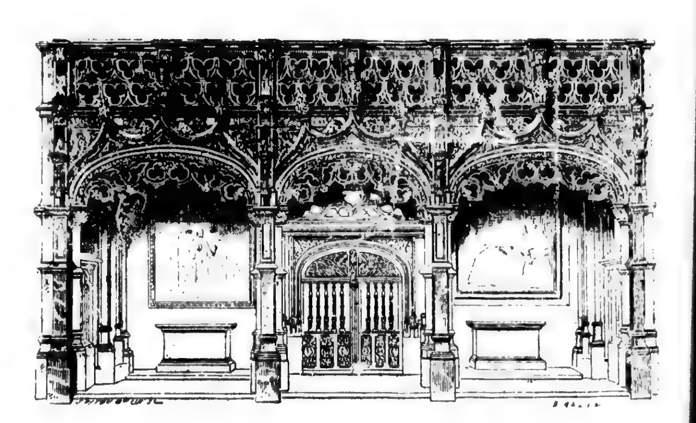
" Il eut neuf enfants : l'un est Jésuite, un autre médecin, les autres sont aussi des citoyens remarquables.

" Il n'attendit pas qu'on l'avertît pour recevoir l'extrême-onction, il la demanda lui-même. On l'administra le 31 octobre en présence de sa famille et de la supérieure de la communauté des Sœurs Grises, accompagnée de son assistante générale. Il mourut le 4 novembre, vers les six heures du soir. Son service fut chanté à Notre-Dame, par M. le curé Rousselot.

“ Tous les prêtres du séminaire étaient présents au chœur. On voyait dans la nef un grand nombre de sœurs et de novices des différentes maisons des Sœurs Grises, ainsi que leurs orphelins et orphelines. A la fin des obsèques, un connétable ouvrit la marche, suivi des orphelins de Saint-Patrice, portant un crêpe au bras. Venait ensuite le char funéraire, puis la famille suivie des orphelines de l'hospice Saint-Joseph et de la maison mère ; les sœurs marchaient en arrière. On se dirigea vers la rue Guy ; tous les vieillards et autres personnes restées à la maison mère sortirent pour saluer avec respect la dépouille de celui qui avait bien souvent adouci leurs souffrances et soulagé leurs infirmités ; et le convoi continua sa marche jusqu'au cimetière de Notre-Dame des Neiges.

***

(*A suivre*)





LETTRES DE VOYAGE

PAR

J.-PHILIPPE GARNEAU.

(*Suite et fin*).

Los Angeles, Californie, 27 janvier 1887.

Quand vous me parlez des rigueurs du froid, de l'épaisseur de la neige, de la rage du vent, ma pensée ne se fait plus bien à ces choses, tant le froid, la neige et les grands vents sont rares à la " Ville des Anges."

....

J'ai vu dimanche dernier, à Santa Monica, trois ou quatre baleines ; ces *poissons* monstres étaient, à peu près, à deux ou trois milles du rivage, d'où nous pouvions leur distinguer le dos et les voir battre les vagues de leur puissante queue, en faisant jaillir l'eau de leurs évents à une centaine de pieds.

Quel spectacle grandiose que celui de l'Océan ! . . . Voir la mer, en contempler la grande et souvent terrible beauté, écrire au bruit de ses flots des stances à sa louange, à la louange du tout-puissant Créateur, c'était là un rêve de mon enfance. Aujourd'hui, ce chant formidable des flots, dont l'éternel déferlage me cause toujours une ivresse inexprimable, me fait bien une aussi vive impression, mais, une fois de plus, je constate ma grande incapacité à traduire une émotion que des génies poétiques se sont avoués impuissants à exprimer.

Vous désirez savoir quelle est la longueur du chemin que j'ai parcouru pour me rendre à Santa Barbara. Voici : du Cap-Santé à Denver, 733 lieues ; de Denver à Santa Barbara, 489 lieues ; total : 1222 lieues. C'est un trajet assez long, n'est-ce pas ? Cependant je l'ai fait sans trop de fatigue.

....

PHILIPPE.

———

Los Angeles, Californie, 7 février 1887.

Un vieux soldat de Napoléon Ier désirait porter sur sa poitrine la croix d'honneur ; pour l'obtenir, il écrivit au neveu de l'empereur, Napoléon III, la lettre suivante :

" Sire, j'ai contracté sous votre oncle deux blessures mortelles, qui, depuis trente ans, font l'ornement de ma vie, *l'une à la cuisse gauche l'autre à Wagram*. Si ces deux faits glorieux paraissent susceptibles de la croix d'honneur, j'ai bien celui de vous remercier d'avance."

A-t-il eu la croix, ce vieux soldat ? Je ne sais, mais, bien sûr, il n'entra pas à l'Académie. C'était un brave, tout de même. Il n'est pas nécessaire de savoir écrire pour avoir du cœur, pour aimer et défendre sa patrie.

....

Nous avons eu une pluie torrentielle samedi, dimanche et aujourd'hui. Il en était temps ; car nous commencions à redouter une année de sécheresse. A San Francisco, (à Frisco comme on dit ici) il est tombé 6 pouces de neige. Depuis 1854, ce n'est que la quatrième fois qu'on voit autant de neige en cet endroit. Avant 1854, on n'a pas souvenance d'en avoir jamais vu une aussi grande quantité. La neige à Los Angeles a été jusqu'ici une chose inconnue, bien que la grêle, comme en mars de l'année dernière, y fasse quelquefois son apparition. Nous voilà

bientôt à la mi-février, et l'hiver, pour moi, n'a pas encore commencé ses rigueurs. Ce mot hiver, d'ailleurs, ne me semble plus avoir la même signification qu'au Canada. Comment en serait-il autrement, quand je vois tous les jours les oiseaux-mouches butiner les fleurs qui nous environnent de toutes parts ? ....

Il y a une quinzaine, je suis allé à Ballona, petit port de mer situé à 15 milles de Los Angeles ; jamais je n'avais vu tant de poules d'eau, de canards, de hiboux, de lièvres, etc., que dans ce voyage. Les rives du port lui-même sont infestées de poules d'eau.

....

....

Je me transporte souvent en esprit à la maison. J'y vois papa et maman, qui ont dû bien vieillir depuis mon départ. J'y vois la famille agenouillée au pied du crucifix. J'entends la voix de chacun d'entre vous priant pour moi. Alors je me sens ému jusqu'aux larmes : je me jette à genoux, moi aussi, et, à mon tour, je prie la miséricorde de Dieu de vous protéger et de vous bénir tous. Je m'agenouille, par la pensée, dans cette église, au pied de cet autel, devant ce tabernacle sacré, où, si souvent j'allais, depuis mon enfance, épancher mon âme et recevoir ces réconfortantes consolations qu'on ne saurait trouver ailleurs qu'auprès de Jésus, ce divin amant de la souffrance, ce divin consolateur de ceux qui, comme moi, le corps brisé par la maladie, portent au cœur la désolation de se voir assis au bord du chemin quand les autres partis avec eux continuent allègrement leur route.

....

PHILIPPE.



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

EN PAYS DE CAUX.

(Suite)

A trois heures, deux landaus stationnent devant le perron : Sa Majesté prend place dans le premier, l'archiduchesse s'assied à son côté, la comtesse F... leur fait face ; et, tandis que " Shadow " gambade autour des chevaux en aboyant de sa grosse voix, son nègre saute sur le siège. La masseuse de l'impératrice, une femme de chambre et la dame d'atours de service sont montées dans la seconde voiture, et, à l'appel de langue de leur cocher, les grands carrossiers prennent le trot.

La grille franchie, la route s'engage entre les murs des deux parcs, une double rangée de hêtres, vieillards solennels et bien campés, la borde et l'assombrit, puis elle fait un brusque crochet et le décor s'élargit : sur la droite, une longue traînée d'arbres s'enfonce dans le vallon, par-dessus leurs cimes et coupant le ciel s'étalent en dôme des masses aux tons variés, les unes vert sombre, les autres de nuance claire ; en face, sur le versant de la colline opposée, encore une futaie de hêtres ; ceux-là, symétriquement alignés, figurent une croix de Saint-Louis, destinée sans doute à célébrer la faveur du roi et à perpétuer le souvenir d'une glorieuse distinction.

Après quelques tours de roue, nouveau coude du chemin, et là-bas un fichu de mer bleue encadrée de hautes falaises tapissées d'herbes grisâtres. La descente

se termine en pente douce et la gorge se resserre, ne laissant entre un flanc de coteau boisé et le versant opposé pauvrement revêtu de bruyères et d'ajoncs qu'un étroit plafond. Des maisonnettes de pêcheurs, entourées de jardinets, des chaumières aux toits moussus, quelques rares villas, les unes de construction plus ou moins récente, les autres, si vieilles qu'elles n'ont plus d'âge, se sont irrégulièrement groupées le long de cette sorte de chenal jusqu'au rivage, et c'est cette agglomération d'une soixantaine de feux qui constituait, il y a vingt ans, le hameau des Petites-Dalles.

Depuis, sans s'être haussmanisée, la petite station s'est passablement modifiée ; une coquette chapelle plantée dans les bois, de jolis chalets disséminés çà et là, un semblant de casino, un vaste hôtel, lui valent aujourd'hui d'être honorablement classée parmi les vingt ou vingt-cinq plages qui sollicitent le touriste de Dieppe au Havre.

Deux personnages font les cent pas sur la terrasse qui domine la grève : l'un, grand, blond, aux yeux bleus, beau type de Scandinave, c'est le baigneur de Sa Majesté ; l'autre, nous le connaissons, c'est l'intendant. Sous sa surveillance, l'installation du joli pavillon en bois verni qui servira de cabinet de toilette à Sa Majesté vient d'être achevé ; aucune recommandation de la première dame d'atours n'a été, cela va sans dire, oubliée : c'est ainsi qu'un couloir fait d'un large bandeau de toile, supporté par une double rangée de pieux, permettra à l'impératrice de se rendre, vêtue du costume de circonstance, de son kiosque à la mer sans attirer les regards.

Cependant la marée est dans son plein, l'eau est engageante, rien que de petites vagues venant mollement s'étaler sur le sable. Sa Majesté, après avoir visité son élégant réduit, fait un signe à son baigneur et bientôt

on aperçoit une nageuse habile et sûre d'elle qui, suivie du Suédois et du fidèle " Shadow ", se dirige vers une barque mouillée au large.

L'archiduchesse, accompagnée de sa gouvernante anglaise, est descendue sur la plage ; un grand laquais en livrée noire se tient debout à distance, attentif aux moindres désirs de Son Altesse Impériale : n'était sa distinction native et l'artistique collier d'or, auquel sont accrochés des pendeloques et des médaillons, cerclant son cou, la petite princesse ne serait peut-être pas remarquée : en enfant de sept ans, elle va et vient, en effet, sans souci de son rang, ramassant les galets qui, par leur forme ou leur nuance, attirent son attention, ou creusant tout simplement dans le sable des trous que le flot ne tardera pas à combler. Dans le voisinage, un groupe d'enfants s'amuse comme elle à triturer la dune ; qu'elle aille à eux serait, certes, une démarche contraire à la plus élémentaire étiquette, mais, au demeurant, mouvement très naturel, car elle n'a pas l'isolement pour habituel, l'archiduchesse, et son petit cercle de Gœdœllœ ou d'Ischl pourrait bien lui manquer. Ne serait-ce pas ce sentiment qui la ramène un peu triste auprès de sa gouvernante ?

Celle-ci connaît le caractère sociable de son impériale pupille et sait interpréter ses attitudes ; c'est pourquoi elle accueille de la meilleure grâce du monde la gentille fillette dont l'archiduchesse occupe momentanément la demeure, aussitôt que la mère s'étant nommée, a sollicité pour sa M.-L., la faveur d'être présentée à Son Altesse.

Les deux enfants se regardent tout d'abord sans mot dire : l'une, très sérieuse et fort intimidée ; l'autre, plutôt encourageante. La bambine normande, à laquelle on a fait la leçon (elle n'a pas encore ses six ans), balbutie un bout de compliment et va pour baiser la main de l'archiduchesse, mais une familière accolade interrompt son geste à peine ébauché ; du coup, la glace est rompue, on s'assied

côte à côte et certaine poupée en costume slovacque que l'on déshabille, puis que l'on rhabille, sert de thème au dialogue, thème enfantin, féminin même, et pour cela même excitant au même degré l'intérêt des deux petites personnes, en dépit de l'infranchissable abîme qui sépare leurs conditions.

Peu à peu le soleil s'incline vers la mer qui semble l'attirer, la petite vallée dont la paroi fait écran s'emplit d'ombre ; de l'étroite gorge comme d'un lit de rivière sourd une fraîcheur moite et pénétrante ; la traversée de cette zone saturée d'humidité froide succédant à l'atmosphère surchauffée de la grève ne laisse pas que d'être perfide ! c'est pourquoi la comtesse Hohenembs, marcheuse intrépide d'ailleurs, comme chacun sait, décide de regagner à pied le château. Peut-être Sa Majesté n'a-t-elle point compté sur l'affluence de promeneurs qui encombre l'unique rue des Petites-Dalles. Chaque dimanche après vêpres, durant la belle saison, les cultivateurs des environs, escortés de leurs femmes et de leurs enfants, les valets de ferme souvent accompagnés de leurs promises, bon nombre aussi d'habitants du bourg de Sassetot et des villages voisins descendent à la plage ; ce n'est pas que ce brave monde soit très sensible à la troublante poésie de l'immensité ou bien au spectacle toujours grandiose, soit de la mer calme et assoupie, soit des vagues en furie qui, monstres déchaînés, la crinière blanche au vent, se poursuivent, se bousculent, et, se cabrant dans un suprême effort, s'effondrent mugissants et épuisés sur leur litière de roche.

Non, ces éblouissants décors, ces majestueuses féeries n'émeuvent guère le prosaïque Cauchois et ne l'attirent point : comme ailleurs le mail ou le cours, la grève lui tient lieu de place ou de jardin public et ces infatigables travailleurs, coutumiers d'un labeur incessant, s'y réunissent en désœuvrés, fort en peine d'occuper un après-midi de loisir.

Mais ce dimanche-ci la plage comporte une attraction inaccoutumée, il ne s'agit pas de l'habituelle promenade dont une station au café de l'hôtel constitue d'ordinaire l'agrément final : apercevoir l'impératrice, tel est aujourd'hui le but unique de l'excursion aux Dalles, telle est l'ambition des gens, non seulement du voisinage, mais de Valmont, de Cany, de Fécamp, qui se sont mis en route aussitôt le dîner de midi précipitamment achevé. Les cabriolets, les chars à bancs, les calèches se succèdent et prennent la file en passant devant le château. Des théories de piétons se dirigent dans le même sens : on dirait la procession des pèlerins se rendant à Vittefleur le jour de la fête de sainte Wildegeforth, la sainte barbue, vénérée dans la région sous le nom de sainte " Vierge forte," plutôt sans doute pour les guérisons qu'elle arrache à la bonté divine que pour l'attribut de la force virile auquel lui donne droit une légende populaire.

C'est cette foule que va croiser l'impératrice et Sa Majesté échappera d'autant moins à l'attention que " Shadow " l'accompagne et que le Nubien, vêtu de son costume de janissaire, le suit. Quiconque sait la répugnance d'Élisabeth d'Autriche à se montrer en public aurait pensé qu'elle rebrousserait chemin plutôt que de se laisser dévisager par cette multitude un peu rustaude. Mais, soit qu'elle s'illusionnât sur l'efficacité de son incognito, soit plutôt qu'elle condescendît par bonté d'âme à satisfaire la curiosité des braves Normands, Sa Majesté s'achemine vers Sassetot sans apparent souci des yeux qui la fixent.

La comtesse Hohenembs prend, il est vrai, plaisir à la natation, le corps à corps avec la houle ne la rebute point et elle ne craint pas de se mesurer avec les grandes lames ; mais l'équitation, voilà son sport favori ! Elle en est passionnée !

Le cheval, et tout ce qui a trait à la noble bête, son

élevage, les soins qu'il réclame, son dressage, jusqu'à son harnachement intéressent au suprême degré l'Impériale Majesté ; la science hippique, elle la possède à fond et il n'est pas de matière qu'elle préfère traiter, aussi ne dissimule-t-elle pas certain faible pour celles qui pratiquent son art de prédilection, fussent-elles professionnelles, à la condition, bien entendu, que, talents exceptionnels, elles jouissent de cette considération dont en Allemagne les écuyères de haute école ne sont pas systématiquement privées.

Impossible, d'ailleurs, de rêver type plus parfait d'élégance, de grâce et en même temps d'énergie que l'impératrice montant son bai favori. Habillée d'une amazone à jupe courte, dont l'étoffe noire est suffisamment élastique pour mouler discrètement le buste, le chapeau de soie ou la cape de feutre bien d'aplomb sur la tête, chaussée de bottes fines, dont l'une (celle de gauche) est armée d'un minuscule éperon, le stick ou plus souvent l'éventail en main, la comtesse Hohenembs, chaque matin, dès neuf heures, est en selle : escortée de son vieil écuyer anglais, elle s'en va par les routes et les sentiers, sans but bien déterminé, autant pour obéir à son goût du cheval que pour voir le pays. Jamais lasse avant sa monture, infatigable, elle pousse ses promenades très au loin, si bien qu'il lui arrive parfois de s'égarer forcément ; alors, il lui faut demander son chemin avec une simplicité tout aimable, elle questionne le premier venu sans se douter, bien sûr, que, du coup, elle fait un glorieux ! Si répondre à quelque interrogation de l'impératrice et obtenir d'elle un merci n'est pour la plupart qu'un incident ; adresser la parole à une Majesté est, à l'estime des habitants de la contrée, un de ces gros événements qui marquent dans la vie !

Un jour, certain vieux curé original, aux mœurs un peu rustiques, sorte de philosophe dédaigneux des idées et surtout des façons de son temps, ne lisant qu'un seul livre : *les Caractères* de La Bruyère (le volume achevé, il le

recommençait) : n'ayant, depuis un quart de siècle, quitté sa paroisse que quatre ou cinq fois pour assister à la retraite ecclésiastique d'obligation, au grand séminaire de Rouen ; un matin, dis-je, que, s'en allant pêcher la salicocque, sport fort goûté de ses ouailles comme de la généralité des habitants de la côte, il arrivait à la croisée de deux routes, le digne pasteur de V... aperçut l'impératrice galopant dans sa direction ; aussitôt de s'arrêter, et, planté le long du talus, d'attendre que Sa Majesté passe devant lui pour la regarder tout à son aise.

La comtesse Hohenembs modère son allure, retient son cheval et s'adressant au curé : " Voudriez-vous m'indiquer, dit-elle, le chemin conduisant à Sassetot ? " — Solennel et pompeux, fier de son rôle, démangé d'en prolonger la durée, et pour cela scandant ses mots de cette voix creuse qui lui valait au lutrin un rang distingué parmi ses confrères du canton :

" Madame, dit-il, ces deux routes mènent également au château de Sassetot ; l'une, celle-ci, est la plus longue ; l'autre, celle-là, est la plus courte. Madame, je vous salue avec le plus humble respect."

Ce colloque n'était certes pas d'un intérêt bien palpitant, il n'avait pas précisément de caractère sensationnel ; tel était, cependant, le prestige de l'impératrice, tel était son charme fascinateur, que le brave curé de V..., assurément l'homme de la terre le plus étranger aux choses mondaines, le plus inaccessible aux vanités de salon, se faisait très sérieusement gloire de son soi-disant entretien avec Sa Majesté. Même, pendant plusieurs années, il fut assez difficile d'éviter le récit détaillé, circonstancié, mimé, de la mémorable rencontre du vieux curé pour peu qu'on lui laissât prendre le dé d'une conversation.

Parfois, il advient que la chevauchée impériale tourne inopinément au steeple-chase. Un lièvre gîté le long d'un chemin se lève-t-il, brusquement éveillé par le bruit des

sabots résonnant sur le sol, le hunter que monte Sa Majesté, s'il l'aperçoit, dresse aussitôt les oreilles, accentue son train et bourre vigoureusement à la main. D'habitude, la comtesse Hohenembs ne sait pas résister à cette muette invite et se lance, à travers champs, à la poursuite du fuyard, oubliant que certains usages ou privilèges, parfaitement acceptés en Autriche, ne sont point autorisés en notre pays de France. On sait combien le Cauchois est jaloux de la terre qu'il cultive, des récoltes qu'il sème, aussi s'imagine-t-on sans peine l'effaremnt et l'émoi des braves gens la première fois que Sa Majesté s'avisa de piquer droit devant elle, sans souci du blé qu'elle foulait ou des betteraves qu'elle mutilait. L'un de ceux-ci, court d'esprit et d'humeur assez maussade, voyant Sa Majesté pousser à plein galop vers son bien, se campa sur sa limite, les bras ouverts, et au risque d'être culbuté, saisit le cheval à la bride, ne se doutant pas d'ailleurs qu'il interpellait une souveraine : " Faites excuse, ma bonne dame, mais nous ne voulons point qu'on passe sur notre terre et qu'on piétine nos grains ; il faut retourner par où vous êtes venue." Sur ce, l'écuyer d'intervenir et d'apprendre au bonhomme à qui il en avait, l'assurant qu'il eût été grassement indemnisé s'il lui avait été causé quelque dommage. On juge si le Normand fut penaud ; tout abasourdi, il reprit, mais d'un autre ton, son " Faites excuse," en ajoutant : " Je ne savais pas ! la dame peut bien passer partout où il lui plaira." L'impératrice s'amusa fort des mines du vieux Cauchois et ne fit que rire de l'aventure. Le baron Nopcsza, lui, redoutant les commentaires de la presse, craignant peut-être, si le cas se renouvelait, que Sa Majesté ne prît moins bien la chose, s'empressa d'informer le préfet de la Seine-Inférieure du petit incident, en le priant d'avertir les maires des communes avoisinant Sassetot, que l'intendant avait ordre de payer largement les dégâts dont les chevaux de la souveraine pourraient être les auteurs.

L'aimable fonctionnaire qui représentait alors à Rouen le gouvernement du maréchal du MacMahon n'eut rien de plus pressé que de donner satisfaction au grand maître de la cour, et lorsqu'il arrivait à l'impératrice de couper à travers champs et de détériorer ainsi le moindre carré de terre chargée de récolte, non seulement le cultivateur était désintéressé, mais il recevait une somme supérieure à celle qu'il réclamait, bien que souvent il ne se fit pas faute de l'enfler plus que de raison.

Si, vers la fin du jour, entre chien et loup, le hasard vous eût fait rencontrer, sortant du parc de Sassetot, certain gentil cavalier, vêtu d'un complet de nuance foncée à culottes bouffantes, les jambes serrées dans des leggings de peau de daim grise, probablement vous n'eussiez pas reconnu Élisabeth d'Autriche sous son élégant travesti. La crânerie avec laquelle elle maniait son cheval, son aisance gracieuse mais virile, n'étaient guère d'une femme ; seule, une grosse natte de cheveux bruns à reflets fauves, qu'elle ne réussissait point à loger sous le feutre, trahissait son personnage et elle en était toute marrie ; car il ne lui plaisait pas d'être devinée, et lorsqu'on la croisait en costume masculin, elle vous savait gré de ne pas la saluer.

Ce n'était point, en effet, pour faire parade de sa remarquable et originale habileté que la comtesse Hohenembs montait en homme, mais par dilettantisme pur, comme pour s'offrir la jouissance de la difficulté vaincue. N'était-ce point à pareille fin que, de temps à autre, elle remplaçait par un surfaix muni d'une double fourche et d'un étrier la selle anglaise classique, si bien que le dos nu de son cheval lui tenait lieu de housse et de coussin ? Peu s'en fallut, du reste, que ces jeux dangereux ne tournassant au drame, et c'est miracle si Sassetot ne fut point le théâtre de la plus épouvantable des catastrophes.

Alb. Ferquer.

(*A suivre*)

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

Comme pour remercier son ami, Henri ne tarit pas en éloges sur Louise et sur Clorinde. Il le félicita d'avoir dans une de ces charmantes personnes, une sœur chérie, et dans l'autre....bientôt, peut-être, plus qu'une sœur.

Il est juste de dire qu'il y avait encore plus de vérité que de flatterie dans ces paroles. Mlle Wagnaër et Mlle Guérin étaient bien certainement les deux reines du bal, quoique belles chacune à sa manière. Clorinde, un peu brune, avait un de ces teints animés et transparents qui ont le velouté de la pêche. Elle avait de grands yeux noirs tempérés dans leur éclat par la mélancolie que projetaient sur leurs regards les longs cils qui les recouvraient, un profil grec assez correct, des lèvres un peu plus épaisses qu'un peintre ne l'aurait désiré, mais pleines de fraîcheur et de volupté dans leurs contours. Son expression un peu sévère devenait gracieuse lorsqu'elle causait ; elle avait quelque chose de compliqué qui manquait à la blonde et naïve figure de Louise.

Les charmes de cette jeune fille, son amour qu'elle ne lui dissimulait guères, les magnificences de la soirée et, pour tout dire, quelques verres d'un vin généreux que Charles s'était versé au buffet en compagnie de son ami, tout cela lui avait monté la tête à un degré difficile à décrire.

Il se livrait à une splendide improvisation dans laquelle il construisait des châteaux et organisait des fêtes dignes des *Mille et une nuits*, lorsqu'un domestique vint annoncer aux deux jeunes gens, que M. Wagnaër désirait les entretenir un moment. Ils le suivirent et trouvèrent leur

hôte qui les attendait dans une petite chambre voisine de son *magasin*, dans la seule partie de la maison qui ne fût pas envahie par la foule des invités. Il avait avec lui Guillot son commis et un jeune homme inconnu.

—Je vous demande mille pardons, dit-il, de vous avoir enlevés à vos amusements, surtout pour vous parler d'affaires. Je vous tiendrai ici le moins longtemps possible, et comme je n'y vais point par quatre chemins, ce sera bientôt fait. Monsieur Jean Bernard, que je vous présente, est le fils d'un de mes amis. Il se propose de fonder un établissement de commerce dans le district de Gaspé. Il y a beaucoup à faire dans ces endroits, et je crois qu'avec un peu d'encouragement il réussira. J'aime à favoriser les jeunes gens, et surtout les jeunes Canadiens. Après cela, vous me direz que c'est bien juste, puisque j'ai fait ma fortune ici....Il faudrait à M. Bernard deux mille louis pour faire partir ses affaires. Hum! deux mille louis, par le temps qui court, M. Bernard, savez-vous bien que ça ne se trouve point dans le pas d'un cheval! Mais, comme je vous le disais, il y a un instant, je crois que nous en viendrons à bout. Sept cent cinquante louis que Monsieur a par lui-même, et sept cent cinquante louis que je viens de lui prêter, cela fait bien quinze cents louis. Il est vrai qu'après cela je me trouve épuisé, mais il reste mon crédit, qui est bon, Dieu merci. En partant avec M. Bernard demain matin pour Québec, je trouverai là des amis qui nous endosseront des billets et j'aurai aisément quelques cents louis aux banques. La seule objection, c'est qu'un voyage à Québec dans ce moment-ci me contrarierait beaucoup. Je suis au plus fort de mes affaires ....J'étais très embarrassé, lorsque Guillot, qui a de bonnes idées, m'a fait penser à vous, Messieurs. Vos noms sont assez connus. Placés avec le mien, pour la forme, sur le dos d'un billet, ils feraient l'affaire sans aucune difficulté. J'ai pensé que vous aimeriez à vous joindre à une bonne action, et à rendre service à un jeune compatriote.

J'ai préparé deux billets de cent cinquante louis chacun. Vous n'avez qu'à dire si cela vous convient. Si ça vous gênait le moins du monde, nous n'en serions pas pires amis.

Après quelques observations, Henri Voisin, sans trop hésiter, endossa l'un des billets, fait à son ordre par Jean Bernard. Charles Guérin suivit son exemple et mit son nom sur l'autre billet.

M. Wagnaër écrivit le sien au-dessous.

Et l'on rentra dans la salle du bal, et le bal dura jusqu'au jour.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

SOUS LES SAPINS



AU bout de la terre de Jacques Lebrun, sur la lisière du bois se trouvait une longue suite de grosses roches, recouvertes, pour la plupart, de mousses épaisses et de lichens, et entre lesquelles s'élevaient plusieurs sapins à la sombre verdure. Au pied des sapins, à travers les cailloux, un ruisseau qui, dans les grandes eaux, devenait un torrent, précipitait une onde fraîche et écumante.

C'était une des plus chaudes journées de l'été. Un soleil ardent desséchait l'herbe des

prairies, et à travers le feuillage épais, dardait quelques-uns de ses rayons jusque dans la profondeur des bois. Les oiseaux se taisaient comme accablés par la chaleur ; on n'entendait que le chant de la cigale et le bourdonnement de quelques autres insectes. Il était trois heures de l'après-midi, la chaleur était parvenue à son apogée, et l'endroit que nous venons d'indiquer offrait un asile qui n'était pas à dédaigner. Une jeune fille assise sur une des plus grosses roches, la tête appuyée sur le tronc d'un sapin, s'était endormie dans cette retraite, le tapis de mousse qui recouvrait la pierre trempait au bas dans le ruisseau, et les branches du sapin descendaient jusqu'à terre en s'éloignant du tronc. La jeune fille avait de longs cheveux châtains qui tombaient en boucles épaisses sur son cou ; son teint était animé de vives couleurs, et quoiqu'elle ne fût pas bien brune, on voyait que sa peau avait été plus d'une fois caressée par les rayons du soleil. Sa respiration haletante révélait un sommeil agité. Un large chapeau de paille et un beau livre relié en maroquin rouge, avaient été oubliés sur une des roches voisines.

L'indiscret qui se serait permis de feuilleter le livre, aurait trouvé que c'était un *Album* converti en journal intime, et si, après cette découverte, il eût poussé l'indélicatesse plus loin, il aurait pu lire ce qui suit.

28 mars.

Quel usage puis-je faire de cet *Album*, qui me soit plus agréable que d'y inscrire jour par jour les ennuis de l'*absence ?* Quel plaisir nous aurons tous deux à relire ces pages!....Il n'est parti que d'hier et quel vide!.... Quelle longue journée ! Je n'ai pas travaillé : j'ai passé comme une folle une grande partie du jour à regarder à la fenêtre, dans la direction qu'ils ont prise....comme si je pouvais le voir, à présent qu'il est si loin ! Comme je regardais, il est venu s'abattre sur le chemin, tout un

volier de ces petits oiseaux blancs qu'on appelle des *oiseaux de misère.* Je voudrais bien de leur misère et être l'un d'eux! Comme je l'aurais suivi en sautillant sur la neige....Où est-il à présent? Il pense à moi.... on n'oublie pas si vite; mais'y pensera-t-il longtemps? ... Ah! oui, ce mot qui m'est échappé comme il partait: Ne m'oubliez pas, retentira longtemps dans son cœur. Je ne sais pas comment j'ai fait pour oser lui dire cela en présence de mon père!

Je ne vis que de souvenirs; les plus petites choses sont sans cesse présentes à mon esprit.

J'ai remarqué un demi cercle tracé très fortement sur le plancher près d'une fenêtre. Il se mettait là souvent, un genou appuyé sur une chaise qu'il faisait tourner sur elle-même....Cette petite trace sur le plancher, ce n'est rien sans doute; eh bien! je suis allée déjà la regarder plus de dix fois.

---

3 avril.

Je ne serai maintenant pas plus de deux jours sans avoir de ses nouvelles. Mon père m'apportera-t-il une lettre de lui? Je ne le pense pas; il n'osera pas la lui confier.

Cette semaine d'ennui me rappelle celle que j'ai passée, il y a quelque temps, lors du premier voyage de mon père. Mais c'est effrayant combien je m'ennuie davantage. Au moins je travaillais, je pouvais voir au ménage, lire, coudre, broder......

---

6 avril.

Mon père et une lettre! Comme j'ai repassé souvent dans ma tête ces quelques lignes! Comme j'ai été fière de découvrir ce billet que mon père m'a remis sans le savoir! Quelque chose me disait qu'il devait y avoir mieux que des ognons de tulipes dans ce petit paquet.

Cela m'a porté bonheur, j'ai été tout autre aujourd'hui que les jours précédents. J'ai fait plus d'ouvrage que dans toute une semaine.

Mais peut-être ai-je mal fait de lire cette lettre ? Comment ! après l'avoir attendue si impatiemment, j'aurais été forcée de la déchirer ou de la jeter au feu ! Le bon Dieu exige-t-il tant de perfection de nous autres pauvres jeunes filles ?

---

15 avril.

Me voici retombée dans mon ennui et le dégoût de tout ce qui m'environne. Cette lettre m'avait pourtant consolée, du moins pour quelques jours.

A présent, j'ai beau la lire et la relire, il me semble qu'elle ne me dit plus ce qu'elle me disait. Je suis dans un état étrange. Tout est pour moi sujet de crainte ou d'espérance. La moindre chose, un mot, un bruit, un regard me trouble et m'effraie......

---

21 avril.

J'ai lu des vers qu'il me faut copier ici. Je ne pourrais jamais si bien exprimer ce que je sens.

L'ABSENCE.

Pendant une heure au moins je l'avais attendu.
Mécontente, j'avais tâché de me distraire
Par un livre amusant, un travail assidu ;
Hélas ! je ne pouvais ni lire ni rien faire.
Assise sans penser devant mon secrétaire,
Sans se fixer sur rien, mes yeux erraient partout.
Ma plume au lieu d'écrire essuyait la poussière,
Et puis entre mes doigts la prenant par un bout,
Mollement j'arrachais sa parure légère ;
Puis ma tête tombait sur mon bras incliné,
Puis j'effaçais un mot, puis ma main indolente
Défaisait sans effort chaque boucle flottante
Dont mon front le matin se voyait couronné.
Je soupirais tout bas sans peine bien réelle ;
J'arrangeais le fichu que j'avais détaché,
Puis je me balançais et, le corps tout penché,
Je comptais les pavés de ma chambre nouvelle.

Qui croirait que ce jeu dissipa mon ennui ?
Depuis que nuit et jour je ne pense qu'à lui,
Pour moi tout est présage—et la lune couverte,
Et les ciseaux offerts, la rose trop ouverte,
La marguerite en fleurs que j'effeuille en passant,
Le chant du jeune oiseau, sa vue au jour naissant,
L'araignée au matin qui fait que je tressaille,
Que j'ai peur jusqu'au soir et qu'alors je me raille
De ma vaine frayeur qui renaîtra demain.
J'en reviens au pavé dont le nombre incertain
Faisait qu'en les comptant mon cœur battait à peine,
Qu'à force de trembler je ne voyais pas clair.
Il ne reviendra pas de toute la semaine,
Me dis-je alors tout haut, si le nombre est impair.
Il est pair—j'ai compté—Dût ta bouche railleuse
Sourire un peu de moi, je me sentis joyeuse.
Par un second calcul je n'osai pas risquer
Un bien déjà promis...je pouvais le manquer
Peut-être en me trompant ; du pavé prophétique
J'ai détourné les yeux......... ....
Grand Dieu ! je viens d'entendre un air napolitain,
Un air gai le lundi .....je pleurerai demain.
Un enfant a chanté—cela marque la joie—
Un chien hurle—la peine.—Ainsi toujours en proie
A la crainte, à l'espoir.—Mais le soleil a lui,
Dans un nuage d'or le voilà qui se noie,
C'est preuve de bonheur......quelqu'un vient—ah ! c'est *lui !*

Elle est bien heureuse, et moi, pauvre Marichette, quand pourrai-je dire : *Ah ! c'est lui !*

——

26 avril.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Émilie. Voilà ce que j'appelle une bonne amie. Elle est lancée dans le monde et elle ne m'oublie point dans mon petit coin. Elle s'informe de mon *Album*. J'aurais honte de lui dire l'usage que j'en fais. Elle m'avait si bien recommandé, en me faisant ce cadeau, de l'emplir de jolies aquarelles et surtout d'y peindre les fleurs des bois qu'elle aimait tant et que nous allions cueillir toutes deux, un livre de botanique à la main.

——

11 mai.

M'aurait-il oubliée ? Ah ! cette pensée est affreuse, il faut la chasser bien vite.

J'ai surpris mon père aujourd'hui qui me regardait travailler ; il s'est éloigné, les yeux pleins de larmes. Aurait-il compris ?

---

20 mai.

Ah ! plaignez le mortel qui, seul en son ennui,
Va cueillir une fleur et la garde pour lui !

Pensée délicate et vraie !....Je suis allée aujourd'hui herboriser. J'ai trouvé des fleurs qui sont à peu près les premières à poindre dans les champs au bord des ruisseaux et sur la lisière des bois. Le printemps est bien tardif cette année. *L'érythronium*, jolie fleur jaune qui se balance avec grâce sur sa tige entre deux longues feuilles d'un vert doux à l'œil et tacheté de rouge ; le *trilium* avec ses trois feuilles, ses trois sépales et ses trois pétales ; *l'anémone*, aussi gracieuse que son nom ; le *sanguinaria canadensis*, dont la racine tache comme du sang ; la *violette*, fleur emblématique dans tous les pays ; la *claytonia virginica*, dont les petites campanules blanches et roses se cachent aussi comme les fleurs de la violette ; quand je les ai eu cueillies, je ne savais plus qu'en faire : mon petit herbier en contient déjà des *spécimens* sous toutes les formes. Quel plaisir j'aurais eu à les *lui* donner !

J'étais bien contente, cependant, de mon petit butin, dont je me proposais de faire hommage à mon père, lorsque j'ai rencontré la mère Paquet, qui venait au-devant de moi et qui m'a fait le plus vilain plat qu'on puisse imaginer. " Mamz'elle Marichette, m'a-t-elle dit, je ne sais pas ce qu'ils ont dans le village, mais ils ne font que rire de vous et jaser sur votre compte. Depuis que ce beau *Mossieu* est parti, ils disent que vous êtes folle, que vous avez la tête virée, que vous êtes fière, c'est terrible,

et puis que vous avez bien du chagrin, ce qui est bon pour vous ! Ils disent comme cela que vous n'aurez plus jamais de ses nouvelles, qu'il vous a amusée, qu'il se moque de vous ; et un tas d'autres choses que je voudrais tant seulement pas vous répéter. Croyez-moi, mam'zelle Marichette, soyez gaie, avenante, montrez-vous dans le village, faites-vous des amis ; ça ne vaut jamais rien pour une *créature* de se mettre dans les langues."

La vieille est-elle piquée de ce que je ne lui fais point de confidences ? Ou bien dit-elle vrai ? Cela ne laisse pas que de m'inquiéter.



---

26 mai.

Mon père m'a prise dans ses bras, et il m'a demandé ce que j'avais à être triste. Je lui ai dit que j'étais malade. Effectivement, je n'ai point menti. Seulement, je ne suis pas triste parce que je suis malade ; mais je suis malade parce que je suis triste. J'ai eu, cette nuit, une fièvre très forte ; si je me souviens bien, je me suis levée dans ma chambre et j'ai récité une grande partie de mon rôle d'Athalie. Il me semblait que Charles était là qui m'écoutait......

Comme mon père est bon ! Ce soir, en rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé une belle pièce de soie ; j'ai été voir papa et je lui ai dit que ça me faisait de la peine

qu'il fît de la dépense pour moi...Il me dit que la récolte de l'année dernière avait été excellente, qu'il avait fait de bonnes affaires cet hiver ; qu'il savait bien ce qu'il faisait....Je vais me faire une belle robe Émilie m'enverra bien un patron. Cet ouvrage me distraira peut-être et me consolera....Quand il reviendra, je n'aurai pas honte de me montrer devant lui....Et puis, ma vieille robe brune du couvent était si laide !

---

3 juin.

Il m'oublie, c'est bien certain!....Aujourd'hui le 3 de juin, je n'ai pas encore de ses nouvelles....et il devait être chez sa mère le premier de mai....peut-être m'a-t-il écrit et sa lettre est-elle restée en chemin...peut-être a-t-il de grandes difficultés à vaincre et ne veut-il pas m'écrire avant que tout soit arrangé...peut-être n'a-t-il pas obtenu la permission de mon oncle pour ce second voyage.... peut-être est-il malade...ou bien quelque accident...En voilà des *peut-être ;* et de bien tristes parmi !......

Hier, j'ai eu la visite de la petite Rose Tremblay ; elle est bien nommée *Rose :* je n'ai jamais vu des joues si fraîches et si colorées. Cela m'a fait penser combien je devais être pâle. Je me suis regardée, en passant, dans mon miroir : j'ai eu peur de moi.

Rose se marie : elle est venue m'annoncer cela et faire, comme on dit, une visite d'adieu. Elle a premier et dernier ban dimanche. " Voilà ce que c'est, mamz'elle Marichette, m'a-t-elle dit en partant, il ne tenait qu'à vous. Si vous *aviez voulu*, ce ne serait pas moi qui me marierais mardi ! Fallait être bien difficile pourtant pour refuser Modeste Richard, un garçon si riche ! Il est vrai que vous avez trouvé un beau Monsieur, et que vous serez la dame d'un avocat, quelqu'un de ces jours ;....mais ce n'est pas une affaire faite et vous aurez peut-être bien du chagrin ....

Je lui ai dit qu'elle se trompait, que je ne me marierais jamais, que j'avais refusé son fiancé, parce que j'entendais bien rester vieille fille, pour avoir soin de mon père et raccommoder le vieux linge de la maison. J'ai trouvé le moyen de rire en lui disant cela ; mais, comme j'ai pleuré quand j'ai pu être seule !

---

8 juin.

Je n'ai eu qu'une pensée toute la nuit et toute la journée, une pensée comme celles qu'on doit avoir dans l'enfer : *Il en aime une autre !*

---

9 juin.

Comme je me promenais seule dans la campagne, j'ai vu venir de loin un convoi funèbre. La mort a quelque chose de bien plus triste à la campagne : il n'y a pas le bruit, l'agitation, les mille contrastes que vous trouvez de suite dans les rues d'une ville pour effacer l'impression que vous recevez de la vue d'un cercueil. La pauvre femme que l'on menait en terre m'était tout à fait inconnue : c'est une fille d'une autre paroisse, qui était venue ici s'engager pour les travaux. Elle est morte en deux ou trois jours d'une fièvre qui s'est déclarée subitement. L'enterrement de cette inconnue m'a causé autant d'émotion que si c'eût été une parente ou une amie. Il n'y avait que les gens de la maison où elle servait, trois ou quatre voisines et quelques enfants qui suivaient le cercueil. J'ai augmenté de ma présence ce petit convoi.

Il faisait le plus beau temps que l'on pût désirer, trop beau pour un enterrement ! Le ciel était pur et d'un beau bleu pâle, le soleil brillait sans nous incommoder par une excessive chaleur, les petits oiseaux chantaient en sautillant sur les clôtures, et quelquefois dans le chemin,

sans trop s'alarmer de notre présence...ils savaient bien qu'une morte et sa suite ne leur feraient point de mal.... Le foin et les fleurs des champs embaumaient l'air ; on aurait dit que la nature entière souriait à la sépulture de cette pauvre fille que le ciel a peut-être reçue de préférence à bien des riches et des grands. La cloche de l'église, qui s'est mise à sonner quand on nous a vus venir, semblait une voix qui l'appelait d'en haut en chantant...

Nous marchions lentement en répondant au chapelet que récitait une des vieilles femmes. Cela m'a rappelé le premier enterrement que j'ai vu....celui de ma pauvre mère. Mais c'était bien différent. Il pleuvait beaucoup cette journée-là et il y avait une grande foule de monde et un beau clergé qui marchait devant. J'étais toute petite ; mon père me tenait par la main, et je marchais sans savoir où nous allions.

Le vicaire et un petit enfant de chœur ont récité à voix basse les prières pour cette pauvre fille et la cérémonie de sa sépulture a été bien courte. Quand le cercueil a été recouvert de terre, je me suis enfoncée dans le cimetière, où j'ai retrouvé avec peine, parmi les autres inscriptions, celle qu'on a placée sur la tombe de ma mère. Je n'étais pas entrée dans ce lieu depuis bien longtemps. Quand on est heureuse, il en coûte de s'attrister : à présent, tout ce qui est triste me plaît. L'épitaphe de ma pauvre mère est bien simple ; il n'y a pas même de date et il n'y a pas son âge. " Ici repose le corps de Marie Dumont, épouse de Jacques Lebrun—Priez pour elle."

Je n'ai pas prié pour elle, malgré qu'on me le demandât. L'idée ne m'en est pas venue. Je l'ai priée, elle, pour moi. J'ai dit : " Ma mère, ne m'oubliez point dans le ciel où vous êtes. Si je dois cesser d'être vertueuse et bonne, demandez au bon Dieu que je vienne bien vite vous rejoindre ici et là-haut."

---

15 juin.

Il me semble que je suis résignée à mon malheur. Je suis bien persuadée maintenant que c'est fini. J'étais une folle de le croire ; il était trop jeune et avait trop peu d'expérience du monde. Il ne se croit déjà plus lié par ce qu'il m'a dit. Il se sera dit à lui-même : autant en emporte le vent ! Il a raison et je devrais faire comme lui. Il me semble que je dois avoir assez de force pour oublier un écervelé de cette espèce. Mérite-t-il qu'on se rende malheureuse et qu'on se fasse mourir pour lui ? Après tout, il ne manque pas de jeunes filles à qui la même chose est arrivée, et qui sont encore vivantes et bien portantes. Les chagrins d'amour passent comme tout le reste. J'en aurai pour quelques jours encore à être triste ; mais avec du courage et de la philosophie, je redeviendrai calme et heureuse comme avant.

---

20 juin.

Il est bien facile d'être philosophe sur le papier...... mais je l'aime plus que jamais, et je sens que je l'aimerai toujours. J'ai eu, hier, des moments sombres, des moments de désespoir terribles. Il faut portant que je prenne une résolution. Si je lui écrivais ? Oui, il faut que je lui écrive !

---

21 juin

J'ai griffonné bien du papier aujourd'hui. J'ai écrit cinq ou six lettres pour Charles....les unes étaient tendres et touchantes, d'autres froides et polies, d'une politesse ironique ; d'autres étaient chargées de reproches et d'injures et écrasantes de mépris. Elles se valent toutes à présent...car je les ai toutes déchirées et brûlées. Ça n'a pas le sens commun de vouloir lui écrire. Est-ce

qu'il me répondrait ? Est-ce qu'il lirait ma lettre ? Est-ce qu'il la décachetterait seulement ? Est-ce qu'il s'occupe de moi ? Est-ce qu'il a un cœur et une âme comme les autres hommes ? Il m'est venu à l'idée de me confier à Émilie, à qui je dois une lettre....Il faut nécessairement s'épancher dans le sein d'une amie,—autrement le chagrin vous tuerait. J'ai donc écrit à Émilie ; mais en relisant ma lettre, la colère m'a pris de nouveau, je me suis sentie humiliée de cette confidence, et cette lettre a eu le sort de toutes les autres.

———

27 juin.

Je devrais mourir de honte. Mon père a pris une engagée de plus pour le service de la maison. Moi qui autrefois faisais tout l'ouvrage !

Mon petit écureuil est mort ce matin dans sa cage. J'avais oublié depuis plusieurs jours de lui donner à manger. La mère Paquet m'a dit que si ce n'était que d'elle, il en serait de même de mes poulets et de toute la basse-cour.

A quoi suis-je bonne maintenant ? Je ne travaille pas de la journée et je ne dors pas de la nuit.

J'ai des idées épouvantables dont je ne puis me défaire ....Que vais-je devenir ?...Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Oh ! moi je veux mourir,
C'est assez parcourir
Le monde, vaste plaine
Où croît partout la peine.

Oh ! moi je veux mourir,
Je ne veux plus nourrir
Dans mon cœur l'espérance,
Cette longue démence.

Oh! moi je veux mourir,
Mon corps ira pourrir
Sous quelque blanche pierre,
Implorant la prière.

Oh! moi je veux mourir,
D'ici je veux partir,
Et laisser en arrière
Toute vile barrière.

Oh! moi je veux mourir;
Qui pourrait retenir
L'essor de la colombe!
Qui peut fermer la tombe!

Oh! moi je veux mourir,
Je saurai bien ouvrir
Des morts la noire porte,
Pour que mon âme sorte.

Oh! moi je veux mourir;
En me voyant périr,
Qu'importe qu'on s'écrie :
Si jeune et plus de vie!

Que me feront à moi
Les clameurs et l'effroi
Qu'une jeune victime
Fait toujours, en tombant
Dans l'éternel abîme
Du trépas dévorant
....
Que me feront à moi......
....

3 juillet.

Qui a écrit les vers qu'il y a sur la page précédente? Quelque folle sans doute! Hélas! cette folle, c'est moi; et je vois bien, à l'air que tout le monde prend avec moi, qu'on me considère telle....Que la volonté de Dieu soit faite!

—Non, pauvre Marichette, non, vous n'êtes pas folle; vous aimiez, vous êtes isolée et malheureuse, et vous voulez persister dans votre isolement et votre malheur en ne vous confiant à personne. Vous avez laissé les occupa-

tions grossières, les durs travaux que vous aviez su vous rendre doux et aimables, et vous avez défait en quelques semaines l'ouvrage de deux années. Vous vous êtes placée vous-même en dehors de tout ce qui vous entoure, et vous ne savez plus où vous êtes. Quels songes vous tourmentent dans cet asile où vous vous êtes réfugiée contre la chaleur du jour et l'ennui de toutes choses ? Votre sommeil est agité, votre poitrine oppressée ; et de vos lèvres brûlantes s'échappent des sons confus et inarticulés.

Elle rêvait, la pauvre jeune fille, qu'elle était près d'un précipice et que Charles, comme cela lui était déjà arrivé, était là pour la sauver. Mais il lui semblait que Charles hésitait. Tout à coup il paraissait de l'autre côté une autre jeune fille beaucoup plus belle, qui implorait du secours d'une voix lamentable. Alors Charles s'éloignait et faisait un long détour pour sauver l'autre jeune fille. Pendant ce temps, elle glissait...glissait et elle allait tomber...lorsqu'elle fut éveillée par une voix qui ne lui était pas inconnue.

—Mamz'elle Marichette, v'là-t-il longtemps que j'essaie à vous réveiller ! C'est que j'avons de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'savais ben que j'vous trouv'rais sous les sapins. C'est toujours icite que vous v'nez quand vous partez sans rien dire avec votre beau livre rouge qu'est tout doré. Dame aussi, j'sommes venue ici tout *drette*. C'est qu'j'en ai des nouvelles et des fameuses ! Quoi ! une lettre que j'pense ben qu'est de ce *Mossieu*...que c'est du papier plus doux que de la soie, que c'est tout parfumé !... et un beau p'tit cachet ous' qu'il y a des oiseaux dessus. Mais voyons, j'ai beau fouiller partout sur moé, je ne la trouve plus. Grosse bête que j'suis, va ! je l'avons laissée à la maison.

—Il n'y a pas de faute, *la mère*, seulement je vais avoir de la peine à m'y rendre, quoique je ne devrais pas en parler, si ce que vous dites est vrai. Je suis bien fati-

guée, je faisais un bien mauvais rêve quand vous êtes venue : je rêvais que je glissais dans un précipice....

—Dame ! vous n'étiez pas sur des roses non plus ; vous étiez couchée ben mal à votre aise sur c'te grosse roche ; ça fait rêver ça ; et pis vous avez la fièvre, car vos joues sont rouges ..*fictivement* (1) j'cré ben qu'vous auriez glissé dans l'russeau, si j'n'étais pas v'nue.

Marichette prit avec la vieille le chemin de la maison, où elle fut de retour en très peu de temps, non pas cependant sans avoir été contrainte, malgré sa bonne volonté, de s'arrêter de temps à autre sur une *clôture* ou sur une roche pour se reposer.

En voyant la lettre, elle dit tristement : ce n'est pas de lui ; mais je suis toujours contente, c'est de cette bonne Émilie.

Quand elle en eut terminé la lecture, elle devint pâle, de rouge qu'elle était : " Mère Paquet, dit-elle, vous allez me faire quelques bonne tisane bien chaude. Je vais me mettre au lit ; car je suis malade, bien malade."

En effet, elle frissonnait de tout son corps, et ses dents s'entrechoquaient convulsivement dans sa bouche.

Voici la lettre d'Émilie :

" Ma chère amie,

" Tu n'as point répondu à ma dernière lettre, ce qui m'inquiète un peu. Réponds à celle-ci, ou je me fâcherai tout de bon contre toi. J'espère au moins que tu n'es point malade, et qu'il ne t'est rien arrivé de mal.

" L'été est triste à Québec comme toujours. Tout le monde est à la campagne. Nous avons fait comme tout le monde, nous sommes descendus toute la famille à R...... jolie paroisse de la côte du Sud.

" Il faut dire aussi que nous étions invités, et pour un bal encore ! C'est inviter son monde de loin, n'est-ce pas ?

" Te souviens-tu de Clorinde Wagnaër, cette grande fille un peu brune qui est sortie du couvent quelques

(1) Pour effectivement.

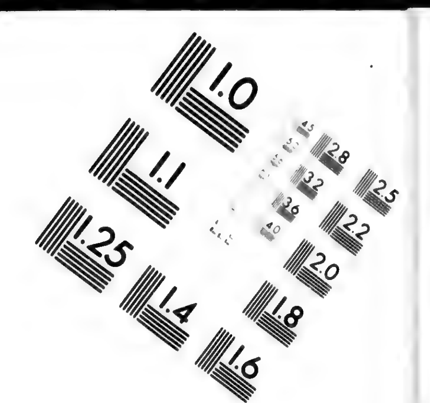
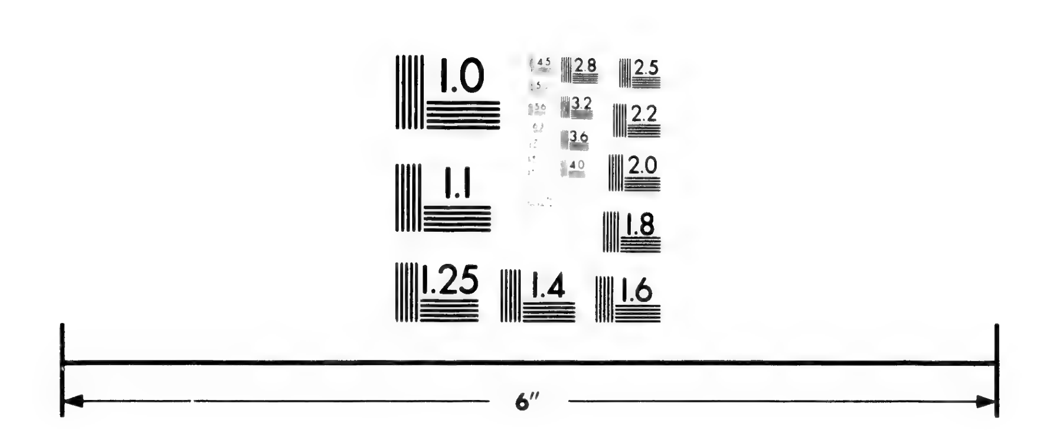
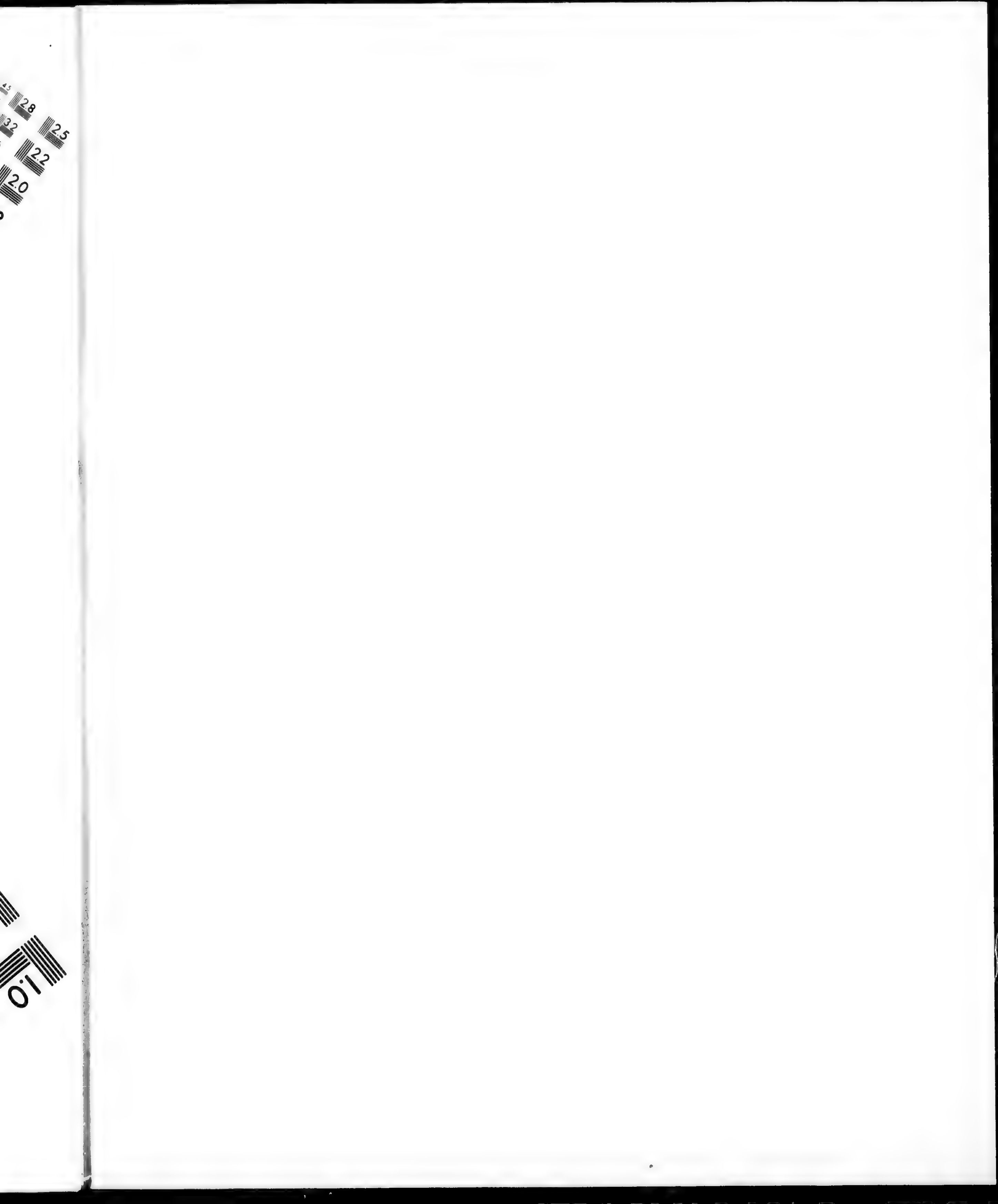


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.0

semaines seulement après que tu y es entrée ? C'était elle qui donnait ce bal. Elle est fille unique ; sa mère est morte depuis longtemps, son père lui laisse faire tout ce qu'elle veut : il est très riche et il est fou de sa fille.

" C'était un bien beau bal, je t'assure ; ma mère dit qu'elle n'a jamais rien vu de pareil. Il y avait beaucoup de monde et rien n'avait été épargné.

" Je crois que j'ai fait une conquête à ce bal. M. Jules de Lamilletière a été rempli d'attentions pour moi. C'est le fils aîné du seigneur de l'endroit, ni plus, ni moins. S'il se déclare, je te tiendrai au courant de mes amours.

" Clorinde est beaucoup plus avancée que moi. Elle a pour *cavalier* le plus charmant garçon qu'on puisse trouver. Il est très instruit, rempli de talents et d'activité, et il aura une bonne petite fortune. Il se nomme M. Charles Guérin. Ils s'aiment tous deux à la folie. Clorinde est une bien charmante fille. Elle a embelli depuis qu'elle a quitté le couvent, et elle tient plus qu'elle ne promettait.

" Cela me fait penser que tu ne me parles de rien de semblable dans tes lettres. Est-ce que personne ne te fait la cour ? Les jeunes gens de ta paroisse et ceux qui passent par là n'ont donc pas de goût ? Je suis persuadée qu'il se passe quelque chose que tu ne me communiques pas ; et c'est peut-être pour cela que tu m'écris si peu souvent. Ce n'est pas bien, mademoiselle, je n'ai rien de caché pour vous, et il faut absolument que vous me fassiez votre confidente.

" J'attendrai avec impatience ta prochaine lettre ; je suis certaine d'apprendre quelque chose de nouveau.

" En attendant, je t'embrasse de tout mon cœur.

" Ton amie sincère,

" Emilie."

II

UNE SIMPLE FORMALITÉ



SUZANNE, vous venir ici ; vous tout de suite balayer *le* place ; après, vous mettre des verres sur *le* table et apporter des carafes... Mon Dieu, que c'est tannant d'être toujours obligée de parler anglais ! ” La personne qui, en s'exprimant ainsi, croyait de bonne foi avoir fait une grande consommation de l'idiome anglo-saxon, était une femme courte, grosse et réjouie, épouse d'un brave aubergiste du faubourg Saint-Jean. Il se faisait dans la petite auberge de grands préparatifs, qui ne donnaient guère de repos à la pauvre Irlandaise, unique servante de l'établissement, à l'adresse de laquelle les injonctions et les prescriptions semblables à celles que nous venons de rapporter textuellement, se multipliaient sans relâche. La pauvre fille allait et venait et sa maîtresse aussi, et il semblait que rien n'avançait. Quant à l'hôte, il était tranquillement installé dans son cabaret, fumant et causant avec trois ou quatre habitués, et buvant deux verres chaque fois que ceux-ci en buvaient un.

A force d'activité, cependant, les deux femmes parvinrent à mettre une petite chambre dans la mansarde en état de recevoir les hôtes que l'on attendait. Une longue table avait été dressée, une nappe très propre la recouvrait et deux rangées d'assiettes et de verres en face l'une de l'autre semblaient se défier à un combat bachique à outrance. Les chaises étaient à leur poste, de grandes terrines étaient placées au pied de chaque chaise, de petits

couteaux larges, pointus et à garde, étaient disposés auprès de chaque couvert, et d'énormes piles de serviettes s'élevaient de distance en distance tout autour de la table. Ceux de nos lecteurs qui savent ce que c'est qu'une fine *partie d'huîtres* à Québec, dans l'automne, doivent se trouver en pays de connaissance.

Les convives arrivèrent tous à la fois. Les cloisons et les vitres de la petite auberge furent ébranlées, comme par un tremblement de terre, au tapage qu'ils firent en entrant. C'était une avalanche de jeunes avocats, de jeunes médecins et d'étudiants capables de bouleverser tout un quartier. Mêlés à ce tourbillon, se trouvèrent nos amis les trois hommes d'État que nous avons vus, une première fois, dans une autre mansarde, occupés à régler le sort de l'univers.

—C'est justement ce qu'il nous faut, Voisin, tu as choisi on ne peut mieux ; nous pouvons faire le diable ici et que toute la ville en ignore.

—Tiens, cette idée ; j'entends bien, quand je me grise, que l'univers le sache.

—Toujours cagot, maître Voisin. Il veut être gris intérieurement et sobre extérieurement.

—C'est un sépulcre blanchi... comme dit l'Apocalypse.

—Bon là ! l'Apocalypse n'en dit pas un mot.

—Allons, messieurs, pas tant de théologie :

—Du *thé* au *logis !* Mais vous voyez bien qu'il n'y a ici que du madère, du genièvre, du cognac, et d'autres petites liqueurs douces.

—Fameux !

—Excellent !

—Bravo.... bravissimo ! Albert est l'homme pour les calembours.

—Ma modestie, messieurs, me force à vous dire que celui-là n'est pas neuf.

—Mais que fait donc l'hôtesse ? Allons, madame......

comment s'appelle-t-elle ? Madame Robert ! Holà ! hé ! Nos huîtres, s'il vous plaît ?

—Ah ! les voilà... quelle montagne !

—Mais ne traitez donc pas cette dame de montagne, ce n'est qu'une colline tout au plus.

—*Montes, exsultastis sicut arietes, et, colles, sicut agni ovium!*

—Chut, butor ! Je parlais des deux plats d'huîtres.

—A nous, les amis !

—Chacun à son poste....le coup d'appétit....le verre en main..chargez ! Feu !

—A l'arme blanche maintenant.

—Gauche que je suis !

—Tiens, ce pauvre Guérin, pour son coup d'essai, s'est écorché le pouce !

—Ce n'est rien...si le sang coule trop, je ferai comme Han d'Islande... je boirai le sang des hommes et l'eau de la mer dans une coquille.

—Admirable ! Les rêveurs comme Guérin n'en font jamais d'autres.

—Il pensait à mademoiselle... je sais bien qui ; mais on ne nomme pas les dames dans cette maison.

—Dis donc, qui est-ce qui a écrit ce Han d'Islande ?

—Un fou qui s'appelle Victor Hugo.

—Quel nom, et quelles idées !

—Ne badinez pas, nous ne sommes qu'en 1831. Dans dix ans on n'écrira plus que de cette manière.

—Allons, Jean Blond, tu les ouvres plus vite que tu ne les manges !

—C'est beaucoup dire.

—Ce qui me réjouit, c'est de voir qu'on ne les a pas lavées.

—On a bien fait ; c'est une propreté mal entendue. Il vaut mieux manger un peu de terre et ne rien perdre de leur saveur.

—Sans compter que c'est très dangereux de les laver.

L'huître s'ouvre...son âme s'échappe, et on court le risque de manger une huître morte.

—Les huîtres ont une âme ?

—Pourquoi pas ? Les conseillers législatifs prétendent bien en avoir chacun une !

—Savez-vous qu'on parle d'abolir le Conseil ?

—Oui, la *Minerve* et le *Vindicator* ont de fameux articles là-dessus (1).

—C'est une *nuisance*, tout le monde en convient.

—C'est cela; à bas le Conseil !

—Je ne veux pas qu'on abolisse le vénérable corps; je propose qu'on *l'ouvre*....

—A bas le *bureaucrate !*

—Point d'aristocrate ici !

—Laissez-moi finir; je propose qu'on l'ouvre...en détail comme nos huîtres.

—A la bonne heure !

—Pour voir ce qu'il y a dans un conseiller ?

—Savez-vous que nous mangeons assez souvent ces pauvres bêtes en vie ?

—Quoi! les conseillers ?

– Non, les huîtres.

—Comment sais-tu cela, toi, docteur Sangrado : est-ce que tu leur tâtes le pouls ?

—C'est parce qu'il ne les traite pas, je suppose, qu'elles sont présumées vivre.

—Sérieusement, l'autre jour, comme je commençais à en ouvrir une sans l'aide d'un couteau, elle s'est refermée vivement et m'a pincé le doigt.

—Eh ! bien, cela prouve qu'elle était morte.

—Faut-il déraisonner un peu !

—Tais-toi donc, tu sais la médecine ; mais tu ne sais pas la loi....*le mort saisit le vif.*

—Halte-là, messieurs; vous me faites penser à une

(1) Voir la note C à la fin du volume.

triste affaire qui me tombe sur les bras.... Savez-vous bien que je pourrais être au premier jour saisi....mais non pas par un mort, comme l'entend la *Coutume;* car alors c'est qu'on hérite ; et à cela je ne saurais avoir d'objection.

—Où diantre est-il allé pêcher des créanciers?

—Comment, Voisin, un Arabe, un juif comme toi, tu fais des dettes !

—Et tu te laisses poursuivre, condamner, saisir et vendre ; mais c'est charmant !

—Les plus *fashionables* de Québec ne font pas mieux.

—Voyez-vous, il se civilise.

—Il se perfectionne.

—Il se fait gentilhomme.

—Ma foi, il se lance dans le monde.

—Vous me faites trop d'honneur ; ce n'est pas pour mon plaisir, et c'est bien la plus étrange histoire qu'on puisse imaginer.

—Conte-nous cela.

—Figurez-vous que mon ami Guérin et moi, nous avons endossé des billets à M. Wagnaër, pour un jeune nigaud qu'il protégeait. Nous sommes les victimes de notre patriotisme.

—Pour Guérin, passe ; mais toi, Henri, victime de ton patriotisme, c'est trop fort.

—Écoutez un peu. Il s'agissait, nous disait M. Wagnaër, d'établir un jeune compatriote, de former une maison de commerce canadienne ; il faisait lui-même de grands sacrifice; et il ne nous demandait que de lui prêter nos noms. Son protégé devait faire merveille, et voici ce qu'il a fait : des dettes partout, de très mauvaises affaires, et au bout de trois mois, il est incapable de payer ses billets. J'ai reçu avant-hier une lettre de mon confrère M. X...., avocat de la banque de Québec, qui m'engage poliment à lui payer le montant du billet que j'ai endossé, avec les frais de protêt, etc. Il me laisse l'alternative de lui donner une *confession*

de jugement, qu'il acceptera avec reconnaissance pour s'éviter la désagréable nécessité, etc. Nous sommes si aimables entre nous. Nous nous exécutons réciproquement avec tant d'égards.

—C'est comme nous autres médecins; nous expédions nos confrères pour l'éternité *gratis*, et avec une foule de procédés charmants.

—Mais quoi ! tu prends ton affaire au sérieux ?

—Tu t'imagines qu'un homme comme M. Wagnaër va vous laisser dans l'embarras ?

—C'est qu'il paraît très gêné lui-même.

—Ce ne peut être que momentané.

—Enfin, il ne voudra pas faire perdre cet argent à son gendre futur, puisqu'il faut tout dire.

—Ni à l'ami de son gendre.

—En effet, vois donc Guérin ; ça n'a pas l'air à le tourmenter beaucoup.

—Bah ! c'est une vraie misère, et si mon ami Voisin veut m'écouter, nous allons noyer ses inquiétudes dans une rasade. Mon beau-père (comme vous voulez bien le dire) ne fera pas banqueroute pour si peu de chose.

—Voilà qui est parler comme un homme.

—Prends modèle là-dessus, mon pauvre Voisin, et n'aie pas peur de ton ombre.

—C'est cela ; faites comme moi. Je suis plus jeune que vous, et ma position ne m'alarme guère.

—Une belle et un billet ! Quel est le jeune homme qui n'a pas l'un ou l'autre ?.....

—Quand il n'a pas l'un et l'autre.

—Nous pouvons tous en dire autant.

—Allons ! à nos créanciers et à nos belles !

—A nos amours et à nos dettes !

—A nos billets promissoires et à nos billets doux !

—Rasade, mille tonnerres, rasade !

—Et surtout, que Voisin vide son verre en conscience.

—Oui, qu'il boive le calice jusqu'à la lie.

—A nos belles, tout pour elles!....A nos créanciers ce qui restera!.......................................

On pense bien que ce *toast*, bu avec enthousiasme et avec fracas, ne fut pas le dernier. Des rires bruyants, des chants étourdissants et cacaphoniques, le bruit des carafes, des assiettes, des verres et des huîtres, qui dansaient une véritable ronde sur la table, tinrent éveillé une partie du voisinage, et firent croire à quelques bonnes vieilles que le sabbat se tenait cette nuit-là dans leur quartier.

Charles n'était pas fait à de pareilles scènes ; aussi son imagination et ses nerfs en furent-ils fortement ébranlés.

De retour au logis qu'il regagna difficilement par une grosse pluie d'automne mêlée de neige, il ne put fermer les yeux que tard dans la matinée. A peine dormait-il depuis quelques instants d'un sommeil agité, lorsqu'il fut éveillé par son ami Voisin, qui se tenait droit et pâle comme un fantôme au chevet de son lit.

—Voyons, cher ami, vous dormez bien tard pour un homme qui n'a pas rencontré ses billets.

—Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

—Moi qui suis plus matineux que vous, je viens déjà de voir l'avocat de la banque de Québec, et....

—Que me chantez-vous là? Encore cette histoire? Vous êtes bien ridicule avec votre panique.

—Pas du tout. J'aime à voir le danger en face...et une fois que j'ai tout vu, je m'exécute de bonne grâce.... quand je ne puis faire autrement.

—Oui, comme feu M. La Palisse.

—Enfin, pour moi, c'est fini.

—Comment, fini?

—J'ai donné une confession de jugement.

—Vous avez bien fait ; ça vous sauvera des frais.

—M. X...qui n'a pas l'honneur de vous connaître, m'a prié de vous demander si vous vouliez en faire autant.

—Sans doute. Dites-lui que j'irai le voir demain ou après-demain.

—Il m'a remis une confession de jugement toute dressée, par laquelle vous reconnaissez en même temps avoir reçu copie du *writ* et de la *déclaration.*

—A la bonne heure. Donnez, je vais signer. Trouvez seulement dans mon pupitre une plume et de l'encre.... Bien....voilà une affaire faite.

—Qui n'est pas bien profitable.

—Bah ! ce n'est qu'une simple formalité.

—Vous croyez ?

—Mais pour qui prenez-vous M. Wa...ër ?

—M. X....voudrait aussi avoir la signature de M. Dumont, le *conseil* qu'ils vous ont donné. Il m'a prié de passer chez lui. Il dit que ça sera plus régulier.

—Tiens, c'est vrai, je ne suis majeur qu'à moitié. Attendez un peu, je vais vous donner une note pour M. Dumont....Bien....je lui explique cela en deux mots, je lui dis que c'est une pure formalité. A présent, partez et laissez-moi dormir !

III

PAS DE TEMPS A PERDRE



NOTRE vie, a dit Pindare, *est le songe d'une ombre.* On pense ainsi au déclin de sa carrière ; mais dans la jeunesse, lorsque tout lui sourit, lorsque tout brille autour d'elle du plus vif éclat, lorsque le monde lui apparaît comme un trésor inépuisable de voluptés et d'enchantements, lorsque les passions tumultueuses et folles l'entraînent comme par la main, *l'ombre* a le tort de se croire quelque chose et elle prend son *rêve* au sérieux.

Une nouvelle existence s'ouvrait pour Charles. Il n'était déjà plus l'étudiant ignoré, cultivant pieusement dans son cœur, après l'amour de Dieu, celui de sa mère, et de sa sœur et de son frère absent ; c'était au contraire l'homme du monde dans toute sa gloire, se livrant au tourbillon des plaisirs, ne croyant à rien de sérieux et ne doutant d'aucune chose frivole.

Clorinde passait l'hiver à Québec chez une de ses amies. Charles la voyait souvent, et c'était à elle et à son entourage qu'il devait la transformation de ses goûts et de ses habitudes. Les salons où il fut introduit lui parurent éblouissants, comparés à ceux où son ami Voisin l'avait conduit l'hiver précédent. Ce dernier fut mis à même de faire la comparaison, car Charles à son tour devint son *cicerone ;* à la suite du brillant cavalier on remarquait toujours son gauche et disgracieux ami, ce que Clorinde appelait *une ombre au tableau*.

Cet hiver de 1831 à 1832 fut à Québec un des plus gais et des mieux fêtés. Le terrible fléau qui ravageait alors l'Europe jetait bien comme un pressentiment de sa venue ; mais cela même servait à augmenter la soif des plaisirs. On s'étourdissait à l'envi sur un avenir que l'on ne connaissait pas encore dans toute sa hideuse réalité. Je ne sais qui, d'ailleurs, avait inventé une théorie du choléra à l'usage des salons, la plus rassurante du monde. Il ne devait y avoir absolument que les gens pauvres, malpropres, intempérants, vicieux, la canaille enfin, qui seraient emportés par l'épidémie. Le choléra *n'oserait* certainement point s'attaquer aux gens *comme il faut*.

Ce n'étaient donc que bals, festins, pique-niques et amusements de tout genre. Belle, enjouée, riche et considérée, Mlle Wagnaër, avec quelques-unes de ses amies, était, pour bien dire, à la tête de tous ces divertissements. Elle organisait tout, faisait et défaisait les projets du jour pour le lendemain et, à son lever, au milieu d'une demi-douzaine d'étourdis, rendait des oracles infaillibles.

On connaît l'espèce de liberté laissée en Canada, comme partout en Amérique, aux jeunes filles qui, en France, sont si scrupuleusement surveillées par leurs parents. Québec surtout, comme ville de garnison, jouit sous ce rapport d'une renommée peu enviable que lui ont value les *sketches* et les *narrations* de quelques officiers anglais, beaux esprits et grands mangeurs de cœurs.

La coterie où trônait Clorinde était célèbre par l'éclat des *flirtations* que l'on s'y permettait, et Charles, bien qu'entraîné lui-même dans le tourbillon, ne voyait pas sans quelque inquiétude cette existence folle et bruyante. Sans trop de sévérité, elle lui semblait devoir rendre impossible chez une jeune personne ces sentiments profonds et délicats qui ne ressemblent pas plus aux vagues fantaisies de la coquetterie, que la flamme bleuâtre et fugitive d'un bol de punch ne ressemble à la lueur chaste et paisible de la lampe suspendue à la voûte du sanctuaire.

Quelquefois le souvenir de son premier amour passait dans son esprit. Seulement l'effet de ces apparitions variait suivant les circonstances. Se trouvait-il mécontent de Clorinde, était-il *formalisé* des attentions qu'elle recevait de quelques autres jeunes gens, il lui semblait alors que la pauvre enfant du village, seule, savait aimer. Etait-il fier de ses succès, des bouffées d'orgueil obscurcissaient-elles sa mémoire, il rougissait alors en lui-même de la petite paysanne.

Ses affaires lui donnaient bien aussi de temps à autre quelques petites inquiétudes. Son établissement de la *rivière aux Écrevisses* demandait beaucoup d'argent et n'en rapportait pas encore. Les fonds mis à sa disposition avaient été sérieusement entamés par les dépenses qu'entraînaient ses nouvelles habitudes. Le jugement rendu contre lui pouvait s'exécuter d'un jour à l'autre. Sur ce point, cependant, il se rassurait en se disant que M. Wagnaër saurait bien y voir. Son mariage prochain répondait à tout.

Il y avait quelques jours qu'il n'avait pas vu Clorinde, lorsqu'il trouva chez lui, au retour de l'étude, un billet à l'enveloppe dentelée et parfumée.

Mlle Wagnaër désirait lui parler le plus promptement possible.

Vivement intrigué par cette étrange missive, il vola plutôt qu'il ne courut chez madame L.... chez qui Clorinde passait l'hiver. Il trouva celle-ci recevant avec la demoiselle de la maison la visite de deux jeunes personnes de la même coterie. Elle conserva le calme et le sang-froid qui ne doivent jamais abandonner une femme du monde, même dans les moments les plus critiques. La conversation fut reprise au point où elle avait été interrompue par l'entrée de Charles.

—Pour moi, dit l'une des jeunes filles, je trouve en effet que Émilie n'est pas supportable. Elle s'imagine que nous la méprisons et elle nous fait à peine l'honneur de nous saluer.

—Oh! il faut lui pardonner, elle est si bonne, reprit Clorinde.

—C'est ce que je dis à ma sœur. Et puis les personnes qui n'ont qu'un pied dans la bonne société, comme elle, sont toujours si susceptibles.

—Je lui ai fait hier une petite méchanceté. Je lui ai demandé quelle robe elle comptait mettre demain pour le bal de madame Norton.

—C'était bien mal, cette pauvre enfant, lui faire avouer qu'elle n'était point invitée.

—Tu es trop bonne. Tu n'as donc point remarqué que Émilie s'étudie à nous faire la leçon ?

—Oui, elle a toujours quelque petit bout de sermon à nous répéter. Cela n'est pas agréable.

—Chez madame de P.... elle n'a pas dansé deux fois de la soirée. On peut moraliser à moins.

—C'est cela, la solitude conduit vite à la perfection chrétienne.

—Ah ! M. Guérin, vous n'étiez point chez Mme de P... ?

—Voilà une question bien indiscrète et qui fait rougir Clorinde.

—A quoi pensais-je donc ? Clorinde n'y était point non plus.

—Que Jane Wilby était laide ce soir-là !

—Et quelle toilette !

—Elle était pourtant bien heureuse. Le capitaine R... a valsé deux fois avec elle ; elle ne se possédait point d'orgueil.

—Sa sœur se marie.

—Avec qui, grand Dieu ! C'est bien la plus laide petite personne que je connaisse.

—Avec le jeune F...

—Mais elle a deux fois son âge !

—Vous n'avez donc point remarqué qu'au dernier *pique-nique* à Montmorency, il a toujours conduit le traineau de Julie ?

—Oh ! je m'en souviens... ils ont failli glisser dans le gouffre.

—Il va d'abîmes en abîmes, ce pauvre jeune homme.

—Comment dites-vous cela en latin, M. Guérin ?

—*Abyssus abyssum invocat.*

—C'est très joli... *amicus amicum invocat.* Il faut que je m'en souvienne.

Celle qui faisait ainsi provision de science était le bel esprit, le *bas bleu* de la coterie. Elle n'était ni jeune, ni belle, ce qui va sans dire, mais un peu spirituelle et beaucoup méchante. Elle avait eu de grandes prétentions à l'égard du jeune F...... et Clorinde, malgré toute la bonté qu'elle affectait, s'était permis de venger son amie Émilie, assez habituellement maltraitée par ces demoiselles, en annonçant le mariage de Julia Wilby. Comme on voit, le coup avait porté.

Après toute une heure de conversation sur le même

ton, où l'on se donna, à la dérobée, force coups de griffes, tout en faisant patte de velours et s'appelant *ma chère*, ces tendres amies purent se décider à une séparation, en se promettant bien de se revoir le lendemain pour recommencer le même jeu.

La demoiselle de la maison sortit avec elle, laissant Charles seul avec Clorinde.

Mlle Wagnaër pâlit rapidement et une expression de malaise se répandit sur tous ses traits, comme si elle fût retombée sous le coup d'une émotion pénible, suspendue seulement pour quelques instants.

—M. Guérin, dit-elle après un long silence, vous avez dû trouver ce billet bien étrange. Vous rappelez-vous bien notre dernière conversation ?

—Oh ! parfaitement.

—Vous m'avez dit vous-même qu'il était temps de mettre nos parents dans nos confidences, et nous étions convenus que vous feriez un effort pour aborder ce sujet délicat devant mon père dont la présence, dites-vous, vous impose tant. Eh ! bien, je viens d'apprendre quelque chose que je ne puis



vous dire, mais d'où je conclus qu'il n'y a pas de temps à perdre. Vous avez le plus grand intérêt à ce que tout soit arrêté et décidé tout de suite. S'il vous est possible de partir pour R..., il faudrait le faire au plus vite. Il est bien pro-

bable que mon père ne vous donnera point de réponse immédiate et il ajournera, je pense, notre mariage, s'il y consent, à une année ou peut-être plus loin ; mais d'après ce que je vois, vous avez le plus grand intérêt à faire cette démarche à présent.

Clorinde était pâle, elle respirait à peine, et dans l'agitation où elle se trouvait, nul doute que Charles lui aurait arraché son secret, si la dame de la maison qui entra dans ce moment n'avait pas interrompu leur tête-à-tête.

Mlle Wagnaër fit disparaître aussi promptement qu'elle le put, les traces de son émotion, et une conversation assez indifférente s'établit entre ces trois personnes.

Comme il allait se retirer, Charles remit à Clorinde une petite croix de corail qu'elle saisit avec empressement...

—Que je suis heureuse, dit-elle, où avez-vous trouvé cela?

—L'autre soir en sortant de la soirée de madame Wilby, j'ai ramassé cette petite croix près du seuil de la porte. J'allais demander à quelques dames qui sortaient si elle leur appartenait, lorsque je lus distinctement ces lettres C. W. et la date 22 juin 1822. Je fus frappé de vos initiales et je vous cherchai ; mais vous veniez de partir.

—C'est bien étrange que ce soit vous qui me remettiez cette petite croix ! Je l'ai bien cherchée et j'ai été bien en peine. Je suis doublement heureuse de la retrouver de cette manière. Cela me paraît un heureux présage.

—Que veut donc dire cette date? Et quel mystère y a-t-il?

—Vous saurez cela plus tard, répondit Clorinde tristement. Puis elle ajouta vivement :

—Irez-vous demain chez madame Norton ?

—Est-ce que vous y serez ?

—Oui, je compte y aller. Si vous venez, n'amenez point ce monsieur Voisin qui ne se sépare pas de vous plus que votre ombre.

—Mais pourquoi donc ? Quel mal vous fait ce pauvre garçon, qui chante continuellement vos louanges et les miennes?

—Il ne me plaît pas.

—Oh ! cela est péremptoire : c'est un homme jugé et condamné. *Il ne vous plaît pas !* il faut le tuer, je pense ?

—Il est cependant bien poli et bien aimable, ce monsieur, remarqua madame L.... De nos jours où les jeunes gens ne portent leurs attentions qu'aux demoiselles à marier et sont même peu courtois pour les *mamans*, et les dames qui ne dansent point, je l'ai trouvé plein d'égards et d'une politesse tout à fait de bon genre.

Charles sut trouver quelques paroles convenables et assez galantes pour expliquer les attentions dont parlait la dame de la maison, après quoi il prit congé d'elle et de Clorinde.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

(Suite)

SUR le plateau du parc de chasse, dans ce quartier figurant une sorte de labyrinthe que l'on appelle le "Bosquet," on avait jadis aménagé en piste une large allée circulaire : cette piste, bien gazonnée, coupée d'obstacles, ayant été remise en état sur les ordres de l'impératrice, plusieurs fois par semaine Sa Majesté s'y exerçait à sauter la haie, le mur, le fossé, la banquette irlandaise, etc.

Certain jour, soit par inadvertance, soit pour accoutumer son cheval à aborder chacune des faces de l'obstacle, la comtesse Hohenembs prit la piste à revers ou, pour mieux dire, s'engagea dans le sens opposé à celui qu'elle avait pour habitude de suivre. Le hunter franchit sans faute une première haie, puis le fossé, mais toucha le mur et fit panache : l'impératrice, par chance désarçonnée, fut projetée contre une grosse cépée de chêne qui la renvoya brutalement en raquette, et la voilà couchée à terre, inerte et sans mouvement : elle était évanouie !

Affolé, le vieil écuyer se précipite à bas de son cheval et court à l'infortunée princesse qui, les yeux clos, le visage livide, semblait privée de vie. Que faire ? Il est seul, le bosquet est désert, personne à portée de voix : va-t-il enlever l'impératrice dans ses bras et tentera-t-il de franchir, chargé de son précieux mais pesant fardeau, les 200 mètres qui séparent la piste du château ? Ou bien faut-il qu'il se décide à abandonner Sa Majesté pour aller chercher du secours ? C'est à ce dernier parti qu'il se

résout. Tout haletant, il arrive au perron et crie au laquais qui fait antichambre : *The doctor ! Her Majesty is half dead !* La dame d'atours de service qui, de sa fenêtre, a vu passer l'Anglais, devinant un malheur, n'a fait qu'un bond de sa chambre au vestibule : elle appelle la lectrice, prévient le baron Nopcsza, en un clin d'œil toute la maison est sur pied ! Le valet personnel de Sa Majesté, aidé de l'intendant, s'empare d'une chaise longue à défaut de brancard, et, guidés par l'écuyer, on court à l'endroit où gît la souveraine toujours en syncope. On la ranime à grand'peine et avec toutes sortes de précautions, car la souffrance lui arrache un gémissement aussitôt qu'elle fait un mouvement ; on la transporte au château. Mais le médecin qui ne paraît point ! Avec sa bonne grâce accoutumée, la comtesse Hohenembs l'a autorisé à s'installer en famille aux Petites-Dalles : chaque matin, il monte à Sassetot, et après s'être assuré qu'aucun membre de la colonie impériale ne réclame ses soins, il regagne son *home ;* aussi, est-ce vainement qu'on l'a cherché dans le parc et aux alentours : enfin, une voiture dépêchée à son domicile le ramène. Grâce à Dieu, le praticien ne constate pas de fracture et laisse espérer qu'il n'existe pas de lésion interne : il ne pourra, toutefois, se prononcer sur ce point qu'après un nouvel examen, lorsque les phénomènes nerveux consécutifs à la commotion auront disparu.

Si la petite cour est bouleversée, je vous le donne à penser ! la physionomie du château a pris tout d'un coup des airs funèbres ; on se parle à voix basse, les visages sont mornes : les sémillantes Autrichiennes, d'ordinaire rieuses et enjouées, sont devenues ténébreuses ; leurs collègues, ces mondains de carrière, ennemis pour cela des choses tristes, ont la figure sombre. Sans cesse, on revient sur les audaces de l'impératrice pour les déplorer ; on ne se lasse pas de disserter sur les causes de la chute et

on maudit l'écuyer qui n'en peut mais. On n'est pas non plus sans se demander si, quelque complication venant à se produire, le séjour en Normandie ne serait pas forcément prolongé ; un pessimiste, ou peut-être un taquin, fin gourmand des plaisirs de Vienne, ne va-t-il pas jusqu'à parler d'un hiver à Sassetot ! Oh ! ce fut une soirée lugubre que celle de ce jour néfaste, chacun broyant du noir à qui mieux mieux.

Par surcroît, on était sans révélation de l'empereur : le grand maître avait sur l'heure télégraphié en chiffres à la Hofburg l'accident dont l'impératrice venait d'être victime, et il était impatient de recevoir une réponse qu'il pût mettre sous les yeux de la souveraine, cette réponse n'arrivait pas !

Durant toute la nuit, le bureau de Sassetot, auquel le ministère des télégraphes avait adjoint un employé possédant la langue allemande, resta en permanence, mais inutilement, la fatalité ayant voulu qu'à ce moment, François-Joseph fût absent de Vienne. Afin d'échapper pendant quelque vingt-quatre heures aux soucis des affaires de l'État, l'empereur était parti pour le Tyrol à l'improviste, et, perdu dans les montagnes, il y chassait l'isard : c'est ainsi qu'il apprit le danger couru par son auguste épouse, deux jours seulement après l'événement, alors que déjà l'état de Sa Majesté n'inspirait plus d'inquiétude à ses entours.

En effet, dès le lendemain de la terrible chute, le docteur affirmait qu'aucune suite grave n'était à redouter. Il n'avait diagnostiqué qu'une courbature douloureuse et il assurait qu'après une quinzaine de repos, Sa Majesté pourrait reprendre à peu près sa vie. Le fait est que, trois semaines durant, l'impératrice ne quitta guère son lit de repos et ce fut durant la période de convalescence de Sa Majesté que François-Joseph vint, dans le plus strict incognito, passer quelques jours à Sassetot. Le secret de

cette visite fut bien gardé, car la presse n'en souffla mot, ni en France ni en Autriche. On ne devine pas très aisément, à ce propos, comment put être mis en défaut le flair de certain limier appointé par un journal de Vienne pour faire la chasse aux racontars et l'en approvisionner. Sa bredouille devient assez inexplicable si l'on sait qu'il était parvenu à nouer des intelligences avec le personnel de l'écurie, tellement que l'un des cochers parisiens, convaincu de l'avoir trop exactement renseigné sur les faits et gestes du château, fut séance tenante congédié par l'intendant. Peu importe, au surplus, le mutisme du reporter, qu'il ait été involontaire ou peut-être commandé, Sassetot n'en revendique pas moins et à bon droit l'honneur d'avoir été visité par François-Joseph, empereur et roi d'Autriche-Hongrie.

Un matin, vers la fin d'août, arrivaient au château deux étrangers qu'avait amenés de Fécamp un landau de la maison. Rien qu'à considérer l'air affairé des serviteurs, l'attitude empressée, pour ne pas dire troublée, de la suite impériale, on se rendait compte que les nouveaux venus étaient personnages de très haute marque ; mais peut-être n'eût-on pas sur-le-champ deviné l'empereur, s'il ne se fût, pour ainsi dire, trahi lui-même.

Descendu seul au jardin, dans le courant de l'après-midi, l'inconnu, celui dont le grand air eût suffi à dévoiler le rang, se promène de long en large devant le château comme attendant quelqu'un : bientôt la porte s'ouvre et l'archiduchesse Valérie se précipite en coup de vent à la rencontre du mystérieux personnage : celui-ci la soulève de terre, l'embrasse à pleins bras et le couple s'engage dans les allées du parc : la fillette gambade, rit et gazouille tout à la fois, puis s'interrompt brusquement pour échanger une caresse avec son grand ami qu'elle tient par la main. Lui, semble tout ravi d'aise, répond gaiement aux propos de l'enfant et la regarde en heureux d'arrêter

ses yeux sur l'être adoré. Impossible de s'y tromper, les câlineries de l'une sont celles d'une fille aimante et les façons affectueusement émues de l'autre, celles d'un père tendre. Témoin par hasard de tout ce petit manège, un Sassetotais, frappé d'ailleurs de la ressemblance de l'étranger avec les portraits de François-Joseph, s'en alla droit au valet de chambre de l'impératrice :

—Eh ! mais, lui dit-il à brûle-pourpoint, c'est l'empereur qui est arrivé ce matin de Fécamp ?

Le bon Autrichien secoue d'abord négativement la tête, puis mettant un doigt sur sa bouche :

—Chut ! fit-il, Sa Majesté ne veut pas qu'on sache sa présence ici.

C'est ainsi que les soupçons du curieux se changèrent en certitude.

Durant les trois jours qu'il demeura à Sassetot, l'empereur, soit qu'il craignît d'être reconnu, soit qu'il eût besoin de repos, ne sortit de l'enceinte du parc que pour descendre aux Petites-Dalles, et sa personne n'y fut point remarquée. Sa Majesté s'éclipsa, du reste, aussi discrètement qu'elle était venue, et sauf la suite autrichienne, nul ne prit garde au départ du chef de la monarchie austro-hongroise.

Cependant l'impératrice se remettait peu à peu ; d'abord étendue sur une chaise longue, on la portait sous les arbres, et, entourée de ses dames, elle y faisait salon.

Puis, elle put risquer un tour en voiture, enfin, elle reprit ses bains de mer ; mais le cheval, il n'y fallait pas songer. Par quoi remplacer ce port, le meilleur des passe-temps au gré de Sa Majesté ? Elle eut la pensée d'essayer de la mer. Un joli yacht, loué à Trouville par l'intendant, vint s'amarrer dans le port de Fécamp, et lorsque le temps était favorable, il s'en allait mouiller par le travers des Petites-Dalles, prêt à obéir aux désirs de la souveraine.

Durant le mois d'août, la mer est le plus souvent calme

sur la côte normande ; un orage, un grain viendra bien l'agiter, mais elle n'est pas encore irritable et couramment de méchante humeur, comme elle le sera, vienne la Toussaint. Au mois d'août, il suffit d'une nuit sereine pour que les vagues cessent de moutonner. En 1875, par une heureuse chance, la saison fut exceptionnellement plaisante ; toute une série de belles journées favorisa les excursions de l'impératrice.

La comtesse Hohenembs, ayant pris goût au yachting, visita les ports et la plupart des criques fréquentées par les baigneurs qui, de Dieppe au Havre, font coin dans la falaise.

L'une de ses premières promenades eut pour but Étretat, dès ce temps plage en vogue aussi goûtée de l'artiste pour son site grandiose et pittoresque que prisée des gens de bel air pour sa colonie joyeuse et boulevardière. A l'heure du bain, entre dix heures et midi, le monde de l'endroit se donne rendez-vous à la grève : hommes et femmes, allongés sur le galet, devisent, caillettent ou flirtent à qui mieux mieux, besognes captivantes sans doute, mais nullement incompatibles, bien au contraire, avec la poursuite de la nouvelle, de l'incident, voire même du malicieux cancan, susceptibles d'intéresser ou d'égayer une coterie. Jugez si le yacht impérial s'embossant à quelques encâblures du casino dut intriguer cette belle collection de désœuvrés !

Quel est le nabab qui vient montrer ses couleurs dans les eaux d'Étretat ? Cette élégante qui, de son bateau, lorgne les grappes multicolores de merveilleuses et de farauds en espalier du bord de l'eau jusqu'aux cabines, est-ce une grande ou une petite dame ? (A distance, le doute est pardonnable.) Le petit navire bat, il est vrai, pavillon tricolore, mais la flamme jaune et noire qui flotte en haut de la mâture, semble indiquer la présence à bord d'une personnalité de nationalité étrangère.

Les curieux s'informent de-ci, de-là, mais sans succès : que ne s'adressent-ils à ce vieux matelot qui, le dos appuyé contre une caloge, contemple la mer en fumant tranquillement sa pipe ? Il leur dirait que le yacht, il le reconnaît bien ; souvent il l'a vu croiser dans la baie de Seine. Trouville est son port d'attache, il appartenait à M. X***, mais aujourd'hui il ne porte pas le guidon de son propriétaire : c'est le drapeau autrichien qui le remplace. Nul doute qu'il ne soit le bateau affrété par l'impératrice.

Tous ces détails, le brave marin les conte aux douaniers de garde sur le perret, et ceux-ci, plus bavards que le loup de mer, ne tardent pas à ébruiter la chose.

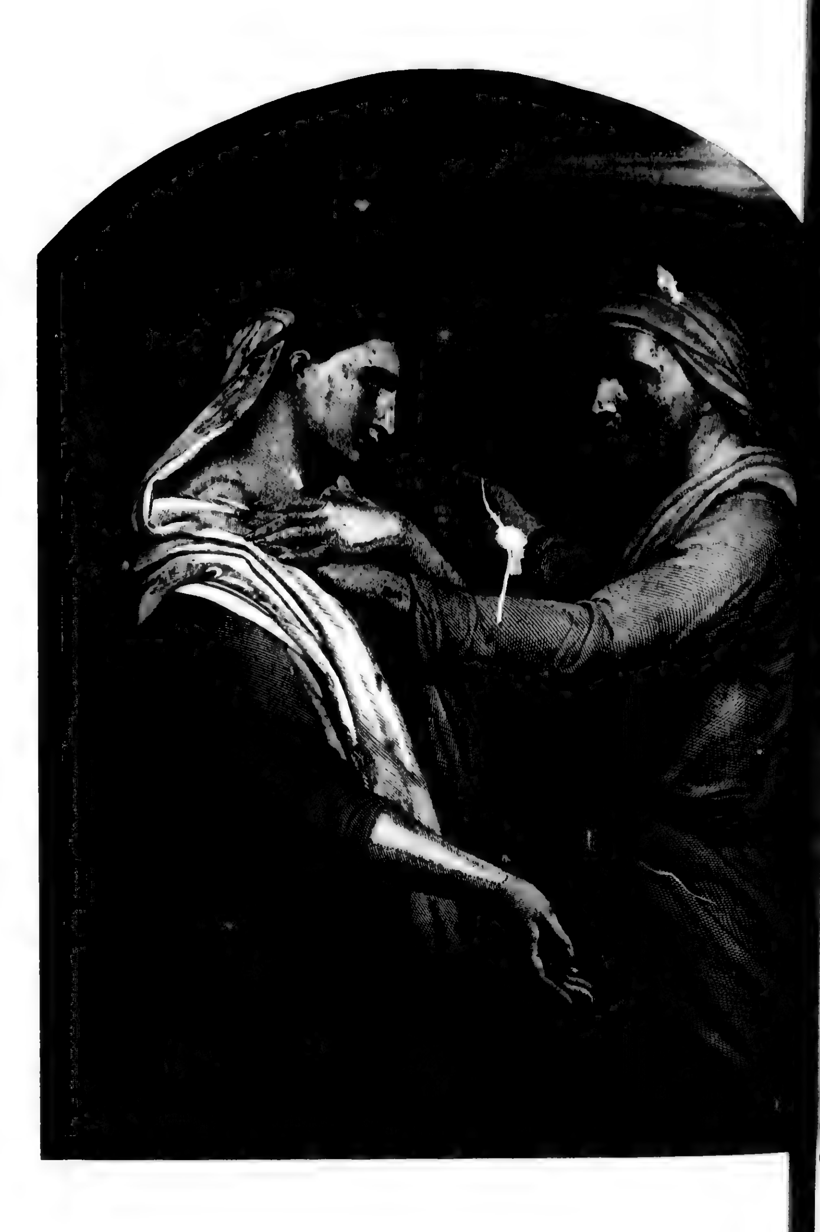
Entre temps, la cloche des hôtels carillonne, celles des villas font écho ; c'est l'heure du déjeuner qui sonne : on s'arrache aux charmes du galet, comme à regret on tourne le dos à la mer, péniblement on escalade les mamelons de gravier roulant et bientôt la plage est à peu près déserte.

La comtesse Hohenembs, qui ne se souciait pas d'être le point de mire de trois ou quatre cents paires d'yeux, allait peut-être bien renoncer à débarquer, mais voyant les rangées de flâneurs s'éclaircir et ceux-ci, les uns après les autres, abandonner la grève, elle se fait mettre à terre par son canot, persuadée qu'elle va pouvoir, en vulgaire touriste, circuler dans le joli bourg.

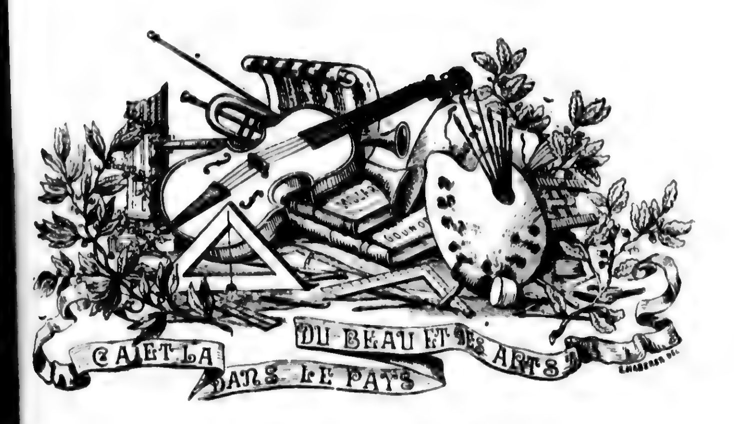
Alb. Ferquet.

(*A suivre*)





c'est u
Ary
"Ruth
elles é
fice et
grecqu
compli
cœur d



RUTH ET NOEMI

D'APRÈS ARY SCHEFFER.

NOUS sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une bonne gravure d'un tableau de ce sympathique artiste qui a nom Ary Scheffer. Quoique nous n'en ayons pas fait mention dans la courte notice biographique que nous lui avons consacrée dans notre numéro du mois d'août 1895, c'est une de ses plus belles productions.

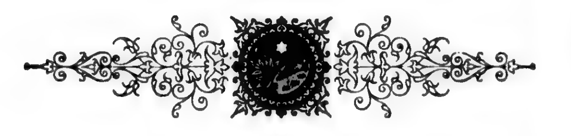
Ary Scheffer a choisi l'instant où le poète sacré dit que "Ruth s'attacha de ses bras à sa belle-mère Noémi" et où elles échangent ce dialogue empreint d'un esprit de sacrifice et de dévouement qu'aucun poète de l'antiquité soit grecque ou latine n'a su égaler. Sophocle, le plus accompli des fils de la Muse, met de bien belles paroles au cœur d'Antigone, quand elle s'attache à son père dont elle

doit guider les pas errants; mais Œdipe a les yeux crevés, Antigone est sa fille ; Noémi n'est que veuve et pauvre, Ruth n'est que sa bru : quelle différence entre les deux situations ! et cependant quelle supériorité dans l'inspiration biblique !

L'expression des figures dans l'œuvre de l'artiste rend admirablemen les sentiments qu'annoncent les acteurs. Noémi dit à Ruth ? " Ta sœur est retournée vers ton peuple et vers tes dieux ; va't-en avec elle." Ruth lui répond : " Ne t'irrite pas contre moi pour que je t'abandonne et que je m'en aille ; partout où tu iras, j'irai ; partout où tu t'arrêteras, je m'arrêterai ; ton peuple est mon peuple, ton Dieu est mon Dieu. Dans la terre qui te recevra mourante, je mourrai, là sera le lieu de ma sépulture. Que le Seigneur me fasse miséricorde et plus encore si autre chose que la mort me sépare de toi."

Noémi se laisse vaincre par cet opiniâtre dévouement, qui sera récompensé si magnifiquement. Ruth devient l'épouse de Booz ; elle sera mère d'Obed, aïeul de David, et c'est de cette race que sortira Jésus. A ce nom quelle auréole ceint la tête de l'humble glaneuse ! Ce n'est plus Noémi, ce n'est plus l'héroïque abnégation de la jeune Moabite que l'on a devant les yeux, on aperçoit le Calvaire.

Alphonse Leclaire.



LE TYPHUS DE 1847

(*Suite*)

CHAPITRE QUATRIÈME

LES MARTYRS DE LA CHARITÉ.

Le typhus est un fléau qu'on n'affronte pas impunément et dans les circonstances où s'exerce présentement son règne, il atteint son but avec des proportions effrayantes. Quelques semaines viennent de s'écouler dans ces ambulances où des centaines d'êtres humains succombent sous ses coups destructeurs. Les prêtres, les religieuses néanmoins sont encore debout, mais leurs pas deviennent chancelants. Le courage seul les maintient à leur poste. Quelques jours encore, et il leur faudra rendre les armes.

La bonne mère McMullen, qui vient chaque jour encourager du regard et de l'action ses chères filles, remarque l'altération qui parait déjà sur leur figure pâle et amaigrie. Toute inquiète, elle veut leur porter de nouveaux secours... Hélas ! depuis près d'un mois presque toute sa communauté se porte aux *sheds*. Dès les commencements elle leur fit user de ménagement dans leur marche, elle obligeait les sœurs à aller prendre leurs repas à la maison de ferme tout près des *sheds*, et là rien ne manquait à leur entretien.

Mais dans leur ardente activité, elles ne prennent ces repas qu'à des heures bien irrégulières, ne trouvant jamais de loisir pour quitter leurs chers malades.

Plusieurs ne se rendent même pas jusqu'à la ferme, elles se contentent d'aller plonger l'écuelle dans la marmite du bouillon à l'usage commun et d'en retirer une petite portion de viande qu'elles mangent en retournant à leur poste. Mais cette action sans relâche qui ne sait pas se ralentir, le mal pestilentiel l'arrêtera inopinément. Il arrive un soir où quelques-unes s'étendent sur leur lit pour ne plus se relever. L'infirmerie de l'Hôpital Général commence à se remplir de sœurs atteintes de la contagion. La salle d'exercices du noviciat se transforme en dortoir pour les chères et jeunes novices qui reviennent à leur tour, ornées du glaive qui doit bientôt les immoler et consommer en elles un glorieux martyre. Les bons pères Sulpiciens se défendent en vain des premières attaques de la peste, M. Morgan est conduit à l'Hôtel-Dieu ainsi que l'excellent M. Caroff. Voici venir les premiers jours de juillet, les Sœurs Grises se remplacent difficilement aux *sheds ;* l'infatigable supérieure de la communauté devient de plus en plus inquiète, et voyant l'épidémie entrer dans l'hôpital même, elle fait part de ses appréhensions au supérieur du séminaire ; celui-ci fait connaître la situation à Mgr Bourget. Sa Grandeur, remplie d'une sollicitude toute paternelle, se hâte d'offrir à cette bonne mère dix sœurs de la Providence. Ce secours est fort urgent. Le 26 juin, on les accueille à l'hôpital, et chaque matin ces nouvelles religieuses se mettent en route avec les Sœurs Grises pour s'initier à leurs travaux. Sœur McMullen veut néanmoins qu'on se partage la besogne avec discrétion ; une partie d'entre elles passeront l'avant-midi à la ferme et prendront la place des autres dans l'après-dîner ; ainsi chaque jour, cet échange de travail et de repos pourra quelque peu prolonger les forces. La situation devient de plus en plus alarmante, le nombre des malades va toujours croissant. Le 2 juillet, on compte 1300 malades, il en meurt 30 à 40 par jour. L'assistance

des sœurs diminue, Monseigneur fait ouvrir les portes du cloître et les bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu vont exercer au dehors le zèle qu'elles ont fait paraître à l'arrivée des navires, en offrant une de leurs salles ou 50 lits pour y recevoir les émigrés. Monseigneur Bourget suit avec zèle le service des ambulances, et voyant les prêtres de Saint-Sulpice sous l'étreinte du mal épidémique, Sa Grandeur se rend aux *sheds*. Le 3 juillet, elle va y passer la nuit avec Mgr Phelan, évêque de Kingston. Les deux prélats y exercent leur saint ministère avec beaucoup de fatigue. Le lendemain, ils vont prendre quelque repos à la ferme de la Pointe Saint-Charles La maladie a néanmoins pris son cours chez les filles de madame d'Youville ; au 5 juillet, disent les mémoires, 23 sœurs gardent le lit, 17 sont atteintes de la contagion, et celles qui sont encore debout succombent de fatigue au service même de leurs sœurs. Le 6 juillet, la mère McMullen succombe d lassitude. Une maladie d'entrailles jointe à un épuisement complet fait naître de grandes inquiétudes chez ses filles. Le même jour, la petite sœur Limoges est administrée. Le 7, quinze sœurs reçoivent également l'Extrême-Onction. C'est dans de si tristes circonstances que la communauté chante cette année les premières vêpres de la fête de la glorieuse sainte Élisabeth, patronne de sa vénérée supérieure.

Le lendemain, 8, on apprend que M. Patrick Morgan meurt à l'Hôtel-Dieu, âgé de 32 ans. Il exerça l'un des premiers son saint ministère aux *sheds*. Sa charité et son zèle étaient remarquables. On le vit souvent étendu par terre entre deux moribonds pour entendre leur confession. La sœur Limoges le suit de près, elle succombe le 10, après de cruelles souffrances. Presque continuellement dans le délire, elle ne peut prononcer ses vœux de religion, mais l'holocauste n'est-il pas consommé ? Cette jeune novice, comptant 20 ans à peine, avait un tempérament fort et

robuste ; son humeur était douce, elle se faisait aimer de ses compagnes. Son obéissance était remarquable, sa tendre compassion pour les malheureux se manifesta à l'arrivée des pauvres Irlandais infectés du typhus ; elle eût voulu courir une des premières aux *sheds*, mais, remplaçant la sœur dépensière, elle dut retenir l'essor de son zèle.

" Vous êtes heureuses, disait-elle à ses compagnes du noviciat, d'aller soigner les membres de Notre-Seigneur. Qu'il me tarde de vous suivre ... ce jour ne viendra-t-il pas ? "

Lorsqu'elle fut nommée pour partager le sort de ses sœurs, elle en fut si contente qu'elle alla en remercier Notre-Seigneur à l'église et entendit la messe en action de grâces pour cette faveur. M. Lawrence McEnerny meurt le même jour. Ce prêtre zélé succombe aussi lui aux fatigues et à la maladie dans les soins assidus qu'il a donnés à ses infortunés compatriotes qui se trouvaient dispersés sur le canal depuis Montréal jusqu'à Lachine. Ces premières pertes plongent dans la douleur le séminaire et l'hôpital. Ne seront-elles pas suivies par d'autres victimes ? Évidemment, ces premiers jours de deuil doivent avoir un lendemain plus triste encore.

Le 11, racontent les annales, M. Gottofrey, ayant à exercer son ministère dans le couvent, y vint dans la soirée, en revenant des *sheds* probablement. Quelques-unes de nos sœurs l'ayant rencontré, il leur dit avec son humeur vive et joyeuse : " Courage, mes chères sœurs, les souffrances sont courtes, mais la récompense sera éternelle."

En souhaitant le bonsoir à la supérieure qu'il trouva fort soucieuse et préoccupée de ses malades, il lui dit : " Prenez garde de vous tuer. " Il était $6\frac{1}{2}$ heures du soir. Il se dirigea vers l'église de Notre-Dame de Bonsecours pour y prendre le Saint-Sacrement qu'il voulait porter en

viatique. Montant au troisième étage de la sacristie et voulant ouvrir une porte donnant passage sur une galerie, il oublia, peut-être, ou il ignora plus probablement qu'on avait défait cette galerie, et comme il fit un grand effort pour ouvir cette porte qu'on n'avait pas eu soin de clouer suffisamment, il se précipita dans un vide de plus de trente pieds de hauteur.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il ne tarda pas à expirer et à aller recevoir, lui aussi, la palme des bons serviteurs toujours prêts à s'immoler au service du divin Maître.

Empruntons ici quelques lignes de la pieuse biographie de M. Billaudèle à l'occasion de cette perte prématurée. Cette mort, dans d'aussi tristes conjonctures, brisa le cœur du pauvre supérieur. Aucun confrère de la maison n'osa lui en porter la nouvelle ; il fallut que le Rvd Père Duranquet, S. J., ancien élève et enfant spirituel de M. Billaudèle à Clermont, se chargeât de la commission. Le bon père, prenant les choses dans les pures vues de la foi et sur un ton plutôt gai que triste, dit à M. Billaudèle d'abord consterné et anéanti par la fatale annonce : " Eh ! " M. le Supérieur, ce n'est pas un jour de bataille qui est " triste pour un militaire, au contraire, il n'est jamais " plus fier et plus joyeux ; nous sommes comme vous sur " la brèche et nous sommes tous contents. — Vous avez " raison, reprit M. Billaudèle, ranimé par ces paroles " énergiques, et plusieurs fois depuis M. Billaudèle a " déclaré que cette manière d'annonce était en effet la " seule qui pût lui faire supporter un coup aussi dou- " loureux." Comme son glorieux patron saint Pierre, le pieux supérieur du séminaire doit s'avancer de plus en plus dans la mer de la douleur et de l'affliction.

Le surlendemain de la mort de M. Gottofrey, le 13, il reçoit avec une non moins grande soumission les derniers soupirs de M. Caroff, homme d'une douceur et d'une

simplicité charmantes, prêtre si zélé aussi lui, et dont le dévouement fut si remarquable aux ambulances. La sœur Angélique Chevrefils Primeau prend place après lui dans le catalogue mortuaire de cet épisode désastreux.

Le nom d'Angélique convenait très bien à cette jeune novice. Le sourire sur les lèvres, elle était toujours prête à rendre service sans laisser jamais paraître aucune répugnance. Elle se faisait remarquer par son amour pour la régularité et l'obéissance.

Son attrait pour le soulagement des malheureux lui fit accepter joyeusement sa mission aux *sheds*.

Elle avait revêtu le saint habit le 24 juin, ainsi que la sœur Perrin. Le lendemain, elles étaient nommées toutes deux pour aller au secours des émigrés. Quelques jours après, sœur Perrin revint avec la fièvre. Sœur Primeau séjourna plus longtemps sous les abris, mais après quelques semaines, le germe de mort se développait chez elle avec beaucoup de rapidité.

Comme elle conserva sa lucidité d'esprit, elle eut la consolation de faire sa profession, le 12 juillet, deux jours avant sa mort.

Elle était âgée de 20 ans, 10 mois et 24 jours Le jour suivant, la consternation n'est pas moins grande à l'hôpital qu'au séminaire d'apprendre la perte de l'excellent M. Pierre Richard, mort à l'Hôtel-Dieu le 15.

Une vie plus angélique qu'humaine caractérisait ce ministre des autels, qui ne comptait que 30 ans. Ses pensées étaient toujours élevées vers le ciel. Il avait continuellement sur les lèvres des expressions qui rappelaient les espérances éternelles. Quand on lui faisait observer les intempéries de la saison, le désagrément de la pluie dans les courses qu'on avait à faire, ou qu'on lui faisait remarquer la vermine qui s'était attachée à ses habits. "Oh ! tout cela, disait-il en souriant, c'est autant de perles pour le ciel."

Très dévoué à servir les malades, comme l'aurait été un bon infirmier, il demandait un jour à la bonne et courageuse novice, sœur Dalpé qu'il voyait harassée de fatigue comme lui : " Ma sœur, pensez-vous que nous n'avons pas gagné quelques planches pour notre cercueil ?"

On a parlé plus haut de son affection pour les petits enfants et de son zèle à les instruire. Les paroles du divin Maître se seront réalisées en sa faveur : " Ceux qui " auront enseigné les petits et les ignorants brilleront " comme les astres des cieux." La courageuse sœur Jeannette Collins, novice, entend elle aussi la voix du divin Époux. C'est le 16 juillet. Sa lampe est prête ; l'huile d'une héroique charité la remplit ; elle l'a achetée, cette huile, avec ses fatigues, ses sueurs, ses sacrifices de tous genres auprès des pestiférés, mais surtout par son zèle à leur procurer l'assistance du prêtre à leurs derniers instants.

Son instruction religieuse lui fut d'un grand secours pour répondre aux questions malicieuses et indiscrètes des protestants.

On raconte qu'un jour, s'étant absentée quelques instants du chevet de ses malades, un ministre protestant exerça sa propagande et par conséquent fit valoir la prétendue réforme. Mais la sœur étant entrée soudain, les malades s'écrièrent : " Voilà notre céleste sœur, voilà notre céleste sœur. Venez vite, car ce ministre nous dit des choses inconvenantes sur la très sainte Vierge." On juge facilement de la stupéfaction du ministre.

Cette chère novice n'était pas moins ardente au travail de sa perfection religieuse, elle s'appliquait à l'acquisition de toutes les vertus, surtout à celles de douceur, d'amabilité, de prévenance envers ses compagnes qu'elle s'efforçait d'aimer toutes en la charité de Notre-Seigneur, étant toujours prête à leur rendre service et à les consoler dans leurs peines.

Comme ses compagnes, le délire se manifesta à la fin de ses cruelles souffrances et ses accès la portaient à une grande piété. On l'entendait s'exprimer comme dans un transport de joie : "Je vois l'Enfant Jésus." Elle lui tendait les bras. " Voyez-vous l'Enfant Jésus, comme il est beau... " Je veux aller à lui, laissez-moi partir avec mon Jésus."

On lui demandait si elle voulait être guérie. " Oh ! non, je veux mourir pour aimer Jésus dans le ciel."

Elle meurt comme elle l'avait désiré, cette jeune novice de 20 ans, le 16e jour de juillet. La bonne mère McMullen supporte avec une chrétienne résignation ces pertes douloureuses ; le calice n'est pas encore à demi épuisé. La voilà aujourd'hui, 21 juillet, au chevet de l'admirable sœur Marie (Barbeau), professe depuis vingt-deux ans, ce beau modèle de régularité et de toutes les vertus religieuses. Cette bonne sœur va mourir ! Elle va mourir victime des soins qu'elle a donnés aux pauvres pestiférés. Oh ! elle a toujours aimé les plus délaissés. Qui peut oublier son immense charité, quand chargée de la dépense de la maison, elle avait obtenu la permission de nourrir autant de pauvres du dehors qu'elle le pouvait avec les restes mis à profit, sans aucun détriment aux dépenses courantes. Il en accourait un grand nombre chaque jour, il fallait voir combien elle était aimée et respectée de tous ces infortunés.

De la dépense, elle passa à la salle des femmes et de là à une salle d'hommes.

C'est dans ce dernier poste que les supérieurs la trouvèrent toute disposée à remettre ses bons vieillards entre les mains de sœur Nobless, pour aller aux ambulances, où elle fut si heureuse de sacrifier à Dieu une vie que le Père céleste avait prolongée de quelques années pour honorer son fidèle serviteur, le bienheureux Alphonse Rodriguez, qu'on avait invoqué pour la guérison d'une maladie qui avait conduit cette chère sœur à l'extrémité.

Elle mourut à 46 ans. Sœur Alodie Bruyère, postulante, s'éteint le 23 ; elle n'a fait qu'apparaître aux *sheds* et elle est frappée aussitôt. Sa maladie est cruelle, son pauvre corps tombe en putréfaction. Dans son délire elle chante avec ardeur : " O Jésus, conduis mes pas." Toutes ces bonnes enfants, disent les mémoires, en parlant des novices, promettaient une longue existence. C'étaient de jeunes plants tout vivaces sur lesquels on fondait de pieuses espérances.

Il a plu au Seigneur de les transporter dans les régions éternelles ; qu'il en soit béni et exalté dans les siècles des siècles !

Les deuils au séminaire semblent alterner avec ceux de la communauté des Sœurs Grises. Une nouvelle mortalité vient remplir de douleur les deux maisons. Le vénérable M. Richard succombe aussi lui, à l'âge de 68 ans, au dévouement admirable dont il a fait preuve envers nos malheureux frères d'Irlande. Il a été dit plus haut, que c'est lui qui les accueille la première nuit de leur arrivée ; c'est lui aussi qui persuade à l'intendant de l'émigration de demander des sœurs de charité pour les soins à donner aux malades. C'est lui qui s'intéresse avec tant de tendresse aux pauvres petits orphelins des *sheds ;* il leur procure un abri respectif, leur fait donner des vêtements et prépare lui-même leurs lits. Il aime à demeurer avec eux, il y récite son bréviaire.

Durant sa dernière maladie, il est occupé de cette œuvre qui lui tient tant au cœur. Il la recommande instamment aux sœurs quand elles le visitent à l'Hôtel-Dieu. Ajoutons encore un mot à sa mémoire.

M. Richard était Américain d'origine ; né dans le protestantisme, il vient à Montréal en 1807, dans l'intention de prêcher et de convertir à sa secte le clergé de Montréal qu'il savait être le principal soutien de la religion catholique en Canada.

Pour aller plus sûrement à son but, il s'adressa directement au supérieur du séminaire, le vénérable M. J.-Auguste Roux ; mais c'était là que Dieu l'attendait pour éclairer cet esprit juste et ce cœur plein de droiture et de bonne foi. Instruit, convaincu et pénétré par les sages et savantes instructions qu'il reçut de M. Roux, il ouvrit les yeux à la vérité, abjura ses erreurs, et par le même motif de zèle qui l'avait amené au Canada, il demanda à entrer dans l'état eclésiastique et devint par son savoir, sa haute piété, l'admirable douceur de son caractère, la politesse exquise de ses manières, un modèle pour le clergé du pays et un des membres les plus distingués du séminaire de Montréal. Il s'attacha tellement à la personne de M. Roux que quand celui-ci, dans ses dernières années, dut, par l'ordre du médecin, aller faire un voyage en Europe en 1826, on ne crut pas devoir les séparer. Revenu en Canada en 1828, M. J. Richard prodigua au vénérable infirme, jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1831, les soins les plus tendres et les plus affectueux.

L'intendant du gouvernement, qui sut apprécier les belles qualités de M. Richard et aimait à prendre ses conseils durant la période du typhus, fut atteint de la contagion et mourut quelques semaines après ce saint prêtre. Le regretté M. Richard fut la dernière victime au séminaire. Cinq prêtres ravis par la mort en seize jours, et plusieurs autres encore bien malades, entre autres MM. McMahon, Prévost et de Charbonnel...

Le cœur si sensible du bon père Billaudèle n'était-il point saturé de douleur ? Le 28, le Rév. M. Rey, prêtre français attaché au ministère de l'évêché, meurt aussi lui du typhus qu'il a contracté dans l'exercice de sa charité aux *sheds*.

Notre bonne mère McMullen n'a point vidé son calice, et cette fois, c'est la lie qui va couler sur ses lèvres. Sa chère secrétaire, sœur Sainte-Croix, va lui être ravie ;

cette religieuse modèle, si digne de sa confiance... jeune encore... on comptait sur de longs services... Il y avait tant de maturité dans son jugement, tant de sagesse dans son action, tant de ressources dans ses aptitudes. Hélas! disait la bonne mère, il y a quelques instants : " Mon Dieu, celle-ci encore... ma secrétaire..." Pauvre mère, des sujets comme celui-ci ont bien droit à vos larmes maternelles.

Sœur Sainte-Croix (Pominville) joignait aux qualités dont nous venons de parler une éducation très élevée. Quoique sa mère fût protestante, notre chère sœur triompha des premiers préjugés de l'erreur, et surtout des attraits de la vanité. Elle choisit pour partage la communauté des Sœurs Grises, laquelle, disait-elle, lui semblait être la plus austère et la plus humble de celles qu'elle pouvait connaître. On ne tarda pas à apprécier le trésor que la divine Providence donnait à la maison.

L'esprit de recueillement dominait chez cette fervente sœur Sainte-Croix. Le souvenir en est resté comme un parfum d'édification chez toutes celles qui la connurent. Au milieu des occupations les plus propres à distraire, elle ne paraissait point perdre la présence de Dieu.

A un maintien modeste et réservé, elle joignait une grande simplicité d'action ; ses rapports étaient pleins de douceur et d'affabilité.

Comme toutes les sœurs qui se sacrifièrent avec elle au soin des pestiférés, elle avait la noble et sainte compassion pour le malheur... Aussi fut-elle toujours prête à aller visiter les affligés et les malades. Sa grande consolation était de passer les nuits dans les gîtes les plus abandonnés.

Quand arrivèrent les premiers émigrés, elle pressa la mère McMullen de prendre cette belle œuvre en considération, s'offrant avec une ardeur incroyable pour les assister et les soulager de ses soins ; elle courut une des

premières aux *sheds* et en revint l'une des dernières, quoiqu'elle éprouvât déjà la fièvre de la contagion.

Une des sœurs, effrayée de voir l'épidémie prendre de si graves proportions, plusieurs d'entre elles étant sur le point de succomber, lui exprima ses craintes de la mort qu'elle envisageait comme inévitable. " Ah ! ma chère sœur, lui répondit-elle, pourquoi nous effrayer, ne serions-nous pas très heureuses de mourir au service du prochain et de donner notre vie pour Celui qui a sacrifié la sienne pour nous ? "

Nous l'avons dit, elle fut la dernière aux *sheds*, elle voulait y épuiser ses dernières forces. Après avoir rendu ses services aux malades, elle se sentit très lasse et entra dans un appartement pour s'y reposer quelque peu.

Ici le bon M. Richard revient à notre souvenir. Elle le vit debout près d'une fenêtre, l'air pensif et comme absorbé dans ses réflexions. Son teint pâle et ses yeux abattus lui firent juger qu'il était malade. Elle s'informe de l'état de sa santé et le bon père d'un air paisible lui montre un amas de cercueils en dehors. " Voilà, ma sœur, lui dit-il, beaucoup de cercueils, je ne sais si les nôtres sont faits.—Ils ne sont pas encore faits, répondit ma sœur Sainte-Croix, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les planches en sont sciées."

Le bon père prit les devants vers l'éternité après laquelle il soupirait. Cette excellente sœur ne tarda pas à quitter la terre elle aussi.

Dès ce jour, elle n'alla plus aux *sheds*, mais elle ne put suivre qu'en languissant les exercices de la communauté. Notre-Seigneur se plut à l'éprouver durant ce temps par des appréhensions et des frayeurs de la mort.

Enfin notre vertueuse sœur dut se rendre à l'infirmerie; elle dit en y entrant : " Je n'en sortirai plus."

La bonne mère supérieure obligea sa fille à demander sa guérison par l'intercession du glorieux saint Joseph.

Elle le fit par obéissance et avec un parfait abandon au bon plaisir divin, éprouvant un grand désir d'aller jouir au ciel de la présence de son divin Époux.

Une de nos sœurs lui voyant remuer les lèvres, prêta l'oreille : la pieuse mourante faisait des oraisons jaculatoires comme celles-ci : " Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre servante." " Seigneur, j'ai mis ma confiance en vous, je ne serai pas confondue."

On raconte que durant la maladie de cette chère sœur, un prêtre étant venu chercher le Saint-Sacrement pour le porter aux malades, eut une étrange distraction ; au lieu de sortir de la maison, il monta à l'appartement de sœur Sainte-Croix et s'arrêta un instant devant son lit pour reprendre aussitôt son chemin. On eût dit que Notre-Seigneur venait bénir sa bonne et fidèle servante.

Enfin, le 31 juillet devait marquer les destinées éternelles de la regrettée sœur Sainte-Croix. Elle mourut ce jour-là, à l'âge de 36 ans. On nous a fait part d'un fait qui mérite bien notre attention. Une jeune demoiselle McDonnell, de cette ville, avait connu et estimé beaucoup la chère sœur que la communauté pleurait en ce moment ; elle l'accompagnait souvent chez les pauvres et les malades et elle s'appliquait comme elle à pratiquer de grandes vertus. Elle allait jusqu'à mettre des pois dans ses souliers, afin d'avoir à souffrir davantage dans les courses de charité qu'elle aimait à faire. Cette jeune demoiselle avait obtenu de sa mère la permission d'accompagner sa religieuse amie aux *sheds*, et elle y prit la contagion. Or, le 31 juillet, étant bien souffrante, elle appelle soudainement sa mère : " Oh ! maman, lui dit-elle, voyez donc ma sœur Sainte-Croix qui monte au ciel." Cette pieuse dame remarque l'heure et envoie aussitôt chez les Sœurs Grises pour avoir des nouvelles. On lui fait répondre que sœur Sainte-Croix vient de mourir ; et les deux heures, confrontées, ensemble donnent le même instant de la mort

et de la vision de la bonne enfant. Cette jeune personne mourut aussi, s'envolant sans doute sur les traces de son amie vénérée.

Bonne mère McMullen, la coupe est-elle épuisée ? Pas encore. Entendez les gémissements d'une ancienne, sœur Nobless. Le Seigneur vous la demande. Mais ce sera la dernière.

Cette chère sœur, ne pouvant, à cause de son âge avancé, se dévouer au soulagement des pestiférés, voulut bien remplacer sœur Marie (Barbeau) à l'une des salles d'hommes infirmes. Les soins qu'elle donna à quelques-uns de ses vieillards qui étaient allés épuiser leurs dernières forces aux ambulances, lui fit contracter elle-même le mal pestilentiel. Elle s'éteignit le 4 août, enrichie des vertus et des mérites de quarante-six ans de profession religieuse. Elle était d'une douceur admirable ; ses soins de prédilection se portaient vers les plus infirmes.

Sa grande régularité ne fit que s'accroître avec l'âge. Elle ne voulut jamais rechercher dans sa vieillesse les dispenses ou adoucissements qui pouvaient lui être permis. C'était un type de vraie politesse, et quand les jeunes sœurs s'offraient à lui rendre service, elle les remerciait gracieusement en ajoutant qu'elle était non seulement la servante des pauvres, mais encore sa propre servante ; qu'elle n'était pas venue en religion pour être servie, mais pour servir les autres. Elle persévéra ainsi jusqu'à l'âge de 72 ans.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'HÔPITAL GÉNÉRAL EN FACE DE SON ÉPIDÉMIE PERSONNELLE.

La tombe vient de se fermer sur sœur Nobless, dernière victime, chez les Sœurs Grises, marquée par le doigt du Seigneur. La communauté est comme un vaste champ

dont le grain est tombé sous la faucille active du moissonneur. Encore des épis çà et là, mais inclinés vers la terre par les coups qui les ont foudroyés. Les corridors sont sombres, les différents offices presque déserts. La salle d'exercices, le noviciat et autres appartements retirés gardent les traces du fléau destructeur ; ces lieux transformés en infirmerie ont été le théâtre des derniers combats des chères victimes. Plusieurs sœurs y sont encore retenues aux prises avec un délire qui afflige celles qui peuvent s'en approcher. Hélas ! ce ne sont plus des sœurs qui vont au secours de leurs sœurs. Presque toutes ont besoin de l'assistance d'autrui. A peine quelques-unes ont-elles échappé à la fièvre contagieuse.

Nonobstant le désert qui se fait en ce moment autour de l'hôpital, et malgré l'horreur que naturellement on éprouve d'approcher de près ceux qui sont atteints du typhus, de charitables dames de la ville, ainsi que plusieurs parentes des sœurs, franchissent avec empressement le seuil de l'infirmerie, pour venir secourir celles qui leur sont bien chères et dont elles ont admiré l'héroïsme. Les noms des dames Brault, Chalifoux et Mlle Angèle Caron n'ont pas été oubliés... Tout le monde avait tant d'horreur de la maison, disent les annales, qu'à peine pouvions-nous trouver quelqu'un pour laver le linge des malades.

Les engagés même les abandonnaient pour ne pas clouer les cercueils des sœurs, que l'on avait la précaution cependant de remplir de chaux.

Un pauvre jeune homme que les sœurs protégeaient était le seul qui voulût rendre ce service. Dans ce silence morne, interrompu de temps en temps par les gémissements des patientes ou par les pas multipliés de leurs dévouées gardes-malades, le règlement de la maison marche toujours et monte par sa régularité comme une douce harmonie vers les cieux.

Admirez la très ancienne sœur Hardy, courbée par l'âge : son regard est fixé sur le cadran régulateur. Pas une minute, pas une seconde ne lui échappe, et sa main tremblante agite fortement les énormes cloches qui annoncent au dehors comme au dedans l'exercice de la lecture ou de la prière. Deux ou trois sœurs peuvent à peine répondre à son appel et ensemble elles offrent au Seigneur un hommage qui lui est si agréable.

Le service des pauvres se fait sans bruit sans doute, mais les anciennes hospitalières encore assez capables d'action sont à leur poste. Ce sont les sœurs Chénier, Beaudry, Coutlée, etc., et comme infirmières, les sœurs Cherrier et Pagnuelo, sœur Youville, sacristine, sœur Normont, dépensière. Sœur Hurby parcourt les rues avec une novice ou postulante et son asile ambulant de la rue Murray voit croître le nombre de ses orphelins. On croira peut-être que la situation alarmante où se trouve la communauté va éloigner du noviciat les novices qui y sont en probation, ou bien encore que les jeunes filles du siècle détourneront leurs pas d'une vocation vers laquelle leur premier attrait s'est inspiré ; on se tromperait grandement, c'est le contraire qui arrive.

Plusieurs des jeunes postulantes prennent le saint habit au fort même de l'épidémie et bon nombre de demoiselles très qualifiées viennent frapper à la porte quand la maison n'offre plus qu'un cimetière en perspective. Ce sont entre autres sœurs Maréchal, Sauvé, Dunn, Gadbois et Christin (sœur Marie), cette dernière vient prendre la place de sa sœur S. Christin, atteinte du typhus et dont les jours sont en danger. Après cet épisode désastreux plusieurs adolescentes appartenant à des familles très distinguées de la ville, s'inspireront du souvenir de ce qu'elles ont vu ou entendu dire de cette époque, elles chercheront aussi elles à goûter une vocation qui fait des héroïnes et des martyres. Qui pourra oublier l'entrée au

noviciat des sœurs Kollmyer et Devins, ainsi que plusieurs autres ? Il est à remarquer que, depuis l'époque du typhus, les novices croissent en nombre. L'Hôpital Général sort comme de l'oubli dans lequel l'esprit de son institut a toujours aimé à le maintenir. Mgr de Montréal et M. Billaudèle, supérieur du Séminaire, ressentent vivement la désolation de la communauté ; ils viennent de temps en temps porter la consolation dans ses murs voilés de tristesse et de deuil. Le bon Père Laré, confesseur, y multiplie ses pas en portant un secours tout paternel aux pauvres sœurs malades. Les chroniques parlent, sous la date du 30 juin, de la visite de condoléance que le gouverneur général fit à la communauté. Son Excellence était accompagnée de lady Elgin, de Sa Grandeur Mgr Phelan, évêque de Kingston, de M. Billaudèle, supérieur du Séminaire, et de plusieurs autres personnes distinguées. Lord Elgin parut très touché en apprenant qu'un grand nombre de sœurs succombaient victimes de leur dévouement de charité. La divine Providence avait marqué elle-même cette période d'épreuve et c'est du ciel que la communauté attendait le secours. Aussi, pour obtenir l'extinction du fléau, la bonne mère McMullen fut inspirée de faire une neuvaine à la sainte Vierge sous le titre de Notre-Dame de Bonsecours. A cet effet, elle fit part à la communauté de l'intention qu'elle avait que deux sœurs allassent chaque matin entendre la messe à la sainte chapelle ; ce qu'on accepta avec bonheur. Néanmoins Monseigneur fit ajourner ces pèlerinages en attendant que lui-même, le Pontife si pieux, pût le faire en action de grâces avec la communauté après la cessation de l'épidémie. On se contenta donc de faire dire des messes dans l'église de la communauté et de faire brûler des cierges dans l'antique sanctuaire de Bonsecours.

Le 12, néanmoins, les sœurs commencèrent une neuvaine à saint Roch ; la statue du saint était placée sur

l'autel de la chapelle du Père Éternel ou de la sainte Vierge. A 1 heure p. m., tous se rendaient à l'église, les pauvres et les enfants y assistaient aussi. C'est depuis cette époque qu'une sœur porte fidèlement le nom de sœur Saint-Roch.

Chaque année, à la fête de ce grand saint, toute la communauté communie et l'on fait brûler des cierges tout le jour devant son tableau. Dans la soirée, il y a salut et bénédiction du très saint Sacrement.

CHAPITRE SIXIÈME

LA CONVALESCENCE

Il est agréable et vivifiant le rayon de soleil qui traverse la croisée pour descendre dans une chambre sombre et obscure. Le malade lui sourit et tout renaît autour de lui. Le 26 juillet, un jour d'espérance répand la joie dans la communauté des Sœurs Grises. Les médecins viennent de constater, qu'à l'exception de quelques cas graves encore de typhus, la plupart des sœurs entrent en convalescence et leurs prescriptions portent l'obligation de leur faire changer d'air autant pour leur faire prendre des forces que pour préserver d'autres de la fièvre.

Les supérieurs respectent cet ordre et, malgré certaines répugnances, on se met en devoir de le remplir.

Alors un mouvement inaccoutumé a lieu dans les différentes infirmeries, il faut déloger, partir, préparer des malles, apporter des médicaments, etc... puis aider quelques-unes encore bien faibles, à se revêtir de leur saint habit...On fait des questions... plusieurs encore un peu en délire croient partir pour les sheds. On n'a pas oublié les pauvres pestiférés... Combien de fois n'a-t-on pas entendu les sœurs malades ou mourantes... se croyant sous les abris, s'écrier : " Oh ! qu'ils sont malheureux ! " Oh ! qu'ils souffrent ! " Leurs cœurs étaient demeurés là

tout compatissants au chevet de ceux qu'elles avaient été forcées d'abandonner. On se presse... on se hâte, l'équipage est à la porte... sœur Mallet, assistante, va conduire treize des bonnes sœurs à une maison de campagne. Ce sont sœurs Brault, Desjardins, Blondin, Youville, Chevrefils, Cinq-Mars, Denis, Labrèche, Montgolfier, Dalpée, Caron, Perrin et autres.

On s'occupait depuis quelque temps à chercher quelque logis à proximité ; les bons Pères Sulpiciens offrirent leur ferme Saint-Gabriel ; on n'osait cependant accepter. Monseigneur Bourget obligea néanmoins les Sœurs Grises d'accueillir cette proposition et M. Villeneuve qui s'était mis en frais de leur procurer cet avantage, en fut heureux.

C'est donc vers la ferme Saint-Gabriel, autrement dit à la maison Gregory, que se dirige l'excursion dans ce moment. On descend à une résidence spacieuse entourée de jardins, de vergers, d'un étang : une véritable solitude où l'on respire le bon air, et surtout à une si petite distance de la maison mère.

Dix-huit ou vingt lits et un ameublement complet rendent cette demeure très confortable. Le tout a été préparé par les bonnes sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Ces véritables filles de la vénérable mère Bourgeois avaient offert leur île Saint-Paul pour le rétablissement des Sœurs Grises ; mais leurs engagés ayant entendu parler de ce projet, voulurent quitter l'île et abandonner les travaux des terres. Elles auraient consenti à la perte de leurs récoltes, mais Monseigneur Bourget ne le voulut pas ; c'est alors que la communauté accepta la résidence Gregory.

La Révérende Mère Sainte-Madeleine, supérieure de la Congrégation, voulant dédommager les Sœurs Grises du séjour agréable de l'île Saint-Paul, se chargea de faire nettoyer et meubler le logis qu'elles avaient accepté du

séminaire. Combien ce souvenir est encore cher et vivace dans les cœurs des Sœurs Grises !

Le lendemain, 27, le Père Laré, confesseur de la communauté, se rendit en toute hâte pour visiter le nouveau monastère des Sœurs Grises ; il le bénit avec une pieuse solennité au milieu de prières ferventes.

Le 28, le Rév. monsieur Connolly, sulpicien, alla offrir le saint sacrifice de la messe dans ce nouveau sanctuaire· où les sœurs eurent le bonheur de recevoir la sainte communion, et le très saint Sacrement résida dès lors parmi elles.

Que d'actions de grâces et de soupirs ont été exhalés au pied du tabernacle préparé encore par ces insignes bienfaitrices !

La bonne et infatigable mère McMullen visitait presque chaque jour ses chères filles, et la généreuse économe, mère Deschamps, approvisionnait abondamment la table et répondait à tous les besoins.

Un cheval et une voiture étaient à la disposition des sœurs convalescentes pour leur faire faire quelques promenades et pour aller chercher les provisions. A ce propos nous aimons à transcrire quelques lignes du journal de sœur Olier, annaliste de ce temps : " Parmi le petit " nombre de ceux que la crainte de la contagion n'avait " pu déterminer à s'éloigner de nous, il ne faut pas " oublier notre bon et fidèle jardinier, Benjamin Gougeon, " qui, malgré la terreur dont il était en proie de con- " tracter la terrible maladie, ne put jamais se résoudre à " nous abandonner dans ce moment critique. Il fut le bon " serviteur qui vint rester avec nous à la ferme Gregory. " où il nous fut d'un grand secours."

Le 9 du mois d'août, sept sœurs de la maison Gregory se trouvent assez fortes pour traverser le fleuve et aller se rétablir entièrement au manoir de Châteauguay. D'autres, sortant de l'infirmerie, encore bien faibles, les remplaceront à la résidense de Saint-Gabriel.

A l'île Saint-Bernard, Sa Grandeur Mgr Bourget accorde le bienfait de garder le très saint Sacrement dans la petite chapelle. Peu à peu les forces reviennent chez les convalescentes ; elles réalisent leur état et s'informent avec anxiété des événements du jour et surtout de leurs compagnes qu'elles désirent revoir ; elles vont jusqu'à se flatter d'entendre parler de leur parfait rétablissement. " Au moins, disent les sœurs Brault et Desjardins, si nous avons été atteintes du typhus, aucune d'entre nous n'a succombé." Pauvres sœurs, que dites-vous ? il faut bien vous l'apprendre, sept sœurs sont disparues de vos rangs, mais consolez-vous, elles ont pris place dans l'armée des martyrs et triomphent glorieusement dans le ciel.

On rapporte que sœur Desjardins ayant appris soudainement les pertes douloureuses que la communauté venait de faire en quelques semaines, en fut tellement surprise et affligée que l'on crut un moment que cette pauvre sœur allait en mourir. Tout le temps que dura l'épidémie à la maison mère, on usa de grandes précautions envers les malades. Ainsi, quand les sœurs moururent, on ne sonna pas de glas. La prudence exigeant qu'on fit l'inhumation presque sans retard, on ne faisait chanter qu'un *Libera* et on avait bien soin de fermer les portes du saint lieu et de maintenir un grand silence auprès des infirmeries, de manière que les sœurs malades ignoraient tout ce qui pouvait tant soit peu les inquiéter et les affliger.

Le 12 août et les jours suivants, on fit chanter dans l'église de l'hôpital général les services des regrettées sœurs. L'assistance devait être peu nombreuse... Que de prières, que de larmes... mais en même temps que d'espérances ! Quelles bénédictions pour l'Institut de la vénérable mère Fondatrice ! Tous ces services furent chantés par les chantres de l'église Notre-Dame. Les chanteuses de la communauté n'étaient plus qu'en petit

nombre. Mais que se passe-t-il en d de l'hôpital général, au mois de juillet et d'août, nous voyons les Sœurs Grises hors de combat ? L'épidémie aurait-elle cessé ? Quel est le mouvement actuel en dehors de leurs murs ?

Nous allons le voir dans le chapitre suivant, en empruntant, pour être plus exact, plusieurs extraits des *Mélanges religieux*.

***

(*A suivre*)



UNE VILLEGIATURE IMPERIALE

(*Suite et fin*)

Elle avait compté sans la vigilance du monsieur bien informé, de l'homme gazette, auquel rien ne peut échapper, que rien ne laisse indifférent. Important, parfois importun, le personnage va, vient, s'agite, bourdonne, un peu à la façon de la mouche du coche, opinant, conseillant, s'imposant à toutes les coteries que, du reste, sa faconde amuse. Bien qu'il n'ait découvert ni les fameuses Aiguilles ni la Manneporte, bien qu'il ne puisse, à aucun degré, revendiquer la gloire d'avoir inventé le Scarborough normand, quoique ne possédant même pas une de ces barques de pêche hors d'usage dont Maupassant avait su se faire un coquet réduit, notre monsieur croirait assez volontiers qu'Étretat est sa chose, presque son empire, si déjà le gros aubergiste du lieu n'avait été sacré roi d'Étretat par Bertal, le spirituel caricaturiste ; en réalité, le cher homme ne joue d'autre rôle, malgré ses prétentions diverses, que celui de reporter verbal ; mais, ce rôle, il s'en acquitte avec une superbe ardeur : le moindre incident, il en est informé, et toutes les circonstances, il les sait par le menu ; aussi s'est-il mis en quête de renseignements et sur le yacht et sur la qualité de ceux qui le montent ; il a fait jaser les gabelous, interviewé plusieurs pêcheurs, et des indications qu'il a recueillies, il ressort que le bateau mouillé devant le casino est bel et bien celui de l'impératrice d'Autriche ! La femme élégante aperçue sur le pont n'est autre que Sa Majesté, on l'a vue descendre à terre et elle se promène incognito dans la Grande-Rue.

Voilà ce que raconte à tout venant le *Moniteur* plus ou moins officiel de la plage, sans même attendre qu'on l'interroge, et beaux messieurs et belles dames de s'en aller en bande à la recherche de l'impératrice. Elle est aisément reconnaissable et ne tarde point à être devinée : assez indiscrètement, on la croise et on la recroise ; ce manège, la comtesse Hohenembs s'en aperçoit et, visiblement, s'en agace ; que le Cauchois simple et naïf la dévisage, elle y consent, mais elle n'entend point se donner en spectacle au badaud parisien. Le grand éventail qui lui sert habituellement de parasol, elle s'en fait un écran, mais il ne cache pas suffisamment sa personne aux regards importuns ; abandonnant alors le centre du village, elle se dirige vers la Passée : mais, quoi qu'elle en ait, elle n'arrive point à dépister les fâcheux : de guerre lasse, un peu énervée, pour ne pas avoir à traverser la grève, elle renonce à son yacht et se décide à regagner Sassetot en voiture par la jolie route qui relie Étretat à Fécamp.

A Dieppe, au Havre, à Trouville, qu'elle visita successivement, l'impératrice passa inaperçue et n'eut point à se soustraire à ces inconvénients de la grandeur que d'aucuns tiennent pour agréments et ne se privent pas de rechercher.

Quelquefois, aux excursions le long de la côte, Sa Majesté préférait une poétique rêverie en vue des Dalles. En digne princesse de sa noble maison, de temps à autre il lui plaisait, mollement bercée par les langoureuses ondulations de la vague, de s'envoler au pays des songes ; mais, au lieu d'un fastueux esquif tiré par un beau couple de cygnes, elle s'arrangeait de la barque du baigneur des Dalles. Celui-ci, mi-paysan, mi-matelot, balourd, pour ne pas dire incongru, vous enlevait dans ses bras l'impériale Majesté, sans même s'apercevoir qu'au coin de sa bouche son " brûle-gueule " restait vissé, et la portait à son

bateau. On poussait au large, et la comtesse Hohenembs, n'ayant pour toute suite que "Shadow," s'en allait, croisant pendant des heures devant les falaises entre-coupées de valleuses, qui se dressent en muraille de Saint-Pierre-en-Port à Veulettes.

Pas banal, l'équipage montant le bachot, et vraiment digne de tenter un peintre philosophe : une impératrice-reine d'Autriche-Hongrie, un dogue et un vieux matelot : la souveraine perdue dans ses pensées, le molosse somnolent aux pieds de sa maîtresse et le brave marin fumant béatement sa pipe, sans idées peut-être, à coup sûr rien moins que troublé d'un tête-à-tête avec l'une des plus hautes majestés du monde.

"— Eh bien, père Benoni, lui disait un jour, pour le faire jaser, un châtelain des environs, il est donc vrai que vous promenez l'impératrice dans votre bateau ? Vous devez être joliment embarrassé de naviguer seul à seul avec une aussi grande dame ; vous n'osez pas, pour sûr, deviser avec elle ?

"— Vous croyez ça, vous ! mais elle est tout plein causante, l'impératrice, et brin fière ; plus souvent que nous ne bavardons point, de temps en temps, je lui dis des raisons, et puis elle m'en dit d'autres."

Essentiellement imaginative, les splendeurs de la nature savent attirer Élisabeth d'Autriche mieux que les merveilles dues au génie de l'homme : brave jusqu'à la témérité devant le danger, ainsi que nombre de vrais vaillants, au contact du monde elle devient comme timide, et pour cela, non seulement elle ne le recherche point, mais bien plutôt elle l'évite. De même que Sa Majesté négligea de visiter Rouen et ses magnificences architecturales, de même elle ne consentit à recevoir aucune des personnes de qualité habitant les environs : il en était pourtant certaines de noble maison ! Ni le prince de M... L..., le seigneur du féodal Cany, ni la duchesse

de L... H..., dite " la bonne duchesse " par les gens d'Anglesqueville, ne furent admis à faire leur cour à la souveraine ; pas plus que, fine fleur de l'aristocratie de la région, le marquis et la marquise de M.... les châtelains de l'artistique Baclair ! et cependant l'ancestrale demeure abritait alors deux jeunes filles d'élite, vrais types de charme et de beauté, égales en mérites et en perfections, dont l'une, peu après, devait, grâce à sa supériorité personnelle plus encore qu'à ses quartiers de noblesse (1), d'être choisie comme dame d'honneur par l'impératrice elle-même.

Le cardinal de Bonnechose, du moins le bruit en courut, aurait sollicité une audience de Sa Majesté, et, non sans quelque dépit, se serait heurté, lui aussi, à un inflexible véto ; quant aux fonctionnaires de tout ordre et de tout rang, ils étaient, bien entendu, rigoureusement consignés. Le sous-préfet d'Yvetot, un audacieux, un jeune, trop confiant sans doute dans ses effets d'habit brodé, ne s'avisa-t-il pas que la règle commune n'était pas faite pour lui, et voilà que, par une belle après-midi, il débarque en grand uniforme manifestement préparé à paraître devant la souveraine !

Le pimpant mandarin de l'arrondissement d'Yvetot époussète ses chamarrures et tout en enfilant ses gants d'ordonnance, se dirige, important et satisfait, vers la principale grille du parc.

Le portier, ancien militaire que le galon impressionne, s'est aussitôt avancé, chapeau bas, à la rencontre de M. le sous-préfet, et sur sa demande, le conduit auprès du majordome.

Le factotum de la cour autrichienne, aussitôt qu'il est informé de l'objet de sa démarche, représente au fonctionnaire de la République les ordres formels de Sa Majesté,

(1) Les dames de la Croix étoilée font preuve, du côté paternel comme du côté maternel, de seize quartiers de noblesse.

cherchant à lui faire entendre que toute insistance sera vaine ; néanmoins, afin de mettre sa responsabilité à couvert, il accompagne le solliciteur chez le baron Nopcsza.

M. le sous-préfet a, cela va sans dire, amoureusement élaboré le petit discours qu'il se propose de débiter à l'impératrice ; au risque de se répéter, il en sert quelques bribes au grand maître :

" Modeste, mais zélé représentant du gouvernement du maréchal, il a cru de son devoir de venir saluer l'auguste Majesté qui a daigné choisir comme lieu de repos ce coin de l'arrondissement dont l'administration lui est confiée," etc., etc.

Le baron Nopcsza écoute, avec l'impeccable courtoisie du parfait gentilhomme, l'éloquente adresse, mais se déclare impuissant à lever une consigne qu'il affirme inviolable. " Sa Majesté saura apprécier le gracieux empressement de M. le sous-préfet, et ne manquera certes pas d'être sensible aux compliments du magistrat distingué auquel incombe la direction politique de la région. Mais la comtesse Hohenembs tient essentiellement à son incognito : c'est pour s'en assurer plus étroitement le privilège et pour échapper à toute obligation officielle qu'elle a préféré Sassetot aux élégantes stations balnéaires du littoral ; elle est même jalouse à ce point du respect de sa solitude, qu'elle a donné ordre d'interdire l'entrée du parc à quiconque n'est pas de la maison ; il ne peut être fait droit au désir exprimé par M. le sous-préfet," etc., etc.

Celui-ci se retire tout ruisselant d'eau bénite de cour et si flatté des raffinements de politesse et d'égards du baron, qu'il est presque consolé de son insuccès. Le majordome l'attend dans l'antichambre pour lui faire honneur, va l'escorter jusqu'à la porte du parc, mais à peine sont-ils hors du château, que l'impératrice apparaît au tournant d'une allée ; à tout prix il faut éviter que

la souveraine surprenne la belle tunique aux passementeries d'argent, il y va pour l'intendant d'une verte semonce, sinon de pis encore : au diable la dignité du sous-préfet ! Qu'il entre dans le fourré et se dissimule derrière une cépée ! ! Le personnage galonné, passablement troublé lui-même, se glisse sous bois sans barguigner et la souveraine, qu'il rêvait tout à l'heure de saluer en termes pompeux, dont il espérait en retour au moins un mot aimable, il doit se contenter de la regarder passer, tapi dans un buisson, non pas précisément en malfaiteur, mais, sans conteste, en vulgaire indiscret.

Cependant la saison avance, les jours raccourcissent ; en même temps que l'atmosphère, la mer se refroidit, la pleine eau perd de son agrément et de sa vertu ; Sassetot et la campagne cauchoise ont épuisé toute leur réserve de charme, les arbres du parc deviennent sévères, aux fleurs ont succédé les fruits, les champs ont dépouillé leur chatoyante parure d'été : plus de tapis de velours écarlate, plus de tenture jaune d'or, plus de décor bleu d'azur ; le trèfle est fauché, le colza scié, le lin arraché ; la terre apparaît revêtue de sa livrée d'automne, mi-grise, mi-verte ; chaque jour la nature s'assombrit et le paysage se ternit, les hirondelles préludent à leurs adieux, et, comme nos gentils hôtes d'été, Sa Majesté se prépare à quitter le toit que sa présence pare et ennoblit depuis bientôt trois mois. Son départ est fixé au 27 septembre. Ce jour-là, vers les dix heures du matin, le vénérable curé et l'excellent maire de Sassetot sont réunis dans le salon du château : avant de monter en voiture, l'impératrice a voulu les remercier des attentions dont sa personne a été l'objet, et elle daigne en même temps les assurer du bon souvenir qu'elle emporte de son séjour en pays de Caux.

Fidèles organes de la population, ses deux interprètes, en mettant aux pieds de la souveraine les respectueux hommages de tous, osent la prier d'agréer leurs souhaits

d'heureux retour en Autriche, et lui disent en même temps les sentiments de vive reconnaissance des habitants de la région : la générosité de la comtesse Hohenembs s'est en effet manifestée sous maintes formes diverses et les gens de Sassetot n'ont pas seuls profité de sa munificence.

Aux Grandes-Dalles, un incendie détruit la chaumière d'une famille de marins. Dès le lendemain, l'impératrice va visiter les pauvres ruines et donne l'ordre qu'une somme de 500 francs soit remise au brave capitaine des pompiers de Sassetot, pour être répartie entre les victimes du sinistre et ceux qui les ont vaillamment secourus.

La vague, cet infatigable bélier dont les coups sont, à la longue, irrésistibles, a démoli l'épi qui protégeait la grève des Petites-Dalles ; Sa Majesté concourt largement aux frais de sa reconstruction La comtesse Hohenembs ne peut honorer de sa présence la réunion des courses de Fécamp, ni assister aux régates ; elle n'en donne pas moins, à ces deux associations sportives, une marque princière de sa bienveillance et leur fait verser à chacune 500 francs.

En guise de carte P. P. C., elle a envoyé 1000 francs au curé de Sassetot et pareille somme au maire de la commune. Ses charités se sont étendues à Saint-Martin, aux Buneaux, à d'autres communes encore, et certainement aussi à bon nombre de nécessiteux dont les noms sont restés ignorés du public.

Les fonctionnaires, les agents des compagnies de chemins de fer, les uns, parce qu'ils avaient, de façon ou d'autre, contribué à l'agrément de sa villégiature, les autres, pour avoir facilité les voyages de Sa Majesté, furent gratifiés, qui de plaques, qui de croix. Au préfet de la Seine-Inférieure, l'empereur conféra le grand cordon de l'ordre François-Joseph ; au maire de Sassetot, à son adjoint, au maire de Fécamp, la croix de chevalier de ce même ordre ; pareille distinction fut octroyée aux chefs de gare de Fécamp, de Beuzeville et à plusieurs autres individualités.

Quant aux particuliers qui, sous une forme quelconque, avaient eu l'occasion de rendre soit à Sa Majesté, soit à ses entours, le moindre bon office, ils ne furent point oubliés. C'est ainsi que l'impératrice voulut que le père Benoni, le baigneur des Dalles, héritât de sa belle cabine-chalet. Un photographe de Fécamp, qui avait fait offrir à Sa Majesté une série de vues de Sassetot et des environs, reçut une superbe bague enrichie de diamants. Des bijoux de valeur récompensèrent certains intermédiaires qui avaient aidé à l'installation impériale : à toute personne, enfin, se réclamant d'un acte d'obligeance, pour minime qu'il fût, envers le monde de la cour, échut quelque précieux souvenir.

Entre temps, le landau impérial survient et s'arrête au perron ; la suite, groupée dans le vestibule, attend non sans impatience le moment du départ ; l'horloge de l'église sonne dix heures et le cortège prend la route de Fécamp. La foule, massée autour de la gare, se découvre aussitôt qu'apparaît Sa Majesté : les autorités de la ville la saluent à sa descente de voiture et le maire l'accompagne à son wagon ; la gracieuse souveraine remercie le chef de la municipalité de ses obligeances personnelles et de l'attitude correcte et sympathique de la population ; un coup de sifflet retentit, et l'hôte auguste du pays Cauchois dit adieu aux bords de la Manche.

L'inspecteur général des chemins de fer austro-hongrois, chevalier de Klaudy, surveillait la conduite du train, et le trajet de Fécamp à Paris s'affectua sans encombre, mais il donna lieu à un petit incident dont le maréchal de Mac-Mahon fut le héros légèrement désappointé.

L'illustre soldat, alors Président de la République, assistait aux grandes manœuvres, qui, cette année-là, s'exécutaient dans le département de l'Eure ; sachant que la machine remorquant les voitures autrichiennes serait changée à Vernon, le chef de l'État s'était promis de profiter de quelques minutes d'arrêt pour offrir à Sa

Majesté un témoignage de sa haute déférence et lui apporter ses vœux de bon voyage ; malheureusement, ce projet n'ayant germé dans son esprit que la veille, le baron Nopcsza n'en avait pas été informé et il s'ensuivit que cet aimable dessein ne se réalisa point.

Le maréchal, en grande tenue, attendait sur le quai de la gare l'arrivée du train impérial ; aussitôt qu'il eut stoppé, un des aides de camp se fit conduire auprès du grand maître et lui exposa le désir du Président de la République. Pris sans vert, celui-ci ne pouvait, bien entendu, adhérer *de plano* à la demande qui lui était faite ; il lui fallait obtenir au préalable l'agrément de Sa Majesté : or, la souveraine, soit qu'elle ne fût point d'humeur à écouter un compliment forcément banal, dût-il lui être adressé par le plus vaillant, sinon le plus éloquent des preux, soit qu'elle fût simplement lasse de la route, fit répondre qu'elle reposait. Les stores du salon occupé par l'impératrice, soigneusement baissés dès que le groupe d'uniformes avait été en vue, pouvaient donner créance aux motifs de refus allégués par la dame d'atours. Les épilogueurs n'en tinrent pas moins pour une défaite la sieste de la comtesse Hohenembs et d'aucuns se permirent de railler. Quoi qu'il en soit, le grand maître s'empressait d'aller au maréchal, l'assurant que Sa Majesté lui saurait un gré infini d'une démarche aussi éminemment courtoise, l'en remerciait en habile et fin diplomate, et, non sans hâte, regagnait sa voiture. Immédiatement, le train impérial démarrait, courant vers Paris, et le vieil homme de guerre, demeuré sur la chaussée, le regardait filer, gardant la solennelle attitude du général en chef devant lequel passent les régiments, un jour de grande revue, tant soit peu marri tout de même, *in petto*, d'une déconvenue qu'il ne prévoyait point.

Descendue à l'hôtel Bristol suivant son habitude, Élisabeth d'Autriche, après une demi semaine consacrée au

"shopping" obligatoire, à quelques visites, à la ponctuelle exécution du programme qui s'impose à toute Majesté de passage à Paris, s'en retournait à Gœdœllœ.

———

Depuis 1875, bien des événements lugubres ou joyeux se sont succédé à Sassetot comme à la Hofburg. Ceux-ci, suivant une loi providentielle, plus nombreux que ceux-là, et de même plus marquants, la douleur grave son empreinte plus profondément que la joie, une mort n'est-elle pas autrement troublante qu'une naissance ! A Sassetot, beaucoup s'en sont allés de ceux qui avaient approché ou admiré de loin l'impératrice ; disparus le vieux curé de la paroisse et le digne maire de la commune ; envolée là-haut la bambine contemporaine de l'accueillante archiduchesse Valérie, et combien d'autres !

La Hofburg n'a pas été mieux traitée !

Il n'est plus, le baron Nopcsza, le grand maître de la cour ; il n'est plus le chevaleresque Rodolphe, dont la mort, comme un formidable coup de foudre, terrifia la monarchie et secoua le monde entier ; il est parti ce prince charmant, ce sentimental aimant, ce fils tendre, ce frère affectueux qui télégraphiait de Schœnbrunn si gentiment à sa sœur le jour de sa fête, le 7 septembre 1875 :

" *Meine herzlichsten Glueckwuensche zu deinem Namenstage. Gott segne und beschuetze dich. Mama kuesze ich die Haende* (1).

" RUDOLF."

Pour tromper sa douleur, pour respirer un air qui ne soit point saturé de sa tristesse et de ses amertumes,

(1) " Mes compliments du fond du cœur pour ta fête. Dieu te protège et te bénisse. Je baise les mains à maman.

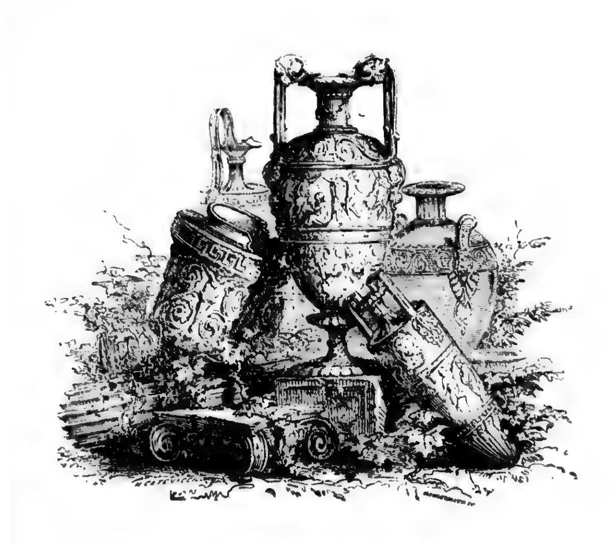
" RODOLPHE."

Élisabeth d'Autriche est souvent par voies et par chemins, campant tantôt en Grèce, tantôt en Algérie, hier à Biarritz, aujourd'hui au Cap-Martin, mais, depuis 1875, Sassetot ne l'a pas revue. Son souvenir, après ces vingt années, y demeure néanmoins toujours vivant et son nom vénéré ; partout on la suit ; où qu'elle aille, la respectueuse sympathie des gens de Sassetot l'accompagne et si jamais ces pages tombent sous les yeux de l'auguste souveraine, elles lui diront les traces aimables qu'a gravées, en caractères ineffaçables dans le cœur des Cauchois, la présence au milieu d'eux de la comtesse Hohenembs.

Elle est si profonde, cette empreinte, et la villégiature impériale a si bien fait époque dans notre région que, pour désigner l'année 1875, on dit communément encore de nos jours : " C'était l'année de l'impératrice."

Alb. Perquer.

Château de Sassetot-le-Mauconduit.



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

IV

DE BEAU-PÈRE A GENDRE



IL était dit que notre héros marcherait ce jour-là de surprise en surprise ; car, en rentrant chez lui, il aperçut tranquillement assis dans sa chambre M. Wagnaër lui-même. Il fit deux pas en arrière, et l'air consterné qu'avait dans ce moment ce visiteur inattendu, contribua autant que tout le reste à l'étonnement que Charles manifesta.

Les premiers saluts échangés, il ne put s'empêcher de lui dire :

—Mais comment, M. Wagnaër, vous n'avez pas encore vu mademoiselle Clorinde? Je l'ai rencontrée, il y a un instant, elle paraît vous croire à la campagne.

—Ne m'en parlez pas ! cette pauvre enfant, je suis si occupé, tellement tracassé, que je n'ai pas encore eu le temps de la voir. Je n'ai fait, depuis que je suis ici, que des affaires, et ce sont encore les affaires qui m'amènent chez vous. Des affaires, jeune homme, des affaires ! Ça ne se fait pas comme on veut, par le temps qui court. Il y a de quoi se pendre rien qu'à y songer. L'argent, ça ne se

connaît plus. Les billets de banque, ça ne se voit plus. Les billets promissoires, ça ne s'escompte plus. Il n'y a jamais eu une crise semblable. On saignerait aux quatre membres le bonhomme Shouffe, le plus vieux et le plus riche des Juifs du pays, qu'il ne trouverait pas un denier à nous prêter.

—Oh! mais, M. Wagnaër, ce n'est pas vous qui devez vous plaindre...

—Hum ! jeune homme, vous en parlez bien à votre aise. Ça n'est pas moi qui dois me plaindre. Non, sans doute, j'ai de magnifiques propriétés, un grand commerce, de grandes affaires, mais aussi de grands embarras. Plus on a de fer au feu, plus ça chauffe.

—Oui, mais ce fer-là se change en or.

—Quelquefois ; souvent vous ne retirez de la fournaise que des charbons qui vous brûlent les doigts. Mais enfin les affaires sont des affaires, et quand on y est pris, ma foi, on s'en retire comme on peut. Je viens de payer là deux cents louis que je devais pour cet imbécile de Jean Bernard. J'ai déjà perdu les sept cent cinquante louis que je lui avais prêtés en bon argent : au moins, je ne pense pas que je retire la moitié de cela de son fonds de commerce qu'il m'a transporté ;



car pour lui il n'est bon qu'à faire de mauvaises affaires. Ça me paraît inexplicable que, dans si peu de temps, dans moins d'un an, il ait pu gaspiller tant d'argent. Il faut que ce soit un fier vaurien. Mais enfin il n'est plus temps de prévoir un malheur quand il est arrivé, ni de fermer l'écurie quand le cheval est dehors. M. Voisin, votre ami, vient d'acquitter le jugement que la banque avait obtenu contre lui. Voilà encore cent cinquante louis qu'il faudra que je rembourse avec les cent cinquante louis de l'autre billet que vous avez endossé... Je ne voudrais pas vous laisser perdre un sou ni à M. Voisin non plus Ce qui fait en tout — sept cent cinquante, — deux cent cinquante, — et cent cinquante encore, onze cent cinquante louis en tout ! Rien que cela.

—Mais c'est épouvantable !

—Épouvantable, non ; mais c'est très désagréable. J'ai couru la haute et la basse ville toute la matinée pour trouver ces diables de cent cinquante louis, afin de ne pas vous causer d'inquiétude ; mais il n'y a pas moyen. Je ne voudrais pourtant pas voir vos propriétés ni les miennes saisies pour si peu de chose. Je suis venu voir si vous n'auriez point quelque expédient à suggérer.

—Aucun, je vous assure... Arrêtez un peu cependant,... tiens ;... mais non, il ne me reste plus que quarante louis en main ; et il me faudra, le mois prochain, payer les hommes qui font mon bois...... Il est vrai que c'est le dernier paiement que j'aurai à faire, et que, ce printemps de bonne heure, mon moulin à scie sera en état de marcher ; mais d'ici à ce temps comment faire ?

—Voyons ; vous ne trouvez pas quelque moyen ?

—Mon Dieu, non !

—Eh bien ! il va bien falloir que le *shérif* annonce quelqu'un de vos lots de terre ou des miens en vente....

—Mais...

—Il n'y a pas de mais. Pensez-vous que les banques

prennent des *mais* en paiement ? Il y aura peut-être moyen d'arranger cela avant que la vente ait lieu. Je compte bien réaliser la somme et davantage d'ici à ce temps. Aujourd'hui ça serait impossible. On ne trouve pas des cents louis tous les jours, et j'ai mes affaires et mes billets à rencontrer pour mon propre compte. On sent sa peau plus près de soi que sa chemise, qu'en dites-vous ?

—Pensez-vous que l'on saisisse quelqu'une de mes propriétés d'abord ?

—Dame ! ça dépend;...ça serait bien plus raisonnable, car au bout du compte, vous êtes le premier endosseur... Mais écoutez donc, en supposant que cela arriverait, où en êtes-vous avec vos autres affaires ? Avez-vous des billets à rencontrer ? devez-vous à quelqu'un ? Enfin avez-vous besoin de crédit ? Ça compromettrait-il votre crédit ? Ça dérangera-t-il vos affaires ? Vous sentez bien que je serais au désespoir de vous faire le moindre tort : car, après tout, c'est moi qui vous ai fourré là dedans. M. Voisin n'a pas manqué de le dire tout net. Il me l'a bien jeté par le nez. Il est un peu chiche, je crois, votre ami. C'est un hère, un petit juif.

—Oh ! à la vérité, je ne dois que deux cents louis à part de ce maudit billet.

—Hum ! ça fait une jolie différence avec moi. Vous n'avez pas d'idée du tort que ça me ferait de voir une de mes propriétés *dans la Gazette*,... si bien que ça pourrait être ma ruine. Je vous avouerai entre nous que d'avoir laissé protester ces deux billets et de m'être laissé poursuivre, ça ne m'a pas fait de bien à la basse ville. Ce serait bien pis, si les choses allaient plus loin. Diable ! c'est qu'on dirait : voilà Wagnaër fini. Et dans le commerce, mon cher, quand on dit qu'un homme est fini,...il n'en faut plus parler,... il est fini. Ça vous le tue net. Il serait riche comme Crésus, qu'il faut fermer boutique. Qui

saurait que vous n'en souffririez rien, il vaudrait mieux que l'on saisît un de vos lots, puisque ça ne sera qu'une frime....

—Oh ! mon Dieu ! et ma mère ! Elle mourrait bien d'inquiétude, si elle voyait la moindre des choses....

—C'est vrai, cette pauvre madame Guérin,... je n'y pensais plus.

—Elle se croirait ruinée tout de bon.

—C'est comme Clorinde. Que va devenir cette enfant ? Elle prend tant l'inquiétude à cœur ;... si elle avait la moindre idée que je suis gêné !... Mais qu'est-ce que je dis là ?... gêné,... en voilà par exemple des histoires. Dans un mois, dans deux mois tout au plus, j'aurai réalisé cette bagatelle. Combien ça prend-il de temps, déjà,... une vente de shérif ?

—Mais si vous pouviez payer dans deux mois, comme vous dites, vous en auriez de reste.

—Je n'en ai pas le moindre doute. Tenez : voulez-vous que je vous dise, nous allons d'abord faire notre possible pour trouver de l'argent ; et puis, si nous n'en trouvons pas, ma foi, nous courrons notre chance. Il ne faut pas se casser la tête pour si peu de chose. Votre ami Voisin va se mettre en quête d'argent et il est bien probable qu'il vous en procurera. Je lui ai donné quelques petites poursuites à intenter contre de pauvres diables que j'avais ménagés jusqu'à présent ; avec cela nous ferons une partie des fonds.

Dans tous les cas, si l'on procédait contre vous, ne soyez pas en peine : j'y verrai à temps. Allons, bon courage, cher monsieur, au revoir !

Et M. Wagnaër sortit brusquement, laissant son gendre en perspective tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

—C'est toujours un excellent homme, se dit-il, réflexion faite, que ce M. Wagnaër. Franc et loyal dans ses procédés, un beau-père bonasse et généreux comme les

beaux-pères des vaudevilles que j'ai lus dans la collection du théâtre français C'est bien le même type. Et dire que nous avions des préjugés contre ce brave homme !

Puis, se frappant le front,...quand on songe que je n'ai pas même pensé amx recommandations de Clorinde ! C'est un bonheur après tout, car lui demander sa fille dans un pareil moment, qu'aurait-il pensé de moi ? D'ailleurs, c'est entendu,..il me traite évidemment de beau-père à gendre.

Le lendemain au bal de madame Norton, Clorinde fut bien triste. Charles lui dit qu'il avait vu M. Wagnaër, mais qu'il n'avait osé lui parler de rien. Il ajouta que, puisqu'il avait été lui faire sa première visite, il y avait tout lieu d'espérer un succès complet et que la partie, pour différée, n'était point perdue. Clorinde ne répondit rien. Quelques jours plus tard, elle quittait Québec avec son père.

V

LA TERRE PATERNELLE

C'ÉTAIT dans le mois de mai 1832. Il y avait un peu plus d'un an que Charles s'était rencontré pour la première fois avec Clorinde.

Il n'était pas encore dix heures du matin, et plusieurs groupes d'habitants rassemblés devant la principale porte de l'église de R... s'entretenaient entre eux d'un événement qui devait avoir quelque importance, à en juger par l'animation qui régnait dans leurs discours.

Une demi-douzaine de ces jeunes garçons espiègles et tapageurs qui s'appellent d'ordinaire, par excellence, *les*

jeunesses d'un endroit, et que l'on ne pourrait mieux comparer qu'aux gamins de nos villes, étaient juchés sur le mur du cimetière, et les quolibets qu'ils lançaient dominaient le bruit de toutes les conversations.

—Comme ça, Jean Larrivé, disait l'un d'eux, t'es ben sûr qu' c'est le garçon au bonhomme Toupin qui va faire c'te criée ?

—Quand j'te l'dis.

—Ben ! i'va mal passer son temps.

—Tais-toé donc ; son père était-i' pas-z-huissier ?

—Pourquoi qu'il l'serait pas lui-z-aussi ?

—Queu noblesse de Toupin ! huissiers de père en fils !

—I' va mettre son *habit à poches*.

—Avec quoi qu'i' se carre, qu' c'est pas rien !

—Va-t-on rire *mais* (1) qu'i' lise ses pataraphes.

—V'là un mois qu' son père l'exerce.

—Tous les soirs il i' fait répéter sa leçon.

—Quand il était à l'école, il disait toujours : quand je s'rai-z-huissier comme mon père !

—V'là-t-i' pas le bonhomme Jean Pierre qu'arrive, c' pauvre vieux qu'a de la peine à marcher.

—I' marcherait encore plus doucement, s'i' portait ses sacs d'écus su' son dos.

—Allons, v'là que ça vient, v'là des messieurs pour tout d'bon qu'arrivent.

—Écoutez donc, les *gros bonnets*, là, est-ce que vous allez pas vous r'muer ? est-ce que ça va pas commencer ?

Les habitants respectables auxquels s'adressaient ces derniers mots étaient trop occupés à converser entre eux pour qu'ils fissent la moindre attention à cette question.

—Vrai, disait l'un d'eux, vieillard à la barbe blanche et qui appuyait son menton sur sa main et son coude sur son genou, car il était assis au pied du mur ; vrai, mon pauvre François, je ne voudrais pas mettre un

(1) *Mais que* pour *lorsque*.

son sur cette enchère. C'est trop juste que ces pauvres enfants rachètent à bon marché le bien de leur défunt père. C'est trop raisonnable ce que M. Wagnaër nous a fait demander de ne pas mettre sur cette terre. Je compte bien aussi qu'il n'y aura pas un honnête homme dans la paroisse qui voudra aller à la rencontre de c't' affaire-là, parce que c'est trop juste.

—Pour moi, j'espère qu'il y aura toujours bien de quoi couvrir mon obligation, et puis, ce sont d'honnêtes gens ; il n'y a rien à craindre avec eux.

—Combien qu'elle se monte déjà votre obligation, père Deschênes ?

—Deux cents louis.

—Ah ! ça n'est quasiment rien, pour c' que vaut cette terre.

—Mais dites donc, François Guillot, vous qui d'vez connaître ces affaires-là à fond, il me semble que M. Wagnaër a eu une fameuse envie de cette propriété-là un temps ?

—Oui, mais il ne s'en soucie plus,...et puis, d'ailleurs, à présent elle va se trouver dans la famille.

—Ah! c'est donc vrai ce qu'ils disent, que monsieur Charles va se marier avec mamz'elle Clorinde ?

—Dame ! ça en a ben d' l'air.

—Parlez-moi de ça. Ça en fera-t-il un joli mariage ! Et pis les noces donc ! Ça sera encore pis qu' la fête du *mai* qu' j'avons planté l'année dernière.

—Comment c'que vous appelez ce grand mossieu, tout habillé en noir, qui vient avec M. Charles et le major ?

—C'est M. Voisin.

—Ah ! c'est c'ti-là qu'est l'avocat du major ?

—Tiens, crièrent les *jeunesses* sur le mur, v'là notre homme. V'là l'garçon à bonhomme Toupin qu'arrive avec son père.

Les deux huissiers, l'ancien et le nouveau, le père et

le fils, se placèrent sur le plus haut degré du perron de l'église, le dos tourné à la grande porte.

Les habitants, au nombre d'une trentaine, se formèrent en cercle à une distance respectueuse ; M. Wagnaër, Charles et son ami Voisin se tenant un peu à l'écart.

—Ah ! çà, mes amis, c'est mon fils qu'a-z-été nommé bailli, et encore bailli du shérif. Il vous servira, j' vous réponds, comme j' vous ai servis moé-même ben des années, et i' fera son devoir comme i' faut. Il est capable, c'est pas pour le vanter : la preuve, c'est qu' mossieu Wagnaër a répondu pour lui chez le shérif et que le shérif y a déjà donnét' une affaire d'importance ; pourquoi qu'i' va vous la défiler, si vous voulez ben tant seulement l'écouter.

—Messieurs, cria le jeune homme d'une voix de stentor, en se rengorgeant, messieurs, j'ai l'honneur d'être chargé d'un *fieri facias*.

—Un *fieri facias !* cria l'un des jeunes gens juchés sur le mur.... quen bête qu'c'est ça ?

M. Wagnaër se retourna d'un air sévère du côté des *jeunesses*, qui gardèrent le silence, quelque envie qu'ils eussent de tourmenter *garçon à bonhomme Toupin*. D'ailleurs les formalités de la justice leur imposaient, et, à leur insu, ils éprouvaient une espèce de respect instinctif pour le jeune suppôt de Thémis.

—C'est un *fieri facias*, continua ce dernier, dans une cause de la banque de Québec *versus* Charles Guérin, de la cité de Québec, étudiant en droit. Dont et en vertu de quoi,... sous le numéro deux cent cinquante, deux,... l'immeuble que je vas vous lire est saisi par le shérif pour être vendu,... comme quoi il va-t-être crié et adjugé au plus haut et dernier-z-enchérisseur, suivant la loi,... par un *warrant* de mossieu le shérif que j'ai-z-été chargé de procéder à la dite vente. Les conditions de la dite vente sont que le prix devra être payé au bureau du shérif, qui lui donnera un bon titre *clair et nette* de toutes *impothèques* et cela avant le jour que le dit writ est retournable, c'est-z-à-savoir le premier de juin.

— Écoutez la description :

" Une terre de deux arpents et trois quarts d'arpent de " front, sur trente de profondeur, située dans le premier " rang des concessions de la seigneurie de Lamilletière, " dans la paroisse de R,.... bornée en front par le fleuve " Saint-Laurent, en profondeur au dit Charles Guérin, " d'un côté, à l'ouest, à Jean Bernier ou ses représentants, " de l'autre côté, à l'est, partie à l'emplacement de Martin " Wagnaër, écuyer, et partie à Remi Ouellet, avec en- " semble la maison en pierre dessus construite, et les " dépendances d'icelle, et le moulin à scie construit sur " la rivière aux Écrevisses, qui coule sur la dite terre, " avec aussi, le droit et privilège de se servir des pouvoirs " d'eau et places de moulin sur la dite rivière, sur la dite " terre, tel que concédé et baillé au dit Charles Guérin, " par Léon-Jules-Arthur de Boissy de Lamilletière, écuyer, " seigneur de la dite seigneurie, par acte par-devant Mtre " Jean Blais et son confrère, notaires publics, le deux " juin mil huit cent trente et un, circonstances et dépen- " dances, tel que le tout se comporte et s'étend : la dite " vente ainsi faite à la charge de six sols de cens, portant " profit de lods et ventes, saisine et amende le cas échéant,

" d'après la coutume de Paris, et deux livres de vingt
" sols chaque de rente foncière, seigneuriale, perpétuelle
" et non rachetable, puis un chapon qui devra être payé
" et livré au manoir seigneurial, le vingt-neuf septembre
" de chaque année, ainsi que les dits cens et rentes ; aussi
" à la charge et sous la réserve des droits de chasse et de
" pêche, de banalité, et de retrait conventionnel stipulés
" dans les contrats de concession de la dite terre, en fa-
" veur du seigneur de la dite seigneurie de Lamilletière."

— Vous avez tous bien entendu, n'est-ce pas ? Eh bien ! à combien la terre ? à combien ?

— Vingt-cinq louis ! cria Guillot, le commis.

— Cinquante louis ! cria le bonhomme Jean Pierre.

— Cent louis !

— Deux cents louis !

— Trois cents louis !

— Quatre cents louis !

— Cinq cents louis !

Ici il y eut une pause ; M. Wagnaër s'approcha de Charles Guérin qui pâlit, et ils parlèrent longtemps à voix basse. Le jeune homme paraissait très ému, et il semblait supplier le marchand, qui, lui-même, avait l'air tout consterné.

— Allons donc, messieurs, dit l'huissier, à cinq cent louis, avez-vous fini à cinq cent louis ?

— Cinq cent vingt-cinq louis ! cria Charles, d'une voix, pour bien dire, étouffée.

— Cinq cent cinquante, répliqua la voix chevrotante du vieux Jean Pierre.

— Soixante et quinze !

— Six cents !

— A six cents louis, messieurs, à six cents louis, qui est-ce qui met plus ? Avez-vous fini ?

— Ce vieux misérable, dit à haute voix M. Wagnaër ; il m'avait pourtant promis qu'il ne mettrait pas. Mon cher M. Guérin, ajouta-t-il en se retournant vers le jeune

homme, qui connaîtrait bien le fond de toutes vos affaires, ça ne me coûterait pas; car si la balance était pour vous revenir au-dessus de cette somme, nous ne serions pas obligés de la déposer;... mais qui sait ?

— Oui, fit observer Henri Voisin, il peut se présenter des réclamations jusqu'à la dernière heure.

— Mais vous aviez acheté toutes les dettes de mon père ?

— Une partie seulement : et il est impossible de connaître toutes les hypothèques, tant qu'une affaire n'est pas finie. C'est bien fâcheux ; mais enfin, je ne puis faire davantage. Si vous voulez risquer pour votre mère une folle enchère, faites-le. Pour moi, je ne puis pas vous promettre de déposer plus de six cents louis,...et encore vous savez que ce ne sera que dans quelques semaines ; car si j'avais pu, ou si vous aviez pu me trouver cent cinquante louis, votre propriété ne serait pas vendue.

— Il y a déjà plusieurs oppositions *filées* (1) au bureau du shérif, ajouta Henri Voisin, et j'ai entendu dire qu'il y avait d'autres réclamations.

— Avez-vous fini à six cents louis ? demanda l'huissier impatient.

— Mais qui est-ce qui peut avoir ces réclamations ?

— Eh bien, il y a d'abord le seigneur, à qui il est dû quelque chose.

— Très peu de chose, car ma mère payait ses rentes et toutes ses dettes bien régulièrement.

— Oui, mais il y a de vieux lods et ventes.

— Et ensuite ?

— Bien ; il y a un nommé Deschênes....

— Cela n'est que deux cents louis.

— Il y a ensuite l'argent que vous avez emprunté pour construire votre moulin et faire couper votre bois.

— Ça ne se monte qu'à deux cents louis. Ma mère avait quelques épargnes qu'elle m'a données. Et puis, ceux qui

(1) De l'anglais *fyled*.

m'ont avancé cet argent une première fois, me le laisseraient volontiers entre les mains..

— Il y a, en outre, deux ou trois marchands de Québec, dont j'ai entendu parler.

— Pour des sommes considérables ?

— Je ne sais pas, mais je crois leurs demandes assez fortes.

— Et puis, observa M. Wagnaër, je crois que les héritiers Beauchemin, de qui votre père avait acheté par vente privée, ont un douaire à réclamer.

— Mon Dieu, dans ce cas, observa l'avocat, ce sera la plus grande partie du prix qu'il faudra déposer.

— C'est égal, je risquerai, dit Charles, et je verrai s'il y a moyen de venir à bout de ce vieil entêté.

— Sept cents louis ! cria-t-il avec désespoir.

— Huit cents louis ! fit la même petite voix, dont le timbre fêlé avait dans ce moment quelque chose de sinistre.

Il y eut une vive sensation parmi les habitants : les uns disaient que c'était trop cher, les autres que c'était un prix raisonnable.

— Bah ! dit Charles, puisque le vieux veut payer, faisons-le payer. Quelles que soient les dettes, la balance me reviendra... Neuf cents louis ! cria-t-il résolument.

Il se fit un grand silence.

— A neuf cents louis, messieurs, à neuf cents louis, dit l'huissier, en articulant lentement chaque syllabe.

Charles regarda le vieillard, qui fit un signe de tête qui voulait dire : j'ai fini.

— Avez-vous fini ? Une fois,... deux fois... Voyons, père Jean Pierre, la laissez-vous aller ?

Charles, dans ce moment, eut comme un vertige. Il récapitula rapidement dans sa pensée toutes les dettes et les charges qu'on venait de lui énumérer ; il se vit forcé de payer tout à coup une somme considérable, ou bien la propriété serait vendue de nouveau aux frais de sa mère. Il ne

pouvait lui-même se porter adjudicataire.... L'huissier ne recevait son enchère qu'avec l'entente qu'il déclarerait tout de suite acheter pour un autre. Strictement parlant, sa mère ne pouvait pas non plus se porter adjudicataire : ... les femmes n'étant point soumises à la contrainte par corps, on n'est pas tenu de leur adjuger... Celui qui connaît un peu de loi, et qui se trouve dans une position qui n'est point strictement légale, perd tout aplomb, toute assurance. Charles se trouvait dans ce cas.

Il jeta un coup d'œil sur M. Wagnaër, qu'il vit sombre et l'air presque courroucé. Clorinde lui vint à l'idée ; il pensa qu'il allait peut-être tout perdre à la fois en voulant tout sauver. Il eut peur de lui-même et de ce qu'il venait de faire. Toutes ces choses se présentèrent simultanément à son esprit ; il ne vit plus et n'entendit plus rien pendant quelques minutes. Il lui sembla que l'église et les habitants tournaient autour de lui, et que la terre s'enfonçait sous ses pas ;... puis il entendit la voix du crieur répéter avec une solennité affectée : A neuf cents louis,... une fois,... deux fois...

Pendant ce temps, le vieillard qui avait lutté si énergiquement s'avançait d'un air triste et résigné. C'était un petit vieux courbé en deux, la tête chauve, le corps grêle et tremblotant, et qui faisait pitié à voir. Comme il passait tout près de Charles, il releva la tête ; et comme un homme qui fait un dernier et inutile effort, il fit un léger signe de la main.

— A neuf cent vingt-cinq louis, cria l'huissier.

Et il répéta sur tous les tons la même kyrielle.

Charles sentit comme un poids qui lui tombait de sur les épaules. Il se retourna pour parler à M. Wagnaër ; mais il le vit qui s'en allait à grands pas avec l'avocat Voisin et son commis Guillot.

— A neuf cent vingt-cinq louis, une fois,... deux fois,... neuf cent vingt-cinq louis. M. Guérin, avez-vous fini ?

Charles perdit la tête tout à fait et n'eut pas le courage de proférer une seule parole, ni de faire le moindre signe. Il était comme pétrifié.

—A neuf cent vingt-cinq louis,...une fois,...deux fois,...trois fois,...au père Jean Pierre! Vous êtes tous témoins que j'adjuge la terre et les dépendances en question, au sieur Jean Pierre, cultivateur, à raison de la somme de neuf cent vingt-cinq louis. Allons, père Jean Pierre, venez faire votre marque sur mon procès-verbal. Je vous en fais mon compliment; et comme c'est vous qui signez à ma première criée, j'espère que vous me donnerez votre pratique pour les petites affaires que vous avez.

Tandis que d'une main tremblante le père Jean Pierre traçait, sur le procès-verbal de vente, une espèce d'hiéroglyphe qui représentait sa signature, les vieillards qui étaient assis au pied du mur du cimetière s'approchèrent de lui.

— Comme ça, Pierriche, dit l'un d'eux, t'as pu t' décider à faire sortir tes écus?

— Dame; c'est pas tous les jours qu'on trouve des propriétés comme ça à vendre.

— Non, et ce n'est pas tous les jours, non plus, qu'on chasse des braves gens de sur le bien paternel...Tenez, père Jean Pierre, c'est pas pour vous offusquer, mais j' vous en fais pas d' compliments!

— Voyons donc à c't heure; on est i' pas maître de son argent? Et quand un' chose se vend, a-t-on pas droit de l'acheter?

—C'est vrai, c'est vrai. Mais, voyez-vous, il y a des choses qu'on peut faire sans être pendu, et qui ne sont pas bien. Tenez, l'ami, on est plus longtemps couché que d'bout!

Et en disant cela, le vénérable et bon vieillard, à la barbe blanche, indiqua, du bout de son bâton, le mur du cimetière, au nouvel acquéreur.

VI

UN HOMME DE PAILLE ET UN HOMME DE FER

MADAME Guérin ignorait complètement ce qui venait de se passer. Elle vivait, comme nous l'avons dit, très isolée, elle ne sortait que pour aller à l'église et, surtout depuis le départ de son fils aîné, elle n'avait que peu de rapports avec les habitants, ses voisins. Louise ne voyait que Clorinde et celle-ci ne connaissait rien des affaires de son père. Le peu de personnes qu'elles avaient vues l'une et l'autre, et qui avaient eu connaissance de l'annonce de la vente, s'étaient abstenues de leur en parler, par un motif de délicatesse que l'on comprendra facilement.

Ce jour-là, la bonne mère, au retour de la messe, à laquelle elle ne manquait jamais d'assister, s'occupait avec Louise à ces petits travaux domestiques qui, malgré leur trivialité, ne sont pas sans charme, lorsqu'on les accomplit à deux et qu'un amour réciproque joint à la pieuse pensée des devoirs maternels d'une part, et de la piété filiale de l'autre, les embellit ou, pour mieux dire, les sanctifie.

Elles allaient et venaient, la mère et la fille, à travers le ménage, rangeant d'un côté, dérangeant peut-être de l'autre, heureuses au chant des oiseaux, au murmure du feuillage naissant qu'agitait la brise du matin, et respirant par toutes les ouvertures de la maison l'air frais et légèrement imprégné des exhalaisons salines du grand fleuve.

Il eût été difficile de dire si elles travaillaient en causant, ou si elles causaient en travaillant, car leur conver-

sation, sur un sujet étranger à leur petite besogne, était à chaque instant entrecoupée de phrases qui n'avaient rapport qu'à leurs occupations.

– Mais à la fin, sais-tu où est allé ton frère, que nous ne l'avons pas vu depuis le déjeuner ?

— Chez M. Wagnaër, bien sûr.

— Si matin ? Cela n'est pas possible.

— Oui, maman, je l'ai vu ensuite qui sortait avec M. Wagnaër et M. Voisin ; ils s'en allaient tous les deux vers la pointe, du côté de l'église.

— J'espère que ton frère n'allait pas mettre ses bans sans m'en avoir prévenue....

— Vous dites cela en riant ; mais je ne serais pas surprise s'il y avait quelque chose. Clorinde n'est pas la même depuis quelques jours : elle est d'un sérieux !....

— Sens-tu l'odeur de ces lilas? Ils me rappellent le temps de ton pauvre père. Nous les avons plantés nous-mêmes l'année de notre mariage. Comme j'étais heureuse alors !

— Allons, petite maman ; vous n'êtes pas si malheureuse aujourd'hui. Est-ce que Charles et moi nous ne vous rendons pas heureuse ?....

— Enfant que tu es ; ce n'est pas un reproche que je veux te faire ; mais tu sais bien que rien ne me fera oublier ton père,.... et puis encore....

— Je gage que vous allez parler de Pierre... Vous ne vous ôterez donc jamais cette idée de l'esprit ?

— Et je puis si peu la supporter, qu'il vaut mieux parler d'autre chose.

—Parlons de notre jardin. Comme il va être beau cet été ! Ces jolis rosiers-mousses que nous avons plantés l'année dernière, vont-ils en avoir des roses!... et ces petites roses-thé qui ont une odeur si fine, si délicate,.... vous savez bien, maman, ces petites fleurs des bois que Charles avait transplantées : le fond du jardin, près des

arbres, en est déjà tout couvert : la neige n'est pas encore toute disparue, et elles sont ouvertes déjà.

—Mon Dieu, Louise, que tu aimes les fleurs! Tu tiens ce goût de ton pauvre père. C'est lui qui en avait fait un beau jardin : celui que M. Wagnaër possède à présent.

—Eh bien, n'est-il pas pour revenir dans la famille, ainsi que tout le reste ? M. Wagnaër n'a d'héritier que Clorinde.

—Ce mariage n'est pas encore fait, mon enfant.

—Si vous saviez comme moi combien ils s'aiment Charles et Clorinde !... Mais regardez donc sur l'eau : voilà déjà une petite goélette qui monte. C'est la première voile que nous voyons cette année : cela me fait battre le cœur. C'est si beau lorsqu'on voit les gros bâtiments d'Europe avec leurs grandes voiles blanches ! Quelquefois, lorsqu'ils courent des bordées, ils viennent si près de l'anse qu'il semble qu'on pourrait leur toucher. Ils retardent beaucoup cette année.

—Cela me fait souvenir quand vous étiez tout petits tous ensemble : vous alliez passer des matinées entières, au bout de la pointe, à regarder passer les vaisseaux. Pierre surtout restait plus longtemps que les autres. Il n'y avait pas à l'emmener. J'étais obligée quelquefois d'y aller moi-même. Il se levait sur la pointe des pieds et il criait aux vaisseaux : bâtiment ! bâtiment ! viens me chercher... Le pauvre enfant, il avait un pressentiment de sa destinée !

—Toutes les campagnes ailleurs sont-elles aussi belles que celles-ci ? Je ne suis jamais allée au nord du fleuve, excepté à Québec, mais partout, au sud, les paroisses sont si belles, que c'est bien difficile de décider à laquelle donner la préférence. Il y a d'abord Kamouraska sur les côtes de *Paincourt*, où le fleuve est si large et si beau ; et les trois belles petites îles, si mignonnes, et si près de terre, qu'on dirait qu'elles ont été placées là exprès pour

une partie de plaisir!... Puis il y a Sainte-Anne avec ses petites montagnes taillées de toutes les façons et ses jolis bocages! Puis Saint-Roch, d'où la vue s'étend si loin sur le fleuve, que l'on croirait que l'on pourrait voir jusqu'à la mer... Saint-Jean Port-Joli qui est si bien nommé; l'Islet avec son beau village bâti tout au bord de l'eau ; et puis ici enfin, où tout me paraît encore plus charmant qu'ailleurs! Dites, maman, les autres campagnes du pays sont-elles aussi belles?

— Non, ma chère, toutes les campagnes ne sont pas aussi belles, et je remercie le bon Dieu tous les jours de ce que ton frère s'est décidé à s'établir ici plutôt qu'ailleurs. Je me réjouis tous les jours quand je pense que j'ai pu conserver quelques-unes de mes propriétés ici pour mes enfants. J'ai été élevée à la ville ; mais il m'en coûterait beaucoup d'y retourner : comme tu peux croire, j'ai fait plus de sacrifices pour donner l'éducation à tes frères, qu'il n'aurait été nécessaire à la ville. J'ai été si heureuse ici, si heureuse que ce souvenir, qui m'attriste parfois, me console en même temps...

Elles en étaient là de leur conversation, lorsque Charles entra et alla s'asseoir au fond de la chambre, le plus loin qu'il put de sa mère et de sa sœur.

Après quelques instants, Louise, qui avait remarqué son air chagrin et presque boudeur, s'approcha doucement de lui.

—Allons, dit-elle, comme ce monsieur a l'air méchant aujourd'hui. Aurait-on quelque jalousie en tête, par hasard ?

Charles ne répondit rien.

Madame Guérin, qui était occupée, leva la tête, et fut frappée de l'expression qui régnait sur la figure du jeune homme.

En même temps, elle regarda dehors et vit plusieurs habitants arrêtés devant sa porte, qui parlaient entre eux.

—Voilà des gens, dit-elle, qui regardent ma maison comme s'ils ne l'avaient jamais vue. En voici d'autres qui viennent les rejoindre. Quelle espèce de conseil tiennent-ils donc, et que nous veulent-ils ?

Charles trembla que sa mère n'interrogeât ces gens, et qu'ils ne lui apprissent brutalement le nouveau malheur qui venait de fondre sur elle. Il se décida tout de suite à tout lui dire. Quelque ménagement qu'il y mît, cette nouvelle était si imprévue, elle renversait si brusquement tout l'édifice de bonheur que la pauvre mère avait élevé dans son imagination ; elle lui dérobait si cruellement le dénouement déplorable d'une lutte qu'elle voyait finie, et où elle venait de succomber précisément au moment où elle se voyait triomphante, que le coup porté à sa sensibilité fut plus grand encore qu'aucun de ceux qu'elle avait reçus.



Charles raconta dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé, exonérant, de bonne foi, M. Wagnaër de toute mauvaise intention, et lui reprochant seulement de s'être laissé effrayer trop promptement par le montant qu'il lui aurait fallu débourser.

Madame Guérin jugea l'affaire tout autrement. A

mesure que chaque circonstance se déroulait dans le récit naïf de Charles, elle y voyait tout de suite les anneaux d'une chaîne mystérieuse de faits, que le hasard seul n'avait pas rassemblés, mais qui résultaient bien d'un complot dont elle entrevoyait l'ensemble, quoiqu'elle ne pût pas en saisir toutes ses ramifications. Le rôle odieux que jouait M. Wagnaër dans cette transaction lui apparaissait clair comme le jour : elle ne pouvait point s'assurer au juste quelle part y avait prise Henri Voisin : mais il lui était suspect à bon droit, et, quant à Clorinde, elle reculait devant l'idée de la croire complice volontaire d'une spoliation aussi honteuse.

Le tout ensemble était si évident : elle et son fils avaient été dupes à un tel point qu'elle avait honte d'elle-même. La pitié profonde qu'elle éprouvait pour le pauvre Charles, qui, encore sous l'influence du charme, ne voyait pas le piège, même après y être tombé, ajoutait une douleur de plus à toutes les poignantes douleurs qu'elle éprouvait dans ce moment.

Il lui en coûtait de faire tomber le bandeau qu'il avait encore sur les yeux.

L'opération était aussi douloureuse que difficile. Aux premières paroles de soupçon que sa mère prononça, Charles s'indigna. Mettre en question l'amitié d'Henri Voisin, l'amour de Clorinde ! Quel blasphème !

Il était cependant trop intelligent pour ne pas saisir l'importance des rapprochements qu'on lui indiquait. De même qu'avec la lumière naissante du jour, on distingue petit à petit une foule d'objets dont on ne soupçonnait pas l'existence, de même par degrés il découvrit, à l'aide du soupçon qui se glissait malgré lui dans son âme, bien des choses qu'il n'avait pas jusqu'alors remarquées.

Les arguments d'ailleurs se pressaient trop serrés, trop logiques, trop irréfutables dans la bouche de madame Guérin, pour que le doute ne se changeât pas bien vite

en certitude. Pourquoi, si M. Wagnaër voulait réellement faire son gendre de Charles, aurait-il laissé vendre cette propriété qu'il lui était si important de posséder ? Était-il croyable qu'il n'eût pas pu payer une somme aussi peu considérable ? Était-ce bien par *philanthropie* qu'il avait engagé deux jeunes hommes à peine maîtres de leurs volontés, à se rendre responsables pour un homme qui leur était parfaitement étranger ? Lui-même s'était-il mis dans des affaires si mauvaises en apparence, de gaieté de cœur, avec l'expérience et l'habileté que tout le monde lui accordait ? Henri Voisin, plus au fait de transactions semblables, avait-il pu ne pas en voir la portée ? Quel intérêt secret avait-il à duper Charles, tout en se dupant lui-même ? Enfin, il y avait une chose claire : la propriété que M. Wagnaër avait toujours convoitée, échappait à la famille Guérin à la suite d'une transaction à laquelle le rusé marchand avait pris une part active.

Il est impossible de dire la honte, le dépit, l'indignation, l'effroi, le dégoût, et l'amère douleur qui suivirent dans l'âme de Charles la conviction que, depuis un an, il était le jouet de deux ou trois intrigants, et que, par son étourderie, il avait complètement ruiné son avenir, perdu la fortune de sa famille, et porté la désolation dans le cœur de sa mère, que ce dernier malheur conduirait peut-être au tombeau.

Une comparaison pourrait peut-être donner une idée de ce qui se passait en lui.

Parmi les vieilles légendes du nord de l'Europe, on trouve un récit du sort funeste d'une jeune fille noble que son père et sa mère avaient refusée aux plus beaux chevaliers du pays. Comme toutes les jeunes filles que l'on contrarie, elle devint éperdument amoureuse du premier aventurier qui se présenta.

L'aventurier était d'ailleurs un chevalier de la plus belle apparence, magnifiquement vêtu, au regard fier

et caressant à la fois, aux beaux cheveux noirs bouclés et flottants sur ses épaules ; nul ne le surpassait en adresse, en courage, en beauté ; il chantait à ravir, en s'accompagnant du luth ; il parlait d'amours et de combats mieux qu'homme du monde : bref il n'en fallait pas tant pour ensorceler une jeune fille que ses père et mère ne voulaient pas marier.

Le chevalier, sachant qu'il n'obtiendrait pas la demoiselle de ses parents, lui proposa de l'enlever. La barque qui l'avait jeté sur le rivage était encore là ; seul il se faisait fort de la diriger à travers toutes les tempêtes de l'Océan. La jeune fille hésita comme hésitent toujours les femmes en pareille occasion, puis elle accepta ; puis elle ne voulut plus ; puis enfin le chevalier ne s'embarqua pas seul.

Sur le rivage, il lui jura de l'aimer toujours et il insista pour qu'elle lui dît : Je te donne mon âme. La jeune fille, qui avait déjà donné son cœur, ne réfléchit pas que son âme n'appartenait qu'à Dieu, et elle répéta la formule amoureuse que son amant lui mit à la bouche.

La journée passée sur la mer fut des plus belles : le chevalier charmait avec son chant et son luth les poissons qui suivaient le vaisseau.

Vers le soir, la jeune fille crut tout à coup s'imaginer que son fiancé était plus grand qu'à l'ordinaire. Elle lui en fit ingénument la remarque. Il ne répondit rien. Effectivement, quelques instants après, elle le vit grandir.... grandir, et sa taille dépassa bien vite les limites de la stature humaine. La jeune fille tremblait et elle sentait comme du feu la main brûlante de son gigantesque et silencieux amant appuyée sur son épaule... Il grandissait toujours, et bientôt sa tête s'éleva au-dessus du mât de la barque...

Le chevalier, c'était le diable. Il prit sans cérémonie l'âme que la jeune fille lui avait donnée inconsidérément

et il livra son corps aux abîmes de l'Océan, qui ne le rendirent jamais au rivage.

Maintenant, ce que dut éprouver la malheureuse, lorsqu'elle vit ainsi grandir et se métamorphoser l'amant qui avait reçu sa foi, devait ressembler beaucoup aux sensations qu'éprouva notre héros, lorsqu'il vit se dérouler et grandir démesurément toutes les circonstances du complot dont il était la victime.

Il essaya cependant, comme font tous les naufragés, à se pendre à quelque chose. Il souleva, comme autant de planches de salut, toutes les suppositions qu'il put imaginer. Malheureusement, sa mère trouvait à toutes ses objections une réponse péremptoire.

—Enfin, dit-il, ce vieil avare de Jean Pierre n'a pas fait cette acquisition uniquement pour plaire à M. Wagnaër, et je ne vois pas le moyen qu'il y avait de l'en empêcher.

—Ne vois-tu pas que ton bonhomme Jean Pierre n'est pas autre chose qu'un homme de paille, que lui et l'autre s'entendent et que la terre ne sera pas longtemps sans appartenir au Jersais ?

—Eh bien, si c'est le cas, j'irai trouver M. Wagnaër, je lui dirai tout ce je pense de lui. Je le menacerai de dévoiler sa conduite, de le démasquer, de le poursuivre devant tous les tribunaux ; de le dénoncer à toutes les portes d'église, de l'atttaquer dans toutes les gazettes. Je lui parlerai, comme on ne lui a encore jamais parlé.

—Hélas, fit madame Guérin, c'est une bien triste ressource. Si le bonhomme Jean Pierre est un homme de paille, M. Wagnaër, lui, *c'est un homme de fer !*



VII

JEAN GUILBAULT



DEPUIS sa liaison intime avec M. Voisin, et particulièrement depuis qu'il était devenu amoureux de Mlle Wagnaër, Charles avait considérablement négligé son ami Guilbault.

Celui-ci, heureusement, n'était pas d'humeur à s'en offenser. Comme il n'y avait pas trace d'égoïsme dans son caractère, il était aussi peu exigeant envers ses amis, que rempli de dévouement pour eux dans toutes les circonstances.

En voyant Charles se lancer *dans le grand monde*, et adopter un genre de vie pour lequel il avait, lui, une antipathie si prononcée, il lui dit nettement et carrément, et une fois pour toutes, ce qu'il en pensait ; mais il n'en continua pas moins à l'aimer et à l'estimer. Il ne s'étonna point de ce qu'il préférait à sa compagnie celle de Henri Voisin, qui l'accompagnait partout dans le monde, et il se dit, à quelque bon matin, Charles se fatiguera de toutes ces folies ; il sera temps alors de lui parler de choses sérieuses.

L'étudiant en médecine suivait sa profession avec ardeur. Il n'épargnait ni l'étude, ni l'assiduité chez le patron, et sa passion pour l'anatomie était si grande, qu'il était ordinairement le héros et le chef des expéditions nocturnes, quelque peu périlleuses, auxquelles ses confrères étudiants étaient obligés d'avoir recours pour se procurer des sujets.

Son patron était un des médecins les plus distingués de la ville, un véritable savant, qui faisait de la médecine et de la chirurgie son unique occupation, et qui même faisait, un peu, ce que dans l'école romantique on appelle *de l'art pour l'art.* Il s'était attaché à son élève et le conduisait avec lui dans les hôpitaux, et souvent dans sa pratique privée. Le jeune homme avait d'ailleurs tant de gravité, de décence, et un goût si prononcé pour sa profession, que, dans beaucoup de familles, on n'était point fâché de le voir remplacer son maître, lorsque celui-ci était trop occupé.

Vers l'époque où fut vendue la terre de Charles Guérin, il se trouvait parmi la clientèle de seconde main de notre jeune esculape, un malade du nom de Guillot. C'était un *caboteur*, capitaine d'une goélette qui naviguait entre la paroisse de R... et Québec. A l'occasion d'un voyage par lequel il réalisait de plus grands profits qu'à l'ordinaire, ce pauvre garçon, qui tendait à la pulmonie, avait *fait une vieille fête*, comme il disait dans son style de marin, et commis des excès qui l'avaient mis à la porte du tombeau. Il avait dû rester chez des parents en ville tout l'hiver, et grâce aux soins de Jean Guilbault, et surtout au régime qu'il lui avait prescrit, sa guérison avançait, quoique lentement.

Pour peu que les caractères soient naturellement sympathiques, il s'établit presque toujours une certaine intimité entre le malade et le médecin. Il faut que votre confiance soit bien dure à gagner, si vous ne la donnez pas à l'homme qui vous a sauvé la vie. Les allures franches et le sans-gêne de l'étudiant convenaient parfaitement à l'humeur du marin, qui lui raconta tous les détails de sa vie, existence accidentée et pittoresque, à laquelle Jean Guilbault ne pouvait pas manquer de prendre un vif intérêt.

Il arrivait souvent que le médecin s'oubliait des soirées entières auprès du malade, à lui entendre dire des histoires de ses voyages. C'était tantôt un naufrage sur

quelque îlot désert, tantôt un combat à coups de poing avec des matelots anglais sur les quais à Québec, tantôt quelque aventure sauvage sur les côtes du Labrador ou dans l'île d'Anticosti, tantôt quelque légende superstitieuse racontée par les pêcheurs acadiens de Gaspé ou des îles de la Madeleine ; car, avec sa goélette, le capitaine Guillot avait déjà parcouru tous les parages du golfe Saint-Laurent.

Un soir que Jean Guilbault était resté plus longtemps qu'à l'ordinaire à causer avec son patient, celui-ci mentionna par hasard, le nom de M. Henri Voisin l'avocat.

—Comment ! vous connaissez M. Voisin, fit l'étudiant en médecine ? c'est un de mes amis.

—Parbleu, si je le connais ; je crois bien, puisque c'est mon cousin.

—Ah ! diable, c'est votre cousin ?

—Mais oui, bien sûr, si bien que nous portons le même nom.

—Ça ne me paraît pas si sûr. Il s'appelle Voisin, et vous vous appelez Guillot.

—C'est-à-dire Voisin dit Guillot, ou Guillot dit Voisin, comme il vous plaira.

—Ah ! ah !

—Oui, c'est de même. Connaissez-vous François Guillot, le commis de M. Wagnaër ?

—Un peu.

—C'est encore mon cousin. Son père, mon père, et le père de M. Voisin l'avocat, c'étaient les trois frères. Son père, le bonhomme Henri Guillot, qu'on appelait *Riochon* Guillot, était l'aîné de la famille. Le bonhomme portait la cassette. Quand il s'est retiré du métier de colporteur, il avait une assez jolie fortune ; avec ça il a fait éduquer un de ses garçons.

Pierre-J.-O. Chauveau.

(*A suivre*)

LE TYPHUS DE 1847

CHAPITRE SEPTIÈME

HÉROIQUE CHARITÉ DU CLERGÉ.

(*Suite et fin*)

Notre clergé catholique continue, au milieu des désastres publics, sa carrière de dévouement et de sacrifice. Ses rangs s'éclaircissent comme au jour des grandes batailles, mais sans effrayer les survivants ; soldats intrépides, ils se contentent de serrer les rangs pour tenir tête à l'ennemi.

L'antique et vénérable maison de Saint-Sulpice a soutenu le combat sans faillir à ses traditions de famille et à sa gloire passée. Au premier temps de notre cité, le sang de ses enfants coula sous le fer des Iroquois, les tyrans de cette église naissante. Ils furent martyrs de leur apostolat. Leurs frères d'aujourd'hui, héritiers de leurs vertus, ajoutent à leur héritage de gloire, un titre non moins honorable, celui de martyrs de la charité. Déjà cinq d'entre eux ont reçu leur récompense. D'autres luttent encore entre la vie et la mort, ou plutôt entre de nouveaux combats à livrer et les palmes à recueillir. Cinq d'entre eux sont en ce moment hors de combat. Ces vides dans les rangs de ce bataillon sacré le privent de plusieurs puissants centres d'action, mais n'altèrent pas son courage ; sous le poids de pertes intérieures immenses, ils se sont vus forcés d'abandonner le soin des *sheds*. Les besoins de

la ville et surtout de la population irlandaise que le fléau va décimer jusque dans ses foyers, absorbent tous les ouvriers encore sur pied. Monseigneur a même appelé, pour les aider pendant cette semaine, M. Girouard, curé de Sainte-Marie, et M. Colgan, curé de Saint-André. Les révérends Pères Martin et Saché, de la compagnie de Jésus, s'étaient offerts dès le commencement pour aller demeurer au milieu d'eux et partager leurs travaux ; les besoins étaient devenus urgents. Monseigneur les a aussitôt appelés auprès de lui au secours des prêtres de sa maison. Depuis que MM. les Sulpiciens ont été obligés d'abandonner les *sheds*, Mgr Bourget en a pris l'administration immédiate. Déjà bien des fois l'illustre et vénérable prélat avait paru sur la brèche pour payer de sa personne à l'heure du combat et à l'heure du plus grand danger. Le général est devenu soldat et a voulu combattre au premier rang.

La douleur et l'infortune, partout où elles se trouvent, ont des droits sur son cœur d'apôtre. Monseigneur a déjà organisé deux maisons d'orphelins, une pour les garçons sur la rue Sainte-Catherine, l'autre pour les filles dans la nouvelle maison du Bon-Pasteur, sur le Coteau Barron. Plus de 260 enfants ont été recueillis. Ce sont de tristes mais intéressants débris que le fléau dévastateur jette en passant sur la ville et que la religion recueille avec amour.

Monseigneur est admirablement secondé dans cette vie de dévouement et de sacrifices par M. le grand vicaire Hudon et M. le chanoine Truteau. M. Rey, le P. Duranquet, jésuite, M. Charland, curé de Saint-Clément de Beauharnois, M. Hughes, missionnaire de l'Ottawa, M. Pominville, vicaire de Chambly, sont venus, sur l'invitation de l'évêque, prêter aussi leurs secours.

On doit ajouter à ces noms ceux de M. Resther, directeur du collège Joliette, M. Lafrance, curé de Saint-Aimé,

M. Mercier, curé de Saint-Vincent de Paul, M. St-Germain curé de Saint-Laurent.

Ils vont tous à leur tour passer quelque temps aux *sheds* pour baptiser, confesser et administrer les malades. Le jour et la nuit, il y a toujours un prêtre au milieu d'eux et il n'en meurt aucun sans recevoir les secours de la religion. Un bon nombre de nos frères séparés demandent à cette heure dernière à rentrer dans le sein de l'Église.

Il est un dévouement et un héroïsme qui pour être dignement loués auraient besoin d'une autre plume que la nôtre. Nous connaissons déjà la charité, le besoin de sacrifices de nos excellentes religieuses, mais leur vie retirée dans l'ombre en avait le plus souvent seule le secret. Il fallait pénétrer dans leur intérieur ou les suivre dans les humbles réduits où elles allaient porter sans bruit l'aumône du riche et les consolations de la foi pour en savoir le mystère. Elles se préparaient pour de plus grands combats. Elles sortent enfin de leurs retraites, ces filles timides, ces femmes faibles et délicates, et s'avancent intrépidement sur ce théâtre de la mort, avec plus de joie qu'on ne court à une partie de plaisir.

Les horreurs de la maladie, les dangers de la contagion, le spectacle de la mort, excitent leur courage, bien loin de l'intimider.

Leurs rangs vont s'éclaircir : cinq Sœurs Grises ont déjà rendu le dernier soupir ; vingt et une sont encore aux prises avec la mort.

A la maison de la Providence, douze sœurs sont sur le lit de douleur. Celles que le fléau a épargnées jusqu'ici n'ont pas ralenti leur marche un instant ou diminué leurs visites journalières aux *sheds*.

Avant de se rendre près de leurs malades, elles donnent chaque matin à leurs sœurs mourantes, dans un adieu plein d'amour, de foi et d'espérance, un rendez-vous pour

l'éternité. La couronne prête à descendre sur leurs têtes leur paraît plus belle que jamais, puisque c'est celle du martyre de la charité.

Dignes émules de leurs vertus et de leur dévouement, elles reviennent le soir les consoler de leur éloignement du combat, par le récit de ce qu'elles ont fait pour perpétuer leur héroïsme ; ou bien elles viennent prier près d'un cercueil,... ou enfin, frappées elles-mêmes, elles s'étendent tranquillement sur le lit de douleur, comme le soldat qui se repose après la journée du combat et elles attendent du Dieu tout-puissant et tout amour, la récompense de leur charité, de leurs sacrifices et la glorieuse couronne de l'immortalité." (*Mélanges religieux*, 30 juillet 1847.)

Enfin....

De nouveaux prêtres accourent aux *sheds* où ils se remplacent jusqu'à la fin de l'épidémie. Ce sont, au mois de juillet : M. Martineau, curé de Sainte-Marthe, M. Lionnet, prêtre à Saint-Martin ; au mois d'août, M. H. Hicks, vicaire à Saint-Valentin, M. J. Larocque, supérieur au séminaire de Saint-Hyacinthe, M. Desaulniers, professeur de philosophie à Saint-Hyacinthe, M. Dallaire, curé de Rigaud, M. J.-J. Prince, missionnaire des townships de l'Est du Saint-Laurent.

A la fin d'août, M. Leclair, desservant de Stanbridge, M. St-Aubin, du séminaire de Sainte-Thérèse, M. Pelletier, vicaire à Saint-Grégoire, M. Monet, vicaire à Berthier. En septembre, M. Crevier, curé de Saint-Pie, et M. G. Thibault, curé de Saint-Jérôme.

Comme on l'a dit, Monseigneur Bourget est à la tête d[e] ce mouvement apostolique... Il est le premier à l'action... Il confesse, administre les mourants et baptise les petit[s] enfants. On le voit en même temps servir les malad[es] comme le ferait un simple infirmier, et au péril de [sa] vie, il va, au milieu de l'obscurité des nuits, puiser l'ea[u]

à la rivière pour désaltérer ses malades ou laver leur linge et leur rendre, avec tout cela, les services les plus rebutants.

Au commencement d'août, la maladie semble faire moins de ravages. On s'est réjoui de la construction de nouveaux abris que l'honorable M. Casgrain, ministre des travaux publics, a fait élever à une distance plus éloignée de la ville, sur la Pointe Saint-Charles. Cette amélioration du site est favorable aux médecins et aux religieuses qui sont constamment auprès des malades, leurs forces se soutiennent davantage.

Cependant le fléau ne se ralentit pas encore et la mort ne respectera pas davantage les nouveaux ministres du Seigneur. Elle va même frapper au bras droit de notre pieux pontife. C'est son grand vicaire Monseigneur Hyacinthe Hudon qui succombe le 12 août, à l'âge encore peu avancé de 55 ans. Cette perte sera bientôt suivie de celle du révérend Thomas Colgan, curé de Saint-André, à peine âgé de 32 ans, excellent prêtre qui se distinguait surtout par la prudence de son zèle et l'ardeur de sa charité.

Le 13 août, Monseigneur Bourget écrit une lettre pastorale dans laquelle il fait entendre les gémissements que lui arrache le spectacle du fléau qui s'est abattu sur sa ville épiscopale. Il déplore les pertes qu'il vient de subir dans son clergé, dans ses communautés religieuses et dans son peuple. Il cherche à se consoler en consolant les autres par les pensées de la foi. Il termine ce bel épanchement de son cœur paternel en appelant la Vierge Marie au secours de sa ville menacée et promet par vœu de faire tous ses efforts pour rétablir le pieux pèlerinage de *Notre-Dame de Bonsecours*, qui, "par le malheur des temps, n'est plus ce qu'il fut autrefois" ... De mettre "à la place de cette image sainte que nos pères vénérèrent avec tant de respect, qui en punition de notre indévotion

a disparu (1) de votre temple, la statue de bronze doré (2) que j'ai fait faire à Paris, et qui a été solennellement bénite à l'autel de l'archiconfrérie, dans l'église qui vous est dédiée sous le titre de Notre-Dame des Victoires.

" Sous une inspiration qui évidemment venait de vous, ô Marie ! j'ai fait graver sur le piédestal, cette dévote invocation que vous adresse l'Église : *Oro pro populo, interveni pro clero*, et qui est en ce triste moment comme le cri de notre douleur et l'élan de notre cœur pour obtenir votre secours dans notre pressant besoin. Cette image attestera à la postérité la plus reculée que vous aviez encore une fois montré que vous êtes vraiment notre mère.

" Pour que cette insigne faveur ne s'efface jamais du souvenir des habitants de cette ville et de ce diocèse, je vous promets d'exposer dans ce sanctuaire où vous avez

(1) Cette statue avait de 6 à 8 pouces de hauteur. Elle était en bois brun et d'un travail remarquable. Deux frères vertueux et riches, MM. Le Prêtre, seigneurs de Fleury, en France, dans le château desquels elle était en grande vénération depuis plus de cent ans, la donnèrent, en 1672, pour être placée dans un sanctuaire spécialement consacré à la très sainte Vierge, à Ville-Marie. La sœur Bourgois fut chargée de l'apporter au Canada. En 1754, elle fut retirée, dans un état de parfaite conservation, du milieu des cendres et des décombres de la chapelle de Bonsecours qu'un incendie désastreux avait détruite de fond en comble. Placée dans la chapelle actuelle, bâtie en 1772, elle fut volée pendant l'hiver de 1831, et jusqu'ici, tous les efforts tentés pour se mettre sur la voie d'une si coupable spoliation, sont demeurés sans résultat.

(2) L'installation solennelle de cette statue ne fut faite que le 21 mai de l'année suivante, à cause de la restauration de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours, que des dons généreux unis à l'obole du pauvre permirent de faire pour recevoir dignement l'image de la protectrice de Ville-Marie. C'était un dimanche, une foule compacte envahissait les vastes nefs de Notre-Dame, où la statue avait été déposée. Après les cérémonies préliminaires, cette multitude se forma en procession et l'on se mit en marche vers Bonsecours. Le brancard sur lequel la statue fut portée était entouré d'une gaze d'argent festonnée sur de la soie vert tendre. Une guirlande de petites roses s'épanouissant dans leur feuillage, courait dans les festons. De beaux lis montaient autour de la statue pour former au-dessus de sa tête un diadème virginal. La statue mise en place, Monseigneur Bourget en fit le couronnement avec les pompeuses cérémonies qui s'observent à Rome quand on veut désigner au peuple celles des saintes images de la Vierge dont Dieu a voulu se servir pour lui accorder quelques faveurs signalées.

établi votre demeure, en *ex voto*, un tableau représentant le typhus cherchant à entrer dans la ville, mais arrêté à la porte par votre puissante protection." (1)

Hélas! le Pasteur comme le troupeau doit être également frappé...Monseigneur est atteint de la contagion. C'est une douleur générale.... Que vont devenir les pauvres émigrés auxquels il a tendu les bras avec une si grande commisération? Que va devenir Montréal, cette cité si chère à son cœur, qui s'agrandit de jour en jour et dont la prospérité religieuse fait honneur à sa haute et sainte administration.

Le ciel cependant ne s'est assombri que pour offrir un jour plein d'espérance. Après plusieurs semaines de souffrance, le saint pontife commence à se rétablir. Il est conservé à la vénération de ses diocésains et il vivra de nombreuses années pour leur bonheur et pour avancer de plus en plus le règne de Dieu dans leurs âmes.

Plusieurs prêtres, néanmoins, sont atteints du typhus. Le révérend Père Driscoll, jésuite, de la maison de New-York, est de ce nombre. Il se rétablit après plusieurs semaines de cruelles souffrances.

Ces zélés religieux de la compagnie de Jésus qui sont venus au secours de notre clergé canadien durant leurs vacances, retournent, vers la fin d'août, à New-York, pour y reprendre, sans plus de repos, les travaux de leur année scolaire. Le Père Tellier est le seul que leur supérieur peut laisser parmi nous, pour aider les prêtres de Montréal dans leurs travaux actuels. L'état sanitaire de la ville, vers la fin d'août, s'améliore un tant soit peu... En revanche, l'état des pauvres malades aux *sheds* ne fait qu'empirer. Il y a encore 1304 pestiférés

(1) Ce tableau est celui que l'on voit au milieu de la chapelle de Notre-Dame de Bonsecours. Il représente des Sœurs occupées à soigner de pauvres émigrés étendus à terre. A droite, dans le haut du tableau, on aperçoit la Vierge Marie qui intercède pour la ville.

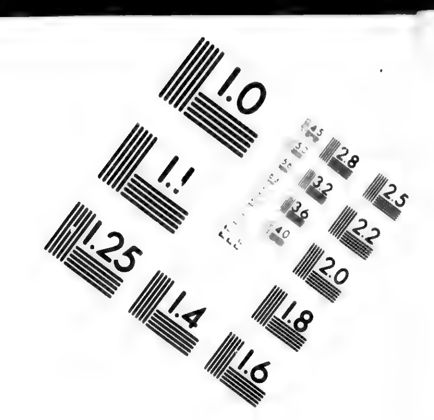
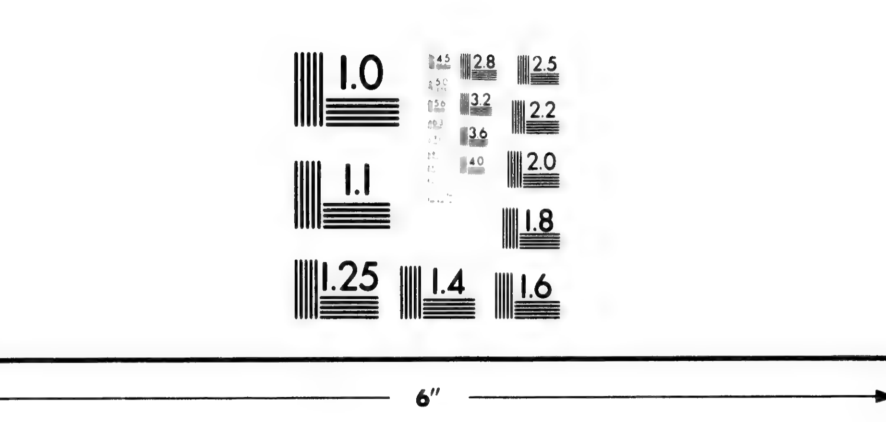
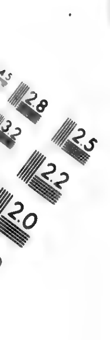


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
2.2
2.0


1.0

sous les abris. Il en meurt à peu près 27 par 24 heures. Les bons catholiques de Montréal acceptent sans se lasser cette épreuve incessante qu'il a plu au Seigneur de leur envoyer. Ils sentent que leur Père céleste n'a appesenti sa main sur eux que pour les approcher plus près de son royaume éternel; aussi ces bons citoyens aiment à courir aux églises pour y prier avec ferveur et confiance. C'est à Notre-Dame de Bonsecours qu'ils se rendent plus assidûment; il leur tarde de célébrer l'inauguration de la pieuse statue. Oh! comme ils espèrent tout de Marie. Montréal est la ville très chère à la sainte Vierge...Elle lui fut jadis consacrée et les bons catholiques ne l'ont pas oublié.

Le typhus n'exerce pas exclusivement ses ravages à Montréal et à Québec, qui continuent cependant à être le centre et le foyer pestilentiel. Ottawa et Toronto subissent également sa maligne influence.... Les émigrés d'Irlande cherchent sous le ciel d'Amérique une patrie...Hélas! ces malheureux pèlerins s'arrêtent souvent avant de se rendre à leur but et ils trouvent dans nos villes canadiennes une porte toujours ouverte à la plus chrétienne hospitalité. " On est tout à fait alarmé, disent les feuilles publiques du mois d'août, de l'excès de fatigue et de l'état de maladie des prêtres de Toronto.

" Monseigneur Power est seul pour soutenir le fardeau du ministère dans sa ville épiscopale, où sept ou huit cents malades réclament ses soins."

Une lettre d'Ottawa adressée à un éditeur de journal. en date du 21 septembre, va dérouler sous nos regards le tableau affligeant des pauvres émigrés dans cette ville.

" Le révérend Père Dandurand, missionnaire Oblat de Marie Immaculée, après plus de trois semaines de fièvres typhoïdes contractées aux soins des émigrés, éprouve maintenant un mieux très sensible. On peut annoncer à ses nombreux amis qu'il est en pleine et entière convalescence.

" Le révérend Père Telmon, O. M. I., supérieur de la mission d'Ottawa, a eu une légère indisposition. Les révérends Pères Beaudrand et Molloy, qui sont descendus à Longueuil, sont en voie de se rétablir. Les révérends Pères Lagier, Ryan et Titz-Henry sont très bien portants.

" Pour les Dames Grises, si vous voulez connaître leur dévouement sans bornes et toujours inaltérable, les notes suivantes recueillies à la source, en donneront une petite idée.

" Il y a à Bytown onze professes de cette excellente communauté, quatre novices et cinq postulantes, en tout vingt Sœurs. Sur ce nombre il n'y en a que cinq qui ne soient pas encore passées par les serres cruelles du typhus. Il y a maintenant même, nous regrettons de le dire, encore quatre sœurs professes malades : la mère Bruyère, supérieure, qui sera bientôt, j'espère, convalescente ; les sœurs Rivet, Leblanc, Jones dite St-Pierre, qui commencent cependant à sentir du mieux. Grâce à Dieu, ni prêtres, ni sœurs ne sont morts à Bytown. Nous attribuons ce bonheur inespéré, d'abord aux prières incessantes qui ont été faites, ensuite, comme moyen de la divine Providence, aux soins et à l'habileté du docteur Vancourtlands, natif de Québec, dont il fait la gloire, et à l'air pur et raréfié des hauteurs de Bytown.

" Maintenant un coup d'œil sur l'état sanitaire de Bytown en général. Depuis le 15 de juin dernier, il y a eu de malades, tant dans l'Hôpital général des Dames Grises, qu'aux abris et dans la ville, régulièrement, terme moyen, 200 malades. A l'hôpital le chiffre des malades a toujours été de 55 à 60. Depuis la dite date, il est entré à l'hôpital : dans le mois de juin, 111 malades ; dans le mois de juillet, 182 ; dans le mois d'août, et jusqu'à ce moment, 167 ; total 460. Il est mort à l'hôpital 140 personnes ; aux abris, 160 ; dans la ville, 100 ; grand total : 400.

" En ce moment il y a encore à l'hôpital le même nombre

de malades qu'à l'ordinaire ; mais il y a eu une notable diminution dans les abris et dans la ville.

" Quand vous connaissez ce que c'est que la petite ville de Bytown, surtout quand vous savez que le canal Rideau a été fermé tout l'été, vous n'êtes point sans être surpris du nombre considérable d'émigrés qui ont passé par ici. Mais sachez que ces pauvres infortunés, dispersés dans les campagnes environnantes par le besoin, étaient ramenées bientôt à Bytown par la maladie. Sachez encore que les *bons* et *charitables* habitants de Prescott, pour se débarrasser de ces hôtes dangereux et sous prétexte que nous avions ici un hôpital et des abris, nous en ont expédié plus d'une centaine."

CHAPITRE HUITIÈME

LE RETOUR

La cigale a chanté les beaux jours de l'été, juillet et août sont passés avec les fleurs et la fenaison. Les chaleurs ont été intenses, mais la récolte est excellente. Tous se réjouissent des bénédictions du ciel.

Au vieux manoir de Châteauguay, les sœurs convalescentes ont trouvé un bienfaisant repos, avec les soins délicatement prodigués de la bonne mère Deschamps, leur économe...

Mais les regards se tournent présentement vers la maison mère... on y attend les sœurs avec hâte ; les anciennes s'attristent de voir leurs rangs éclaircis, il leur tarde d'embrasser celles qui ont survécu aux traits envenimés du fléau.

Le 13 septembre réunit enfin toute la communauté, c'est la veille d'un grand jour ; oh ! que la fête de l'Exaltation de la sainte Croix arrive heureusement à cette époque.

Généreuses filles de la Vénérée Mère d'Youville, amantes de la croix comme elle, vous alliez en souffrant et en pleurant répandre votre semence, mais vous revenez en ce grand jour portant des gerbes dans vos mains.

Aux effusions de joie et de si grand contentement de se réunir au même foyer, se joignit un chant d'action de grâces.

Un dimanche, 19, toute la communauté se réunit à l'église après le dîner.

A la fin du *Miserere* et autres prières d'usage, la supérieure entonna le *Te Deum* pour remercier le Seigneur de la cessation du fléau dans la maison. On continue avec non moins de ferveur, les jours suivants, les prières d'une neuvaine commencée le 12 pour implorer de nouveau la protection du ciel, car le typhus n'a pas abandonné le terrain. Il sévit encore aux *sheds* et même dans la ville.

On compte en ce moment plus de 800 malades aux ambulances. On travaille à rendre les abris capables d'être habités durant l'hiver.

Les bonnes Sœurs de la Providence, qui ont remplacé les Sœurs Grises, commencent à ployer sous le faix. Trente-deux ont été atteintes du typhus. Trois ont succombé cruellement à ses étreintes : ce sont les sœurs bien regrettées Angélique Bélouin, Catherine Brady et Olympe Guy.

Les ambulances vont éprouver une seconde fois une pénurie de gardes-malades. Qui va prendre soin, maintenant, de tous ces pauvres émigrés ?

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu ont subi elles-mêmes des pertes dans leurs regrettées sœurs Gertrude Poirier, Sophie Darche et M.-Joséphine Portelance, et d'ailleurs que de malades chez elles,...surtout que de prêtres dévoués qui sont allés prendre la contagion en soignant et administrant les pestiférés ! Que de bons sulpiciens elles ont vus mourir ainsi que beaucoup d'autres membres du clergé, objet de leur respect et de leur filiale estime ! Oh ! pourquoi craindre ? non, nos pauvres et malheureux frères d'Irlande ne seront point abandonnés. Les Sœurs Grises sont encore à quelques pas....Un peu de repos leur a donné de nouvelles forces.... Leur courage est resté le même ; ... elles voleront de nouveau à ce foyer où s'est allumée une charité éminemment chrétienne.

La voix du premier pasteur se fait entendre et les voici.

Mais avant d'entendre définitivement cette voix si humble et si confiante de leur saint évêque, les Sœurs Grises ont à répondre à une demande non moins digne de la charité dont elles ont fait le vœu.

“ Vers cette époque, disent leurs annales, le capitaine “ Weatherley, intendant des émigrants, vint à la commu- “ nauté accompagné de M. Ryan, commissaire, pour de- “ mander si elles voudraient accepter les pauvres veuves “ et filles d'émigrés. La communauté accepta cette propo- “ sition et dès le 3 septembre deux des sœurs allèrent “ visiter la maison située sur le terrain de la ferme Saint- “ Gabriel, près du chemin qui conduit à la rivière Saint- “ Pierre, et elles commencèrent tout de suite, aidées des “ pauvres veuves et filles qui venaient à elles, à nettoyer “ cette maison, qu'elles ouvrirent le 17 du même mois.”

Il est probable que ce fut sœur Hughes qui eut d'abord la conduite de cette maison ; on y vit ensuite les sœurs Saint-Roch, Cinq-Mars et Dalpée. De la ferme Saint-Gabriel cette maison fut transférée sur la rue Sai[illegible], où les sœurs continuèrent cette excellente œuvre jusqu'au mois d'avril 1848. A cette date on avait réussi à placer convenablement toutes les pauvres veuves et filles qui pouvaient gagner leur vie.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES SŒURS GRISES PRENNENT DE NOUVEAU LA DIRECTION DES SHEDS

Le 26 septembre 1847, les Sœurs Grises se dirigent de nouveau vers les sentiers qui conduisent à la Pointe Saint-Charles. Cette fois, ce n'est plus une volière qui va s'abattre sur les abris,... cette volière a pris son essor vers les cieux ; mais il y a encore de vivantes épaves du

désastre épidémique. Toutes chancelantes, elles reviennent encore avec courage vers leurs pauvres malades.

C'est mère Deschamps qui conduit la petite bande... jusqu'à présent elle a toujours été retenue loin de ce centre qui eût offert matière à son dévouement ; des travaux de construction la retenaient à Châteauguay. Aujourd'hui, elle va se livrer avec ardeur à une œuvre chère à sa foi et à sa charité. Sœur Blondin la secondera de toutes les forces qui leur restent à déployer,...puis les courageuses novices sœurs Dalpée et Montgolfier, comme elles sont ardentes à reprendre leur vie pleine d'activité sous ces abris où elles ont travaillé jusqu'à l'épuisement de leurs forces, et, d'ailleurs, n'ont-elles pas acquis l'habitude de tous ces détails de prévenances et de soins qui se répètent chaque jour ?... Il y a néanmoins de ces actualités qui sont toujours trop émouvantes pour leur cœur. Celles qui survivent à ces événements depuis longtemps passés se souviennent encore avec attendrissement de la navrante impression que leur causait, chaque matin, lorsqu'elles arrivaient aux abris, d'y voir défiler lentement devant elles plusieurs chariots encombrés de cercueils qu'on se hâtait de conduire au cimetière avant les premières heures chaudes du jour. Elles voient encore des amas de tombes toujours préparées pour recevoir de nouvelles victimes. La mort planait continuellement sur les ambulances comme une ombre empoisonnée tendant à envelopper tous ceux qui osaient y pénétrer.

Il est à remarquer cependant que durant cette seconde période, la maladie étreignit grand nombre de prêtres et de religieuses qui continuèrent à se dévouer à une si bonne cause ; mais tous en triomphèrent et ne moururent point, quoique plusieurs revinssent deux fois après leur convalescence offrir leurs services. Le ciel avait accepté les victimes qui avaient succombé durant la première période : neuf prêtres et treize religieuses ; l'épée était

remise au fourreau. Le Seigneur était satisfait. Il avait agréé l'holocauste. Les bénédictions de notre Père céleste se sont répandues sur notre ville, sur notre pays, mais surtout sur nos pieuses communautés.

L'heure d'angoisse et des grandes douleurs doit néanmoins sonner pour la ville de Toronto. Non seulement son clergé tombe sous l'étreinte de la contagion, mais l'éminent pasteur va payer de sa personne le tribut que semble réclamer le fléau dévastateur.

Monseigneur Power contracte le typhus en secourant les émigrés avec un zèle au-dessus de tout éloge et il succombe à ce dévouement admirable, à l'âge si peu avancé de 43 ans.

Recueillons ici quelques lignes tracées à sa louange : ce sera un pieux souvenir à conserver de ce saint évêque.

" Monseigneur Power, à l'exemple des Charles Borro-
" mée, des de Belzunce, des de Quélen et de tous nos
" saints prêtres que nous pleurons encore, Mgr Power
" s'est dit au moment du danger : le prêtre catholique ne
" se cache pas ; il s'est dit : toujours le prêtre catholique
" est le premier dans les temps d'épidémie à se présenter
" pour secourir les malheureux. Il a vu arriver dans sa
" ville épiscopale une émigration de malheureux Irlandais
" qui fuient une patrie qui ne leur réserve que la mort.
" Il les a vus étendus sur la paille, souffrant, agonisant.
" mourant... Il les a vus attaqués d'une maladie conta-
" gieuse et il s'est dit : " Voilà mes enfants ! "

" Seul pour porter secours à huit cents malades, il a
" voulu se multiplier en quelque sorte ; il s'est rendu
" auprès d'eux, il s'est baissé vers eux, et il leur a dit :
" *Je suis votre frère, ne craignez point*, j'aurai soin de
" vous et de vos enfants." Et il leur a porté secours et il a reçu l'aveu de leurs fautes et il leur a ouvert les portes du ciel. Et qu'en a-t-il reçu, nous vous le demandons ? La mort !... Cependant, ce n'est pas tout ; ces malheureux,

réconciliés avec Dieu, ont des enfants, et leurs regards se portent vers eux ; ils vont les délaisser et ces infortunés enfants, que vont-ils devenir ? Nous aurons soin d'eux, a été la réponse du saint évêque ; nous les recueillerons, nous les réchaufferons sur notre sein, et ces enfants seront nos enfants ! " Mais, hélas ! ce n'était pas assez pour eux d'avoir perdu leur père et leur mère ; ils viennent de perdre le père qui les avait adoptés ! Puissent-ils trouver bientôt un nouveau pontife pour remplacer celui qu'ils pleurent avec nous ; puissent-ils avoir un nouveau pontife, qui, plus heureux que celui qui vient de les quitter, puisse réellement accomplir la promesse : " Ce seront nos enfants." Il continuera " par là l'œuvre de son pré-
" décesseur et en s'attachant à suivre les exemples donnés
" par cet illustre évêque et à posséder les mêmes vertus
" que lui, il pourra le remplacer dignement et être certain
" d'être un évêque selon l'esprit de Dieu."

Monseigneur Prince, coadjuteur de Monseigneur de Montréal, atteint par l'épidémie, est conduit à l'Hôtel-Dieu et y reçoit les derniers sacrements. Le ciel a néanmoins conservé cet éminent prélat, le futur évêque de Saint-Hyacinthe.

Malgré les épreuves auxquelles la communauté des Sœurs Grises est soumise dans ce temps de commune affliction, arrive le centième anniversaire de l'entrée de la très honorée mère Youville à l'Hôpital général. C'est une fête qu'on s'apprête à célébrer depuis longtemps. Deux sœurs de Saint-Hyacinthe et trois d'Ottawa se rendent à Montréal pour y prendre part.

Le très saint Sacrement fut exposé pendant la messe de communauté, que célébra Mgr Bourget, évêque de Montréal. Monseigneur Prince donna la bénédiction du très saint Sacrement et fit un discours très touchant sur l'objet de cette solennité.

A 4 heures dans l'après-midi, il y eut un salut solennel

en action de grâces, et le soir, pour terminer cette fête de famille, la mère Supérieure distribua à la récréatino des médailles et des images, en souvenir de cet heureux anniversaire.

CHAPITRE DIXIÈME

LES ÉPREUVES

Les chrétiens, dit l'apôtre saint Paul, ont droit de se glorifier dans leurs tribulations, parce que la patience fait la preuve de la fidélité, l'épreuve forme l'espérance et cette espérance n'est jamais confondue.

Voici l'heure où cette vertu de patience va être mise en pratique ; d'étranges tribulations attendent les sœurs en ces lieux où elles se livrent de nouveau aux devoirs de la plus héroïque charité.

L'épreuve première est la maladie qui arrive soudain parmi elles ; à peine huit jours se sont-ils écoulés que la bonne mère Deschamps tombe sous les étreintes de l'épidémie. Le 14 octobre, elle reçoit même les derniers sacrements, ainsi que sœur Dunn. Les sœurs vont regretter la sage direction de cette bonne mère, elles savent qu'en toute circonstance, elle leur sera d'un bon secours et un véritable appui, car elles ont déjà compris la position actuelle dans leur nouvelle installation aux *sheds*.

L'absence des sœurs a duré trois mois, il y a du changement dans le personnel. Un grand nombre de protestants circulent sous les abris, et ils voient d'un œil envieux les captures heureuses que font chaque jour la charité et le désintéressement des prêtres et des sœurs. Un grand nombre passent au catholicisme. Les enfants surtout sont recueillis avec soin pour être placés dans de bonnes familles.

Plusieurs nous deviennent hostiles. Le premier commis

M. Wilson et sa femme vont bien servir à leurs plans de campagne ; c'est une petite guerre qui se prépare contre les sœurs, qui ne se défendront que par une discrétion tout à fait religieuse et par une admirable patience.

La modeste chapelle placée au centre des ambulances est un objet d'horreur pour nos frères séparés. Les médecins font tout en leur pouvoir pour changer la destination de cet humble sanctuaire, prétextant le besoin qu'en auront un grand nombre d'émigrés attendus ; mais la divine Providence ne permet pas que les pauvres convalescents soient privés de la grande consolation d'entendre la sainte messe et d'aller épancher leur douleur au pied du tabernacle.

En revanche, on épie les démarches et le mode d'action de celles qu'on accuse de prosélytisme, et on veut les prendre en flagrant délit.

On a pris l'habitude de réunir chaque soir les employés catholiques les uns après les autres, afin de réciter ensemble le chapelet et la prière, après quoi ceux ou celles qui sont de veille doivent se retirer.

Or un soir, M. Wilson fait la visite des *sheds*, il remarque que les nourrices ou gardes-malades sont absentes à la même heure ; il va en prévenir le Dr Little, qui en est mécontent et enjoint à M. Wilson de fermer la chapelle à clef. Le lendemain, il défend à toutes les personnes qui doivent veiller d'aller à la prière et il fait un règlement qui prescrit de se trouver tous les matins, à six heures, au chevet des malades et d'y garder la même assiduité ; à 8 heures, chaque soir, obligation fut alors pour les sœurs de discontinuer ces exercices de piété chrétienne.

Un autre désagrément va surgir de la détermination que prend M. Wilson de diminuer le nombre des gardes-malades ; il demande aux sœurs de faire une liste de celles qui leur paraissent moins utiles,...puis en remer-

ciant ces femmes, il a bien soin de leur dire que ce sont les sœurs qui les déchargent. Fort déconcertées, ces gardes-malades vont trouver les médecins et leur disent que les sœurs veulent les renvoyer, parce qu'elles ne vont point à la prière du soir et qu'elles ne vont point se confesser. (Ce sont pourtant des femmes catholiques.) Alors les médecins écoutent ces plaintes, ils renvoient ces gardes-malades à leur poste et en congédient d'autres qu'il plairait aux sœurs de retenir auprès d'elles.

Le docteur Little, apprenant que les sœurs veulent faire connaître à Monseigneur de Montréal leur situation présente, vient leur dire impertinemment : " Monseigneur n'a rien à régler aux ambulances, le gouvernement lui fait une grande faveur en permettant à ses prêtres et à ses religieuses de venir assister les malades Le gouvernement a seul autorité en tout cela."

D'autres détails minutieux sur des sujets moins importants diraient encore ce que les sœurs eurent à pratiquer d'actes de patience et d'humilité. S'agit-il de prendre au vestiaire commun des draps pour changer les lits ou des vêtements pour les pauvres patients transis de froid, le commis y voit une contravention à son autorité et il fait reporter à l'insu des sœurs quelques-uns de ces vêtements qu'elles ont donnés. Heureusement que le Rév. Père Tellier ne ferme pas les yeux sur ces désagréments de tous les jours; il en parle à Monseigneur. Sa Grandeur en éprouve un véritable déplaisir et s'empresse de porter plainte au gouverneur.

Quelques jours plus tard, le capitaine Crederly arrive aux *sheds* avec une autorité qui porte la frayeur chez Wilson et compagnie ; il lui annonce que s'ils continuent, lui et sa femme, à manquer au respect qu'ils doivent aux sœurs, ils seront tous deux chassés des abris.

Le lendemain, ce n'est plus que prévenance, civilité et soumission envers celles que l'on voulait hier soumettre à une seule autorité.

A cette petite persécution se joint l'épuisement des forces physiques chez les sœurs à peine convalescentes. De jeunes postulantes viennent leur aider. Elles témoignent de leur bonne volonté en éprouvant leur vocation dans cet exercice admirable de la charité. La bonne mère McMullen a confié toutes ses novices au révérend Père Tellier, jésuite, qui leur fait suivre les exercices du noviciat avec une sollicitude toute paternelle.

Sœur Dalpée fait preuve d'une grande énergie: elle est atteinte deux fois du typhus ; elle en supporte les souffrances sans succomber et, après une courte convalescence, elle apparaît une troisième fois aux *sheds*... Aussi gagne-t-elle la croix d'honneur en recevant bientôt la croix de sa profession religieuse. Il est à remarquer que les onze novices revêtues du saint habit à l'époque où l'on commença à aller soigner les pestiférés ont heureusement persévéré dans leur sainte vocation. Trois ont reçu la couronne du martyre, ce sont les sœurs Collins, Limoges et Primeau, et les huit autres ont prononcé leurs vœux de religion avec solennité au terme de leur probation : ce sont Sœurs Saint-Joseph (Denis), Christin, Labrèche, Caron, Blondin, Montgolfier, Dalpée et Perrin.

Quand mère Deschamps, atteinte de la contagion, quitta les *sheds*, l'infatigable mère McMullen, ne trouvant plus personne pour la remplacer, demanda du secours à la maison d'Ottawa, qui n'était pourtant pas en meilleure condition que celle de Montréal, puisque ces bonnes sœurs, comme nous l'avons vu plus haut, prenaient aussi soin des pestiférés dans les ambulances de leur ville. La mère Bruyère, supérieure de la maison d'Ottawa, ne tarda pas à envoyer sœur Phelan, et la maison mère ne pourra jamais assez louer et apprécier les services que cette sœur rendit ; son action pleine de fermeté et de prudence était nécessaire à la situation actuelle. Les sœurs la respectaient et l'aimaient, on ne craignait rien

avec elle. Sœur Montgolfier se souvient encore du sang-froid de cette courageuse sœur dans une circonstance assez inquiétante. On était au 24 novembre à 11 heures du soir ; un bateau à vapeur chargé de 300 malades venant de la Grosse-Ile, arrivait au port. On envoya autant de voitures qu'on put s'en procurer et les infirmiers se rendirent en même temps avec des brancards pour aider à transporter les malades. Quand on vint au déchargement du bateau, on constata que sur 300 malades embarqués à Québec, plus de 80 étaient morts durant le trajet, de sorte que les infirmiers passèrent une grande partie de la nuit à transporter les cadavres que l'on faisait déposer au *shed* destiné à l'exposition jusqu'au lendemain où ils devaient être portés au cimetière. Ces pauvres malheureux arrivaient dans un état difficile à décrire. La nature et les éléments semblaient prendre part au deuil de ces pauvres victimes. La pluie tombait par torrents, le tonnerre grondait avec fureur et à travers ce bruit épouvantable on entendait les cris et les gémissements des malades et des mourants qui, souvent entassés pêle-mêle et ne pouvant supporter les soubresauts du transport, demandaient en grâce d'être mis sur le chemin ou à l'abri du mauvais temps, afin d'expirer en paix. Enfin on parvient à placer ces pauvres malades dans les *sheds* qui leur sont assignés. Or pendant cett nuit de novembre, les sœurs Phelan et Montgolfier s'étaien retirées dans un appentis qui leur servait de dortoi lorsque soudain, elles entendent un vacarme épouvantabl C'étaient des cris et des coups redoublés à leur port Sœur Phelan, sans se troubler, prend un grand bât qu'elle a mis par précaution dans la chambrette et s'avan rapidement vers la porte... Ce sont les infirmiers, el les reconnaît, ils sont harassés de fatigue et pleins boisson ; ils sont affamés et, croyant ouvrir la cuisine, viennent heurter à la porte de la cellule des sœurs.

vue des religieuses les surprend, ils restent interdits, mais bientôt une nouvelle crise de la faim et peut-être les rixes survenues entre eux les remettent dans l'état d'excitation et de délire précédent. Sœur Phelan les fait taire et fait mine d'envoyer chercher la police ; sa contenance ferme et son regard assuré les foudroient, ils se retirent. L'un d'eux, d'un air affable qu'emprunte souvent un ivrogne, réplique doucement : " Oui, ma sœur, je vais me retirer, mais seulement pour vous, je vous le dis, oui, pour vous, mais pas pour les autres." Et le silence suivit bientôt cette alerte.

Les épreuves, les petites persécutions dirigées contre les sœurs durant la seconde période de leur séjour aux ambulances ne sont, après tout, que la partie effective de l'holocauste renouvelé chaque jour et ces détails d'immolation, les sœurs les avaient acceptés en se dirigeant vers les abris.

Il ne faut pas s'étonner si elles se rendirent fidèles à une grâce qu'elles n'ont cessé de demander au ciel : la force des martyrs. Plusieurs l'obtinrent jusqu'à la récompense.

Ah ! maintenant, plus sensible sera pour elle d'envisager le tableau dans cette dernière phase de l'épisode que nous venons de raconter.

Depuis six mois, l'épidémie, à Montréal, a sévi avec un progrès toujours croissant, cependant les froids de l'hiver vont sans doute ralentir sa marche ; mais,en échange, quelle misère allons-nous rencontrer ! La navigation est fermée, un grand nombre de convalescents sont déjà sur la place ; trop faibles encore pour demander du travail, ils demandent néanmoins du pain. Un appentis a été mis en réserve pour eux ; on leur fait échiffer du câble et on leur promet une pitance qui les soutient à peine.

Le gouvernement fait distribuer à chacun une ration qui consiste en une demi-livre de pain par jour, un

quarteron de bœuf et un peu de thé pour le déjeuner, souvent sans sucre et sans lait. On continue de leur faire de la soupe, le midi, mais avec de la farine d'avoine ; le soir, on prépare du gruau.

Comment le gouvernement peut-il suffire, en effet, à nourrir un si grand nombre de personnes. Néanmoins la ration s'augmente de moitié, mais c'est encore trop peu . Alors, sur les représentations qui furent faites, on décida de donner tous les jours 30 gallons de lait. De ce jour, les sœurs firent elles-mêmes du riz au lait qu'elles distribuaient à leurs pauvres malades, ce qui leur fut un grand adoucissement.

Les paillasses, draps, couvertures de lit, etc., étaient fournis par le gouvernement ; mais pour les habillements et linge de corps, un grand nombre de patients étaient réduits presqu'à la nudité, et voici comment. A l'arrivée des malades aux abris, on s'emparait de leurs coffres et autres effets ; on les mettait dans un dépôt fermant à clef et confié à la garde d'un commis. Celui-ci donnait à entendre aux patients que c'était dans le but de mettre leurs effets en sûreté, mais quand il s'agissait de les réclamer, les pauvres gens ne pouvaient plus retrouver ce qui leur appartenait, de sorte que n'ayant rien pour se changer, ils étaient réduits à une malpropreté dégoûtante.

Les sœurs gémissaient de cet état de choses, mais ne pouvaient y remédier sans s'exposer à se mettre dans de grandes difficultés, car, à cette époque, leur présence qui gênait les opérations injustes de quelques employés, n'était que faiblement tolérée, et par amour pour les pauvres malades qui auraient été infiniment plus misérables si elles les eussent abandonnés aux soins mercenaires des employés, presque tous protestants, elles durent fermer les yeux sur une foule de choses et agir en toute circonstance avec beaucoup de réserve et de prudence.

Cependant, les sœurs crurent devoir informer Mon-

seigneur de Montréal, qui vint aux abris pour visiter les malades, de l'état pitoyable où étaient un certain nombre de pauvres victimes de la mauvaise foi du commis, qui, pour une raison ou pour une autre, ne voulait pas leur restituer leurs effets. Monseigneur, touché de compassion pour ces malheureux déjà si éprouvés, envoya aux sœurs quelques douzaines de chemises et autres effets pour être distribués aux plus nécessiteux.

La charité, qui ne se refroidit pas dans notre pays si chrétien, a inspiré des quêtes, des contributions ; mais nos citoyens ne sont point des lords, ni de puissants seigneurs, et on sait que nos verdoyantes campagnes ne recèlent point des mines précieuses.

On a vu avec admiratson un grand nombre de familles, déjà chargées d'enfants, accueillir les pauvres orphelins de la terre étrangère ; mais que peut-on faire davantage ? Pourtant les malades des abris ont faim, quel tourment !... Ils sont tristes et inquiets....

" Y avait-il quelque chose de plus navrant pour nous, a écrit une des sœurs, témoin de ces scènes des *sheds*, que d'entendre ces pauvres malheureux nous dire sans cesse : " Ma sœur, je me meurs de faim, je n'ai rien pour me sustenter, donnez-moi, je vous prie, quelque chose, afin que je ne descende point au tombeau. " Un soir que nous entrâmes dans les *sheds* à l'heure du souper, un grand nombre de ces pauvres faméliques s'approchèrent de nous et nous firent le récit de leurs misères. Quelques-uns nous montraient leur dîner : rien qu'une patate, et pour lenr souper, un petit morceau de pain. Nous avons vu plusieurs malades pleurer en nous disant : " Nous mourons de faim."

" Il ne nous restait plus qu'un secours : c'était l'assistance toute paternelle de Mgr de Montréal. Il nous faisait parvenir quelque argent qui montait ordinairement à vingt piastres. Cette recette était fréquemment renou-

velée; alors, nous achetions du pain et du beurre pour nos chers malades, dont le nombre dans les derniers temps monta jusqu'à 500.

" Sans la générosité de ce charitable pasteur, que serions-nous devenus avec nos pauvres patients ? Il fut pour eux une seconde providence ; aussi, avec quel respect, avec quel amour prononçaient-ils son nom ! "

" Il est impossible, dit encore la sœur Caron, témoin des faits précités, d'exprimer la reconnaissance de ces pauvres gens, quand ils voyaient entrer dans leurs appartements des personnes chargées de provisions pour eux. Ils se jetaient à genoux pour remercier le Seigneur et lui demandaient l'abondance de ses bénédictions pour leurs bienfaiteurs, tels que Mgr Bourget, les RR. PP. Jésuites, qu'ils regardaient comme de véritables pères, puis leurs Sœurs Grises."

Après la fermeture des abris, au mois d'avril, il restait encore un grand nombre de convalescents, lesquels, à raison de leur état de faiblesse, ne pouvaient encore travailler pour subsister et qui n'avaient pour toit que la voûte des cieux. A force de démarches et d'instances, les sœurs obtinrent des agents du gouvernement la permission de les abriter la nuit dans un des *sheds ;* mais, pour les nourrir, ils ne voulurent pas s'en charger. Que faire ? On ne pouvait les laisser mourir de faim. Dans cette extrémité, les sœurs recoururent à celui qui les avait toujours tirées d'embarras durant leur séjour aux *sheds :* elles s'adressèrent à Mgr Bourget, qui étendit sa générosité jusqu'au moment où les pauvres malheureux furent en état de se suffire à eux-mêmes.

***

CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(*Suite*)

—Ah ! et pourquoi son fils est-il le seul qui s'appelle Voisin ?

—Dame, c'était son goût de s'appeler de même. Il trouvait cela plus beau, apparemment. Comme il ne naviguait pas du même bord que le reste de la famille, il n'était peut-être pas fâché de mettre un autre pavillon... Savez-vous que ça va faire un gros avocat, notre cousin ; et puis il va se marier avec une fille riche, mais riche que ça n'est pas pour rire de dire ce qu'elle est riche.

—Ah ! et quelle est cette demoiselle ?

—Las ! je ne sais pas trop si je dois vous conter ces affaires-là. Mon cousin François, qui est venu me voir, il n'y a pas longtemps, m'en a jasé pas mal long ; mais il m'a dit de ne pas raconter ça à tout le monde.

—A la bonne heure, si je suis tout le monde.

—Tiens, docteur, vous allez vous fâcher ? Ah bien ! qu'à ça ne tienne. Je me fiche diablement de mon cousin François et de mon cousin l'avocat. Si ça vous amuse, je vous conterai toute cette manigance-là et bien d'autres avec. Mais il n'y a guère de vent dans les voiles ce soir, je suis joliment essoufflé ;... si vous me donniez un peu de vos gouttes... Bon !

—Faut vous dire, pour commencer, que c'est avec Mlle Wagnaër, la fille unique et héritière du gros marchand de R..., que se marie mon cousin Henri.

—Quoi ? Que dites-vous ? Avec Mlle Wagnaër !

—Quand je vous le dis : ça vous surprend, hein ? Ça en est-il un peu un parti ! On dirait, mon bourgeois, que ça vous fait de la peine. Est-ce que vous auriez eu des intentions ?

—Allez toujours.

—A vos ordres. Vous n'avez qu'à commander la manœuvre et je vais tout vous défiler ce qui en est. Connaissez-vous une petite *jeunesse* qui s'appelle Charles Guérin ?

—Un peu.

—Bon ! Vous devez savoir qu'il faisait la cour à la demoiselle, et même mon cousin dit qu'il ne déplaisait pas trop à la jeune fille et au beau-père, et qu'encore un peu et ça y était. Mais mon cousin François, qui est une fine mouche, parce que, sans vanterie, nous ne sommes pas trop bêtes dans notre famille, mon cousin François a tout dérangé ça. Le bourgeois avait deux raisons pour marier sa fille au jeune Guérin. D'abord, il lui fallait un gendre avocat pour pousser ses affaires, puis il avait un dessein de faire des moulins, des bâtisses, un tas d'histoires; toujours, il lui fallait pour cela la terre de la famille. Avec le jeune Guérin, il avait à peu près, comme qui dirait, la maîtrise de la terre. Quand il vit cela, v'là mon François qui se met à faire faire connaissance à mon cousin l'avocat avec le bourgeois ; et petit à petit, v'là mon cousin qui se pousse dans la manche du bonhomme. C'était une consulte par-ci, un mot par-là. Puis le bonhomme lui passo une petite affaire par-ci, une petite affaire par-là ; enfin, il s'aperçut que mon cousin l'avocat était justement l'homme qu'il lui fallait ; et qu'en fait de tours et de finesses, il pouvait même lui en remontrer, ce qui est dire pas mal. Le jeune Guérin, pendant ce temps-là, contait des fleurettes à la demoiselle, et la

demoiselle, vous comprenez, comme toutes les fillettes, se laissait conter fleurettes ; mais tout ça n'avançait pas beaucoup les affaires. Mon cousin l'avocat courtisait le bonhomme, ce qui valait bien mieux. Mon cousin François faisait semblant de rien. Un bon jour il dit comme ça à son bourgeois : Mais, mon bourgeois, si vous pouviez marier mam'zelle Clorinde à M. Henri Voisin, savez-vous que ça vous ferait une fameuse affaire.—Mais la terre, fit le bourgeois ?—Bah, la terre, fit mon cousin François : si vous voulez me laisser faire, j'ai trente-six plans pour vous la faire avoir. Et v'là mes deux cousins qui se mettent à faire des embarcations de billets et de signatures qui répondent les uns pour les autres et qui font répondre le petit Guérin ; si ben qu'à la fin du compte, v'là tout ce monde-là poursuivi et v'là qu'ils vont vendre la terre en question.

—Ah ! et quand cette terre sera-t-elle vendue ?

—Dame, ça ne tardera pas. C'est pour le commencement de mai. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'ils ont si bien *arrimé* ce pauvre garçon, qu'ils l'ont traîné de porte en porte chez tous les habitants qui auraient *pu mettre* sur sa terre, sous la frime que, comme ça, il pourrait la racheter à meilleur marché ; ce qui fait que quelqu'un l'achètera pour M. Wagnaër à un prix raisonnable.

—Diable !

—Vous entendez bien, que le jeune homme ne perdra pas un sou : car tout ça, c'est une frime, rien que pour acheter la terre. Mais on lui remboursera tout le reste, vous me comprenez.

—Oui, je comprends.

—Mon cousin en a-t-il une chance un peu ? Sans compter que c'est une jolie fille, ce qui ne nuit pas, quand même qu'une fille est riche.

—Votre cousin a bien de la chance en effet. Mais vous me paraissez bien fatigué. Je vous ai trop laissé parler. Il faut prendre encore des gouttes et puis vous reposer. Pour cela, il est temps que je me retire.

Jean Guilbault ne fit qu'un bond de l'appartement du malade à sa propre demeure. La tête lui bouillait, l'indignation l'étouffait et il lui avait fallu tout son bon sens pour ne pas éclater en présence de son malade. Voilà, se dit-il, une spoliation qui ne se fera pas si tranquillement qu'on le pense, ou Jean Guilbault n'est qu'un sot et une ganache. C'est dans des temps comme ceux-là qu'on trouve ses amis !

Il était tard pour partir ce soir-là. Mais il ne perdit point de temps et loua le meilleur cheval qu'il put trouver dans les écuries de la ville. Les chemins n'étaient pas beaucoup praticables à cette saison de l'année ; il fallait se décider à faire à franc étrier une distance considérable.

De retour chez lui, il jeta dans un petit sac de voyage quelques objets indispensables, et n'oublia pas une magnifique paire de pistolets, qui lui servaient pour ses expéditions de *résurrectionniste*, et avec lesquels il avait épouvanté plus d'une fois les gardiens des cimetières.

—Après tout, se dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver, et en sus de la justice et du bon droit, il n'est pas mauvais d'avoir de son côté des arguments de la force de ceux-là.

Il passa le reste de la nuit à faire différents plans de campagne, suivant l'état dans lequel il trouverait les affaires de son ami.

Le matin à six heures, il était à la Pointe-Lévis, se dirigeant, au grand galop de son cheval, vers la paroisse de R....

VIII

UN COMPLOT

MALGRÉ qu'il eût changé de monture plusieurs fois sur la route, ce ne fut que bien tard dans la nuit que Jean Guilbault toucha au terme du voyage.

Tout le monde était couché chez madame Guérin ; mais personne ne dormait.

Ne voyant pas de lumière, le jeune homme hésita, s'il frapperait à la porte. La difficulté d'aller se retirer ailleurs, et l'impatience qu'il éprouvait, le décidèrent.

Au premier coup, plusieurs voix crièrent : Qui est là ? Et une autre voix ajouta : Mon Dieu, si c'était lui !

—Jean Guilbault, fut-il répondu du dehors.

—Est-ce possible ? fit Charles, et dans un instant il avait déjà allumé une chandelle et ouvert la porte à son ami.

Madame Guérin et Louise s'étaient retirées promptement dans leur chambre. — Le cœur m'a battu bien fort, dit la pauvre mère, j'ai cru un instant que c'était lui ; mais nous aurions eu trop de bonheur, si la Providence nous l'avait envoyé dans un tel moment....

—Écoute, Charles, dit Jean Guilbault en entrant, un mot avant tout. Quel est le jour fixé pour la vente de la terre ?

—C'était aujourd'hui, dit tristement Charles.

—Et puis ?

—Eh ! bien, elle a été vendue.

—A qui ?

—Au bonhomme Jean Pierre.

—Combien ?

—Neuf cent vingt-cinq louis.

—Si tu savais ce que je sais !

—Je ne le sais pas ; mais je m'en doute.

—Quel malheur ! Quelle infamie !

—Que veux-tu ? C'est ma faute. Tu es bien trop bon d'être venu exprès... Je ne le méritais pas, moi qui ne t'avais parlé de rien. Quand es-tu parti de Québec

—Ce matin à six heures.

—Mais tu dois être mort de fatigue, et ton cheval doit être *rendu.*

—C'est le deuxième. J'espérais être ici à temps.

—Mais tu dois être moulu.

—Bah ! je n'y ai point songé. Tout mon regret, c'est d'arriver trop tard.

Madame Guérin s'était habillée à la hâte et elle insista pour que l'hôte qui leur arrivait réparât ses forces. Elle improvisa une petite collation à laquelle fit honneur l'appétit de Jean Guilbault, lequel, même à son état normal, sans être aiguisé par l'exercice et la fatigue, n'était pas à dédaigner.

Charles, resté seul avec son ami, demeurait partagé entre la honte et la reconnaissance. Il y avait dans le procédé de Guilbault tant de générosité et de dévouement, et sa position à lui-même semblait si ridicule, qu'il osait à peine parler de ce qui s'était passé.

Heureusement, il est des gens avec lesquels il est difficile de rester longtemps mal à l'aise.

—Ah çà ! fit Jean Guilbault, après quelques instants de silence, j'espère que tu ne comptes pas en rester là

avec M. Wagnaër ? Il y a bien un proverbe anglais qui dit qu'il est trop tard de fermer l'écurie quand le cheval est dehors ; mais enfin il doit y avoir un moyen de revenir sur toutes ces transactions qui ne sont qu'un tas de friponneries. Voyons, toi qui es avocat, ou à peu près, tu dois connaître quelque remède.

—Tout est contre moi. J'ai donné la main à tout cela. Mon émancipation, mon négoce, l'intervention de M. Dumont ont couvert ce qu'il y aurait eu d'illégal dans l'affaire. Et puis, un procès !

—Eh bien, un procès ! Mille tonnerres, quand on a raison, on gagne, celui qui a tort, perd, et voilà le procès jugé ! Y a-t-il un juge dans le monde qui donnerait gain de cause à ce vieux misérable de Wagnaër ? Je voudrais bien voir cela, par exemple !

—Si je portais une action, ce serait une action très spéciale.

—Alors, prends une action spéciale, comme tu dis.

—Quand il n'y a point de précédent, on a peu de chance. On n'aime guère que les sentiers battus par la routine. Dès qu'il se présente quelque difficulté technique, on s'en saisit avec ardeur : tu ne connais donc pas les tribunaux ?

—Dieu merci, non. Eh bien, il faut se jeter sur autre chose.

—Oui, j'y ai pensé. L'opinion publique :... dévoiler, démasquer....

—Ah çà, viens-tu fou ? Que te fera l'opinion, et que fera-t-elle à un homme pareil ? S'il ne tient qu'à faire au bonhomme la réputation qu'il mérite, je m'en charge. Mais après cela ?

—Sans compter que je ferais un grand tort à Clorinde, en détruisant la réputation de son père.

—Le beau malheur ! Penses-tu qu'elle vaille mieux que lui ?

Charles se fâcha, et son ami fut frappé de l'ardeur

et de la persistance avec laquelle il protestait de la sincérité de Mlle Wagnaër.

—Au fait, reprit-il, la question est de savoir si elle t'aime. Si elle t'aime vraiment, tu dois réussir. Voyons, t'aime-t-elle pour tout de bon ?

—Mais sans doute.

—Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites, monsieur le fat ?

—Mais elle laisserait tout pour mo

—Alors la chose est bien simple. Il faut, si l'on persiste à la marier avec Voisin, ou le tuer en duel, ou enlever Clorinde.

—Un duel ! un enlèvement !

—Cela ou rien du tout.

—Tu as peut-être raison. Quel mal leur avais-je fait à ces gens-là ? Henri Voisin a fait plus que de me tuer. Il a brisé mon avenir. Il a tué ma pauvre mère, qui ne survivra peut-être pas à ce dernier coup.

—Oui, il y a deux espèces de meurtriers, ceux qui tuent lentement, et ceux qui tuent promptement ; ceux qui tuent froidement par intérêt, avec calcul, et ceux qui tuent par passion, par colère, par vengeance, et presque sans savoir ce qu'ils font ; ceux qui rencontrent leur adversaire en face, qui risquent leur propre vie, qui le combattent franchement, et ceux qui assassinent lâchement, avec impunité, par ruse et par trahison. Je ne suis pas duelliste ; j'ai horreur de celui qui donne la mort sous quelque forme que ce soit ; mais je te dirait ceci : de tous les criminels, le plus vil, à mon avis, c'est l'intrigant qui, pour faire son chemin, jette la désolation dans toute une famille, sans s'occuper si la mort ne viendra point sur les pas de la misère ; l'intrigant qui, pour se composer une existence à son goût, prendrait sans hésiter l'existence de troïs ou quatre de ses semblables, pourvu que cela pût se faire légalement et avec

impunité. J'ai eu tort de te parler de duel ; mais dans un premier moment, quand j'ai appris cette vilaine affaire, si j'avais tenu Voisin à une portée de pistolet, je l'aurais tué comme un chien....

La triste pensée d'avoir contribué au malheur de son ami en le mettant en rapport avec Henri Voisin, augmentait encore l'exaltation de Jean Guilbault. Incapable de faire de sang-froid le moindre mal à son ennemi personnel, l'idée de l'injustice et de la spoliation, dont un autre avait été victime, le rendait presque cruel. Charles, sous son regard de feu, en présence de cet homme à la contenance ferme et décidée, aux larges et puissantes épaules, aux bras musculeux, sentait passer dans son âme des sentiments plus énergiques, une volonté plus inébranlable, une puissance d'action plus grande que n'en comportait son propre caractère. Il avait confiance non seulement dans le dévouement de son ami, mais encore dans son énergie morale et physique : il lui semblait qu'avec lui il pouvait tout entreprendre.

—J'aurais mal fait, continua celui-ci, de le tuer comme un chien. Il ne faut tuer personne, si *chien* qu'il soit. Mais quant à ce qui est d'enlever la belle Clorinde, c'est une autre affaire. Il me semble, pour peu qu'elle le veuille, que nous serons parfaitement dans notre droit.

—Rapt de mineure! observa Charles Guérin, simplement pour la forme.

—Oui, rapt de mineure d'un côté, et spoliation des biens d'un mineur de l'autre côté. Ce sera la peine du talion. Oh! pour cette affaire-là, j'en suis, et quand même je risquerais d'être un peu pendu, il faut que cela se fasse. As-tu un bon cheval à toi ?

—Le meilleur de la paroisse.

—As-tu quelque argent ?

—A peu près trente louis.

—Et vingt louis que j'ai apportés. Mais nous en prendrions du pays avec cela ! Voici le plan. Il n'y a pas à y aller par quatre chemins. Tu vois Mlle Wagnaër demain, tu as une explication avec elle ; si elle consent à être ton épouse et à partir avec nous, l'affaire est faite. Nous conviendrons d'une heure quelconque de la nuit. Nous louerons ou emprunterons quelque part un troisième cheval, et voilà que nous filons par les concessions. Avant le jour nous aurons fait terriblement du chemin sans que le vieux misérable s'en soit douté. Rendus à une certaine distance, pour épargner de la fatigue à madame Guérin, nous mettons deux chevaux sur la voiture la plus légère que nous pourrons nous procurer, et nous continuerons par les concessions jusqu'à la Beauce, où nous prendrons le chemin de Kennébec. Dans moins de trois jours, nous pouvons nous rendre aux États-Unis, et là, vous vous mariez, et du diable si M. Wagnaër et notre ami Voisin trouvent un moyen de vous démarier. En thèse générale, tout cela n'est pas très correct d'après mes principes mais enfin il y a toutes les circonstances atténuantes possibles. D'abord je suis là pour veiller sur vous et pour répondre de l'honneur de ta fiancée. Je ne vous perds pas de vue un seul instant; car je galope constamment auprès de votre voiture en bon et fidèle écuyer, avec mes deux bons pistolets à ma ceinture, afin

de pouvoir riposter avantageusement aux gens qui se permettraient de courir après nous ou de nous barrer le passage. Bien entendu, une fois mariés, vous écrirez une lettre polie et respectueuse à papa Wagnaër, lui faisant mille amitiés, et l'informant des raisons et des motifs qui vous ont engagés à faire ce petit voyage.

Voyons, j'ai bien quelque scrupule à te proposer une pareille équipée. Mais enfin, il me semble que c'est le seul moyen de te sauver, toi et ta famille, d'une ruine certaine. Tu ne prends cette démarche extrême qu'à ton corps défendant. Tu ne lui enlèves sa fille que parce qu'il t'a enlevé ta fortune, et encore tu fais les choses honnêtement....

Charles n'avait pas besoin qu'on lui prouvât en trois points la justice de sa cause ; il était, dans ce moment-là surtout, suffisamment exalté pour embrasser avec ardeur la proposition qu'on lui faisait.

L'expédition fut donc décrétée et l'on continua à en préparer d'avance jusqu'aux moindres détails.

Les deux amis s'étaient levés de table et ils marchaient à pas précipités dans la chambre, en étouffant toutefois le plus qu'ils pouvaient le bruit de leurs pas et de leurs paroles, afin de ne point réveiller les personnes de la maison qui dormaient.

Dans le silence profond de la nuit, leur conversation se prolongea animée, confiante, exprimant sur leur visage et par leurs gestes les sentiments qui ne pouvaient pas trouver dans les inflexions de la voix une issue suffisante ; disposant tout, ne doutant de rien, aplanissant tous les obstacles, trouvant réponse à tout et anticipant avec une fiévreuse impatience le moment où ils pourraient déjouer les projets de M. Wagnaër et du gendre de son choix.

Ils se séparèrent fort tard, en se disant presque joyeusement à demain !

IX

LA PETITE CROIX DE CORAIL

CHARLES ne se trompait point : Clorinde l'aimait passionnément. Elle l'aimait déjà avant de le connaître, elle l'aimait beaucoup plus depuis qu'elle se savait aimée de lui.

Si la coquetterie inhérente au rôle qu'elle jouait dans la société où elle se trouvait, avait légèrement terni l'éclat de cet amour, il venait d'emprunter une nouvelle ardeur à un sentiment bien différent qu'on avait fait naître chez elle.

Elle s'était amusée quelque temps de la tournure peu élégante, des manières gauches et prétentieuses, de la figure et de l'allure vulgaires de M. Henri Voisin, l'éternel compagnon de Charles. Mais elle le croyait sincèrement dévoué à celui-ci, et elle lui passait ce qu'il avait de désagréable en faveur de ses bonnes intentions. Du reste, comme on l'a vu, l'avocat avait jusqu'alors plaidé sa cause auprès du père, et n'avait pas encore jugé à propos d'importuner la fille de ses galanteries, se réservant de tomber éperdument amoureux d'elle, au jour précis où il aurait réussi dans ses négociations.

Ce jour étant arrivé, Henri Voisin s'était mis à développer une foule de belles pensées, de talents agréables et de jolies manières, qu'il avait jusque-là tenus cachés, de même que la chenille dans son enveloppe tient roulées les ailes qu'elle doit plus tard étaler au soleil. Le chrys

lide se brisait, et la chenille sortait ; mais, hélas ! sans être devenue papillon.

Ses madrigaux étaient cent fois plus ridicules que son silence, son empressement plus désavantageux que sa timidité, ses attentions plus gauches que ses gaucheries mêmes. Il dansait d'après toutes les règles de l'art, mais de manière à faire maudire l'art et toutes ses règles. Il chantait juste, mais avec une voix plus triste que si elle eût été fausse. Depuis qu'il cultivait mieux sa toilette, il était parvenu à faire ressortir davantage sa laideur et sa vulgarité.

Charles était trop préoccupé de mille autres choses pour avoir remarqué l'espèce de métamorphose qui s'était opérée chez son ami... Clorinde, avec cette justesse de coup d'œil qui distingue son sexe, avait vu tout de suite que tout cela se faisait en son honneur. Quelques gracieusetés un peu trop familières que l'ami de Charles s'était permises envers elle avaient confirmé ses soupçons. Enfin M. Wagnaër, tout en plaisantant, avait laissé tomber quelques mots propres à faire croire qu'il ne serait pas fâché d'avoir M. Voisin pour son gendre.

Une circonstance que nous allons éclaircir bientôt l'avait empêchée de faire part de cette découverte à celui qu'elle intéressait le plus. Mais de ce moment la répulsion instinctive qu'elle éprouvait, se changea en une aversion profonde, et l'amour qu'elle avait pour Charles s'accrut de toute la crainte qu'elle entretenait de voir son existence liée à celle d'un homme méprisé et détesté tout à la fois.

Le lendemain de l'arrivée de Jean Guilbault à R.... dans la matinée, Clorinde était dans son boudoir, où elle brodait et lisait tour à tour ; dans le moment, elle ne faisait ni l'un ni l'autre.

Elle était assise sur un petit tabouret en laine d'Allemagne près d'un canapé ; sa tête s'appuyait sur

sa main, son coude sur le canapé, sa broderie était par terre, son autre bras laissait tomber ouvert à demi le livre dont elle avait essayé la lecture.

Le petit boudoir était meublé avec luxe ; Clorinde, à peu près maîtresse de ses actions, copiait à la campagne ce qu'elle voyait chez ses amies de la ville.

Un guéridon en bois de rose était couvert de riches albums, de *keepsakes*, que dominait un vase de porcelaine rempli des plus belles fleurs, produit d'une serre à laquelle nos lecteurs savent que la jeune fille consacrait une grande partie de son temps.

Cette chambre ouvrait d'un côté sur le grand salon de la maison et de l'autre sur une chambre à coucher.

Mlle Wagnaër était beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; son sein était agité, et il y avait dans sa pose nonchalante plus de découragement que de mollesse. Elle tressaillit tout à coup : un bruit très léger, à peine perceptible, avait causé ce mouvement : c'est qu'il y a quelque secret avertissement magnétique qui révèle l'approche d'une personne aimée, surtout dans les heures d'angoisse que l'on éprouve à son égard.

—Je vous attendais, dit-elle, d'un air triste et presque solennel, au jeune homme qui entrait dans ce moment dans l'autre salon, précédé par une jeune fille de chambre espiègle et gentille, depuis peu au service de la maison.

—Anna, dit-elle, si M. Voisin se présente, fût-il même accompagné de mon père, vous lui direz qu'il ne peut pas me voir ce matin. L'impression que fit ce peu de mots sur l'étudiant se traduisit immédiatement sur ses traits.

—Je vois avec plaisir, dit Clorinde, que vous vous résignez à vous séparer de votre inséparable.

Le ton d'ironie avec lequel ces paroles étaient prononcées fit voir à Charles qu'il était deviné. Son visage était de ceux sur lesquels on lit mieux que dans un livre.

L'heure était solennelle et tous deux comprirent au premier regard que leur sort allait peut-être dépendre de cette conversation.

Ils prirent place sur un divan dans un des angles du salon et gardèrent quelque temps le silence.

Clorinde le rompit la première :

—Mon père venait de sortir, quand vous êtes entré... Vous ne lui avez rien dit ?

Charles fit un mouvement qui trahissait l'orgueil blessé, comme s'il eût voulu dire qu'il se félicitait de son silence. Puis il raconta d'une voix émue ce qui lui était arrivé et ce que l'on supposait des intentions de M. Wagnaër, en y mettant toutefois la plus grande réserve.

On conçoit aisément l'humiliation profonde que ressentit la jeune fille. Il lui restait cependant la dure nécessité de confirmer par son récit une partie de ce qu'elle venait d'entendre.

—Mon père ne peut pas avoir toutes les vues que vous lui prêtez, dit-elle ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il songe sérieusement à me marier avec M. Voisin, et je crains bien qu'il ne consente que difficilement à notre union.

—Mais, vous, Clorinde, vous ?

—Moi, fit-elle tristement, moi ?

Charles se leva brusquement et, involontairement, il lui lança un regard de mépris.

De grosses larmes jaillirent des yeux de Clorinde plutôt qu'elles n'en coulèrent ; elle détourna la tête, et elle dit comme se parlant à elle-même : Voilà ce que c'est : il gardera cette opinion de moi toute sa vie... Il ne me croira pas.

Charles se rapprocha d'elle et reprit sa place sur le divan.....

—Clorinde, dit-il, Clorinde, vous êtes bien faible, bien légère et bien coupable envers moi, si vous croyez qu'il vous est permis d'appartenir jamais à un autre qu'à moi.

—Écoutez, dit la jeune fille en faisant un effort sur elle-même, écoutez, je ne savais pas avant ce temps ce que c'est que de souffrir et d'être malheureuse ; mais je comprends à présent que l'on peut être assez affligée pour se donner la mort !

—Se donner la mort ! Il y a d'autres remèdes que celui-là, aux situations même les plus critiques.

—Peut-être !

—Est-on obligé d'obéir à des ordres injustes ? Doit-on contre son cœur et contre soi-même donner la main à un complot malhonnête, parce que celui qui l'a formé.....

—Est votre père, ajouta lentement la jeune fille, forcée à rougir de son père devant lui !...Charles, si vous m'aimiez, vous me ménageriez davantage.

—Le mot est dur peut-être ; s'il n'y avait que moi de trompé, mais ma mère....

—Votre mère ! L'aimez-vous beaucoup votre mère ? dit vivement Clorinde.

—Si je l'aime beaucoup ! Étrange question ! Tous ceux que j'aime, Clorinde, je les aime beaucoup. Mais ma mère, voyez-vous, c'est autre chose. C'est de la reconnaissance, c'est de l'admiration, c'est du dévouement, pour elle qui s'est dévouée à nous, qui a refusé la fortune plus d'une fois pour être seule à veiller sur nous.

—Alors si vous aimez autant votre mère que vous l'assurez, vous comprendrez ce que j'ai à vous dire. Écoutez-moi bien, Charles, et vous jugerez de la conduite que je dois tenir. Vous me direz ce que vous feriez si vous étiez à ma place.

Je suis née à Jersey, comme vous le savez. Mon père était livré à de grandes spéculations de commerce, ma mère appartenait à une famille très considérée. Son père était chef-juge, et son aïeul avait été grand bailli. Elle avait apporté en dot à mon père, outre une forte somme d'argent, plusieurs beaux vergers dont il tirait un excel-

lent parti. Deux de ces vergers étaient situés tout près de Saint-Hélier, la capitale de l'île où nous demeurions. Je me rappellerai toujours avoir été avec ma mère et quelques-unes de ses amies cueillir les pommes que l'on entassait dans de grandes hottes pour les porter au pressoir, afin d'en faire du cidre. Il y avait aussi les pommes de choix que l'on cueillait avec beaucoup de précautions, et que nous mangions, ou que nous envoyions en cadeau à nos amis. Autant que je m'en souviens, nous étions bien heureux à Jersey lorsque ma mère vivait. J'étais bien jeune lorsque nous avons quitté l'île, mais plusieurs choses sont restées dans ma mémoire. Je me souviens surtout de nos promenades au bord de la mer, et du varec, que les vagues jetaient sur le rivage comme de grandes écharpes à franges de soie ou de dentelle.

Ma mère s'était mariée malgré ses parents, qui n'avaient consenti à son mariage que pour prévenir un éclat. Les affaires de mon père ayant mal tourné, il fut obligé de vendre tout ce qu'il possédait. On fut même sur le point de l'emprisonner, et nous nous vîmes contraints à laisser le pays.

Il fut décidé que nous passerions en Canada, où nous avions des parents, et où mon père se proposait d'établir un petit négoce, avec l'argent que devait nous faire passer la famille de ma mère.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, de notre départ clandestin, et combien de larmes furent versées, lorsqu'il nous fallut prendre congé de nos parents.

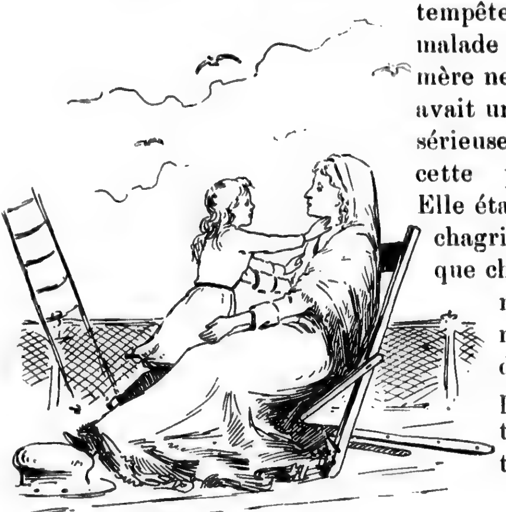
Je me souviens de la chaloupe qui nous conduisit et qui fendait les vagues vertes et blanches à leur sommet, et de l'écume salée qui m'entrait dans la bouche et me navrait.

Je me souviens de la petite chambre toute petite où on nous mit, de la mer, des matelots, des cordages, du roulis du vaisseau, des bâtiments que nous rencontrions quelquefois et que nous voyions disparaître, comme s'ils eussent

été engloutis au fond de l'Océan, et reparaître plus loin sur la crête d'une vague haute comme une montagne.

J'avais sept ans alors. Ces impressions sont pour bien dire les premières impressions fortes qu'ait reçues mon esprit : et je ne trouve, en remontant dans mes souvenirs, presque rien qui soit plus ancien que cela. Il me semble que j'ai commencé à vivre et à penser sur la mer.

La traversée fut longue et périlleuse. Nous eûmes longtemps des vents contraires, des bourrasques et des tempêtes. Mon père fut malade du roulis, ma mère ne le fut pas. Elle avait une maladie plus sérieuse que celle-là, cette pauvre mère ! Elle était rongée par le chagrin et il semblait que chaque lieue que nous faisions en nous éloignant de Jersey, emportait une partie de son existence.



Durant les longues heures d'ennui qu'elle passait dans le calme ou sur le pont, seule avec moi, tandis que mon père causait avec le capitaine ou avec les autres passagers, elle me racontait tout ce qui lui était arrivé depuis son enfance ; elle me disait une foule de choses que je n'ai pu bien comprendre que longtemps depuis. Elle disait souvent en riant qu'elle était folle de me tenir ainsi des discours de grande personne.

D'après ce dont je puis me souvenir, elle avait épousé mon père par dépit de ce que ses parents n'avaient pas

voulu la laisser marier à un jeune homme pauvre qu'elle aimait.

Ses parents avaient fait beaucoup de difficulté ; mais elle avait déclaré résolument que cette fois elle disposerait d'elle-même suivant son goût. M. Wagnaër passait pour faire de bonnes affaires, et à part la différence de position et d'éducation, il y avait peu à objecter.

Ma pauvre mère attribuait tous nos malheurs à sa désobéissance, et elle répétait sans cesse qu'une jeune fille qui se marie à sa tête, et malgré ses parents, se prépare une vie de misère.

Il y avait quatre autres passagers à bord de ce vaisseau : deux marchands écossais avec qui mon père s'était tout d'abord lié d'amitié, ce qui faisait qu'il passait une grande partie de son temps à jouer aux cartes et à fumer avec eux ; un vieux gentilhomme français qui se rendait au Canada pour y réclamer une succession, et un jeune prêtre irlandais, qui avait fait ses études à Paris. Ces deux derniers causaient souvent avec ma mère, qui avait reçu son éducation en France. Mon aïeule maternelle était française et catholique ; mais mon grand-père avait voulu que ses enfants fussent élevés dans la religion protestante.

Ma mère aimait beaucoup la controverse religieuse, soit qu'elle eût des doutes sur le culte qu'elle professait, soit qu'elle voulût faire du prosélytisme, ce qui est une maladie assez commune chez les personnes de notre pays. Elle entamait souvent de longues discussions, dans lesquelles elle ne laissait pas que de donner beaucoup de trouble au jeune prêtre, au grand amusement du vieux Français, qui était *catholique à gros grains*, comme il le disait lui-même.

Cependant peu à peu ma mère devenait moins railleuse et il arrivait souvent qu'elle écoutait avec un silence respectueux et presque convaincu les discours de son adversaire.

Nous n'étions point à la moitié du voyage, qu'elle fut prise d'un crachement de sang violent, et elle devint si malade qu'il lui était rarement possible de sortir de la chambre.

Le vieux Français avait une certaine expérience et quelques connaissances médicales : il dit en secret à mon père qu'il ne pensait pas que ma mère vécût longtemps.

Elle paraissait elle-même frappée de cette idée : elle parlait souvent de la mort et me faisait promettre de prier Dieu tous les jours pour elle, quand elle serait morte, et d'être bien bonne et bien obéissante.

Cependant nous touchions au terme de notre voyage et elle paraissait mieux. Un soir (nous étions alors à l'entrée du golfe Saint-Laurent), il faisait un beau temps calme et le soleil allait se coucher tout resplendissant de lumière ; ma mère alla s'asseoir sur un banc sur l'arrière du vaisseau et, contemplant le spectacle imposant que nous avions sous les yeux, elle me prit sur ses genoux et fondit en larmes. Je pleurais avec elle sans trop savoir pourquoi. Elle prit une petite croix de corail qu'elle avait sur sa poitrine, attachée avec un ruban bleu ; elle me passa le ruban au cou et me donna la petite croix comme pour me consoler, ce qui ne manqua pas de réussir.

Dans la nuit mon père vint me réveiller et me porta dans ses bras auprès du lit de ma mère. Je vis là le jeune ecclésiastique qui était à genoux et priait, et le vieux Français qui était debout et paraissait bien affligé.

On me mit à genoux sur une chaise tout près de ma mère, qui fit un effort pour s'asseoir et m'embrassa.

—Ma petite fille, dit-elle, je vais mourir. Je n'ai plus que quelques heures à vivre. Écoute bien ce que je vais te dire pour t'en souvenir toute ta vie. Tu vois ici un prêtre catholique et tu sauras que je vais mourir catholique : je désire que tu vives et meures dans cette religion, qui est la meilleure...

—La seule véritable, interrompit le prêtre.

—La seule véritable, reprit ma mère avec docilité Me promets-tu que tu le feras?

Je regardai mon père, qui me dit :

—J'ai promis à ta mère de te faire élever dans la religion catholique.

—Je promets de vivre et de mourir catholique, dis-je, en tremblant de toutes mes forces, les mains jointes et les yeux fixés sur ceux de ma mère, qui rayonnaient d'un éclat inaccoutumé.

—Il faut que tu sois bonne, obéissante, sage, et que tu ne donnes aucun chagrin à ton père, au contraire que tu lui aides de toutes tes petites forces et que tu me remplaces dans les soins du ménage, quand tu seras assez grande pour cela. Me promets-tu cela ?

—Je serai bonne, sage et obéissante, dis-je, d'une voix forte.

—Maintenant, ce n'est pas tout : quand tu seras grande, tu voudras peut-être te marier.

—Oh ! non, dis-je, si tu veux vivre et ne pas mourir, je te promets que je ne me marierai pas. Je resterai toujours avec toi. Je disais cela d'un ton de conviction, comme si un semblable marché eût pu se faire. Ma mère et tous les autres ne purent s'empêcher de sourire. Écoute bien, me dit-elle, je ne suis pas libre de mourir, et quand tu seras grande, tu seras peut-être d'avis de te marier. Il faut que tu me promettes de ne te marier qu'avec celui que ton père te destinera pour époux, et de t'en rapporter entièrement à lui. Les enfants qui se marient sans le consentement de leurs parents sont toujours malheureux. Te souviendras-tu que ce sont les dernières paroles de ta mère ? Je te les ai répétées bien des fois ces jours-ci, pour que tu ne les oublies jamais.

Puis elle prit la petite croix de corail qu'elle m'avait donnée, elle la plaça dans mes mains. Garde toujours cette petite croix pour te souvenir de moi. Me promets-tu

de ne pas te marier malgré ton père et de l'écouter toujours en toutes choses ?

—Je promets, dis-je, de me marier comme papa voudra.

—Eh bien, dit-elle, chaque fois que tu verras cette petite croix, tu te souviendras de ce que tu m'as promis, n'est-ce pas ?... Elle fit encore un effort, m'embrassa, et l'on m'emporta.

Je ne fermai pas l'œil de la nuit : je ne savais pas ce que c'était que la mort, j'épiais jusqu'au moindre mouvement.

Il y eut beaucoup d'allées et venues toute la nuit, et le matin, on me fit monter sur le pont, où je vis ma mère étendue sur une espèce de lit : elle paraissait dormir. Le capitaine, les passagers et tout l'équipage étaient à genoux et le jeune prêtre lisait des prières.

Je compris alors que ma mère était morte, et j'eus une idée confuse de ce que la mort peut être.

Restée seule avec mon père, il tint sa parole et me fit élever dans la religion catholique ; mais il me rappela souvent qu'il espérait que je serais fidèle à ma promesse, et que je devais me préparer à épouser l'époux de son choix, sans murmure et sans hésitation.

Je fis graver sur la petite croix de corail mes initiales et la date du jour funeste où je perdis ma pauvre mère.

Maintenant, vous savez tout. Ce vœu solennel fait entre les mains d'une mourante ; cette promesse de mon enfance, pensez-vous, Charles, que je doive y manquer ?

Le jeune homme ainsi interpellé garda quelques instants le silence.

Il était profondément ému. Mais l'instinct de ses propres intérêts, et mieux que cela un sentiment plus noble, que le récit de Clorinde avait accru, le poussèrent à soulever une distinction qui lui parut formidable.

—Votre promesse, dit-il, peut bien vous empêcher de

vous marier avec moi, tant que votre père n'y consentira point ; mais elle ne saurait vous obliger à devenir *madame Voisin.*

—Je l'espère bien, quoique mon père l'entende autrement. Il y a longtemps que je vous aurais informé de toutes ces choses, mais, dans les commencements, mon père paraissait voir vos assiduités d'un assez bon œil. Du moment où je me suis aperçu qu'il prenait M. Voisin sous sa protection, je vous ai conseillé de faire des démarches que vous avez négligées. Je ne pouvais point vous faire connaître mes motifs. Aujourd'hui mon père m'a parlé très clairement. Il prétend m'avoir toujours destiné M. Voisin depuis qu'il le connaît. Il m'a fait une scène bien violente et, pour la première fois de sa vie, il m'a parlé durement....

D'après ce qu'ils connaissent, nos lecteurs s'imaginent bien que notre héros dut abandonner toute idée d'enlèvement. Malgré les plus tendres paroles qu'ils purent se dire, Charles se retira doublement malheureux. Il aimait Clorinde plus que jamais, plus que jamais il était certain d'en être aimé ; mais moins que jamais, il n'avait d'espoir de la posséder.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.



QUATRIÈME PARTIE

I

UNE PAUVRE FAMILLE



LES reines ont été vues pleurant comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contiennent les yeux des rois. " (Atala.)

C'était en effet une idée classique et traditionnelle que l'infortune seule des rois et des princes devait toucher les autres humains. Cette idée, à laquelle Chateaubriand sacrifiait sans le vouloir, était cependant une de celles qu'il avait pour mission de détruire par l'importante révolution qu'il devait opérer dans la littérature française, en créant une poétique chrétienne, et en effaçant les derniers vestiges littéraires du paganisme.

Aujourd'hui il est assez généralement convenu que, si les infortunes des grands ont quelque chose de plus tragique par le contraste qu'elles font avec la grandeur même, il existe cependant, dans de plus humbles sphères, des péripéties aussi poignantes quoique moins éclatantes, des drames intimes qui, pour n'être pas entourés d'une décoration aussi splendide, n'en ont pas moins droit à nos émotions.

Un prince dans l'exil, si misérable que son sort puisse être, s'il a l'âme faite pour apprécier sa dignité, trouve

dans le côté philosophique de son rôle une compensation à ses souffrances. Une mère de famille, jusque-là heureuse dans une condition honorable, et entourée de tout ce qu'il faut pour faire aimer la vie, qui se voit tout à coup jetée, elle et ses enfants, dans un état de pénurie voisin de la misère, s'estime à ses propres yeux tout autant déchue et exilée, et il lui faut beaucoup plus de résignation pour accepter les désagréments sans nombre qui se présentent à la suite les uns des autres sous une forme d'autant plus désolante qu'elle est plus triviale. Celui qui connaîtrait toutes les douleurs éprouvées dans de chétives mansardes par des veuves ou des orphelins, qui saurait redire avec éloquence tout ce qu'il s'est consommé de grandeur d'âme et de courage dans ces luttes obscures contre l'infortune, celui-là serait aussi touchant et peut-être plus instructif que s'il savait au juste la quantité de larmes qu'ont pu contenir les yeux des reines et des princesses depuis le commencement du monde.

Dans l'appauvrissement d'une famille, il y a une multitude de détails affligeants qui renouvellent chaque jour le sentiment du malheur ; il n'y a pas jusqu'à la moindre habitude de l'ancien temps, jusqu'au moindre meuble, au plus petit fragment, au plus mince débris échappé au naufrage de la fortune, qui ne rappelle tout un monde de délices perdues, et ne contriste l'âme doublement par la conscience de l'infortune et par le souvenir du bonheur. L'isolement est alors moins une nécessité qu'un bienfait. Par un sentiment qui fait peu d'honneur à la nature humaine, la plupart des amis, ou tout au moins de ceux que l'on comprend sous la dénomination banale de *connaissances*, se retirent d'une maison affligée, comme si le malheur était contagieux. Mais s'il en était autrement, la présence de ces amis et de ces connaissances serait plus souvent nuisible qu'utile, plus importune que consolante.

Il est si peu de personnes , même des plus charitables, qui soupçonnent l'infinie délicatesse avec laquelle certaines misères doivent être secourues. Les gens bien nés sont dans l'affliction comme les malades que tourmente un rhumatisme inflammatoire : le moindre effort pour les soulager, le moindre contact, si doux, si léger qu'il soit, fait courir dans toutes les fibres de leur existence un frissonnement douloureux. Heureux alors, dans son malheur, celui qui peut s'isoler et panser dans la solitude les plaies de son âme !

Tel fut le sort de madame Guérin, peu de temps après la vente judiciaire des biens dont elle avait imprudemment transmis la propriété à son fils.

Le dimanche qui suivit ce jour funeste, le vieux Jean Pierre se présenta, accompagné de sa femme, aussi décrépite et aussi avare que lui. Il venait visiter *son bien*, comme il disait, et signifier brutalement à l'*occupante* qu'elle eût à déloger dans la quinzaine. A voir ces deux personnages examiner minutieusement, de la cave au grenier, la maison et toutes ses dépendances, on aurait cru qu'ils en étaient de bonne foi les propriétaires incommutables. L'agent de M. Wagnaër trouvait une volupté grossière, mélangée de vanité et de jalousie satisfaite, à entrer, comme il le faisait, dans l'esprit de son rôle.

Madame Guérin se décida tout de suite à laisser la paroisse, et elle fit louer par son fils un petit logement dans le faubourg Saint-Jean, à Québec : par là, elle ne restait point séparée de Charles et elle s'éloignait d'un endroit qu'il lui était désormais trop pénible d'habiter.

Elle fit un encan d'une partie de son ménage, des animaux, des ustensiles d'agriculture et de tout ce qui était nécessaire à l'exploitation d'une ferme. S'il lui fut pénible de se défaire de ces objets, ses regrets n'égalèrent certainement point ceux de l'oncle Charlot, à qui on enlevait son existence en lui ôtant les instruments de son

travail et en brisant tout à coup ses habitudes. Ce fut les larmes aux yeux que le frère de M. Guérin mit en ordre ces débris d'une fortune qu'il avait vue si florissante. Il maniait et palpait avec amour, comme pour leur dire adieu, la charrue, le râteau, la bêche, le fléau, et, pardessus tout, la bonne vieille cognée qui avait tant abattu d'arbres dans la forêt.

Ce brave cultivateur pensa avec raison qu'il ne devait pas abandonner dans son malheur une famille dont il avait partagé l'aisance, et il s'offrit à l'accompagner à Québec, bien certain que, par son travail et son industrie. il apporterait chaque soir plus d'argent à la maison qu'il n'y causerait de dépense.

Peu de jours après la visite de l'adjudicataire, Charles reçut une lettre de M. Wagnaër. Celui-ci commençait par lui dire que, au moyen d'arrangements qu'i venait de prendre, il était certain de lui remettre dans un mois le montant du billet qu'il avait endossé, avec l'intérêt et les frais, et le sommait en même temps de cesser certains discours injurieux qu'on lui avait rapportés. Il lui rappelait que c'était librement qu'il avait encouru cette dette, qu'il devait savoir ce qu'il faisait, et qu'à la rigueur, lui, dernier endosseur, n'aurait pas été tenu de rien lui rembourser. C'était aussi de plein gré qu'il avait consenti à la vente de ses immeubles sans discussion préalable de ses meubles. Il était donc difficile de s'expliquer sa conduite, surtout lorsqu'il ne perdait rien ; il devait se féliciter de la vente de ses propriétés qui avaient obtenu un prix plus considérable qu'on n'eût dû l'espérer.

M. Wagnaër terminait par une péroraison *ab irato* sur l'ingratitude que montrait un jeune homme traité par lui en ami, et, pour conclusion, il lui interdisait à jamais l'entrée de sa maison.

Il n'y avait pas dans cette missive un mot de Clorinde

ni de Henri Voisin, et il n'en était que plus évident, par l'astuce dont chaque phrase était pleine, que ce dernier l'avait dictée d'un bout à l'autre. On pouvait la lire et la relire sans trouver une seule syllabe qui pût compromettre son auteur.

Malgré la défense qu'on lui faisait, et peut-être même à cause de cette défense, il eût été bien facile à notre héros de se ménager des entrevues secrètes avec Clorinde ; mais il comprit tout de suite tout ce que sa position avait de faux et qu'il aurait l'air de mendier clandestinement auprès de cette jeune fille la fortune dont il se voyait dépouillé. Bien qu'il lui en coutât beaucoup, il se décida à la laisser juger elle-même de ce qu'elle devait faire dans les circonstances difficiles où elle se trouvait. Il lui écrivit en peu de mots, lui annonçant son départ prochain et celui de sa famille, l'informant de l'ordre qu'il avait reçu de M. Wagnaër, de l'obligation qu'il y avait pour lui de s'y conformer, et protestant avec réserve et dignité, toutefois, de l'amour qu'il entretenait et entretiendrait toujours pour elle. Il ne reçut aucune réponse.

Le jour fixé pour le départ arriva. Madame Guérin et sa fille assistèrent à la messe de grand matin, tandis que l'oncle Charlot faisait charger à bord d'une goélette ce qu'ils devaient emporter de ménage. C'était pour elles, comme nous l'avons déjà vu, une pieuse habitude à laquelle elles manquaient rarement, et ce jour-là elles avaient besoin plus que jamais de puiser au pied des autels cette résignation sainte qui, dans l'âme sensible de la femme, peut seule adoucir les amertumes de la vie.

Après avoir aidé à son oncle à transporter les derniers ballots d'effets, Charles revint à la maison, et ayant fermé avec précaution tous les contrevents et toutes les portes, il donna un tour de clef à la porte principale et, tout en balançant au bout de son bras le trousseau de clefs, il s'arrêta quelques instants sur la tertre qui se trouvait

devant la maison. De là il contempla longtemps l'anse, la pointe, l'église, la maison de M. Wagnaër, le fleuve et tout le paysage. Le soleil se levait à l'horizon et l'éclat de ses rayons venait frapper obliquement la petite île au milieu du fleuve et éclairait de la cime à la base les montagnes du Nord. Deux jours dans sa vie, et ces deux jours-là seulement, le jeune homme avait trouvé un charme aussi grand à ce spectacle. C'était le dernier soir des dernières vacances qu'il avait passées à la maison paternelle, et le matin du premier jour de mai où il avait vu Clorinde pour la première fois. Ces deux jours lui revinrent naturellement à la mémoire. Les émotions qui laissent une trace profonde dans notre âme y gravent de vivaces souvenirs du monde extérieur pris sur le fait. De même que le soleil dans sa plus grande ardeur frappe plus nettement sur la plaque daguerrienne les objets dont on veut conserver l'image, de même, il y a une lumière intérieure qui brille plus vivement en nous aux jours mémorables de notre vie, pour y buriner plus fortement le grand tableau de la nature.

Charles portait ses regards plus particulièrement sur le grand chemin au delà de l'anse, comme s'il eût attendu quelqu'un de ce côté. En effet, il ne tarda pas à voir un petit vieillard aux formes grêles et cacochymes qui, tout courbé, s'avançait cependant d'un pas agile et vigoureux. C'était le vieux Jean Pierre qui venait, au jour et à l'heure par lui indiqués, se faire livrer les clefs de *sa maison*.

Le jeune homme alla à sa rencontre, non sans éprouver une violente tentation de lui jeter le trousseau de clefs à la figure, ou tout au moins de lui dire énergiquement *son fait*. Mais à son approche il pensa qu'un vieillard, si coupable qu'il fût, devait être épargné ; il lui donna les clefs sans dire un mot.—Parlez-moi de cela, v'là des gens de parole : c'est prêt à l'heure juste, dit le vieillard en

souriant d'un sourire sardonique. Charles ne répondit rien et se dirigea vers l'église. Le prêtre disait les dernières prières de la messe et c'était une messe de mariage.

Les oraisons de la messe nuptiale, les cierges allumés sur les ballustres, les blancs vêtements de la mariée et de sa compagne. l'air pimpant et satisfait des gens de la noce, la gaieté qui semblait régner dans tout le temple, contrastaient vivement avec les sentiments de madame Guérin et de ses enfants agenouillés dans une des plus humbles places de l'église. Quoique la mariée ne fût pas aussi élégante que Mlle Wagnaër, tant s'en fallait, Charles ne put s'empêcher de songer à cette dernière. Il lui parut aussi que les dorures et les ornements sans nombre du chœur et de l'autel qu'il avait contemplés bien des fois en répondant aux prières de la messe, ou en remplissant divers rôles dans les cérémonies religieuses lorsqu'il était encore enfant, brillaient ce jour-là d'un éclat inaccoutumé. La chaire et le banc de l'œuvre, représentants du spirituel et du temporel de l'Église, placés en face l'un de l'autre comme pour signifier l'antagonisme qui existe quelquefois entre ces deux pouvoirs, ruisselaient de dorures et s'étalaient pompeusement à l'envi l'un de l'autre. Les vieux tableaux suspendus aux murailles, et sur lesquels il était d'ordinaire difficile de découvrir une tête ou un bras d'un saint ou d'une sainte quelconque, semblaient ne plus vouloir demeurer incompris dans leurs cadres antiques. En disant adieu du cœur et de l'âme à ces objets vénérés, chargés des pieux souvenirs de son enfance, Charles éprouva une émotion profonde.

Tous trois sortirent un peu avant les gens de la noce, pour ne pas ê[illegible] remarqués. Ils se rendirent furtivement, et comme si leur départ eût été une fuite honteuse, à la goélette échouée sur le rivage. Le petit vaisseau, penché sur le côté, attendait patiemment la marée montante pour se relever et partir.

On profita du moment où l'on pouvait encore s'embarquer presque à pied sec, et l'on fut à bord longtemps avant que la goélette fût prête à mettre à la voile. On ne se parlait point : ce que l'on avait à se dire était trop triste. Seulement chacun de son côté regardait à terre et jetait un dernier coup d'œil sur les objets qui l'intéressaient le plus. Madame Guérin partageait son attention entre sa maison et l'église : elle avait tant de fois parcouru le chemin de l'une à l'autre ! L'oncle Charlot ne pouvait se lasser d'admirer la grange et les autres bâtisses qu'il laissait en si bon ordre. Charles et Louise avaient dans ces parages une foule de vieilles connaissances à saluer au départ. Ici c'était une falaise avancée, où l'on avait pêché bien souvent ensemble de petits poissons aux écailles dorées ou argentées; là-bas une longue batture recouverte de jonc, que le jeune homme avait fréquemment parcourue avec son frère, en chassant l'alouette matinale ou le canard sauvage. De ce côté, c'était la chaussée du moulin nouvellement construite et le moulin lui-même qui n'était pas encore terminé. De l'autre côté, c'était le petit jardin auquel Louise avait prodigué tant de soins et qui lui avait fait espérer tant de jouissances, cet été-là même. Dans cette direction, c'étaient des coteaux où l'on avait improvisé tant de jolies parties de plaisir en allant cueillir des fruits et travailler aux champs. Plus loin était une belle *érablière*, où l'on avait eu tant de plaisir tous les printemps à recueillir l'eau des érables et à faire le sucre. Mais par-dessus tous ces objets, il y en avait un qui attirait plus fortement encore les regards du jeune homme et ceux de sa sœur : c'était la belle maison de M. Wagnaër, où Louise avait cru avoir une amie, et Charles quelque chose de plus qu'une amie.

Bientôt cependant les vagues arrivèrent jusqu'au vaisseau ; peu à peu elles l'entourèrent, et la petite goélette se releva, et commença à flotter fière et coquette

au [illegible]le d'une jolie brise. On déploya les voiles, on ramena à bord l'ancre jetée la veille, et, docile au gouvernail, la goélette s'inclina légèrement et partit. Dans ce moment Charles crut voir une pâle figure de jeune fille s'approcher d'une fenêtre entr'ouverte chez M. Wagnaër, mais cette vision fut tellement fugitive, qu'il ne sut pas trop s'il devait y croire.

La *Friponne*, tel était le nom de la goélette. était une fine voilière, elle ne mit qu'un instant à gagner le large et passa triomphante tout près de deux lourds bateaux mis à flot longtemps avant elle.

A mesure que l'on s'éloignait et que l'on changeait de scène, le poids qui oppressait le frère et la sœur semblait diminuer et les amères pensées se dissoudre dans le sillon du vaisseau. Le ciel était si pur, le soleil si brillant, l'eau si limpide, le fleuve si majestueux, les belles campagnes de ses deux rives, si heureuses, si verdoyantes dans les flots de lumière qui les inondaient, qu'il fallait bien qu'un rayon d'espoir, sinon de bonheur, pénétrât bon gré mal gré dans le cœur même le plus attristé. C'était une nouvelle existence qui commençait pour eux et, quoique la raison leur dît qu'elle serait bien pénible, la première impression faite sur leurs sens la leur représentait comme agréable.

Il s'établit donc entre eux et leur mère une conversation plus animée et moins en harmonie avec leur position qu'on ne l'aurait imaginé. Louise s'informait du nom de chacune des îles qu'ils rencontraient sur leur passage, les unes petites et arides, amas de rochers pittoresques qui montraient leurs têtes chenues et bizarrement façonnées au-dessus des eaux, les autres longues et décorées d'une végétation luxuriante, celles-ci couvertes encore de la forêt vierge, celles-là cultivées et habitées et recélant dans de petites anses de blanches maisons qui de loin semblaient des troupes d'oies ou de cygnes se chauffant au

soleil sur le rivage. Elle s'informait encore du nom de chacun des petits bourgs et des villages qui tout du long de la rive sud du fleuve forment une succession presque nulle part interrompue, de belles habitations groupées de mille manières différentes ; les unes sur des pointes avancées dans le fleuve, les autres au loin sur des coteaux ; celles-ci sur des rivages plats avec l'apparence d'être inondées par la première vague ; celles-là sur des rochers escarpés suspendus pour ainsi dire au-dessus des flots. Elle s'étonnait aussi d'apercevoir sur les hautes montagnes du Nord, malgré leur mine sévère et sauvage, des preuves évidentes de culture, des champs verdoyants, et de longues files de maisons ; elle se demandait comment on pouvait labourer et récolter sur ces terres qui lui semblaient presque perpendiculaires.

Un vent de plus en plus fort gonflait les voiles de la petite goélette, qui fendait rapidement les vagues, et, obéissant au gouvernail, se cabrait fièrement après chaque secousse. Bientôt les villages se trouvaient, sur la rive sud, si proches les uns des autres, qu'ils formaient comme une longue rue ; et c'était ainsi non seulement au bord de l'eau, mais encore dans les profondeurs des paroisses. On naviguait au beau milieu du fleuve, à une grande distance de terre ; les champs et les montagnes prenaient cette couleur bleue qu'affecte toujours la partie la plus éloignée du paysage. Avec un peu d'imagination, on aurait pu comparer la côte du sud à un vaste rideau d'une étoffe d'azur, orné de trois ou quatre longues franges de perles blanches posées symétriquement à d'égales distances.

Vers le soir, on aperçut en avant du vaisseau les grandes voiles de cinq ou six navires, qui, interposées entre les derniers rayons du soleil, paraissaient noires comme de l'encre, et se dessinaient sombres et gigantesques sur l'horizon teint des plus resplendissantes couleurs ; c'étaient des vaisseaux arrêtés à la quarantaine de la *Grosse-Ile*.

La goélette passa tout près d'un des navires, rempli d'émigrés irlandais ; immense sarcophage nautique, où les maîtres de la belle et verte terre d'Hibernie entassent une bonne portion de son peuple, sans trop s'occuper de ce qui adviendra de ces cargaisons de chair humaine. Tout peint en noir comme un cercueil, et habité par de hâves créatures, dont les membres décharnés et demi-nus visaient au squelette, le navire semblait un de ces vaisseaux fantastiques peuplés de revenants, dont parle la légende maritime de tous les pays. Une circonstance rendait son aspect plus sinistre encore. Le choléra, comme l'on sait, sévissait alors en Europe pour la première fois, et il était assez naturel de croire que, pour faire le voyage d'Amérique, le fléau avait dû prendre passage de préférence sur ce vaisseau infect. Tout le monde à bord de la goélette se sentit soulagé, lorsque l'on perdit de vue la Grosse-Ile et son lazaret.

La lune se levait ; et, selon l'expression des marins, elle eut bientôt *tué le vent*. Cependant la brise était encore assez forte pour que l'on filât avec une vitesse assez respectable. Charles et Louise ne furent nullement fâchés du ralentissement qui leur permettait d'observer plus à leur aise le panorama si varié qui se développait devant eux. La scène changea plusieurs fois de décoration ; tantôt le vaisseau passait entre deux côtes abruptes et rapprochées, tantôt il voguait comme dans une espèce de lac dont les bords s'élevaient lentement et en amphithéâtre. Les anses et les pointes de la terre ferme du sud et de l'île d'Orléans causent ces contrastes, qui se répètent plusieurs fois avant que l'on atteigne la rade de Québec.

Louise n'eût pas voulu pour beaucoup perdre le coup d'œil de l'entrée dans le bassin qu'on lui avait toujours représenté comme un des plus beaux que l'on puisse imaginer. Elle passa avec Charles la plus grande partie de la nuit sur le pont, malgré le froid un peu vif contre

lequel la protégeaient, bien entendu, tous les châles et les manteaux que sa mère avait pu trouver.

Dès que le vaisseau eut dépassé cette longue pointe de terre qui porte le nom de l'immortel vainqueur de la bataille de Sainte-Foye, le chevalier de Lévy, Louise ne put retenir un cri d'admiration.

Québec, qui de fait est peut-être une des villes les plus mal bâties de l'Amérique, qui n'a pas un seul édifice complet et régulier, qui n'a pas un seul monument où les règles de l'architecture n'aient été plus ou moins maltraitées, Québec produit cependant, même en plein jour, une illusion étrange sur le spectateur qui l'aperçoit du fleuve. La disposition, et mieux, si nous pouvons ainsi nous exprimer, les artifices du terrain font que l'objet le plus insignifiant prend une attitude pleine d'importance, si bien que l'on croit avoir devant soi une ville monumentale telle que Rome, Naples ou Constantinople.

Mais la nuit au clair de la lune, c'est bien plus encore. C'est une éblouissante imposture, un mirage phénoménal. La moindre flèche vous fait rêver de la cathédrale d'Anvers, le moindre dôme vous tranche du Saint-Pierre de Rome. Les tours et les bastions de la citadelle et de l'enceinte fortifiée, qui, eux, sont de bon aloi, vous font songer avec raison à Gibraltar et à Saint-Jean d'Acre. Les toits des moindres maisons recouverts en fer-blanc semblent d'argent et vous donnent l'idée d'une multitude de palais dignes des *Mille et une Nuits*. Tout cela s'étage en amphithéâtre et se perd dans les derniers plans, de manière à faire supposer dix fois plus qu'il n'y a. La nature, imposante et gracieuse à la fois, a suppléé aux défauts de l'art et a répandu sa solennité et sa magie sur les œuvres de l'homme les plus mesquines en réalité.

Le Saint-Laurent d'un côté, la petite rivière Saint-Charles de l'autre, presque aussi large à son embouchure que le fleuve, sont littéralement couverts d'une mul-

titude de vaisseaux de toutes les grandeurs, qui forment une autre ville flottante, où les effets d'ombre et de lumière varient à l'infini. Comme les navires sont principalement groupés à chaque extrémité du promontoire, et que deux belles nappes d'eau s'étendent dans deux directions divergentes, on pourrait se croire à l'entrée d'une vaste mer intérieure, obstruée par une île.

La côte de Lauzon, qui s'élève presque perpendiculairement en face de Québec, et contient les germes d'une autre ville qui paraît surgir par enchantement du milieu d'une forêt, l'île d'Orléans et la côte de Beaupré, recouvertes l'une et l'autre d'une végétation luxuriante et parsemées de blanches maisons, forment les autres côtés du vaste bassin.

Comme si la douce lumière de la lune n'avait pas suffi pour éclairer ce tableau grandiose, les lueurs de l'aurore boréale essayaient de lutter avec l'astre des nuits. Un segment de cercle noir couronnait les montagnes du nord et faisait ressortir un arc d'une blancheur éblouissante, de tous les points duquel s'élançaient comme des fusées parées de toutes les couleurs du prisme. d'innombrables jets de lumière. Éclipsés par la lune et par l'aurore boréale, les étoiles scintillaient à peine dans tout le reste du firmament ; mais, en revanche, dans l'espace obscur qui se trouvait à l'horizon, elles brillaient d'un éclat inaccoutumé. Cette illumination céleste, jointe aux pâles lumières que l'on voyait dans la ville, dans les habitations de la campagne et à bord des vaisseaux, formait un mélange de lueurs douteuses et indéfinies qui donnait à la scène quelque chose de féerique.

Il n'en fallait pas tant pour exciter l'enthousiasme de Charles et de sa sœur, et comme la goélette mouilla à l'entrée de la petite rivière, ils purent contempler longtemps la ville qui allait devenir leur résidence. Ce ne fut qu'au jour, et même assez tard dans la matinée, que

le petit vaisseau put s'approcher et prendre sa place parmi les nombreuses embarcations de tout genre qui se pressaient sur la grève à laquelle l'ancienne résidence des intendants français a laissé le nom de *Palais*.

Un spectacle un peu moins enchanteur que celui de la nuit s'offrit à Louise. Cet endroit était un de ceux qui pouvaient le mieux lui donner un avant-goût du bruit et des misères de la ville. Sur la place de la grève, sur les quais voisins, et dans les rues étroites qu'il lui fallut parcourir, s'agitait une foule bruyante, bigarrée de costumes étrangers, parlant et entremêlant deux idiomes différents, appliquant à mille occupations diverses cet empressement brutal qui forme un si grand contraste avec les travaux lents et paisibles de la campagne.

D'abord, c'étaient des charretiers aux costumes pittoresques, dont les jurons, plus pittoresques encore, enrichissaient la langue française, tandis que les uns recevaient dans de lourdes charrettes, ou sur de longs *cabrouets*, les cargaisons des bâtiments, et que les autres emplissaient à la rivière des tonnes d'une eau sale et triste à voir, la seule cependant que l'on boive à Québec, où il n'y a point d'aqueduc (1). Plus loin, c'étaient des matelots qui blasphémaient dans la langue de la fière Albion, inférieure à nulle autre sous ce rapport. Ici, c'étaient des sauvages avec leurs capots bleus, et des *sauvagesses* drapées dans des couvertes blanches ; là, c'étaient des soldats anglais revêtus de leur uniforme écarlate, qui souvent tranchait vivement et de près sur les dites couvertes blanches. Des émigrés irlandais, portant l'habit bleu ou vert et la culotte courte traditionnelle, celle-ci boutonnée assez souvent sur la jambe nue, ce qui leur a fait donner par les Canadiens le sobriquet ironique de *bas-de-soie* (*lucus à non lucendo*) ; des

(1) Un aqueduc est maintenant en construction. Le Québec que nous décrivons (vers 1850) n'est déjà plus le Québec d'aujourd'hui. Il s'est fait depuis cinq ou six ans de nombreuses améliorations. Voyez note D. à la fin du volume.

femmes enveloppées de manteaux bleus, quelques-unes portant le plus jeune de leurs enfants sur leur dos, à la manière des sauvages et des bohémiens ; des *habitants* aux vêtements de gros drap gris de fabrique domestique, à la tuque bleue ou rouge, au tablier de cuir, et aux grandes bottes rouges, rattachées par une courroie à la ceinture, rouge aussi, le fouet sous le bras, et la pipe à la bouche ; des *habitantes* à la jupe de *droguet*, au mantelet d'indienne, au large chapeau de paille, aussi vives et caquetantes que leurs maris semblaient insoucieux et taciturnes ; des *voyageurs des pays d'en haut*, célèbres dans toute l'Amérique comme un type unique dans son genre, fiers et goguenards, avec leurs chapeaux chargés de rubans et crânement posés sur le coin de l'oreille, leurs chemises et leurs cravates éclatantes, et leurs belles et larges ceintures de *poil de chèvre* aux flèches de mille couleurs ; tout ce monde se mêlait à la population de la ville, qui, ouvrière ou bourgeoise, française ou anglaise, se faisait également remarquer par une propreté exquise, une mise et une tenue décentes et même un peu recherchées.

Tout ce peuple parlait, criait, bruissait, bourdonnait, allait et venait, et au milieu du vacarme et du mouvement auquel se mêlaient les piétinements et les cris des animaux que l'on conduisait au marché, Louise croyait sincèrement qu'elle allait perdre la tête et ne pourrait jamais se frayer un chemin.

Heureusement que leur bon ami Jean Guilbault se trouvait là, avec deux calèches et une charrette qu'il avait eu le soin de retenir d'avance. Le jeune disciple d'Esculape monta dans l'une des calèches avec madame Guérin, Charles prit place dans l'autre véhicule avec sa sœur, et l'oncle Charlot prit soin de la charrette, dans laquelle il eut bientôt fait placer tout le bagage que l'on avait à bord de la goélette.

La maison que Charles avait fait louer se trouvait dans une des rues transversales du faubourg Saint-Jean. Elle était d'une pauvre apparence, bâtie en bois, sur un solage en pierre dont une partie sortait de terre à cause de l'inégalité du terrain ; un escalier extérieur conduisait à la porte qu'entourait une petite galerie. Si chétive que fût cette demeure, elle était gaie au premier coup d'œil, à cause de la belle vue que l'on découvrait de chacune des fenêtres. Presque toutes les rues de Québec ont cet avantage, qu'elles laissent voir à leur extrémité, encadré comme dans le champ d'une lunette, quelque fragment du beau paysage environnant.

Prendre possession d'une demeure que ses habitants viennent de quitter, comporte toujours avec soi une indéfinissable tristesse. Le désordre qui règne dans tous les appartements, la nudité et le vide causent un vague effroi. Si l'on ne connaît point ceux qui nous ont précédés, on cherche à découvrir, dans ce qu'ils ont laissé derrière eux, quelque trace de leur existence. Si l'on est malheureux, on se demande quelle série d'infortunes a devancé celle que la Providence nous réserve ; on juge par les habitudes que devaient avoir les anciens occupants du genre de vie que l'on devra mener soi-même.

Le rez-de-chaussée contenait trois chambres seulement, l'une servait de cuisine, les deux autres pouvaient servir à tout ce que l'on voulait. On montait à l'étage supérieur qui n'était autre chose qu'une mansarde, par un escalier grossier et mal assuré. La mansarde contenait quatre petites chambrettes, assez propres et riantes. Dans l'une d'elles, Charles trouva tout son petit ameublement que son ami avait fait déménager, et qu'il avait eu le soin de disposer absolument dans le même ordre, de manière qu'il pût se croire de retour dans la mansarde qu'il avait si longtemps habitée.

Dans la chambre voisine, Louise trouva deux pots de

fleurs sur l'appui de la lucarne, et une cage vide suspendue à une poutre. Évidemment cette petite chambre avait été la demeure d'une autre jeune fille. Était-elle morte et l'oiseau oublié dans la cage s'était-il envolé pour la suivre ? Ou bien, passée à une condition meilleure dans le monde, avait-elle dédaigné d'emporter avec elle cette vieille cage et ces deux vieux pots de fleurs ? Louise se posa ce problème et se hâta d'adopter cette chambre pour la sienne.



Derrière la maison, il y avait un petit jardin mal clos et peu cultivé, dont la vue cependant lui fit battre le cœur; un saule tout près de la maison étendait ses branches jusque au-dessus des lucarnes. Deux lilas en fleur embaumaient le jardin et évoquaient par leur parfum plus d'un souvenir.

L'arrivée de ces étrangers excita, comme d'ordinaire, la curiosité des commères du quartier. Après avoir examiné la demeure qu'ils s'étaient choisie, le ménage qu'ils apportaient avec eux, elles se dirent entre elles : *c'est une pauvre famille ; mais par exemple ce sont des gens qui n'ont pas toujours été pauvres et qui ont roulé gros train.*



II

TOUS COMPTES RÉGLÉS

La ruine qui venait de frapper la famille Guérin n'était pas, comme nous l'avons déjà dit, une ruine absolue : seulement, pour ne pas dépenser trop promptement le tout petit capital que leur laissait la liquidation définitive de leurs affaires, ces pauvres gens se voyaient contraints à subir une infinité de privations.

Les oppositions et réclamations sur le produit de l'immeuble vendu n'avaient été ni aussi nombreuses, ni aussi formidables que l'avocat Voisin avait voulu le faire croire ; mais, cependant, grâce aux frais, aux *oppositions à fin de charge*, aux *oppositions à fin de conserver*, aux *rapports de distribution*, toutes choses dont M. Voisin sut se procurer sa bonne part, *étant au fond du sac*, comme on dit vulgairement, il ne resta qu'une balance de deux cent cinquante louis. En y ajoutant les cent cinquante louis que M. Wagnaër remboursa, suivant sa promesse, on trouvera, sans avoir recours à Barême, quatre cents louis. De plus cet excellent M. Wagnaër remit scrupuleusement les frais de poursuite et l'intérêt des cent cinquante louis; mais il ne voulut point payer les frais d'opposition, qui étaient, disait-il, un accessoire des dettes légitimement contractées par la famille Guérin.

Le produit net de l'encan que madame Guérin avait fait faire avant son départ (et il est bon de noter en passant que le vieux Jean Pierre avait été dans bien des cas le plus haut enchérisseur) donnait environ cent louis.

Tous comptes réglés, la famille Guérin se trouvait riche d'un très petit mobilier, d'une terre non cultivée qui n'avait pas été vendue, et d'une somme de cinq cents louis. Placé à rente, ce capital donnait juste trente louis par année. Avec cela il était impossible de payer un loyer, si petit qu'il fût, et de vivre, même en se gênant beaucoup, sans gagner quelque chose d'un autre côté.

Le vieil oncle se procura de l'ouvrage dans un chantier, Charles se décida à donner des leçons de français dans une couple de familles anglaises, et madame Guérin et Louise se courbèrent plus que jamais sur leur aiguille pour faire elles-mêmes toute leur couture, sans compter tous les soins du ménage qui retombaient sur elles, n'ayant plus personne pour les servir.

Les leçons de l'infortune sont presque toujours un bienfait. Elles ne sont funestes qu'aux âmes viles qu'elles paralysent pour toujours. Mais pour les esprits d'élite, la terrible apparition du malheur, comme celle du fantôme de minuit, chasse tous les lutins et les follets qui jusque-là les avaient séduits et égarés. Ils rentrent en eux-mêmes et marchent sans hésiter dans la voie nouvelle que le spectre leur indique du doigt.

Charles se mit à l'œuvre sérieusement. Il devint chez M. Dumont le modèle des étudiants, chez ses élèves le modèle des professeurs.

Il regretta pendant quelques jours le monde brillant où il n'avait fait que passer, l'avenir enchanteur qui n'avait fait que lui apparaître. Il fut parfois tourmenté bien cruellement par l'énigme insoluble que lui offrait l'étrange conduite de Clorinde, qui continuait à garder le silence.

Quelquefois il la justifiait, d'autres fois il la condamnait et la méprisait. C'était un procès continuel qui s'instruisait dans son esprit, mais le juge était trop intéressé pour être impartial. Tantôt une excessive indulgence,

tantôt une excessive sévérité faisait pencher injustement l'un ou l'autre plateau de la balance.

Dans les moments de désespoir un autre souvenir lui venait, qu'il s'empressait de repousser, comme on chasse une pensée basse et honteuse. N'eût-il pas été indigne, en effet, de songer à Marichette dans le malheur, après l'avoir oubliée pour courir après le bonheur et la fortune ?

Cependant il trouvait déjà dans la nouvelle vie qu'il menait d'abondantes consolations. Il lui semblait, avec raison, que tous ceux à qui il avait affaire le considéraient et l'aimaient davantage.

M. Dumont avait longtemps affecté de lui parler le moins possible, et avait écouté assez froidement le récit de la catastrophe au sujet de laquelle il avait bien quelques petits reproches à se faire, et comme *patron* et comme *conseil ;* mais peu à peu il parut s'intéresser à lui de nouveau et lui rendre sa confiance et son amitié. Ses compagnons d'étude, braves jeunes gens envers qui Charles avait pris des airs cavaliers au temps de ses splendeurs, se rapprochèrent de lui bien volontiers, dès qu'ils le virent disposé à se rapprocher d'eux.

Après une journée laborieuse et bien remplie, il passait de douces soirées en famille avec son ami Guilbault, qui manquait rarement au rendez-vous. On jouait une ou deux parties de *whist*, Louise chantait, sans trop se faire prier, tout ce qu'elle savait de romances et de chansonnettes ; l'oncle de Charles racontait quelque histoire du bon vieux temps ; madame Guérin s'arrachait quelques instants à la sombre douleur qui la minait, pour prendre part à la conversation ; on lisait quelque poésie ou quelque nouvelle publiée dans le journal du soir, que l'étudiant en médecine apportait toujours avec lui ; on causait de tout ce que l'on pouvait savoir dans le cercle étroit où l'on vivait, et l'on se séparait souvent assez tard et toujours avec regret. Jean Guilbault prenait un plaisir

de plus en plus évident à ces petites réunions, où il amenait un ou deux amis, qui, nos lecteurs s'en doutent bien, étaient des jeunes gens sans reproche. Il avait trop de peine à se pardonner sa liaison avec son ex-ami Voisin, pour qu'il en fût autrement. Ses poings se serraient convulsivement, lorsqu'il songeait, comme il le disait, " que c'était lui qui avait introduit ce gredin-là partout." Chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue, il lui fallait faire appel à tous ses principes et à toutes ses vertus pour ne pas le rouer de coups. L'air gauchement fanfaron de l'avocat, qui avait décidément jeté son *bonnet par-dessus les moulins*, ajoutait à la violence de la tentation Ce qui achevait de vexer horriblement l'honnête Guilbault, c'est que, ainsi qu'il l'avait prévu, M. Wagnaër et son complice étaient sortis de cette affaire un peu plus blancs que la neige, dans l'opinion d'un certain monde.



La première version, la véritable, avait bien causé, en se répandant, quelque petit scandale. La seconde version, antidote de la première, n'avait pas tardé à prendre le dessus.

De quoi M. Guérin se plaignait-il ? disaient les *gens positifs*. M. Wagnaër ne lui avait-il pas remboursé tout ce qu'il avait perdu ? N'était-ce pas sa faute d'avoir voulu se poser en protecteur de cet autre jeune homme et d'avoir endossé ce billet ? N'était-il pas bien heureux de s'en tirer à si bon marché ? Toute l'intrigue gisait dans son imagination. C'était un poète, un visionnaire, un de ces hommes qui se posent en victimes à tout propos.

M. Wagnaër mariait sa fille à M. Voisin. Eh bien, le beau malheur ! En manquait-il des filles à marier ? Et puis M. Guérin pouvait-il affirmer qu'on lui avait promis la main de cette demoiselle ? Il lui avait plu de bâtir un roman sur rien du tout ; tant pis pour lui. M. Wagnaër n'avait-il pas le droit de préférer à un jeune homme incompris, un homme d'affaires habile et expérimenté, pour en faire son gendre ?

Tout le bruit que faisait la famille Guérin venait de son désappointement : le dépit d'avoir été refusé par une riche héritière avait monté la tête à ce pauvre garçon. Henri Voisin avait été plus heureux que lui, c'est qu'il s'y était pris plus convenablement. Au lieu de faire des phrases sentimentales à la jeune fille, et de se poser en troubadour, comme avait fait son ami, il avait su s'attirer l'estime et la confiance du père, ce que l'autre avait sottement négligé.

Voilà ce qui se disait partout, et ce que Jean Guilbault n'entendait jamais sans se fâcher. Il eut maintes querelles à ce sujet ; mais il s'aperçut bientôt que, plus il s'emportait, moins il faisait de prosélytes, et qu'il compromettait de plus en plus la réputation de son ami. Il pensa que celui-ci serait peut-être trop heureux, si, en fin de compte, après lui avoir enlevé sa fortune, on voulait bien lui laisser son caractère. Il songea à cette pauvre grue de la fable, si fière d'avoir retiré sa tête saine et sauve de

la gueule du loup, à ces pauvres moutons à qui l'on faisait tant d'honneur en les mangeant, et à une foule d'autres allégories qui toutes se résument par le mot de Brennus : *vœ victis ! malheur aux vaincus !* Point de justice pour les faibles!

Il se tut et fit bien.

Un soir il entra chez madame Guérin, le visage tout bouleversé et les lèvres toutes pâles.

—Qu'y a-t-il donc ? Viens-tu encore de rompre une lance pour ma cause ? lui dit en riant son ami.

—Non, mais je viens de rencontrer ce gredin de Voisin, en tilbury, le cigare à la bouche et qui part pour la campagne. Il est bien heureux cet aigrefin de pouvoir gagner la campagne !

— Mais ce n'est pas un si grand bonheur après tout.

—Ah ! c'est que j'ai une bien mauvaise nouvelle à vous apprendre. Au moins, il ne faudrait pas vous effrayer ; si je vous dis cela, c'est afin de vous mettre sur vos gardes et de vous envoyer à la campagne, s'il y a moyen pour vous d'y aller... C'est qu'il y a eu aujourd'hui deux cas bien constatés du choléra asiatique,... le véritable choléra-morbus asiatique.

—Miséricorde ! s'écria madame Guérin.

—Mon Dieu, mon Dieu ! fit Louise.

—Gagner la campagne ; mais cela nous est impossible. Avec quoi vivrons-nous ? Où aller ?

—C'est cela ! reprit Jean Guilbault, ça n'est possible que pour ce triple scélérat de Voisin. Je suis certain que cet escogriffe se sauve déjà. Il paraissait tout content de lui, et il m'a regardé d'un air goguenard....

—Ah çà, monsieur le docteur, c'est donc bien terrible ce *moléra corpus ?* demanda l'oncle Charlot.

—Il a été bien terrible en Europe, reprit le jeune homme en comprimant un sourire, mais on espère qu'ici il ne sera pas aussi cruel. Le climat est bien sain et la

position de Québec surtout est si salubre ! Il y a tant d'air dans cette ville, dans ce quartier-ci par exemple. Avec une bonne hygiène, on peut s'en préserver.

—Ces deux cas, où en sont-ils ?

—Morts tous deux et enterrés dans le nouveau cimetière que la *fabrique* vient d'acheter sur le chemin Saint-Louis.

—Et les connais-tu ?

—Non, ce sont deux Irlandais nouvellement débarqués.

—Maman, observa Charles, vous avez beau dire, vous ne pouvez pas rester ici, ni Louise non plus.

—Mon pauvre enfant, que veux-tu faire ? La mort nous trouvera bien partout où nous irons. La mort, c'est lorsqu'on la fuit qu'elle s'attache à nos pas ! Il est bien rare que ceux qui la désirent la voient venir.

—N'est-ce pas une fatalité ? N'est-ce pas désolant ? Être venus habiter la ville justement quelques semaines avant le choléra et ne pouvoir s'en aller, tandis que ceux qui sont ici depuis longtemps vont se sauver de tous côtés.

—Au moins, M. Guilbault, vous serez assez gentil pour ne rien nous conter de trop effrayant, n'est-ce pas ?

—Je ferai mieux que cela encore, Mlle Louise, je ne viendrai pas ici tant que durera l'épidémie. Je n'ai pas envie de vous apporter la mort !

—Quoi, vous ne viendrez plus du tout ? s'écria naïvement la jeune fille, et de pâle qu'elle était, elle devint rouge jusqu'aux oreilles.

Le jeune homme rougit légèrement, et il reprit d'une voix émue :—On n'a pas encore décidé, en Europe, si cette maladie est contagieuse ou non. Dans la supposition où elle le serait, les médecins doivent éviter de se présenter inutilement dans les familles où il n'y a point de cholériques.

—Mais vous n'êtes pas docteur ; sûrement, vous n'allez

pas vous faire recevoir exprès pour traiter cette vilaine maladie ?

—Dans un moment semblable, tous ceux qui peuvent être utiles se doivent aux malheureux. Dans une bataille meurtrière, on monte en grade bien vite !

—Et tu dis que ces deux Irlandais sont morts? Dans combien de temps ?

—Neuf heures de maladie pour l'un d'eux, et sept heures pour l'autre.

—Les as-tu vus ?

—Non, mais mon patron a été appelé dans le dernier cas. Le chirurgien du 71e régiment, qui a traité le choléra dans les Indes, s'y est aussi trouvé. Il a dit que c'était un cas superbe. Les symptômes étaient parfaitement caractérisés et se développaient avec une rapidité et une vigueur qui faisaient qu'on ne pouvait point s'y méprendre. Je regrette beaucoup que mon patron ne m'ait pas emmené avec lui.

—Mais vous voulez donc nous faire mourir de parler ainsi? dit Louise toute tremblante. Il faut au contraire que vous nous promettiez de ne pas aller aux cholériques, quand bien même votre patron voudrait vous y envoyer...

Comme Mlle Guérin prononçait ces mots, la porte de la maison s'ouvrit avec fracas. Un homme à moitié vêtu se précipita, en criant :

—Vitement, vitement, docteur Guilbault : ma femme se meurt !

Le jeune homme se jeta sur son chapeau et disparut sans dire une seule parole.



III

L'HOPITAL DES ÉMIGRÉS

LE choléra sévissait à Québec avec une rage inouïe. Bien loin d'avoir été préservée, comme on l'espérait, cette ville souffrait de l'épidémie dans des proportions bien plus grandes que toutes les autres villes de l'Amérique. Le fléau, dans sa terrible bizarrerie, semblait, pour détruire les préjugés que l'on entretenait à son égard, s'attaquer de préférence aux quartiers les plus salubres, aux familles les plus considérées, aux santés les plus robustes. De cent à cent cinquante victimes succombaient chaque jour. Prêtres et médecins ne pouvaient suffire à remplir leur ministère. Les émigrés et les pauvres gens tombaient frappés dans les rues, et on les conduisait aux hôpitaux entassés dans des charrettes, où ils se débattaient dans des convulsions effrayantes. Les corbillards ne suffisaient plus pour conduire les morts à leur dernière demeure. De longues files de charrettes, chargées chacune d'elles de plusieurs cercueils, se croisaient dans toutes les directions. Les décès des gens riches et considérables étaient devenus si fréquents, que les glas funèbres tintaient continuellement à toutes les églises. L'autorité défendit de sonner les cloches, et leur silence, plus éloquent que leurs sons lugubres, augmenta la terreur au lieu de la diminuer.

Toutes les affaires étaient interrompues, les rues et les places publiques étaient vides de tout ce qui avait coutume de les animer, presque toutes les boutiques étaient

fermées : la mort seule semblait avoir droit de bourgeoisie dans la cité maudite ; on ne rencontrait partout que des gens portant la livrée de cet horrible tyran.

L'autorité épuisait, dans son impuissance, tous les caprices de son imagination. Un jour vous sentiez partout l'odeur âcre et nauséabonde du chlorure de chaux, le lendemain on faisait brûler du goudron dans toutes les rues. De petites casseroles, posées de distance en distance sur des réchauds, le long des trottoirs, laissaient échapper une flamme rouge et une fumée épaisse. Le soir, tous ces petits feux avaient une apparence sinistre et presque infernale. Quelques officiers qui avaient été dans l'Inde, s'avisèrent de raconter qu'après une grande bataille le fléau avait cessé, et que l'on attribuait sa disparition aux commotions que les décharges d'artillerie avaient fait éprouver à l'atmosphère. On traîna tout de suite des canons dans les rues, et toute la journée on entendit retentir les lourdes volées d'artillerie, comme s'il se fût agi de dompter une insurrection.

Et avec toutes ces précautions le mal redoublait d'intensité, et emportait dans la tombe des familles entières ; il y eut même des rues où il resta à peine un seul être vivant. Les médecins, comme l'autorité, avaient épuisé toutes leurs ressources, et fait manger au monstre toute leur pharmacie, qui n'avait fait qu'aiguiser sa faim dévorante. Toutes les théories et tous les systèmes recevaient chaque jour de l'expérience un cruel démenti : le remède qui triomphait un jour était sûr d'éprouver le lendemain une éclatante défaite ; les seules cures qui s'opéraient ne pouvaient guère s'attribuer qu'à la nature, ou à l'intervention directe de la Providence ; elles avaient lieu, le plus souvent, lorsque le malade rendu à la dernière extrémité était abandonné des médecins.

On avait érigé des hôpitaux temporaires, et l'on avait élevé au centre du faubourg St-Jean, sur un terrain

vacant, une immense baraque en bois que l'on baptisa du nom d'hôpital des Émigrés. C'était là que le fléau tenait sa cour plénière et régnait en maître absolu. Ce n'étaient pas des malades, c'étaient plutôt des mourants qui allaient se faire enregistrer dans cet hôpital, avant de prendre le chemin du cimetière. Tous les lits étaient pleins, et une foule de patients étaient étendus par terre, faute de place : rien de plus hideusement saisissant que cette salle, où il fallait souvent déplacer un cadavre pour parvenir à un malade. On avait été obligé d'établir tout près de là une boutique de cercueils, et le bruit de ce sinistre travail parvenait distinctement à l'oreille des mourants.

C'était la nuit. Il faisait une chaleur suffocante. Épuisés de sueurs, de fatigue, de dégoût et de découragement, trois médecins et un élève étaient assis ou plutôt couchés sur des chaises dans une petite chambre étroite et basse, qui servait d'apothicairerie, derrière la salle des malades.

Ces trois hommes, distingués tous trois parmi leurs confrères, offraient chacun d'eux un des types de la profession médicale.

Le plus savant et le plus célèbre des trois, était un petit homme maigre, au front chauve, au visage pâle, aux yeux enfoncés dans leur orbite, à la contenance raide et automatique. Il était curieux à voir dans le désordre de ses vêtements et l'agitation nerveuse qu'il éprouvait. On reconnaissait aisément qu'il ne s'était point ménagé, et qu'il avait lutté sans trop de précautions contre le fléau. C'était un de ces hommes qui, par amour de la science et de l'humanité, se dévouent corps et âme à leur profession ; qui portent dans leur traitement des maladies une obstination acharnée et pour bien dire héroïque ; qui s'occupent peu de l'argent, de la renommée, de toutes les jouissances de la vie, et font

abstraction de tout ce qui n'est point l'art lui-même. En un mot, c'était le médecin-philosophe, un héritier en ligne directe de ces hommes célèbres dans l'art de guérir leurs semblables, à qui l'antiquité avait, à bon droit, érigé des autels.

Autant il paraissait inquiet et contrarié, autant le plus âgé de ses deux confrères semblait résigné et presque apathique. Celui-ci était un gros homme à tempérament sanguin, dont l'embonpoint et les fraîches couleurs étaient une cruelle ironie à l'adresse de ses patients. Il était renommé pour sa science, surtout pour son sang-froid et sa dextérité dans les opérations chirurgicales. Ses confrères ajoutaient que nul ne savait rédiger un mémoire comme lui, ni se faire payer avec plus de succès. C'était le médecin *homme d'affaires.*

Le troisième était un jeune homme élégamment vêtu, qui venait de jeter de côté une défroque toute spéciale dont il se servait à l'hôpital seulement. Il fumait négligemment un cigare pur havane, et exhalait en outre l'odeur de plusieurs parfums savamment et délicatement combinés. Il était arrivé depuis deux ans de Paris où il avait complété ses études. Il méritait sous bien des rapports la grande réputation dont il jouissait, mais il avait su aider habilement lui-même à ses succès. Il était plus préoccupé de lui-même que de son art, dont il se servait comme d'un instrument, pour se faire une position brillante. C'était un homme de vogue et de représentation ; en un mot, c'était le médecin *homme du monde.*

Quant à l'élève qui, par une faveur toute spéciale, était admis dans l'intimité de ces trois oracles de la science, il n'était autre que notre ami Jean Guilbault.

—Il y a de quoi brûler tous ses livres et casser toutes ses fioles, disait le petit homme chauve. Aucun traitement n'a réussi jusqu'à présent ; et j'ai vu dans les cas qui se sont présentés aujourd'hui des symptômes plus

terribles que jamais. Je ne suis pas surpris si les Irlandais de la rue Champlain s'imaginent qu'on les empoisonne, et obligent le coroner à tenir un *post mortem* sur chaque personne qui meurt. J'aurais juré moi-même aujourd'hui que mes patients avaient pris du poison, tout médecin que je suis. L'état de l'atmosphère contribue beaucoup à alimenter la rage du fléau. Cela va changer, j'espère. Nous aurons un orage bien vite. J'ai toujours remarqué qu'après le beau temps, il faisait mauvais.



—Et n'avez-vous pas aussi remarqué quelque chose après le mauvais temps ? demanda le jeune homme d'un air narquois, en secouant la cendre de son cigare.

Sans un brutal éclat de rire de son gros confrère, le docteur n'aurait point senti le trait qui lui était lancé, tant il était distrait et préoccupé.

—Vraiment, reprit-il après un moment de réflexion, il faut bien aimer les plaisanteries pour s'en permettre dans un temps comme celui-ci. Il est vrai que notre Parisien a rapporté de son voyage tout un arsenal de pointes et de bons mots. Il est fâcheux seulement, con-

frère, que les remèdes que vous nous avez apportés ne soient pas d'aussi bon aloi. Car, enfin, votre traitement du choléra ne fait point fortune ; vos moxas, vos sinapismes, vos frictions de toute espèce, vos bains d'eau chaude, et surtout vos passes magnétiques n'ont pas encore opéré de merveilles.

—C'est vraiment une cruauté de faire souffrir ainsi ces pauvres diables, observa le second médecin, comme pour réparer ce qu'il y avait eu d'irrévérencieux dans son éclat de rire.

—Je commence à le croire, fit le jeune homme, en se mordant les lèvres : il m'est avis, après tout, que le traitement anglais que vous avez adopté est bien préférable. Une forte dose de laudanum épargne bien des douleurs. Je vous conseillerais cependant une légère modification. Comme la nature pourrait bien s'aviser de ramener à la vie quelques-uns de vos patients, il faudrait ne pas les laisser enterrer si promptement.

—Hum ! fit le gros confrère, en enfonçant ses mains dans ses poches, le petit Parisien sera toujours méchant !

—Et dire que je n'en ai réchappé qu'un seul depuis deux jours, dit le vieux médecin, comme se parlant à lui-même ! Avoir étudié toute sa vie et être obligé d'avouer son ignorance complète ! Oh ! il y a du surnaturel dans ce terrible fléau. Ils meurent bien tous du choléra, mais chacun d'une manière différente. Les uns, c'est la faiblesse, la prostration qui les emporte, toutes leurs forces vitales se sont écoulées. Les autres meurent d'une congestion au cerveau : ceux-ci ont des convulsions effrayantes, ceux-là meurent dans très peu de temps, sans présenter autre chose que la diarrhée et des symptômes ordinaires. Nous avons épuisé sans succès les toniques et les astringents les plus forts ; nous avons essayé des révulsifs les plus énergiques : rien ! Quelques-uns à qui

j'avais laissé boire de l'eau froide en désespoir de cause, sont revenus à la vie : tous ceux à qui j'ai voulu ensuite prescrire ce traitement hydropatique, sont morts à l'envi les uns des autres.

—C'est comme moi ; imaginez-vous que j'ai soigné deux malades avec un traitement tout différent dans chaque cas : l'un est mort et l'autre s'est réchappé... Eh bien ! un peu plus tard, j'ai répété la même expérience ; j'ai obtenu le même résultat, mais en sens inverse. Le remède qui a tué dans le premier cas a guéri dans le second ; celui qui avait réussi dans le premier cas a vu mourir le second malade.

—Et cependant, observa le plus jeune des trois esculapes, cependant il faudra bien que l'on finisse par trouver un spécifique. On en a trouvé, à la longue, pour toutes les maladies.

—Oh ! oui, un spécifique ! Quelle gloire, quelle réputation mieux méritée, quel nom pour la postérité, quelle consolation pour lui-même ! quel trésor inappréciable aura gagné le savant qui fera la découverte de ce spécifique !

—Vous avez bien dit un trésor, confrère, car il fera sa fortune en très peu de temps.

—Oui, il aurait une assez jolie passe dans le monde, ce monsieur.

—Et cependant, pour cela, il faudrait remonter à la cause et nous en sommes loin encore : tout ce que nous avons pris jusqu'à présent pour le principe de la maladie n'est que symptômes. Je ne trouve rien de raisonnable dans tout ce qu'on a dit sur ce sujet, et j'avoue néanmoins que mon imagination ne me présente rien de nouveau. La chimie moderne, qui se perfectionne si rapidement, trouvera peut-être dans l'atmosphère la cause du mal. Il est vrai, pourtant, que l'analyse de l'air atmosphérique n'a encore rien présenté de bien remarquable. Si j'étais

fataliste, je comparerais ce fléau aux plaies d'Égypte, ou aux signes terribles de l'Apocalypse, et j'en conclurais qu'il n'y a rien à faire que de lui laisser accomplir sa mission providentielle.

—Que dites-vous de ma théorie électrique ? demanda timidement Jean Guilbault.

—Eh ! bien, elle n'est pas plus improbable que toutes les autres, mais elle ne m'est pas plus démontrée.

—Allons, docteur, si vous pensez que l'électricité peut avoir quelque chose à démêler avec le choléra, vous ne devez pas rire de mes passes magnétiques. Le magnétisme animal, dont l'existence ne peut se nier, doit se rattacher au magnétisme terrestre ; le magnétisme terrestre s'identifie de plus en plus avec l'électricité...

—Oui, *et voilà pourquoi votre fille est muette*, s'écria avec emphase le gros médecin, tout fier de prendre sa revanche contre le Parisien.

En ce moment on frappa légèrement et discrètement à la porte extérieure de l'apothicairerie.

—Entrez ! répondit-on.

—Pourrait-on voir M. Jean Guilbault un instant ? fit une voix qui trahissait une vive émotion.

—Mon Dieu ! est-ce toi, Charles ? cria le jeune homme. Entre vite. Qu'y a-t-il chez vous ?

—Je crains bien que ce ne soit le choléra. Ma pauvre mère est malade depuis quelques heures.

—Docteur, voulez-vous venir avec moi ? Vous m'avez tellement découragé, que je n'oserais administrer le moindre remède.

—Allons ! Encore un nouveau cas. Qu'allons-nous en faire ? Toujours le même problème à résoudre... et point de solution ! Autant vaudrait rouler le rocher de Sysiphe ou combler le tonneau des Danaïdes !

Malgré la fatigue dont il se plaignait, le docteur se rendit à la demeure de madame Guérin presque aussi vite

que les deux jeunes gens, qui avaient les meilleures jambes et toutes les raisons du monde pour ne pas languir en chemin. C'est que la science exerçait une puissante attraction sur cet homme dévoué. Il cherchait un spécifique contre le choléra avec le même acharnement que mettaient les alchimistes à la recherche de la pierre philosophale. Quel que fût son découragement, il pensait trouver dans chaque nouveau cas une meilleure chance, et il risquait de nouveau l'enjeu de sa vie avec l'ardeur concentrée qui anime les joueurs frénétiques autour d'un tapis vert. Jean Guilbault partageait ordinairement avec son patron cet enthousiasme professionnel ; mais dans ce moment, il tremblait de toutes ses forces... L'épreuve qui allait se faire était bien pour lui tout le contraire de ce que les médecins appellent une expérience *in anima vili*. Il s'agissait d'existences que l'amitié lui rendait plus chères que la sienne propre.

Au pied de l'escalier qui conduisait à la petite galerie extérieure de la maison, ces trois personnes en rencontrèrent deux autres, animées d'un égal empressement. C'est que, en même temps que Charles courait au médecin, son oncle avait couru chercher le prêtre.

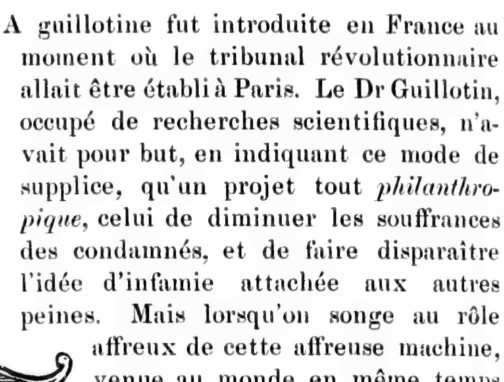
—Après vous, monsieur le curé, après vous, fit le docteur avec un triste sourire. De ce temps-ci vos soins sont infiniment plus urgents que les nôtres, et plus efficaces aussi, il faut l'espérer...

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, et le prêtre et le médecin redescendaient ensemble les marches de cet escalier, échangeant d'un air morne deux mots bien significatifs pour eux : *au revoir !*



IV

LE CIMETIÈRE SAINT-LOUIS

A guillotine fut introduite en France au moment où le tribunal révolutionnaire allait être établi à Paris. Le Dr Guillotin, occupé de recherches scientifiques, n'avait pour but, en indiquant ce mode de supplice, qu'un projet tout *philanthropique*, celui de diminuer les souffrances des condamnés, et de faire disparaître l'idée d'infamie attachée aux autres peines. Mais lorsqu'on songe au rôle affreux de cette affreuse machine, venue au monde en même temps que les bourreaux et les assassins dont elle devait être le complice et le serviteur fidèle, on ne peut trop s'étonner des étranges coïncidences, des rapprochements effrayants qu'il y a dans la marche de certains événements, qui s'appellent les uns les autres dans les profondeurs de la pensée providentielle, comme l'abîme appelle l'abîme.................. ....

Cette réflexion nous est suggérée par une autre coïncidence du genre terrible, qui s'est présentée dans l'histoire des ravages du choléra à Québec. La fabrique de Notre-Dame hésitait depuis longtemps à faire l'acquisition d'un terrain en dehors des murs de la ville pour y faire une espèce de *Père-Lachaise*, l'accroissement de la population rendant depuis longtemps insuffisant le vieux cimetière dit des *Picotés*, situé au centre de la haute ville et qui avait été (autre coïncidence étrange) *étrenné* par les ravages de la petite vérole, à une époque assez reculée. Les marguilliers pour le temps d'alors en faisaient, comme

de raison, une grande affaire : plusieurs terrains avaient été visités, arpentés, marchandés, et déjà l'on allait se diviser en *Guelfes* et en *Gibelins* d'une nouvelle espèce au sujet de deux propriétés rivales, lorsque l'entente se rétablit presque par miracle, et l'on se hâta de faire l'acquisition de la vaste étendue de terre maintenant connue sous le nom de *cimetière Saint-Louis.* — Le dimanche de la Pentecôte avait été fixé pour la bénédiction et la consécration solennelle du cimetière ; la foule compacte et pieuse rassemblée sur le tertre funéraire n'ignorait qu'une chose, c'est que deux cercueils, inhumés la veille dans ce nouveau domaine de la mort, contenaient les deux premières victimes du choléra à Québec. Le fléau avait fait, comme les princes et les grands seigneurs en voyage : il avait retenu d'avance ses appartements.

Le peuple, qui appelle toujours les choses de leur vrai nom, connaît plus sûrement ce lieu sous le nom de *cimetière du Choléra.*

Le cimetière Saint-Louis s'étend sur les plaines d'Abraham, célèbres et par la bataille perdue par le marquis de Montcalm et par celle gagnée par le chevalier de Lévis. On y parvient par un long chemin bordé de charmantes villas entourées d'arbres, chemin qui se prolonge jusqu'à la rivière du Cap-Rouge (1).

(1) Il manquerait quelque chose à l'étrange chronique des nécropoles québecquoises, si nous n'ajoutions qu'à quelque distance de là dans le bois du Cap-Rouge, les protestants des différentes sectes ont établi le cimetière du Mont-Hermon, lequel fut ouvert peu de temps avant le choléra de 1849, aussi terrible et plus terrible peut-être par le choix qu'il fit de ses victimes, que ceux de 1832 et de 1834. Le hasard voulut que nous fussions présent nous-même à l'inhumation du vocaliste écossais Wilson, la première victime de l'épidémie cette année-là. Ayant obtenu, en notre qualité de membre de l'assemblée législative, un acte *d'incorporation* pour les associés-propriétaires de ce cimetière, nous avions eu la curiosité d'aller visiter ce champ funèbre, divisé par *emplacements*, possédé *par actions* et *patenté* par acte du parlement.

Les associés qui depuis plusieurs années s'occupaient de ce projet, ne s'étaient point douté d'avance du sinistre à propos de leur entreprise. (Voyez aussi la note E à la fin du volume.)

Les enterrements des *cholériques* se faisaient régulièrement chaque soir à sept heures, pour toute la journée. Les morts de la nuit avaient le privilège de rester vingt-quatre heures ou à peu près à leur domicile. Ceux de l'après-midi n'avaient que quelques heures de grâce. On les portait au cimetière à la hâte pour *l'enterrement* du soir. Tant pis pour eux, s'ils se réveillaient trop tard !

A toutes les heures du jour, les chars funèbres se dirigeaient vers la nécropole ; mais le soir c'était une procession tumultueuse, une véritable course aux tombeaux, semblable aux danses macabres peintes ou sculptées sur les monuments du moyen âge. Des corbillards de toutes formes, de grossières charrettes, contenant chacune de quatre à six cercueils symétriquement arrangés, se pressaient et s'entreheurtaient confusément dans la *grande allée* ou chemin Saint-Louis. Les Irlandais étaient à peu près les seuls à former des convois à la suite des dépouilles de leurs parents ou de leurs amis. Ce peuple est si malheureux, qu'il a toujours festoyé la mort comme une amie, et que nul danger ne peut l'éloigner d'une cérémonie funèbre.

C'étaient de longues files de calèches pleines d'hommes, de femmes et d'enfants entassés les uns sur les autres, comme les morts dans leurs charrettes ; tandis que les cercueils des Canadiens se rendaient seuls ou presque seuls à leur dernière demeure. Au reste, la plupart de ceux qui avaient parcouru ce chemin la veille en spectateurs, faisaient eux-mêmes, le lendemain, les frais d'un semblable spectacle.

Le lendemain du jour où nous avons vu le curé et le docteur sortir de la maison de madame Guérin, un pauvre et modeste corbillard cheminait lentement et lourdement, à la suite de tous les autres convois. Un vieillard et deux jeunes gens formaient tout le cortège.

La mort de madame Guérin avait été plus prompte

encore que toutes les autres morts causées par le fléau. Les médecins n'avaient trouvé d'abord que de très faibles symptômes ; mais une prostration si grande s'en était suivie qu'ils durent abandonner bientôt tout espoir. Le chagrin et l'inquiétude avaient miné d'avance l'âme de cette pauvre femme et l'avaient peu à peu détachée de son enveloppe terrestre. Elle s'était consumée intérieurement comme ces corps que l'on trouve sous les laves du Vésuve, et que l'attouchement le plus léger fait tomber en poussière. L'ange de la mort n'avait eu qu'à la frapper, en passant, du bout de son aile pour accomplir son œuvre de destruction.

Par un sublime et dernier caprice de l'amour maternel, elle avait fait placer son lit de douleur vis-à-vis d'une fenêtre d'où elle pouvait apercevoir le port... Il lui semblait que si, par miracle, son fils absent, son fils ingrat, revenait vers elle dans ce moment, son âme pourrait s'élancer vers lui, et qu'ainsi elle le reverrait vivante ou morte. Plusieurs vaisseaux doublaient la Pointe-Lévi : leurs voiles blanches tranchaient sur l'eau bleue du fleuve au-dessus des vertes campagnes, et se confondaient quelquefois sur l'horizon avec les blanches maisons de la côte. Madame Guérin les regardait venir l'un après l'autre avec un sourire mélancolique et intelligent qui comprimait à peine la pensée qu'elle n'osait exprimer.

Lorsque l'huile sainte qui fortifie les mourants eut coulé sur ses membres torturés par la douleur, lorsque le prêtre qui seul parle à l'âme, lui eut donné cette céleste injonction qui termine les rites de l'Église : “ Ame chrétienne, allez en paix ! ” elle prit entre ses mains les mains de ses deux enfants, les bénit et les embrassa ; puis un éclair de joie passa sur sa figure, elle plongea un regard perçant dans le fond de la chambre, jeta ce cri : “ Pierre ! ” et s'affaissa en murmurant le nom de l'absent, comme si elle l'eût aperçu auprès d'elle : si bien que

Charles et Louise ne purent s'empêcher de détourner la tête et de porter simultanément leurs regards vers l'endroit que les yeux de la mourante avaient indiqué.

Dès que madame Guérin eut rendu le dernier soupir, Jean Guilbault ordonna à la famille de se retirer dans un autre appartement. Jusque-là il n'avait pas voulu troubler la piété filiale de ses amis, à qui l'idée du danger n'était pas même venue. Le jeune homme ne les abandonna pas un seul instant ; il passa le reste de la nuit à réciter avec eux les prières des morts ; et nous venons de le voir former avec Charles et le vieil oncle tout le cortège funèbre de la pauvre dame.

L'entrée du cimetière Saint-Louis offrait, ce soir-là, un spectacle plus saisissant encore qu'à l'ordinaire. La grande chaleur de la veille en avait fait une des journées les plus meurtrières de cette meurtrière époque. Aussi, indépendamment du grand nombre de fosses à part (pour les morts de *distinction*) retenues d'avance, la fosse commune, sillon long et profond creusé au milieu de la nécropole, était remplie d'un bout à l'autre de nouvelles victimes.

De deux à trois cents personnes de tout âge, de tout sexe, de tous rangs, de tous costumes, se pressaient dans un lugubre silence de chaque côté de la fosse commune. Il y avait là comme une députation de chaque classe de la société, élégants en grande tenue, matelots aux habits goudronnés, soldats en habits rouges ; mais toutes les figures portaient une même empreinte, celle de la douleur et de la terreur à leur apogée.

Le prêtre, qui s'avança lentement précédé d'un seul enfant de chœur portant un petit crucifix d'argent, était un tout jeune homme, et il n'avait pas l'habitude du ministère funèbre qu'il remplissait, à en juger par l'attention et la solennité exemptes de toute routine avec lesquelles il lut les prières du rituel.

Sa voix vibrante et grave, quoique jeune et douce, sa figure mâle et sérieuse, son ton et sa contenance presque inspirés frappèrent vivement tous les assistants. Son accent et ses manières avaient même quelque chose d'étranger. Les plus curieux demandaient tout bas quel était ce nouveau prêtre, et les mieux informés d'ordinaire ne pouvaient répondre à cette question.



Lorsque, avec un ton et un geste imposants, il leva la main pour bénir les cercueils, il eut l'air, quelques instants, du prophète accouru à la voix de Dieu dans la vallée des morts et commandant aux ossements arides de se recouvrir de leurs nerfs et de leurs chairs, à *l'esprit* de souffler des quatre coins du monde et aux morts de se lever et de marcher.

Tout le monde sans exception s'agenouilla et, pendant le silence mystérieux et lugubre du *Pater noster*, on entendit, comme le bruissement des vagues sur la rive ou comme les voix lamentables que jette la tempête dans les forêts, un chœur de sanglots qui brisaient à

l'unisson toutes les poitrines. Un long murmure, auquel pas une voix ne manqua de se joindre, répondit ensuite aux versets du *De profundis,* que le jeune prêtre, contre l'usage, récita sur le bord même de la fosse. Jamais cette sublime prière n'avait été dite avec plus de ferveur ni par des voix plus émues. Les oreilles du Tout-Puissant durent réellement se faire *attentives* à cette voix sortie de l'abîme des douleurs ; la miséricorde qui est *toujours auprès de lui*, dut alléger le poids des iniquités *qu'aucune âme ne saurait jamais soutenir.*

Le prêtre se dirigea ensuite vers les quelques *fosses à part*, qui avaient été creusées non loin du sillon commun près du mur.—Une douleur plus amère encore que toutes celles qu'il avait éprouvées tomba sur le cœur de Charles Guérin. Dans son inexpérience, dans le trouble qui avait accompagné la courte maladie et l'enterrement précipité de sa mère, il avait négligé de se pourvoir de l'argent nécessaire pour obtenir pour elle la distinction d'une couche isolée dans ce dortoir de la mort. Leur pénurie, quoique grande, lui aurait encore permis de réaliser cette petite somme, si l'idée lui en était venue, et il aurait pu se la procurer dans un très court délai, si l'ordre n'eût été donné au gardien du cimetière de ne faire crédit qu'à des gens bien connus. Ainsi que le remarquaient les inflexibles fabriciens, on *savait moins que jamais qui vivrait ou qui mourrait.*

Charles, accablé à la fois de honte et de chagrin, resta confondu dans la foule au pied de l'amas de terre élevé près de la fosse commune. Il ne leva les yeux sur personne et ne vit pas le prêtre, ni ceux qui l'entouraient. Appuyé sur le bras de son ami Guilbault, il était immobile, muet et comme pétrifié. Son âme était plongée dans une de ces douleurs stupéfiantes qui vous conduisent jusqu'aux bords du néant : le principe intellectuel semble alors englouti dans notre substance et l'on a comme un abîme au dedans de soi.

Guilbault fut obligé de le pousser pour le faire s'agenouiller, de l'avertir lorsqu'il fallut se relever ; et la foule s'était déjà toute écoulée, lorsqu'il parvint à l'arracher de l'endroit que ses pieds paraissaient ne pas vouloir abandonner. Les deux amis, l'un entraînant l'autre péniblement, étaient à peine sortis du cimetière, lorsqu'ils entendirent quelqu'un qui courait derrière eux, en criant de toutes ses forces : Monsieur le docteur ! monsieur le docteur !... Ils s'arrêtèrent.

—En voilà bien d'une autre, leur dit le gardien (car c'était lui)... Ce pauvre jeune prêtre que vous avez vu, est tombé raide mort... ou il ne vaut pas mieux... pendant qu'il écrivait les actes sur le registre. Venez voir à ça, je vous en prie, monsieur le docteur.

Jean Guilbault partit en courant ; Charles le suivit machinalement avec le gardien.

—Un joli garçon tout de même, un prêtre tout nouveau, que je n'avais jamais vu, continua celui-ci... C'est bien singulier. C'était drôlement l'étrenner, ce pauvre *nouveau déballé*, que de l'envoyer ici. Un rude apprentissage qu'on lui a fait faire à ce pauvre monsieur !

—Il n'est pas mort, s'écria Guilbault en entrant dans la chapelle, il n'est qu'évanoui. Aidez-moi. Vite de l'eau, de l'eau ; ouvrez sa soutane. Allons donc ! Charles, aide-moi, mon pauvre enfant. Tu n'avances à rien. Il ne faut pas que le chagrin que l'on a des morts nous empêche de sauver les vivants.

Charles fit un effort, courut vers les fenêtres qu'il ouvrit, sortit dehors et revint bientôt avec un vase qu'il avait rempli d'eau. En le posant à terre, il jeta les yeux pour la première fois sur le jeune prêtre. Une lueur soudaine traversa son esprit ; il pâlit, hésita quelques instants, puis, au moment où l'autre reprenait connaissance, ce fut presque son tour de s'évanouir. Il chancela ; son ami eut besoin de le soutenir...

Mon frère, s'écria-t-il, mon frère !...

V

LES DERNIERS ADIEUX



E n'était pas une illusion : c'était bien son frère que Charles avait ainsi retrouvé sur la fosse de leur mère.

Après avoir mené quelque temps une vie aventureuse et dissipée, essayé différents genres d'existence, parcouru plusieurs contrées de l'Europe, Pierre Guérin, à la suite d'une maladie sérieuse qui l'avait conduit au bord de la tombe, s'était retiré dans un couvent de moines en Italie et n'avait pas tardé à recevoir les ordres. Le mal du pays lui étant venu en même temps que la vocation religieuse, il obtint d'être admis à la prêtrise et de quitter le couvent pour revenir au Canada. Il n'avait point fait les vœux d'un régulier, et se trouvait libre sous ce rapport.

Arrivé à Québec au plus fort de l'épidémie, avec ce zèle exclusif et ce profond détachement du monde qui sont les premiers indices d'une véritable vocation religieuse, il s'était mis, en débarquant du vaisseau, à la disposition de l'évêque qui, sans perdre de temps, l'avait adjoint à son église vraiment militante. Le soir du même jour, comme tous les autres prêtres étaient occupés auprès des malades, il s'était trouvé chargé du soin des sépultures. Dans les informations qu'il avait prises à la hâte sur le compte de sa famille, le hasard avait voulu qu'il s'adressât à des personnes qui, peu au fait, lui avaient répondu que ses parents demeuraient toujours à R... Pendant la courte cérémonie funèbre, comme nous l'avons remarqué, Charles s'était tenu à l'écart et le jeune prêtre, tout entier à son devoir, n'avait pas égaré ses yeux jusque sur lui.

Ce fut seulement lorsqu'il lui fallut, pour rédiger les actes de sépulture, parcourir la longue liste nécrologique de cette terrible journée, qu'il fut frappé d'y trouver en toutes lettres le nom de sa famille. Son œil distrait crut d'abord à une de ces coïncidences bizarres qui ne causent qu'un instant de malaise. Mais à mesure qu'il regardait la liste fatale, les prénoms, les qualités, les accessoires se tracèrent successivement à ses yeux comme la forme d'abord indécise du spectre que l'on voit dans un songe et qui ne tarde pas à prendre une ressemblance connue. Sans prononcer une seule parole, il tomba dans une syncope que les autres émotions de la journée et les longues fatigues du voyage avaient d'ailleurs préparée.

Dès qu'il revint à lui, la présence de Charles opéra une réaction subite et favorable. Il lui vint à l'idée qu'il n'avait pas tout perdu, puisqu'il lui restait un frère, et cette pensée en amena une autre qui se traduisit par cette question :

—Et ma sœur ?

—Louise est bien. Telles furent les premières paroles échangées entre les deux frères. Puis, comme si la possibilité d'un autre malheur l'eût frappé, Charles ajouta : Viens avec moi, allons voir cette pauvre enfant. Et en disant cela, il prit le bras de son frère.

Pierre fit quelques pas, puis s'arrêta.

—Je n'ai pas vu ma mère, dit-il, d'un air résolu. Il faut que je la voie.

Guilbault et Charles se regardèrent avec un étonnement mêlé d'effroi.

—Je ne suis pas fou, reprit le jeune prêtre, devinant leur pensée, je ne suis pas fou. Mais voilà bien des centaines de lieues que je fais pour voir ma mère et avant que la terre l'ait recouverte, il est bien juste que je contemple encore une fois ses traits dont l'image m'a suivi partout. Je veux la revoir. Charles, où l'a-t-on mise ?

—Je suis étudiant en médecine et avant que vous risquiez une expérience aussi dangereuse...

—Si monsieur est médecin, il sait qu'un prêtre et un médecin ne doivent jamais craindre.

—Et je sais que ni l'un ni l'autre ne doivent s'exposer inutilement.

—Il y a ici un devoir à remplir pour vous et pour moi. Cette terrible maladie veut des enterrements bien prompts... Si j'en crois la rumeur...

—Bah ! des contes en l'air ! interrompit le gardien du cimetière. Si on croyait tout ce qui se dit, il y aurait plus de vivants que de morts d'enterrés. Le monde est si bavard ! Il n'y a qu'un pauvre matelot que nous avons trouvé dans son cercueil avec un bras mangé. Tout le reste, c'est des contes et des histoires !

Les trois jeunes gens frémirent.

—Eh bien, dit Jean Guilbault, je ne dis pas que vous ayez tout à fait tort.

—Mais c'est donc pour tout de bon, que vous voulez ouvrir un cercueil ? Ah çà ! ça ne se fera pas de même, par exemple ! mon caractère, voyez-vous, ma place, voyez-vous !

Et il retournait entre ses doigts son chapeau à larges bords, d'un air qui voulait dire : si cela se fait, du moins que je n'en aie point connaissance, que je ne sois point compromis.

—Tenez, brave homme, reprit Pierre Guérin, avec un ton et un geste impérieux, allez-vous-en, et laissez-nous faire. Je prends tout sur moi.

Le gardien s'éloigna et les jeunes gens se dirigèrent vers la fosse commune.

Pierre jeta à son frère un regard de reproche, que celui-ci comprit, car il rougit et baissa la tête.

Louise avait cloué sur la bière une image de la Vierge, au pied de laquelle était écrit le nom de madame Guérin et qui avait coutume d'orner le haut de son lit. Cette

précaution de la jeune fille ne se trouva point perdue. Après avoir déplacé plusieurs cercueils, les jeunes gens reconnurent ainsi celui qu'ils cherchaient et, chargeant le pieux fardeau sur leurs épaules, ils le portèrent à la petite *chapelle des morts.*

Tout habitué qu'il était aux œuvres de *résurrection*, l'anatomiste Guilbault se sentit ému et presque terrifié, lorsqu'il lui fallut ouvrir le cercueil. Il lui sembla que madame Guérin, avec cette dignité et cette douce gravité qu'il lui avait connues, allait se lever sur son séant et lui demander compte de cette espèce de sacrilège. Mais il réfléchit que ce n'était pas là une de ces excursions de *carabins* auxquelles il avait pris part si fréquemment, et qu'il aidait au contraire à l'accomplissement d'un acte de piété filiale. D'une main habile et ferme il eut bientôt levé le couvercle de la bière.



La mort n'avait imprimé son cachet qu'à demi sur les traits de madame Guérin ; sa figure était loin d'être méconnaissable, et, sans la maigreur et les rides causées par le chagrin, Pierre n'aurait pas trouvé une bien grande différence entre ces restes inanimés et l'image que sa mémoire avait conservée.

Les deux frères s'agenouillèrent de chaque côté du cercueil. L'ecclésiastique souleva la main glacée de la morte et y colla ses lèvres, comme pour lui raconter l'histoire de ses courses lointaines et implorer son pardon.

Après un examen de quelques instants, Jean Guilbault répondit aux regards interrogateurs qu'on lui jetait par un sinistre mouvement de tête qui ne permettait pas la plus légère espérance.

Pierre se leva.

--Louise doit se mourir de peine et de tristesse, observa-t-il. Je n'ose pas la voir aujourd'hui. Il faudra la préparer à cette émotion. Il est temps que tu retournes auprès d'elle. Je vais passer la nuit ici *à veiller et à prier*. C'est mon état.

Pierre resté seul laissa couler ses larmes.

La crainte d'affliger son frère davantage, une certaine honte de la faiblesse qu'il avait montrée, une idée exagérée de la réserve qu'exigeait sa dignité de prêtre lui avaient aidé à les retenir jusque-là.

Heureusement la religion lui enseignait qu'il ne devait point se borner à une tristesse stérile : elle lui offrait dans la prière une consolation pour lui-même et un moyen d'être utile à celle qu'il pleurait.

Il prit son bréviaire et, assis dans un coin de la chapelle, il entreprit de lire l'office des morts. Ses yeux se portaient alternativement de son livre au cercueil étendu à ses pieds. Plus d'une fois, il se leva précipitamment, croyant avoir remarqué quelque mouvement, entendu quelque bruit ; mais ce n'était chaque fois qu'un jeu des rayons de la lune, ou le bruit léger de quelque insecte.

Le sens, tantôt lugubre et terrifiant, tantôt doux et consolant des psaumes qu'il lisait, s'adaptait quelquefois admirablement à sa propre situation ; souvent à côté du sens véritable se glissait une interprétation différente qu'un hasard merveilleux semblait lui adresser.

Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! Malheur à moi, parce que mon exil s'est prolongé, disait le psalmiste parlant de la vie humaine comparée à un exil, et cela lui rappelait sa trop longue absence et les malheurs dont elle avait été suivie.

La colère de Dieu qui dévore les générations entières, comme un feu ardent brûle la paille légère, *sicut fœnum;* les flèches aiguës que décoche à coup sûr un implacable et invisible ennemi; la terre des ténèbres couverte des ombres de la mort, vallée de misères où il n'y a point d'ordre, mais une confusion et une terreur éternelles... *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*... Telles étaient les images que David et Job avaient tracées d'avance, et qui lui représentaient l'horreur du lieu où il se trouvait et la terreur du fléau qui venait y accumuler ses victimes.

" J'attendrai jusqu'au matin, disait encore Job, le tombeau sera ma maison, et je n'aurai point d'autre lit que ce lieu de ténèbres. J'ai dit au sépulcre : vous serez mon père, et aux vers, vous serez ma mère et mes sœurs."

Son imagination s'exalta par degrés, et cédant à une sorte d'hallucination, il revêtit de nouveau le surplis et l'étole noire qui servent aux sépultures, et il marcha pendant une partie de la nuit dans la chapelle, psalmodiant à haute voix les répons de l'office.

Le fossoyeur, qui vint de grand matin se remettre à sa pressante besogne, recula épouvanté et appela le gardien du cimetière. Celui-ci crut aussi lui à une vision, et il semblait en effet qu'un prêtre-fantôme et un cercueil fantastique s'étaient installés dans la chapelle mortuaire. Puis, se rappelant ce qui s'était passé la veille, il s'adressa au jeune homme, qu'il rappela difficilement au sentiment de la réalité.

Pierre jeta alors un dernier regard sur les traits chéris de sa mère, fit une courte prière (son dernier adieu) et, laissant entre les mains du concierge des morts, une somme suffisante pour creuser une tombe à celle à qui il ne pouvait plus rien donner autre chose, il s'éloigna lentement, traînant avec peine le fardeau de ses pensées.



VI

TOUT CHEMIN MÈNE A ROME

LOUISE était à la fenêtre de sa mansarde. C'était le soir. La chaleur excessive des jours précédents s'était abaissée par degrés. Un orage qui venait de passer sur la ville, avait purifié l'atmosphère. L'eau coulait encore par torrents dans la petite rue étroite et d'une pente abrupte, le soleil couchant dorait les nuages refoulés vers l'horizon, et qui s'éloignaient en grondant, une teinte d'un vert éclatant couvrait les belles campagnes de Beauport et de Charlebourg, et l'on aurait pu compter les maisons blanches éblouissantes qui parsemaient le paysage, rapproché par un effet magique de lumière. Si elle avait pu oublier le fléau qui n'avait pas encore cessé ses ravages, la jeune fille se serait presque sentie heureuse en aspirant l'air frais et humide, qui lui arrivait à travers les branches du lilas de son petit jardin, et les fleurs qu'elle cultivait sur l'appui de sa fenêtre. Mais sa poitrine avait peine à se dilater au souffle de la brise, et ses yeux distraits ne jouissaient qu'à demi du gracieux épanouissement de la nature. De longs soupirs agitaient son sein, et de grosses larmes demeuraient suspendues à ses paupières, comme les gouttes de pluie aux feuilles des roses.

Louise n'était plus la même jeune fille que nous avons peinte au début de cette histoire. Elle avait grandi,

et perdu en grandissant son frais et gracieux embonpoint. Ses joues n'avaient plus leurs belles couleurs. Sa physionomie, de naïve et enjouée, était devenue mélancolique, ses mains si blanches et si potelées étaient maintenant effilées, et portaient les traces de labeurs qui ne semblaient point faits pour elles.

Mais, pour être autrement belle, elle ne l'était pas moins. Le malheur avait imprimé un cachet sévère à sa beauté. Sa taille svelte et cambrée, emprisonnée dans une robe noire qui faisait ressortir l'éblouissante blancheur de sa peau, rappelait la stature de sa mère, et l'expression de douceur et de gaieté répandue sur sa figure aurait complété la ressemblance pour celui qui aurait oublié que madame Guérin était aussi brune que sa fille était blonde.

L'orpheline était tellement absorbée dans sa rêverie, que Charles put monter l'escalier, entrer dans sa chambre et s'approcher tout près d'elle, sans qu'elle en eût connaissance. Elle tressaillit vivement lorsqu'une main caressante s'appuya sur son épaule, et le regard qu'elle adressa à son frère fut mêlé de surprise et de reproche ; car la figure du jeune homme avait une expression de gaieté qui lui déplut.

—Voyons, petite sœur, j'ai de bonnes nouvelles à te conter, fit Charles en donnant à sa voix l'inflexion la plus douce.

Louise ne répondit point, et leva les épaules en signe d'indifférence.

—Mais comment donc ? Est-ce que tu ne serais plus curieuse ?

L'orpheline regarda le ciel, comme pour dire que désormais les *bonnes nouvelles* ne pourraient lui venir que de là.

—Je viens de recevoir une lettre de quelqu'un que nous aimons bien, reprit Charles, décidé cette fois à se faire écouter.

—De qui donc ? demanda vivement la jeune fille, car elle n'osa point comprendre du premier coup.

—Si c'était de Pierre ?

—Oh ! si c'était de lui, tu me l'aurais dit tout de suite !

—Eh bien ! oui, cette lettre est de lui.

—Oh ! mon Dieu ! et est-il bien loin ? dit-il qu'il va revenir ? Donne donc que je lise !

La jeune fille, tremblante de tout son corps, lui tendait la main.

—Et, s'il n'était pas bien loin ?

—Tu n'as donc pas de lettre ?

—Il y a mieux que cela. Mais tâche de te calmer, petite sœur, ou je ne te dirai point ce que je sais.

—Eh bien ! je serai raisonnable.

—Pierre est arrivé.

—Louise regarda son frère d'un air qui voulait dire : cela n'est pas possible, pourquoi prendre ainsi plaisir à me tourmenter ?

—Tu ne veux pas me croire ? Tu le croiras mieux lui-même. Seulement tu auras de la peine à le reconnaître, car il est vêtu d'une manière qui te surprendra.

Au même instant, Louise entendit ouvrir la porte de la maison, et se précipita dans l'escalier. Elle faillit remonter à sa mansarde, lorsqu'elle aperçut un prêtre, qu'elle eut en effet beaucoup de peine à reconnaître pour son frère. Dire le trouble, l'émotion, la joie mêlée de tristesse qui ébranlèrent dans ce moment la frêle organisation de Louise, serait au-dessus de mes forces.

La douleur que la mort a laissée dans une famille se ravive toujours, dès qu'un parent, un ami ou même une simple connaissance franchit pour la première fois le seuil désolé de la maison, et vient s'asseoir au foyer qu'afflige une place vide.

De retour au presbytère, le matin qui avait suivi son arrivée, Pierre était tombé d'une fièvre violente qui avait

donné des craintes sérieuses pour sa raison. C'était la première fois qu'il pouvait sortir, et jusque-là les deux frères n'avaient pas eu d'entretien sérieux. Charles avait bien des questions à faire au voyageur, et Pierre, sans avoir à un bien haut degré la manie de conter ses aventures, ne put s'empêcher d'entrer dans quelques détails.

" Le soir de mon départ, dit-il, il faisait un bien mauvais temps, si tu t'en souviens, et, le lendemain, c'était une véritable tempête. Nous fûmes retenus une journée entière *au trou* Saint-Patrice. Le jour suivant, en passant devant l'anse de la *rivière aux Écrevisses*, nous aperçumes les débris d'un navire qui avait fait naufrage sur la pointe. C'en fut assez pour me confirmer dans ma folle résolution de ne pas vous écrire. Naturellement, vous me penseriez péri avec ce vaisseau. Sans en avoir au juste la certitude, vous me pleureriez pendant quelque temps et vous finiriez par m'oublier, comme heureusement on finit toujours. C'est aussi ce qui explique pourquoi j'ai persévéré dans ce système, malgré ce qu'il a dû m'en coûter.

" La traversée fut mauvaise. Les brouillards nous retinrent longtemps dans le golfe. Les vents contraires et les bourrasques m'ont fait faire un rude apprentissage de la mer. Le *cælum undique et undique pontus* a plus de charmes dans les poèmes de Virgile que dans la réalité. Les vagues cependant et les dangers mêmes ont leur attrait. Lorsqu'il me fallut grimper en haut d'un mât, tandis que le vaisseau penchait et craquait sous l'effort de la tempête, tout en formant bien sincèrement le vœu de vous revoir, j'éprouvais un certain orgueil à braver ainsi les éléments déchaînés.

" Ce qui m'a le plus inspiré d'aversion, ce sont les habitudes brutales des matelots, et le peu de sympathie que je trouvai en arrivant. Il semblait que mes camarades du bord étaient jaloux de l'éducation que j'avais.

Ils cherchaient continuellement à m'humilier, et me gourmandaient et me raillaient sans motif. Leurs grossières plaisanteries me rendirent malheureux. Le capitaine se plaisait à me donner les ouvrages les plus rudes et affectait de me traiter comme le denier de ses hommes. Ceux-ci cependant, lorsqu'ils virent que je mordais aussi franchement qu'eux dans le gros biscuit, et que je faisais mon devoir sans me décourager, changèrent de ton. On cessa de me plaisanter, et même, lorsque je semblais en peine, on venait à mon aide, précisément parce que je ne le demandais point. Au bout de la traversée, j'étais aimé de tout le monde et j'avais fait deux amis particuliers.

« L'un d'eux était un jeune Anglais de bonne famille. Il avait dissipé son patrimoine et s'était ensuite jeté dans toutes sortes d'aventures. Il avait parcouru les Indes et l'Amérique du Sud ; l'Indoustan et le Chili lui étaient aussi familiers que l'Angleterre. Ses récits m'enchantaient et me raffermissaient dans ma nouvelle vocation. Sa protection me valut beaucoup et empêcha le capitaine de me maltraiter comme il y paraissait disposé.

« Mon autre ami était un Italien. Nous parlions latin, et nous récitions ensemble des odes d'Horace et quelques vers de Virgile. Nous chantions aussi des hymnes d'église. Il m'apprit un peu d'italien, et il me disait avec tant d'enthousiasme les beautés de sa terre natale, que je me promis bien de la visiter. La Méditerranée et l'Adriatique étaient d'ailleurs dans mes rêves d'enfant, et il me semblait que ces mers classiques devaient être bien différentes de l'Océan mystérieux et sans bornes sur lequel nous étions lancés.

« Mazelli avait étudié pour être prêtre ; mais un beau jour, en lisant à Gênes la vie de son compatriote Christophe Colomb, il s'était embarqué pour l'Amérique. Je lui dis un jour qu'il était surprenant que l'Italie, qui avait fourni Christophe Colomb et Americo Vespuci, ne possédât

pas un pouce de terre dans la partie du monde qu'elle avait découverte et nommée.

" —Oh ! me dit-il, si l'Italie *pouvait se posséder elle-même !*

" Débarqué à Liverpool, je n'y demeurai que cinq ou six jours, le temps de faire comme les autres, de gaspiller en folies l'argent que j'avais si bien gagné. L'Angleterre m'était antipathique, et, ce que je regrette beaucoup aujourd'hui, je manquai l'occasion d'étudier chez lui un peuple qui tient entre ses mains les destinées de notre Canada. Tandis que mon ami italien se dirigeait sur Londres, l'Anglais et moi nous nous engagions à un capitaine dont le brick faisait voile pour l'Italie.

" L'équipage était un ramassis de gens de tous les pays, principalement des Espagnols, des Italiens et des Maltais. Mon ami William Johnson était le seul Anglais à bord. Il y avait là de sinistres figures, que ne démentaient point trop ceux que la Providence en avait affligés. Le capitaine était lui-même un peu flibustier ; du moins je le soupçonnai d'avoir des intelligences avec des contrebandiers. Johnson et moi n'aimions guère tout ce monde-là, et n'en étions pas plus chéris qu'il ne fallait. Johnson me dit un jour qu'un coup de coude bien appliqué pourrait jeter l'un de nous deux à la mer et qu'on ne risquerait pas grand'chose pour nous repêcher. Si le premier vaisseau où je m'étais embarqué m'avait fait l'effet, dans les commencements, d'un purgatoire flottant, celui-là, c'était bien l'enfer.

" Une tempête nous fit relâcher à Bordeaux. Le capitaine, qui pouvait avoir ses raisons pour cela, resta quelque temps dans ce port. Nous en profitâmes, Johnson et moi, pour déserter. A peine avions-nous exécuté notre projet, que je regrettai cet affreux bâtiment. C'est une triste chose de se trouver dans un pays étranger, sans argent. Si mal que l'on soit à bord d'un vaisseau, on a sa ration assurée et son hamac où se coucher. Heureusement

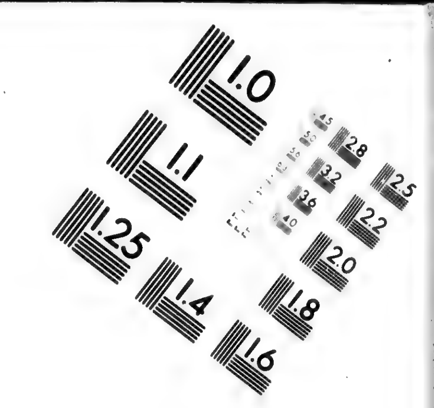
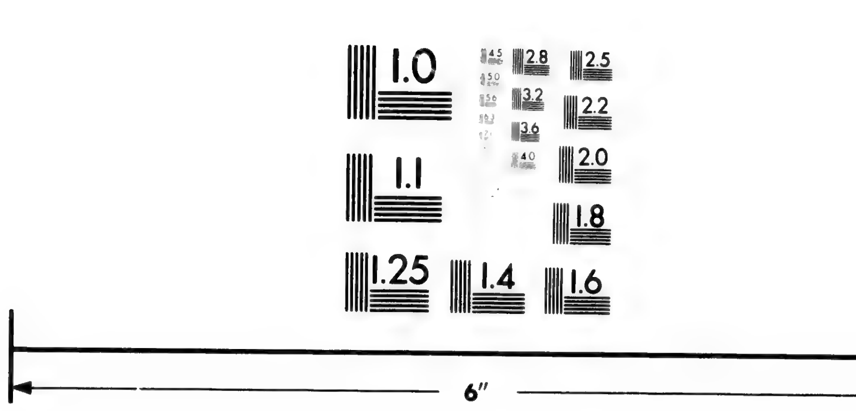
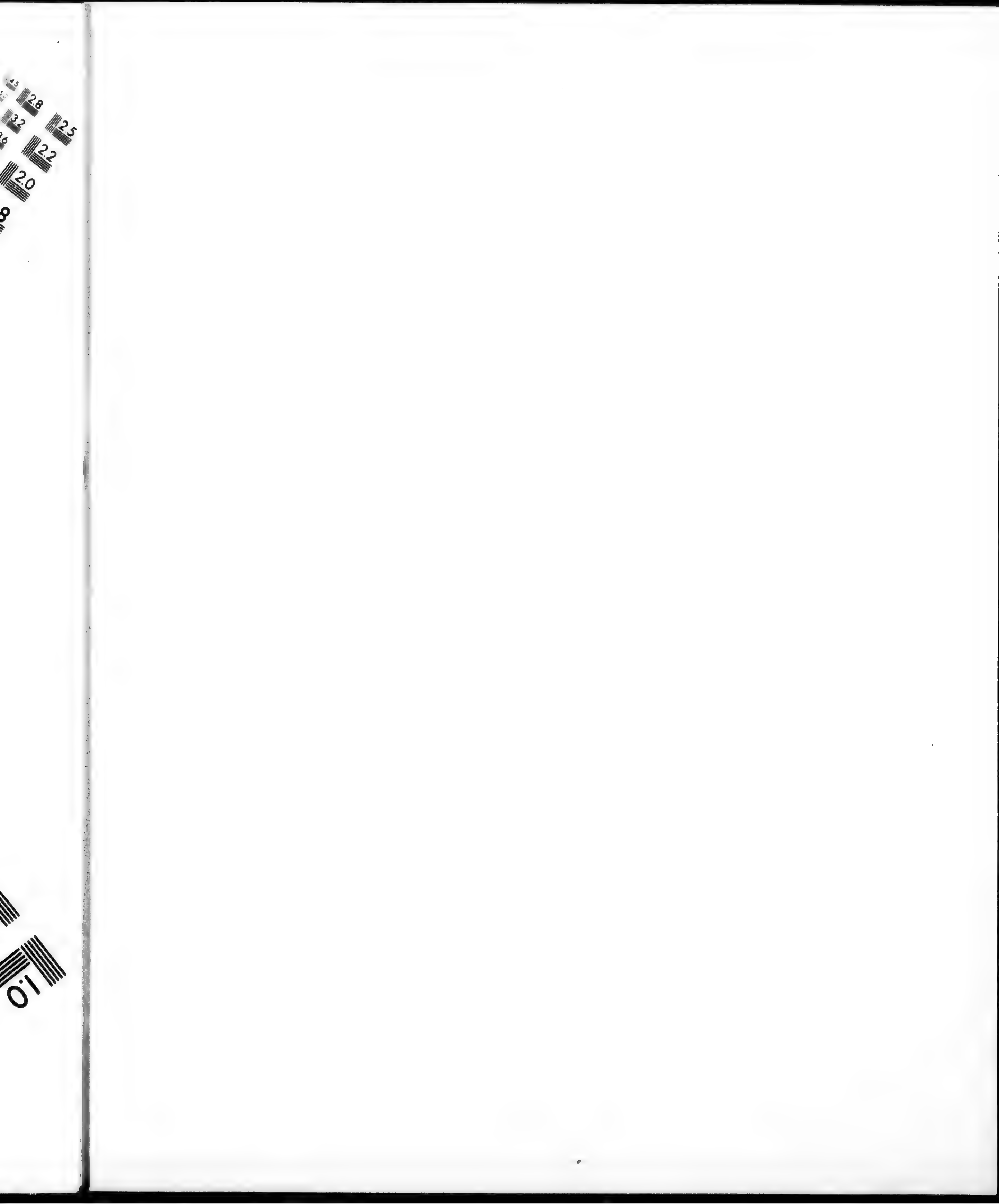


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

Johnson était un peu plus au fait que moi, il était aussi muni de quelques guinées. Nous résolûmes de nous rendre à Marseille en parcourant l'intérieur de la France. Nous achetâmes une lanterne magique, et une petite pacotille d'images et de brimborions, et avec cela nous nous mîmes assez gaîment en route. Johnson avait pour sa part de besogne la *comptabilité* et l'agencement de nos soirées scientifiques ; c'était moi qui faisais les discours, c'est-à-dire dans les villages où l'on comprenait le français. Dans les autres, il y avait toujours quelque savant qui nous interprétait en patois. Il faisait beau me voir raconter les batailles de l'empire et répéter les mots sublimes du petit caporal, ou bien encore les contes de *Barbe bleue* et du *Petit Chaperon rouge*, la parabole de l'enfant prodigue, Geneviève de Brabant, et l'astronomie en six leçons. Car il y avait de tout cela dans notre lanterne magique. Quoique Johnson sût assez de français pour se tirer d'affaire, on le reconnaissait assez facilement pour un *rosbif* et nous n'étions pas toujours trop bien venus. Quant à moi, on ne savait trop

à qui me donner. A mes manières on me croyait Anglais, à mon visage on me prenait pour un Italien, à mon langage on était assez porté à me reconnaître pour un compatriote. Mais de quelle province ? C'était une autre affaire. Je n'étais point du Sud, c'était bien clair. Mais étais-je Normand, Picard ou Breton ? C'était bien difficile à dire. Je n'avais l'accent d'aucune de ces provinces en particulier, mais un peu de tout cela mêlé ensemble. Je mettais tout le monde d'accord en disant que j'étais Américain. Cela répondait à toutes les suppositions. Je voulus dire que j'étais Canadien-Français. Autant aurait-il valu leur annoncer que je venais de la lune. Il est complètement sorti de l'esprit du peuple en France qu'il y ait un Canada. Ceux qui me comprirent crurent que j'étais un sauvage, et on m'accabla de mille sottes questions. Johnson voulut mettre cela à profit. Il me suggéra gravement de me fabriquer un accoutrement bizarre quelconque, s'offrant à devenir mon cornac, et à me montrer par curiosité en sus de la lanterne magique. Je ne goûtai point cette proposition et je fus singulièrement humilié du rôle qu'il ne tenait qu'à moi de jouer dans le pays de mes ancêtres. C'était un rude désenchantement pour moi qui avais toujours rêvé à la France et qui n'avais pas même daigné regarder l'Angleterre en passant.

" Grâce à l'esprit inventif de Johnson et, toute modestie mise à part, grâce aussi à mon éloquence, nos petites affaires n'allaient pas trop mal. Nous avions très souvent un gîte et notre nourriture gratuitement ; nous ramassions beaucoup de gros sous à nos soirées et nous faisions un profit de cent pour cent sur les petits objets de notre pacotille. Si Johnson n'avait pas eu un goût si prononcé pour l'eau-de-vie, et s'il se fût contenté comme moi de l'excellent vin du cru qu'on nous versait libéralement, nous serions arrivés à Marseille avec une somme assez ronde. Toutefois, malgré les libations de mon compagnon,

nous pouvions faire bonne figure à notre entrée dans la ville. Je n'avais point de reproches à faire à Johnson. Il avait fourni tout le capital, il devait avoir une plus large part dans sa *liquidation*. Il me donna honnêtement la moitié de notre petit pécule. Mon premier soin fut de m'habiller en *gentilhomme*. Je sentais le besoin de me relever à mes propres yeux tout autant qu'à ceux d'autrui. Je n'étais pas trop orgueilleux de mon métier de matelot, ni de celui d'historien ambulant qui l'avait remplacé ; sans compter que j'avais failli passer pour un sauvage.

Johnson s'embarqua pour l'Algérie le surlendemain de notre arrivée. Notre séparation m'affligea malgré moi, car je savais bien qu'il n'y avait rien de sérieux à entreprendre avec un tel compagnon. Johnson, en me secouant la main, m'assura que nous nous reverrions quelqu'un de ces jours, soit à la Chine, soit au Canada ; car il se promettait bien de faire encore deux ou trois fois le tour du monde.

" J'avais choisi une pension assez convenable, et je fis annoncer dans un journal qu'un jeune Américain, qui possédait à fond la langue française, s'offrait à donner des leçons d'anglais dans les familles. Il se présenta plusieurs élèves et l'on trouva que je parlais très bien le français *pour un Américain*. Je songeai que si jamais j'allais m'échouer en Angleterre, je jouerais le même rôle en sens inverse. On trouverait là que je parle bien anglais *pour un Français*.

" Je ne trouvais pas ce genre de vie très mauvais : j'étais introduit dans les meilleures familles en ma qualité de précepteur, et avec une politesse exquise, on y dissimulait tout ce que ma position secondaire pouvait avoir de blessant pour moi. Un jour cependant que je regardais la mer couverte de vaisseaux aux pavillons de toutes les nations, cette belle Méditerranée si étincelante et si engageante en comparaison des eaux ternes et froides de nos pays du Nord, me séduit complètement. J'avais fait

quelques petites épargnes, assez pour prendre un passage de seconde classe pour l'Italie. J'eus bientôt fait mes malles, et, sans prendre congé de mes élèves, qui me devaient cependant encore quelques francs, je me trouvai le soir même à bord d'un brigantin faisant voile pour Gênes.

" Je crus, après quelque temps passé dans cette ville, que je ne pourrais jamais en partir, et si j'étais né dans ses environs comme Christophe Colomb, j'aurais laissé à d'autres le soin de découvrir l'Amérique. Je n'ai point fait fortune à Gênes : je m'y suis comporté en philosophe de l'école des péripatéticiens. La belle promenade des môles, qui s'avance si loin dans la mer et d'où l'on peut contempler l'amphithéâtre de marbre et de verdure qui s'élève sur le penchant de la montagne ; celle d'*Acqua sola*, plus belle encore, et celle d'*Acqua verde*, où je coudoyais le soir les élégants seigneurs, maîtres des palais que j'admirais tant, m'offrirent des charmes qui absorbèrent jour après jour, soirée après soirée. Passer son temps à contempler les palais des autres, c'est bien le meilleur moyen de n'en avoir jamais. Aussi je me trouvai bientôt en état de faire les tristes réflexions de la cigale : *quand la bise fut venue*, j'avais dépensé le reste de mon argent :

Pas le plus petit morceau
De mouche ou de vermisseau !

" Je cherchai de l'emploi. Je m'annonçai cette fois comme maître d'anglais et de français. Ce fut en vain, les élèves ne vinrent point. Vous allez croire que j'étais bien découragé ? N'avais-je pas la mer devant moi ? Quiconque a été matelot s'est assuré un spécifique admirable contre la misère d'une part, et contre la fortune de l'autre. Vous êtes à bout d'expédients : vous gagnez un port de mer. Il y a toujours un vaisseau en partance où l'on vous recevra, ne fût-ce que pour votre passage. Je

m'engageai à un capitaine anglais qui partait pour Smyrne ; un naufrage nous rejeta à Civitta-Vecchia. Je tombai bien malade dans cette petite ville. J'y serais mort autant de misère que de fièvre, sans un vieux moine camaldule qui s'intéressa à moi, me recueillit, et, dès que ma santé le permit, m'emmena à Rome où était son couvent.

" *Tous les chemins mènent à Rome*, c'est un bien vieux proverbe ; mais la route que j'avais suivie pour arriver dans la capitale du monde chrétien, n'en était pas moins singulière : et lorsque je songe à l'influence que cette circonstance devait avoir sur mes destinées, j'y vois une providence bien signalée. Ma maladie avait changé le cours de mes idées. Des pensées pieuses remplacèrent mon insouciance aventureuse, les projets ambitieux qui m'avaient poussé à courir le monde se réveillèrent, mais avec une autre couleur et une autre tendance. Je me reprochai d'avoir jusque-là perdu mon temps sans embrasser aucune des carrières nombreuses que je croyais si faciles à trouver partout ailleurs que dans mon pays. J'eus honte de la vie que j'avais menée, et surtout [illegible] désespérai, lorsque je pensai que j'avais eu la cr[illegible] ne pas écrire à ma mère. Vingt fois je pris la pl[illegible] le faire, mais toujours elle me tomba des mains. [illegible]ajournais chaque fois ma résolution, dans l'espoir d'avoir quelque chose de plus satisfaisant à vous annoncer.

" Le moine qui m'avait recueilli était un vieillard respectable et savant, il occupait une charge importante dans sa maison. Il avait ses vues sur moi, mais, en homme habile, il me laissait à mes réflexions et me glissait rarement un mot de religion. Je vivais dans la communauté avec la parfaite liberté que j'aurais eue dans une hôtellerie. J'allais et je venais, sans que l'on parût s'occuper de moi.

" Ce ne fut pas dans la colossale église de Saint-Pierre, ni dans aucune des grandes basiliques, que me vint l'idée d'embrasser la vie religieuse ; mais dans une petite

chapelle du Transtévère, devant une humble madone dont j'étais dans ce moment-là le seul suppliant. La solitude de cette église me rappela le calme religieux de nos églises du Canada. Une femme d'une quarantaine d'années, qui vint s'agenouiller devant la madone, avec un jeune garçon d'une dizaine d'années et une petite fille plus jeune que son frère, me rappela ma mère, avec qui elle me parut avoir quelque ressemblance. Je pensai que Charles, que je croyais ecclésiastique, était probablement agenouillé dans le sanctuaire de la chapelle du séminaire à Québec, et peut-être ma mère et ma sœur dans l'église de R.... Les lieux et les personnes se représentèrent à mon imagination avec une réalité, un mouvement, une vie qui tenaient du prodige. Pour la première fois depuis mon départ, je versai des larmes abondantes. Je fis une fervente prière et je sortis de l'église un tout autre homme. Ma vocation religieuse était décidée. Le père directeur, à qui je fis cette confidence, n'en parut nullement étonné : il me conseilla cependant d'y réfléchir sérieusement, et lorsque, après deux jours, je persistai dans ma détermination, il me conduisit au collège de la Propagande. Les connaissances que j'avais déjà acquises firent qu'au bout d'un très court espace de temps, on m'admit dans les ordres et je passai au séminaire romain. Je m'abstins pendant tout ce temps de vous écrire, voyant approcher rapidement le moment où je pourrais porter moi-même à ma famille la bonne nouvelle de ma vocation. Il y eut hier trois mois, je fus ordonné prêtre dans l'église de *San Pietro in Montorio*, et quelques jours après j'obtins un *exeat* pour l'évêque de Québec. On me permit d'autant plus volontiers de revenir ici, que là-bas l'on considère le Canada comme un pays de missions. Vous savez la peine terrible que la Providence me réservait à mon arrivée."

Ce récit, écouté dans un silence presque religieux, fut

suivi d'une conversation animée qui se prolongea si tard que la voix argentine de la cloche d'un couvent vint l'interrompre, en annonçant quatre heures du matin.

Pierre se souvint alors qu'il devait assister à une prise de voile dans l'église des Ursulines à six heures, et son frère qui ne jugea pas à propos de se coucher et ne savait que faire avant le jour, se décida à l'accompagner.

VII

SŒUR SAINT-CHARLES

UN couvent est une petite ville au milieu d'une grande, une société particulière qui fait abstraction de la société générale, et, malgré toutes les secousses que peut éprouver le monde extérieur, continue à fonctionner avec la précision d'un chronomètre. Tandis que dans toute la ville on avait cessé de vendre et d'acheter, de plaider et de se marier, les bonnes religieuses continuaient toujours à recevoir des compagnes pour elles-mêmes et des dots pour leur monastère : leurs rangs se recrutaient, tandis que tout se dépeuplait autour d'elles avec une si effrayante rapidité.

Ce matin-là il s'agissait de trois prises de voile et d'une profession. Charles, en entrant dans l'église, fut frappé non seulement du nombre mais encore de la qualité des per-

sonnes qui l'encombraient. Une partie du monde élégant qu'il avait naguère fréquenté, semblait s'y être donné rendez-vous. Ce qui le scandalisa beaucoup, ce fut de voir placés au premier rang quelques militaires et quelques lionnes dont la vie n'avait eu jusqu'alors rien de bien monastique. Il fut bien plus surpris encore, lorsqu'il remarqua que tous les regards se dirigeaient sur lui, comme s'il eût été appelé à jouer un rôle dans la cérémonie qui se préparait. Il se réfugia tout ému dans un petit coin où il lui était impossible de voir et difficile d'être vu, et s'y agenouilla tout honteux, ne sachant à quoi attribuer l'espèce de sensation qu'avait pu causer sa présence.

La jolie chapelle des Ursulines s'harmonisait parfaitement avec le beau monde qui l'avait envahie ; son architecture composite (style Louis XV) tout émaillée de peintures et de dorures, porte un caractère d'élégance aristocratique, qui, pour dater d'un peu loin, ne messied pas au pensionnat le plus *à la mode* de notre pays. Un prélude sur la *harpe* partit du chœur intérieur de la communauté et vibra doucement dans toute l'église. Deux voix de femmes, pures et limpides, s'élancèrent, soutenues dans leur vol harmonieux par les sons du poétique instrument ; un chœur de voix plus jeunes et plus fraîches encore répéta le refrain du cantique. L'évêque accompagné de son clergé entra dans le chœur de l'église et prit sa place en face de la grande grille qui le sépare de celui de la communauté.

Un mouvement de vive curiosité se manifesta alors dans toute l'église et se soutint pendant les longues et imposantes cérémonies qui venaient de commencer. Il n'y avait cependant, à proprement parler, que les personnes placées au premier rang qui pouvaient suivre et comprendre ce qui se passait dans le chœur intérieur, et c'était là qu'avait lieu la partie la plus intéressante du spectacle religieux. Aussi les spectateurs se pressaient et se grimpaient à l'envi les uns des autres, qui sur des

bancs, qui sur des tabourets, qui sur des chaises : notre héros seul restait à l'écart dans une indifférence profonde. Ses pensées, il faut le dire, étaient loin de cet endroit, ou du moins il le croyait ainsi. Son imagination, surexcitée par les événements des jours précédents, voyageait au hasard ; mais dans ses voyages, elle s'arrêtait assez complaisamment sur certains endroits et certaines époques ; disons-le franchement, parmi les anges qu'évoquait à son esprit le chant tout séraphique des bonnes religieuses, il y en avait un qui revenait plus souvent que les autres et qui avait nom Clorinde.

Il essaya en vain pendant tout l'office de chasser des pensées qui ne convenaient ni au lieu, ni aux circonstances ; elles revenaient avec toute la persistance particulière à ce que l'on appelle, en langage ascétique, *des distractions*, persistance qui justifie à nos yeux le réformateur Luther d'avoir cru voir le diable sous la forme d'une grosse mouche.

Deux choses seulement purent faire sur l'esprit de Charles une impression assez vive pour vaincre un instant ce charme mondain. Les lugubres prières que l'on chante, tandis que la nouvelle religieuse est étendue sous un drap mortuaire et fait son apprentissage de la mort, vinrent raviver une douleur trop récente pour ne pas être bien véritable.

L'autre chose qui attira son attention fut l'écusson de marbre que lord Aylmer venait de faire incruster dans le mur de l'église à droite, tout près de l'endroit où il se trouvait agenouillé.

Tout un monde d'idées se présentait, renfermé dans cette noble et touchante inscription :

Honneur
à
Montcalm !
Le destin en lui dérobant
La victoire,
L'a récompensé par
Une mort glorieuse !

Il aurait fallu ne pas être doué d'autant d'imagination et de patriotisme qu'en possédait notre héros, pour lire sans émotion cet éloge laconique, placé au-dessus d'une fosse qu'une bombe avait creusée d'avance.

Au sortir de l'église, Charles fut rejoint par un jeune homme qu'il avait rencontré plusieurs fois dans le monde.

C'était précisément un de ces fâcheux qui vous abordent de préférence au moment où vous voulez être seul, et qui ne manquent jamais de verser leur parole corrosive sur les plaies de votre âme, en un mot un véritable descendant de celui pour qui Horace écrivit autrefois la satire *Ibam forte via sacra.*

Celui-ci, bien que Charles marchât d'un pas rapide et tînt ses yeux baissés comme quelqu'un qui se parle à lui-même, vint lui frapper amicalement sur l'épaule, et, passant son bras sous le sien, commença un interrogatoire en forme, faisant quelquefois lui-même la demande et la réponse.

—Eh bien ! que pensez-vous de cela ? Franchement qu'en dites-vous ?

—Mais la cérémonie était bien belle ; seulement je l'ai déjà vue plusieurs fois ; elle n'avait point l'attrait de la nouveauté.

—Je ne parle pas de la cérémonie, mais de notre nouvelle novice.

Charles regarda son interlocuteur sans lui répondre.

—Oui, comment trouvez-vous cette conversion ? Vous avez sans doute été en surpris, comme tout le monde ? Je sais bien que ce n'est pas agréable de vous parler de cela... mais enfin, entre amis... vous comprenez. Et puis après tout, vous vous consolerez. Il ne manque pas de jolies filles, Dieu merci, par le temps qui court. Il faut prendre le temps comme il vient. Vous connaissez le proverbe, et c'est un bien bon proverbe que celui-là : *une de perdue, deux de trouvées.* C'est bien contrariant tout de même de voir enfermer une si jolie fille entre les quatre murs d'un couvent. Qui aurait dit que Clorinde Wagnaër, si folle encore cet hiver, ferait une fin aussi tragique ?

—C'est bien étonnant en effet, balbutia Charles, qui craignit d'avoir l'air ridicule en paraissant ignorer ce que tout le monde savait.

—Tenez, après cela il n'y a plus à connaître son monde. On dit que le bonhomme est furieux. Ce qui doit vous consoler, c'est que le vieux sournois avait d'autres plans sur sa fille. On vous a dit cela, je suppose. Enfin, il paraît que ça été une scène terrible. Mais vous savez sans doute tout cela bien mieux que moi, et je vous ennuie. Adieu, mon cher M. Guérin, soyez raisonnable : vous aurez peut-être plus de chance une autre fois. Enfin, comme on dit : une de perdue, deux de trouvées ! Ah ! j'oubliais... Il y a une chose que je ne dois pas omettre : vous saurez, si déjà vous ne le savez pas, que la novice a choisi votre nom pour le sien et qu'elle doit s'appeler *sœur Saint-Charles.*



VIII

MONSIEUR DUMONT

M DUMONT, le patron de Charles, avait une terrible peur du choléra. Malgré cela, fidèle aux vieilles traditions de la magistrature, il était resté inébranlable à son poste. Il avait pris envers le fléau le même parti que les athées prennent contre l'être suprême dont ils redoutent la justice : il le niait purement et simplement.

Avec lui la mort avait toujours raison. Pourquoi un tel avait-il tant mangé de fruits et de légumes ? On peut mourir d'indigestion en tout temps pour peu qu'on le veuille. Pourquoi cet autre avait-il tant bu de brandy épicé ? C'est un remède pire que le mal : on se tue avec les préservatifs. Pourquoi celui-ci avait-il fait une diète si rigoureuse ? Il faut manger pour vivre. On ne se soutient pas avec l'air qu'on respire. Pourquoi le médecin avait-il donné une si forte dose d'opium à cet autre patient ? Le moyen de ne pas mourir, quand on vous empoisonne ! Pourquoi avaient-ils fait transpirer cette pauvre femme jusqu'à ce que mort s'ensuivît ? La recette de Sangrado a toujours été infaillible pour guérir les malades de tous maux présents et à venir !

Et M. Dumont passait ainsi en revue tous les cas de choléra parvenus à sa connaissance et exonérait chaque fois ce pauvre fléau, dont on disait si injustement tant de mal. Au besoin, il se fâchait tout rouge contre les peureux, les imbéciles, les hypocondres, qui osaient lui

soutenir qu'on n'était plus dans des temps ordinaires, et que l'on pouvait mourir du soir au matin, sans y mettre la moindre bonne volonté.

Et cependant, M. Dumont menait lui-même une existence assez misérable : il faisait régulièrement couvrir sa table des mêmes mets que d'ordinaire, mais il n'y touchait pas plus que s'ils eussent été empoisonnés. A tout propos, et sans la moindre nécessité, il buvait de ce *brandy épicé* qu'il trouvait si dangereux. Il était assidu à son étude, c'est vrai, mais les volets en étaient hermétiquement fermés ; les clients qui s'y aventuraient étaient saisis à la gorge par une âpre odeur de chlorure de chaux, de vinaigre brûlé, de camphre et de mille autres préservatifs. Il se rendait au greffe et devant le tribunal, chaque fois que son devoir l'y obligeait ; mais il y dépêchait les affaires avec une merveilleuse rapidité et ne parlait qu'à travers un mouchoir tout imprégné d'essences, qu'il tenait presque constamment appliqué sur sa bouche. Quelqu'un de ses confrères avait-il pris la clef des champs et manquait-il à l'appel, M. Dumont s'emportait contre lui en invectives de tout genre. Comment pouvait-on être si peureux, si stupide, si lâche ?

Lorsqu'il apprit la mort de madame Guérin, il écrivit à son clerc une lettre toute paternelle, dans laquelle il lui disait, sous forme de consolation, que, pour sa part, il était bien surpris de voir que sa mère eût vécu si longtemps avec un aussi mauvais tempérament, une constitution aussi délabrée. Il n'avait été nullement étonné d'entendre dire que cette pauvre dame était morte à la suite d'une crise nerveuse, causée par une de ces folles terreurs si communes depuis que *l'on parlait du choléra-morbus*. Dans un *post-scriptum*, il engageait Charles à rester auprès de sa sœur pour la consoler, et l'exemptait de reparaître au bureau jusqu'à nouvel ordre. Par surcroît de précaution, il avait joint à cette lettre l'envoi de tous les livres,

cahiers, notes, et autres petits objets que Charles avait laissés dans son pupitre.

Celui-ci, qui connaissait le faible du *maître*, comprit toute la portée de ce cong illimité. Il se tint pour dit qu'il devait demeurer *en quarantaine*, et se donner bien de garde de présenter aux yeux terrifiés de M. Dumont sa personne suspecte, avant d'avoir été admis par lui en *libre pratique*.

La prise de voile de Clorinde, à laquelle il avait assisté sans le savoir, avait créé chez lui des impressions bien diverses.

D'un côté, son amour-propre triomphait de plusieurs manières par ce dénouement. Il était évident que Mlle Wagnaër l'aimait d'un amour bien sincère ; elle n'avait été pour rien dans la honteuse mystification tramée par son père et par Henri Voisin. Ceux-ci se trouvaient punis et Charles était vengé jusqu'à un certain point. Si Clorinde ne pouvait lui appartenir, du moins elle n'appartenait pas à un autre.

En même temps la certitude d'avoir été aimé d'elle lui était une source d'amers regrets, que l'on comprendra sans peine. La confidente naturelle et pour bien dire inévitable de tous ses sentiments était la bonne Louise, qui depuis quelque temps avait bien ses raisons de s'intéresser à de semblables confidences.

Une fois en train de tout lui dire, il ne put s'empêcher de lui raconter l'histoire de son premier amour avec Marichette, qu'il avait jusqu'alors complètement supprimée.

Louise s'éprit d'une sympathie toute féminine pour cette pauvre enfant, qui avait dû tant souffrir. Elle se fit raconter jusqu'aux moindres détails cet épisode de la vie de son frère, et celui-ci, en la racontant, trouva plus de charme qu'il n'en soupçonnait au souvenir de la spirituelle et naïve jeune fille. Il ressentit toute la

vérité des reproches que Louise lui adressa sur sa conduite, et en songeant qu'il avait été la cause du malheur de deux aimables personnes, il se trouvait en lui-même un *grand coupable.* Mais que ceux qui sont sans péché de ce côté lui jettent la première pierre !

Cependant le fléau avait cessé ses ravages ; et le brave M. Dumont riait plus que jamais des *folles terreurs* qui avaient tenu un si grand nombre de ses confrères éloignés du palais. Il allait et venait avec une gaieté exubérante, lançant aux *revenants*, comme il les appelait, en se frottant les mains, ces deux vers inscrits un jour, après les vacances, sur la porte du Châtelet à Paris, par quelque espiègle enfant de la basoche :

> Aujourd'hui le barreau reprend son exercice,
> Et tout rentre au palais...... excepté la justice.

Comme si sa conscience lui eût reproché tout bas d'avoir lui-même passablement négligé ses affaires, malgré sa présence assidue, il se jeta tête baissée dans les dossiers les plus embrouillés, et fit un affreux carnage d'exceptions *dilatoires*, *déclinatoires* et *péremptoires*. Il continua aussi, par goût et par habitude, les libations qu'il s'était permises par précaution ; seulement, au lieu de ce détestable *brandy épicé*, il buvait des meilleurs vins que contenait sa cave.

Malheureusement M. Dumont était arrivé à cet âge fatal, où l'on ne peut impunément changer ses habitudes. L'excitation continuelle dans laquelle le tenait la peur d'abord, ensuite le vin et les affaires, rendirent ses nerfs singulièrement irritables et son sang on ne peut plus inflammable.

Or, il arriva qu'un jour un de ses confrères ayant allégué et entrepris de prouver que le défendeur poursuivi en dommages pour la non-exécution d'un contrat, n'avait pas rempli ses engagements à cause de l'épidémie

récente, M. Dumont entra dans un terrible accès de colère. Il voulut soutenir juridiquement sa thèse favorite contre le choléra, et sa fureur s'accrut en raison directe de l'hilarité qu'elle produisit sur les juges, le barreau et l'auditoire. Il sortit de l'audience exaspéré.

Dans la nuit, il succomba à une attaque d'apoplexie. Une vieille femme de confiance, qui avait soin de son ménage, n'eut pas même le temps de courir au médecin. Comme M. Dumont n'avait point de parents en ville, toute la responsabilité des mesures à prendre tomba sur cette vieille et sur M. Germain, le premier clerc, qu'elle envoya chercher dès qu'il fut jour. M. Germain dénonça immédiatement le décès au coroner. Un jury fut convoqué et deux médecins appelés. Ceux-ci ne voulurent point déroger à la louable habitude de leur profession, en tombant d'accord sur un point quelconque. L'un soutint que le défunt était mort d'apoplexie, l'autre qui voyait le choléra partout même depuis sa disparition, déclara que c'était un cas de *choléra*, mais que les symptômes ordinaires faisaient défaut, parce que les prédispositions du défunt avaient causé une mort presque instantanée. Peu s'en fallut que M. Dumont ne fût classé officiellement parmi les victimes du fléau qu'il avait nié avec tant de persévérance.

M. Germain se rendit ensuite chez le notaire que M. Dumont avait coutume d'employer et lui demanda s'il y avait un testament. Le notaire déclara qu'il n'y en avait pas à sa connaissance, mais qu'il fallait visiter avec soin tous les papiers du défunt, et pour cela faire poser les scellés ; ce qui fut fait.

Après de longues et infructueuses recherches, auxquelles Charles Guérin et le plus jeune clerc de l'office furent aussi invités à prendre part, le notaire allait écrire à l'unique héritier du défunt, lorsque la vieille femme s'écria en se frappant le front : *Nous n'avons point visité la petite chambre noire !*

Il s'agissait d'un petit cabinet de quelques pieds carrés, situé derrière la chambre à coucher de M. Dumont. La vieille femme alluma une chandelle et ouvrit avec beaucoup de peine la porte de la petite chambre. Elle ne contenait qu'un tas de vieilles défroques suspendues à des clous tout autour. C'était toute la friperie du défunt. En écartant les vieux habits, on trouva une petite armoire pratiquée dans le mur, et dont il fallut enfoncer la porte, faute de pouvoir s'en procurer la clef. L'armoire contenait deux boîtes de fer-blanc, toutes deux fermées avec des cadenas. Il fallut encore briser ces deux boîtes en présence des officiers de justice. La plus grande renfermait une foule de titres, obligations, billets, reçus et autres papiers classés avec soin. On ne trouva dans la plus petite qu'un vieux livre de comptes. On allait cesser toutes perquisitions, lorsque M. Germain s'avisa de feuilleter le vieux livre. Il s'en détacha trois feuilles de papier d'une autre couleur et fraîchement écrites. Le notaire en fit la lecture et l'on écouta dans un religieux silence ce qui suit :—

" Aujourd'hui, le seizième jour de juillet de l'année " mil huit cent trente-deux, moi, François-Richard Dumont, " avocat de profession, Canadien-Français de naissance, " chrétien et catholique de religion, ayant entendu parler " de plusieurs morts subites, qui auraient lieu dans cette

" ville, ai écrit de ma propre main mon présent testament
" et acte de dernières volontés.

" 1° Je désire être enterré avec les cérémonies de ma
" religion, que je regrette de n'avoir pas mieux prati-
" quée. J'affecte vingt-cinq livres courant à ma sépulture ;
" on ne devra dépasser cette somme sous aucun prétexte.

" 2° Je veux que mes dettes soient payées ; mais je recommande à mon exécuteur testamentaire et à mes légataires universels d'examiner avec soin toute réclamation vieille de plus de trois mois et de la contester au besoin ; car je n'ai jamais laissé accumuler les comptes, particulièrement ceux des shérifs, greffiers, huissiers et autres officiers subordonnés de la justice, que je payais toujours comptant.

" 3° Je donne et lègue au curé de ma paroisse vingt-cinq livres courant pour ses pauvres. J'ai fait la charité autant que j'ai pu de mon vivant, et j'ai toujours vécu en honnête homme.

" 4° Je nomme pour mon exécuteur testamentaire Mtre Jean Duhamel, notaire, mon meilleur ami.

" 5° Je lègue au dit Jean Duhamel vingt-cinq livres courant, comme souvenir et pour le trouble que je lui laisse.

" 6° Je donne et lègue à M. François Germain, mon premier clerc, pareille somme de vingt-cinq livres courant, en récompense de sa bonne conduite.

" 7° Je donne et lègue à M. Napoléon de Lamilletière, mon plus jeune clerc, mon Pothier, mon Domat et mon formulaire écrit de ma main. J'espère qu'il mettra ces livres à profit ; car les nobles ont rarement brillé dans la profession.

" 8° Je donne et lègue les livres suivants à la bibliothèque du barreau de Québec : Dumoulin, d'Argentré, Bartole, Vinnius, Cujas, Charondas et mes Pandectes, le

seul exemplaire de l'édition florentine qu'il y ait en Amérique. Je conseille aux jeunes avocats de lire ces ouvrages de préférence aux nouveautés dont ils paraissent si engoués.

" 9° Je veux que mes légataires universels ci-après nommés paient, à proportion de leurs legs, à dame Perpétue Constantineau, ma ménagère, une rente et pension viagère de neuf livres courant, en trois paiements, au premier jour des mois de janvier, mai et septembre de chaque année.

" 10° J'institue ma légataire universelle, pour les deux tiers de mes biens meubles et immeubles, Marie Lebrun, fille de Jacques Lebrun et de feue Marie Dumont, ma sœur. J'espère que ma nièce continuera à se montrer sage et travaillante et cultivera l'instruction qu'elle a reçue. Je lui souhaite de trouver un bon mari.

" 11° J'institue mon légataire universel, pour l'autre tiers de mes biens, M. Charles Guérin, mon second clerc. J'ai de graves torts et négligences à réparer envers ce jeune homme, qui est le fils de mon meilleur ami. Je souhaite qu'il fasse un honnête homme comme son père. Je lui conseille d'abandonner les romans, la musique, la botanique, la politique et autres frivolités, pour l'étude de la jurisprudence et de la procédure.

" Mes biens légués ci-dessus consistent :

1° En ma maison où je demeure, que j'évalue à.	£600	0	0
2° Une petite maison au faubourg Saint-Louis.........	150	0	0
3° 400 arpents de terre dans les *Townships*..................	100	0	0
4° Diverses sommes déposées à la banque de Québec...	350	0	0
5° Constituts dont on trouvera des copies dans ma boîte de fer-blanc...	2100	0	0
6° Obligations et billets promissoires qu'on y trouvera également......	223	5	0
7° Autres dettes solvables, par mon livre de comptes tel qu'additionné ce jour................................	475	11	9
8° Mon ménage et mes défroques, que j'évalue à.........	150	0	0
9° Ma bibliothèque, qui vaut au moins.........................	500	0	0
En total......	£4,638	16	9

“ Je recommande à mon exécuteur testamentaire et à mes légataires universels d’être indulgents envers ceux de mes débiteurs qui, dans la liste que j’en ai faite, ont un astérisque au bout de leur nom : ce sont des gens pauvres et honnêtes. Ils doivent agir en toute rigueur contre ceux dont les noms sont marqués d’une croix rouge : ce sont des misérables et des usuriers.

“ Car telle est ma volonté,

“ F.-R. DUMONT.”

IX

LE NEVEU DE MON ONCLE

LE jour même de l’enterrement de M. Dumont, Charles écrivit à sa colégataire la lettre suivante :

“ Mademoiselle,

“ Ce n’est qu’en tremblant que j’ose vous écrire. J’ai la conviction de mes torts envers vous. Je ne chercherai point à les pallier. Connaissant vos sentiments élevés, je sais trop bien que tout ce je pourrais dire aurait l’effet de me rendre plus odieux encore.

“ Il est bien probable que ma conduite m’a valu votre complète indifférence, et c’est avec cette idée que je me décide à vous écrire, comme je le ferais à toute autre personne pour une affaire qui l’exige impérieusement.

“ M. Duhamel, notaire, a déjà dû vous transmettre une copie authentique du testament olographe de feu votre oncle M. Dumont, lequel a été dûment prouvé pardevant les juges de la Cour du banc du Roi.

" Vous n'avez pas été peu surprise, je suppose, de me voir associé pour un tiers au legs qui vous est fait. Vous avez pu être tentée de croire qu'une intrigue m'a valu cette part d'une fortune qui devait vous revenir toute entière, et je vous permettrais d'avoir une bien triste opinion de moi si, après ce qui s'est passé, je consentais à accepter un seul des deniers qui vous étaient destinés.

" Vous trouverez sous ce pli une renonciation en bonne forme aux avantages que m'a faits M. Dumont. Pour mettre votre conscience en repos, je dois vous dire que les *graves torts* et *négligences* dont il parle n'ont jamais existé que dans son imagination.

" Je vous prie de me pardonner ma conduite à votre égard, dont je n'ai été que trop puni, et d'accepter les souhaits bien sincères que je fais pour votre bonheur."

Cette lettre fut écrite franchement et sans arrière-pensée, elle le fut aussi sans hésitation. Louise, Pierre, et l'ami Jean Guilbault, à qui Charles la montra, trouvèrent cette conduite si simple, si naturelle, qu'ils n'eurent pas même la pensée de le complimenter sur son désintéressement.

Pour toute réponse, Mlle Lebrun renvoya sous enveloppe et la lettre et la renonciation.

Ce fut pour Charles un véritable coup de foudre. Qu'y avait-il dans sa lettre qui pût lui attirer un acte de mépris aussi écrasant ? Comment la nièce de M. Dumont pourrait-elle s'offenser d'une conduite que l'honneur seul avait dictée ? Que faire pour la contraindre à garder un bien dont Charles rougissait de la priver ?

Les choses ne pouvaient certainement point rester ainsi. Le petit conseil de famille se tourmenta à chercher les motifs de cette conduite. Jean Guilbault crut les avoir trouvés en disant que probablement Marie était sur le point de se marier, et que *son épouseur ne voulait rien devoir à la libéralité d'un premier amoureux.* Jean Guilbault en eût fait autant.

Charles, suivant cette idée, prit ce qu'il considérait un parti extrême : il se décida à porter lui-même en cadeau de noces ce legs dont tant d'autres, dans sa position, se seraient fort bien accommodés. Après s'être muni de phrases et d'arguments pour se débarrasser de son héritage, il partit, la tête haute et le cœur léger, comme un homme qui va faire une bonne action.

Tout le temps qu'avait duré avec quelque chance de succès son amour pour Clorinde, Charles était venu à bout de se persuader qu'il n'avait jamais aimé Marichette sérieusement. Ses conversations avec Louise avaient failli ressusciter ses premiers sentiments.

Mais, tout au contraire de l'effet qu'aurait produit sur tout autre l'héritage que venait de faire la jeune fille, dès qu'il eut pris connaissance du testament de M. Dumont, il ne regarda plus comme possible un mariage où l'amour n'aurait joué qu'un rôle secondaire et équivoque. Il se mit en route, se sentant supérieur à Marie de toute son infortune, et sans redouter le moins du monde des charmes qui lui semblèrent plus problématiques que jamais.

Il ne s'était pas écoulé deux ans depuis la première résidence que notre héros avait faite chez Jacques Lebrun. A mesure que cheminait, par une belle journée d'automne, la modeste *calèche de charretier* qu'il avait louée aux Trois-Rivières, bien que la saison donnât au paysage une apparence bien différente, il reconnaissait, non sans une certaine émotion, les rivières, les côtes, les ravines, les maisons, les sapins qu'il avait déjà vus. Son cœur se mit à battre fortement, lorsqu'il passa sur le petit pont au-dessus du précipice où Marichette et lui avaient été si près de tomber.

Un peu plus loin, il rencontra un vieillard qui s'avançait en fumant sa pipe avec un air de joyeuse indépendance. Il reconnut le père Morelle et lui tira son

chapeau. Le père Morelle ôta poliment son bonnet rouge, mais il était trop préoccupé de quelque bonne idée à lui, pour *dévisager,* (1) comme il aurait dit, l'étranger qui le saluait, comme font, au reste, dans notre pays tous les voyageurs qui savent leur monde.

Quelques instants après, un gros chien aboya à la



voiture, puis se mit à la suivre en donnant des marques non équivoques de contentement.

Une vieille femme, qui filait sur le seuil de sa porte, leva vers la voiture son énorme nez chargé d'une énorme paire de lunettes, et s'écria en joignant les mains : Jésus, Marie du bon Dieu !... Je l'avions toujours dit !

(1) Pour envisager. Voyez la note F à la fin du volume.

A la maison voisine, Charles ordonna à son cocher d'arrêter, et il entra chez Jacques Lebrun, précédé de *Castor* qui faisait mille gambades, et suivi de la mère Paquette accourue sur ses talons.

Une servante assez proprement habillée dit au *Monsieur* que *Mademoiselle Marie* était dans la *grande chambre* et le conduisit à cet appartement. La *grande chambre* était un joli salon avec une tapisserie tout autour, quelques gravures bien encadrées, un joli tapis sur le plancher, quelques meubles assez convenables, des pots de fleurs dans toutes les fenêtres, un *piano*, une petite bibliothèque et une table couverte de beaux livres.

Il n'y avait plus à se reconnaître chez Jacques Lebrun, tant on y avait pris *un air de ville.*

La dame de céans eut le bon esprit de ne pas s'évanouir, quelle que fût sa surprise. Elle se contenta d'une légère rougeur qui anima un peu sa physionomie empreinte de tristesse et de souffrance. La toilette de la jeune fille ne déparait point son joli salon. Elle était simple et élégante.

Charles, stupéfait, balbutia gauchement quelques cérémonieux bouts de phrases.

—Tout ce que vous voyez ici vous étonne, lui dit Mlle Lebrun, avec un fin sourire. Que voulez-vous ? Mon père n'a pas voulu me laisser mourir, et il m'a forcée d'accepter tout *ce luxe*....

—Qui sera loin d'être déplacé en regard des deux tiers de la fortune de feu votre oncle, et de l'autre tiers que je viens vous contraindre d'accepter.

—Me contraindre ? s'écria la jeune fille avec un accent légèrement moqueur. Vous n'aurez peut-être point affaire à moi seule.

—Je m'y attends bien et je désire que vous me fassiez connaître au plus vite l'autre partie intéressée. Il lui faudra beaucoup de fierté, et même de dureté, si je ne parviens pas à lui faire accepter ce cadeau de noces.

—Une autre partie intéressée ! Un cadeau de noces !... Je voulais parler de mon père. Vous avez donc cru que j'avais pu faire comme vous ?

Ces paroles furent dites d'une voix très émue. Marie était vraiment belle dans ce moment : toute sa personne était séduisante de grâce et de distinction naturelle. Charles ne douta point de deux choses, la première qu'il ne l'eût aimée constamment et plus que chose au monde, la seconde qu'elle ne l'aimât à la folie, ce qui était évident.

Au théâtre, c'eût été le moment, pour notre héros, de se précipiter à genoux et de fondre en larmes.

Dans la vie réelle, entre gens un peu civilisés, on prend un fauteuil, on s'y installe pour continuer l'explication plus à son aise. C'est ce que fit Charles, sur un signe de Mlle Lebrun.

—Je n'ai pas pu comprendre autrement le renvoi dédaigneux de ma lettre et de l'acte de renonciation.

—Votre lettre, est-ce qu'elle valait la peine d'être conservée ? Que disait-elle donc de si touchant cette grande *lettre d'affaires ?* Pour ce qui est de l'acte... je n'aime pas les *renonciations*. Tenez, je conçois bien que vous ayez eu quelque délicatesse vis-à-vis d'une héritière comme moi ; mais, après tout, je ne pouvais point comprendre ce que vous ne disiez pas, et je ne pouvais point non plus vous écrire de venir. Nous avons fait l'un et l'autre ce que nous devions faire.

Évidemment Marie interprétait à sa manière la visite de Charles ; mais elle prenait la chose du *bon côté*, et celui-ci ne fut nullement blessé, quoiqu'un peu surpris. Chaque seconde qui s'écoulait donnait raison à la jeune fille.

Il y a dans la vie certains moments où toutes vos irrésolutions et vos doutes tombent comme par enchantement, où l'on voit clairement ce que l'on doit faire, où la

volonté est aussi rapide que la pensée. Charles eut un de ces moments.

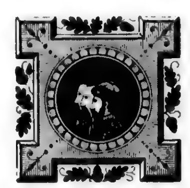
Il n'eut point de grands efforts à se faire pour qu'on lui pardonnât son inconstance. Marie savait, à peu de chose près, ce qui s'était passé ; son amie de la ville l'avait tenue au courant, elle avait eu le temps de faire ses réflexions. D'ailleurs, elle lui pardonna beaucoup parce qu'il avait beaucoup aimé, et qu'il semblait disposé à aimer encore davantage.

Les choses vont vite, lorsqu'elles se font avec un bon vouloir réciproque. Charles et Marie eurent bientôt convenu du temps où devait se faire un mariage qui réglerait toutes les difficultés du testament de M. Dumont, empêcherait ses biens de sortir de famille et rendrait plus *indivis* que jamais les *trois tiers* de sa succession.

Jacques Lebrun entra sur ces entrefaites. Il ne se remit pas au premier coup d'œil la figure de Charles ; cependant il n'avait pas oublié sa première visite et tout le chagrin qu'elle avait causé à sa fille bien-aimée, car il s'écria d'un air bourru :

—Quel est donc encore ce beau monsieur ?

—Souffrez, mon père, lui dit Marie, que je vous présente le neveu de mon défunt oncle.



EPILOGUE

LA NOUVELLE PAROISSE



CHARLES épousa donc *Marichette* aussi promptement que son deuil le lui permit. Mais il ne se fit pas qu'un mariage ce jour-là.

Jean Guilbault eût fait preuve d'un bien mauvais goût, s'il eût pu voir tous les jours impunément l'aimable Louise. Son caractère franc et généreux convenait parfaitement à l'âme naïve et aimante de la jeune fille. Sans être sorcier, il s'était aperçu depuis longtemps de l'impression que faisaient sur Mlle Guérin ses visites fréquentes, et le jour même où il reçut ses diplômes, il déclara formellement ses intentions.

Pierre Guérin célébra la messe de mariage, et les deux nouveaux couples se rendirent immédiatement dans la paroisse de Jacques Lebrun, où le *docteur* devait exercer sa profession. Charles, dès ce jour-là, fit ses adieux définitifs à l'étude du droit, quoiqu'il n'eût plus que dix-huit mois à courir pour être revêtu de la toge. Il s'est proposé de se faire une science de l'agriculture et de cultiver d'après les meilleures méthodes les terres de son beau-père. Il a réussi à merveille dans ce projet.

Pendant tout ce temps, M. Wagnaër, que nous avons un peu perdu de vue, n'a fait que de bien mauvaises affaires. La bonne fortune l'a abandonné et, au rebours des années

passées, moins il a mis d'honnêteté dans ses marchés, moins ils lui ont réussi. Le remords, le dépit, l'ennui l'ont remis sur la voie d'anciennes habitudes d'ivrognerie...Bref, il *s'en va aux chiens*, comme disent ses amis anglais.

Henri Voisin, désappointé dans sa spéculation matrimoniale, a braqué ses espérances sur plusieurs héritières, mais il les a abandonnées l'une après l'autre, ne les trouvant pas assez riches.

Il a continué la chasse aux clients avec un zèle et une persévérance dignes d'admiration. Il continue toujours à s'exagérer les avantages de la malhonnêteté et tient pour certain que, dans ce pays comme dans bien d'autres, ceux qui, avec de petits génies et de petites connaissances, savent amasser beaucoup d'argent par toutes sortes de moyens, en se gardant toutefois de la prison et du pénitencier, sont les véritables puissances qu'il faut respecter. Il admet cependant que cela n'empêche pas les honnêtes gens et les hommes de talent de jouir d'une certaine considération, pourvu qu'ils ne soient pas trop pauvres.

Il attend avec une foi imperturbable la rencontre d'une femme quelconque, fille ou veuve, jeune ou vieille, belle ou laide, qui puisse disposer d'une fortune de vingt-cinq mille louis : c'est le chiffre qu'il a fixé, il n'épouse pas à moins.

Nous ne sommes point certain, malgré son habileté, qu'il fasse la conquête de cette dot, pour peu que l'occasion tarde à se présenter. Les années qui s'écoulent n'ajoutent point de charme à sa physionomie, qui de laide est devenue affreuse, ni à ses manières, qui de communes sont devenues détestables.

Charles Guérin, de son côté, est parfaitement heureux et, sans faire beaucoup de bruit, il est devenu, du moins dans notre opinion, un véritable grand homme. Voici comment.

Quelques années après son mariage, plusieurs jeunes gens de sa paroisse étaient sur le point d'émigrer à l'étranger. Leurs pères, après avoir donné à l'aîné la moitié de la terre de l'aïeul, ne pouvaient point partager l'autre moitié en quatre ou cinq lambeaux ; ils n'avaient point non plus les moyens d'acheter de nouvelles terres : il fallait donc partir. Les uns voulaient s'en aller dans les *pays d'en haut,* ce qui veut dire la baie d'Hudson, la Rivière-Rouge, voir même la Colombie et la Californie ; les autres dans *l'Amérique,* ce qui veut dire le Maine, le Vermont, le Michigan ou l'Illinois.

Charles rassembla à la porte de l'église tous les fugitifs et il leur fit un magnifique sermon en trois points sur la lâcheté qu'il y avait d'abandonner son pays, sur les dangers que l'on courait de perdre sa foi et ses mœurs à l'étranger, sur l'avantage et le patriotisme de fonder de nouveaux établissements sur les terres fertiles de notre propre pays.

Sa harangue fut écoutée froidement, sans marques bien évidentes d'approbation ni d'improbation, comme c'est le cas d'ordinaire chez nos flegmatiques *habitants.* Seulement, quand il eut fini, il entendit rire et murmurer dans les groupes :

—Veut-il donc qu'on meure de faim pour lui faire plaisir, ce beau monsieur ?

—On est *ben* partout ous'qu'on a de *quoé* manger.

—C'est ça ; on va chercher fortune ; quand on est *ben,* on y reste ; quand on n'est pas *ben,* on s'en revient.

—Ouvrir des terres dans les *trompeships !* je voudrais l'y voir avec ses belles mains blanches.

—Oui, et pas d'argent pour commencer !

—Il en ferait de belles !

—Qu'il nous en fasse donc avoir, lui, des terres ! La moitié du temps, ça n'a pas de *maître* ces terres-là ; il en *ressout* seulement quand on a fait *ben* de la dépense dessus !

—Avec ça, qu'il n'y a pas de chemins et qu'il faut porter ses provisions sur son dos.

—Quand on est rendu là, on est plus loin qu'au bout du monde.

—Oui, ajouta une vieille femme, y a ni prêtres, ni docteurs, on y meurt comme des chiens.

Charles comprit tout de suite que le meilleur sermon ne valait pas un bon exemple. Le soir même, il proposa à Jacques Lebrun de former une petite société pour l'établissement des terres incultes de la seigneurie et du township voisin, dans lequel se trouvaient situés les quatre cents arpents de M. Dumont.

—C'est cela, dit Jean Guilbault, voilà une fameuse idée, nous ferons une nouvelle paroisse et nous la modèlerons d'après nos goûts. Je ne puis rien faire de mieux, car je m'aperçois que je commence à me rouiller ici. Je dispute misérablement la pitance au vieux docteur, qui me fait déjà mauvaise mine et me calomnie affreusement auprès de tous ses patients, si ce qu'on me dit est vrai. Il me semble, de mon côté, que je commence à médire de mon confrère toutes les fois que l'occasion s'en présente, ce qui n'est pas beau. Là-bas, je serai seul de mon espèce, je ne porterai ombrage à personne. Et puis, je prendrai une terre, moi aussi. Comment donc ! mon père, Jean Guilbault, quatrième du nom, n'est-il pas le meilleur laboureur de toute la côte de Beaupré ? Il y aura bien du guignon si le fils n'en tient pas.

Jacques Lebrun ne fut pas aussi prompt à adopter les idées de son gendre. Il y pensa, puis il y *repensa*, et il souleva une foule d'objections que les deux jeunes gens combattirent de leur mieux. Les deux femmes, Louise et Marichette, se rangèrent de son côté, et on eut bien de la peine à leur faire entendre raison.

On y parvint cependant, en leur promettant de ne les transporter au nouvel établissement que lorsqu'on

pourrait les y installer aussi confortablement qu'elles pouvaient le désirer.

Charles eut beaucoup de peine d'abord à persuader ceux que cela intéressait davantage. Plusieurs renoncèrent après lui avoir donné leur parole, quelques-uns même de ceux qui allèrent explorer la *terre promise*, la décrièrent à leur retour et le contrecarrèrent de toutes leurs forces.

Il eut aussi beaucoup de difficultés avec le seigneur pour la portion de l'établissement qui se trouvait dans sa seigneurie, et il éprouva des lenteurs et des tracasseries sans fin, de la part du gouvernement, pour l'octroi des patentes.

Il avait réalisé tout ce qui était réalisable de la succession de M. Dumont; et il se voyait en état pécuniairement de faire face aux difficultés les plus pressantes.

La première année fut employée à l'arpentage des terres et au tracé d'un chemin qu'il fit ouvrir par les associés eux-mêmes, par corvées, comme cela se pratiquait dans les premiers temps du pays, où les colons ne comptaient point sur le gouvernement pour toute espèce de choses.

La seconde année fut employée à des défrichements en proportions égales sur la terre de chacun. Il avait imposé, de son autorité privée, à chaque père de famille qui avait un fils d'engagé dans l'entreprise, une certaine somme pour les provisions dont il s'était fait le fournisseur, sans autre profit que d'en payer la moitié à lui tout seul. Il avait soin que ses gens fussent bien nourris, car le défricheur canadien est un peu comme le soldat anglais, il faut avoir soin de son physique, si l'on veut que son moral se soutienne.

Il conduisait et limitait lui-même les défrichements. Il avait le soin de conserver une *érablière* sur le haut de chaque terre, et il ne détruisait qu'à regret cet arbre prodigieux, qui abondait partout dans la petite colonie. Il

prit aussi bien soin d'épargner quelques beaux groupes d'arbres dans les champs et le long des chemins, pour y voir plus tard les moissonneurs s'y reposer à l'ombre, et aussi les voyageurs et encore le pauvre bétail dans les ardeurs de l'été.

C'est ce qui manque dans beaucoup de vieilles paroisses, où l'on semble avoir eu horreur du plus utile et du plus bel ornement de la nature.

Dès qu'un certain nombre de colons se furent fixés à demeure sur leurs terres, ils demandèrent l'érection canonique et civile d'une nouvelle paroisse. Ce fut là le nœud gardien de toute l'affaire. Charles n'évita un procès qu'à force de diplomatie.

Il s'agissait d'enlever à la vieille paroisse toute la nouvelle concession de *la Grillade* et une partie du vieux rang appelé *Trompe-Souris.* Le curé et les marguilliers faisaient bon marché du *township ;* mais ils réclamaient comme leur tout ce qui se trouvait dans la seigneurie. Les vieux établissements des *Belles-Amours,* du *Brûlé,* du *Coteau* et du *Bord-de-l'eau* se levèrent en masse contre le démembrement projeté.

L'évêque hésitait, craignant que, les frais du culte prélevés, il ne restât point à ces braves gens de quoi faire vivre un prêtre, lorsqu'un jeune vicaire à qui l'on destinait une des meilleures cures, vint se jeter à ses genoux et lui demanda comme une faveur d'être chargé de la petite colonie. C'était Pierre Guérin, qui voyait avec orgueil son frère accomplir ce qui avait été un des rêves de sa jeunesse. Il apportait à l'œuvre naissante le concours de son zèle, de son activité, de son intelligence décuplé par les forces imposantes de la religion.

Il se rendit immédiatement au milieu des colons et les encouragea de son exemple, de ses discours et de ses prières. Ceux-ci construisirent, sur le point le plus élevé et le plus pittoresque, une humble chapelle de

bois, dont le nouveau curé se montra aussi fier que de la plus belle cathédrale de France ou d'Angleterre.

Pierre, à force de raison, de douceur et de persévérance, sut prévenir les discordes qui menaçaient sa jeune chrétienté, soit au sujet de l'église, soit à propos des chemins ou des écoles. Son grand secret consiste à



ne jamais dicter d'autorité à ses paroissiens ce qu'il désire obtenir d'eux, mais à s'en rapporter entièrement à leur jugement, après leur avoir exposé modestement et habilement sa manière de voir. Il est rare que le *verdict* populaire ne soit pas en sa faveur.

Ses sermons sont fort goûtés de ses auditeurs. Il les fatigue rarement par de longues dissertations sur le dogme. Il ne s'enroue pas à prêcher à de pauvres gens

qui arrachent leur subsistance à la sueur de leur front, le détachement des richesses, le renoncement au monde, et la mortification. Il ne leur fait pas un crime des fêtes et des divertissements innocents, qui leur aident à remplir gaîment leur carrière laborieuse.

Mais il tonne contre l'envie, la médisance, la calomnie, l'esprit de ruse et de querelle, l'indolence, la paresse, l'ivrognerie, qui sont la source de bien des maux. S'il leur parle souvent, pour ranimer leur courage, des petits oiseaux du ciel, que Dieu nourrit sans inquiétude du lendemain, il leur rappelle plus souvent encore la parabole du père de famille et des *talents* confiés à ses serviteurs. Il leur dit que nous sommes tous les serviteurs de Dieu et que nous devons faire valoir les biens qu'il nous a donnés. Il enseigne que ce n'est pas se défier de la Providence que d'amasser une dot pour sa fille, d'établir honnêtement chacun de ses fils, et de leur léguer à tous un peu plus qu'on n'a reçu de ses ancêtres, pourvu que tout cela soit du bien *bien acquis*, et dont le pauvre ait toujours eu sa part. Il leur prêche surtout et par-dessus tout, la charité, qu'il leur recommande bien de ne pas confondre avec l'aumône, et il ajoute que, sans la *justice*, il n'y a pas de charité, et que celui qui donne aux pauvres ou à l'église d'un côté, tandis que de l'autre il triche ou maltraite son voisin, fait la part du diable bien large et insulte le bon Dieu.

Au reste, le zèle de ses paroissiens court au-devant de ses désirs. Déjà l'humble chapelle de bois a été remplacée par une belle église de pierre, dont le clocher brille au soleil aussi élancé, aussi fier que pas un clocher du pays. Le pauvre curé aura même bien de la peine à empêcher ses marguilliers de faire couvrir de dorures le chœur et les chapelles. Il préférerait commander deux beaux tableaux à quelqu'un de nos artistes ; mais on ne fait pas toujours ce que l'on veut.

De chaque côté de l'église s'élèvent deux jolies maisons d'égales dimensions, blanchies à la chaux avec des toits rouges, ce qui a été une concession au *goût* de la grande majorité des habitants.

L'un de ces édifices est le presbytère, l'autre est la maison d'école. L'instituteur est un compagnon de classe de Jean Guilbault et à peu près de sa trempe. Il a épousé la jeune fille la plus savante de l'endroit, et le *maître* et la *maîtresse* vivent dans la plus grande intimité du *docteur et de sa dame*, et du *bourgeois* et de la *bourgeoise*, comme on appelle Charles et Marichette à deux lieues à la ronde.

Outre cela, il y a encore un instituteur nomade qui, l'hiver, parcourt les endroits éloignés ; car, je vous le demande un peu, comment les gens de *la Miche*, ceux de *Monte-à-peine* et de *l'Hermitage*, qui demeurent à deux et trois lieues, pourraient-ils procurer de l'instruction à leurs enfants, s'il leur fallait pour cela les envoyer à la maison d'école ?

Le *fort*, comme on appelle par un reste de tradition militaire qui remonte aux premiers temps de la colonie, le groupe de maisons et d'édifices autour de l'église, se trouve tout près de la ligne géométrique qui sépare le *township* de la seigneurie.

C'est un endroit élevé, sur le bord d'une rivière qui forme une chute pittoresque presque en face de l'église, à quelques arpents seulement de la seigneurie, circonstance heureuse pour tout le monde, excepté pour le seigneur.

Charles y a construit un moulin à scie. Il a aussi une potasserie, à une petite distance. Ces deux établissements, naturellement alimentés par les progrès du défrichement, l'ont déjà récompensé de ses peines. Il n'est pas énormément riche, car il n'exploite pas les habitants à la façon de M. Wagnaër, mais il jouit d'une assez belle aisance.

Il habite un *cottage* qui n'est point sans prétentions. C'est une blanche maison suspendue à mi-côte dans une

anse que forme la rivière : elle est entourée d'arbres et d'une luxuriante végétation qui contraste agréablement avec l'aspect sauvage de la chute.

De l'autre côté, on voit s'élever en amphithéâtre l'église et le groupe de maisons dont fait partie celle du *docteur*. Les terres que Charles et ce dernier avaient commencé à cultiver, sont maintenant confiées à des fermiers que surveillent Jacques Lebrun et l'oncle Charlot. Ce qui n'empêche pas Jean Guilbault, dans les loisirs que lui laisse sa profession, de travailler lui-même comme deux bons habitants. L'hiver, il se permet de fréquentes et lointaines excursions. Il chasse dans les bois, avec le premier venu, le lièvre, le castor, le caribou, le chevreuil ou l'orignal. C'est le seul chagrin qu'il cause à sa femme.

Une de ces parties de chasse a failli lui être fatale. C'était en 1837. Il avait annoncé une absence de trois semaines, qui lui permit de se rendre à Saint-Eustache. Il s'y battit comme un brave, ne manquant jamais un ennemi quand une fois il l'avait ajusté. Il fut assez heureux pour se tirer sans accident de cette bagarre. Il ne s'en est pas beaucoup vanté, et quoiqu'il ait depuis reconnu la folie de cette expédition, il n'a pas étourdi l'univers du bruit de son repentir. Il tient pour fait ce qu'il a fait, et ne conserve point de rancune aux chefs du mouvement, des risques qu'il a courus de son plein gré.

Louise a toujours ignoré cette circonstance. Elle et Marichette s'aiment tendrement et se voient souvent, grâce au pont que les habitants ont construit sur la rivière, sans attendre le bon plaisir du bureau des travaux publics.

Madame Guérin est encore l'élégante de l'endroit. Elle y a transporté l'ameublement de son petit salon, revu, corrigé et augmenté. Dans les longues soirées d'hiver, on cause chez elle, on y fait de la musique, on y lit en petit comité ce que l'on peut se procurer de plus nouveau.

On y chôme aussi avec une gaieté toute nationale les

bonnes fêtes du pays, la Saint-Jean-Baptiste, la Sainte-Catherine, le *Mardi-Gras*, et surtout la *Mi-Carême*. Jusqu'à ces dernières années, la mère Paquette, qui elle aussi a *émigré*, a renouvelé ce jour-là, au profit des enfants de Louise et de Marichette, la scène que vous savez. Nous disons jusqu'à ces dernières années, car la mère Paquette, qui est un peu janséniste, soutient, malgré l'avis de son curé, que le carême mitigé que l'on observe maintenant, ne sert qu'à damner les gens un peu plus vite et ne vaut plus la peine qu'on en parle.

Tous les ans dans le mois de juin, Pierre Guérin célèbre à petit bruit dans son église une messe de *Requiem*, et les deux jeunes familles y assistent avec recueillement. On y prie pour une bonne mère dont l'absence est le seul obstacle que l'on connaisse à un bonheur parfait.

Il faut le dire cependant ; ce bonheur est depuis peu sérieusement menacé ; l'orage se forme souvent à l'horizon du ciel le plus pur.

Charles avat senti, dès le commencement, que le plus grand écueil de sa colonisation serait la jalousie que lui et ses proches pourraient inspirer. Il n'a jamais voulu, ni pour lui-même, ni pour son beau-frère, ni pour son beau-père, d'aucune des charges et des dignités locales. Il n'est ni officier de milice, ni juge de paix, ni marguillier, ni commissaire des petites causes, ni commissaire des écoles ; il a laissé nommer à toutes ces fonctions les habitants les plus respectables. Il y gagne qu'on ne fait jamais rien sans le consulter, et qu'on ne prend guère son avis sans le suivre.

Malheureusement, sa réputation d'homme de bon conseil s'est répandue au loin dans les autres paroisses, et l'on parle fortement de lui déférer la députation au prochain parlement....

Bons lecteurs, et vous aimables lectrices, si vous vous intéressez à lui et à sa jeune famille, priez le ciel qu'il leur épargne une si grande calamité !....

Pierre-J.-O. Chauveau.

nte-Ca-
u'à ces
émigré,
e et de
u'à ces
eu jan-
arême
ner les
parle.
élèbre
et les
. On
e seul

is peu
orizon

e plus
lui et
i pour
-père,
ni offi-
mmis-
laissé
espec-
e con-
re.
onseil
t l'on
ochain

vous
qu'il

peau.